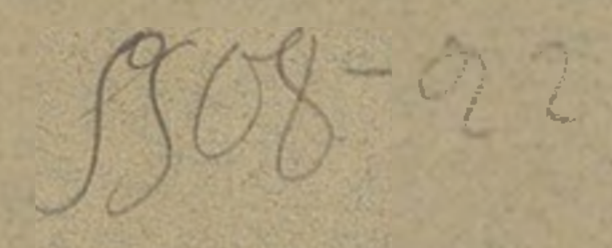
N° 274 Vingt-Troisième Année Janvier 1904





LA LUMIÈRE

REVUE MENSUELLE





Prix de l'abonnement d'un an :	France	7 fr.
—	Etranger	8 fr.
Prix d'un numéro		0 fr. 60

On s'abonne dans tous les bureaux de poste et chez tous les libraires

Directrice : Lucie GRANGE, 23, Rue Poussin, Paris (XVIe)

LA LUMIÈRE

RÉVÉLATION DU NOUVEAU-SPIRITUALISME

REVUE MENSUELLE

Les Esprits et les Hommes sont unis dans la Solidarité, pour le Progrès, par l'Amour.
Jean DARCY.

On doit étudier pour connaître, connaître pour comprendre, comprendre pour juger.
NARADA.

La Victoire est nôtre en Dieu par Sa Sainte Lumière sur les hommes.
JEANNE D'ARC.

La *Lumière* vient enseigner la VÉRITÉ. Elle apporte la connaissance des connaissances et la force des forces. Connaître la magie divine, pénétrer la pensée créatrice, comprendre nos devoirs, juger sainement de notre présent et de notre avenir, c'est là notre grande aspiration. Cette magie lumineuse vaincra le mal. Par notre œuvre, nous ouvrons l'ère du vrai bonheur; tous voudront en profiter.

Des Docteurs éminents traitent les questions scientifiques.

Les enseignements sont mis à la portée de toutes les intelligences, sous une forme simple et élevée qui n'engendre pas de fatigue et fait aimer l'étude.

Une *Revue universelle* de tous les faits anciens et modernes d'ordre occulte dits *merveilleux* ou *surnaturels* occupe une place importante dans chaque numéro.

Nous préconisons la Religion naturelle de la Loi d'Amour, le beau et le bien. Nous travaillons à la régénération humaine. Toutes les questions humanitaires nous intéressent. En résumé : Esthétique, philanthropie phénoménalité psycho-physiologique, psychologie spéculative et expérimentale, spiritisme, occultisme, magie sacrée, tout ce qui sous diverses dénominations manifeste la Vérité unique, est l'objet de notre mission.

Les souffrants trouvent à la *Lumière* les meilleures indications pour triompher de leurs maux, car, du bon état de l'âme dépend la santé du corps.

La correspondance et les mandats doivent être adressés à
Mme Lucie GRANGE, directrice de la Lumière, 23, rue Poussin, Paris (XVIe)
(*Joindre un timbre-poste de réponse aux lettres*)

COLLECTION DE LA « LUMIÈRE »

La Collection brochée, complète en 11 volumes, de Mars 1882 à Décembre 1902, est du prix de **130** fr.
Prix de chaque volume broché de 2 années, à partir du 6e volume . . . . **9** fr.

Simili gravure, Lucie Grange, à part....... 2 fr. 50
Ces prix annulent les précèdents.

BROCHURES DIVERSES

Le Nouveau-Spiritualisme. Communion universelle des Ames dans l'Amour Divin. Allocutione Vœu pour des Ecoles de la Bonté. Au Congrès de l'Humanité de 1900, par Lucie Grange. 0.75

La Rénovation du Monde, d'un auteur inconnu dont la devise doctrinale est : Unité, Liberté, Fraternité. Annonce la Nouvelle Jérusalem des Peuples, c'est-à-dire de l'Humanité régénérée : trace un plan géographique, des plus curieux, pour l'avenir ; annonce une Ville universelle qui sera comme le Cœur du Monde ; indique le Nouvel Ordre social administratif : désigne la France comme point de ralliement. (Ce travail a formé 2 numéros de la *Lumière*, par Lucie Grange) . . . . 1 fr.

LA LUMIÈRE

LA LUMIÈRE

RÉVÉLATION DU NOUVEAU-SPIRITUALISME

Revue Mensuelle

PUBLIÉE PAR LUCIE GRANGE





TOME XII

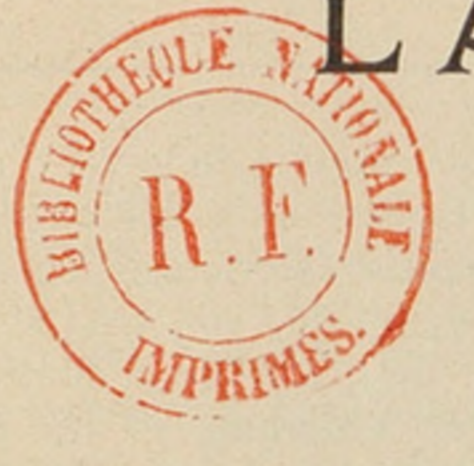
Vingt-deuxième et Vingt-troisième Années

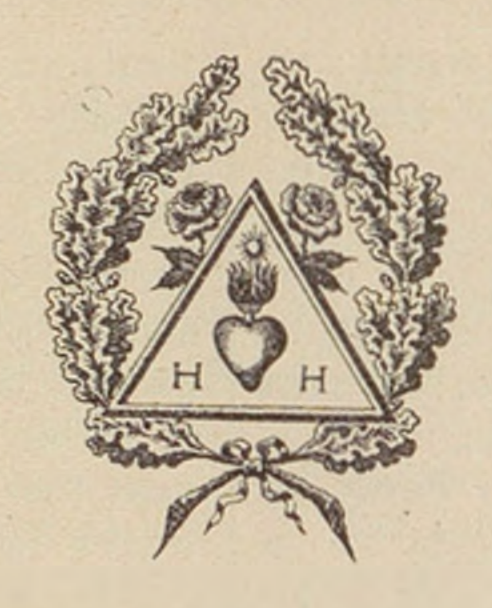
N°s 262 à 285. — De Janvier 1903 à Décembre 1904



Direction : Rue Poussin, 23 - (Paris 16e)

LA LUMIÈRE





N° 274. — JANVIER 1904. — SOMMAIRE. —

La Vie des Métaux

Dans *Philadelphia*, t. VII (1902-3), M. A. Sorondo attire l'attention sur le phénomène de la *sensibilité des métaux* qui constitue, selon lui, le complément et la contre-épreuve des travaux de von Schrœn sur la vie des cristaux. L'un des savants qui ont le mieux mis ce fait en lumière, c'est Jagadis Chunder Bose, professeur de physique au Presidency College de Calcutta, ancien élève du collège de Cambridge, très connu d'ailleurs pour avoir imaginé un appareil destiné à démontrer que les ondes électriques subissent les mêmes lois de réflexion, de réfraction et de polarisation que les ondes lumineuses.

Avant de parler des expériences de M. Bose, remarquons que dans son excellent livre sur *La Vie et la Mort*, le professeur Dastre a déjà réuni les faits les plus importants relatifs à l'activité intestine des métaux et des alliages. Il est bien établi aujourd'hui que les molécules ne sont pas liées d'une façon indissoluble dans les corps solides en général, et dans les métaux en particulier. Il y a de véritables migrations de particules matérielles à travers ces corps, et les causes de ces migrations sont nombreuses, pressions, tractions, torsions, électrolyse, lumière, forces de diffusion, etc. Citons des exemples : M. Roberts Austen superpose à un disque d'or un petit cylindre de plomb et maintient le tout à la température de l'eau bouillante. On sait que le plomb ne fond qu'à 330°, l'or à 1200°. Néanmoins, au bout d'un mois et demi de contact, on constate que de l'or a diffusé jusqu'au haut du cylindre de plomb.

La pression mécanique suffit pour souder l'un à l'autre un disque de cuivre et un disque d'étain par la formation d'un alliage, d'une couche de bronze d'une certaine épaisseur (W. Spring). Il y a eu évidemment compénétration des particules de l'un et l'autre métal.

Au point de vue physique, voici comment on peut se figurer la composition d'un alliage : une masse plus ou moins visqueuse, plus ou moins compacte, empâtant des cristaux plus ou moins distincts (Brillouin). Les actions déformantes, écrouissage, traction, modifient cette structure cristalline. Tels changements demandent beaucoup de temps pour que le métal recouvre l'équilibre définitif ; pendant toute cette période, le métal est en travail actif. D'autres fois les effets sont rapides sous l'influence des procédés industriels du martelage, du laminage, de la traction et de l'écrouissage, de la torsion, etc. ; mais il y a toujours un effet consécutif, lent à se produire, l'effet dit « résiduel ».

M. Dastre insiste sur les effets du recuit : un morceau de laiton qui a été écroui, puis chauffé, est le théâtre de changements infiniment remarquables. Les particules cristallines ont été brisées par l'écrouissage ; par le chauffage, les cristaux se réparent, se complètent, se reconstituent : ils forment des corps géométriques durs, baignant dans une masse amorphe relativement plastique; leur nombre augmente sans cesse, et l'équilibre ne sera atteint que lorsque la masse tout entière sera devenue cristalline. Les molécules, pour venir occuper leurs places respectives, ont dû subir des déplacements prodigieux, relativement à leurs dimensions, et cela à travers une masse très résistante.

De même, dans la fabrication de l'acier, les particules de charbon, primitivement appliquées à la surface, se déplacent dans la masse de fer ; « cette *faculté de déplacement moléculaire* permet à l'occasion, au métal, de modifier son état sur tel ou tel point. Ce qui est fort curieux, c'est l'usage qui est fait de cette faculté dans certaines circonstances. Cet usage ressemble fort à l'adaptation d'un animal au milieu, ou aux procédés de défense qu'il emploie pour résister. » Voici l'exemple que donne M. Dastre : Lorsqu'une tige cylindrique de métal est soumise à une traction puissante, elle subit un allongement parfois considérable dont une partie disparaît dès que cesse l'effort ; c'est l'allongement élastique ; reste un allongement permanent. Si l'on continue l'effort, il se forme un étranglement et c'est là que la tige se brisera, à moins qu'on ne s'arrête à temps. Alors l'*être-métal* avise, et les particules viennent affluer autour du point menacé pour consolider la partie faible et la durcir. A ce niveau le métal sera comme trempé ; il ne s'étirera plus. Ramené par le tour à la forme cylindrique, si on l'étire de nouveau, il se formera un étranglement nouveau à un autre point et, à ce niveau, la rupture, si la traction est suffisante.

L'acier au nickel offre, dans ces conditions, suivant l'expression de M. Guillaume, une « résistance héroïque. » Cet alliage subit des étranglements successifs, en des points différents, et ne se rompt qu'à la dernière extrémité, lorsque toute la barre, de molle qu'elle était, sera devenue dure et fragile.

On voit donc que le métal a bien une sensibilité, une vie, qui lui est propre.

***

Revenons aux expériences de M. J.-C. Bose.

Dans un livre publié récemment : « *Response in the Living and Non-Living* », ce savant soutient que la véritable preuve de la vie d'un objet consiste dans la faculté qu'a cet objet, de répondre aux excitations extérieures, en d'autres termes dans sa sensibilité, son excitabilité. Il prétend démontrer qu'il n'y a pas de différence essentielle entre les animaux et les métaux, qu'une barre de fer est aussi sensible, aussi excitable que le corps humain ; bien plus, qu'on peut tuer une barre de métal, c'est-à-dire la priver pour toujours de toute sensibilité, tout comme le corps humain.

M. Bose s'est servi, pour ses démonstrations, du galvanomètre. Le galvanomètre permet en effet, de faire la comparaison entre l'excitabilité d'un muscle ou d'une matière organisée et celle des métaux. Si on interpose cet appareil dans un circuit nerveux, on voit toute excitation de l'extrémité du nerf, faire dévier l'aiguille comme un courant électrique. M. Bose a appliqué la même méthode aux métaux, et est arrivé à des résultats surprenants. Les excursions de l'aiguille du galvanomètre se sont inscrites sur un papier se déroulant uniformément. Il a obtenu ainsi des graphiques fort intéressants ; les zigzags reproduits sont d'autant plus amples, en hauteur, que les oscillations sont plus énergiques; s'il n'y a pas de courant, on n'obtient sur le papier qu'une ligne droite continue.

M. Bose a constaté que tous les métaux présentent des signes visibles de sensibilité quand on les tord ou les martèle, exactement comme feraient les nerfs et les muscles d'un animal. Lorsque l'excitation exercée se prolonge, la fatigue du métal, de même que celle du muscle ou du nerf, s'accuse par un abaissement graduel des oscillations tracées sur le papier par l'aiguille du galvanomètre, donc par un affaiblissement de la sensiblité qui reparait, dans l'un et l'autre cas, par un repos plus ou moins prolongé. Nous rencontrons un exemple de ce fait dans la vie journalière : si nous faisons un usage continu du rasoir, il commence à perdre le fil et à devenir chaque fois plus dur, et il faut le repasser chaque fois qu'on veut s'en servir ; mais si nous le laissons de côté quelques jours, il reprend le fil spontanément. Il s'agit là d'un désordre moléculaire produit par l'action vibratoire trop continue, désordre qui se traduit par la fatigue du métal ; par le repos les molécules reviennent à leur position primitive.

D'autre part, si un muscle reste trop longtemps au repos, il s'émousse et tombe dans une sorte de torpeur. Sa sensibilité à l'excitation est d'abord faible, puis va graduellement en se réveillant jusqu'à ce qu'il entre en pleine activité. La même chose arrive pour les métaux, ce que montre un

graphique de M. Bose, sur lequel on voit comparativement l'effet produit sur un muscle et sur un métal ; chose curieuse, on y voit reparaitre la sensibilité complète pour chacun à la cinquième excitation. Ce n'est là sans doute qu'une coïncidence, mais d'une façon générale le nombre d'excitations nécessaires dans chaque cas est approximativement le même.

On sait que le froid extrême diminue la sensibilité des animaux et les plonge dans la torpeur ; tels les animaux des régions polaires, et dans les régions tempérées les ours par exemple. Ces animaux sortent de leur torpeur au printemps et reprennent toute leur vigueur en été. D'autre part, la chaleur extrême des tropiques, lors de la canicule, plonge l'homme et les bêtes dans une sorte de somnolence. Il est prouvé d'ailleurs que la matière animale possède sa plus grande sensibilité par une température modérée et la perd totalement par les extrêmes de froid et de chaleur.

Bose a fait des expériences parallèles sur une série de métaux. Ceux-ci, soumis à une température correspondant à la chaleur estivale, dans les zones tempérées, ont accusé une sensibilité maximum, tandis qu'au grand froid ou à une excessive chaleur, cette sensibilité diminuait considérablement.

Un autre fait surprenant, c'est l'analogie qui existe entre l'action des narcotiques et des stimulants sur le corps humain d'une part, sur les métaux de l'autre. Chacun sait combien l'alcool augmente l'excitabilité de l'organisme humain ; même un fragment isolé de muscle ou de nerf est plus excitable, s'il a été préalablement soumis à l'action d'un stimulant approprié. De même pour les métaux, et ceux-ci, comme les animaux, sont affectés différemment pour une même dose du stimulant. Ainsi M. Bose a constaté que, sous l'influence du carbonate de sodium, l'excitabilité du platine est triplée, mais que celle de l'étain n'augmente pas dans la même proportion ; un graphique montre cette étonnante augmentation de sensibilité du platine.

L'action des anesthésiques ou des narcotiques est encore plus importante. On sait que sous l'influence du chloroforme ou de l'opium, la sensibilité du corps humain se trouve très diminuée et cela proportionnellement à la dose administrée ; ces agents affectent le cerveau qui est le siège de la sensation positive. Mais il y a des anesthésiques qui agissent directement sur le nerf et le mettent ainsi dans l'impossibilité d'envoyer aucun message au cerveau, d'où absence totale de douleur, comme dans l'emploi chirurgical local de la cocaïne. L'action est la même sur les métaux ; par l'emploi des anesthésiques ou des narcotiques, on peut abaisser leur sensibilité autant qu'on le désire. Prenons l'exemple d'un anesthésique faible, du bromure de potassium ; cet agent n'abaisse que faiblement la sensibilité chez l'homme ; M. Bose a vu se produire un effet analogue sur les métaux, l'étain par exemple, comme le reproduit un graphique.

On sait en outre que, dans certains cas, les narcotiques présentent une action paradoxale, qu'à très petite dose ils peuvent agir comme excitants ; le même fait a été constaté par M. Bose sur les métaux, comme on le voit bien sur un graphique pour l'étain ; on y voit représenté la sensibilité normale de ce métal, sa sensibilité augmentée par une petite dose d'un narcotique, la destruction complète de la sensibilité par une dose décuple représentée par une ligne droite. M. Bose s'est beaucoup servi de l'étain, parce que c'est le plus stable et le plus « flegmatique » des métaux.

Il y a mieux encore : un métal peut, tout comme un animal, être empoisonné et perdre toute sa sensibilité, et la recouvrer par un antidote. M. Bose prend un fragment de métal en pleine vigueur de sensibilité et lui applique une forte dose d'un poison actif (acide oxalique). Il se produit immédiatement une vibration spasmodique, puis la sensibilité va en diminuant et finit par mourir entièrement. Il applique ensuite au métal un puissant antidote, et la sensibilité commence à revenir lentement, graduellement, pour finir par reprendre son activité primitive. Si l'antidote est appliqué trop tard, la sensibilité ne revient plus ; le fragment de métal est mort pour toujours.

L'expérience a été faite sur divers métaux, avec divers poisons. Le résultat a toujours été le même, et ce qu'il y a de curieux, c'est que tout poison qui tue la matière organique, tue aussi les métaux. Tous les moyens, chaleur et autres, employés pour faire revivre leur sensibilité ont généralement échoué entre les mains de M. Bose. Dans quelques cas, des acides ont pu ranimer les métaux ; ceux-ci se trouvaient sans doute, alors, dans un état qu'on peut comparer « au coma ou à la paralysie. »

Dans le cas de mort des métaux, on peut observer une décomposition analogue à celle qui s'observe chez les animaux, et il peut arriver que les molécules du métal s'unissent chimiquement avec le poison. De toutes manières, il semble que l'action du poison provoque dans le métal une sorte de cessation du mouvement moléculaire, temporaire si c'est un cas de paralysie, permanente s'il s'agit de mort positive. Il y a lieu de

distinguer ces faits de celui de la production de la rouille ; ce ne sont que les parties superficielles qui sont détruites, mais la partie intérieure du métal continue à vivre, et d'ailleurs on peut débarrasser le métal de cette rouille.

« Il existe une autre analogie significative entre l'animal et le métal. L'action du poison sur l'animal est double ; c'est d'abord le processus de la mort qui peut survenir dans quelques minutes ou dans quelques heures ; puis l'effet sur le système nerveux. Ce dernier se manifeste par des convulsions, des paralysies, entre autres, et se développe beaucoup plus rapidement, parfois est instantané ; dans bien des cas, cette commotion nerveuse tend à accélérer le processus de la mort par affaiblissement de l'action du cœur. Dans tous les cas, il retentit sur toute la structure interne de l'animal bien avant que l'action chimique du poison soit épuisée.

« En ce qui concerne le métal, M. Bose a pu observer un phénomène analogue. Lorsqu'il s'agit de poisons énergiques, un spasme instantané fait vibrer tout le métal avant que l'action corrosive de l'acide ait pénétré au-delà de la surface. De là, on peut induire que la disposition normale des molécules d'un métal joue dans sa constitution interne un rôle analogue à celui du système nerveux chez l'animal. »

Dans l'industrie, on emploie en majeure partie des métaux morts, car le plus souvent ils ont été fort maltraités de toutes manières, soit par des moyens chimiques, soit par des températures élevées ; beaucoup, peut être, ne se trouvent que dans un état comateux. Les métaux sensibles doivent être plus utiles dans les œuvres délicates, les métaux morts dans les gros ouvrages. Par exemple, le fer doit s'aimanter d'autant mieux qu'il est plus sensible.

***

Nous avons tenu à donner des expériences et des vues de M. Bose une analyse aussi détaillée que nous le permettait l'article inséré dans *Philadelphia*, car le sujet en vaut la peine. On remarquera tout de suite que ces expériences ne portent que sur un côté de la question de la vie chez les métaux, autant que nous avons pu en juger par cet article (1). Sans doute, elles prouvent que des lois immuables régissent les trois règnes de la nature et que la distinction en corps animés et en corps inanimés a bien des chances pour être reconnue fausse d'ici peu, avec les progrès de la science. Mais dans les susdites expériences il ne s'est agi que de courants électriques décelés par le galvanomètre. Ce que M. Bose appelle la mort du métal, c'est son inaptitude à développer un courant en le soumettant à certaines excitations particulières ; c'est donc qu'il y a eu, comme cela arrive toujours quand on agit sur un métal, un déplacement insolite des molécules qui le composent, un dérangement, un désordre dans leur disposition et leur orientation, d'où une impossibilité de répondre à certaines excitations par le courant électro-vital qui décèle la sensibilité du métal. Mais ce métal est-il mort pour cela à toute excitation ? Ne reste-t-il pas perméable au courant électrique qui ne passe qu'en raison d'une orientation particulière des molécules lesquelles manifestent, par le simple fait qu'elles sont capables de vibrer, leur vitalité propre, bien que d'une façon quelque peu différente de celle dont on a parlé plus haut ? D'ailleurs, en admettant que la sensibilité spéciale, étudiée par M. Bose, soit entièrement éteinte aujourd'hui, rien ne prouve qu'elle ne renaitra pas après un temps même fort long ou que le métal ne se trouve dans cet état comateux dont M. Bose parle lui même, mais qui ici se prolongerait bien au-delà du temps que nous pouvons consacrer à nos expériences ; rien ne prouve que ce métal, qui est dans un état de vie latente, dont les molécules continuent sûrement à vivre de leur vie propre et réagissent encore les unes sur les autres puisqu'elles sont orientées pour laisser passer un courant électrique, puisqu'elles sont capables de se déplacer dans des expériences comme celles qu'a signalées M. Dastre, rien ne prouve, disons-nous, que ce métal ne puisse être quelque jour soumis à une excitation spéciale, à un ébranlement de nature particulière, qui rétablisse l'arrangement ou l'orientation primitive, comme il arrive pour le tube de Branly ou cohéreur dans la télégraphie sans fil, et lui rende enfin sa sensibilité spéciale.

La molécule, qui est partie intégrante du métal aussi bien que de tous les corps de la nature, est un petit organisme vivant ; mais, du fait que sous l'action d'une cause étrangère ses éléments arrivent à se trouver dans un état de déséquilibration dynamique ou atomique la rendant, pour un temps plus ou moins long, incapable de manifester son énergie par une émanation ou vibration susceptible d'influencer le galvanomètre de la manière étudiée par M. Bose, on ne peut conclure qu'elle soit morte. La vie intime de la molécule se remanifeste au dehors dès que

(1) M. Dastre mentionne également les expériences de Bose : « L'observation microscopique des alliages, dit-il, ... et l'étude de leurs propriétés physiques et chimiques..., les expériences d'électrolyse du verre, *les curieux résultats de Bose sur le tact électrique des métaux*, démontrent, d'une manière éclatante les évolutions chimiques et cinétiques qui s'accomplissent à l'intérieur des corps. »

la cause de déséquilibre se trouve entièrement éliminée.

Donc ici, la mort n'est pour nous qu'une apparence. Les êtres dits inanimés continuent à être le siège d'activités intimes dont la sériation en une hiérarchie est difficile, il est vrai, dans l'état actuel de la science. « La science de nos jours, dit M. Dastre, envisage une vitalité plus ou moins obscure dans les corps inanimés. Elle prétend y reconnaître, à l'état plus ou moins rudimentaire, l'action des mêmes facteurs qui interviennent dans les êtres vivants, la manifestation des mêmes propriétés fondamentales. »

Dr Lux.

Radiations humaines : la thèse de l' « od »

La journée de lundi (14 décembre) marque une date dans l'histoire de la science. Et ce petit événement est cependant passé inaperçu. L'éminent professeur M. d'Arsonval a présenté à ses collègues, très attentifs, un travail de MM. Charpentier, de Nancy, et Blondlot.

Ceux-ci ont découvert que le corps humain dégageait des *radiations*, que des *rayons* émanaient de notre organisme, que la puissance de ces rayons est influencée par la surexcitation nerveuse et la contraction musculaire. L'action de ces autres rayons X s'établit par le platinocyanure de baryum ; elle l'excite et, dans l'obscurité, l'illumine. Présent-t-on un écran sensible au-devant d'un corps d'un sujet qui dégage ces radiations, on peut voir se dessiner sur l'écran, en un trait lumineux, le trajet du tronc avec ses ramifications multiples.

L'éminent professeur a exposé les faits sans en tirer de déductions. Depuis quelque temps, la science est bouleversée dans les lois qu'elle croyait le plus solidement établies. Le prix Nobel récompense les inventeurs du radium, ce corps simple, dont les propriétés sont en contradiction avec toutes les théories reçues. Dans cet ordre d'idées, l'Académie des sciences, qui est décidément résignée à tout entendre, souffre qu'on fasse, devant elle, l'exposé des faits auxquels, la veille, son orthodoxie répugnait. Elle écoute qui lui vient dire que l'homme est le réservoir de forces à peine soupçonnées, qui agissent chimiquement et à distance ; que le flux nerveux est une matière sensible ; qu'il éclaire, brûle et peut laisser sa trace. Et que l'homme n'est, au demeurant, qu'un merveilleux appareil qui a son électricité propre et ses rayons X.

Si les corps savants prêtent l'oreille à ces découvertes, ce n'est point que l'on commence d'en parler, c'est qu'ils commencent à comprendre qu'on n'en saurait parler plus longtemps sans qu'ils fassent mine de ne pas entendre. La science officielle, dogmatique et fermée, enfin vaincue sur ce terrain, capitule.

Les Précurseurs

Il y a dix ans, M. de Rochas — l'un des esprits les mieux nourris, les plus pondérés et les plus audacieux de ce temps — étudiait ce qu'avant lui Reichenbach avait appelé la *science de l'od*.

Le baron de Reichenbach, né à Stuttgard en 1808, était un esprit d'une prodigieuse activité, qui s'enrichit dans des entreprises colossales. Son goût l'entraînait vers la chimie; ce fut lui qui nous donna la paraffine et la créosote. La chimie le mena au magnétisme et à l'électricité, sciences encore balbutiantes. Ce fut dans ce domaine qu'il découvrit une force naturelle, à laquelle il donna le nom d'*od*.

Pour le démontrer, il se livra à une série d'expériences, que nous ne pourrions même résumer :

« Nous avons tous, dit-il, des doigts et des orteils, nous nous en servons constamment et nous leur donnons toutes les positions possibles dans toutes les circonstances imaginables. Mais quelqu'un a-t-il jamais vu, en plein jour, sortir des doigts autre chose que les produits de la respiration cutanée ? Eh bien, placez-vous dans une chambre faiblement éclairée, et tenez votre main vis à vis de vos yeux, à la distance habituelle de la vision distincte. Considérez alors les extrémités de vos main se détachant sur un fond obscur disposé à quelques pas en arrière. Les personnes *sensitives* verront, au-dessus de l'extrémité de chaque doigt, une sorte de courant sans couleur, non lumineux, semblable à de l'air mobile, long de quelques lignes, se dirigeant vers le haut, inclinant vers le sud, suivant les doigts de quelque côté qu'on les tourne. Ce n'est pas de la fumée, ce n'est pas de la vapeur, cela à l'air d'une petite flamme semblable à un courant ascendant d'air chaud, beaucoup plus délicat.

« Ce quelque chose d'infiniment subtil, que les

sensitifs aperçoivent, mais dont on ne connaît pas la nature, c'est autre chose que les agents dynamiques, tels que l'électricité, le magnétisme, la chaleur et la lumière; ce quelque chose, qui présente à l'examen des propriétés variées, aussi bien dans sa manière d'être propre, que dans l'ensemble des phénomènes qui s'y rattachent, pourra être désigné sous le nom d'*od* jusqu'à ce qu'on ait trouvé une expression meilleure. »

Ceci s'écrivait en 1849. Et hier, M. d'Arsonval venait lire à l'Académie des sciences un travail nous révélant l'existence, dans le corps humain, de radiations, influencées par l'excitation musculaire et perçues par une matière sensible. Comment s'empêcher de penser à l'*od* de Reichenbach, sans chercher, d'ailleurs, s'il y a lieu d'établir une parenté?

Depuis trente ans, le baron de Reichenbach était mort. L'étude de ces problèmes avait subi un arrêt, durant lequel le vieux magnétisme animal, si décrié, allait conquérir ses grandes lettres de naturalisation, sous le nom d'hypnotisme; le spiritisme continuait le train routinier de ses séances, influencées par un spiritualisme aveuglant; mais les études de laboratoire de ces forces révélées et inconnues restaient stationnaires. Le colonel de Rochas reprenait alors les travaux interrompus. Tout d'abord, il étudia l'*od* de Reichenbach. Ces effluves, il les retrouva, lumineux, d'une lumière spéciale, ondes sensibles s'étendant à une portée qu'il appréciait, traversant la matière ou s'y adaptant; il les fit décrire par des sujets, malheureusement trop rares et suspects, étant médiums (1), qui les voyaient bleus d'un côté du corps, rouges de l'autre. Il extériorisa ce fluide, en lequel il fut tenté de reconnaître l'*od*, précédemment révélé. Il en impressionna de l'eau ou des objets qui restaient en communion avec celui dont le fluide les avait baignés, comme si un lien invisible était désormais créé entre eux; ce qui fit songer aux pratiques de magie et de sorcellerie qui ne furent point toujours de simples jongleries. Il fit voir que des mains pouvaient s'échapper des radiations et qu'un halo pouvait s'apercevoir entourant certains visages; ce qui ramena l'attention vers les nimbes que les anciens ont vus autour du front des martyrs.

Mais de toute cette poésie, il ne faisait point grand cas, se bornant à en dégager l'inconnue. Il fut hardi, mais ne fut point téméraire. Il ne s'avança qu'avec une certaine circonspection sur un terrain où la séduction des aspects cachait des pièges et des fondrières. Si scrupuleux qu'il fût, si attentif à ne rien avancer qui semblât plus qu'une hypothèse, il ne heurta pas moins de front les idées reçues et la science orthodoxe. On se gaussait de ses recherches et de celles de ses compagnons.

Mais le char était en plaine et roulant... Les radiations du corps humain dont il a été parlé, lundi, à l'Académie des sciences, ces radiations qui se comportent comme des rayons X ou des rayons N, ne sont plus vues seulement que par la rétine ultra-sensible d'un médium douteux, mais enregistrées chimiquement par la matière, et c'est là la vraie trouvaille, honneur de ceux qui l'ont faite. Tout homme peut voir un autre homme passé à l'état d'ampoule et illuminer la nuit d'une lumière mystérieuse dont les lois sont et demeurent insoupçonnées.

Au moment où la science officielle en fait l'aveu, il n'est qu'équitable de se retourner vers les précurseurs tant méconnus et tant bafoués, qui servaient la vérité sous les sarcasmes. Leur heure est venue. Elle sonnait à l'Académie des sciences, lorque lundi parlait M. d'Arsonval, de l'action à distance de la sensibilité de l'homme. Car, après ce phénomène dûment reconnu et matériellement enregistré, de quelle manifestation nerveuse a-t on le droit de dire qu'elle n'existe qu'à l'état d'imposture?

(Extrait de *L'Éclair* du 16 décembre 1903).

⁂

Nous faisons suivre cet article d'un autre, extrait du *Matin* du 23 décembre et intitulé : *Dans l'Inconnu*, qu'un correspondant qui désire conserver l'anonymat a adressé à ce journal :

Une fois encore, dit cet auteur, voici les rêveurs, les visionnaires, les utopistes, les quêteurs d'impossibilé, les abstracteurs de quintessence, les chercheurs d'absolu réhabilités par les savants.

La raison de l'humanité, en sa marche vers les vérités suprêmes, est précédée d'une nuée de voltigeurs et d'éclaireurs, qui la devancent et se détachent d'elle au point de sembler parfois la perdre... Mais toujours la science, de son pas lent et sûr, parvient à rejoindre ces audacieux, à conquérir les terrains mystérieux où ils s'aventuraient avant elle, de telle sorte que l'absurde d'hier, devient la réalité d'aujourd'hui, la folie de la veille, la raison du lendemain.

Un de ces rêveurs, un de ces « trekkers » des domaines de l'Au-delà, frappé des dernières découvertes scientifiques dont le *Matin* s'est fait le porte-voix, et qu'il encourage par des appuis effectifs, demande aux lecteurs de ce journal de le suivre pendant quelques instants vers les plus pro-

(1) Tout médium n'est pas suspect et tout spiritisme n'est pas routinier. — Réd.

ches des horizons inconnus qu'éclairent déjà les effluves du radium et les projections des rayons N.

La lois de la raison, les lois de la nature? Il faut une étrange fatuité pour en fixer les limites. Quel Hercule scientifique est assez fort pour élever une colonne séparant le possible de l'impossible, le raisonnable de l'absurde, la vérité du paradoxe, et dire à l'intelligence : « Tu n'iras pas plus loin » ?

Est-ce que Galvani, quand il agitait ses morceaux de grenouilles avec des fils de zinc et de cuivre, prévoyait l'incandescence dans le vide et les rayons Rœntgen? Est-ce que les physiciens d'il y a cinquante ans soupçonnaient le téléphone et le phonographe, ces machines qui renversent toutes les lois traditionnelles de l'acoustique?

M. Becquerel, M. et Mme Curie, le professeur d'Arsonval, M. Charpentier ne savent pas encore où les conduiront la poursuite des propriétés du radium, l'étude des rayons N qui s'échappent de nos cellules nerveuses, la recherche de la radio-activité universelle. Avec eux, la science a fait un saut dans l'inconnu ; elle explore l'impondérable et l'intangible ; elle découvre un monde infini de réalités qui échappaient à nos sens et à notre raison.

***

Voici le radium. Si j'en crois les savants, c'est une source inépuisable et spontanée d'énergies diverses ; donc, une cause première, un principe d'activité par soi. C'est un démenti à l'axiome : rien ne se crée. Le radium crée la chaleur, l'électricité, le mouvement. N'est-ce pas là cet « absolu » rêvé par le héros de Balzac, ce levier avec lequel Archimède prétendait soulever le monde, cette chiquenaude initiale que Descartes réclamait pour mettre en mouvement tous ses tourbillons, cette force primordiale que Leibnitz concentrait dans sa monade, ce Verbe créateur des Alexandrins et des thaumaturges de toutes les écoles? On a déjà identifié l'action du radium à celle du soleil, moteur de toute vie sur notre planète, de sorte que la terre elle-même enfermerait en son sein, sous forme d'étincelles, des fragments de l'éternel foyer de la vie et d'énergie et le ressort du mouvement perpétuel.

Qu'est-ce qu'en dit la raison? Elle s'incline, sans comprendre. Elle se prosterne, car dans le laboratoire des savants, elle voit le miracle, qui se renouvelle à volonté, et l'impossible qui se réalise.

Voici maintenant quelque chose de plus étonnant : les rayons Charpentier ou rayons N. Ils sortent de nos nerfs et de notre cerveau ; ils s'impriment lumineux sur certaines plaques. L'effort de notre volonté augmente l'intensité de cette projection et se traduit sur la fluorescence de la plaque par des lueurs plus vives. Penseur acharné à la solution des ardus problèmes, poète qui escaladez les sommets de l'imagination, votre esprit sort de vous. Votre front s'enveloppe à votre insu d'une auréole radieuse, comme celle des saints. Les artistes du moyen-âge avaient, dès longtemps, aperçu la couronne de la foi intrépide et vaillante.

Cette émanation nerveuse ou psychique, devinée par les magnétiseurs, affirmée par les occultistes, niée par les esprits sérieux et froids, apparaît à présent, grâce à M. Charpentier. On la voit, on la mesure.

***

Ici, on s'arrête devant les conséquences. Les mystères s'expliquent. Le sphinx, qui s'entourait d'un voile impénétrable, le secret de la création vivante, laisse échapper quelques syllabes du mot de l'énigme.

Tout ce qui apparaissait comme fantaisie, légende, fantasmagorie, illusion se trouve subitement annexé au domaine des faits véritables. L'âme tremble au bord de cet abîme.

Jusqu'à nos jours, la science ne connaissait guère que deux fluides, à travers lesquels se transmettaient les vibrations directement perceptibles par nos sens, et que l'on appelle des ondes ou des rayons : l'air, véhicules des ondes sonores ; l'éther, véhicule des ondes lumineuses, caloriques, électriques.

D'autres fluides, plus subtils encore, se laissent entrevoir par la découverte de nouvelles ondes. Comment nommera-t-on le véhicule des vibrations herziennes, des vibrations radio-actives, et enfin celui des rayons Charpentier, c'est-à-dire de l'influx nerveux ou psychique?

Mais alors, si les cerveaux baignent dans ces éthers plus raffinés et mettent en vibration les espaces qui les séparent des autres cerveaux, qui empêche de croire que ces vibrations de la pensée se transmettent, sans l'intermédiaire du son, de la lumière et de nos sens grossiers à d'autres pensées harmoniquement accordées au même diapason?

Si, à côté d'un piano ouvert, j'émets une note vocale, toutes les cordes correspondantes à la tonalité et au timbre de ma voix entrent en vibration et forment un écho. Helmholtz a décrit cette facile expérience.

Imaginez deux âmes sœurs, habituées à penser, à vouloir, à aimer ensemble ; elles sont harmonieuses entre elles. Que la pensée intime émane de l'une d'elles en rayons N, en vibrations psychiques, voici l'autre qui reçoit ces vibrations

et qui elle-même, pense, veut et aime la même chose.

C'est la télépathie expliquée. Il n'y a plus de miracles dans la communication lointaine des chefs des Thugs, au temps de l'insurrection des Indes, dans les pressentiments, dans les émotions sympathiques qui agitent en même temps des êtres éloignés, dans la vision subite de l'invisible, et même dans la double vue!

SWEDENBORG
PHYSIOLOGISTE

La plupart des personnes étrangères aux études spiritualistes, auxquelles on parle de Swedenborg, sont bien étonnées de le voir traiter autrement qu'en rêveur ou en visionnaire. Cependant aucune science ne lui a été étrangère; il a été mathématicien, astronome, physicien, chimiste, minéralogiste, géologue, et même anatomiste et physiologiste génial. Dès 1845, le célèbre anatomiste Anders Retzius a fait ressortir les mérites de Swedenborg au point de vue de l'anatomie et de la physiologie.

Max Neuburger a fait une communication à la réunion des naturalistes et médecins allemands, en 1901, sur les vues énoncées par l'illustre savant suédois concernant la physiologie du cerveau, et a montré que Swedenborg a constaté avant Schlichting les mouvements propres du cerveau et a le premier localisé dans l'écorce cérébrale les fonctions psychiques et certains centres de la motricité. Déjà, en 1883, Lovén avait, dans une communication restée manuscrite, attiré l'attention de l'Académie de Suède sur ces mêmes vues de Swedenborg et prouvé que ce dernier avait découvert l'existence et le rôle du liquide céphalo rachidien avant Cotugno et pressenti certaines découvertes faites depuis par Axel Key et Retzius sur le système lymphatique du cerveau. Dans *Janus* (15 août 1903), Max Neuburger revient sur Swedenborg biologiste :

« Le système physiologiste grandiose, dit-il, qu'Emmanuel Swedenborg a développé dans ses deux chefs-d'œuvre intitulés : *Œconomia regni animalis* (Amsterdam, 1740-41) et *Regnum animale* (La Haye, 1744), contient en telle abondance d'heureuses anticipations de la science moderne qu'on doit véritablement être étonné de voir si peu compris et si mal apprécié par ses contemporains l'Aristote du Nord. » Actuellement fonctionne un comité dont les membres sont Retzius, Lovén, Nathorst, Arrhenius et Henschen. Ce comité a été chargé par l'Académie des Sciences de Stockholm de publier tous les trésors manuscrits laissés par Swedenborg, concurremment avec ses écrits déjà publiés. L'ouvrage formera 5 à 6 grands volumes in-8° en latin, langue originale des écrits de Swedenborg; 2 volumes sur la géologie et la cosmologie paraîtront en premier lieu.

Dans tous les ouvrages de Swedenborg, scientifiques ou mystiques, on retrouve cette préoccupation constante d'arriver à une connaissance transcendante de la nature. « Toute la vie de Swedenborg peut se résumer en ces mots, dit Neuburger, *la recherche de Dieu*. Qu'il examine le verre à réaction à la lumière, qu'il manie le scapel, ou qu'il cherche le sens ésotérique d'un verset de la Bible, il a soif de toujours scruter la cause de l'être, la nature de l'âme. Dès sa jeunesse, il aspire sans se lasser à ce même but...., et est amené ainsi à parcourir le règne de la nature (soi-disant) morte et le monde des vivants. à s'élever aux hauteurs glacées de la métaphysique et à explorer les profondeurs de la mystique. » (*Psych.-Studien*, novembre 1903). Il procède par analyse, persuadé que le monde des corps n'est qu'un symbole du monde de l'esprit, et que le spirituel obéit, sur un plan supérieur d'évolution, aux mêmes lois que le matériel ; il poursuit sur tous les plans, dans toutes les sphères, les analogies et reconnait la vérité de ce grand adage d'Hermès : « Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas. »

Une exposition complète des doctrines de Swedenborg et de ses vues sur la philosophie de la nature nous entraînerait trop loin. Bornons-nous à rappeler qu'il avait reconnu le système héliocentrique, ramené la structure des cristaux à un groupement régulier d'atomes arrondis, pris pour base de sa cosmologie l'hypothèse de la nébuleuse primitive, cherché à ramener la chimie à la géométrie, prédit la nature composée de l'eau en « vrai Leverrier de la chimie » ; il s'est donc montré précurseur dans toutes ces sciences, et s'il faut l'admirer ici, combien plus encore mérite-t-il notre admiration si nous envisageons ses travaux d'ordre biologique, son génie inductif lui

révélant des lois biologiques que ses contemporains ne surent comprendre et qu'on dut retrouver péniblement plus tard.

Qu'il nous suffise de signaler, avec Max Neuburger, quelques points particulièrement importants d'ordre biologique :« Il a saisi l'importance de l'*autonomie des tissus*, de l'activité fonctionnelle et nutritive propre des parties élémentaires de l'organisme, bref de la *vie propre* des parties, beaucoup plus à fond que Paracelse et bien avant Bordeu ou même les créateurs de la physiologie moderne. » Sans doute Swedenborg ne connaissait pas la cellule, mais il n'y a qu'à transposer tout ce qu'il a dit de la *fibre* à la *cellule.*

Swedenborg rejetait les explications mécanicistes qui s'étaient introduites dans la science après Descartes. Ainsi l'on supposait alors que le choix de l'élément spécifique, pris dans la masse sanguine, reposait sur la différence de dimension des pores des tissus ou des organes mis en contact avec le sang; Swedenborg n'admet pas cette théorie et attribue le choix spécifique à l'affinité élective, à des sensations d'appétence ou de dégoût des parties élémentaires, toutes ces sensations élémentaires s'intégrant en un sentiment général — ce qui n'est autre chose que la théorie moderne, retrouvée après 150 ans d'efforts.

Swedenborg a compris et énoncé la grande *loi d'équilibre* qui régit les mutations intraorganiques, réglant la quantité et la qualité de l'afflux sanguin, l'assimilation, la construction des organes au moyen d'éléments déterminés, choisis, du sérum, etc.

Les physiologistes savent que l'on répugne aujourd'hui à ne voir dans la circulation du sang qu'un effet hydraulique d'ordre mécanique, le cœur fonctionnant comme une pompe aspirante et foulante. On fait jouer à l'attraction élective exercée par les éléments ou les cellules un rôle prépondérant, c'est-à-dire qu'on donne à la circulation une cause vraiment *vitale* que Swedenborg a bien aperçue, et au sujet de laquelle il s'exprime presque littéralement comme le physiologiste contemporain Meynert.

Nous n'insistons pas sur les détails techniques. Notre but était de faire voir en Swedenborg le savant parfaitement sain d'esprit et parfaitement équilibré à côté du mystique et du visionnaire. « Doué, dit Ballet, d'une activité prodigieuse, d'une intelligence remarquable et variée, tour à tour littérateur, poète, homme de sciences théoriques ou pratiques, Swedenborg est peut-être le plus original des hallucinés mystiques qui se soient jamais rencontrés. » Un admirateur de Swedenborg, Matter, a dit de lui : « Savant de premier ordre dans toutes les sciences, ce minéralogiste créateur dans l'art de manier les métaux et d'explorer la nature est comme le surnaturel incarné; il en est du moins l'expression portée à sa plus haute puissance. »

Il est évident que pour nos neuropathologistes modernes, pour qui le mysticisme est une maladie, la vision une pure hallucination, Swedenborg n'était qu'un malade, un névrosé, un théomane raisonnant, bref! un fou. C'était selon eux *un anormal* comme Socrate ou Jeanne d'Arc, comme Luther ou Pascal La science prétend exclure l'extraordinaire et le miraculeux, du moment qu'ils ne rentrent pas dans la catégorie des faits classés par elle. Elle en reviendra, avec les progrès mêmes qu'elle fait, avec les découvertes quotidiennes qui l'acheminent tout doucement vers la véritable explication de ces phénomènes qu'aujourd'hui elle aime mieux nier qu'étudier suivant des méthodes appropriées.

Swedenborg, sans doute, a fait des erreurs d'interprétation ou, dans quelques cas, s'est laissé tromper par une imagination trop ardente. Mais il n'a pas erré en tout et partout dans ses spéculations mystiques ; c'est ce que l'avenir prouvera.

D[r] Thomas.

POÉSIE SPIRITUALISTE

O pleurs où allez-vous ? Vers la pure lumière,
Vers l'urne à larges bords des secrètes amours,
Qu'un ange bénissant la terrestre poussière
Lève comme une fleur sur le tombeau des jours ;

L'urne suprême où vibre une ivresse de larmes
Devant l'infini porte un rayon de beauté :
Yeux flétris, yeux navrés, yeux d'ombres et de charmes,
Votre rêve banni, qui mourut insulté !

Oui, dans l'immensité sa quête n'est pas vaine
Car par degrés s'emplit de larmes, jusqu'au bord,
L'urne qui débordera les pleurs de vie humaine,
Pleurs coulant pour l'azur sans attendrir le sort;

Le temps qui les amasse accomplit son passage,
Mais ailleurs achevant l'œuvre des univers,
De ces pleurs il arrose un jour sans fin de l'âge
Où l'idéal fleurit, en fleur des jardins clairs.

O. de Bezobrazow.

Paris, décembre 1903.

REVUE UNIVERSELLE

Découverte d'une inscription (*Les arts dans la construction parisienne*, 15 novembre 1903). — Aux vacances dernières, un de mes parents fit construire un pavillon au milieu de son jardin. Et à ce sujet, il nous en arriva une bien drôle. Pour se procurer les pierres nécessaires à la construction, les ouvriers creusèrent dans un vieux « tumulus ». Elles étaient enfouies là toutes taillées, débris d'un ancien monument.

Un conseiller municipal de Paris, qui siège encore à l'Hôtel de Ville et qui siégera encore longtemps, je l'espère, eut l'idée de faire tourner une table. La table avait... répondu merveilleusement à toutes les questions lorsque l' « Esprit » qui se disait être un certain Jacques Nitolle, ancien cordonnier, mort en 1754, manifesta le désir de nous indiquer l'inscription que portait une des pierres enfouies dans le tumulus.

Par l'alphabet des coups, il nous dit que cette pierre était encore à une profondeur de deux mètres et qu'elle portait l'inscription : « *Hic jacet Sanctus Hilarius, Vicarius in suis Eglisiis, Romanos victos, Maro du cente*, etc. ».

Avec quelle curiosité nous attendîmes la découverte de la fameuse pierre ! A vrai dire, nous ne pensions guère que la table avait dit vrai.

Or, deux jours après, les ouvriers la découvrirent et l'inscription indiquée par feu Jacques Nitolle était rigoureusement exacte.

Aucun d'entre nous ne pouvait être soupçonné de connaître cette inscription d'avance, ce qui éliminait du coup toute supercherie.

D[r] A. Berry.
6, rue de la Pépinière, Paris.

Bizarre accident sur un paquebot (*Petite Gironde* du 20 décembre 1903). — Le *Teutonic*, de la White Star, qui vient d'arriver à New-York a reçu dimanche à 200 milles à l'est des bancs de Terre-Neuve, une commotion électrique des plus violentes qui a brisé son grand mât. La commotion se produisit au moment du déjeuner et affecta tellement les passagers que l'un d'eux, M. Louvain, de New Orleans, est mort de la secousse qu'il ressentit et que plusieurs autres passagers furent gravement atteints de troubles nerveux.

Une dormeuse à Athènes (*Psych. Studien*, juillet 1903). — Les cercles médicaux d'Athènes sont dans une grande perplexité relativement au cas d'une jeune fille de 12 ans, Maria Daskalaki, qui dort profondément depuis quatre mois, restant constamment couchée et n'interrompant son sommeil que pour de courts instants. La pauvre fille, qui nourrissait toute une famille de ses mains, a été profondément ébranlée par les impressions tragiques qu'ont produites sur son esprit les souffrances et la mort de malades, pendant son séjour à l'hôpital Evangelismos. Revenue à la maison, elle tomba dans cet état particulier, dormant les yeux ouverts, chantant de temps à autre des cantiques religieux ou imitant la voix des infirmiers de l'Evangelismos. On fait des quêtes à Athènes en faveur de cette jeune fille qu'aucun aide médical n'a pu tirer jusqu'à présent de son sommeil léthargique.

Un cas de catalepsie et de lucidité en Lombardie (*Revue des études psychiq.*, octobre 1903). — Les journaux italiens de ces derniers jours se sont occupés d'un cas qui rappelle en tout point celui « d'hystérie, catalepsie, phénomènes d'auto-suggestion, de double vue et de télépathie », qui a été l'objet d'un mémoire rédigé par le D[r] Fournier, d'Angoulême, et qui a été communiqué à l'Académie de médecine le 5 mars 1901 par le D[r] Lancereaux.

Il s'agit d'une personne de trente-trois ans, Maria Rottolo, fille du débitant de tabac à San Bovio, près de Limito (Milan). L'hiver dernier elle fut saisie d'un sommeil léthargique qui dura 21 jours. Pourtant, le quatorzième jour, la malade, sans ouvrir les yeux, avait paru se réveiller, puisqu'elle se mit à causer à voix basse ; elle put même prendre quelque nourriture. Ce réveil relatif dura une demi-heure ; il se renouvela les deux jours suivants, à la même heure à peu près.

Pendant ces trêves, Maria commença à montrer qu'elle savait tout ce que l'on faisait chez elle pendant son sommeil, et même à prédire avec exactitude les incidents sur le point de se produire dans sa famille, tels que des visites de parents, etc. Une nuit la dormeuse annonça d'une voix excessivement faible à sa sœur, couchée à côté d'elle, qu'elle voyait des voleurs dans la cave de la maison ; ses parents s'y rendirent aussitôt, trouvèrent la porte toute grande ouverte et les traces évidentes d'un cambriolage interrompu. Les voleurs avaient fui en entendant arriver du monde.

Sans doute l'on peut songer que les sens hyperesthésiés de la malade lui aient permis d'entendre quelques bruits qui auraient été imperceptibles pour les personnes qui se trouvaient dans leur état normal. Pourtant, l'on ne peut pas exclure non plus qu'il se soit agi d'un phénomène de télesthésie ; nous pourrions ajouter, d'un véritable dégagement qui nous paraît tout naturel dans la léthargie, car c'est bien de léthargie et non de catalepsie vraie qu'il nous semble être question ici.

Un fantôme dans les Alpes (*Het toekomstig Leven*, 15 octobre 1903). — D'après *Star* du 25 août, un Autrichien étant allé visiter les environs du Mont-Blanc avec un club d'étudiants, était descendu dans un des hôtels les plus connus de Chamonix. Comme il souffrait beaucoup d'insomnie, il faisait de grandes excursions et ne rentrait que tard dans la nuit. Après une de ces promenades nocturnes, il revint à l'hôtel tout décomposé et réveilla ses amis, auxquels il raconta qu'il avait vu dans un chemin bien découvert de la vallée un fantôme sortant d'un bouquet d'arbres. Ses campagnons se moquèrent de lui, attribuant le tout à son imagination. Le lendemain et le surlendemain le même phénomène se produisit; seulement la troisième fois, l'Autrichien dit avoir reconnu dans le fantôme son frère qui, selon lui, devait alors se trouver à Vienne et assura qu'il était arrivé un malheur. Le lendemain matin arriva la nouvelle que ce frère était mort victime d'un accident, pendant une excursion dans les Alpes du Tyrol, trois jours auparavant vers l'heure où le fantôme avait été vu pour la première fois.

Prédiction de l'astrologue Kymry (*Light*, 10 oct. 1903). — Kymry, rédacteur du journal « Anubis », se vante d'avoir prédit à l'avance les crises de Fachoda et de Kiachow, la guerre anglo-boër, l'épidémie de variole et la grande mortalité des enfants dans l'Afrique du Sud, la retraite de lord Salisbury et l'avènement de son fils, un mois après un décès dans la famille royale le 30 juillet 1900 (un mois avant l'événement), etc. Pour l'avenir, il prédit pour cette année (est-ce 1903 ou 1904 ?) une guerre de la Russie et de la France contre l'Angleterre et le Japon (cela n'a pas tout à fait l'air de vouloir se réaliser), l'année prochaine, en juillet ou octobre la fin du party tory, en juillet 1906, une révolution du Sud de l'Afrique (mauvaise année pour le roi Georges et M. Chamberlain), en août-septembre 1910, la mort de l'empereur allemand, en 1926 l'avènement en Angleterre de la République (résultant de tous les horoscopes royaux).

Agamyan Gurn Paramahgansa (*Echo du Merveill*, 1er novembre 1903). — Cet être étrange excite en ce moment la curiosité des Anglais et fait le désespoir des médecins. C'est un puissant personnage, l'hôte du gouvernement anglais, qui serait le chef des grands initiés de l'Inde, pour ne pas dire des mahatmas.

Agamyan arrête à volonté, paraît-il, les battements de son cœur ; il paraît mort, et, au bout d'une heure ou deux, il revient de lui-même à la vie et déclare que son âme s'est promenée dans les espaces pour y voir l'invisible et l'avenir. Il nous semble que la plupart des fakirs, sans être chefs des légendaires mahatmas, possèdent la même faculté et d'autres plus surprenantes encore.

Les journaux anglais disent qu'il a annoncé, trois jours à l'avance, la mort d'une haute personnalité américaine. Nous connaissons plus d'un médium qui possède cette faculté de prévision.

Phénomènes occultes dans la vie de Mlle X. (*Psych Studien*, juillet 1903) – Mlle X... avait fait la connaissance d'un savant pendant son séjour dans une ville étrangère ; ils se plurent et la possibilité d'une union ne se trouvait pas exclue. Mlle X... habitait Berlin ; elle se trouvait en nombreuse société la nuit de la Saint-Sylvestre de l'année 189-. Vers minuit on se rendit sur un balcon pour assister au spectacle de la rue, et au moment où la cloche sonna l'heure, Mlle X... éprouva une douleur et une anxiété poignantes et se mit à pleurer : « Il me sera arraché *violemment*, se dit-elle involontairement ! Mourir ? Non — se marier ! Nous ne nous reverrons plus. » Elle adressa alors une instante prière à Dieu, disant : « Seigneur, protégez mon bon — ! » Elle voyait un grave danger menacer son bien-aimé.

Cependant l'été suivant, elle revit son ami, qui cette fois lui proposa le mariage ; mais il dut, pour régler une dernière affaire, s'absenter, et il ne revint pas. Et néanmoins elle sentait qu'il l'aimait toujours. Mais l'année n'était pas écoulée et la force fatale qui devait lui enlever son fiancé entra en action. Il fit la connaissance d'une femme tchèque et un an après l'épousa. Ainsi se trouvait réalisé le pressentiment de la nuit de la Saint-Sylvestre, de même qu'une prédiction que lui avait faite une bohémienne dès les débuts de son amitié avec le savant. Elle rencontra un jour, sur un sentier champêtre, près du lieu de séjour de son ami, une bohémienne qui vint en travers du chemin, dessina avec son pied nu des figures dans le sable en marmottant des mots tchèques,

puis elle dit à Mlle X... en mauvais allemand : « Vous êtes grande, grande, mais vous n'avez pas le sou ; c'est de ma *race* qu'est celle qui se mettra en travers de ton chemin et t'enlèvera ton bonheur ! »

Mlle X... raconta cet incident à son hôtesse et plus tard comme un fait de curiosité à diverses personnes. Elle n'y attachait aucune importance. Y a-t-il eu ici de la subjugation par sorcellerie ou magie noire ? Le fait est que l'ami de Mlle X... n'a pas dû cesser de l'aimer tout en étant dominé par une autre femme, et encore par une personne appartenant aux classes inférieures de la population tchèque ; elle avait été servante. C'est que par communication spirituelle Mlle X... assure bien connaitre les sentiments de cet homme dont le caractère élevé est en contradiction avec la conduite qu'il a tenue. Le malheur qui le menace à la suite de ce mariage n'est pas encore arrivé, et Mlle X..., demande au ciel qu'il n'arrive pas.

Une amputation dans l'hypnose. (*Psych Studien*, novembre 1903). — L'opération a été pratiquée à Clopton (Angleterre) sous la surveillance du Dr Frank Aldrich, qui a fait office d'hypnotiseur. Il s'agissait d'une dame de 38 ans qui avait eu des ulcérations de la malléole et à laquelle on avait déjà, dans une opération antérieure, enlevé un fragment osseux. Elle souffrait de vives douleurs depuis plusieurs années et se trouvait dans un état d'épuisement qui contrindiquait l'emploi du chloroforme, et la malade elle même y répugnait. Avec le consentement du père de la malade, le Dr Aldrich entreprit d'hypnotiser la malade et commença ses tentatives 8 jours avant l'opératien. L'anesthésie se produisit 30 secondes après le début et l'hypnose fut alors maintenue tous les jours pendant une demi heure. On la transporta un soir, dans l'état d'hypnose, dans la maison voisine où l'on plaça son lit. En se réveillant elle ne fut pas médiocrement étonnée de se trouver dans un autre milieu. Le mercredi matin, le Dr Aldrich l'hypnotisa et lui suggéra de n'avoir aucune sensibilité du genou au réveil, ce qui réussit très bien. A 4 heures du soir, il l'hypnotisa de nouveau sans rien lui dire de l'opération projetée. On la porta sur la table d'opération ; dans l'intervalle étaient arrivés un chirurgien d'un des hôpitaux de Londres et un collègue. A 4 heures 50 on commença l'opération qui fut terminée à 5 heures 10. La malade fut réveillée à 5 heures 15 et à 5 heures 30 tous les médecins avaient quitté la maison. Pendant l'opération le Dr Aldrich dit à la malade qu'on lui enlevait la jambe au-dessous du genou. Elle rit et dit : « Bien, tenez moi la main. » Lorsqu'on sectionna le nerf, elle saisit avec force la main du docteur.

En se réveillant, elle dit qu'elle sentait des aiguilles et des épingles. Pas le moindre symptôme de crainte. Le pouls et la température étaient restés normaux et sont restés tels les jours suivants. Après l'opération, à 6 heures, elle fit un repas fortifiant. Pendant l'opération, la garde faisait boire à la malade du vin de Porto et de l'eau. Les opérateurs, quelque peu incrédules, avaient à tout hasard apporté avec eux du chloroforme. Depuis l'opération qui avait été pratiquée 15 jours auparavant, la malade se nourrit bien et a une mine de prospérité qu'elle n'avait jamais eue jusqu'alors.

L'hypnotisme en Abyssinie (*Echo du Merveilleux*, 1er novembre 1903). — M. Ilg, le confident et le conseiller de l'empereur Ménélick, en ce moment en Suisse, a fait de curieuses révélations sur le rôle joué par l'hypnotisme en Abyssinie. On recrute périodiquement un certain nombre d'enfants de moins de 12 ans, qu'on élève à la dignité de *labascha* ou « découvreurs de crimes. » Ils sont chargés, sous l'action du sommeil hypnotique, de rechercher les coupables.

Récemment un cas d'incendie volontaire se produisit à Adis-Ababa. On appelle un *labascha* sur le lieu du sinistre et on l'endormit à l'aide d'un breuvage préparé par un sorcier. L'enfant se mit aussitôt à courir dans la direction de Harrar. Pendant 16 heures consécutives, il ne s'arrêta pas pour prendre haleine. Sa vitesse était telle que les coureurs professionnels renoncèrent à l'accompagner. Près de Harrar, enfin, on vit l'enfant s'engager dans un chemin de traverse, bondir dans un champ et empoigner un laboureur qui travaillait tranquillement..... L'homme avoua son crime.

Une autre fois, un assassinat, suivi d'un vol, fut commis dans les environs d'Adis-Ababa. Un *labascha* fut amené et hypnotisé. Immédiatement il prit sa course, visita des temples religieux, des maisons particulières et finit par se coucher à la porte d'une cabane dont le propriétaire était absent. On arrêta celui-ci dès son retour. Le paysan protesta de son innocence. Puis pressé de questions par le négus, il avoua son forfait. On reconstitua l'emploi de son temps et l'on établit qu'il avait fait identiquement tous les détours effectués par le *labascha* avant de tomber à la porte de la cabane, où le criminel s'était jeté lui-même, torturé par le remords.

Dans le brouillard. Navire sauvé miraculeusement *(Philadelphia,* tome VII, 1902-1903*).* — Voici le récit abrégé par nous de M. K. Brand : Nous partions d'Ostende à 11 heures du matin, par une journée très chaude, pour nous rendre à Douvres. Le soleil dardait ses rayons et tous les voyageurs recherchaient l'ombre et somnolaient. Le pont était protégé par une toile tendue et mon attention fut attirée par une jeune anglaise assise sous cette toile dans un fauteuil et lisant. Par moments elle levait les yeux et fixait l'horizon d'un regard étrange. Le livre qu'elle lisait était une édition latine de 1548 d'un livre du mystique allemand Johann Tauler. A un moment donné un épais brouillard s'éleva, confondant le ciel et la mer. La sirène se fit entendre et réveilla les voyageurs endormis. Les parages où se trouvait le paquebot étant sillonnés constamment par de nombreux navires, étaient par conséquent très dangereux. Quand le voile qui nous enveloppait se déchirait quelque peu, on voyait passer de grands vapeurs semblables à des fantômes. Il arriva un moment où l'on ne put plus voir au-délà du navire, et précisément à cet instant on put entendre une autre sirène mariant ses sons avec ceux de la nôtre. Je jetai un coup d'œil du côté du capitaine et il se tenait très calme scrutant le brouillard. Regardant ensuite du côté des passagers, je vis la jeune anglaise debout, son livre par terre, le regard fixe, la face contractée et extrêmement pâle. Subitement, comme si une force occulte la possédait, elle se mit à courir vers le tillac, escalada l'escalier qui y conduisait et se plaça entre le capitaine et le pilote au moment précis où celui-ci commandait de virer sur tribord ; elle leva le bras et d'un ton impérieux commanda précisément la manœuvre opposée, c'est-à-dire sur babord. Le pilote après un moment d'hésitation, exécuta, comme sous l'empire d'une volonté étrangère, la manœuvre désignée par la jeune fille. Le paquebot avait décrit une courbe prononcée quand le capitaine s'aperçut que la manœuvre était contraire à celle qu'il avait ordonnée et il s'élança pour intimer à la passagère l'ordre de quitter la place. Mais il n'en eut pas le temps ; car à l'instant même se fit entendre à nos côtés une sirène et émergea le haut bord d'un gigantesque vapeur qui rasa presque notre paquebot ; on pouvait voir les gens, à bord de ce vapeur, se penchant par dessus les garde-fous et gesticulant au milieu d'une vive agitation. Une seconde après tout avait disparu dans le brouillard.

Les passagers se rendirent compte d'avoir échappé au péril d'une façon miraculeuse, car sans la manœuvre exécutée le paquebot était coupé en deux. Tous les yeux se portèrent sur le tillac où le capitaine serrait les deux mains de la jeune fille entre les siennes et si ému qu'il ne pouvait trouver des paroles pour exprimer sa reconnaissance de l'immense service que nous lui devions. Le brouillard se déchira peu après et le port de Douvres se présenta à nous baigné des rayons du soleil... La jeune anglaise, une valise à la main et son livre sous le bras, quitta le paquebot et posa silencieusement les pieds sur le sol de sa patrie.

Aventures singulières d'une jeune fille. — Perty raconte dans son livre sur les *phénomènes mystiques de la nature humaine*, et d'après *Foglio d'Engadina* du 12 nov. 1858, la curieuse histoire suivante : Une jeune fille de douze ans, envoyée en commission de Pütschai, près de Sainte-Marie, dans l'Engadine, à Palpaschun, localité distante de trois quarts de lieu, ne revint pas ; on la chercha en vain sur les hauteurs et dans les vallées. Un homme, venant de la Basse Engadine à Münster, rapporta qu'il avait entendu, sur les Alpes de Taufen, couvertes de neige, des cris d'allégresse et en les explorant de sa longue vue, aperçu une jeune fille s'en donnant à cœur joie et passer avec une rapidité merveilleuse dans des lieux inaccessibles aux chasseurs de chamois. On assurait avoir entendu les mêmes cris de joie à Ruitnascha, en amont de Münster. De nombreuses personnes envoyées à la recherche de la jeune fille ne trouvèrent que les traces de ses sabots passant sur les abimes les plus effroyables. Ce n'est que le troisième jour, vers le soir, que l'enfant revint, racontant que, sur les conseils d'une vieille femme, elle avait pris, pour revenir à Pütschai un sentier plus élevé ; auprès de deux arbres elle avait trouvé couché sur le sol un homme de très haute taille qui se leva comme un spectre et lui ordonna de le suivre ; bientôt un deuxième, puis un troisième homme et un petit chien se joignirent à eux. Ces gens la conduisirent de montagne en montegne, lui permettant seulement de boire ; elle n'avait à aucun moment ressenti la sensation de faim. Elle n'avait pas eu peur du tout et était en possession de toutes ses facultés ; on lui avait permis de crier et de se démener à plaisir, mais défendu de parler des personnes de la maison où elle était en condition. Elle pouvait passer dans les lieux les plus inaccessibles avec une certaine facilité, tout en remarquant que ce n'étaient pas des chemins praticables à des hommes. « Dans le voisinage de Schuls, ajouta-t-elle, mes affreux compagnons perdirent de plus en plus leurs forces et le pou-

voir de me commander; néanmoins, ils m'accompagnèrent encore jusque dans la vallée, puis disparurent. »

Ce cas est très singulier; les compagnons de la jeune fille étaient-ils des esprits, ou avait-elle eu une vision ou une simple hallucination? Perty pense qu'elle rêvait tout éveillée et que les hommes étaient la personnification des puissances de son propre être, qui, doué de la légèreté de somnambule circulait librement et sans éprouver le vertige dans les endroits les plus escarpés et les plus dangereux. Avec le retour de l'état normal les formes hallucinatoires perdirent leur puissance et finalement disparurent tout à fait.

Les sorciers en Extrême Orient (*Echo du merveilleux*, 1er août). — Il est difficile de mettre sur le compte de la prestidigitation ou d'artifices illusionnistes les prodiges opérés par les sorciers de l'Extrême-Orient. La fréquence de ces opérations, le nombre, la proximité et la qualité des témoins écartent les soupçons de fraude. Mieux vaut croire avec Crookes et d'autres excellents esprits, qu'il y a là mise en œuvre de lois naturelles et de forces psychiques qui nous sont inconnues.

Ainsi Whipple, dans son ouvrage intitulé *Report of the Indian Tribes*, page 35, raconte ceci : « Le prêtre, ayant terminé un discours éloquent, prit un vase curieusement sculpté et de haute antiquité, me dit-on, il le remplit d'eau et y plaça une substance noire qu'il faisait, par un mot, mouvoir de droite à gauche et de haut en bas. Puis il parla de dangers et d'ennemis en présentant la pointe d'un couteau à l'objet sacré, qui s'éloigna; mais dès qu'il commença à parler de paix et de sécurité l'objet se rapprocha du couteau et s'y attacha avec assez de force pour que le prêtre pût le soulever hors de l'eau. »

Voici un autre fait d'« aimantation », qui se passe en Cochinchine, raconté par Renouard de Sainte-Croix dans son *Voyage aux Indes-Orientales*. C'était la coutume dans la province de Xu-Ngué, sous les prédécesseurs de Gia-Long, qui est mort il y a seulement vingt-huit ans, d'inviter en certaines solennités, à des joutes et à des concours publics, les génies tutélaires les plus célèbres des bourgs et des villes du royaume. L'épreuve consistait à ébranler une longue et pesante barque, garnie de huit rangées d'avirons qui était posée à sec dans l'espace où se faisait le concours. Là, les juges et le peuple se tenant debout tout autour, on voyait, à l'appel de chacun des génies dont les titres étaient placés sur la barque, l'immense machine s'agiter, s'avancer et reculer d'elle-même. Il y avait des génies qui la poussaient de plusieurs pieds, d'autres de quelques pouces seulement; quelques-uns en faisant mouvoir tous les avirons et d'autres la moitié. Mais le plus fameux de tous, celui qui faisait aller et revenir plus aisément la barque, c'était le génie tutélaire du village maritime de Ké-Chan, adoré sous le nom de Kon-Léo-Hanh. Ce sont là, dit le missionnaire, des faits publics, que des milliers de témoins oculaires attestent.

Selon Astley (*Collection de voyages*, t. II, p. 664), les magiciens, dans le Céleste Empire, possèdent des crayons qui écrivent d'eux-mêmes, sans que personne les touche, sur le papier et sur le sable, les réponses aux questions qu'on leur fait. Dès la fin du second siècle avant notre ère, ces magiciens faisaient déjà preuve de leur singulier pouvoir, mettant en mouvement les pièces d'un jeu d'échecs qui se battaient alors les unes contre les autres, sans aucun contact de la part des opérateurs.

Dans le Thibet oriental, le Père Huc, missionnaire lazariste, nous conte qu'il existe un arbre merveilleux dont chaque feuille porte des caractères thibétains très bien formés, et qu'en examinant avec la plus grande minutie cet *Arbre aux dix mille images*, il n'a pu découvrir la moindre fraude, la moindre supercherie de la part des Lamas qui en ont la garde.

L'occultisme à Madagascar (*Echo du Merveilleux*, 15 sept.). — M. Danet, dans une lettre envoyée de Ranohira, province de Tuléar, raconte que les sciences occultes sont très en faveur dans notre colonie « C'est ainsi, dit-il, qu'un nommé Tsimandebakaka, de race Bara, et qui est renommé, dans la vallée du Ménamaty, pour être un grand sorcier, a évoqué un jour en ma présence, et dans son village, les âmes du capitaine Flayelle et du lieutenant Montagnole, tous deux morts au Vohinghezo, au cours d'un combat avec les Bara, il y a 4 ans. Les assistants, moi et quelques privilégiés indigènes, nous ne voyions rien, alors que Tsimandebakaka, lui, prétendait voir les deux personnes citées plus haut; mais nous entendions bien les voix des officiers faisant des commandements à leurs soldats, et ces voix étaient bien des voix européennes.... ainsi que dans le lointain l'écho de coups de fusils, puis des cris et des plaintes de gens blessés et des beuglements de bœufs effarouchés...

« Cette évocation dura 25 minutes et se passait dans la case du Bara cité plus haut, case simple de 4 mètres carrés, sans compartiment ni étage; donc l'évocation ne pouvait avoir de compères.

« D'ailleurs, le même homme se livre à d'autres pratiques de sorcellerie fort intéressantes. »

Les babouins chercheurs de sources (*Psch. Studien*, juillet). — Dans le sud de l'Afrique, on emmène généralement, pour les voyages pénibles et périlleux, dans l'intérieur du continent, des babouins (sorte de singes) apprivoisés, parce qu'ils sentent l'eau à une très grande distance et reconnaissent avec une sûreté remarquable les eaux *souterraines*. Lorsque la provision d'eau de la caravane menace de s'épuiser, on nourrit les singes avec de la viande salée qui excite la soif chez eux et les fait rechercher avec ardeur l'eau. — Cette sensibilité instinctive du babouin rappelle la sensibilité médiumique des personnes capables de percevoir à distance les radiations émanées de l'eau sans le secours de la baguette devinatoire.

Rêve réalisé, par le rév. H. Lewis (*Philos. Journal*, 4 juill.). — Il y a des années que le schooner « *The Wary Lass* » fit naufrage avec son équipage de 90 hommes non loin de Terre-Neuve. Pendant des semaines on n'en entendit plus parler et toute la population de Terre-Neuve était dans l'anxiété. Dans un hameau de pêcheurs d'une douzaine de familles vivait une jeune fille appelée Katie Crumnia. Or une nuit elle eut un rêve dans lequel elle voyait le navire saisi par la nuit noire entre deux blocs de glaces flottantes et littéralement écrasé ; elle entendit les cris des matelots qui cherchaient à sauver leur vie. La mer était démontée, et deux barques seulement purent s'échapper ; Katie vit l'une des barques disparaître au milieu des cris de détresse de ceux qui la montaient ; l'autre barque était occupée par huit hommes qui réussirent à aborder une masse de glace flottante et à y hâler la barque ; ils perdirent leurs avirons dans la manœuvre. Katie les vit souffrant de la faim et cherchant par le mouvement à échapper au froid et au sommeil mortel ; elle eut le sentiment qu'ils restèrent douze jours dans cette situation, ballottés sur l'Atlantique ; puis la masse de glace vint s'échouer sur la grève d'une petite île éloignée de 2 milles 1/2 du hameau et qu'elle connaissait bien ; ils tirèrent leur barque sur l'île. Katie se réveilla très agitée, puis elle se rendormit pour faire une seconde fois le même rêve. Au réveil, le jour commençait à poindre et elle entendit comme une voix lui ordonnant d'aller au secours des huit hommes. Elle se leva à la hâte et se rendit à l'esquif qui servait à son père pour aller à la pêche, y plaça le panier aux provisions, et tendit la voile. Sa navigation fut heureuse ; elle connaissait tous les rochers, tous les récifs, et le meilleur endroit pour aborder dans l'île où elle arriva rapidement.

Là, attendaient huit hommes qui tirèrent le bâteau sur la grève. Le capitaine dit à la jeune fille : « Je viens de dire à mes hommes, après notre prière en commun, que l'ange de notre délivrance viendrait, mais je ne pouvais m'attendre à ce qu'il prit la forme d'une jeune fille toute seule. » Katie lui raconta alors son rêve, qui les frappa de stupeur, car tout y avait été exact, et elle leur distribua ses provisions.

Mais les gens de Katie s'étaient aperçus de son absence et ne savaient que penser ; un habitant l'avait vue partir vers la petite île ; on s'y rendit en bateau et on ramena Katie et les huit hommes qui furent accueillis au hameau avec la plus cordiale hospitalité.

Le fantôme de Moltke (*Light*, 3 oct. 1903). — La princesse Karadja raconte les faits suivants qu'elle tient de parents du feld-maréchal Moltke.

« La nuit même de la mort de Moltke, deux personnages rentraient d'une réception. L'un d'eux était le comte Grœben, dont je fis la connaissance à la cour de La Haye où il servait en qualité d'attaché militaire. Comme ils passaient devant la résidence du feld-maréchal, ils virent avec surprise ce dernier sortir, enveloppé dans un long manteau, et remarquèrent que la sentinelle présenta les armes au moment où Son Excellence passait devant elle.

« Le comte Grœben laissa tomber cette observation railleuse : « Que peut bien faire dehors ce vieil homme à une pareille heure ? » Le lendemain, à son grand étonnement, il lut dans son journal que le feld-maréchal, qui ne semblait nullement malade, était mort dans la nuit. Le décès était survenu une heure environ avant que son apparition fût observée.

« Peu après, le comte Grœben informa les parents du feld-maréchal de ce qu'il avait vu. On interrogea la sentinelle qui assura qu'elle avait de son côté vu clairement et distinctement Son Excellence passer devant elle au moment indiqué.

« Ce fait présente un intérêt spécial en ce que aucun des trois témoins n'avait la moindre idée de la mort de Moltke. Cette vision ne peut être expliquée par la télépathie. »

Phénomènes de lévitation chez les Zoulous (*Progr. Thinker*, 8 août). — Pendant la guerre

des Zoulous, raconte le magicien Kellar dans le *North American Review*, j'étais dans le Sud de l'Afrique, voyageant dans le nord du Zoulouland. Au Natal, je vis une sorcier provoquer la lévitation d'un jeune Zoulou en agitant une touffe d'herbe au-dessus de sa tête. C'était le soir. Autour du feu de mon campement étaient groupés un certain nombre de fakirs auxquels je fis voir quelques tours de ma façon, qui ne les intéressèrent que médiocrement. L'un d'eux s'éclipsa, puis revint quelques minutes après avec un docteur en sorcellerie d'aspect répugnant, le sorcier dont j'ai parlé plus haut. Ce dernier se fit beaucoup prier pour montrer un échantillon de ses pouvoirs. Enfin, il prit une sorte de massue et la fixa à l'extrémité d'une courroie d'environ deux pieds de long. Un jeune indigène, grand et athlétique, dont les yeux étaient fixés avec une sorte d'appréhension sur ceux du sorcier, prit son propre bâton à nœud et le fixa à l'extrémité d'une lanière de cuir semblable, également longue de deux pieds. Les deux hommes, se tenant à une distance d'environ six pieds l'un de l'autre, en plein éclairés par le feu et silencieux, se mirent à faire tournoyer leurs massues autour de leurs têtes. Lorsque les deux massues paraissaient venir en contact, il se produisait une étincelle ou une flamme qui semblait passer de l'une à l'autre. A la troisième étincelle, il y eut une explosion et la massue du jeune homme se brisa en morceaux ; lui-même tomba sur le sol comme inanimé.

Le maître sorcier se tourna vers les hautes herbes à quelques pieds derrière nous, prit une poignée de chaumes longs d'environ trois pieds. Se tenant à l'ombre, à l'écart du feu, il fit tournoyer la poignée d'herbes rapidement, comme auparavant la massue, autour de la tête du jeune Zoulou qui était couché comme mort, éclairé par le feu. Quelques instants après l'herbe parut devenir incandescente, bien que le sorcier se tînt à plus de vingt pieds du feu, et elle se mit à brûler lentement avec une crépitation très nette. Approchant davantage du corps de l'indigène entrancé, il fit passer doucement l'herbe enflammée devant sa figure, à une distance d'environ un pied. A ma profonde stupéfaction le corps étendu sur le sol s'en détacha lentement, s'éleva et flotta dans l'air à une hauteur d'environ trois pieds ; il montait ou s'abaissait selon que les passes faites avec l'herbe étaient plus lentes ou plus rapides. Lorsque toute l'herbe fut brûlée et tomba sur le sol, le corps à son tour retomba. Il suffit alors de quelques passes faites par le sorcier avec les mains pour que le jeune zoulou se redressât sur ses pieds sans avoir l'air d'avoir souffert en quoi que ce soit de l'expérience à laquelle il avait été soumis.

BIBLIOGRAPHIE

La Tuberculose et sa guérison par une plante des Antilles, par Dathan de Saint-Cyr, avec une Préface du Dr H. Gonzalve-Menusier, suivie d'une Note explicative sur la « Saintcyrflor » et les résultats obtenus par son emploi contre la tuberculose, par le Dr Acard.

Le Dr Marc parlera de ce livre, aussi intéressant qu'utile, dans le prochain numéro de « La Lumière » ; cet article sera accompagné d'une Biographie de l'Auteur. Lire, en attendant, à la 1re page blanche des annonces, la note de l'éditeur. Nous ne saurions trop attirer l'attention sur ce livre qui apporte le moyen de combattre le fléau social de la tuberculose par son vrai remède. L. G.

Astronomie des dames, par Camille Flammarion. Paris, Ernest Flammarion, éditeur. Prix : 3 fr. 50.

Ce joli volume, illustré de 86 figures, comprend douze Leçons sous forme de Causeries très attachantes. Il est spécialement écrit pour celles qui veulent s'instruire sans s'astreindre à un grand effort intellectuel et qui ont besoin, pour soutenir leur attention, que le sujet traité soit revêtu de charmes chatoyants, comme une parure ornée de dentelles et de perles.

Les dames qui jusque là n'ont point tenté d'excursions célestes, ne pourront plus y être indifférentes dès qu'elles auront ouvert ce livre, n'importe à quelle page. L. G.

Du Féminisme spiritualiste et de l'Education de la Croyance, par M. O. de Bezobrazow. Conférence.

La Femme et la Liberté. Le Féminisme, sa grandeur et son but. Vers la vie ! Education humaine, Ecole de la Pensée. — Ceci est le titre d'un seul ouvrage, par Lydie Martial. On ne peut pas parler de ce livre en deux lignes qui nous restent ici. Réserve momentanée. L. G.

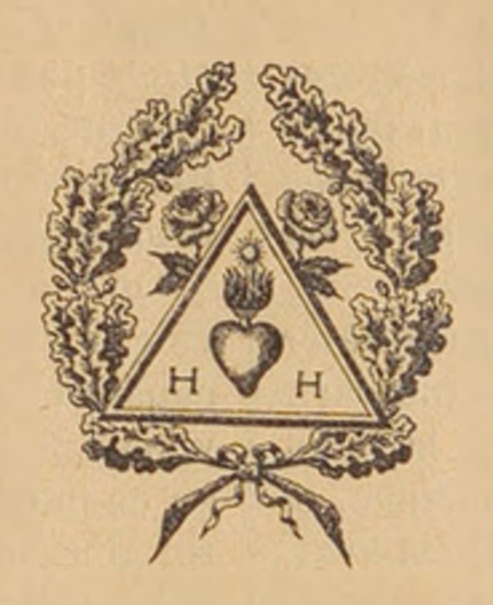
L'Etere animato (un nuovo fluido). Concezione dedu-induttiva sulle origini della vita. *Studio biologico* di Mgo Bertossi (Rocca S. Casciano, 1903 pet. in-8°). L'auteur considère l'univers comme une intégration du fluide universel ou de l'éther. Cet éther se différencie suivant une échelle descendante, et l'on a : 1° l'éther infini « compact » ; 2° l'éther atomique fini jouissant du mouvement spontané ; la substance atomique semi-éthérée ou semi-matérielle ; 4° la substance atomique matérielle — avec tous les degrés de passage. — L'éther infini peut être assimilé à un être vivant immense, infini, doué de la faculté de penser, de sentir, de vouloir, et c'est de lui que dérive la *substance animique*, extériorisable, dont l'auteur pense avoir démontré l'existence par ses expériences magnétiques.

Dr Lux.

Le Gérant : Martelet.

TROYES. IMP. MARTELET, RUE THIERS, 101

LA LUMIÈRE



N° 275. — FÉVRIER 1904. —

Lumières éteintes et « Lumière » vivante

Depuis un certain temps, on a pu lire dans tous les grands journaux quotidiens, l'annonce que M. Jaurès allait fonder un journal ayant pour titre « La Lumière ».

A la suite de cette annonce, la directrice de la « Lumière » a choisi « La Presse » pour lui donner connaissance de ce que M. Jaurès ne paraissait pas connaitre, soit : que le titre « La Lumière » existe et qu'il est la propriété de L. Grange. Cette note a été reproduite très obligeamment par quelques confrères.

Il est curieux de lire ce qui a été dit sur le titre « La Lumière » dans divers organes. Ainsi s'exprimait, par exemple, le « Gaulois » du 15 janvier dernier :

« LUMIÈRES » ÉTEINTES

« Il parait que le journal que va fonder M. Jaurès, transfuge de la *Petite République*, s'appellera *La Lumière*.

Un érudit s'est plu à rechercher les précédents d'un tel titre. Il a trouvé, en l'an VII de la première république, un journal qui porta cette dénomination et ne vécut que six jours ; puis, en 1850, une autre publication spéciale à la photographie, et qui fut également éphémère.

« Complétons pour l'histoire du journalisme, cette trop courte liste. Au « bureau du dépôt des titres », au greffe du Palais de Justice, il y a encore un dossier bien plus moderne, relatif à un autre journal la *Lumière*. Il fut fondé durant l'une des phases de l' « Affaire », au temps du procès de Rennes. Il ne vécut que quelques trimestres.

« Ces journaux morts jeunes ne constituent pas évidemment des précédents bien rassurants. »

A ce renseignement d'un journaliste *érudit* et de plusieurs autres semblables, il y eut une réponse dans le « Stéphanois », grand journal politique du département de la Loire. Nous citons en entier :

LES LUMIÈRES QUI S'ÉTEIGNENT

« Nous avons ces jours-ci publié un entrefilet à propos du journal de Jaurès, journal qui prendrait le titre de la *Lumière* et dans lequel nous constations la durée éphémère de tous les organes ayant porté ce titre.

« Nous recevons à ce sujet l'intéressante lettre suivante :

« Mon cher directeur,

« Parmi les journaux qui ont porté, ou qui portent encore le titre de la *Lumière*, il en est un qui dément cette mortalité *rapide* que votre entrefilet d'hier attribue à tous les journaux, politiques ou non, qui ont porté ce titre. C'est une

revue spirite qui devrait vous intéresser d'autant plus qu'elle est très curieuse, très originale et très bien dirigée par une *Stéphanoise* d'un vrai talent d'écrivain. Vous ne vous attendiez sans doute pas à cela : Et cette revue survivante inespérée en est à sa vingt-troisième année d'existence.

« Le journal en projet pourrait-il bien escamoter le titre à son gré ? J'en doute fort, pour ma part. A son âge la revue en question ne se laissera probablement pas dépouiller sans résistance, et sans résistance utile. Jusqu'à ce jour, il est vrai, elle n'a pas fait beaucoup de bruit, à tort, suivant moi, car elle mérite véritablement l'attention de tous ceux que préoccupe l'avenir, soit dans ce monde, soit dans l'autre, grâce aux idées remarquables de sa directrice et de ses collaborateurs connus ou inconnus, déclarés ou anonymes :

« Veuillez agréer, mon cher Directeur, les meilleures salutations d'un abonné et d'un Stéphanois heureux de la circonstance qui lui permet de signaler le rang honorable que tient dans la presse une de nos compatriotes. »

Nous ne pouvons que remercier vivement l'auteur de ces lignes et notre grand confrère Stéphanois. La *Lumière* ne fait en effet, pas beaucoup de bruit, puisqu'elle va directement trouver chacun de ses abonnés à domicile et qu'elle n'est pas établie derrière les vitrines des libraires. Cela n'empêche point à son rayonnement de s'étendre sur le monde entier.

L'occasion se présente de rappeler la mémoire de certaines lumières éteintes dont les *érudits* n'ont point parlé. Depuis que notre « Lumière » vivace existe, nous avons vu naître et mourir une *Lumière* spéciale aux inventions et une *Lumière* dans l'ordre occulte.

Cette dernière fut fondée dans une maison très voisine lorsque nous habitions le boulevard Montmorency;

On y avait ajouté le mot : *de Paris*. On trouvait la *Lumière de Paris* chez le docteur Encausse (Papus) villa Montmorency. Nous n'avons pas sous les yeux les documents à citer, car en ce moment, nous sommes dans tout le désarroi d'un déménagement. Mais comme ce n'est pas un procès que nous faisons, c'est sans importance. Nous n'eûmes pas la peine de revendiquer nos droits auprès de ce confrère ni ignorant, ni inconscient de notre existence et de nos études. Cette *Lumière* mourut au bout de quelques numéros de sa bonne mort.

Au sujet de la *Lumière*, journal de l'*Affaire*, nous employâmes un huissier, pour empêcher l'usurpation du titre, mais l'*Affaire* se termina et le journal disparut avec l'*Affaire*.

En principe, d'après la Loi, on ne doit pas s'approprier un titre de journal existant déjà. Généralement, au Palais de Justice, quand on va déposer une déclaration de titre, on vous informe si le titre est déjà la propriété de quelqu'un ; c'est au Palais de Justice même que nous fûmes informée autrefois que nous avions le droit de faire des poursuites.

Espérons que nous n'aurons jamais à en venir là et que chacun saura sagement se limiter dans ses droits et se tenir strictement dans son devoir.

LA DIRECTION.

UN MOT SUR LES DISTINCTIONS HONORIFIQUES

Nous ouvrons une série de *Biographies* qui paraîtront de temps en temps. Nous serons heureux de proclamer hautement les mérites des personnalités marquantes dont nous donnerons les portraits. C'est dans l'intention d'illustrer *La Lumière*, que nous l'embellissons dès aujourd'hui par le papier. Nous arriverons, peu à peu, à réaliser toutes nos espérances. Pour Elle !

La première biographie de notre série fait connaître Dathan de Saint-Cyr, avec tous ses titres et ses décorations.

Nous aurons plus d'une fois l'occasion de présenter ainsi les bienfaiteurs de l'Humanité, décorés ou méritant de l'être. Il nous paraît donc opportun de formuler notre opinion sur les distinctions honorifiques.

Ce n'est point par puérile vanité, qu'une intelligence douée d'un grand cœur, aime à recevoir une distinction honorifique quelconque.

Ces distinctions sont un double soulignement, *affirmatif* de l'expression d'un noble désir d'être utile et *confirmatif* des réalisations sérieuses en faveur de l'Humanité. Une décoration qui est une marque d'estime admirative, impose d'elle-même des responsabilités grandissantes. Un être signalé pour avoir fait le bien est, du même coup, signalé comme suprême entraîneur. Plus on a montré de talent, de courage, d'abnégation, de dévouement et de persévérance, malgré l'ingratitude humaine dominante dans notre état social, plus on est obligé d'en avoir, d'en déployer, d'en manifester encore et toujours.

Une décoration crée une noblesse : « Noblesse oblige ».

Les personnes dont nous publierons les Biographies, seront toujours choisies parmi les plus nobles de la vraie noblesse qui s'acquiert par des mérites personnels.

La Série biographique, selon nos intentions, sera formée des âmes vaillantes qui ne désespèrent pas de triompher et travailleront sans relâche au relèvement humain, physique et moral.

Dans la circonstance présente, je ne fais nulle difficulté pour signer d'une manière plus complète que d'habitude, cela pour prouver que le passé et le présent de la Directrice de *La Lumière*, engagent beaucoup son avenir. Avec l'aide de Dieu et de mes frères en bonne Humanité, je ne faillirai pas à ma tâche.

Lucie GRANGE.

Fondatrice-Directrice de *La Lumière* ; ex-collaboratrice du *Grand Dictionnaire Larousse*, de la *France*, du *Petit Journal*, de la *Revue des Publications*, du *Journal des Jeunes Mères* ; Membre d'honneur de la Société poétique méridionale : compositeur de musique profane et sacrée ; auteur de divers ouvrages : rédactrice à *La Lyre Universelle* ; Membre actif du *Salon Lamartine*, de la *Paix par le Droit*, de diverses Associations philanthropiques ; Médaillée de la *Société Protectrice de l'Enfance* de Marseille ; Médaillée de l'*Institut Populaire*. Distinctions honorifiques d'*Académies* italiennes et françaises : *Diplômes* divers.

DATHAN DE SAINT-CYR

Publiciste-Poète-Explorateur-Auteur de la découverte de la Saintcyrflor, pour la Guérison de la Tuberculose

Né le 17 décembre 1875 à Kingston (Antilles Anglaises). Dathan de Saint-Cyr (Lazare) est Jamaïcain par sa mère, Adèle de Staco, fille du Baron Emile de Staco, Membre de la Cour Impériale de l'Empereur Faustin Ier, et célèbre Général haïtien renommé par sa bravoure. Il est en même temps un fils de notre chère France par la descendance paternelle d'une ancienne famille émigrée aux colonies à l'époque de la Révolution.

Svelte, élégant, distingué, affable, parlant très correctement notre langue, on reconnaît en lui le français aux nobles ancêtres, toujours ami du vieux pays aux grandes traditions. Par son abondante chevelure noire, aux pointes délicatement ondulées, ses yeux noirs et le ton chaud de sa peau fine, on reconnaît aussi en sa personne l'habitant des riches régions où le soleil darde ses rayons d'or très vifs et mordorants.

Issu d'une mère idéalement bonne et distinguée, de cœurs généreux et vaillants, Dathan de Saint-Cyr n'a pas failli à son origine. Diverses publications, notamment le *Monde Lyonnais*, l'*Institut populaire*, le *Dictionnaire illustré des Notabilités*, l'ont présenté comme une « Gloire contemporaine ». La *Lumière* ne peut qu'imiter ses confrères bien informés, car il n'a pas parlé de lui en causant avec nous, mais uniquement de ses idées humanitaires ou des nôtres.

Les écrits et les actes plaident seuls la cause des grandes âmes. Nous nous appuyons donc de ce que l'on peut nommer des documents *vivants*, et non superficiels, pour proclamer avant tout que Dathan de Saint-Cyr est une Intelligence au service de l'Humanité souffrante : quoique fort jeune, il a déjà *bien mérité d'elle*. Son courage lui a valu des décorations ; ses travaux et ses découvertes lui vaudront la célébrité.

Voici le résumé de la vie de Dathan de Saint-Cyr :

Il a commencé ses études au Collège de la Basse-Terre (Guadeloupe). A 15 ans, il a la douleur de perdre son père. A 16 ans, il quitte Haïti, vient en France et en Angleterre. A Paris, il suit les cours de la Faculté des Sciences et, à Londres, les leçons professées à l'Institut Odontotechnique. Il ne se sentait pas dans sa voie. La muse poétique l'enleva à 18 ans dans les régions de l'idéal ; sans oublier les enseignements scientifiques de la Sorbonne qui devaient lui être utiles plus tard, il accorda sa lyre pour célébrer le courage des sauveteurs.

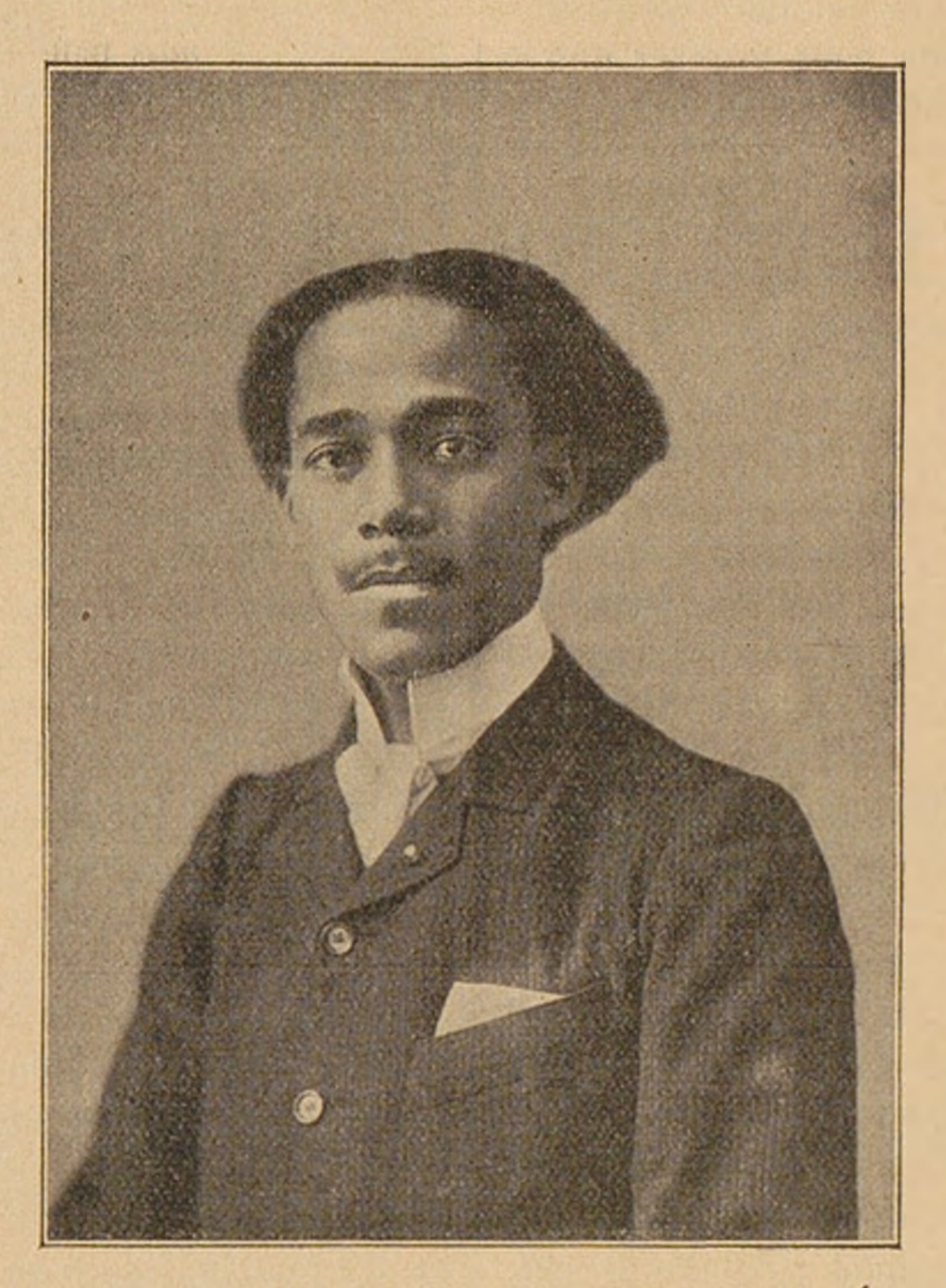
Il était bien préparé pour célébrer ces modestes héros, car lui-même se distingua à plusieurs reprises pour sauver des personnes en danger, ce qui lui valut une distinction honorifique de la Société Française de Sauvetage et d'être proposé pour la Médaille décernée par le Ministère de l'Intérieur.

Pour ses *Chants des Sauveteurs*, l'auteur a

reçu de nombreuses récompenses, entre autres à l'Académie des Jeux Floraux, une Médaille de bronze et une eau-forte, don de M. le Marquis de Lestranges.

L'intrépide explorateur, ami de l'humanité, a fait des sauvetages en diverses circonstances. Aux Grandes Antilles, il a reçu de son Excellence le Président Castro, de la République de Vénézuéla, la Croix d'officier de l'Ordre du Libérateur en récompense de ses œuvres et d'un acte de courage en sauvant une mère et son enfant en danger de se noyer.

L'âme de Dathan de Saint-Cyr s'universalise dans l'amour humanitaire, ce qui est la caractéristique du vrai progrès de notre époque. Dans ce sens, il a écrit un *Poème à l'Humanité*. D'un autre côté, il est tellement notre compatriote, qu'il a fait aussi un Poème: *L'amour de la Patrie*, pour glorifier la France et la faire aimer jusqu'au bout du Monde.



DATHAN DE SAINT-CYR

Il existe un volume de lui : *Rêves et soupirs*. On ne serait pas poète si l'on n'éprouvait point le besoin de traduire au dehors l'expression nuancée de la fibre sentimentale qui agite le cœur humain. Les explorations de la terre aux cieux se font par des *rêves* qui ouvrent des horizons toujours nouveaux aux regards contemplatifs de l'homme supérieur, mais, des Cieux à la Terre, on y revient par des *soupirs*.

Dans les aspirations curieuses de l'esprit, on a parfois une sensation de vertige dans le vide. Le poète se meut dans des dédales ignorés des natures terre à terre et il trouve de beaux accents pour traduire ses mystérieux ébats dans les régions connues ou inconnues. Si tout homme n'est pas poète, tout poète est aussi un homme. L'homme digne de ce nom a, dans le cours de son existence, deux trajets à faire, un dans le visible pour être utile et un dans l'invisible pour y découvrir un peu de bonheur.

On ne se console guère des rancœurs de la vie, à quel âge que ce soit, que dans les caresses de l'idéal.

La Muse poétique de Dathan de Saint-Cyr

qui lui a inspiré des vers d'une douceur infinie, ne lui a pas fait perdre de vue les devoirs utiles de sa destinée. On a de cet auteur, dans le genre littéraire scientifique, une *Étude sur l'hygiène publique*, une autre *Étude sur l'hygiène et les microbes de la bouche* et, enfin, *la Tuberculose et sa guérison par une plante des Antilles, la Saintcyrflor*, dont l'introduction dans notre pays est un des grands événements du jour.

Lire ci-après, le compte rendu de l'ouvrage de notre ami Bienfaiteur de l'Humanité, par notre collaborateur le Docteur Marc. Cet article important et très intéressant complète admirablement bien cette notice biographique.

Plusieurs volumes de Dathan de Saint-Cyr paraîtront successivement, entre autres les *Mystères du Vaudoux et du Fétichisme*, étude scientifique et théologique sur les secrets de la religion des Africains.

Dans : *A travers les régions tropicales*, illustré des belles photographies faites par l'explorateur, on lira le récit de ses voyages et les péripéties des missions dont il a été chargé aux Antilles.

La collaboration poétique, littéraire et scientifique de Dathan de Saint-Cyr est très étendue.

A citer : *Jamaïca Daily Telegraph, Jamaïca Times, la Chronique illustrée* de Genève, *Le Progrès* de Paris, *La Fraternité, Le Petit Poète, L'Étendard, Ma Revue, L'Institut populaire, Revue du Languedoc, Les Alpes françaises, Le Sonnet, Le Quatrain, L'idéal social, Feuilles d'automne, La mutualité de France, Les nouvelles scientifiques et photographiques, le Journal d'Hygiène, La Lyre universelle.*

Membre Bienfaiteur du *Salon Lamartine ;* Membre de l'Académie lyonnaise : *Le Pot au Feu* ; Membre de *l'Institut Populaire de France ;* Membre de la *Société Française d'hygiène* ; de la *Société de Sauvetage ;* de la *Société des Gens de Science ;* de diverses Sociétés *littéraires*, poétiques et scientifiques.

Titulaire de plusieurs distinctions honorifiques et décoré de plusieurs Ordres étrangers.

Depuis quelques mois, son Excellence le Président Castro l'a nommé Chevalier de Bolivar.

Voilà une vie bien remplie en peu d'années.

Au milieu de tout cela, nous nous rencontrons sur plusieurs points avec le jeune héros, dans le trajet terrestre du bien à faire, de l'art à aimer, du beau à célébrer, de l'immortalité à conquérir : à l'*Institut Populaire*, à la *Lyre Universelle*, au *Salon Lamartine* et à la *Lumière*.

Lucie GRANGE.

Un grand remède contre la Tuberculose

Dans un livre que M. Dathan de Saint-Cyr vient de publier (1), le problème de la tuberculose est examiné sous toutes ses faces. L'auteur étudie les modes de transmission de cette maladie meurtrière ainsi que le moyen de l'éviter ; mais il indique en outre à l'humanité le moyen de la guérir grâce à un remède qu'il a découvert dans les Antilles, la *Saintcyrflor*. Cette plante croit en particulier dans les forêts de Haïti et dans les Grandes Antilles. Elle a la vertu d'enrayer la tuberculose au premier et au deuxième degré, c'est-à-dire d'être souverainement efficace tant qu'il n'existe pas chez le tuberculeux une destruction des tissus telle que la lésion soit naturellement irrémédiable, comme c'est en général le cas au troisième degré. Dans le cours de son ouvrage l'auteur fait ressortir le rôle joué par les prédispositions héréditaires ; les parents contaminés par la tuberculose donnent le jour à des enfants dont le terrain est affaibli et qui ont, de par la qualité même de leurs tissus, une aptitude à contracter cette maladie toutes les fois qu'ils n'y sont pas pour ainsi dire fatalement exposés par ce que l'auteur appelle si justement « l'hérédité de graine. » M. Dathan de Saint-Cyr, qui fait jouer au terrain un rôle essentiel dans la production de la tuberculose, se montre pleinement d'accord avec le Dr Boucher, le grand promoteur de la lutte contre les sérums meurtriers qui déciment l'humanité si affaiblie déjà par cette triade néfaste, l'alcoolisme, la tuberculose et la syphilis.

Puisque le terrain est tout et que le microbe n'est qu'un parasite qui vient s'y développer

(1) *La tuberculose et sa guérison par une plante des Antilles*, par Dathan de Saint-Cyr, avec une préface par le Dr H. Gonzalve-Menusier (Paris, Office des publications moderne, 1903, in-18).

après coup toutes les fois qu'il s'y prête un tant soit peu, c'est à lui qu'il faut avant tout s'adresser pour éviter la tuberculose comme pour la guérir : d'abord, pour l'éviter, il faut, par une hygiène alimentaire et générale minutieuse, rendre, si possible, ce terrain réfractaire au bacille et lui donner tout ce qu'il faut pour qu'il puisse se développer harmonieusement, air, chaleur, lumière, corps gras et sucre ; puis, pour le guérir, il faut accroître la résistance du terrain, la capacité des globules sanguins à prendre l'oxygène ainsi que le pouvoir bactéricide des globules blancs et des humeurs.

La vraie médecine du terrain, c'est la médecine naturelle, en particulier celle par le végétal : sous les rayons du soleil vivifiant, les plantes accumulent, condensent des énergies souvent formidables, facilement assimilables, qui se transmettent en s'y transformant aux organes humains atteints par la maladie et leur permettent, à la faveur de l'accroissement de vigueur ainsi obtenue, d'expulser leurs déchets. La *Saintcyrflor* satisfait pleinement à ces conditions ; par sa glycoside, cette plante fournit une quantité considérable de chaleur à l'organisme du tuberculeux qui s'en assimile les énergies ; cette glycoside joue à ce point de vue un rôle analogue à celui joué par le sucre et les graisses ; elle possède un principe tonique qui agit sur tout l'organisme, mais qui a une action particulièrement efficace sur le poumon ; en d'autres termes, en tonifiant les cellules du poumon, elle les aide à réparer les lésions faites au niveau de cet organe à amener l'induration cicatricielle des tubercules et à faire cicatriser sur place les cavernes. Par cette même action tonifiante pulmonaire et générale, ainsi que par sa vertu d'éliminer par suite tous les déchets, « elle est aussi d'une grande efficacité contre la grippe, la bronchite, le catarrhe et les affections des muqueuses membraneuses. Sous son action, l'expectoration des mucosités épaisses qui obstruent les bronches devient facile et sans fatigue... »

« Malheureusement comme le principe actif de la « Saintcyrflor » est une glycoside qui se détruit en partie par le dessèchement de la plante, on est obligé de préparer sur les lieux mêmes de production un extrait ou macération hydro-alcoolique de la plante fraîche contenant le maximum de principe actif et qui peut alors être transporté sans inconvénient ». M. le Dr Acard a préparé avec cet extrait un vin et un sirop

« Les préparations faites avec la « Saintcyrflor » calment la toux et les quintes de la nuit et du matin souvent si pénibles qui déterminent l'étouffement et les vomissements ».

Avec le retour à l'appétit, les digestions deviennent régulières, les irrégularités du pouls, la fièvre, les insomnies, les sueurs nocturnes s'atténuent, puis disparaissent; au bout de deux à trois mois, la phtisie est complètement enrayée.

Les observations signalées par M. Dathan de Saint-Cyr, à la fin de son livre, renferment la preuve éclatante des excellents effets que l'on peut tirer de l'administration de son remède. La VIIe observation, par exemple, nous signale le cas d'un nommé « M. B... commerçant, âgé de 28 ans, présentant des indications de cavernes tuberculeuses à la partie postérieure et moyenne du poumon droit; des sueurs nocturnes et abondantes, ainsi qu'un mouvement fébrile continu épuisaient le malade. Les crachats... de blancs... qu'ils étaient.. deviennent verdâtres, plus tard.. d'un gris sale... Le malade prend le produit de la « Saintcyrflor » et bientôt la fièvre et les sueurs nocturnes cessent,... et le malade, au bout du deuxième mois, est tout à fait rétabli. »

Dans l'observation IV, par exemple, on trouve un malade qui est guéri au bout d'un mois.

Le livre de M. Dathan de Saint-Cyr est précédé d'une excellente préface de Monsieur le Docteur H. Gonzalve-Menusier, le distingué médecin en chef de l'Institut anti-épidémique; nous ne résistons pas au désir de lui emprunter le passage suivant instructif à tant d'égards :

« Si le bacille de la tuberculose pénètre dans notre organisme et s'y développe, c'est parce qu'il y trouve la première condition de son développement. Quelle est-elle ? l'insuffisance de vitalité des leucocytes, l'insuffisance de chaleur du sang. L'hémoglobine du globule rouge... ne fixe pas, je crois, l'oxygène d'une façon normale et ce n'est pas là un effet, me semble-t-il, mais une cause de cette terrible maladie. Ne sont-ce pas tous les moyens qui contribuent à augmenter l'oxygénification du sang, (cure d'air, air comprimé, ozone, suc musculaire, massages) qui améliorent la tuberculose?

Un aperçu court et net de M. le Dr Acard sur la préparation de la « Saintcyrflor », et sur le résultat que la thérapeutique est en droit d'en tirer, termine le livre. Comme ce dernier, nous croyons qu' « une ère nouvelle s'ouvre pour la thérapeutique », avec l'emploi des médicaments végétaux, tels que la « Saintcyrflor. »

L'humanité en voie de dégénérescence organique, a besoin de nouveaux remèdes ; multiples sont les causes qui ont présidé à cette dégénérescence. En France, par suite des saignées pratiquées dans l'ancien temps, par suite de l'introduction sur une large échelle de l'alcool (destructeur

de tout le système nerveux), et de la viande (destructrice du cœur et des vaisseaux [introduite chez les paysans, après la Révolution de 1789]); par suite de l'extension de l'usage du café à partir du Directoire; des progrès du machinisme moderne; des guerres qui ont supprimé tant d'hommes valides ; par suite de l'évolution même du système nerveux *obligé de s'adapter en s'affinant* aux nouvelles conditions de l'existence moderne, — ce qui élimine tous les vaincus de la lutte pour l'obtention d'un système nerveux supérieur ; — par suite enfin d'une manière vicieuse de procréer, l'insouciance, la débauche, la maladie, beaucoup d'hommes ont légué à leurs descendants un terrain morbide, dont les engrais boueux et fétides permettent actuellement le luxurieux développement de toutes les graines de maladies, en un mot de toute une flore microbienne aux variétés les plus multiples (1).

Les représentants de l'humanité actuelle, obligés d'adapter leur système nerveux aux conditions éminemment complexes et souvent destructives de l'existence moderne, sont plus que jamais aux prises avec la maladie ; et notre chère France n'a pas été la moins épargnée. Puisse ce livre orienter la mentalité des médedecins et des malades vers les bienfaits offerts par la médication naturelle sagement entendue. Puisse-t-il les faire adhérer à la médecine des plantes de plus en plus!

Sur le terrain dégénéré de l'humanité actuelle la graine de tuberculose se développe et fructifie chaque jour davantage ; infatigable pourvoyeuse de la mort, elle est plus que jamais, selon l'expression employée par M. Dathan de Saint-Cyr, la « grande faucheuse » des moissons humaines.

Ce remède, que M. Dathan de Saint-Cyr vient apporter aux hommes, constitue un nouveau bienfait à côté de ceux dont il a déjà doté l'humanité ; c'est également un titre de plus à la reconnaissance de tous.

Dr Marc

(1) Que l'on joigne à cela l'abus des vins glycérophosphatés, destructeurs du cerveau et du système nerveux, des préparations à dose trop forte de kola, de coca, de caféine, de maté, désiquilibrateurs de l'estomac et des reins, et notamment du bicarbonate de soude dont l'action a déjà été si néfaste, que l'on surajoute celui de l'antipyrine, des naphtols, benzonaphtols, salicylates, mercure, créosote, sérums, etc., — et l'on pourra se rendra compte alors dans quelle voie de maladies l'humanité s'est engagée à force de vouloir fonctionner à coup d'excitants factices, au lieu de se ménager par un repos sagement distribué, et une hygiènes judicieusement répartie, une réparation aux fatigues souvent si excitantes et si énervantes des temps modernes.

Le Vase funéraire d'Alignan-du-Vent

Vers le mois de septembre 1834, on trouva dans un champ cultivé d'Alignan-du-Vent, près de Pézenas, arrondissement de Béziers (Hérault), une urne funéraire romaine, dont la découverte fit grand bruit, à cette époque. Le *Magasin Pittoresque*, qui venait de naître, à peine, s'empressa d'en rendre compte, en donnant la vue du vase.

De galbe très simple, mais très pur, et d'ornementation aussi sobre qu'élégante, ce vase arrondi se compose de trois parties principales :

1° Un *pied*, de la forme d'un bol, portant sur son évasement supérieur des godrons bas qui partent des bords, pour converger et s'arrêter au-dessus du socle ; 2° la *panse*, toute occupée par 2 motifs semblables, sculptés en bas-relief et composés de 2 griffons, affrontés et ailés, qui embrassent presque une urne funéraire de leurs 2 pattes de devant, levées, et remplissent ainsi la fonction symbolique et traditionnelle qui leur était dévolue, dans l'antiquité, de défendre et de faire respecter par leur présence, les cendres des morts, considérées comme des trésors ; 3° enfin, le *couvercle*, sculpté aussi en bas-relief, et représentant le plus gracieux symbole de la mort d'une femme, dans l'image d'une fleur, dont les pétales tombent, en se renversant, pour constituer la cloche du couvercle, tout en faisant saillir au-dessus d'eux le pistil, qui, tel qu'un macaron, vient servir de bouton à la cloche.

Le piédestal, la panse et le couvercle, sont, à première vue, de hauteur sensiblement égale, d'après le dessin publié.

Ce vase n'est pas en marbre, comme le *Magasin Pittoresque* l'avait annoncé, mais, probablement, en cette belle pierre jaunâtre qui se dore au soleil, et qui est très communément employée dans les monuments de la contrée.

Les dimensions de cette urne, indiquées par les archéologues locaux, sont de 0m65 cent. de hauteur, et de 0m35 cent. de diamètre, dans la plus large partie de la panse. Il s'ensuit que nous rencontrons là une unité de mesure, en usage (pour certaines personnes seulement, des *initiés*, sans doute) au moment de la confection du vase, mesure tout à fait équivalente au mètre actuel et le précédant de nombreux siècles, mais que l'on se refuse, encore aujourd'hui, à admettre. En effet, 0m, 65 cent. + 0m,35 cent. égalent justement 1 mètre.

Quelque étonnement que puisse inspirer un fait aussi extraordinaire, il n'en existe pas

moins, et il s'impose aux conclusions du chercheur qui considère que, pour une œuvre de cette importance, dans son genre, rien n'a dû être abandonné au hasard, mais que tout a été conçu, prémédité, dans un but et pour un objet déterminés à l'avance, aussi bien comme dimensions et proportions, que comme ornementation et symbolisme.

Commençons par analyser ces deux nombres et nous verrons se continuer l'étonnement de plus en plus justifié.

$$\text{Centimètres} \left\{ \begin{array}{l} 65 = 5 \times 13 \\ 35 = 5 \times 7 \end{array} \right\} \text{Différence } 5 \times 6 = 30$$

$$1^{m},00 \qquad 10 + 20 = 30$$

Nous savons déjà la signification de 13, *la mort*, et de 7, la *sanctification*, la *prière;* comme qui dirait la *bonne mort*, la *mort sainte*, la *mort du juste*. Appliqué à l'urne qui a du contenir, dit on, les cendres d'une vestale, ou d'une fervente dans sa religion, voilà un rapprochement aussi digne d'étonnement que le précédent. Mais ce n'est pas tout. Le nombre 5, qui signifie dans l'Inde antique, l'ensemble des qualités morales et intellectuelles qui distingnent la divinité, n'est pas non plus déplacé dans notre cas, pas plus d'ailleurs, que le nombre 6, qui symbolise la *puissance* et le *pouvoir*, échus toujours et partout à l'influence religieuse, à la pratique du culte, et au savoir qu'elle présuppose. Enfin, le nombre 30, qui sort de deux combinaisons différentes, va bien plus étonner par le choix qui en a été fait jadis, parce qu'il déconcerte la science mathématique moderne.

$$30 = \left(\begin{array}{l} 1 + 1^{1} + 1^{2} = 3 \\ 2 + 2^{1} + 2^{2} = 9 \\ 3 + 3^{1} + 3^{2} = 18 \end{array} \right) 30$$

$$30 = 4 + 4^{1} + 4^{2} = 30 \quad (1).$$

Nous voilà amené, sans le vouloir, aux divers états du nombre 4, qui, lui, et, à plus forte raison, son carré 16, symbolise, surtout, la *femme*, le *mariage*, la *création*, et tout ce qui s'y lie étroitement. Quand il est question, comme ici, d'une prêtresse, le hasard, qu'invoquent certains archéologues, bouleversés par nos idées, se montre par trop intelligent, pour ne pas être au moins un peu conscient.

Il y a encore plus et mieux. Qu'on nous permette seulement, non pas la suppression ou l'addition d'un insignifiant centimètre, mais le *transfert* d'un centimètre d'une dimension sur l'autre, sans que le total en soit en rien changé, par exemple, l'abaissement de la hauteur de 65 centimètres à 64, et l'élévation de la largeur de 35 centimètres à 36, qu'arrivera-t-il? Des combinaisons de nombre tellement étranges que l'on sera bien forcé de reconnaître que le hasard est, ici, uniquement la volonté humaine et savante des prêtres initiés à des connaissances mathématiques assez élevées. En effet,

$$\begin{array}{l} 64 = 8^{2} \\ 36 = 6^{2} \\ \hline 100 = 10^{2} \end{array}$$

Que penser de la présence, dans cette opération, de ces 2 racines carrées dont le total est 14, ou 2×7 (la *sanctification*), et de ces 2 états de 8, soit 16, au total (la *création*, la *femme*)? Voilà, décidément, un basard d'une persistance égale à son intelligence, un hasard qui se dément lui-même. Et, par $14 + 16$, nous revient encore opiniâtrement le nombre 30, que nous avons analysé plus haut. De plus, le carré de 6, qui est 36, qui est lui-même la racine triangulaire de 666, le fameux nombre affecté aux partisans de la très puissante bête de l'Apocalypse, nous met bien là en présence de la puissance religieuse ou sacerdotale, ce qui donnerait tout à fait raison, à défaut d'autres arguments, aux archéologues qui attribuent à une vestale les cendres trouvées dans l'urne.

Est-ce assez ? Pas encore. Traçons un carré de 10 unités de côté, et inscrivons-y 4 demi-cercles égaux, chacun aussi tangent que possible, mais sans le toucher, à un des côtés du carré, et nous obtiendrons, alors, une rosace de 4 pétales, qui sera, en surface, les 64/100 du carré, tandis que le reste sera, toujours en surface, les 36/100 du même carré.

De plus fort en plus fort. Prenons pour côtés d'un triangle rectangle, les 3 racines carrées ci-dessus, 6, 8 et 10 et nous aurons construit une figure géométrique absolument abracadabrante, car elle aura la merveilleuse propriété d'offrir en elle-même, tout à la fois, 2 valeurs différentes, *égales en nombres*, le *pourtour* et la *surface*.

$$\left. \begin{array}{l} \text{Pourtour} = 6 + 8 + 10 = 24 \\ \text{Surface} = \dfrac{6 \times 8}{2} \ldots = 24 \end{array} \right\} 48 \, (4 = 2^{2}; 8 = 2$$

(1) Nous avons déjà dit, maintes fois, que les nombres triangulaires sont le résultat de l'addition des nombres naturels, à partir de 1. Ainsi 10 est le triangle de 4 parce que les 4 premiers nombres naturels additionnés ensemble font 10. On les appelle *triangulaires*, parce que leurs unités peuvent se disposer en triangle :

```
   .
  . .
 . . .
. . . .
```

enfin, nous les désignons par l'exposant 1, comme les carrés sont désignés par l'exposant 2. Quand un radical a plusieurs exposants, ceux-ci se lisent de droite à gauche ; ainsi $2^{1,2,1}$, se lit *triangle* du *carré* du *triangle* de 2.

Allons ! il faut avoir le courage de l'avouer ; quand des nombres se recommandent par d'aussi abondantes propriétés, ils ne peuvent pas avoir été employés au hasard, et le mètre actuel apparaît, alors, forcément, comme une unité de mesure déjà connue des anciens, peu importent son nom et son origine, pour le moment du moins.

Saint-Étienne, le 17 décembre 1903.

H. CHAPELLE.

LES MAGICIENS INDIENS

Le bureau d'ethnologie des Etats-Unis, nous apprend le *Progr. Thinker*, s'est livré récemment à une enquête spéciale sur la magie chez les Peaux-Rouges et a constaté que les magiciens de la Prairie accomplissent des prodiges qui rappellent ceux des fakirs hindous.

Il est certain que certaines tribus, telles que les Chippewas, ont développé au plus haut degré l'art de la sorcellerie. Les missionnaires catholiques et d'autres témoins assurent avoir vu des arbres, capables de devenir centenaires, pousser dans des prairies toutes nues et atteindre en quelques minutes une hauteur de deux à trois pieds, et cela sous l'influence de quelques incantations et de quelques pratiques incompréhensibles.

Ce fait qui est comparable à celui de la croissance du mangoustan, opérée dans des conditions analogues par les fakirs de l'Inde, paraît absolument inexplicable. Les pieds obtenus en quelques minutes par les magiciens Peaux-Rouges seraient, dans des conditions normales, des plantes âgées de 12 ans. Mais ce tour est encore dépassé, peut-être, par un autre qui a été raconté à l'un des commissaires du Gouvernement par un père jésuite qui affirme avoir vu, pendant son séjour parmi les Arapahoes et les Cheyennes, deux magiciens faire pousser de l'herbe sur un terrain où n'existait pas le moindre vestige de végétation. Ce fut une affaire de quelques minutes, et il y avait là un carré d'herbes. Il les avait vues germer et croître de ses propres yeux.

Les magiciens indiens sont d'ailleurs des prêtres ; sur le globe terrestre tout entier le prêtre primitif n'a-t-il pas toujours été un magicien ou un mage? Le fait de produire des merveilles n'était-il pas nécessaire pour maintenir la foi chez les peuples primitifs?

Parmi les Chippewas existent une classe de magiciens qu'on appelle des « rêveurs », et qui passent pour avoir la faculté de manier impunément des pierres chauffées au rouge ou de plonger sans dommage leurs mains dans l'eau bouillante. Le manieur de feu serait vu parfois la nuit se déplaçant rapidement dans les airs sous la forme d'une boule de feu ou n'ayant de visible que ses yeux de feu, ressemblant à ceux de quelque bête monstrueuse. Le Dr W.-J. Hoffman, du bureau d'ethnologie, connaissait l'un de ces magiciens qui, en toute saison, tirait de sa bouche des cerises rouges mûres. Il avait aussi un sac magique qui courait sur le sol comme un être vivant, mais M. Hoffman pensait que ce sac pouvait renfermer un rat ou un autre petit mammifère vivant. Pourquoi n'a-t il pas demandé à voir l'intérieur du sac?

Ce même investigateur a vu un magicien Menomini faire sortir des serpents vivants d'un sac vide. Ce sac était de flanelle rouge, large d'environ 20 pouces, profond de 30 pouces, et le sorcier le tenait par les deux angles entre ses doigts comme pour le vider. Il le roulait ensuite entre ses mains comme une balle pour montrer qu'il n'y avait rien dedans. Il le reprenait alors par ses angles supérieurs et, le tenant en l'air, dansait doucement. On voyait alors apparaître au sommet du sac deux têtes de serpents qui émergeaient graduellement jusqu'à ce que le corps fut dégagé d'un demi-pied environ. De temps à autre les serpents replongeaient dans le sac pour en ressortir et ainsi de suite. Lorsqu'ils avaient disparu définitivement, le magicien roulait le sac avec force et le plaçait dans son sein. Une fraude n'est évidemment pas exclue ici, les serpents pouvant être attachés dans le sac par un lacet.

Il est moins facile d'expliquer le fait suivant arrivé à M. Lewis Cass. Il était allé représenter le gouvernement dans une conférence avec les Indiens, à Mackinaw, et, dans le cours d'une danse de cérémonie à laquelle il assista, il remarqua une vieille femme Ojibway qui prit une grande part aux exercices. Il demanda pourquoi cette femme avait joué ce rôle ; elle lui semblait peu intéressante, elle n'avait rien dit et ne faisait que secouer son sac (medicine bag) à peau de serpent. La vieille femme, qui avait mal compris son observation et dans tous les cas l'avait mal prise — elle passait pour une puissante sorcière auprès de son peuple, — se trouva offensée et sans autre avertissement lança son sac vers M. Cass — c'est lui-même qui l'a raconté, — et ce sac à peau de serpent se transforma en un véritable serpent vivant qui s'élança vers l'homme d'Etat. Il se sauva à toutes jambes et la vieille ramassa le serpent qui reprit aussitôt l'aspect d'un sac à peau de serpent sèche.

Les magiciens peaux-rouges prétendent qu'ils ne peuvent faire leurs tours qu'avec l'aide des

divinités de la tribu. La connaissance de l'avenir s'obtient généralement par une consultation spéciale des divinités dans la soi-disant « loge magique » : celle-ci consiste en un bâtis cylindrique en écorce de bouleau, dont la charpente est formée par de minces baguettes et juste assez grande pour loger un homme debout. Dès que le magicien est entré dans la loge, celle-ci se met à osciller violemment et il se fait en même temps un grand bruit de clochettes et de cornes de daim suspendues au sommet des baguettes. On entend alors une conversation entre trois voix : une voix forte (celle du grand esprit), une voix faible (celle du petit esprit) et celle de l' « homme mystérieux. »

Un fameux magicien de White Earth (Minnesota) fit avec un des enquêteurs du gouvernement, le pari qu'on ne pourrait le lier avec des cordes assez solidement pour l'empêcher de s'en dégager. L'Indien fut lié par l'enquêteur avec l'aide de l'agent local du gouvernement de la façon la plus minutieuse, puis placé dans un wigwam conique au milieu d'un espace libre. Personne ne fut autorisé à s'approcher de lui. On entendit dix coups se succéder avec fracas en même temps que le wigwam se balançait de sens et d'autre. Deux ou trois minutes après, le magicien appela du dedans et engagea ceux qui l'avaient lié à se rendre dans une maison située à quelques cents mètres de là pour y chercher les cordes. L'un d'eux se rendit à cette maison et les y trouva avec tous les nœuds compliqués, qu'on y avait pratiqués, intacts. On ouvrit ensuite le wigwam et on trouva l'Indien fumant tranquillement sa pipe.

Tel est presque littéralement le récit publié par le *Progr. Thinker*.

Dr Lux.

REVUE UNIVERSELLE

Influences lunaires, par le Dr Foveau de Courmelles (*Le Médecin*, 22 nov. 1903). L'auteur rappelle l'action déviatrice exercée par l'homme ainsi que par les taches du soleil sur le biomètre (aiguille de cuivre suspendue par un fil de cocon au-dessus de fils de fer). C'est cette dernière circonstance qui était utilisée par l'abbé Fortin pour prédire le temps, conjointement avec l'action de la lune sur le même biomètre. « La lune, dit l'auteur, peut donc à la fois agir et sur le temps et sur l'homme. M. Flammarion nie cette influence de l'astre des nuits qui produit les marées cependant ». Le Dr Foveau de Courmelles affirme que le « coup de lune » existe comme le « coup de soleil », et il cite le cas authentique d'un lieutenant de vaisseau dont le cerveau fut violemment atteint.

Lombroso a étudié les marées électriques et les crimes dans leurs relations. Les deux ondes électriques, produites par le soleil et la lune, s'ajouteraient en hauteur et en intensité au moment de la conjonction des deux astres, pour se dissocier et ensuite s'ajouter de nouveau à partir de la pleine lune, pour se fusionner à la nouvelle, et ainsi de suite. Il en résulte, d'après M. Gonzer, « que si les courants telluriques exercent une influence sur les organismes, ils devront accentuer leurs efforts d'abord et principalement à l'époque de la nouvelle lune, puis en second lieu à celle de la pleine lune ». M. Gonzer a étudié les émeutes de la Révolution française, les grèves de 1885 entre autres, et a trouvé que le chiffre maximum coïncidait toujours avec la nouvelle lune, puis avec la pleine lune. « 568 suicides, enregistrés en l'espace de 9 mois, se répartissent de la sorte : 151 à la nouvelle lune, 116 au premier quartier, 179 à la pleine lune et 122 au dernier quartier. En général, le deuxième quartier lunaire est toujours plus chargé que le premier et vient par ordre en troisième lieu ». Sans doute la fusion des ondes y est de plus en plus complète. Les marées électriques sont, comme les autres, plus fortes au moment des équinoxes ; donc aux nouvelles lunes de mars et de septembre, l'excitation doit être plus forte et se traduire par une recrudescence des impulsions. Milton ne pouvait écrire que pendant les deux équinoxes. Les accès de folie sont également plus violents aux équinoxes.

Le Dr Foveau de Courmelles envisage encore une autre question : « Etant donnée une nuit, ou plutôt une matinée, sans nuages, le rayonnement sera-t-il aussi grand quand la lune brille que quand elle est absente ? » On sait que dans ces conditions se produisent les gelées désastreuses du printemps. L'auteur est d'avis que le rayonnement « est plus grand quand la lune est présente et qu'elle est au zénith. » D'ailleurs on a constaté que, lors de semblables nuits, des plantes éclairées par le faisceau lumineux d'une lampe se refroidissent plus que les plantes non éclairées.

La lune a également une action sur la coupe

et la conservation des arbres, en raison de son influence sur la sève ; on doit couper à nouvelle lune plutôt qu'à pleine lune. L'opinion des gens de la campagne est générale sur ce point.

L'irradiation lunaire sert à M. J. Capré à prévoir le temps ; la base de ses pronostics est « l'attraction de la lune sur l'atmosphère terrestre. »

L'auteur termine par des digressions sur l'astrologie, dont il ne nie pas à priori la légitimité.

Od et corps astral (*Psych. Studien*, déc. 1903). — L'auteur, M. K., qui est médium et très électrique, a étudié d'une façon particulière les rapports qu'a le corps astral avec l'od. Il combat surtout la thèse de Du Prel qui identifie les deux. Selon M. K. le corps astral n'est qu'un *postulat logique* de nature transcendentale, tandis que l'od, la force odique, constitue le moyen qu'a le corps astral d'agir sur la matière chez l'homme et sur la matière extracorporelle (suprasensible ?) chez les êtres du plan astral. Il est possible que le double lui-même ne soit que de l'od, sans aucune intervention du corps astral. Il faut admettre, sans doute, que l'od extériorisé est soumis à la volonté et peut prendre des formes particulières que lui impose la volonté consciente ou inconsciente d'un médium ou d'un être de l'astral, formes qui peuvent, dans certaines conditions, devenir visibles pour nous. Comment l'od peut-il devenir corporel ? M. K. pense que c'est par un processus analogue à celui qui a condensé l'énergie en matière. La suggestion mentale, la médiumité parlante, les hallucinations objectives (pourquoi ne pas dire les apparitions ?) s'expliquent très bien par l'action de l'od. — Quoiqu'il en soit, l'od peut être assimilé avec les radiations émanées du corps humain et qui rendent fluorescents le platinocyanure de baryum, le sulfure de calcium, etc., constatation qui n'était pas encore faite ou publiée au moment où écrivait M. K.

Lichtenberg et la fragmentation de la personnalité, par le Dr Freudenberg (*Die übersinnl. Welt*, janv. 1904). — Lichtenberg, philosophe et physicien du XVIIIe siècle, mort en 1799, s'est beaucoup occupé des rêves et a insisté sur la dramatisation de ceux-ci, et en particulier sur cette circonstance que « tout le contenu de notre conscience se fragmente, dans le rêve, en groupes dont les représentants constituent autant de personnalités distinctes, bien que leur ensemble forme en réalité notre *Moi*. » Lichtenberg peut donc être considéré comme un précurseur de nos Pierre Janet, de nos Flournoy et de nos Schrenck-Notzing. *Nil novi sub sole.*

Les curieux événements de Raikes Farm. — Le pain consommé par des agents mystérieux. (*Rev. d'Étud. psychiques*, déc. 1903). — Les faits se passent dans la famille Webster, qui habite la Raikes Farm, Beverlay. Le pain acheté pour les besoins des habitants de la maison diminue, disparaît d'une manière inexplicable, sans que personne y touche. La bonne foi des Webster est hors de doute, comme l'a constaté un rédacteur du *Daily Express*, de Londres. On pensa d'abord que c'étaient des souris ou des rats qui rongeaient le pain et on déposa les miches sur un buffet dans la chambre où l'on faisait le beurre. Le pain continua à disparaître. On l'enferma ensuite dans le garde-manger, mais en vain. On se servit d'autre farine et d'autre levain, d'autre eau, sans meilleur résultat. M. Webster prit mille précautions, ferma la porte à clef et étendit sur elle de longues bandes de percale. Le lendemain les bandes étaient intactes, pas de traces sur le parquet où il avait mis de la farine. Une des miches avait totalement disparu, l'autre était réduite de moitié. Mme Webster vit un jour une miche placée sur la table de cuisine diminuer et disparaitre en moins d'une heure. Au bout de trois mois, les Webster eurent recours aux services d'un ex-constable de police, nommé Berridge et lui confièrent la garde de l'endroit où l'on faisait le pain. Il arriva un lundi d'octobre avec deux miches achetées à Beverley qu'il plaça dans la pièce qui lui était confiée ; à la serrure qui existait à la porte, il en ajouta une autre qu'il avait apportée. Le lendemain, le pain était intact ; mais le mercredi, comme il coupait l'un des bouts d'une miche, il resta ahuri en la trouvant à moitié vide : un trou passait d'un côté à l'autre du pain. Le pain continua à se vider, et l'autre commença à diminuer rapidement. Il eut beau cacher des morceaux de pain dans divers coins, tous diminuaient jusqu'à disparition. Une dizaine de chimistes analysèrent le pain ; ils le trouvèrent absolument normal et au microscope ne découvrirent aucun microbe, ni mucédinée. Nous n'insistons pas sur les autres détails ; c'était toujours la disparition du pain ou des fouaces cuites par Mme Webster. On a dû faire la part du feu, c'est-à-dire la part de l'invisible gourmand. M. Webster, qui se défend d'être spirite, est forcé cependant de croire à une intervention supranaturelle. La maison est d'ailleurs hantée ; on y entend marcher, on entend chanter, et l'on ne voit ni ne découvre personne.

Chez les Anciens Grecs et Romains, on a observé des faits analogues, et on offrait même des festins (*silicernia*) aux mânes des morts. D'après l'évêque de Colon, les Chinois croient également à l'appétit des esprits, qu'ils divisent même en *chin-xin* (esprits sobres) et *sié-xin* (esprits gloutons).

Une série de rêves réalisés (*Light*, 21 novemb. 1903). — 1° Un soir le caissier d'une banque rentra à son domicile à l'heure ordinaire, dîna et, se sentant fatigué, se coucha sur le sofa et s'endormit. Soudain il se réveilla en tressautant et dit à sa femme : « Je viens d'avoir un singulier rêve. J'étais à la banque et je vis entrer deux hommes. Ils ne firent pas attention à moi, mais ils se mirent en devoir de forcer le coffre-fort. Ils paraissaient éprouver de grandes difficultés dans leur opération, et l'un d'eux dit qu'il faudrait le déplacer avant d'espérer réussir. Je voulus les empêcher de continuer, mais ils ne me voyaient pas. C'est à ce moment que je me réveillai. » Au lieu de rire, sa femme dit que ce pouvait bien être un avertissement. Le mari prit un fiacre et se fit conduire à la banque à la hâte. Il trouva la porte forcée. Il appela aussitôt deux agents de police ; tous trois entrèrent et trouvèrent deux hommes répondant au signalement que le caissier avait vu en rêve et occupés à percer des trous dans le coffre-fort extrait de son coin.

2° En 1894, un riche éditeur de Boston se trouva soudain victime d'une série de faux qui menaçaient d'ébranler son crédit. Il mit des détectives en campagne, mais en vain. Un matin, sa petite fille Ethel, âgée de sept ans, arriva en courant dans son bureau et s'écria : « O papa! j'ai fait un rêve si amusant ! J'ai rêvé que Mr..., mentionnant le nom d'un jeune homme de 27 ans, grand ami de son père « était assis dans une chambre, n°..., Maine street, et essayant d'écrire ton nom ! » Le rêve de l'enfant fut communiqué à la police, non sans exciter quelques rires, mais le jeune homme en question fut néanmoins filé. On découvrit qu'il avait loué une chambre sous un faux nom à l'adresse indiquée par l'enfant. Une perquisition fit découvrir des exemplaires de la signature imitée et des chèques de la banque ;

3° Mme Drew rêva que son mari, un marin en retraite, avait été assassiné par un colporteur, à Grevesend. Le lendemain matin arriva la nouvelle que le cadavre du mari avait été trouvé exactement à la place qu'elle avait vu en rêve. Après les premiers moments de douleur, la pauvre femme écrivit le signalement exact du colporteur qu'elle avait vu en rêve, et sans rien dire de sa vision aux hommes de loi, leur confia simplement que c'était là l'homme qu'elle soupçonnait. Deux jours après, un individu dont le signalement correspondait exactement à celui donné par Mme Drew était arrêté dans une auberge à six milles de Gravesend ; accusé du crime, il l'avoua immédiatement ;

4° Un fermier avait conçu une violente passion pour une jeune fille qui habitait dans une ville située à 8 milles de sa maison. De prime abord cette jeune fille éprouva de la défiance envers son adorateur, et au bout de très peu de temps lui envoya ce mot : « Je ne vous verrai plus jamais. » Le fermier, transporté de fureur, l'épia et la mit à mort dans un endroit écarté de la lande et emporta le cadavre dans son chariot. Peu de jours après, il se rendit dans la maison de la jeune fille et feignit une grande surprise lorsqu'on lui dit qu'elle avait disparu. Pendant qu'il était là, il s'arrangea de façon à glisser une note dans un vase placé sur la cheminée, sans être vu. Mais la nuit suivante, la mère rêva que sa fille était couchée assassinée sous la grange du fermier. Elle saisit la police de l'affaire ; celle ci visita les lieux et découvrit le cadavre.

Rêves véridiques, par Louise Schulze Brück (*Die übersinnl. Welt*, janvier.) — Mme L. S.-B. raconte et discute plusieurs rêves qui se sont trouvés vérifiés : 1° M. X... avait projeté de faire un séjour sur une plage maritime qu'il n'avait jamais vue d'ailleurs. Il rêva plusieurs semaines avant son départ qu'il arrivait sur une plage où se dressaient trois maisons à un étage, de construction étrange, avec une véranda confectionnée avec des poutres et possédant un plancher en bois. Il vit encore une place couverte de fragments de bois et de copeaux où avaient dû travailler des charpentiers. A côté le rivage formait une anse où débouchait une petite rivière. Une quatrième maison plus grande, avec une véranda analogue, se dressait un peu plus loin. Cet ensemble ne lui plaisait pas pour y faire un séjour. Il raconta son rêve à Mme S.-B. Trois semaines après il fit le voyage et arrivé au but trouva tout comme il l'avait vu dans son rêve, avec cette différence qu'il y avait alors des tables et des chaises sous les vérandas. Il ne s'y plut point et repartit au bout de quelques jours.

2° Une parente de la narratrice lui raconta, un jour, qu'elle avait rêvé qu'elle se promenait avec elle le long du fleuve sur les bords duquel était située la localité qu'elles habitaient. Elle vit soudain devant elle un grand bateau, puis entendit

une formidable détonation, vit une colonne de feu s'élever vers le ciel ; le bateau sauta, brûla et sombra. L'après-midi du même jour, les deux dames furent effrayées par une détonation épouvantable. « Mon rêve ! » cria la dame. Effectivement sur un bateau à l'ancre en aval de l'endroit venait de faire explosion la chaudière à vapeur, et cet incident coûta la vie au pilote, au capitaine et à plusieurs marins. C'était la plus grande catastrophe qui depuis de longues années se fut produite sur le fleuve.

3º La même dame dit un matin à la narratrice : « Nous recevrons une visite ; j'ai rêvé que le facteur de la poste entrait et apportait une dépêche de M. X..., avec l'annonce de son arrivée pour aujourd'hui. » Un quart d'heure après la dépêche était là.

Mme L. S.-B. pense que ce dernier cas peut s'expliquer par la transmission de la pensée. Mais le second cas est franchement prophétique et témoigne d'une faculté spéciale de l'âme, capable de se dégager du corps et de voir, dans le monde spirituel, l'avenir qu'elle transforme alors en rêve. Le premier cas, également, témoigne d'une faculté qu'on peut placer à côté de la télépathique et de la télesthésique.

Le rêve réalisé de M. Wheeler (*Light*, 15 août 1903.) — Le policeman W..., après avoir été de service au Palais de Cristal, rentra chez lui vers minuit. Il rêva qu'il se trouvait sur la rive du lac et qu'il voyait là un arbre renversé et un canot retourné et un homme s'y accrochant et criant au secours. W... lui cria : « Tenez bon une minute, mon vieux, je viens à vous, » et il se réveilla au moment où il courait vers le lac. Il raconta son rêve à sa femme au déjeuner et lui fit une esquisse du point du lac où il avait vu le bateau naufragé. Dans la matinée, un constable vint le prendre pour rechercher le corps d'un jeune homme qui s'était noyé dans le lac du Palais de Cristal. En arrivant, il trouva les choses comme il les avait vues dans son rêve, sauf que le noyé était submergé. Vers 6 heures du soir il réussit à trouver le cadavre et le ramena sur le bord.

Jadis employé à l'extraction de l'étain au pays de Galles, il avait une fois rêvé qu'une machine à laquelle il travaillait se brisait. Le lendemain la machine se brisa effectivement et faillit le blesser sérieusement.

Puissance du signe de la croix, par G. H. Lock (*Light*, 28 nov. 1903). — Mme Lock constate qu'il s'agit là d'un fait inconnu aux spirites et qui devrait être connu de tous, très important qu'il est pour le développement de la médiumité. Beaucoup de médiums en voie de développement se trouvent attardés dans un plan inférieur d'esprits frivoles, peu avancés, frauduleuts ou mal intentionnés. Mme Lock, aujourd'hui décédée, s'était trouvée, au début, poussée au suicide par un de ces esprits, et d'une façon générale elle progressait lentement, avec une grande difficulté de distinguer les bons des mauvais esprits. Mme Lock pensa que le signe de la croix, si puissant à travers les âges, pouvait bien avoir eu son origine dans le monde spirituel et par cela même continuer à y jouer un rôle important. La supposition se vérifia ; le signe de la croix était toujours puissant dans le monde des esprits et souvent contre les mauvais.

Quant à l'application : de porter une croix sur soi ne peut servir dans la circonstance. L'application doit en être faite par le médium, si son esprit est libre, c'est-à-dire si sa voyance n'est pas accompagnée d'une trance. Il suffit, lorsqu'il s'agit d'un esprit, qui se communique, que le médium pense au signe de la croix et le mette en rapport avec lui, ou en use contre lui, s'il y a lieu. Ainsi on force un esprit à se dévoiler, à se présenter sans masque, à partir si la chose est désirable, à renoncer au contrôle ou au contraire à l'exercer. Si le médium n'a pas l'esprit libre, se trouve en trance ou en catalepsie, c'est la personne qui en est responsable, qui fait l'application du signe de la croix, non plus mentalement, mais en le traçant avec le doigt sur la poitrine du médium, sur le dos, ou encore sur le front, tout en exprimant avec calme et avec une ferme volonté, le désir de voir l'esprit se retirer, si son contrôle paraît néfaste. Il est rare qu'un esprit ne cède pas après la troisième tentative. Par le même procédé on découvre l'esprit trompeur, on fait honte à l'esprit frivole, on chasse l'esprit violent, etc.

Voici un exemple de l'action du signe mentionné par Mr Lock. Désirant être renseigné sur le côté psychique d'un certain occultiste, il demanda à sa femme de l'éclairer à ce sujet. Elle trouve l'occultiste inabordable ; il s'était entouré d'une sphère cristalline pour se protéger contre toute investigation. Mme Lock essaya de se servir du signe ; elle vit la croix mentale entrer tout droit dans la sphère ; l'homme était découvert ; il était l'incarnation personnifiée de l'égoïsme. L'imagination n'avait pu jouer aucun rôle ici ; Mme Lock ne savait rien au sujet de cet individu.

Cas de télépathie Reimers (*Die übersinnl. Welt*, déc. 1903). — M. et Mme Reimers habitent S. Bernardino, au Paraguay. Ils avaient perdu un ami. M. Reimers, obligé de faire un voyage à Matto Grosso, dut laisser sa femme seule ; elle devait accoucher dans un mois,et se trouvait dans une situation d'esprit maladif ; l'absence de son mari se prolongeant, elle devint excessivement nerveuse et se créa toutes sortes de chimères. N'y pouvant plus tenir, elle évoqua l'ami mort et le pria de se rendre auprès de son mari pour l'inciter à revenir. Or, son mari avait été lui-même malade, fiévreux, et couché dans une estancia étrangère, avait manqué de soins ; il était cependant convalescent et parfaitement éveillé quand lui apparut l'ami évoqué par sa femme. C'était une apparition si nette, que M. Reimers se redressa dans son hamac disant: « Mon Dieu, don Gustavo, d'où venez-vous, comment allez-vous ? — Je vais bien ! — C'est bien vous ? — Oui ! » Et le fantôme fit recoucher M. Reimers dans son hamac en le saisissant par le bras. Il se dissipa ensuite comme un brouillard. Il avait bien meilleur aspect qu'avant sa mort, et s'était présenté dans les vêtements qu'on lui avait mis avant de l'inhumer, et que M. Reimers connaissait bien.

A noter, que M. Reimers était un homme vigoureux et d'un jugement sain. Il y avait là matérialisation. Le Dr Freudenberg aime mieux expliquer le cas par l'animisme, par un message télépathique sans intervention d'un esprit. C'est une opinion ; il est permis d'en avoir une autre.

Remarquable cas de catalepsie au XVIIIe siècle, communiqué par le comte Klinckowstroem (*Psych. Studien*, oct. 1903). — Il s'agit d'un cas publié par de Haen dans son *Ratio medendi*, 4e partie, chap. 5.

« Une petite fille de 12 ans, de nature froide et lymphatique, tombait en catalepsie 2 ou 3 fois dans les 24 heures ; cela dura près d'un mois. Cette catalepsie la prenait dans quelque attitude qu'elle se trouvât, qu'elle fût couchée, debout, en mouvement, mangeant ou buvant ; elle gardait alors cette attitude que ne pouvait modifier qu'une tierce personne. Au bout de huit jours de ces accès, un nouveau symptôme s'ajouta soudain. Jusque-là, elle ne disait pas un mot pendant les accès, et restait entièrement silencieuse, mais alors elle se mit à bavarder sans cesse, et cela avec la même rapidité de parole qu'à l'époque où elle était bien portante, mais toujours distinctement et avec ordre. J'ai souvent assisté aux débuts de ses accès, et je l'ai entendue chanter les psaumes de David sur les mélodies adoptées par les protestants, dans la religion desquels elle avait été élevée dès l'enfance ; elle chantait exactement suivant les notes, sans faire aucune faute, comme me l'assuraient les personnes présentes qui connaissaient ces mélodies. Puis, il m'a été dit qu'elle récitait le catéchisme, qu'elle avait appris par cœur, ainsi qu'un grand nombre de versets de la Bible qui étaient inscrits à côté des questions et s'y rapportaient. Comme pour chaque verset, elle indiquait le livre, le chapitre et le numéro d'ordre, je m'assurai, avec étonnement, en consultant le catéchisme, que tout était littéralement exact. Mais ce n'est pas tout. Elle faisait de violents sermons sur les méfaits des hommes et, à l'occasion des questions et des versets du catéchisme, stigmatisait les adultères et les débauchés, mais visait surtout un veuf qui, dans le voisinage, vivait dans sa maison avec une concubine. Celui-ci était venu lui-même par curiosité et put ainsi entendre le panégyrique qu'elle fit de lui ; mais il était placé de telle façon qu'elle ne pût le voir. Comme ses proches supposaient, ainsi que moi-même, qu'il pouvait y avoir supercherie, on fit toutes sortes de tentatives pour s'en assurer ; mais on ne trouva pas le moindre indice à son égard. »

De Haen la guérit par un traitement approprié à son tempérament.

Il y avait là un cas de voyance sommanbulique, surtout évident lorsque le sujet se mit à prêcher au voisin qu'elle ne voyait pas. Comme le fait remarquer le comte K..., la catalepsie montre bien l'indépendance de l'âme vis-a-vis du corps.

L'influence de l'esprit sur les fleurs (*Light*, 1er août). — Le Dr Paul Edwards rapporte le fait suivant : Le colonel Andrade de Mexico expérimenta sur deux fleurs, toutes deux bien poussées et saines. La première, il la doua en esprit de courage, d'amour, de force et de développement. Il lui communiqua des pensées de douceur et de bonheur, faisant l'éloge de sa beauté et de son parfum. Moralement il lui donnait tous les encouragements possibles, et cette fleur gagna très rapidement en taille, beauté et suavité du parfum. Elle semblait vouloir atteindre une perfection extatique, et à l'approche du colonel semblait le reconnaître et se courber vers lui. L'autre fleur, celle que le colonel dénigrait, tournait en dérision, avait l'air de mépriser, se flétrit en trois jours, cessa de croître et mourut au bout d'un mois. Le colonel Andrade ne toucha jamais aucune des deux fleurs.

Médiums musiciens (*Echo du Merveill.*, 1er janv., d'après *Il Mattino*). — Deux jeunes gens, Ed. et Fr. Polero, fils d'un ancien maire de Palerme, se trouvèrent soumis, il y a quelque temps, à l'influence de deux Esprits, dont l'un s'appelle Felia et l'autre Io. Ces esprits indiquaient leur présence par inspiration : Felia dicta mot par mot le livret d'un opéra, Io note par note la musique appropriée. Cela sans que les deux frères eussent montré auparavant aucune aptitude soit pour la poésie, soit pour la musique. Les notes de la musique furent d'ailleurs écrites en toutes lettres. La rédaction de l'opéra a demandé plusieurs mois d'un travail suivi. Le marquis Natoli dit avoir transcrit beaucoup de mélodies du manuscrit de ces jeunes gens et les a trouvées conformes aux meilleures traditions musicales. Cependant cette musique a un caractère étrange ; mais, suivant le témoignage de plusieurs professeurs de musique, elle comporte une abondante veine de mélodies.

Le Dr Pagano, maître de conférences de physiologie à l'Université de Palerme, et le Dr Massaro, de l'asile d'aliénés de la même ville, etc., sont d'accord pour exclure de ce cas toute possibilité de fraude.

La musique de cet opéra, intitulé *I. Travolti* (Les Bouleversés), est achevée. Il ne reste plus qu'à passer à la représentation.

Luce e Ombra, de janvier 1904, publie sous le titre de « *Io* » *Voce Arcani*, une pièce de vers d'A. Marzorati, mise en musique par Io dans trois séances consécutives par la médiumité de MM. Fr. et E., Amato Bordonaro (pourquoi sont-ils nommés Polero par le *Mattino ?*) Avant de dicter la musique, Io avait fait la déclaration suivante : « Cette composition, j'en avertis, n'aura pas en elle les faciles séductions d'une mélodie d'amour ; elle est de nature bien différente. J'ai voulu et dû y dépeindre, par les sons, la pensée du poète, inspirée par le langage mystérieux de l'Océan, les silences infinis, si suggestifs et si éloquents dans leur mutisme même, les magnifiques nuits étoilées, qui exercent toute la douloureuse fascination de l'inconnu. »

L'initiée parisienne et le nombre 4, par Ad. Desbarolles (à la suite de la 21e édition des « *Mystères de la main.* ») — Louis Jourdan disait, lorsqu'il apprit la mort de l'*initiée parisienne*, que de même que l'on voit des femmes belles, nobles et riches, prendre par dévouement l'habit de sœur de Charité, il existe aussi des êtres appartenant à un monde supérieur, qui, prenant en commisération de grandes douleurs terrestres ou destinées à venir illuminer une science utile, consentent par un dévouement sublime à s'incarner sur terre pour prendre leur part d'écrasantes douleurs ou de désespoirs d'artiste pour les rendre tolérables. Ces êtres peuvent adopter les imperfections humaines, mais il y a toujours quelqu'indice qui révèle la nature supérieure : la démarche, le geste, le feu pénétrant du regard, la charité et surtout un calme que rien ne peut altérer. L'initiée réunissait ces stigmates, et surtout son calme était si grand, qu'en dix-neuf ans je ne me rappelle pas un seul moment de colère ou seulement d'impatience de sa part. Même dans les chagrins les plus vifs, elle rayonnait si bien la sérénité que notre célèbre Charles Gounod disait qu'il éprouvait, en lui parlant, une sensation de calme et de bien-être qui émanait de sa placide personnalité.

Le nombre 4, le *tétractos*, *nombre sacré* de Pythagore, était le *nombre* dominant sa vie. Ma plus grande douleur, ma catastrophe la plus cruelle avait eu lieu un 4 juin. Elle était née le 4 juin, comme si elle eût été destinée à réparer cette catastrophe, à dissiper ces douleurs. Nous partîmes le 4 septembre de l'année où elle devait mourir ; elle mourut le 4 novembre à 4 heures du matin, le maître d'hôtel demanda 400 francs pour dédommagement d'une mort dans sa maison ; le cercueil de plomb coûta 400 francs elle fut inhumée elle quatrième, dans le tombeau de ma famille.

Au moment où nous partions pour notre fatal voyage, notre malle frôla en passant un trophée d'objets d'art. Une mandoline de ma mère tomba, et la table d'harmonie se fendit, Ce fut pour moi un triste présage. Par suite d'une erreur d'un employé, je dus au moment de l'inhumation trouver *tout de suite* un marbrier ; je sortis du cimetière, et parmi cinq cents magasins peut-être, je choisis au hasard. L'homme vint avec moi, et arrivé à la tombe me demanda mon nom tout surpris. Je le lui dis, et il m'apprit qu'il avait été le marbrier de ma mère, et qu'il avait dressé tous ces tombeaux.

Pourquoi ne croirais-je pas qu'il existe un lien secret entre nous et ceux que nous avons aimés sur la terre ?

L'apparition de « l'homme pâle » sur un vapeur, par H. Cavling. — Les *Psych. Studien* de janv. 1904 empruntent ce récit à un livre de Cavling sur l' « Inde danoise occidentale ». Nous le donnons ici en abrégé.

Tout était mortellement silencieux, la mer était d'un calme plat, sans une ride, reflétant un

ciel mélancolique, plombé. Chacun avait comme le pressentiment d'un malheur. La machine travaillait, la fumée s'échappait de la cheminée, tout le bâtiment était secoué comme d'un tremblement de peur, et il semblait ne pas avancer. Le capitaine était comme renfermé en lui-même, les conversations des matelots avaient cessé, leurs pipes de terre s'étaient éteintes ; tout était devenu silencieux ; le pilote avait le regard fixe comme s'il prévoyait une apparition.

Tout allait de travers sur le bateau ; chaque mouvement des hommes de l'équipage provoquait un accident. Le charpentier s'entailla les doigts, le cuisinier s'échauda les mains, le second-maître eut le pied écorché jusqu'à l'os par le cabestan, le timonier éprouva subitement des douleurs lancinantes dans les membres et dans les yeux... il n'y avait pas un homme à bord qui se sentît à l'aise ; tous étaient dans de fâcheuses dispositions d'esprit. On se racontait tout bas une foule d'histoires tirées du fond des superstitions qui règnent parmi les marins. Le brouillard, qui survint, ajouta au malaise ; il s'étendait comme un blanc linceul autour du bateau. Le bruit strident de la sirène rendit l'équipage plus nerveux encore. On consultait la boussole, les cartes. Tous étaient convaincus que le voyage ne se terminerait pas sans un malheur ; l' « homme pâle » devait nécessairement se trouver sur le bateau, se disait on tout bas. Un matelot disait l'avoir vu debout sur le gaillard d'arrière, un autre sur la dunette ; le chien avait hurlé les nuits précédentes. Les matelots décrivaient minutieusement son aspect et jusqu'aux moindres détails de son habillement.

Une tempête survint ; un jeune chauffeur de Hambourg fut grièvement blessé par la chute d'une pièce de la machine. Il n'y avait pas de médecin ; le premier pilote soigna le blessé de son mieux, mais celui-ci, comme égaré, nous regardait tous d'un air suppliant. Puis s'empara de lui une terreur spasmodique, encore exaspérée par le bruit continuel de la sirène ; il semblait avoir devant les yeux une apparition terrifiante; on lui versa de l'eau froide sur la tête et il succomba dans d'affreuses douleurs. Je me trouvais présent, quand on réunit les quelques objets qui lui avaient appartenu ; j'éprouvai une impression de malaise en tombant sur une lettre inachevée qu'il adressait à sa mère et où je lus le passage suivant : « ... Te rappelles-tu, lorsque père mourut, à l'époque du choléra, qu'un homme pâle est venu te surprendre au lit du malade. Il se tenait dans l'entrebaillement de la porte et tu croyais que c'était le médecin, mais ce ne l'était pas. Je l'ai vu ce matin tel que tu l'as alors décrit, avec son air sévère, la barbe, le long manteau clair. C'était au lever du soleil, et la lumière qui jaillit derrière l'étranger, quand il ouvrit la porte, m'éblouit. »

L'après-midi du jour où mourut le jeune chauffeur, on attacha son cadavre sur une planche autour de laquelle l'équipage se réunit silencieusement. Le capitaine lut un chapitre de l'Evangile et dit une prière. Alors la sirène se fit entendre et le corps du décédé fut lancé à la mer. A ce moment tous, depuis le capitaine jusqu'au dernier homme, fixèrent en frissonnant le regard sur le gaillard d'arrière. Qu'est-ce donc qui se présentait à leurs yeux? Une forme, que j'ai vue comme les autres, aussi nettement que je vois le papier sur lequel j'écris. C'était un homme d'une pâleur mortelle avec une grande barbe et avec des favoris qui se partageaient en deux longues pointes, avec un air de douceur et de mélancolie répandu sur son visage. Ses yeux se fixaient sur le fond de la mer, sa toilette était exactement celle qu'avait décrite les marins : chapeau gris élevé, manteau clair, pantalon large et clair, des guêtres et des souliers pointus. Je l'ai vu là, debout, si clairement, si nettement, jusque dans les moindres détails de sa personne, que je reconnaîtrais l'étoffe de son accoutrement, et même les pointes de laiton qui terminaient les cordons de ses souliers et le fermoir patenté de la lunette suspendue à son cou. Je ne sais combien de temps il resta là ; car j'étais saisi d'une terreur qui me paralysait. Les matelots, qui ne le voyaient pas pour la première fois, dirent qu'il s'était évanoui dans l'air.

Il faisait plus clair ! le brouillard s'était dissipé et le soleil éclairait notre steamer... Je ne crois pas davantage à l'homme pâle, et cependant je l'ai vu, j'ai été forcé de le voir contre ma volonté... Et je ne suis pas le seul, les officiers ont été sujets à la même illusion.

(L'auteur a l'air de croire à une hallucination collective : c'est possible, mais il se peut aussi que ce fut autre chose. Les occultistes diraient que c'était une création momentanée, temporaire, qui se serait produite, aurait pris corps, par la pensée commune de tous les hommes de l'équipage. Nous n'insisterons pas sur ce point).

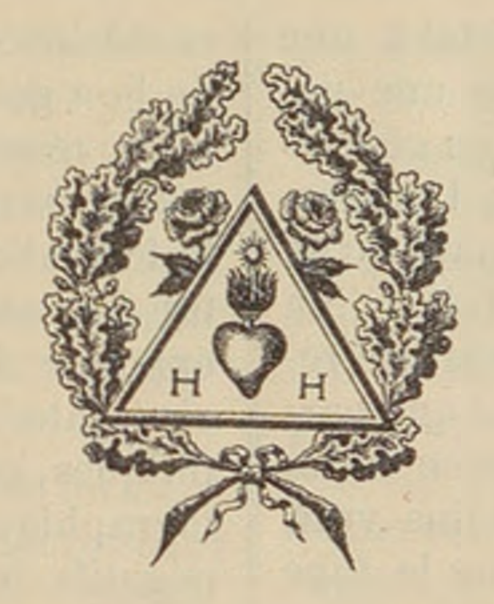
NÉCROLOGIE

On nous prie d'annoncer à ses compatriotes français le départ pour l'autre vie de M. Eugène Plaquet, résidant à Walla-Walla, Washington territ. U. S. A. Lecteur de « La Lumière » depuis 1886, il était un bons pi-ritualiste de progrès. Nous regrettons que l'espace nous manque pour reproduire le beau discours de M. E. Jayler, que nous avons reçu et qui fut publié par les organes spéciaux américains. Sympathies.

Le Gérant : MARTELET.

TROYES, IMP. MARTELET, RUE THIERS, 101

LA LUMIÈRE



N° 276. — MARS 1904. — SOMMAIRE. — La vie des Cristaux (Dr Lux). — Les religions du Japon. Shintoïsme et Bouddhisme (Dr Lux). — *Faits bibliologiques et cliniques :* La musique dans la cure des aliénés (Dr Lux). — Une séance d'hypnose à l'Opéra-Comique (Dr Marc). — Anniversaire de la mort de Lamartine (Lucie Grange).— Au sujet de l'incendie du boulevard Sébastopol (Lucie Grange). — *Revue Universelle* (Dr Lux). — Singularités numériques. — Un Hermès des Propylées. — Les eaux magnétiques. — Observation d'une personne reconnaissant les couleurs par le toucher. — Activité extra-corporelle à distance. — L'envoûtement chez les Anciens et en Orient. — Sur les rêves prémonitoires. — Les noyés. — *Bibliographie* : L'année électrique, électrothérapie et radiographique, par le Dr Foveau de Courmelles. — The Coming One. A prophecy (Celui qui vient. Une prophétie), par A. Steward Hubbard. — Note. — Pagination à rectifier.

LA VIE DES CRISTAUX

Dans un récent article nous avons étudié la vie chez les métaux d'après les procédés de Jagadis Chunder Bose, qui a montré que d'une manière générale les corps inorganiques réagissent aux excitants chimiques et physiques de la même manière que les tissus végétaux et les tissus animaux. Nous avons montré, en empruntant des citations au beau livre du professeur Dastre sur « la vie et la mort », que les corps bruts vivent à leur manière, c'est-à-dire réagissent à certaines excitations et sont le siège de mouvements moléculaires destinés à les préserver, par exemple, d'un danger ou de la destruction, ou à rétablir leur équilibre dynamique rompu. Un savant suisse, le Dr Krafft, président de la société vaudoise des sciences naturelles, a repris à son tour, l'étude de la vie de la matière et montré que l'ancienne notion des trois règnes de la nature doit être remplacée par une formule plus rationnelle et plus logique, établissant ce fait aujourd'hui incontesté de la vie universelle de la matière.

Nous n'avons sous les yeux que le résumé de la communication du Dr Krafft (*Archives des sciences physiques et naturelles* de Genève, 15 décembre 1903); nos citations seront donc empruntées à ce résumé. Voici un passage qui fera bien comprendre le point de vue auquel se place cet auteur: « L'inertie de la matière brute se retrouve identique dans la matière vivante. La vie n'est pas un phénomène spontané, mais le résultat d'une provocation extérieure et en quelque sorte étrangère. L'être vivant n'agit pas, il réagit. Toute matière est inerte et irritable. » C'est à peu près la théorie de Bose. Un commentaire et une critique seraient à leur place ici ; nous y reviendrons dans un prochain article.

L'auteur compare ensuite « l'organisation merveilleuse du corps humain à l'organisation non moins merveilleuse du cristal et rappelle les expériences de Louis Pasteur, de Gernez, de Rauber, montrant des cristaux brisés se réparant au sein d'une solution mère. Il étudie ensuite chez le cristal la nutrition et la génération et montre comment le cristal se développe dans la solution de sa propre substance... Le cristal n'est donc pas hors la loi. Lui aussi vibre, lui aussi est vivant, lui aussi a une famille et des ancêtres »

Le cristal — car c'est de lui que nous voulons

surtout parler dans cet article — le cristal a une forme typique, spécifique, qui lui crée une parenté dans des groupements familiaux ou génériques; il assimile et désassimile; selon l'expression du Dr Krafft, il « mange » la matière en solution, il se l'incorpore et s'en accroît. S'il a été mutilé, il se répare, grâce à un travail de réintégration bien plus actif au point lésé que partout ailleurs. Enfin, il se reproduit grâce à des germes cristallins. « Il n'en est pas moins vrai, disait jadis le professeur Chauffard, que le type cristallin ne relève aucunement d'autres types préexistants, et que rien, dans la cristallisation, ne rappelle l'action des ascendants et les lois de l'hérédité. » Comme le fait remarquer M. Dastre, « cette lacune a été comblée depuis », et ajoutons que c'est chez les cristaux qu'on a constaté pour la première fois, d'une façon typique, incontestable, la génération spontanée. Voilà donc le cristal doté de tous les caractères et attributs des êtres vivants!

Dans un article antérieur (*Lumière* de Mars-Avril 1902), nous déplorions que les remarquables expériences du professeur von Schrœn fussent si peu connues. Il n'en est plus tout à fait de même aujourd'hui. Le professeur Moritz Benedikt, de Vienne, en a répandu la connaissance dans son pays et son livre intitulé: « *Biomécanisme ou Néo-vitalisme en médecine et en biologie* » vient d'être traduit en français, avec un supplément spécial de l'édition française où il est fort question de la vie des cristaux. Nous ferons des emprunts à ce travail ainsi qu'à une communication du même auteur sur ce sujet faite à la Société de médecine de Vienne, le 23 mai 1903 (*N. Wiener Journal*, 23 mai, et *Psychische Studien*, nov. 1903). Nous sommes heureux de l'occasion qui se présente ainsi à nous de compléter ce que nous disions dans l'article précité, et de pouvoir le faire sous les auspices d'un savant aussi hautement apprécié que l'est M. Benedikt.

Ce dernier a effectivement assisté, en la compagnie de Luciani et de Sergi, à des démonstrations faites à Rome par O. von Schrœn sur ses belles préparations et microphotographies. Voici le point de départ des travaux et des découvertes de ce savant physiologiste sur le développement des cristaux. En étudiant les propriétés physiologiques des bactéries, il découvrit comme phase ultime de leur évolution un cristal déterminé pour chaque espèce. Les observations faites à cette occasion l'amenèrent à examiner la genèse des cristaux dans soixante quatre solutions salines et à étudier les cristaux des roches plutoniques et des laves. Les solutions salines, sur lesquelles ont porté ses recherches, étaient saturées et stérilisées; la méthode, perfectionnée par lui, de la « goutte suspendue » lui a donné les meilleurs résultats dans cette étude. Il a pu ainsi suivre pas à pas les phénomènes préparatoires et la formation même des cristaux, c'est-à-dire toutes les phases de leur développement. « Les examens de ce savant sont donc pour ainsi dire cinématoscopiques; il sont aussi cinématographiques, puisqu'une infinité de vues microphotographiques ont fixé ces diverses phases. Les négatifs de ces nombreux clichés ont été agrandis et projetés sur l'écran au moyen d'un jet de lumière puissant. Le grossissement de l'image permit de faire une étude approfondie du processus (1).

*
* *

« Schroen a observé, du moins dans une grande série de sels, des stades précristallins. Il se développe d'abord un plasma sans forme déterminée; puis on remarque dans ce « pétroplasme » une séparation de deux substances optiquement différentes. Pendant cette séparation apparaissent des formations rétiformes, ayant çà et là des renflements (proto et deutérolitho plasme). » Le proto et le deutérolithoplasme sont analogues à la nucléine et à la paranucléine.

« Dans ce plasma secondaire se développent librement de très petites formations nucléiformes (pétroblastes) et d'autres formations semblables à des cellules et pourvues d'un noyau (pétrocellules). » Ces pétrocellules ont la plus grande analogie avec les oktéo et les deutoblastes ainsi qu'avec les cellules ganglionnaires.

« Ces deux formations agissent *germinativement* sur le développement ultérieur du plasma. Les pétroblastes sont capables de se développer en cellules pierreuses. Ces précellules peuvent aussi être éliminées par les cellules. Les cellules et les blastes tirent des matériaux du plasma et les attirent à eux. C'est ainsi qu'ils s'accroissent. De plus ils se multiplient par division et par bourgeonnement ».

Voici maintenant les différents modes de formation des cristaux, succédant à cette période précristalline: 1° Les futurs territoires cristallins peuvent se former directement aux dépens du réseau protolithoplasmique, comme l'alun en offre un exemple bien net. Ces territoires, dans les limites desquels se développent les cristaux, peuvent présenter à l'origine des formes très di-

(1) Schrœn a fait des coupes jour et nuit De plus le nombre de ses négatifs est d'environ 14,000 et le nombre des dessins fins coloriés de 4.000. Il fallut une admirable patience, soutenue pendant de longues années, pour arver à un semblable résultat.

verses, celles d'anses, de papilles, etc. Dans ces contours plus ou moins informes, indéterminés, on voit se former le premier angle cristallin, suivi ultérieurement d'autres angles, de faces, d'arêtes, etc. C'est ainsi qu'on voit une simple anse donner naissance à une lame rhomboïdale d'acide urique, une papille se transformer graduellement en un octaèdre d'alun ;

2° Par expansion des pétroblastes se forment parfois de petits rhomboèdres qui s'accroissent par intussusception, donc par une sorte d'expansion successive. De même les pétroblastes donnent naissance, par expansion, à des aiguilles cristallines qui se transforment à la longue en rhomboèdres oblongs, en prismes allongés, en pyramides. Ce serait un préjugé de croire qu'un cristal se forme en un instant, d'un seul coup, et présente dès le début sa figure géométrique caractéristique. Cette figure ne se développe que peu à peu, en passant par une série de phases structurales.

3° Le noyau de la pétrocellule se transforme en un cristal. A cet égard les produits résiduels, hétérologues, du noyau sont du plus grand intérêt et très instructifs ; tels les résidus d'augite, de magnésite qu'on rencontre dans le noyau de la cellule de feldspath ; tels encore les produits nucléaires hétérologues de la cellule de quartz qu'on trouve inclus dans le cristal de quartz, et dont la minéralogie a été impuissante à expliquer la présence jusqu'à ce jour.

4° Enfin, il peut arriver qu'une série de territoires cellulaires donne naissance au cristal par coalescence et hyalinisation. C'est ce qu'on observe le plus nettement pour l'apatite, la plagioclase, le quartz et la leucite.

On peut dire que tout cristal est un tissu offrant une évolution structurale systématique. Il est constitué finalement par une série de territoires cellulaires hyalinisés avec inclusions variées. Une partie de ces matériaux inclus est une dérivation hétérologue du noyau. Le point essentiel, c'est que la pétrocellule, lorsqu'elle a dépassé l'acmé de sa maturité germinale et formative ou plastique, se hyalinise ; ce processus se remarque d'abord sur le corps cellulaire, sur le protoplasme, puis sur le noyau à l'exclusion des produits purement hétérologues qui appartiennent à la dernière phase de son activité formative. L'axe principal d'un cristal en formation, son rachis en quelque sorte, destiné à disparaître par la suite, présente cinq phases d'évolution structurale. Cela n'empêche que tout ce processus puisse s'accomplir en un instant, instant qui correspond cependant à des phases successives distinctes, que notre organisation cérébrale ne nous permet pas de saisir.

Les observations bactériologiques de Schrœn ne sont pas moins intéressantes. Ici, comme précédemment, nous continuons à faire des emprunts à Benedikt. Schrœn débuta par l'examen des chaînes microbiennes composées, soit de corpuscules en forme de spores, soit d'utricules (otricoli de Schrœn). Tantôt l'une, tantôt l'autre forme est prédominante. Lorsqu'une utricule devenue libre se courbe, elle constitue une virgule : c'est la forme caractéristique définitive du micro-organisme du choléra. Les utricules renferment des grains pariétaux, germinatifs ; elles se dilatent en capsules dans lesquelles prennent naissance les bacilles proprement dits. Les spores se comportent de la même façon, d'après Schrœn. Dans ces capsules fécondes, qu'il faut bien distinguer des colonies de bacilles libres quant aux fonctions qui leur sont dévolues, se produisent des sécrétions variées ; c'est d'abord un liquide séreux, puis des gaz, puis une substance albuminoïde qui ne dévie pas le plan de polarisation, enfin une substance albuminoïde active qui donne lieu à la formation de cristaux. Ces cristaux sont caractéristiques pour chaque sorte de maladie infectieuse, et leurs axes se développent graduellement. Le bacille tuberculeux présente certaines particularités morphologiques. La chaîne est formée de vésicules affectant une disposition moniliforme et se transformant en capsules fécondes qui présentent les processus sécrétoires signalés plus haut. Les cristaux rhomboédriques qui en sortent se frayent un passage à travers les tissus et apparaissent déjà dans les crachats muqueux, alors que le parenchyme farci de bacilles n'en laisse pas encore pénétrer dans les voies aériennes, parce qu'il n'y a pas encore eu de destruction des tissus, donc pas de communication établie avec les voies respiratoires.

* * *

« Si ces phénomènes ne relevaient pas de la vie, dit Benedikt, nous serions obligés de restreindre les idées, les notions que nous nous faisons de la vie. Si, au contraire, nous considérons ces phénomènes comme vitaux, la définition de la vie devra être élargie.

« Si les préparations de Schrœn étaient connues de tous, il serait impossible de ne pas les prendre en considération comme on le fait, *à priori*, encore aujourd'hui. Pour la biologie, ces études ont une haute valeur ; quiconque a étudié ces préparations ne peut pas douter qu'il se produit une forme cristalline particulière à chaque espèce microbienne dans les sécrétions albumi-

noïdes et plasmatiques des microorganismes ; et cela de la même manière que dans les solutions salines et stériles. En tout cas, Schrœn a constaté la présence dans ces solutions de formes en textures, formes précédant la cristallisation. C'est là un progrès indiscutable.

« S'il est vrai que ce stade précristallinique est un phénomène vital, alors les précellules de Schrœn nous donnent un exemple de génération spontanée à l'époque géologique actuelle (1). A l'origine tout ce qui vit fut formé de matières inorganiques ; les divers atomes formèrent des associations particulières, et l'énergie se répartit d'une manière spéciale ; c'est là une hypothèse permise et justifiée. Eh bien, nous n'avons aucune raison quelconque pour admettre que ce passage de l'inorganique à l'organique ne s'est produit que dans une période géologique limitée. Voilà un fait que, dans l'état de nos connaissances, chacun peut reconnaître. Rien ne prouve même que, dans le monde animal et végétal, ces formations n'ont pas lieu aujourd'hui encore. La logique méthodique n'exclut pas cette possibilité. Ce qui est certain, c'est qu'en considérant les pétrocellules de Schrœn comme des formes vitales inférieures, nous avons sous les yeux un exemple de génération spontanée. »

Notons que Benedikt ne considère comme des processus vitaux que les phénomènes qui se produisent dans le stade de texture précristallinique ; le cristal parfait, pour lui, doit être considéré comme la forme cadavérique de la solution. Ici nous ne sommes plus d'accord avec le savant professeur de Vienne.

« Les corps cristallins, dit Judd (*La régénération des cristaux*, in *Rev. Scientif.*, 27 juin 1891), ont la faculté de recommencer à croître après interruption, et il ne semble pas qu'il y ait de limites à la période après laquelle la croissance peut s'effectuer de nouveau. » Comme le fait remarquer A. Sabatier (*Essai sur la vie et la mort*, Paris, 1892), « un cristal retiré d'une solution et replongé dans une solution de même nature, recommencera à croître comme auparavant. La géologie apporte des exemples où cette reprise de la croissance a dû s'effectuer après des milliers d'années. Ce fait nous rappelle les animaux et plantes reviviscents .. Il n'y a, en effet, entre les deux cas, que des différences de degré... Les conditions nécessaires à l'assimilation... sont des conditions de milieu... Il y a seulement cette différence que, tandis que pour les cristaux l'intervalle de repos ou d'inactivité *semble* indéfini, il est possible que chez les êtres (dits) vivants il ait une limite d'ailleurs variable. C'est là une différence de degré qui trouverait une explication suffisante dans la différence de rapidité et d'activité du mouvement vital chez les minéraux et chez les êtres dits vivants. »

Il y a mieux : un cristal formé dans certaines conditions peut, après un intervalle plus ou moins long, recommencer à s'accroître dans des *conditions toutes différentes* et suivant un *mode absolument opposé*. « Ainsi des cristaux de quartz qui se sont formés dans un magma en fusion, peuvent continuer à croître quand on les met dans une solution de silice à la température ordinaire ; des cristaux de feldspath formés dans une masse de lave incandescente peuvent croître, si des agents de solution leur apportent les matériaux nécessaires empruntés à la masse vitreuse environnante, et cela même après que toute la masse de lave s'est refroidie et solidifiée. » (Sabatier).

De plus, certaines cristallisations ne peuvent s'effectuer qu'en présence d'agents dits *minéralisateurs* tels que l'eau, les fluorures ou d'autres sels. Comme le fait remarquer Judd, le mode d'action de ces agents rappelle celui de la diastase et des *ferments solubles* des chimistes, qui sont généralement d'origine organique.

Une autre propriété des cristaux, c'est celle qu'ils possèdent de réparer les pertes faites par une cassure ou une mutilation. Lorsqu'un cristal est brisé, chaque fragment tend à reconstituer un cristal complet, exactement comme le font les fragments d'un organisme inférieur, chacun reformant un organisme parfait.

Des cristaux extraits de l'eau mère, déformés et maltraités, se réparent complétement et continuent à croître lorsqu'on les y replonge. En 1881, Loir, a démontré pour l'alun que : 1° Si les modifications subies par un cristal ne sont pas trop profondes, il ne se remettra à croître par toute sa surface qu'après réparation des déformations infligées : 2° les surfaces du cristal, qui ont été mutilées, s'accroissent plus rapidement que les faces naturelles.

La partie mutilée exerce sur la substance dis-

(1) On sait que certaines solutions sursaturées restent indéfinitivement liquides, à moins qu'on y introduise un germe cristallin ; mais il en est qui finissent par se solidifier spontanément, comme s'il y avait apparition spontanée de germes. La même substance présente parfois la génération cristalline spontanée. Tel, le bétol qui, au-dessus de 30° est dans la *zone métastable* d'Ostwald et ne peut cristalliser que par filiation, tandis que vers 10° il est dans la *zone labile* du même auteur, c'est-à-dire dans la zone de la génération spontanée. Pour la glycérine nous ne connaissons que l'état d'équilibre métastable ; c'est par hasard que la glycérine a spontanément cristallisée deux fois dans des conditions non analysées. Ce sont les cristaux de cette provenance qui servent depuis lors à faire cristalliser la glycérine (Dastre).

soute dans la solution une attraction plus énergique que les autres parties du cristal. Mais il y a même des cas où la réparation se fait aux dépens de matériaux dont la composition chimique diffère beaucoup de celle du cristal primitif ; c'est ce qu'on a observé avec des cristaux de feldspath roulés, brisés, corrodés, altérés physiquement et chimiquement.

« Cette faculté du cristal, dit Sabatier, de provoquer au sein d'un milieu dont la composition chimique diffère considérablement de la sienne, la formation d'une matière cristalline identique à la sienne et qui s'ajoute à lui pour suffire à la réparation et à la croissance, cette faculté du cristal, dis-je, rappelle d'une manière aussi complète que frappante tout ce qui caractérise essentiellement le rôle de l'amorce dans la production, la réparation et l'accroissement de la matière vivante. Il y a là identité de conditions, identité d'effets et, très probablement identité de cause et identité de processus. »

Il y a donc là mieux qu'un phénomène purement physico-chimique. Voici l'appréciation donnée sur ce genre de faits par le savant minéralogiste Judd : « On est tout naturellement porté à comparer ces phénomènes du monde inorganique avec les faits si familiers que nous présente la biologie. Ce n'est que dans les formes les plus inférieures de la vie animale que nous trouvons un pouvoir illimité, de réparer les pertes faites par l'organisme ; chez les rhizopodes et dans quelques autres groupes, un petit fragment du corps peut grandir et reproduire un organisme parfait. Les plantes présentent beaucoup plus fréquemment ce phénomène, même dans des espèces appartenant aux groupes les plus élevés de la série végétale. C'est ainsi que des bourgeons, des bulbes, des rameaux peuvent — parfois après un long intervalle — grandir et se transformer en individus nouveaux et parfaits. Dans le règne minéral, nous trouvons que le même principe a reçu une extension beaucoup plus grande. Nous ne connaissons, en fait, pas de limite à la petitesse des fragments qui peuvent, dans des conditions favorables, se transformer en cristaux parfaits. Il n'y a de bornes à leur croissance que le temps durant lequel celle-ci peut être suspendue dans chaque cas individuel... Un cristal peut subir les modifications intimes les plus importantes ; elles peuvent altérer profondément les propriétés optiques et les autres caractères physiques du minéral. Toutefois, pourvu qu'une *proportion même infime de ses molécules reste intacte*, le cristal peut conserver non seulement sa forme extérieure, mais même sa faculté de *croître* et de *réparer* ses pertes. Les cristaux peuvent vieillir et finir même par se désagréger, mais si altérés qu'ils soient, s'ils recommencent à croître, les parties nouvellement formées ne présentent aucune des marques de la *sénilité*.

« Jérôme Cardan qui fut un savant célèbre au XVIe siècle, à la fois mathématicien, naturaliste et médecin, professait que non seulement les pierres vivent, mais qu'elles souffrent la maladie, la vieillesse et la mort. Les joailliers d'aujourd'hui en disent autant de certaines pierres précieuses, et par exemple des turquoises. » (Dastre). Ce qui est vrai des turquoises, qui sont amorphes, l'est des émeraudes qui sont cristallisées et d'autres pierres et cristaux. S'il faut en croire ces savants en sciences occultes et même le témoignage populaire, ces pierres participent aux affections physiques et morales de leurs porteurs, et se ternissent entièrement à l'approche de leur mort.

Mais parler de la mort d'un cristal ou d'une pierre, ce n'est qu'une image, puisque le rajeunissement, la régénération est possible. La vie moléculaire persiste, comme nous l'avons expliqué dans notre article sur la vie des métaux, et la vie plus complexe peut, sous l'influence des conditions ambiantes, reprendre après être restée latente pendant un temps fort long, même pendant des siècles. Tout est une question de milieu ambiant.

Nous ne pouvons considérer le cristal extrait de l'eau mère comme un cadavre, pour toutes les raisons que nous avons énumérées plus haut : accroissement nouveau par réimmersion dans l'eau mère, réparation des angles, des arêtes, etc. Mais en admettant même que tous ces phénomènes ne soient que du ressort de la physico-chimie, il existe d'autres propriétés du cristal, du pseudo-cadavre cristallin, qui apportent la preuve de sa vitalité spéciale, la preuve la moins discutable, LA PLUS ÉCLATANTE ; c'est l'ensemble des phénomènes thermiques et lumineux que présente le cristal, et qui ressortissent à sa POLARITÉ ODIQUE découverte il y a soixante ans, par le baron de Reichenbach. Nous nous réservons de traiter de ces propriétés odiques si importantes des cristaux dans un article spécial.

Pour nous, donc le cristal vit et ne cesse de vivre. C'est aussi l'avis du Dr Krafft a qui nous empruntons cette dernière citation : « Laissons les faits s'accumuler, laissons marcher la science. Mais ne rapetissons pas l'œuvre en la classifiant à l'excès. Notre vue est courte ; nous ne distinguons pas nettement. Ne parlons pas de trois règnes alors qu'il n'y en a qu'un. Supprimons ou du moins soyons plus sobre de ces mots de

matière brute, de matière morte, puisque nous commençons à voir que rien n'est mort et qu'il n'y a dans la nature que des *statu quo* apparents !...

« Lorsque je te compare, pur cristal, aux autres merveilles de la nature, c'est pour t'admirer toujours plus, c'est pour t'aimer toujours mieux ! C'est aussi pour te défendre lorsqu'on t'accuse d'être mort, toi qui vis d'une vie si belle et si imposante au milieu de tant de fragiles existences !

« Remplaçons l'antique *Memento mori* par un *Memento vivere;* souvenons-nous qu'il faut vivre et souvenons-nous de la vie. Croyons à l'immortalité de la matière aussi bien qu'à celle de l'esprit qui n'est d'ailleurs qu'une matière non encore pondérable. »

Dr Lux.

LES RELIGIONS DU JAPON

Shintoïsme et Bouddhisme

Dans la *Revue de métaphysique* de 1903 ont paru deux articles, l'un de M. F. Challaye sur *Un philosophe japonisant, Lafcadio Hearn,* et un autre de Lafcadio Hearn lui-même sur *Le Nirvana.* Nous nous proposons de donner ici un aperçu des principales idées renfermées dans ces deux remarquables articles.

Lafcadio Hearn est né à Corfou, d'un Anglais et d'une Grecque, et est actuellement professeur de littérature à Tokio (Japon). C'est un éminent psychologue japonisant et philosophe. Il a partilièrement étudié les religions japonaises, le shintoïsme et le bouddhisme et — disons-le tout de suite — a conclu que ces religions sont supérieures au christianisme en influence morale.

Tout d'abord on retrouve dans ces religions orientales, les traits principaux de la philosophie d'Herbert Spencer : unité du Cosmos, pluralité de chaque être, évolution, substance une et inconnaissable se manifestant par le déroulement continu de phénomènes toujours changeants, importance capitale de l'hérédité phychologique, pas de Dieu Créateur, inexistence d'une âme une et simple destinée à une vie future éternelle, etc., etc.

Le *shintoïsme* est une sorte de spiritisme puisqu'il admet que c'est le monde des morts qui gouverne celui des vivants; ce sont les *Kamis,* esprits des défunts, qui produisent les actes et les pensées des hommes. Il y en de bons et de mauvais, mais jamais d'entièrement mauvais. C'est le rôle de l'homme de n'obéir qu'aux bons et d'apaiser les mauvais. L'influence des bons Kamis a toujours été prépondérante, et elle le deviendra de plus en plus, en sorte qu'il y a dans le monde plus de bien que de mal. Voici comment le psychologue japonais rattache cette religion au positivisme de Spencer : Toute conscience est un monde d'esprits ; « dans la plus petite cellule est accumulée toute la vie d'une race, la somme de toutes ses sensations passées pendant des milliers d'années, peut être même (qui sait?) la vie de millions de planètes mortes. » Il s'agit ici d'hérédité psychologique ; mais l'action directe des esprits des morts sur les esprits des vivants peut-elle être réellement assimilée à cette hérédité ?

Le *bouddhisme* japonais est encore mieux d'accord avec le positivisme spencérien. Pour l'un et l'autre le monde est un ensemble de phénomènes solidaires, constamment changeants ; il n'y a que des formes sans réalité substantielle, car réalité c'est permanence. La terre, la mer, le ciel, tout l'Univers visible n'existent qu'en nos états de conscience ; les phénomènes succèdent aux phénomènes, les apparences aux apparences. Le monde extérieur est un nuage, un mirage, un rêve peuplé de spectres. « L'attribut le plus évident du Cosmos, dit Huxley, c'est son impermanence. »

Mais en même temps que son impermanence, le bouddhisme affirme l'unité de l'Univers. Il proclame la multiplicité et l'impermanence du moi : l'âme est faite d'une multitude d'âmes comme le corps d'une multitude de cellules. Elle constitue un agrégat temporaire aussi irréel que le monde extérieur. « Le moi est création de *Karma* ou plutôt il est *Karma :* il est création d'illusion ou plutôt principe d'illusion ; il est illusoire comme le non-moi ; et la différence entre le moi et le non-moi est illusoire elle aussi. » Tout est transitoire, sentiments, émotion, pensée individuelle, conscience personnelle, objets antérieurs ; tout est destiné à perdre son individualité. Derrière toutes ces formes changeantes, derrière la conscience trompeuse, der-

rière les plis de ce que nous appelons l'âme et qui n'est qu'un tissu serré d'illusions, se cache la Réalité inconnaissable d'Herbert Spencer, l'éternelle et divine, l'absolue Réalité.

A l'idée moderne d'hérédité psychologique correspond dans le bouddhisme l'antique idée de préexistence. Sur les vies actuelles influent, pèsent toutes les vies antérieures. Seulement il ne s'agit pas ici d'une transmigration personnelle ou individuelle ; le moi est multiple, il n'y a donc pas d'âme individuelle permanente. Ce qui fait dire à Lafcadio Hearn : « Le moi est la somme concentrée de la pensée créatrice de vies antérieures innombrables. »

Par delà le moi conscient qui n'est qu'illusion, il y a une réalité profonde : « le divin en chaque être, le Grand Moi ou Ego universalis sans égoïsme. » En chaque être le moi profond est l'Esprit universel, le Principe éternel de toute existence, le Bouddha encore à naître, enveloppé dans le *Karma*. Nous sommes tous les « chrysalides de l'Infini. » Enfin, la totale décomposition du moi, corps et esprit, nous fera trouver en nous le divin.

Ce n'est que progressivement que la condition du moi-fantôme s'allège et se purifie. Mais des vies innombrables sont nécessaires pour tuer toutes les illusions, toutes les tendances égoïstes, pour anéantir le Karma. Tout pécheur se réindividualise; seul l'être sans péché n'est pas réindividualisé. Quand se dissipe la dernière ombre d'individualité, alors c'est le *Nirvana*, le *Nehan* des Japonais, c'est l'émancipation, le passage à la vie infinie, infiniment libre et heureuse.

Cette réalité cachée au fond de chaque être, c'est le Bouddha qui est en lui. Tous les Bouddhas renfermés au fond des individualités, lors de l'émancipation, se rappellent pour toujours toutes leurs précédentes existences, et tous ces Bouddhas ne font qu'Un. C'est ici le grand mystère du bouddhisme : la multiplicité indéfinie dans l'unité, chaque élément égal à tous les autres éléments et égal au tout. Tout l'Univers est Bouddha.

* * *

Il est difficile de se faire une idée exacte du Nirvana, d'autant plus que sa conception doit varier suivant les sectes bouddhiques. On croit généralement dans l'Occident que le Nirvana correspond à une sorte de néant absolu, d'annihilation complète, ce qui est une grossière erreur, ou encore à l'absorption du fini dans l'infini, comme l'enseigne faussement le panthéisme indien. Il y a comme nous l'avons vu extinction de l'être individuel, mais non du divin profondément caché en lui.

« La doctrine de l'impermanence du Moi conscient, dit Lafcadio Hearn, n'est pas seulement la plus remarquable de la philosophique bouddhique : c'est, de plus, au point de vue moral, une des plus importantes. » Il n'est pas question ici d'un Dieu capricieux, d'un enfer éternel, etc. L'Occident doit se débarrasser d'une foule d'idées fausses et accepter la lumière qui lui vient de l'Orient, et alors on verra poindre le véritable esprit de tolérance, le sentiment profond de la fraternité humaine, et une aube d'amour universel.

« Pour tous les êtres il n'y a qu'une loi, immuable et divine : la loi qui veut que l'être le plus bas monte jusqu'au plus élevé, qui veut que l'être le plus mauvais se transforme en l'être le meilleur, qui *veut* que l'être le plus vil devienne un Bouddha. Dans un tel système, il n'y a de place, ni pour le préjugé, ni pour la haine. L'ignorance seule est la source du mal et de la douleur; et toute ignorance devra se dissiper finalement en une lumière infinie *quand se sera décomposée et fondue l'idée du Moi.* »

Dans la doctrine bouddhiste, tous les êtres sont *Un*, il n'y a pas de distinction de *Je* et de *Toi*, le Temps et l'Espace ne sont que des fantômes, le passé, le présent et le futur ne sont qu'*Un*. Le moi n'a donc pas d'existence réelle, et pourquoi en aurait-il une, puisque tous les Bouddhas possèdent, à un instant déterminé de l'évolution, le souvenir de toutes les myriades des existences passées, de tous les êtres, depuis la première éclosion du sensible hors de l'insensible ?

Mais la science et le positivisme d'Herbert Spencer ne peuvent aller à affirmer avec le bouddhisme l'existence de sentiments qui sont immortels et divins. « Il y a des sentiments... élevés, plus ou moins latents en nous, suivant notre degré de connaissance, qui n'ont rien de commun avec le faux Moi et qui sont éternels... D'après les Bouddhistes, les sentiments moraux les plus élevés survivent aux races, aux soleils, aux univers. Les sentiments de pur altruisme, défendus aux natures grossières, appartiennent à l'Absolu. Dans les natures généreuses le divin devient sensible, il s'anime dans l'enveloppe nacrée de l'illusion, comme l'enfant dans le sein maternel... Dans les natures encore plus élevées, les sentiments purs d'égoïsme ont toute facilité pour se manifester puissamment et briller à travers le fantôme du Moi comme une lumière à travers un vase. Tels sont l'amour vierge d'égoïsme qui dépasse l'être individuel, la compassion suprême, et la parfaite bénévolence : sentiments qui sortent non de l'homme, mais du Bouddha qui est en lui. A mesure qu'ils se di-

latent, toutes les passions du Moi commencent à faiblir. L'état du fantôme individuel en même temps se purifie: toutes les opacités qui assombrissaient la réalité de l'Esprit dans le mirage de l'Esprit se mettent à briller ; et le sentiment de l'infini, dans un frémissement de lumière, traverse le rêve de la personnalité et passe dans le divin qui s'éveille.

«... Cet affinement, cette décomposition dernière de la personne ne peut s'effectuer qu'avec une inexprimable lenteur. L'individualité-fantôme, bien qu'elle ne dure que l'espace d'une vie, pétrit la somme de ses qualités innées et l'ensemble de ses propres actes et de ses propres pensées pour en façonner une combinaison nouvelle, une individualité neuve, une autre prison d'illusion pour l'Ego-sans-Egoïsme. » La destruction finale de toutes les tendances, l'extinction totale de leur activité spectrale, peut réclamer un effort qui s'étende à des billions de siècles. « La plus puissante des passions humaines est la dernière à céder: elle persiste longtemps jusque dans les conditions surhumaines. Même quand ses formes grossières ont disparu, ses tendances s'attardent furtives dans les sentiments qui en sont dérivés ou dans ceux qui se sont trouvés enlacés avec elle, l'impression de beauté par exemple, et la jouissance que goûte l'esprit au spectacle de la grâce. Sur la terre, ces sentiments sont classés parmi les plus élevés. Mais dans les sphères supra mondiales, il est périlleux de s'y abandonner: un regard, un contact peut amener les entraves brisées de l'esclavage des sens à se reformer. Au delà de tous les mondes où le sexe existe, il y a des zones étranges dans lesquelles pensées et souvenirs deviennent des faits objectifs, tangibles et visibles ; où les constructions aériennes de l'imagination émotionnelle se solidifient, où le moindre désir indigne peut agir en créateur.

«... Immense est la récompense de qui peut se vaincre soi-même; mais si c'est en vue de cette récompense que l'on combat, on combat alors en vue du néant... Tout refus des récompenses méritées par la vertu sert à amener une naissance encore plus fortunée dans une condition encore plus élevée. Mais on ne doit point désirer telle ou telle condition: c'est seulement après qu'a cessé l'aspiration même au Nirvana que le Nirvana peut être atteint.

« Le bouddhisme populaire, dit Lafcadio Hearn, ne renferme pas de concepts pareils à ceux que nous venons d'examiner. Le peuple s'en tient à la croyance plus simple en une réelle transmigration des âmes. Le peuple conçoit Karma seulement comme la loi qui assure le châtiment ou la récompense des actes commis dans les existences antérieures. Le peuple ne se tourmente qu'au sujet du Nehan ou du Nirvana ; mais il pense beaucoup au ciel que les membres de maintes sectes croient accessible immédiatement après cette vie pour les âmes des bons. » En cela ils ne se distinguent pas des sectes chrétiennes qui croient également que les âmes des justes passent sans transition au paradis. Mais ils ont l'avantage de ne pas croire à l'absurde enfer des chrétiens. Leurs innombrables transmigrations, même dans le corps de certains animaux d'après certaines sectes hindoues, le remplacent d'ailleurs avantageusement.

*
* *

L'ontologie bouddhique est très compliquée et le haut enseignement varie lui-même sur les moyens d'accès au Nirvana. Il faut, pour atteindre ce but, traverser une longue série de royaumes sensibles et suprasensibles, pendant des périodes de temps incroyablement longues, et toujours avec le danger de régresser.

Lafcadio Hearn énumère tous ces cieux ou royaumes, en indiquant les facultés et les privilèges dont on y jouit; il continue ainsi : « Celui qui peut passer par ces royaumes suprasensibles pénètre de suite dans les *Mushiki-Kai*, les sphères de la Non-Forme. Il y en a quatre. Dans le premier stade des Mushiki-Kai, tout le sens de la personnalité est perdu ; l'idée du nom et celle de la forme même disparaît ; seule survit l'idée de l'Espace Infini ou du Vide. Dans le second stade des Mushiki-Kai l'idée de l'espace s'évanouit ; elle est remplacée par l'idée de la Raison Infinie. Mais cette idée de la Raison est encore anthropomorphique : c'est une illusion, et elle s'évanouit dans le troisième stade des Mushiki-Kai qui est appelé... : « Toute-Prise-Echappe ». Là ne se trouve plus que l'idée de l'Infini Néant. Mais cette condition même a été encore atteinte avec l'aide de l'action de l'esprit individuel. Cette action cesse : alors est atteint le quatrième stade des Mushiki-Kai, le... : « Ni-innomable-ni-pas innomable. » Quelque chose de l'âme personnelle continue même ici à flotter vaguement ; la très extrême vibration du Karma qui expire, — la dernière brume mourante de l'être. Elle se dissout ; — et apparaît l'incommensurable révélation. Bouddha rêvant, affranchi du dernier lien spirituel du Moi, s'élève alors d'un coup à « la félicité infinie ».

Les mérites acquis, le caractère du Karma peuvent abréger cette longue évolution, permettre même à quelques êtres exceptionnellement évolués de passer directement de la vie terrestre

dans le Nirvana, ou du moins après deux ou trois réincarnations. Ceux qui s'élèvent directement de la terre à l'un des cieux supra-sensibles sont appelés *Chò*, « Sauteurs ». Cependant des Chô peuvent revenir, par une régression plus ou moins lente, sur la terre ; ce sont les *Revenants*. Les premiers hommes terrestres auraient été de ces Revenants : à rapprocher de la chute des Anges. La progression se fait, à de rares exemptions près, par ondulations, rythme psychique du mouvement, jusqu'à ce que soit atteint le Nirvana. Nous ne pouvons énumérer ici toutes les phases ainsi parcourues. Parmi les plus hautes il en est une où les pouvoirs de l'être peuvent s'exercer sur 2.000 mondes, une autre, la suivante, sur 3.000, mais dans la phase de la *Bouddhaïté* les pouvoirs s'étendent sur l'univers total. « Le Bouddha ne voit pas seulement l'ensemble de ses propres existences antérieures, mais également toutes les naissances qui aient jamais été et seront jamais ; toutes les pensées, tous les actes passés, présents et futurs... »

L'enseignement moral qui se mêle à la trame de toute hypothèse bouddhique rationnelle ou irrationnelle, c'est *l'abnégation de soi.* « Les facultés surnaturelles ne doivent jamais servir à la gratification du plaisir personnel, mais seulement à la plus haute bienfaisance qui soit, — la propagation de la Doctrine, le salut des hommes... Ce renoncement non seulement à une vie, mais à des vies innombrables ; — non seulement à un monde, mais à des mondes innombrables ; — non seulement à des plaisirs terrestres, mais à des plaisirs supra-terrestres ; — non seulement à sa personne humaine, mais à son prolongement divin, n'est certainement pas réalisé pour conquérir le privilège misérable de l'anéantissement total, mais un privilège qui dépasse infiniment en richesse tout ce que peut donner même un paradis.

« Le Nirvana n'est pas une cessation, mais une émancipation. Il signifie le passage d'une vie conditionnée à une vie inconditionnée, — la nuance de tous les fantômes spirituels et matériels s'évanouissant dans la Lumière de la Toute-Puissance sans forme et de l'Omniscience. Toutefois l'hypothèse bouddhiste maintient quelque idée de la persistance de ce qui fut une fois capable de se rappeler toutes les naissances et tous les états de l'être conditionné, — la persistance de l'identité des Bouddhas, même dans le Nirvana, et cela malgré la doctrine que *les Bouddhas sont Un.* » (1)

Nous n'insisterons pas davantage sur ce système métaphysique que Lafcadio Hearn appelle un *monisme plural* ou encore un « *ultimat* » *spirituel atomique.* Nous l'appellerons tout aussi bien un panthéisme.

***

« Pour finir, dit ce même auteur, on peut dire que le Bouddhisme ne présente pas seulement un remarquable accord avec la pensée du XIX[e] siècle pour tout ce qui touche l'instabilité de toutes les intégrations, la portée morale de l'hérédité, la leçon que comporte l'évolution mentale, le devoir du progrès moral, mais qu'il s'accorde encore avec la science pour répudier également notre matérialisme, notre spiritualisme, notre théorie du Créateur et de la création voulue, et notre croyance dans l'immortalité de l'âme.

« Cependant, tout en répudiant les fondements mêmes de la religion occidentale, le Bouddhisme a su nous apporter la révélation de plus vastes perspectives religieuses, il a su déposer en nous le germe d'une foi scientifique embrassant l'univers, et plus noble qu'aucune de celles qui ont jamais été.

« Précisément à ce moment de notre évolution intellectuelle où la croyance en un Dieu personnel est en train de disparaître ; où la croyance à une âme individuelle devient impossible ; — où les esprits les plus religieux s'écartent de tout ce que nous appelons religion ; — où le doute universel est un poids qui pèse toujours plus lourd sur l'aspiration morale ; — une lumière se présente à nous de l'Orient. Là, nous nous trouvons en présence d'une foi plus ancienne et plus large, n'enfermant point en de grossières conceptions anthropomorphiques l'Incommensurable réalité, et niant l'existence de l'âme, mais pour inculquer un système de moralité supérieur à tout autre, et maintenir un espoir que ne pourra détruire aucune forme à venir de la science positive.

« Renforcée par tous les enseignements de la science, cette plus ancienne foi nous révèle que nous avons passé des milliers d'années à penser le contraire et l'envers de ce qu'il fallait penser. La seule réalité est *Une*, — tout ce que nous avons pris pour la substance n'est qu'ombre, — le physique est le contraire du réel, et c'est *l'homme extérieur qui est le fantôme.* »

Telle est la grandiose hypothèse cosmologique édifiée par les philosophes du bouddhisme et dont Lafcadio Hearn s'est fait l'ardent propagateur,

(1) Il reste donc quelque chose de ce Moi illusoire et haïssable, du moins sa parcelle divine la plus élevée. Mais que penser de ce Nirvana dans lequel on n'a plus ni idée, ni désir, ni volonté, tout étant illusion, où ne règne plus aucune activité, cette activité sans laquelle l'être réellement vivant ne peut se concevoir ? Il y a là des choses qui sont hors de la portée de notre mentalité occidentale.

pensant y trouver pour toutes les populations de la terre un remède au mal moral.

M. Challaye ne paraît pas moins convaincu que lui du rôle que le néobouddhisme japonais serait appelé à jouer dans la régénération et la rénovation de la Société. Aussi fait-il avec zèle le procès au christianisme avec son Dieu impitoyable et son dogme de l'enfer éternel. La lumière nous vient d'Orient, dit-il. « L'alliance de la religion orientale et de la science occidentale contre la religion occidentale pourra provoquer en Europe un véritable progrès en humanité. » Le shintoïsme qui réside dans le respect et dans l'amour du passé et constitue un culte des ancêtres toujours vivants autour de nous quoique invisibles et le bouddhisme avec son éthique supérieure ont puissamment fait progresser la moralité au Japon. Dans ce pays personne ne redoute la mort qui conduit à une forme supérieure de la vie. De là aussi l'impassibilité dans la souffrance et toute disparition de l'égoïsme, l'amour du prochain porté à son plus haut degré, la tolérance la plus complète. En somme, M. Challaye proclame hautement la supériorité morale de la race japonaise. Aussi, d'après lui, le néobouddhisme est-il destiné à faire la conquête du monde. N'y a-t-il véritablement aucune ombre à ce tableau ?

Les Japonais pensent bien à cette conquête du monde ; il semble qu'ils la feraient volontiers en déversant sur l'Occident toute la masse des Jaunes et en imposant leur religion et leur morale par des massacres et à coups de canon (1). Est-ce dans ces conditions que surgira le *Sauveur* prédit par Lafcadio Hearn ?

« Il y a eu dans toutes les races, dit Challaye, des mortels privilégiés qui, à force d'aimer, ont compris le mystère du monde... Ils nous ont délivrés de l'inquiétude spirituelle, du doute, de la désespérance ; ils nous ont vraiment sauvés : ils méritent que nous leur consacrions un culte religieux. » C'est la définition du Sauveur.

(1) Il faut bien dire que les blancs leur en ont donné l'exemple plus d'une fois.

Mais est-il bien nécessaire d'attendre que la lumière nous vienne d'Orient ? Nous ne le pensons pas, à moins que l'humanité occidentale ne soit décidément trop perdue et trop dévoyée pour accepter la lumière autrement qu'après des cataclysmes épouvantables. Il nous semble bien que le *Nouveau Spiritualisme* de notre « LUMIÈRE », s'il était universellement accepté et suivi, serait l'*agent moralisateur par excellence ;* car lui aussi réagit énergiquement contre les superstitions et les erreurs de toute nature, lui aussi prêche la tolérance, la solidarité et l'amour universel ; lui aussi est scientifique comme la doctrine de Lafcadio Hearn, et sa cosmologie est au moins aussi sublime que celle des néobouddhistes, tout en ne supprimant pas le Dieu créateur. Pour s'en convaincre il n'y a qu'à lire les *Lettres de l'Esprit Salem-Hermès* publiées en 1896.

Nous n'ajouterons qu'un mot avant de finir. Toutes les religions, y compris le bouddhisme, sont respectables, mais l'esprit sectaire étouffe chez la plupart tout ce qui est grand et pur, tout ce qui reluit dans le *Nouveau Spiritualisme* et y rattache ces religions. Le Nouveau Spiritualisme mérite donc d'être qualifié *Religion et Science de l'Avenir*. « Cette religion, cette science psychologique supérieure, dit Hab., ce sont celles qu'apportera l'Elu prophétisé. Cet Elu, selon nous, réside aux Cieux, il se tient actuellement entre Ciel et Terre prêt à paraître. » C'est le Sauveur pressenti par Lafcadio Hearn et par une foule de personnes, voyantes ou non. Dr LUX.

Faits Biologiques et Cliniques

La musique dans la cure des Aliénés

Nous empruntons les détails qui suivent aux *Psych. Studien* de novembre dernier. Il s'agit d'essais faits au Manhattan-Hospital, dans l'île de Wards, près de Harlem. C'est le Dr Dent qui a inauguré la cure musicale des aliénés dans le service des femmes. Ce sont des concerts donnés à des intervalles déterminés par le personnel de l'hôpital ; l'orchestre est formé d'infirmières. Ces concerts se donnent souvent en plein air quand le temps est beau. Tous les samedis, dans l'après-midi, a lieu un bal auquel les malades prennent une part active. Les mélancoliques et les déprimés y déploient une activité salutaire; les malades dansent isolément ou par paires, et suivent si bien la mesure qu'on ne se douterait pas qu'il s'agit d'aliénés. Un chœur, composé d'infirmières et de malades, se livre dans la semaine à des exercices réguliers, et les concerts vocaux alternent avec les concerts instrumentaux. Le programme est souvent modifié, car on a observé

que la fréquente répétition des mêmes morceaux n'a pas d'heureuse influence sur les mélancoliques. Le chef d'orchestre dresse d'ailleurs des malades selon leurs capacités musicales.

Lors de l'exécution des concerts, on voit des malades tambouriner avec leurs doigts, d'autres battre la mesure avec les bras ou avec les pieds, etc. Le Dr Dent a fait une expérience intéressante: il a réuni un jour les malades dans une des grandes salles de l'hôpital pour voir quel effet produirait une musique brusque. L'orchestre se mit à jouer subitement une marche militaire fougueuse. Parmi les aliénées, les unes se mirent à gesticuler avec un redoublement de frénésie, les autres chantèrent à plein gosier ou dansèrent, d'autres se trouvèrent calmées et beaucoup restèrent indifférentes. Ce qui calmait les unes irritait les autres; mais les observations faites furent utiles au point de vue du traitement individuel. Une série de malades fut soumise à la cure musicale pendant deux mois avec cinq séances par semaine. On obtint 38 0/0 de guérisons, 33 0/0 d'amélioration notable. Donc dans 71 0/0 de cas, la musique fut reconnue pour être un facteur curatif essentiel.

Un cas très intéressant est celui d'une jeune fille qui tout d'abord était très excitée avec accès de frénésie. Dès la première tentative, on obtint un bon résultat avec des mélodies gaies ou tristes. L'audition d'airs lents et pathétiques la calmait surtout; finalement la fureur tomba et la malade se mit à verser des larmes. Graduellement une amélioration définitive s'établit. On employa la même méthode dans un cas de manie aiguë. La malade restait entièrement indifférente à une musique rapide et sonore. Les airs solennels, au contraire, produisirent un calme remarquable et contribuèrent beaucoup à la guérison. Des résultats analogues ont été obtenus dans d'autres établissements. C'est chez une femme de 35 ans qu'on observa le résultat le plus surprenant ; depuis trois ans elle était internée et elle avait des accès de fureur si violents qu'on devait lui mettre la camisole de force. Un nocturne de Chopin la calma de la manière la plus étonnante et ses lèvres cessèrent de proférer des paroles frivoles.

Dans la plupart des cas, on constata une augmentation de l'appétit et une diminution de l'agitation nocturne. Le résultat du traitement est d'autant meilleur que le musicien prend sa tâche curative plus à cœur et trouve des sons ou des accents propres à émouvoir les malades. Si ces derniers ont reçu une éducation musicale ou du moins ont du goût pour la musique, l'amélioration est plus rapide que chez ceux qui sont d'une nature plus fruste et ont été moins éduqués. Mais même chez ces derniers on a obtenu de très bons résultats à l'hôpital Manhattan. On a remarqué que le chant exerce une action plus puissante que la musique instrumentale, ce qui tient évidemment à ce qu'il y a une action plus directe de l'âme du chanteur sur celle du malade. Aussi avait-on engagé à l'hôpital Manhattan une forte chanteuse pour les concerts ordinaires de l'établissement. Il est évident que les autres méthodes de traitement, les sports, jeux, divertissements variés étaient employés de concert avec la musique. En France, on a fait des observations analogues dans divers établissements, où l'on donne des concerts, des bals et des représentations théâtrales.

Dr Lux.

Une séance d'hypnose à l'Opéra-Comique

Dans une séance donnée le 25 janvier dernier à l'Opéra-Comique, M. Magnin produisit un sujet remarquable, Magdeleine G., qui a la faculté d'interpréter par des gestes les sentiments exprimés par la musique, la déclamation et le chant. Magdeleine est comparable par là à Lina, le sujet de M. de Rochas. mais sa mimique atteint un degré encore plus élevé d'intensité et de perfection. Elle a l'avantage sur Lina d'avoir reçu une éducation artistique assez soignée.

Dans cette séance, on joua, entre autres, devant elle la Sonate de César-Franck, des danses de Grieg, l'Aria de Bach, la marche funèbre du Crépuscule des dieux, des morceaux détachés de Louise et de Pelléas. Après un court entr'acte, on joua des morceaux qui n'étaient pas dans le programme, la marche funèbre de Chopin entre autres, et l'on récita des poésies. Les accents majeurs de la musique instrumentale ou vocale, lorsqu'ils ne sont pas trop élevés, impriment à la physionomie de Magdeleine une expression gaie et riante comme les sentiments qu'ils servent à dépeindre. Les accents mineurs au contraire assombrissent ses traits.

Voici comment M. Magnin découvrit les facultés de ce sujet: « A la suite de soins donnés à Magdeleine pour des maux de tête périodiques, ce qui m'avait permis de constater sa grande sensibilité au magnétisme, j'avais organisé avec deux amis une séance régulière pour essayer de développer en elle une médiumité par le procédé que recommandent Rossi Pagnoni et le Dr Moroni. A notre 3e séance, pendant le sommeil de Magdeleine, au milieu d'un silence absolu afin d'é-

viter toute suggestion, la pendule sonna: Magdeleine répondit instantanément à chaque résonnance du timbre par un geste et par une expression ; elle garda la position acquise ; je constatai la catalepsie. Je fis signe alors à M. Flegenheimer, agrégé de l'Université, qui expérimentait avec moi, d'ouvrir le piano et de frapper une note dans le bas du clavier ; le sujet eut aussitôt une tendance à s'abaisser; un accord placé dans une octave plus basse la jeta à terre; une gamme montante le fit se relever graduellement et sur la pointe des pieds en élevant le bras de façon à atteindre le point le plus élevé possible. » (*Rev. d'étud. phychiq.*, 1903, nº 12.)

Magdeleine peut donc être rapprochée à certains égards de Lina ; elle en diffère cependant sur ce point qu'elle conserve à l'état d'hypnose, un restant de sa conscience normale et de son libre arbitre, ce qui l'empêche de se comporter comme une simple automate. Dans ces conditions son acceptation des suggestions se trouve être partiellement libre.

Dr MARC.

Fête Anniversaire de la mort de Lamartine

Dimanche 28 février, on a célébré l'anniversaire de la mort du célèbre poète, survenue le 27.

A 10 heures du matin, les fidèles Membres du salon Lamartine se sont réunis à la mairie de Passy, sous la direction de M. Jules Canton et la présidence de M. le baron Carra de Vaux.

Un cortège nombreux a accompli le touchant pèlerinage annuel à la Villa, avenue Henri Martin et à la statue, square Lamartine. Beaucoup de fleurs ont été pieusement déposées partout. Les couleurs gaies et les senteurs printanières constrastaient avec le temps sec et froid.

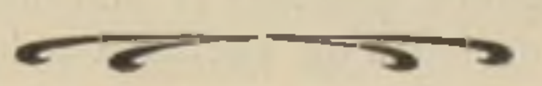
Le soir on s'est réuni de nouveau rue Pigalle, salle Lemoine, pour entendre une très belle conférence sur la vie de Lamartine. Les orateurs, les poètes, les artistes ont été couverts d'applaudissements et de fleurs.

M. le baron Carra de Vaux, avec un tact parfait, a félicité et remercié tous ceux qui depuis 18 ans ont poursuivi avec persévérance le but de l'Association Lamartinienne, sous la direction de M. Jules Canton.

Un buffet confortable était dressé ; la bonne harmonie fut en tous points parfaite.

Le programme était vendu au profit des ambulances, pour la Russie, notre alliée.

LUCIE GRANGE.



Au sujet de l'incendie du Boulevard Sébastopol

L'*Autorité* et l'*Echo du Merveilleux* ont cité un fait des vieilles Chroniques parisiennes qui semblent donner raison à la croyance populaire des *lieux fatalisés*.

Nous citons les renseignements de l'*Echo du Merveilleux* donnés sous le titre :

Notre-Dame de la Carole

« La maison qu'a remplacée, lors du percement du boulevard Sébastopol, celle où l'incendie de ces jours derniers a causé de si affreux ravages, était célèbre dans les vieilles chroniques parisiennes. Elle s'élevait au coin de la rue aux Ours et de la rue Salle-au-Comte, et était décorée d'une statue de la Vierge. Tous les historiens de Paris ont parlé de l'attentat sacrilège commis par un soldat sur cette statue le 3 juillet 1418. Ce malheurex, sortant ivre d'un des nombreux cabarets de la rue aux Ours (rue aux Ouës, *vicus ubi coquntuntur anseres*), avait frappé la statue d'un coup de dague. Aussitôt le sang jaillit, et la statue saigna ainsi jusqu'au soir devant un immense concours de peuple émerveillé. Le soldat fut jugé et condamné au dernier supplice.

Toutes ces circonstances étaient représentées dans un tableau qu'on voyait à Saint-Martin-des-Champs, dans la chapelle de la Vierge, derrière le chœur. Les uns ajoutent qu'après cet attentat, la statue fut portée dans cette église, et que c'était elle qu'on y révérait sous le nom de Notre-Dame de la Carole, parce que cet évènement arriva sous le règne de Charles VI. D'autres prétendent qu'elle fut laissée à sa place, et que c'était la même qu'on y voyait encore au moment de la Révolution.

Quoi qu'il en soit, il y avait grand concours de peuple dans cette rue, le 3 juillet de chaque année. On y allumait, le soir, un feu d'artifice et l'on brûlait un mannequin d'osier revêtu de l'uniforme des Suisses. Cette nation réclama contre un usage qui lui était injurieux, et dont elle avait d'autant plus lieu de se plaindre qu'il n'y avait point de Suisses en France à l'époque où l'on suppose que cet évènement arriva. Sous le règne de Louis XV, on lui donna satisfaction. Le feu d'artifice, qui, dans un endroit si resserré, pouvait causer des incendies, fut ensuite supprimé. Toutefois, la coutume de promener dans Paris une figure gigantesque en uniforme barbare dura jusque vers la fin du dix-huitième siècle.

Les habitants de la rue aux Ours faisaient célébrer en l'église de Saint-Leu une messe expia-

toire, puis se rendaient processionnellement devant la Vierge miraculeuse aux pieds de laquelle une lampe brûlait nuit et jour ».

On ne peut pas dire que c'est parce que cet évènement est arrivé sous Charles VI que l'incendie s'est allumé sur le même emplacement dans les premiers mois de l'année 1904; il est, en tout cas, fort curieux, que ce récent sinistre soit l'objet du rappel d'un fait fatal concernant la Vierge Marie, qu'on a toujours dix mille fois tort d'insulter. Il arrive toujours malheur aux insulteurs de la mère du Christ, dont le cœur a saigné comme celui de son Fils, par amour pour l'Humanité.

LUCIE GRANGE.

REVUE UNIVERSELLE

Singularités numériques. — Les faits qui vont suivre sont empruntés au *Journal encyclopédique* (juin 1784, p. 334, et juillet 1784, p. 134 où les a retrouvés le comte Klinckowstrœm; ce dernier les a publiés dans *Psych. Studien*, janv. 1904); nous les donnons dans le texte original :

1° On lit dans quelques feuilles périodiques un extrait de papier anglais, conçu en ces termes : « Le 3 janvier dernier, écrit-on de Salisbury, Jean Adam, du comté de Sommerset, fut marié à Anne Royer. Cet homme, d'une taille contrefaite, et d'une figure qui n'est pas celle d'un favori de l'amour, paraît être celui de l'hymen. Anne Royer est la quatrième femme qu'il épouse depuis 1780. Une remarque assez extraordinaire qu'on fait à l'occasion de ses nombreux mariages, c'est que ses trois premières femmes sont toutes mortes en couches un jeudi, et ont été enterrées le mercredi suivant. Il épousa la première un jeudi, la deuxième et la troisième un vendredi et la quatrième un samedi ; il a porté à ses quatre noces le même habit, la même perruque et la même canne ».

La remarque sur les trois premières femmes de cet Anglais, toute singulière qu'elle est, ne le paraîtra pas autant que celle qui se trouve consignée dans les *Affiches de Limoges* du 18 janvier 1784 par une lettre du 16 du même mois adressée au rédacteur de ces feuilles, et que voici : « Je célébrai hier 15 janvier dans ma paroisse un mariage qui offre des circonstances et des époques singulières. J'ai cru que le détail n'en serait point déplacé dans un journal qui, pour satisfaire les différentes classes de lecteurs, doit réunir l'utile à l'agréable. Le nombre de 15 joue un rôle intéressant dans ce mariage ; et il reparait si souvent qu'on serait tenté de croire que c'est un conte fait à plaisir, si le tout n'était étayé par des actes et des registres publics que chacun peut consulter. En 1715, le 15 janvier, naquit Jean L...; 15 ans après, il perdit son père et sa mère dans l'espace d'un mois (ou deux fois 15 jours). Son père mourut le 15 janvier, et sa mère le 15 février. En 1745, 15 ans après, âgé par conséquent de deux fois 15 ans, il épousa le 15 septembre Catherine D..., qui avait 15 mois de moins que lui, et qui était née le 15 avril. Cette femme est accouchée tous les 15 mois : elle a fait 15 enfants, dont 4 étaient jumeaux. Ils vinrent tous au monde ou furent baptisés le 15ᵉ jour du mois ; les 14 premiers sont tous morts, selon l'ordre de leur naissance à 15 mois de différence l'un de l'autre. Leur mère est morte en couches de son 15ᵉ enfant, ayant précisément 45 (ou 3 fois 15) ans. Le seul resté de cette famille singulière, nommé Martial L..., né le 15 avril 1761, épousa hier 15 janvier Léonarde P..., née le 15 janvier 1769 et, par conséquent, âgée de 15 ans. Les parents de la fille, qui sont de bons et riches labourateurs, voulaient lui donner pour dot 1.800 livres d'argent comptant, Mais Jean L..., son beau-père, a voulu, pour la singularité du fait, que son fils ne conclût que 1 500 livres, et les cent écus restant ont été placés aussitôt au dernier cinq, pour former une rente de 15 livres » ;

2° M. et Mᵐᵉ Sharp sont morts récemment à Dublin âgés de 111 ans. Les principales époques de la vie de ce couple centenaire offrent des circonstances remarquables. Ils sont morts le même jour, et l'un n'a survécu à l'autre que peu d'heures. Ils étaient nés tous deux le 1ᵉʳ avril 1673, ils avaient été mariés le 1ᵉʳ avril 1693 : leur premier enfant, qui fut une fille, naquit le 1ᵉʳ avril 1694, le second le 1ᵉʳ avril 1695, le troisième le 2 avril 1696, et le quatrième, le 1ᵉʳ avril 1723. Ces quatre enfants étaient encore à Londonderry, en Irlande. Leur fille aînée fut mariée à 18 ans, le 1ᵉʳ avril, et le premier jour du même mois de l'année suivante, elle accoucha de M. James Witham Mongomery, qui occupe actuellement un poste distingué dans les États-Unis de l'Amérique septentrionale.

Un Hermès des Propylées, par A. Conze (*Sitzungsber. d. Kgl. preuss. Akad. der Wiss.*, 14 janvier). — Il s'agit d'une copie, trouvée à Pergame, de l'Hermès des Propylées, exécuté par le célèbre sculpteur grec Alcimène, environ cinq siècles avant J.-C. Les débris de cette statue ont été découverts le 6 nov. dernier; on l'a reconstituée dans la mesure du possible; la tête, plus grande que nature, est bien conservée avec la face très barbue; un cordon lie au front et aux tempes la chevelure abondante qui retombe sur le cou. Les inscriptions du fût, en avant, sont bien conservées. On y lit, en bas : « Connais-toi toi-même », et plus haut : « Tu reconnaîtras ici l'œuvre magnifique d'Alcimène, l'Hermès des Propylées, que Pergamios a fait ériger. » Il s'agit évidemment d'une copie de la statue originale d'Alcimène que Pergamios, probablement contemporain de l'empereur Adrien, a fait exécuter. C'est une œuvre qui devait inspirer une profonde vénération au peuple; la copie en question est d'une exécution remarquable. Cette statue doit être placée dans le musée fondée par Hamdi-Bey, à Constantinople.

Les eaux magnétiques (*La Nature*, d'après *Engineering News*). On a longtemps révoqué en doute la propriété que possédent certaines eaux à aimanter le fer ou l'acier. Le fait est aujourd'hui bien démontré. M. Leighton, ingénieur-hydrographe à Chicago, mentionne trois sources de l'Indiana qui sont dans ce cas : l'une à Cartersburg Springs, l'autre provenant d'un puits foré au Fort Wayne. Ces eaux sont riches en acide carbonique et donnent lieu à un dépôt souvent très dense de fer magnétique. Chose singulière, dès que tout le gaz est dégagé, l'eau perd sa propriété magnétique. Il est probable, dès lors, que le fer y existe en solution sous forme de carbonate. Il suffit de plonger dans ces eaux, pendant cinq minutes, des aiguilles, des lames de couteau pour que ces objets en sortent aimantés. L'aiguille de la boussole dévie immédiatement au-dessus du liquide. Le pouvoir de la source de Fort-Wayne est plus accentué que celui des deux autres.

Observation d'une personne reconnaissant les couleurs par le toucher (*Compt. rend. Soc. de biol*, 23 oct. 1903). — Cette observation est due à M. Alfred Dugès, et le sujet en est M[lle] Clotilde A..., âgée de 22 ans, bien constituée, sans tares et n'ayant jamais eu d'affections nerveuses. Pendant l'opération, on lui couvre les yeux d'un bandeau noir, et quelqu'un lui prend le pouls pendant toute la durée de l'expérience. Le D[r] Dugès se tient à côté d'elle et surveille lui-même le pouls. Il demande à Clotilde ce qu'elle éprouve. « Je ne sens, dit-elle, rien d'anormal, aucune impression particulière : au bout de quelques minutes d'attente, je vois passer devant mes yeux comme un filet de gaze, et je sais alors que je puis sentir les couleurs. Lorsque j'en palpe une, en frottant légèrement du bout des doigts, *cette couleur passe devant les yeux et y reste en permanence pendant toute la durée du contact.* »

M. Dugès avait fait peindre, par son préparateur d'histoire naturelle, une bande de papier assez longue avec des carrés rouges, bleus, jaunes, verts, orangés ; on avait aussi laissé des carrés blancs : « Je voulais, dit M. Dugès, que le papier fut partout identique, afin de bien m'assurer que la sensation tactile resterait la même quant à la substance employée. D'autres papiers isolés étaient peints chacun d'une seule couleur, et un autre avec les trois couleurs rouge, bleu et jaune.

« Clotilde applique la pulpe du bout des doigts sur la bande coloriée, *que j'évite de regarder moi-même afin de ne pas donner lieu à une transmission de la pensée.* Clotitde reconnaît immédiatement et à plusieurs reprises, sans se tromper, malgré les changements de place du papier, le *rouge*, le *bleu* et le *jaune ;* le vert est vu *bleu* et l'orangé *rouge* avec quelque hésitation : les places blanches sont aussi nettement reconnues.

« On lui présente ensuite un carton d'environ 8 centimètres carrés avec le *rouge*, le *bleu* et le *jaune* par parties égales : elle dit immédiatement (en appliquant la main entière) qu'il s'agit d'un objet tricolore.

« Pendant ces exercices, le pouls ne souffre pas la moindre altération, pas plus que les mouvements respiratoires ; j'observe seulement deux ou trois fois une légère secousse spasmodique de l'avant-bras, et à la fin de la séance, les mains froides et un peu humides.

« Nous prenons alors un tube de verre ordinaire, dans lequel nous plaçons un cylindre peint en rouge, en bleu et en jaune, c'est-à-dire des trois couleurs que Clotilde reconnait toujours nettement; par le toucher sur les parois du tube, elle reconnaît aisément ces couleurs. Je termine la séance en introduisant le même cylindre dans un tube de verre *bleu très foncé* et l'expérience réussit encore. Enfin, cette demoiselle *lit* par le toucher plusieurs mots tracés en couleur ; elle distingue donc les formes des couleurs.

« Tel est l'exposé des faits. Peut on rapprocher ce phénomène de celui de l'audition colorée, par exemple ? Ou bien les différentes couleurs émettent-elles des radiations de longueurs différentes qui, par les extrémités nerveuses arrivent à l'encéphale pour y impressionner les centres optiques ? Le dermatoptisme a-t il quelque chose à voir ici ? Autant de questions que je dois laisser en suspens. »

On ne nous dit pas si Mlle Clotilde A.... est une sensitive. Dans tous les cas ce fait est à rapprocher de ceux de perception visuelle et de lecture par n'importe quelle partie du corps observés chez les sujets somnambuliques. A-t-on essayé de mettre les couleurs en contact avec une autre partie du corps que les doigts chez cette personne? Enfin, s'est on assuré qu'à l'œil elle n'a pas une tendance à confondre le vert avec le bleu, l'orangé avec le rouge, en un mot qu'elle n'est pas affectée d'un léger daltonisme ou d'un certain degré de dyschromatopsie, ce qui aurait permis, dans le cas de l'affirmative, de se prononcer sur la participation des centres optiques à la perception des couleurs?

Activité extracorporelle à distance (*Light*, 23 janv., d'après *Harbinger of Light*). — En 1878, Mme E.-H. Britten avait promis de visiter l'Australie, et on lui avait répondu depuis deux mois sans que rien du projet, ni de la réponse n'eût transpiré dans l'entourage du correspondant australien. Or, un soir qu'on expérimentait sur un sujet sensitif, celui-ci dit, dans l'état de demi-veille. « Il y a une femme ici. » On lui demanda si c'était un esprit, et il répondit : « Non, ce n'est pas une désincarnée. » Le sujet fit la description de la personne, mais on ne la reconnut pas. Il dit ensuite que la femme en question partait, et on lui ordonna de la suivre. Il décrivit un long voyage qu'il faisait, puis finalement vit entrer la forme dans un corps, son exacte contre-partie, assis devant un pupitre sur lequel il reconnut l'écriture du correspondant. On ne fut pas plus avancé, personne ne songeait à Mme Britten, lorsque les yeux de la sensitive tombèrent sur un ensemble de photographies réunis dans un cadre suspendu au mur ; elle prit la main de l'un des assistants, et de son autre main désigna la photographie de Mme Britten au milieu de 40 autres, disant : « La voici ! » Le correspondant de Mme Britten reconnut alors le signalement de cette dame, et se rappela la missive qu'il lui avait écrite. Lors de l'arrivée en Australie de Mme Britten, on l'interrogea sur ce fait, et elle dit qu'il lui arrivait souvent de se dégager de la sorte dans des conditions analogues, quand elle s'intéressait aux personnes habitant de grandes distances et devenait visibles à ces personnes.

L'envoûtement chez les Anciens et en Orient. (*Psych. Studien*, févr. 1904, d'après Siegmund Frænkel). — L'écrivain arabe Al Gahiz parle d'une pratique magique qu'on effectue comme il suit : « On modèle deux cierges de cire pour leur donner la forme de deux personnes, puis on les enterre secrètement, en les plaçant face à face si l'on veut porter ces personnes à s'aimer, dos à dos si l'on veut faire cesser l'inclination entre elles. » — Un remarquable maléfice est indiqué dans quelques vers du « Testament » de saint Ephrem ou Ephraïm : « Les magiciens égyptiens prirent, pour ruiner Moïse, de ses cheveux et de ses vêtements. Puis ils formèrent une image de Moïse, la placèrent sur une tombe et invoquèrent leurs démons contre lui. » Les cheveux, enlevés à Moïse lui-même devaient renforcer l'envoûtement. Chez les anciens Arabes, on fabriqua en argile l'image d'un homme qui avait été traître à ses serments, puis on dressa cette image et on proféra cette apostrophe : « Il a trahi ses serments, maudissez le ! » — Un dictionnaire persan rapporte la pratique suivante : on prend la queue grasse d'un mouton, on la perce avec des épingles, puis on la suspend, avec des formules magiques, au-dessus d'une vieille tombe et on place dessous une lanterne allumée. De même que la graisse fond peu à peu sous l'influence de la chaleur, l'individu visé devait tomber en consomption et mourir.

Sur les rêves prémonitoires, par G. v. P. (*Psych. Studien*, févr. 1904, d'après *N. Wiener Journal*). — Le cerveau, dit G. v. P., ne peut rien produire qui n'existe actuellement, n'ait existé, ou reste caché dans le futur. Il n'est pas douteux qu'il existe des rêves véridiques ; c'est une sorte de processus télégraphique qu'on observe surtout chez les sensitifs. Un médecin nous raconte ce qui suit : Je connais une dame, sensitive, qui non seulement voyait en rêve tous les décès qui allaient se produire dans la famille, mais encore une foule de petits événements qui se produisaient exactement le jour fixé... Cette vieille dame voyait en rêve, avec une exactitude pénible, lettres, dépêches, pièces d'argent, billets de banque, tout ce qui devait se présenter dans la journée.

Le professeur Meyer, de Halle, fut appelé un jour auprès de l'un de ses auditeurs qui venait de tomber gravement malade. Le malade affirma à son bien-aimé maître, qu'il avait eu un rêve

singulier dont il conservait le récit dans son pupitre. Il le pria de publier ce récit après sa mort. Le lendemain le malade mourut. Voici ce rêve : « J'ai rêvé que j'allais au cimetière de Halle, et y lisais les inscriptions tombales. A mon grand étonnement je lus sur une pierre tombale mon propre nom avec mes prénoms et la date de ma mort. » C'était bien le mois et le jour où l'étudiant mourut !

Une dame avait égaré un objet, elle le vit en rêve dans l'armoire à linge d'une autre dame, renfermé dans une cassette placée sur le deuxième rayon. Elle réclama l'ouverture de l'armoire et trouva effectivement l'objet en question à la place vue en rêve.

Les exemples de ce genre de rêves sont innombrables. Agrippa de Nettesheim disait : « Notre âme possède une faculté innée de tout percevoir, faculté obscurcie par le corps matériel et son état mortel, mais s'épanouissant dans toute sa compréhension lorsque l'âme délivrée du corps a atteint l'immortalité. »

Déjà Hippocrate disait que le meilleur remède est celui donné par les rêves, mais le monde actuel, submergé dans le matérialisme et l'athéisme, ne peut s'imaginer qu'un laïque dans le domaine médical puisse savoir davantage du diagnostic et du traitement des maladies, en l'état de somnambulisme ou même dans le sommeil naturel, qu'un médecin.

Les Noyés, par Sadoul (*France Médicale*, 25 sept., d'après *Rev. trad. popul.*, sept.). — Il existe à l'entrée de Baccarat (Meurthe-et-Moselle), vers Azerailles, une chapelle où est vénérée une vieille statue en bois, de sainte Catherine. Elle y est naturellement représentée avec la roue. Quand il y a une personne noyée dans les environs, on vient quérir cette roue et on la jette sur la rivière ; elle s'arrête infailliblement à l'endroit précis où gît le corps, qu'on n'a plus qu'à retirer pour l'inhumer en terre sainte.

(Dr Lux).

BIBLIOGRAPHIE

L'année électrique, électrothérapie et radiographique, par le Dr Foveau de Courmelles (Paris, Libr. polytechnique Ch. Béranger, 1904, in-18). — Le quatrième volume de l'*Année électrique* n'est pas moins intéressant que les précédents et comme eux apporte le résumé de toutes les découvertes et de tous les travaux effectués en électricité pure et appliquée dans le courant de l'année 1903, et particulièrement en électrothérapie, radiographie, photothérapie, applications industrielles de l'électricité, etc. Les chapitres les plus importants sont ceux concernant l'hygiène et la sécurité électriques que le récent accident du Métropolitain rend d'actualité, le radium et les rayons Becquerel ainsi que les rayons X et les rayons N, avec les applications de radiations au traitement de certaines maladies, comme le cancer, la tuberculose, etc. La compétence spéciale du Dr Foveau de Courmelles est un garant de la haute valeur de ce livre aussi instructif pour le grand public qu'utile au savant par les innombrables renseignements qu'il fournit.

Dr Lux.

—

The Coming One. A prophecy. (Celui qui vient. Une prophétie), par A. Steward Hubbard (Los Angeles, 1903). — L'auteur explique d'abord ce qu'il faut entendre par fils de Dieu ; ce sont des hommes parfaits tels que Bouddha et Jésus ; ils ont le pouvoir de la résurrection. D'autres que les deux grands missionnaires nommés peuvent acquérir ce pouvoir, et il en est qui l'ont acquis. Suit l'histoire d'un homme qui a été ressuscité par des êtres invisibles et qui est donné aux lecteurs comme modèle de ce que peut la volonté de l'incarné qui veut triompher de la mort. L'opuscule se termine par la prédilection céleste de l'avénement de « Celui qui vient. »

NOTE. — La direction de l'*Uebersinnliche Welt* nous prie de reproduire l'appel suivant :

« Les personnes qui possèdent des photographies et des gravures représentant des *phénomènes occultes, des lieux hantés, des apparitions de fantômes, des états somnambuliques, hypnotiques et magnétiques, des phases intéressantes de séances, des matérialisations, des effluves magnétiques*, *des appareils d'investigation ou de contrôle, des médiums et des personnages connus dans le mouvement occultiste,* sont priées de vouloir bien nous les faire parvenir.

Nous avons l'intention de rendre par la suite ces matériaux accessibles au public au moyen de vues cinématographiques et de conférences pour attirer l'attention sur l'occultisme. Les photographies seront reproduites par nous-mêmes, afin d'offrir à l'expéditeur toutes garanties pour leur retour.

Il est inutile de faire ressortir l'importance d'une semblable collection (abstraction faite de l'usage de propagande) pour ce qui concerne l'histoire du développement de la médiumité, du spiritisme et de l'occultisme. C'est pour cette raison que le soussigné espère qu'on mettra à sa disposition un grand nombre de gravures.

Max Rahn (Berlin-N, Schonhauser-Allee, 42. rédacteur de l' « Uebersinnliche Welt. »

PAGINATION A RECTIFIER

Les volumes de la " Lumière " sont formés de deux années ; 1904 est la 2e série d'un volume.

Par erreur on a fait une mauvaise pagination à partir de janvier.

Comme à la *Table des matières* on indiquera les pages telles qu'elles auraient dû être, il est urgent pour tout collectionneur de paginer dans l'ordre. No de janvier 1904, commencer par la page 193 en suivant jusqu'à 225.

Le Gérant : Martelet.

TROYES, IMP. MARTELET, RUE THIERS, 101

LA LUMIÈRE



L'OD ET LA VIE DES CRISTAUX

On sait que le mot « Od » a été introduit dans la science par le baron de Reichenbach il y a soixante ans. Il lui servait à désigner des effluves ou des radiations émanés des êtres vivants, des cristaux, des astres, de tous les corps de la nature, effluves connus d'ailleurs depuis la plus haute antiquité, car il y a eu toujours des sensitifs pour en constater l'existence. Malheureusement le réactif physique ou chimique manquait à Reichenbach pour en faire la preuve ; il n'avait pour réactif précisément que les sensitifs et cela ne pouvait suffire à la science officielle qui assimile les sensitifs à des détraqués ou à des hystériques. Il n'y a donc pas à s'étonner que Dubois-Reymond ait traité l'od de « mythe ».

Mais voici que M. Charpentier, à la suite de M. Blondlot, redécouvre ces radiations, ou du moins d'autres voisines, sous le nom de « rayons N » et les décèle par des réactifs tels que le platinocyanure de baryum et le sulfure de calcium, susceptibles de devenir phosphorescents sous l'influence d'un grand nombre de radiations et en particulier de ces rayons N. Nous devons hautement féliciter M. Charpentier d'avoir eu l'idée d'appliquer ces réactifs aux effluves du corps des animaux et de l'homme. Mais il y aura sans doute encore fort à lutter avant que la science veuille bien reconnaître que ces rayons N, qui émanent un peu de tous les corps de la nature, sont apparentés avec cet od tant honni et, chez l'homme, avec ce magnétisme plus honni encore.

Notre but n'est pas de traiter ici à fond la question de l'od. Nous nous bornerons à quelques généralités et examinerons cette force en particulier chez les cristaux.

***

Reichenbach, dit M. de Rochas, « consacra la fin de sa vie à des études sur certaines radiations émises par les animaux, les végétaux, les cristaux, les aimants, et en général par toutes les substances dont les molécules présentent une orientation bien déterminée. Ces radiations étaient perçues seulement par quelques personnes douées d'un système nerveux particulièrement impressionnable, et elles l'étaient avec une double polarité comme dans les phénomènes électriques, soit à l'aide du sens thermique (*chaud* ou *froid*), soit à l'aide du goût (*acide* ou *nauséeux*), soit enfin à l'aide de l'œil préalablement hyperesthésié par un long séjour dans l'obscurité (*lueurs rouges* ou *bleues*).

« Reichenbach constata, en outre, qu'on trouvait ces radiations dans la lumière solaire, dans l'électricité et dans le magnétisme terrestre ; qu'elles se produisaient par le frottement, par le son, par les actions chimiques et en général par tout déplacement moléculaire. C'est pour cela qu'il appela cette force nouvelle *od*, d'un mot sanscrit signifiant « qui pénètre tout ».

«... La voix de Reichenbach resta sans écho dans le monde savant. Comment admettre, en effet, que certaines personnes pussent voir des rayons que tout le monde ne voyait pas ? et cela, pour comble d'absurdité, à travers les corps opaques ? Etait-il possible que des objets fussent mus par la simple volonté ? Bien certainement, dans tout cela il n'y avait que supercherie plus ou moins consciente et naïve crédulité. L'expérimentateur avait beau invoquer le très grand nombre de sensitifs (parmi lesquels des savants !) dont les affirmations concordaient, les doctes professeurs des Universités allemandes répondaient que, dans la science, on doit tenir compte seulement des phénomènes susceptibles d'être reproduits à volonté et perçus à la fois par un nombreux auditoire. C'est là, en effet, la base des cours, et ce sont les cours qui procurent les appointements. Aujourd'hui, on pense encore un peu de même parmi les physiciens ; toutefois on montre plus de réserve pour se prononcer *a priori* sur la possibilité ou la non-possibilité des faits nouveaux, grâce aux rayons Rœntgen qui ont dérouté toutes les théories admises (ce qui est encore bien plus vrai des effluves des métaux radio-actifs). »

C'est une chose bien triste ! Tout ce qui n'émane pas d'un savant titré et patenté est accueilli avec méfiance pour ne pas dire plus. Ainsi le Dr Gustave Le Bon a fait des expériences remarquables sur les radiations nouvelles ; c'est à peine si on en trouve de loin en loin une vague mention ; quant à ses théories, au moins aussi légitimes que celles de quiconque, on fait tous les efforts pour les étouffer... jusqu'au jour où elles reparaitront « démarquées ».

Mais revenons à l'od. Dans ses *Lettres odiques-magnétiques* (trad. de l'allem. par Cahagnet, 2e édit., 1897), Reichenbach a en quelque sorte donné la synthèse de tous ses travaux sur l'od. Malgré les quelques répétitions que cela entrainera, nous tenons à donner *in extenso*, comme entrée en matière, les passages de cet opuscule qui concernent l'od :

« Procurez-vous, dit Reichenbach, un cristal de roche naturel aussi grand que possible, un spath gypseux, par exemple, d'environ deux palmes de long, ou un tungstène, ou un cristal de roche du mont Gothard d'un pied de long ; posez le horizontalement sur le coin d'une table ou d'une chaise, de sorte que les deux bouts le dépassent librement. Mettez alors une personne sensitive devant le cristal, en l'invitant d'approcher le plat de la main gauche des bouts dudit cristal à trois, quatre ou six pouces de distance ; il ne se passera pas une demi-minute sans que le sensitif vous dise que, du bout de la pointe supérieure du cristal, il lui vient un souffle fin et frais contre la main, et que, par le fond sur lequel le cristal a pris naissance, il lui vient quelque chose de tiède à la main. Elle trouvera le souffle frais, agréable et rafraîchissant, et le tiède désagréable et accompagné d'une sensation contrariante et presque répugnante qui, si elle durait un peu, s'emparerait de tout le bras en lui imprimant comme une fatigue. Lorsque je fis cette observation pour la première fois, elle était aussi neuve qu'énigmatique ; personne ne voulut y croire. En attendant, je l'ai répétée à Vienne avec des centaines de sensitifs ; on l'a trouvée avérée en Angleterre, en Écosse, en France, et chacun peut en faire la preuve, car il y a des sensitifs partout. Tenez votre main gauche à la proximité d'autres points du cristal, par exemple contre ses arêtes latérales ; vous sentirez également tantôt quelque chose de tiède, tantôt de la fraîcheur, mais partout, par comparaison, plus faible qu'aux deux bouts qui sont en opposition polaire. Comme les sensations opposées sont excitées sans qu'on touche les cristaux, étant à la distance de plusieurs pouces, il devient évident qu'il sort quelque chose de ces soi-disant pierres à demi-organisées, qu'il en découle et rayonne ce que la physique ne connaît pas encore et qui annonce son existence par des impressions matérielles, quoique nous n'ayons pas la faculté de le voir.

« Mais, comme les sensitifs, par leur impressionnabilité, sont notablement plus aptes à percevoir que d'autre hommes, l'idée me vint de savoir s'ils ne pourraient nous surpasser encore sous certains rapports par le sens visuel, s'ils ne seraient pas en état d'apercevoir quelque chose de ces émanations des cristaux dans une profonde obscurité.

« Pour en avoir la preuve, je portai dans une sombre nuit (mai 1844) un grand et puissant cristal de roche chez une demoiselle Angélique Sturmann, sensitive à un haut degré. Le hasard voulut que son médecin le professeur Lippich, très en renom parmi les pathologues, fût présent. Nous établîmes une obscurité parfaite dans deux chambres, dans l'une desquelles je posai le cristal. Il ne se passa qu'un peu de temps avant

qu'elle me désignât le lieu où je l'avais déposé. Elle me dit que tout le corps du cristal était pénétré d'outre en outre par une fine lumière et qu'au-dessus de la pointe s'élevait une flamme bleue de la grandeur d'une main, ayant un mouvement onduleux et constant, parfois scintillant en forme de tulipe et se perdant par le haut en fine vapeur. Lorsque je retournai le cristal, elle vit s'élever du côté obtus une fumée moite, rouge-jaune. Vous pouvez vous imaginer le plaisir que cette déclaration me fit. Ce fut ma première observation. Parmi des milliers d'autres qui se sont succédées depuis sur les cristaux avec d'innombrables variations, et par lesquelles le fait fut bien établi, par une quantité de sensitifs, que les perceptions sensorielles qui arrivent par les cristauv, sont accompagnées de phénomènes lumineux qui se suivent peu à peu, étant bleus, rouge à jaune, les couleurs sont polairement opposées l'une à l'autre et ne peuvent être aperçues que par des personnes sensitives... Il faut... l'obscurité absolue. La lumière du cristal est si fine et généralement si faible que si l'on apercevait un indice d'une autre lumière dans la chambre obscure, cela suffirait pour éblouir l'observateur, c'est-à-dire pour amortir momentanément son aptitude sensitive à percevoir une si faible lumière... Pour les sensitifs moyens, il faut pour la plupart du temps un séjour d'une à deux heures dans l'obscurité jusqu'à ce que leur œil soit délivré suffisamment de la surexcitation de la lumière du jour ou de la lampe, et qu'il soit assez préparé pour reconnaître la lumière du cristal. Oui ! il m'est arrivé, dans bien des cas que des sensitifs faibles n'avaient encore rien aperçu dans la troisième heure, et que cependant, dans la quatrième, ils parvenaient à très bien voir luire les cristaux et à se convaincre de la réalité de leur projection lumineuse.... D'après leur consistance subjective et objective, ces apparitions ne sont pas de la chaleur, malgré qu'elles font surgir des sensations qui ressemblent au tiède et au frais ; car ici on ne peut imaginer une source de calorique... Elles ne sont pas de l'électricité, car l'excitation manque pour l'effluve éternel qui sourd ici... Ce ne peut être ni magnétisme ni diamagnétisme, puisque les cristaux ne sont pas magnétiques et que le diamagnétisme n'agit pas dans le même sens dans tous les cristaux... Cela ne peut être de la lumière ordinaire ; car, quand même cette lumière apparaîtrait ici, elle ne produit nulle part des sensations tièdes et fraîches. En somme, que sont les apparitions décrites ?... J'ai devant moi les manifestations d'une dynamide qu'il m'est impossible de classer parmi celles qui sont connues... Cela prendra le milieu entre le magnétisme, l'électricité et le calorique ; mais cela ne peut être identifié avec aucun des trois, et dans cette perplexité je l'ai, en attendant, nommé *Od.*

« ... Chez les cristaux j'ai observé que le point sur lequel ils ont fait leur croissance, était toujours tiède nauséeux, et d'une lueur jaune-rouge, et qu'ils étaient frais et d'une lueur bleue vers les pointes du haut. On peut poursuivre cette règle jusqu'aux cristallisations filamenteuses et aux solidifications où la forme du cristal est presque imperceptible. La base des cristaux est donc *od*-positive et la pointe *od*-négative... »

***

Pour faire mieux saisir l'importance de ces phénomènes, nous entrerons dans le détail de quelques-uns d'entre eux d'après la traduction anglaise de l'ouvrage de Reichenbach. (*Researches on Magnetism*.... Trad. par Gregory, 1850) :

Reichenbach place les substances sur lesquelles il expérimente dans la main du sujet mis en état de catalepsie avec insensibilité, puis dans la main du même sujet à l'état normal. L'action obtenue est la même qualitativement, mais quantitativement beaucoup plus intense à l'état de catalepsie.

Dans ces conditions, les cristaux bien formés produisent, comme l'aimant, un spasme tonique des doigts, avec cette distinction que les uns attirent la main, l'autre ne l'attire pas. Les substances amorphes ou à cristallisation confuse ne produisent ni spasme ni attraction. Parmi les cristaux inactifs on peut signaler le sucre en pains, le marbre de Carrare, la dolomite, le quartz compacte, et les cristaux à orientation multiple dans la masse qu'ils forment tels que la prehnite, l'argent natif de Kongsberg, etc. Le groupe actif comprend tous les cristaux isolés ou ceux qui sont groupés de manière que leurs axes principaux soient parallèles ou à peu près dans la masse, comme la célestine, différentes variétés de gypse, l'hémalité fibreuse rouge et brune.

Voici d'ailleurs comment se classent les cristaux actifs : 1° Cristaux forçant la main à se fermer sur eux sans spasme notable : antimoine métallique, mica, sucre-candi, lencite, hornblende, bismuth métallique, pyrites de fer, feldspath, boracite, topaze, alun, cristal d'or, etc, etc.

2° Cristaux forçant la main à se fermer, mais ne l'attirant pas : cristal de roche, minerai de fer magnétique ou spéculaire, etc.

3° Cristaux forçant la main à se fermer spasmodiquement et attirant la main à leur approche : grès cristallisé de Fontainebleau, spath calcaire,

arragonite, tourmaline froide ou chaude, béryl, gypse, spathfluor, etc.

La force, qui produit ces effets, appartient à la matière, non comme telle, mais en vertu de la forme et du mode d'agrégation de cette matière. Elle présente son maximum d'intensité en deux points opposés du cristal, les pôles de l'axe principal, et elle est plus énergique à l'un des pôles qu'à l'autre. De plus de l'un des pôles émane un effluve froid, de l'autre un effluve tiède. Les effets sont bien ressentis par les sensitifs et analogues à ceux que produit l'aimant.

Reichenbach a constaté que la barytine, le spathfluor et le gypse conviennent le mieux pour les expériences. Il conseille aux personnes qui désirent expérimenter de faire, en face des pôles des cristaux, perpendiculairement à ceux-ci, et sans les toucher, des passes avec la main, en commençant par la paume et continuant par le médius jusqu'au bout des doigts et en consacrant environ 5 secondes à chaque passe. La sensibilité varie chez la même personne selon les circonstances et l'état de santé ou de maladie. Il est des personnes qui ressentent les effets de la force dès l'approche du cristal, d'autres qui les sentent déjà au bout des doigts quand le cristal est à la paume de la main; d'autres, enfin, ne les éprouvent qu'après le passage de la main ou seulement toutes les quatre ou cinq passes. Le mieux est de placer la main dans le méridien magnétique, les doigts dirigés vers le sud.

La force, qui agit dans le cristal, agit également dans l'aimant, dans lequel elle se surajoute au magnétisme. Elle peut être transportée sur les autres corps, même sur le fer et sur l'acier, mais sans leur communiquer les propriétés magnétiques. Ajoutons ici que le pôle du cristal correspondant au pôle négatif de l'aimant, le plus puissant, provoque une sensation de fraîcheur, c'est le pôle od-négatif; l'autre pôle est le pôle od-positif, le plus faible des deux. Le pouvoir coërcitif de cette force est faible : le papier perd très vite la propriété acquise par son transport sur lui ; la porcelaine la retient 2 minutes, l'argent allemand et le fer doux 5 minutes, l'acier 10 minutes, du moins dans les expériences avec Mlle Sturmann. Cette même force traverse tous les objets, mais à des degrés divers. La capacité de saturation des objets est vite atteinte. La force augmente avec le volume du cristal. La température du cristal n'a aucune influence sur le phénomène. Enfin, fait que nous ne saurions trop faire ressortir, *cette force n'attire que la substance vivante*. Nous reviendrons plus loin sur quelques autres phénomènes mécaniques provoqués par les cristaux mis en contact avec la main des sensitifs, parce que ces phénomènes font ressortir, en même temps que la polarisation odique des cristaux, surtout la polarisation odique de l'homme.

Dans son ouvrage intitulé : *Der sensitive Mensch* (L'homme sensitif), publié en 1854-55, Reichenbach analyse de plus près les sensations thermiques éprouvées par les sensitifs. Dans les expériences faites sur un très grand nombre de personnes, on a toujours constaté que le pôle od-négatif produit une sensation de froid ou de fraîcheur sur la main gauche (face palmaire), et le pôle od-positif une sensation de tiédeur ou rien, ou du moins une sensation de fraîcheur bien moins accentuée que l'autre pôle. L'inverse s'observe avec la main droite. Très souvent le pôle od-négatif laisse se dégager comme un souffle froid, le pôle od-positif comme l'haleine tiède répugnante d'un museau d'animal — bien entendu quand on opère avec la main gauche. La distance optimum pour la production du phénomène est de 20 à 30 centimètres. Notons enfin qu'il y a aux deux pôles des alternances plus ou moins marquées de fraîcheur ou de tiédeur de l'effluve, comme s'il se produisait des zones ou des ondes odiques à chaque pôle, mais avec prédominance du froid au pôle od-négatif, du chaud au pôle od-positif.

Le pôle od-négatif d'un cristal se trouve toujours au point où la formation cristalline progresse ou a progressé le plus, là où elle est le plus développée et le plus complète ; le pôle od-positif siège dans la partie où la formation cristalline est la moins avancée. La base des cristaux, le fond sur lequel il a pris croissance, est odiquement positive, tandis que le sommet, le point où se fait l'attraction pour l'incorporation de nouvelles molécules est od-négatif. Ces faits ont été établis par les perceptions des sensitifs. C'est ainsi qu'on a encore constaté que les arêtes vives d'un cristal (d'alun, par exemple) sont beaucoup plus fraîches que les arêtes obtuses.

Enfin, lorsqu'on forme une pile ou une colonne de cristaux avec les pôles de nom contraire en contact, on obtient un renforcement considérable des phénomènes.

Il est bon de remarquer que les résultats sont les mêmes, quel qu'ait été le mode de formation des cristaux, qu'ils aient été obtenus par la voie sèche ou la voie humide, qu'ils soient de formation naturelle ou artificielle.

Dr Lux.

(*A suivre.*)

LA PENSÉE EST UN ÊTRE VIVANT ET CONSCIENT

L'étude expérimentale de l'hypnotisme, celle de l'instinct des animaux mettent en évidence le rôle joué par la pensée comme force consciente et capable d'agir au-dehors de l'agent qui l'a émise, et le rôle joué par le Conscient Universel, tant pour diriger la pensée humaine dans les profondeurs de ce qu'on a appelé le subconscient, que la pensée animale, dans l'accomplissement de ses actes instinctifs. Le passage suivant de Durand de Gros vient à l'appui de notre dire :

« J'affirme à un hypnotisé que dans 365 jours et à telle heure précise il éprouvera le besoin irrésistible, la nécessité d'accomplir un certain acte bizarre, absurde et répugnant ; et cela dit j'efface en lui pour jamais le souvenir de ce qu'il vient d'entendre.

« Les 365 jours s'écoulent et pendant cet intervalle cet homme n'a aucune connaissance, aucune idée, aucun soupçon de cette suggestion à terme qui lui a été imprimée. Mais le moment fatal arrive..., alors c'est comme un démon qui soudain prend possession de lui et qui le contraint bon gré malgré d'exécuter l'acte prescrit.

« Ne vous paraîtra-t-il pas de toute évidence qu'un être intelligent et bien informé a présidé avec une attention et une patience infatigables à l'accomplissement lointain de cette prophétie, et qu'une volonté réfléchie et inflexible s'est trouvée unie à cette intelligence ? Mais cette intelligence et cette volonté occultes ne sont pas celles du moi proprement dit... ; les attribuer à la subconscience est assurément l'explication la plus naturelle qui nous reste. »

Durand de Gros, obligé de tenir compte de cette intelligence douée de volonté qui semble agir à l'insu du moi du sujet, supposa qu'en dehors de la conscience normale, il existait une série d'autres moi présidant aux fonctions des ganglions échelonnés de la corticalité du cerveau à l'extrémité inférieure de la moelle, et l'ensemble de ces moi ou sous-moi, comme il les appelait encore, constituait pour lui la subconscience. A notre avis, cette intelligence et cette volonté existent bien, mais doivent s'interpréter autrement. Ainsi les phénomènes de la suggestion posthypnotique prouvent bien qu'il existe un subconcient, c'est-à-dire des pensées capables d'émerger subitement dans notre conscience normale.

En général, les pensées, jusqu'à plus ample informé, nous semblent apparaître, nous le verrons plus loin, comme des êtres vivants détachés de l'âme qui les a produites et restant en communication vibratoire avec elle et avec le cerveau ; elles possèdent une sorte de conscience propre à elles, une sorte de désir d'action qu'elles réalisent dès que les autres pensées mises en jeu par les opérations de l'esprit s'y prêtent. C'est ce qui explique la réminiscence de faits oubliés de longue date.

Justement le phénomène de la suggestion posthypnotique met en évidence le rôle joué par la pensée comme force distincte de celui qui l'a émise. Ainsi l'ordre que l'hypnotiseur donne au sujet d'accomplir un acte donné dans un temps prescrit, est une pensée qui, agissant en dehors de la sphère cérébrale du magnétiseur, restera présente à l'esprit de l'hypnotisé jusqu'à réalisation de l'acte final.

Supposons que l'hypnotiseur prescrive à une personne endormie de lui écrire au bout d'un nombre donné de mois et d'années, à un jour et à une heure fixées. La personne à son réveil ne se rappelle en aucune façon l'ordre suggéré, et lorsque le jour et l'heure seront arrivés, elle sera comme poussée à accomplir l'acte commandé par l'hypnotiseur, se donnant toutes sortes de raison, s'il y a lieu, pour le légitimer. Cet acte posthypnotique s'accomplit sans que la conscience normale en ait été avertie depuis le réveil jusqu'à l'accomplissement de l'acte. Du moment que cet acte suggéré a pu s'exécuter bien longtemps après la suggestion et au moment fixé, il faut bien que l'idée de cet acte et le désir de l'accomplir aient été conservés dans l'esprit d'une façon ou d'une autre. Or, si l'idée de cet acte à accomplir s'était conservée seulement dans l'esprit, ce dernier n'aurait pas eu la force suffisante, dans le cas de réussite de la suggestion, pour se rappeler, au moment voulu, la nécessité de l'accomplir ; car l'idée de cet acte se conservant sous forme de vibrations communiquées aux cellules du cerveau matério-périsprital, ces vibrations, si intenses soient-elles au début, s'amortissent à la longue, et à l'époque où l'acte devrait se réaliser, il y a longtemps que la vibration nerveuse, atténuée, éteinte, serait devenue impuissante à susciter par elle-même une impression psychique dans la conscience normale. Ce ne peut donc être le cerveau du sujet qui ait conservé d'une façon suffisamment intense le souvenir de l'ordre donné ; ce ne peut être alors que la pensée de l'hypnotiseur; celle-ci sera donc restée en rapport avec

l'idée de l'hypnotisé jusqu'à ce qu'elle ait obtenu de lui son plein effet.

Et ce qui prouve d'ailleurs qu'il ne s'agit pas d'un simple emmagasinement passif de la part du cerveau, mais qu'au contraire il existe dans l'esprit, un rappel actif effectué par une pensée qui est obligée de se rappeler sans cesse l'acte à accomplir, s'il doit être accompli, ce sont les considérations suivantes : il faut pour que l'acte soit accompli au temps prescrit qu'il y ait eu dans notre organisation psychique une force capable de faire attention au temps écoulé et à celui qui restait encore à parcourir pour atteindre le jour désigné par la suggestion. La force en question, qui s'est montrée capable de mesurer le temps, était donc intelligente, puisqu'une mesure de temps implique à la fois la conscience d'une addition de minutes, d'heures ou de jours, ou mieux de points de repère successifs, la conscience du souvenir du jour écoulé comparé à celui qui s'écoule, la comparaison du jour écoulé avec l'époque où doit se réaliser l'ordre donné, enfin le jugement qu'un des jours qui surviennent dans le temps est bien celui qui correspond à la date de son accomplissement.

Que s'est-il donc passé dans ces conditions ? Le voici à notre avis : La pensée projetée par l'hypnotiseur est une force vivante, chargée d'accomplir chez l'hypnotisé l'acte prescrit ; elle reste en rapport avec l'esprit du sujet jusqu'à ce qu'elle ait accompli l'acte pour lequel elle a été émise, construite en quelque sorte. Cette volonté-force émise reste en rapport avec l'esprit dans tout l'intervalle de temps qui sépare la suggestion donnée de son accomplissement.

Mais le moment de réaliser la suggestion est arrivé. Comme le sujet a donné, ne l'oublions pas, son consentement volontaire ou involontaire à la suggestion, au moment où elle fut émise, ou du moins s'est trouvé sous l'empire intense, complet, de l'hypnotiseur lors de l'injonction, la pensée-force, qui est restée en rapport avec lui, éveille alors dans son esprit le désir sympathique de réaliser ce qu'elle-même contient et exprime en quelque sorte dans tout son être. Un travail commun s'opère ; l'âme appelle, sous l'action de cette pensée-force, toutes les images et idées, tous les sentiments, capables de concourir à l'accomplissement de l'acte, et, dans des conditions heureuses toutes ces forces psychiques appelées et coordonnées vers le but final réussissent à le réaliser.

La pensée-force de l'hypnotiseur et l'âme du sujet n'ayant par elles-mêmes qu'une vertu limitée d'exécution, et ne possédant pas le pouvoir voulu d'extériorisation spécial ou de mouvement spontané pour provoquer les actions réflexes coordonnées des centres automatiques cérébro-médullaires, on est obligé d'admettre que l'exécution dépend d'un autre agent conscient, intelligent ; cet agent saisit par une sorte d'intuition les modalités exprimées par les pensées et il les développe dans le sens de la conservation de ces pensées, son but visant la conservation de la vie des individualités organiques.

On le voit, le processus de la suggestion post-hypnotique met en évidence deux choses :

1° Toute pensée exprimée continue à vivre en dehors de l'esprit qui l'a émise.

2° Il existe un agent qui est universel, puisqu'il s'applique à tout ce qui vit et tend à conserver tout ce qui vit en tenant compte des propriétés les plus saillantes exprimées par les êtres vivants ; il développe tous les organismes suivant le principe de la moindre action en leur faisant effectuer le minimum de dépense.

A chaque pensée émise par l'âme correspond un état interne particulier. L'âme est le siège d'une modalité des plus mystérieuses; elle éprouve une impression intime et l'intimité de cette impression a été souvent désignée par l'expression d'état intensif de l'âme.

Mais, quoiqu'il en soit, il semble qu'à l'occasion de toute impression intensive, interne, de l'âme, une pensée soit émise, et cette pensée, à son tour petite âme tend à se développer suivant un déterminisme inflexible par le concours intelligent du Conscient Universel.

*
* *

Les phénomènes de suggestion à l'état de veille fournissent également des preuves à l'appui de notre thèse.

On dit par exemple à un individu qu'on présuppose suggestionable bien qu'il n'ait jamais été endormi : « Vous ne pourrez pas détacher la main de ce mur. » Il ne croit pas à l'efficacité de la suggestion qu'on veut lui imposer ; il se fait fort de donner un démenti, applique la main sur le mur et malgré tous ses efforts ne peut parvenir à la détacher avant l'autorisation de l'hypnotiseur.

Le profond psychologue naturaliste qu'était Durand de Gros, avait tenté d'expliquer l'existence des faits de ce genre par la supposition, déjà indiquée plus haut, qu'il existait en dehors de notre moi principal une série d'autres individualités qu'il appelait des « sous-moi » ou « moi subconcients » (1). « Le moi principal, disait-il,

(1) Le système nerveux étalé en longueur suivant un axe, appelé axe céphalo-rachidien, est constitué par

ce que chacun de nous appelle son moi, ne remplit guère que le rôle de chef d'orchestre dans le concert polypsychique.. Les moi subconscients ne s'en tiennent pas au rôle de secrétaires et de serviteurs obéissants de la superconscience. Non ; et l'on peut dire en toute vérité que si celle-ci est la reine de la ruche, c'est plutôt comme reine fainéante, et que si elle règne, elle ne gouverne pas. » Chose étonnante ! « c'est que, dans certaines expériences de suggestion, on la surprend en révolte ouverte contre sa souveraine, refusant invinciblement de lui obéir pour n'écouter et ne suivre que les ordres d'une volonté étrangère, celle du suggestionneur (1) ».

Supposerait-on, en raisonnant d'après l'hypothèse du polypsychisme de Durand de Gros, en suivant la théorie de la subconcience de cet auteur, qui cite à son appui des exemples analogues aux nôtres, qu'un certain nombre de sous-moi auraient accepté la suggestion se plaisant à contredire le moi principal encore incrédule, et pour ce à développer, dans le cas particulier, l'effort de contraction musculaire voulu pour empêcher la main de se détacher du mur ? Mais alors, d'où leur proviendrait leur puissance, puisque, quand il s'agit d'un individu sain, ces sous-moi ne peuvent pas le tirer d'un déséquilibre mental, source d'une désintégration quelconque? D'ailleurs chez un sujet suggestionné à l'état de veille, en pleine possession de ses facultés de raisonnement et dans l'état d'incrédulité complète, tous les sous- moi devraient, si réellement ils existaient, se subordonner à la façon de voir du moi principal plus puissant qu'eux.

Et d'autre part si les sous-moi s'étaient trouvés en désaccord avec le moi principal au sujet de la suggestion précitée, l'âme aurait eu conscience d'une lutte active engagée entre les sous-moi qui participent à sa manière de penser et les sous-moi antagonistes, étant donné que ces derniers étaient au même titre que les autres en état de communication intuitive spontanée, avec l'âme ; ou au moins l'âme aurait éprouvé un sentiment d'inquiétude, aurait eu, ce qui ne s'est pas présenté dans ce cas particulier, l'idée de ne pouvoir résister peut-être à la suggestion de l'hypnotiseur. Ainsi, Laverdant, suggestionné à l'état de veille, « l'esprit constamment lucide... se révoltait à l'annonce manifestement et outrageusement absurde à ses yeux qu'il allait perdre l'usage de ses jambes ou de ses bras d'Hercule (il était très fort), qu'il allait bégayer, qu'il allait perdre entièrement la notion d'une des lettres de l'alphabet, qu'il allait oublier son nom, etc. » Aussi devant l'évidence du fait accompli, était-il « confondu et atterré. »

D'après la théorie de Durand de Gros, les sous-moi du sujet n'agissent pas en subissant une contrainte de la part du suggestionneur, mais par une sorte d'adhésion libre voulue. Or ici les sous-moi, qui se plaisent à agir contrairement à la volonté du moi principal, agissent par caprice, car c'est assurément un acte déraisonnable de la part d'un sous-moi qui est pourtant censé posséder, d'après la thèse même de l'auteur, une intelligence merveilleuse et une aptitude à agir toujours conformément à ses intérêts vitaux rationnels, que de s'abandonner sans raison à l'influence souvent pernicieuse d'autrui ; d'autre part cette théorie, déjà en contradiction flagrante avec elle-même, ne tient pas assez compte du phénomène de contrainte souvent brutale qui se produit, en tout cas, toujours visiblement chez tout sujet qui exécute la volonté d'un hypnotiseur.

Et si, nous livrant ici à une analyse plus complète des conditions d'existence revêtues par les sous-moi, nous les considérions dans leur mode d'action réciproque et dans leur rapport intime avec l'âme, nous constaterions que leur existence soulève de telles difficultés qu'elle nous apparaîtrait comme une pure impossibilité. Nous reviendrons plus loin sur cette question. En un mot les sous-moi ne peuvent exister.

Mais alors, du moment que l'esprit est impuissant à résister à la puissance d'une suggestion, du moment qu'il n'y a eu, d'autre part, aucune force intelligente consentante dans le subconscient, force est d'admettre que l'esprit du sujet a subi d'une façon ou d'une autre, l'influence de quelque chose d'étranger agissant dans son propre esprit et y pesant en quelque sorte pour s'opposer directement à lui. Ce quelque

---

quatre organes principaux n'en formant en réalité qu'un, le cerveau, le cervelet, la bulbe et la mœlle, composés chacun de centres nerveux ganglionnaires plus ou moins importants. Ceux-ci, sièges des sous-moi, dans la théorie de ce dernier auteur, sont préposés à l'enregistrement et à l'élaboration des impressions sensitives venues du dehors, ainsi qu'au fonctionnement des muscles et de la pensée, entre autres, sous l'influence ou à propos du stimulus apporté par ces mêmes impressions venues du dehors. Les divers centres nerveux de la mœlle, siège par exemple des sous-moi médullaires, forment des ganglions nombreux juxtaposés les uns aux autres, et sériés en une chaîne continue.

(1) Dans cette théorie, on suppose « que chaque centre nerveux de l'axe céphalo-rachidien des vertébrés est la représentation et la reproduction phylogénique du ganglion cérébroïde constituant le cerveau propre de chacun des zoonites ou zoïdes, c'est-à-dire des animaux dont la réunion constitue l'organisme total de l'annelé par simple juxtaposition bout à bout. Nos centres nerveux subcérébraux sont eux-mêmes de véritables cerveaux, quoique subalternes, et en chacun d'eux réside, comme dans le cerveau supérieur, une individualité psychique un moi distinct, une conscience propre ».

chose ayant de l'énergie, et d'autre part étant intelligent et conscient, est fatalement une pensée-force intelligente et consciente, celle même de l'hypnotiseur, celle qui émanait donc de lui.

Voici un nouvel exemple que nous empruntons à Durand de Gros: « Vous faites joindre les mains à un hypnotisé vigil (c'est-à-dire à l'état de veille) et vous lui donnez la suggestion qu'il ne peut pas les séparer. Il veut et désire fortement vous infliger un démenti, et il est visible qu'il ne néglige rien pour y parvenir. Mais que constate-t-on alors si on examine de près? On constate qu'une fraction du système musculaire, des abducteurs des bras — lesquels n'ont pas été visés par la suggestion, — se contracte à son tour avec energie pour déterminer cette séparation. Maintenant, qu'un secours étranger arrive à ce dernier sous forme de tractions exercés sur les bras de dedans en dehors, par une personne présente ou par le suggestionneur lui même, et alors que voyons-nous? Les mains menacées font appel à toute leur vigueur et se serrent l'une contre l'autre, convulsivement, désespérément ».

Comme on le voit, d'après cet exemple, la pensée de l'hypnotiseur à réussi à s'imposer aux centres nerveux sensitifs et moteurs qui, chez le sujet, président aux mouvements du bras, de l'avant-bras et des mains. Tant que la pensée de l'hypnotiseur agit, l'hypnotisé ne peut séparer les mains, et même si on veut l'aider, il y a quelque chose en lui qui s'oppose à l'aide même qu'on lui apporte ; on dirait que la pensée de l'hypnotiseur a réussi à se mettre en contact suffisamment direct avec les centres nerveux du sujet pour y faire naître des influx capables de réaliser son désir. Elle leur a imposé son influence. Mais les coordinations vaso-motrices et musculaires qui réalisent cette pensée dénotent une intelligence agissant localement sur les centres nerveux coordinateurs eux-mêmes, et sur les influx nerveux, et les nerfs qui en partent. Comme d'autre part, cette pensée, qui ne peut être plus intelligente que le moi conscient de l'hypnotiseur même qui l'a émise, n'a pu d'elle-même coordonner sur place des mouvements dont elle ignore la nature dans un organisme qui, d'ailleurs, n'est pas à elle, il faut admettre que cette pensée a réussi à faire partager son désir suffisamment puissant à un être intelligent, capable d'agir localement dans l'organisme de ce sujet, après avoir sympathisé avec elle. Mais quelle représentation peut-on se faire de cet être intelligent? Est ce un de ces sous moi préposés au fonctionnement d'un des centres ganglionnaires? Est-ce une monade, un atome plus intelligent qu'un autre qui dirige, dans le ganglion dont il fait partie, tous les atomes qui constituent ce dernier? Faudrait-il alors supposer que cette pensée-force émise par l'hypnotiseur aurait réussi à imposer son désir à tous les atomes directeurs ou subordonnés des centres ganglionnaires? Cette dernière hypothèse n'est pas soutenable, car une pensée émise est incapable par elle-même de diriger des influx nerveux dans les muscles, de coordonner des centres entre eux; elle ignore ce qu'est un vaisseau, un muscle ou un nerf, ainsi que l'endroit où ils peuvent se trouver (1), la connaissance de leur situation exigeant un pouvoir d'extériorisation et de perception qu'elle n'a pas.

D'autre part, le fait que les muscles de la main ont subi chez le sujet en question une coordination appropriée au but poursuivi par l'hypnotiseur semble montrer que les centres ganglionnaires ou plutôt que les monades directrices de ces centres se concertent elles mêmes sous forme de vibrations nerveuses émises spontanément par elles dans le but de rendre leur action synergique. Mais pour que ces monades puissent se concerter, il faut non seulement qu'elles se soient averties réciproquement de la totalité des actions qui se produisent sans cesse dans chacune d'entre elles, chose impossible et qui reviendrait en outre à leur donner à toutes le même degré de puissance, — il faut, en outre, non seulement qu'elles possèdent une mémoire absolument parfaite, mais encore qu'il y ait une autre monade plus puissante qu'elles et qui les dirige elle-même, et cette monade, nouvelle contradiction, serait capable par elle-même de faire échec au moi principal qui pourtant doit être toujours le plus puissant. Mais qui ne voit que de semblables monades auraient des propriétés tellement merveilleuses qu'il semble vraiment téméraire de les en doter?

(1) Elle l'ignore 1° du fait que le magnétiseur qui l'a générée, émise, ignore lui-même partiellement ou totalement la topographie de la région du sujet qui est l'objet de la suggestion, et en particulier la topographie nerveuse; celle-ci actuellement n'est pas encore possédée dans tous les détails de sa structure intime par les anatomistes modernes, en dépit de leurs plus patientes recherches. Le magnétiseur n'a donc pu léguer à la pensée qu'il a créée une connaissance anatomique qu'il ne possède pas lui-même et que, d'ailleurs, il lui est impossible d'acquérir en soi, et à fortiori quand elle s'applique à un individu particulier, chacun présentant dans sa structure des différences individuelles caractérisques.

2° Du fait que l'hypnotiseur ignore l'art d'agir sur les cellules ganglionnaires pour y produire, y répartir, leur faire émettre des quantités d'influx nerveux appropriées au fonctionnement particulier des muscles ou de faisceaux musculaires, ou en général d'organes déterminés, etc., etc.

Devant cet amas de faits contradictoires, nous concluons ceci : l'existence de monades centrales préposées à la direction de chaque ganglion est possible ; en tout cas, elle n'est pas absurde. Mais ce que notre analyse met en pleine lumière, c'est que cette coordination motrice admirable ne pouvant être le résultat du consensus de monades directrices, si intelligentes qu'on les suppose, et d'autre part ne pouvant être déterminée uniquement par la pensée-force de l'hynoptiseur, on est bien obligé d'admettre qu'elle est due à l'action adjuvante d'un autre facteur qui est une force consciente et souverainement intelligente. C'est cette force qui agit sur les monades directrices, si tant est qu'elles existent. On peut l'identifier avec le *Conscient Universel.*

***

Cette force universelle, consciente, est agissante dans toute la nature ; c'est elle qui conduit les animaux dans l'exécution de leurs actes instinctifs si admirables ; c'est elle qui intervient activement dans les phénomènes de cristallisation, qui détermine, chez les cristaux, la présence en eux des deux pôles positif et négatif, bleu et rouge, et qui agit dans la réparation des parties mutilées.

De tout temps, les expérimentateurs ont été frappés de voir la nature intelligente des réflexes observés chez les animaux comme chez l'homme. « Ainsi une grenouille décapitée... se livre avec ses pattes à un manège ingénieux et évidemment réfléchi, pour écarter la pince de l'expérimentateur qui la blesse, ou faire disparaître une goutte d'acide nitrique qui la brûle » (Durand de Gros) ; et de même on voit des paraplégiques réagir « contre des excitations que le sujet déclare ne pas sentir, par des mouvements appropriés qu'il n'a pas voulus non plus, et qui ne sont pas d'ailleurs en son pouvoir. » (Du même). Aussi l'illustre physiologiste Claude Bernard, frappé par de semblables faits, déclarait il en 1869, au sujet de l'intelligence qui se manifeste chez les êtres vivants : « Les expériences physiologiques nous démontrent que cette force n'est point concentrée dans le seul organe cérébral supérieur, et qu'elle réside au contraire, à des degrés divers, dans une foule de centres nerveux inconscients, échelonnés tout le long de l'axe cérébro-spinal, et qui peuvent agir d'une façon *indépendante*, quoique coordonnés hiérarchiquement les uns aux autres. » Bon nombre d'expérimentateurs, à la suite de Claude Bernard, ajoutaient : « Si maintenant cette sensibilité, cette volonté et cette intelligence incontestables des centres nerveux subcérébraux, se manifeste malgré leur isolement du centre cérébral, « siège unique de la conscience », eh bien alors, c'est que nous avons à faire ici à une sensibilité, à une volonté et une intelligence *inconscientes*, et tout s'explique par là. » (Durand de Gros.)

Comme on le voit, on suppose qu'il existe une intelligence inconsciente, ce qui est contradictoire, car une intelligence se manifeste par des actes intelligents, c'est-à-dire coordonnés vers un but donné, quel qu'il soit, et fatalement elle ne peut arriver à ce résultat que si elle a conscience des actes qu'elle doit grouper, des moyens qu'elle doit rassembler pour arriver à ce but pour lequel elle a à fonctionner. Aussi, dire qu'il y a intelligence sans conscience, c'est dire que l'être qui en est doué peut exécuter une action ayant un but sans connaître ce but, et en outre sans connaître les moyens d'y parvenir. Dans le langage philosophique, cette erreur a été souvent qualifiée de monstruosité. « La doctrine du pur automatisme des centres nerveux inférieurs — je néglige la thèse par trop absurde de l'inconscience — est aussi fausse et aussi irrationnelle que la doctrine cartésienne et bufonienne du pur automatisme des animaux inférieurs à l'homme, sur l'échelle des êtres. » (Dur. de Gros).

Ainsi donc, puisqu'il est avéré qu'il existe une intelligence agissant au niveau des centres médullaires, bulbaires et cérébraux, et que d'autre part cette intelligence fatalement dénote une conscience chez celui qui la possède, cette conscience si extraordinairement complexe appartient ou bien à des individus intelligents ganglionnaires ou bien à un être intelligent distinct des ganglions, mais agissant localement à leur niveau. Nous avons vu plus haut, quel amas de contradictions soulevait l'hypothèse d'individus intelligents siégeant dans chaque ganglion, individus qui non seulement seraient obligés d'avoir conscience des trillions de combinaisons et de vibrations moléculaires, qui se passent à chaque instant à l'intérieur d'un ganglion, mais d'avoir conscience en outre, par une sorte de double vue merveilleuse, inexplicable, et sans avoir à leur appui le moindre organe des sens, de ce qui se passe en dehors d'eux, non seulement d'avoir conscience, dis-je, de ce qui se passe dans les ganglions voisins et éloignés, mais encore à la périphérie de l'organisme, et souvent même à quelque distance de l'organisme (comme on pourrait facilement en donner la preuve). Dès lors une seule hypothèse reste plausible, c'est celle d'un être intelligent, conscient, agissant chez tous les organismes vivants pour les diriger dans toutes ces diverses actions dont l'exécution

parfaite leur donne un caractère pour ainsi dire automatique.

Qu'il existe, dans chaque ganglion, des molécules ou des atomes ayant un pouvoir plus important que les autres, je ne le conteste pas ; que chaque atome ait dans la nature sa conscience propre, et par cela même un rudiment d'intelligence, je ne le conteste pas non plus; mais en tant qu'un groupe moléculaire, atomique ou monadique, ganglionnaire ou autre, joue, de par sa situation anatomique, un rôle plus ou moins prépondérant, au point de vue hiérarchique, dans l'ensemble des réactions auxquelles il contribue, ce groupe, n'agit alors que par une force universelle qui, utilisant cette situation même qu'il possède, le dirige dans l'accomplissement, approprié à sa capacité de fonctionnement, de tous ses divers actes fonctionnels.

Il existe encore de nombreuses preuves, dans les divers domaines de la vie, de l'existence de la pensée, force vivante extériorisée et consciente, ainsi que de celle du Conscient Universel, cette Pensée de Dieu, Pensée-Force souverainement vivante et agissante, manifestée partout où est la Vie. Ces preuves, nous nous réservons de les produire dans des articles subséquents.

Dr Marc.

SAINTCYRFLOR

Acrostiche, d'après le très joli dessin de la marque de fabrique



La phtisie ou tuberculose pulmonaire considérée comme le fléau qui ravage le plus notre pauvre humanité, est la plus curable des maladies quand on s'y prend à temps.

Dathan de Saint-Cyr.

Si je t'aime, d'amour et foi,
Avec ivresse et pure joie,
Il est bien sûr, que, toute en toi,
Nous ouvrirons, des jours, la voie
Très bénie. Et, loin des douleurs,
Comblant les désirs de mon âme,
Y répandras-tu les bonheurs,
Rayons vitaux du zéphirâme ?
Fais luire à mes yeux tout ton or,
L'amour l'attire et, très unie
Où bat mon cœur d'un franc essor,
Règne sur moi, rends-moi la vie !

Lucie Grange.

M. Dathan de Saint-Cyr, dont nous avons publié la biographie avec portrait dans le n° 275, a publié un livre qu'il est urgent de lire (voir à la couverture du présent numéro). On fera œuvre utile dans les sentiments de la « Lumière » en propageant la connaissance du vrai et puissant remède, la « Saintcyrflor ».

En même temps que nous publions ces quelques lignes en faveur de la découverte de cet éminent bienfaiteur de l'humanité, nous sommes heureux d'annoncer que la « Lumière » a en lui un dévoué collaborateur. Nous collaborons réciproquement à nos œuvres humanitaires.

LE MALADE GUÉRI

A M. Dathan de Saint-Cyr.

Une fleur passagère, une vaine peinture
Illuminaient mes jours de leur douce clarté ;
Et le long du chemin, errant de tout côté,
Je suivais de mon sort la douteuse aventure.

Soudain, dans tout mon être, un froid, mauvais augure,
Avait éteint en moi la force et la fierté.
Je ne soupirais plus après chaque beauté,
Et je ne goûtais plus les dons de la nature.

Tout semblait me vouer au pire des destins ;
Mon pauvre corps, maigri par des maux inhumains,
Naviguait sans relâche au royaume de l'ombre,

Pour finir sans regret une vie aussi sombre.
Quand un ami survint, me fit part d'un trésor,
Et maintenant, je vis, grâce à la Saintcyrflor !

Télémaque de Cavaillon.
(Le Sonnet).

REVUE UNIVERSELLE

Forme et équilibre de la Terre (*Cosmos*, 2 janv.) — Il semble démontré qu'au cours des âges l'axe de la terre a varié, c'est-à-dire que les pôles terrestres ont changé de place sur le globe. Il ne faut pas confondre ce fait avec la variation d'inclinaison de l'axe sur l'écliptique, variation

qui n'a d'ailleurs rien d'impossible à priori, et qui se trouve peut-être en quelque relation avec le fait précédent. Il semble démontré, disions-nous, que l'axe de la terre s'est déplacé ; à la période crétacée le pôle Sud était voisin du cap Horn, à la période tertiaire il se rapprochait du sud de l'Afrique ; « dans les périodes de transition, dit M. F. C. Girard, il s'avança jusqu'au 55° degré de latitude actuel, soit dans l'Atlantique, soit dans l'océan Indien. »

Or, on sait, d'après les calculs de sir John Murray, que la différence de superficie et de cubage des continents connus, donnerait un excédent de près de 500 milliards de tonnes en faveur de l'hémisphère boréal, et Élisée Reclus a montré qu'en faisant une coupe du globe suivant un plan bien choisi en dehors de l'axe de rotation, on verrait que la majeure partie des continents est placée sur un hémisphère qu'on peut appeler terrestre, l'autre étant presque exclusivement marin ; le premier renfermant plus des 8 dixièmes des terres. Cependant la terre reste en équilibre, les pôles ne se déplaçant plus, et M. Girard pense qu'elle a atteint son équilibre définitif (nous n'oserions être aussi affirmatif que cet auteur).

On a remarqué que le pôle magnétique présente, près du pôle Nord, avec lequel il ne se se confond nullement, des déplacements plus amples que le pôle magnétique Sud ; c'est ce qui a conduit certains savants à attribuer à la terre, ou du moins à sa masse solide, la forme d'un tétraèdre ou d'une toupie « ce qui, en dehors des attractions astrales, expliquerait l'obliquité de l'écliptique, et certains mouvements secondaires du globe terrestre »; cette conception est due surtout à Lowthian Green (1875). Quoiqu'il en soit, la terre est aplatie au pôle Nord et renflée à l'Équateur, ce qui est un argument en faveur de la stabilité de son axe. Mais le pôle Sud est-il également aplati ? L'absence de terres assez vastes dans l'hémisphère austral entre 55° et 60° latitude Sud ne permet pas d'exécuter les mesures géodésiques qui seraient nécessaires pour l'établir.

M. Girard fait d'abord un raisonnement par analogie. La planète Mars qui est « achevée » comme la terre, « offre plutôt une figure aplatie légèrement au Nord et allongée au pôle positif qui est le pôle Sud. C'est seulement sur les planètes non refroidies, Jupiter, etc,, que l'aplatissement des deux pôles se fait remarquer. » L'équilibre terrestre exige que le poids de l'hémisphère austral soit égal à celui de l'hémisphère boréal ; on a longtemps supposé l'existence d'un vaste continent dans la région du pôle Sud ou antarctique. Les dernières expéditions de Gerlache et de Nordenskiöld paraissent prouver qu'il existe là plutôt un archipel. Il faut donc une autre cause pour établir le balancement d'équilibre, et celle-ci se trouve tout naturellement dans la surcharge d'eau, qui balance le poids des terres émergées dans l'hémisphère boréal. Dès que l'équilibre du globe se trouve compromis en un point, l'action régulatrice des océans est là pour le rétablir instantanément. (Ainsi, la perte de poids qui résulterait de l'extraction intensive de la houille dans l'hémisphère boréal, et de sa combustion consécutive ne produira jamais la rupture d'équilibre, et les cataclysmes rêvés par certaines personnes).

M. Girard rappelle encore, que la terre peut être comparée à une dynamo. Les « courants doivent agir et réagir aux pôles avec plus d'intensité, que sur les autres points de la surface terrestre. Ces courants, assez puissants pour maintenir la direction de l'aiguille aimantée, ont certainement sur les matières avoisinant les pôles des actions d'apports et de déports ; l'anode et la cathode doivent être chargées différemment. » Au pôle Nord (pôle négatif du magnétisme terrestre), il y a donc déport, donc aplatissement, tandis que le pôle Sud (pôle positif du magnétisme terrestre) s'allonge. Car le circuit est nécessairement fermé ; le courant se maintient régulièrement du Nord au Sud, au moins en surface, tandis que le retour a lieu en partie par les hauteurs atmosphériques, d'où les aurores polaires.

Il y a donc combinaison d'actions électro-magnétiques et mécaniques pour donner à la terre cette forme de sphéroïde-toupie, dont il a été question plus haut. Le liquide océan se porte, dans l'hémisphère austral, là où il est nécessaire pour balancer et compenser les poids différents des points chargés de l'autre hémisphère ainsi que certains effets d'attractions astrales. Cette action paraît « particulièrement se produire au golfe de banquise, se prolongeant du 70° au 78° parallèle Sud, sur la longitude de 140° ouest », golfe qui est fermé vers le 80° parallèle par les volcans l'Erebus et le Terror. « Le vaisseau de l'expédition suédoise (l'*Antarctic*) a été brisé, malgré sa construction spéciale, sous l'accumulation et la pression des glaces de la banquise, soulevées et désagrégées par l'invasion et la poussée des eaux d'équilibre ; invasion qui se produit chaque fois que le mouvement conique de la Terre arrive au sommet de l'écliptique, et change de direction ; c'est ce mouvement qui maintient la profonde échancrure de la banquise. »

Action de l'esprit sur le corps (*Rev. de l'hypnot.*, janv. 1904). — M. Podiapolsky, vice-président de la Société de naturalistes de Saratov (Russie), hypnotisait une femme qui avait déjà eu de nombreuses grossesses ; avant l'une des séances elle lui dit qu'elle serait bientôt de nouveau enceinte ; après la séance, cette femme dit qu'il n'était pas impossible qu'elle eût des jumeaux de sexe différent. M. P. lui dit brusquement, pour couper court à la conversation : « Eh bien ! quand cela serait, quel mal y aurait-il ? » Cette conversation avait lieu en mars 1901 et en février 1902 la femme mit au monde des jumeaux de sexe différent. M. P. ne pense pas que le fait soit dû à un simple hasard et y voit plutôt le résultat d'une suggestion directe, involontaire de sa part, subie dans un état posthypnotique de suggestionnabilité exagérée. M. P. est convaincu que la suggestion peut agir sur le fœtus et il rapproche son action des faits de *télégonie* bien connus chez les animaux et même chez l'homme. Voici en quoi consiste la télégonie : ou bien les enfants d'un second mariage ressemblent au premier mari défunt ; ou bien une femme blanche veuve d'un nègre produit des enfants mulâtres quoique mariée à un européen blanc. On a voulu voir là une sorte d'imprégnation, pour ne pas dire infection, de l'organisme maternel par le sang du fœtus ayant subi l'influence paternelle.

M. P. rapproche les phénomènes télégoniques des impressions visuelles de la mère. Il cite plusieurs cas parmi lesquels nous choisirons les suivants : « Une femme, au début de la grossesse, assiste au supplice de la roue, et elle donne le jour à un enfant dont les membres présentent des fractures juste aux endroits où la roue a passé sur le corps du supplicié (Malebranche, Lavater)... Mme M. habitait depuis longtemps avec son amie Fanny B. Celle-ci avait un signe bizarre sur le corps ; c'était une tache d'un rouge foncé, présentant comme l'empreinte d'une main, avec la paume et les doigts. Cette empreinte était située en partie sur la poitrine, en partie sur le cou. La mère de Fanny B., grosse de cette dernière, avait été effrayée par un incendie et avait porté la main à son cou. La femme de mon ami, le Dr F., contracta pendant sa grossesse l'habitude de frotter d'un doigt de sa main droite le côté droit de son nez. Quelqu'un lui dit que cela pouvait exercer une certaine influence sur son enfant. En effet, son fils présente une raie oblongue, de couleur lilas, sur le côté droit du nez... Une jeune femme était en train d'arranger sa vaisselle, tout à coup une souris lui saute sur l'avant-bras lequel était justement tout à fait à nu. Cette femme était au début d'une grossesse. L'enfant qui naquit ensuite présentait à l'avant-bras une petite éminence velue en forme de dos de souris. » Il n'est même pas nécessaire, pense M. P., que la femme ait vu l'objet, il suffit que celui-ci lui ait été décrit et que cette description l'ait vivement impressionnée et produit une suggestion.

Les cas de *transmission de l'état maternel* sont nombreux. « Schneider rapporte le cas d'un fils qui a hérité d'un geste caractéristique de sa mère, morte en le mettant au monde, en sorte qu'il ne peut être ici question d'imitation. Un exemple historique atteste qu'un des enfants illégitimes de Louis XIV, conçu au cours d'une crise de larmes et de repentir de Mme de Montespan, pendant les cérémonies du jubilé, garda toute sa vie un caractère si singulier que les courtisans l'appelèrent « l'enfant du jubilé ».

M. P. cite ensuite un grand nombre de faits de *transmission de l'état paternel*. On a vu des habitudes se transmettre pendant plusieurs générations dans une famille, sans qu'on puisse expliquer le fait par l'imitation : par exemple, dans une observation de Galton, un geste spécial fait par le bras droit pendant le sommeil chez le père, le fils et la petite-fille.

« Dans tous les cas ci-dessus mentionnés, dit M. P., nous avons affaire ou bien à une habitude constituée, ayant son équivalent physiologique dans le cerveau et s'étant fixée souvent pendant le sommeil (ce qui est tout particulièrement remarquable) ; ou bien à une suggestion. La suggestion s'est imposée à la faveur d'une agitation, d'une peur ou d'une émotion..., alors que le pouvoir de contrôle est affaibli ou suspendu et l'impressionnabilité exagérée. Or, le sommeil hypnotique est précisément de tous les états de réceptivité psychique celui qui se montre le plus efficace ». On peut considérer la cellule génératrice (masculine ou féminine) comme recélant et transmettant la suggestibilité, et c'est vrai pour la transmission de l'état psychique du père et de la mère. Chez celle-ci les impressions visuelles aiguës pendant la grossesse se transmettent par l'intermédiaire de l'action créatrice exercée par la mère sur le fœtus.

Un phénomène de lévitation (*L'Echo du Merveilleux*, 15 fév.). — Ce fait a été observé par le Dr M... chez un rebouteur d'Orval, sur le Cher, le nommé Louis Jean. Un voisin du rebouteur ou du sorcier, comme on l'appelle dans son village, vint en pleine nuit chercher le Dr M..., pour le mener auprès de Louis Jean qui était depuis quatre heures sans connaissance et sem-

blait délirer. Le Dr M... trouva le sorcier en pleine fièvre, avec une température de 40°8, un pouls intermittent, du délire ; il pensa à une congestion. Peu après le malade sortit de sa léthargie et regarda fixement le Dr M..., étonné de le voir là. Le Dr M... s'excusa en disant qu'il avait été appelé et ne faisait que son devoir. Louis Jean le remercia et ajouta : « Ne soyez pas inquiet : *j'ai été imprudent.* Je puis défaire ce que j'ai fait. » Il renvoya les deux voisins qui étaient près de son lit, puis se leva, s'habilla sans aide, sortit en disant : « Attendez-moi deux minutes. Vous ne le regretterez pas. » Jean Louis reparut au bout de deux minutes, les vêtements ruisselants d'eau. Le docteur crut qu'il était tombé dans le Cher, mais Jean Louis lui dit : « Que non, *j'ai défait ce que j'avais fait...* » Il ferma la porte, fixa un instant un objet brillant dont le docteur ne put reconnaître la nature, « et là, devant moi, ajoute le Dr M..., en pleine lumière, sans que la moindre supercherie fût possible, je vis « le sorcier » quitter peu à peu le sol, s'élever à une dizaine de centimètres et se diriger ainsi vers son lit, dans un état d'immobilité complète. Son corps, arrivant en contact avec son lit, mit fin à cet extraordinaire phénomène. Louis Jean parut se réveiller et devant moi, stupéfait, je vous l'avoue, il se plongea dans les draps. Je touchai ses vêtements : ils étaient bien mouillés et je n'avais pas été le jouet d'une illusion quelconque. » Il trouva la température abaissée et plus de trace de congestion ; le malade ne paraissait se souvenir de rien. Plus tard le Dr M... alla revoir le sorcier, qui ne le reconnut pas et se montra très gêné quand le docteur lui rappela ces faits.

Suicide par suggestion (*Psych. Studien*, nov. 1903, d'après *Lancet*). — Ce fait, rapporté par Mackintosh, concerne un ecclésiastique de 34 ans qui s'est suicidé dans des conditions inexplicables. Il avait fait une chute de bicyclette, était rentré à son domicile pour changer de vêtements, avait retiré un revolver d'un tiroir de la commode, l'avait chargé, puis s'était tué. Si le revolver avait été serré dans un autre lieu, le suicide, que rien ne justifie, n'aurait probablement pas eu lieu.

Mackintosh pense que la chute avait déterminé une commotion cérébrale, plaçant le blessé dans cet état psychique particulier où l'on commet toutes sortes d'actes dont on ne se souvient pas ensuite et qui sont même entièrement en contradiction avec la conduite habituelle du sujet. La vue du révolver lui aurait donné, par une association morbide d'idées, celle de le charger, de l'appuyer contre sa tête et de presser la détente. Tout cela se serait fait *automatiquement*, et même sans impulsion morbide, le sujet n'ayant pas sa conscience.

Le psychologue est cependant en droit de se demander si quelque circonstance antérieure, ayant frappé l'imagination du sujet, n'aurait pas exercé quelque influence, ne lui aurait pas *suggéré son acte*. Or, quelques jours auparavant les journaux avaient publié, parmi leurs faits divers, celui d'un ecclésiastique qui s'était suicidé de cette manière. Bien que le sujet n'eût parlé de ce fait ni à sa femme ni à personne de sa connaissance, il n'est pas vraisemblable que le récit lui en eût échappé, d'autant plus qu'il s'agissait d'un confrère, ce qui devait naturellement beaucoup l'impressionner. Le souvenir de ce fait aurait joué ainsi un rôle fatal dans l'enchaînement des idées du sujet.

Puis, il ne faut pas oublier l'action fluidique ou magique qui détermine parfois la répétition des faits d'une certaine nature.

Le cas de télépathie (*ou plutôt de rêve prémonitoire*) *de Di Salva* (*Luce e Ombra*, 1er janv.). — Di Salva, de Bagheria, s'est présenté à la police pour lui faire connaître les faits suivants : La nuit dernière (29 nov. 1903), dormant dans la maison de Bagheria, il rêva, vers 2 heures du matin, que des cambrioleurs venaient lui voler des porcs qu'il élevait dans une étable près de la maison d'habitation. Il se réveilla et préoccupé de son rêve étrange, il se rendit vers l'étable pour surveiller les lieux. Vers les 4 heures, bien que le vent fît rage, il entendit du bruit ; c'était comme si l'on voulait forcer la porte ; effectivement deux individus, après avoir fait sauter la serrure, entrèrent et se disposaient à accomplir leur vol, quand Di Salva les attaqua courageusement avec une masse de fer. Les deux malfaiteurs surpris s'enfuirent, abandonnant par terre un baril et une chaudière de cuivre. Di Salva mit ces objets entre les mains de la police qui n'a pas encore réussi à se saisir des voleurs.

Les objets « Médecine » des Indiens, par A. Dorsey (*American Anthropologist*, oct.-déc. 1903). — On sait que chaque tribu indienne a en grande vénération certains objets ou groupes d'objets qui sont la « médecine » ou protection occulte de la tribu. Ainsi chez les Kiorvas la « médecine » de la tribu est une image appelée *taime* ; chez les Omahas c'est une grande coquille, chez les Arapahos une pipe, chez les Chéyennes quatre flèches peintes chacune d'une couleur

différente, rouge, blanche, jaune, noire. En réalité le gardien héréditaire des flèches n'en conserve que trois, la noire manquant. Il y a 60 ans toute la « médecine » des Cheyennes avait été capturée par les Pawnees, après une lutte racontée différemment. La tradition varie aussi quant au nombre de flèches faisant partie du faisceau de l'Etoile du matin. Les Cheyennes purent rentrer en possession de leurs flèches, sauf la noire, qui est la plus importante. Celle-ci resta en possession du Gros-Aigle, chef des Pawnees, et elle est actuellement sous la garde de Tchupirikata (Etoile Blanche), la fille du Gros-Aigle.

Une conférence de Madame d'Espérance sur les matérialisations (*Light*, 14 et 21 nov. 1903). — Nous empruntons le résumé de cette conférence à la *Revue d'études psychiques* de février 1904 : Madame d'Espérance a donné dernièrement à l'Association des Spiritualistes de Londres une conférence intitulée : « Ce que j'ai appris sur les matérialisations, par ma propre expérience. »

Elle rappelle d'abord avec quelle incrédulité a été accueilli, un peu partout, ce phénomène, à tel point que des spirites, parfaitement croyants aux autres manifestations médianiques, n'ajoutaient pas foi à celle-ci. Elle raconta dans quelle circonstance elle assista, pour la première fois, à une matérialisation ; elle relata différents cas de ce phénomène, s'étant produits avec plusieurs « esprits » ; l'on a pu lire la plupart de ces récits dans le livre de la conférencière : *Shadowland.*

Madame d'Espérance énumère les précautions qui ont été prises, surtout en des séances qui ont eu lieu à Newcastel, pour empêcher toute tricherie : le médium fouillé, ligoté, cacheté comme un colis, attaché à une chaise. Lorsque A. Aksakof fit son voyage en Angleterre, à la recherche d'un médium qu'il voulait soumettre à l'étude du Comité scientifique de Saint-Pétersbourg, Madame d'Espérance l'accompagna et put ainsi connaître quelques personnes douées d'un médiaunité pour les matérialisations.

Elle relate, d'après l' « esprit Hummer Stafford », comment se produit le phénomène en question. Chaque corps dans la nature émet des effluves dont d'autres corps se servent pour leur propre développement : il en résulte un mouvement d'échanges universels, ne cessant jamais. De même, dans une séance, des « esprits » hâtent et activent la production par les assistants d'effluves qui servent à constituer les formes temporaires au moyen desquelles ils se rendent tangibles et visibles.

« En effet, — remarque la conférencière — lorsque plusieurs personnes sont réunies dans une chambre, dans une demi-obscurité, les émanations de leurs corps peuvent, dans certains cas, être vues par des assistants, même non-clairvoyants. On voit comme une sorte de vapeur légèrement lumineuse au-dessus de la tête, des épaules des coudes et parfois des genoux et des pieds. Souvent elle se concentre graduellement vers les doigts et sa densité augmente jusqu'à paraitre un voile transparent formé de fibres de coton cardé, flottantes et plus ou moins lumineuses. Tout le monde peut les voir, mais elles n'offrent encore aucune consistance au toucher.

Sous l'influence d'une force d'attraction qui leur est propre ou qui leur est communiquée par quelque agent extérieur, on les voyait se mêler, se rassembler pour former une masse d'une telle densité qu'elle devenait bientôt appréciable au toucher.

Un certain nombre des assistants accusent sur la face et les mains comme le contact d'une toile d'araignée.

Un soir Madame d'Espérance était dans le cabinet tout à fait obscur, tandis que la chambre était vivement éclairée. Elle ressentit une forte oppression ; l'air lui semblait épais et lourd. La sensation désagréable de toiles d'araignée devint si pénible qu'elle écarta les rideaux du cabinet médianique, afin de pouvoir respirer. Les assistants virent alors, aussi bien qu'elle-même, le cabinet plein d'une substance brumeuse blanchâtre, aussi épaisse que la vapeur d'eau s'échappant d'une machine et que l'on pouvait apprécier au toucher. Elle disparaissait dans tous les endroits sur lesquels tombait la lumière vive. Aussi, dès que l'on s'en aperçut, on referma les rideaux et les assistants, en introduisant les mains entre ceux-ci, sans laisser pénétrer la lumière, pouvaient encore saisir la substance mystérieuse, qui disparaissait de leurs mains dès qu'elle était exposée à la lumière. Ce phénomène se produisit à deux reprises et tous les assistants l'attestèrent de leurs signatures.

Cependant les médiums et ceux des assistants qui émettent beaucoup de fluide ont le pouls accéléré ; les tempes battent avec force, et la tête devient chaude. Les mains, les pieds et les autres parties du corps frissonnent. Après la séance, il reste un état d'épuisement, de faiblesse, de fatigue physique, qui disparaît après quelques heures de repos ou de sommeil.

Comment cette matière revêt-elle une forme et devient-elle animée ? Mme d'Espérance rappelle que les théosophes prétendent qu'elle n'est que le corps éthéré du médium, et qu'elle est animée

par le subsconscient de celui-ci et non par les esprits désincarnés, comme le déclarent constamment eux-mêmes les êtres matérialisés. Mme d'Espérance, qui est spirite, combat, naturellement, cette théorie, en faisant remarquer que, pour l'admettre, il faudrait attribuer aux médiums des facultés extraordinaires. En tous cas, la conférencière est d'avis que les fluides nécessaires aux matérialisations ne viennent pas uniquement du médium, mais bien aussi, dans une certaine mesure, de tous les assistants.

La deuxième partie de la conférence n'est pas moins intéressante. Elle est surtout occupée par la description de plusieurs séances, que Mme Espérance tire d'un ouvrage intitulé : *Harper i Luften*, écrit par un avocat ; ce sont évidemment les mêmes séances dont il est question à la page 196, du *Pays de l'Ombre*, de Mme d'Espérance.

Voici un passage fort remarquable emprunté au compte rendu de la deuxième séance.

Ce fut très peu de temps après le début de la séance que l'on vit avec surprise, une forme d'homme sortir tranquillement du cabinet et, s'arrêtant un instant près du médium, examiner chacun successivement, comme en cherchant quelqu'un. Personne ne se figura d'abord que ce n'était pas un homme ordinaire.

L'on attendit en silence qu'il prît la parole. Lorsque son regard tomba sur M. A..., il se dirigea d'un pas ferme et grave vers lui. M. A..., se leva, lui tendit la main, qu'il prit avec émotion et tous deux se tenaient debout, face à face. Nous étions tous frappés de la profonde ressemblance qui existaient entre eux ; aussi aucun de nous ne fut surpris d'entendre M. A... s'écrier avec la plus vive émotion : « John ! mon frère John ! »

L'esprit s'empara de la main gauche de M. A..., et serra d'une façon toute significative, entre ses doigts, l'anneau que portait celui-ci, puis après l'avoir encore longuement regardé, il se retira doucement dans le cabinet.

M. A..., dit alors qu'aucune erreur n'était possible ; que le port, les traits, les mouvements étaient bien ceux de son frère, mort depuis cinq ans. On avait toujours remarqué leur grande ressemblance. La bague lui avait appartenu, et il l'avait portée pendant de longues années ; à sa mort elle était échue à M. A..., qui depuis l'avait toujours portée.

Dans les séances suivantes, ce fut surtout « Nepenthès » qui se matérialisa. C'était une femme d'une beauté éblouissante. Une fois, elle se prêta à produire le moulage de sa main dans la paraffine fondue. Le lendemain, l'on porta l'empreinte à M. d'Almari, mouleur en plâtre fin, qui tira une épreuve de la main. Lui et ses ouvriers considéraient ce moulage avec stupéfaction ; ils déclarèrent que sa production ne pouvait être due qu'à un sortilège quelconque, car il ne pouvait avoir été retiré d'une main humaine sur laquelle il aurait été formé.

Mme d'Espérance attribua les succès si remarquables de cette série de séances à la parfaite harmonie qui régnait entre les assistants, et à la préparation toute spéciale à laquelle ils avaient consenti à se soumettre.

BIBLIOGRAPHIE

Le sommeil naturel et l'hypnose, par M. Sage (Paris, Leymarie, 1904, in-18). — Le nouvel ouvrage que vient de publier M. Sage après ses précédents sur *Mme Piper* et sur *La Zone frontière* se recommande, comme ceux-ci, par la vigueur de la pensée et les remarquables qualités du style. L'auteur a eu pour but, dans ce livre, en s'appuyant sur les faits de clairvoyance, de télépathie et de prémonition, de prouver que l'âme est distincte du corps et peut, dans des conditions déterminées, en être indépendante, ce qui constitue une sérieuse présomption en faveur de son immortalité.

M. Sage présente la critique des différentes théories du sommeil naturel, mais ne mentionne pas la théorie histologique de Mathias Duval (rétraction des prolongements des neurones). Cette théorie peut d'ailleurs se concilier avec les idées de l'auteur qui place la cause première du sommeil dans l'âme ; l'âme détermine la rétraction partielle des neurones cérébraux, nécessaire pour soustraire le cerveau aux excitations venant du dehors ; il reste toujours assez de connexions entre les neurones pour que le rêve ordinaire, avec ses incohérences, puisse se produire. « *L'homme dort parce qu'il veut dormir* », dit M. Sage. Cela nous paraît exact dans un très grand nombre de cas ; mais nous croyons qu'une généralisation serait imprudente. Le corps, le cerveau, ses neurones peuvent être influencés par l'état météorologique, par exemple, de telle manière que la volonté la plus puissante ne puisse triompher de l'état de surexcitation produit. En somme, nous ne croyons pas que l'insomnie soit, dans tous les cas, l'indice d'un manque de volonté. M. Sage fait avec raison une distinction essentielle entre le *rêve* cérébral ordinaire, généralement incohérent, et le *songe*, dû en général aux facultés transcendantales de l'âme et qui, par le parfait enchaînement des images perçues, laisse des traces profondes dans le cerveau et a de grandes chances de ne pas s'effacer au réveil.

M. Sage critique vivement l'hypnotisme tel qu'il est enseigné et pratiqué à la Salpêtrière, et rend hommage à

l'École de Nancy, tout en montrant que la suggestion ne suffit pas à tout expliquer, le magnétisme qu'il identifie avec l'od de Reichenbach (et qui est sans doute apparenté avec les fameux rayons N de M. Charpentier) jouant dans les phénomènes du somnambulisme un rôle prépondérant. Il donne le nom de *diesthésie* à la faculté que possèdent certains sujets de percevoir les objets dans les ténèbres ou à travers un corps opaque, faculté qui s'exerce d'ailleurs par n'importe quelle partie du corps et qui a été quelquefois qualifiée de sixième sens ; la *télédiesthésie* désigne la perception à distance. Lorsque la clairvoyance somnambulique atteint son plus haut degré, l'âme est entièrement dégagée et à l'état de *panesthésie*, et elle perçoit alors le passé, le présent, et chose plus difficile à expliquer, l'avenir. Ainsi dégagée, l'âme se trouve temporairement dans les mêmes conditions que l'esprit d'un décédé et peut fonctionner comme tel. Cela implique évidemment la possibilité de la communication avec les esprits : Animisme et spiritisme !

M. Sage malmène quelque peu les spirites ; tous les médiums ne sont pas truqueurs, tous les spirites ne sont pas inintelligents. L'auteur a trop de bon sens et a trop le sentiment de la justice pour englober tous les spirites dans une même formule de réprobation. D'ailleurs, s'il y a de mauvais spirites, ce n'est pas la doctrine qui en est responsable.

Ces réserves faites, nous ne pouvons que recommander l'excellent livre de M. Sage à nos lecteurs, et nous le faisons avec un véritable plaisir. D[r] Lux.

Société d'études psychiques de Genève. Rapports pour l'exercice de 1903. (Genève, 1904, in-8). — C'est M. D. Metzger, bien connu de nos lecteurs pour ses excellents livres, qui a été chargé du *Compte rendu des travaux de 1903*. Il y résume la communication de Mme Hornung sur " le Karma et la réincarnation " d'après des articles du *Light*, celle de M. Cuendet concernant les " Recherches sur la médiumnité " de G. Delarue, celle de M. Perrot sur le *Temple enseveli* de Mæterlinck avec des considérations d'une haute portée philosophique sur la justice immanente et la véritable conception du Moi, les réflexions de M. Gardy sur « les hostilités de M. Podmore » qui est un adversaire irréconciliable du spiritisme sous toutes ses formes, enfin les communications de Mlle Champury sur la véritable conception de l'Enfer et du Paradis envisagés comme des états d'âme, de M. Carrington sur « la médiumnité de Mme Piper » et de M. Flournoy sur le remarquable livre posthume de Myers, livre où le savant anglais a tenté de prouver, expérimentalement, l'immortalité de l'âme. « L'univers, dit M. Metzger, lui apparaît comme un tout intelligible et concevable. La religion qu'il tire des phénomènes psychiques est comme la synthèse de toutes les autres... Myers ne pouvait traiter une si grosse question... saus considérer surtout à fond ce subliminal dont il est l'un des créateurs et le considérer dans ses relations avec notre moi conscient... Il discute et ne se prononce en faveur des esprits qu'avec une sage défiance et en pleine connaissance de cause. » D[r] Lux.

Rætselhafte Erlebnisse aus dem Leben einer Nichtspiritistin, von F. S. R. (Faits énigmatiques tirés de la vie d'une non-spirite). — Leipzig. O. Mutze, 1903, in-8. — L'auteur ne partage pas l'opinion de beaucoup de personnes qui pensent qu'il ne faut pas, sous peine de pécher, chercher à soulever le voile qui couvre bien des faits mystérieux. Elle pense au contraire que du moment qu'un problème se présente à nous, il est de notre devoir de nous efforcer de l'élucider. Les faits énigmatiques se sont offerts à elle si nombreux qu'elle croit rendre service à tous en les faisant connaître, sans s'inquiéter de ceux qui attribuent les phénomènes au diable, à l'exemple des pharisiens qui lui rapportaient tous ceux dont il n'était pas fait mention dans l'ancien testament. D'ailleurs l'auteur est profondément attachée à la religion chrétienne et, contrairement aux spirites, croit dans la divinité du Christ.

Mme F. S. R. raconte, avec une grande sincérité, tous les phénomènes qui se sont présentés à elle depuis son enfance, et ces phénomènes parcourent la gamme de tous les effets physiques et psychiques qui caractérisent le spiritisme. La lecture de son livre est des plus attrayante.

D[r] Lux.

Les frontières de la science, 2[e] série, par A. de Rochas (Paris, libr. des sci. psychiq., 1904, in-8). — Dans cette deuxième série, comme dans la première, l'auteur passe en revue un grand nombre de faits que les théories scientifiques actuelles sont impuissantes à expliquer. Cela n'entraîne pas l'inexactitude de ces faits et rien ne vaut plus de les nier, comme le voudraient certains hommes de science qu'ils gênent dans leur quiétude. Ils sont trop bien établis aujourd'hui ; tant pis pour les théories !

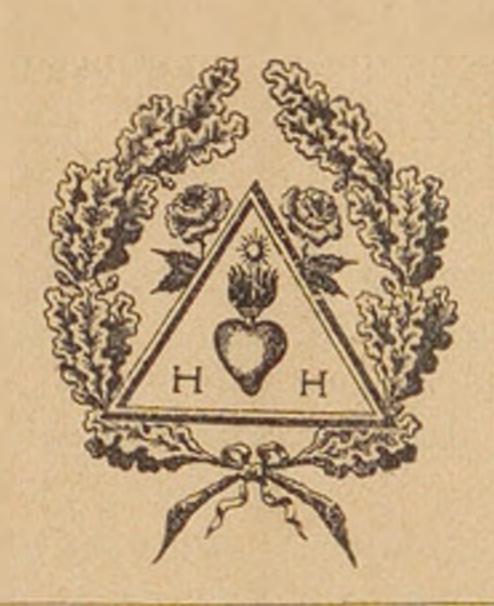
Dans la première série publiée en 1902, M. de Rochas a donné une vue d'ensemble sur *l'état actuel de la science psychique* et a résumé tout ce qui était connu alors au sujet des *radiations* autour desquelles on fait tant de bruit aujourd'hui sans même mentionner les découvertes si remarquables du baron de Reichenbach. La série qui vient de paraître renferme un examen critique de la théorie des *localisations cérébrales*, une étude très intéressante sur les *actions psychiques des contacts, des onctions et des émanations*, dans laquelle est examinée l'action des métaux, des végétaux, des préparations chimiques, même à dose infinitésimale, même à distance, et dans ces derniers cas sans doute à l'aide de vibrations se propageant au cerveau dans un milieu autre que l'organisme charnel. « C'est par un processus analogue que les vibrations musicales agissent sur les centres cérébraux moteurs de certains sujets et déterminent leur mimique » (cas de Lina et de Madeleine). L'ouvrage se termine par une étude très complète sur la *lévitation*. Les forces qui entrent en jeu ici ne sont que très imparfaitement connues.

D[r] Lux.

Le Gérant : MARTELET.

TROYES, IMP. MARTELET, RUE THIERS, 101

LA LUMIÈRE



N° 278. — MAI 1904. — SOMMAIRE. — L'Od et la vie des Cristaux (*suite*) (Dr Lux). — Rapports celtiques de la Bretagne et de la Savoie (F. Chapelle). — Lamartine et le spiritisme (Marc Joel). — *Revue Universelle* (Dr Lux). — Le charbon de bois contrepoison universel. — L'if et le cyprès néfastes. — Le saule de Windsor. — Pressentiment réalisé. — Faits de dédoublement. — La lumière mystérieuse de Berbenno. — Une plante lumineuse. — Le jeune médium belge Edouard Pirsch. — Prémonition d'incendie.

L'OD ET LA VIE DES CRISTAUX

(SUITE)

Tous les cristaux sont lumineux, du moins pour l'œil des sensitifs. Cette luminescence se développe dès le début de la cristallisation par dégagement abondant d'od-négatif. Elle peut être observée même par des personnes *non sensitives;* le fait est bien connu dans la science. « Prenons, dit Reichenbach dans son ouvrage sur : *Les effluves odiques*. Conférences faites en 1866 (trad. fr., p. 17), prenons une solution de sel de Glauber, saturée à chaud, et amenons-la à se cristalliser ; dès que la solidification se produit, de la façon rapide que l'on connaît, le récipient de verre se frange incessamment d'une Lohée (flamme odique) de 15 lignes de hauteur qui, sur une baguette de verre, plongée dans sa masse, s'élève à 40 et 42 lignes ; elle est en bas un peu brouillée, et plus claire en haut. » La production de ces lueurs n'est liée ni à un développement de chaleur, ni à un développement d'électricité (H. Rose). Cette lumière est donc propre au cristal et si condensée dans le phénomène de la cristallisation qu'elle devient visible à l'œil ordinaire.

Donc le cristal est lumineux par lui-même et l'émission de cette lumière ne lui fait rien perdre de son volume ni de son poids, semble-t-il. Une foule de personnes, même très peu sensitives, peuvent observer le phénomène dont l'intensité est d'ailleurs proportionnelle au degré de sensitivité. Pour les personnes très peu sensitives; il consiste en une lueur très faible ou une sorte de reflet grisâtre, ou encore une espèce de fumée ou d'ombre noire bordée de gris qui se dégage des pôles en une masse vaporeuse.

A un degré de sensitivité un peu plus élevé, le cristal apparaît nettement lumineux avec ses contours bien distincts et des jets de lumière longs d'un doigt ou plus partant des pôles ; ce sont des sortes de flammes passant ensuite à l'état de fumée. Les pôles paraissent toujours plus lumineux que le milieu du cristal, les arêtes plus lumineuses que les faces, le pôle positif plus lumineux que le pôle négatif.

Les lueurs des pôles sont colorées au pôle od-négatif en gris-bleu ou bleu, au pôle od-positif en rouge-jaune. Quelques sensitifs voient ces lueurs irisées. En résumé, le cristal est entièrement visible et transparent par une sorte de *luminescence* ou d'*incandescence* odique ; de ses pôles partent des *flammes odiques* assez semblables à la flamme ordinaire, toujours visibles pour les sensitifs de plus haut degré, pouvant porter ombre et atteignant parfois la hauteur d'un homme ; il est enveloppé d'une sorte de *fumée odique* semblable à un brouillard où à une vapeur lumineuse; les flammes passent graduelle-

ment à l'état de fumée odique souvent longue d'un demi-bras ; enfin, dans les flammes odiques sont abondamment répandues des *étincelles odiques* qui peuvent jaillir jusqu'au plafond.

L'extrémité odique positive des cristaux est plus lumineuse que la négative, mais plus fumeuse et plus trouble ; l'extrémité négative est plus claire, mais d'une intensité lumineuse moindre. Les sensitifs confondent souvent clarté et intensité de lumière, d'où des erreurs.

Enfin, toutes les lueurs odiques sont mobiles ; on voit perpétuellement les brouillards ou vapeurs glisser le long des cristaux, en se dirigeant vers le haut ; même la luminescence interne des cristaux subit des fluctuations. Cette incandescence (*odgluth* de Reichenbach) a été soigneusement étudiée par le savant autrichien. Voici une série de conclusions qui s'y rapportent ainsi qu'aux flammes odiques :

1° L'intensité de la luminescence odique est en raison inverse du volume des cristaux ;

2° Les faces sont plus lumineuses que la substance dont le cristal est formé, les arêtes plus lumineuses que les faces, les angles plus que les arêtes, les pôles (pointus) plus que les autres sommets ;

3° Les cristaux opaques et impurs, deviennent clairs et transparents pour l'œil des sensitifs. Dans l'intérieur des cristaux, on remarque des mouvements odiques continus, se traduisant par des configurations toujours changeantes de l'incandescence ;

4° Tous les cristaux émettent des lueurs odiques de coloration nettement déterminée. Chaque cristal isolé présente une irisation continue d'un pôle à l'autre, du bleu au rouge ;

5° D'après un très grand nombre d'expériences, si l'on met des pôles cristallins du même nom en contact avec des pôles humains du même nom, leur luminescence odique diminue considérablement et jusqu'à rendre le cristal obscur ; inversement, si l'on met les pôles de nom contraire de cristaux et d'hommes en contact, la luminescence odique est augmentée et devient plus éclatante ;

6° L'orientation des cristaux influe sur les lueurs ; avec les pôles de même nom en regard, il y a diminution ; avec les pôles de nom contraire en regard, il y a augmentation ;

7° Des flammes polaires rapprochées l'une de l'autre, produisent des déviations, des rebroussements et des compénétrations ;

8° En agitant un éventail devant les flammes odiques, ou en soufflant dessus, la fumée odique et les étincelles sont déplacées de ci de là, ou même dissociées ;

9° En croisant les cristaux, on obtient des flammes odiques mélangées.

10° La luminescence cristalline est inférieure à celle des mains ;

11° Elle se modifie suivant la densité du milieu, dans l'eau, sous la machine pneumatique, etc.

Dans ses *Conférences* faites en 1866 (Trad. fr., Paris, 1897), Reichenbach a traité de toutes les propriétés des *effluves odiques* (*odyliques* de Gregory), effluves que le traducteur de ces Conférences nomme, quand ils sont lumineux, *flamboiement odique* ou de préférence *Lohée*, qui est le mot allemand *Lohe* francisé — l'équivalent exact de ce mot n'existant pas dans notre langue. Pour compléter les données précédentes, nous ferons quelques emprunts à cet ouvrage,— et tout d'abord sur la direction des effluves : cette direction « est rectiligne et se confond d'abord avec celle de l'axe longitudinal des corps. C'est de cette façon qu'ils jaillissent des cristaux, des aimants, des masses métalliques cylindriques, des doigts, des tiges, des plantes... Mais, en général, elles ont une tendance à s'élever. » La Lohée s'échappe d'abord horizontalement d'un cristal placé horizontalement ou des doigts d'une main placée de même. Mais, avant d'être à moitié route, l'effluve se recourbe et monte verticalement se perdre dans l'air. Si par exemple, on dirige les doigts vers le sol, la Lohée efflue d'abord vers le sol, puis diminue et monte le long des mêmes doigts. Avec des cristaux placés dans des positions variées on obtient des phénomènes analogues. La Lohée qui est transmise par conductibilité se comporte de même. Qu'on tienne un crayon, la pointe en bas ; l'effluve s'échappe de la pointe, se dirige vers le sol, puis remonte le long du bois. La Lohée, d'abord soumise à la pesanteur, lui échappe ensuite, ou plutôt se comporte en apparence comme un gaz plus léger que l'air. Elle s'incline de plus vers le sud, comme on peut le voir avec des cristaux de gypse placés verticalement, les pôles positif et négatif en haut ; la Lohée positive s'incline de 12 degrés, la négative de 5 degrés. On observe un phénomène analogue avec un aimant en fer à cheval, à branches dressées verticalement dans le parallèle du lieu.

Au point de vue des effets mécaniques, les cristaux présentent également des analogies avec les aimants, mais aussi des différences que nous signalerons plus loin.

***

Actions mécaniques exercées par les cristaux. — C'est le hasard, qui fit découvrir au baron de Reichenbach, cette curieuse propriété des cris-

taux. Un jour qu'il expérimentait, dans la chambre noire, avec un sujet très sensitif, Mme Heintel-Juda, fille d'un fonctionnaire autrichien, celle-ci, qui tenait, entre les doigts de sa main droite, un petit cristal de gypse plat et mince, déclara que le cristal se mouvait entre le pouce et l'index qui le tenaient. Reichenbach pensa que c'était une illusion, et lui donna à tenir d'autres cristaux ; le résultat fut le même : le cristal se mouvait lentement et tournait entre les doigts. Avec des cristaux un peu gros plus de mouvement.

Lorsque le sujet pressait, entre le pouce et l'index de la main gauche des cristaux de spath, ils se mouvaient encore, par saccades en tournant en sens inverse. « Si je plaçais, dit Reichenbach, sur sa main gauche, les doigts de ma main droite, le cristal aussitôt s'immobilisait et se remettait en mouvement au bout de 8 à 10 secondes, mais en sens opposé. Quand je retirais mes doigts, il reprenait l'immobilité pendant quelques secondes, puis se remettait à tourner dans le sens primitif. » En plein jour, le phénomène se produisit tout aussi bien. Les mêmes mouvements s'observèrent avec d'autres objets. Cette action mécanique fut obtenue avec un grand nombre d'autres sensitifs, entre autres avec le baron von Schindler, prélat et dernier président de la République de Cracovie. Il y a eu des variantes dans le mouvement, qui avec tel sujet se produisait par saccades, avec tel autre par ondulations.

« Un jour, une dame très sensitive tenait un cristal de roche en équilibre au bout du médius de sa main gauche ; ce cristal était justement en train de tourner le mieux du monde, lorsque la main commença à se contracturer. Pour soutenir son bras, dans cette conjoncture, elle porta inconsciemment son autre main, la droite, à l'avant-bras qui subissait l'accès : instantanément le cristal s'arrêta, et se mit à rétrograder.

Les mouvements en question augmentaient avec la pression exercée par les doigts.

Ce qui prouve que ces mouvements n'étaient pas dus à des contractions involontaires des muscles, c'est que pour nombre de sujets il suffisait, pour les observer, de leur faire placer le cristal au bout d'un doigt, et de l'y laisser en équilibre. Ils s'effectuent toujours de telle sorte que, le cristal étant tenu en équilibre sur un doigt parallèlement à la largeur du corps, l'extrémité extérieure, celle qui est à droite, par rapport au doigt de la main droite, à gauche par rapport au doigt de la main gauche, se meuve en s'éloignant du sensitif, tandis que l'autre extrémité se rapproche en se dirigeant vers le milieu du corps du même sensitif. Cela tient à ce que le corps humain est polarisé suivant sa largeur ; il est *od*-positif sur tout le côté gauche, *od*-négatif sur tout le côté droit ; les pôles correspondent aux extrémités des doigts ; la ligne médiane tracée de la tête aux parties génitales est une ligne neutre. Le corps communique sa charge au cristal, dont l'extrémité extérieure est repoussée par l'*od* de même nom émané de la partie la plus voisine du corps, tandis que l'extrémité intérieure obéit à ce mouvement, étant plus rapprochée de la ligne neutre, et moins sollicitée par la répulsion. C'est là une preuve de plus, que non seulement les cristaux, mais aussi le corps humain, sont polarisés. L'homme possède encore d'autres axes odiques moins apparents, un axe longitudinal, et un axe diamétral (antéra-postérieur).

Dans le même ordre d'idées, citons encore les expériences de Reichenbach sur l'action que la main armée ou non d'un cristal exerce sur le pendule :

« Je donnai, dit-il, à un sensitif divers gros cristaux, qu'il devait tenir dans sa main gauche librement étendue, en agissant sur le pendule par sa main droite, dont la seule action déterminait une oscillation de 6 lignes. Je plaçai dans sa main gauche libre, un spath calcaire de 5 pouces de longueur : sa base, large et *od*-positive, sur ses doigts, la pointe, *od*-négative, au poignet. J'obtins une oscillation de 3 lignes ; je renversai alors le cristal, plaçant sa pointe sur les doigts et sa base sur le poignet, ce qui donna 4 lignes. Je fis la même expérience avec un spath gypseux de 8 pouces de long : avec la base sur les doigts, j'obtins 3 lignes 1/2 ; avec la pointe sur les doigts 5 lignes. » Les pôles des cristaux ont donc pour effet tout d'abord, d'abaisser les oscillations que produit naturellement la main droite ; puis le pôle *od*-positif, par l'intermédiaire du sensitif, détermine une diminution dans l'amplitude oscillatoire plus considérable que le pôle *od*-négatif. Le pendule mis en usage consistait en général en un fragment de résine suspendu par un fil enroulé sur un petit cylindre et placé sous une cloche de verre. Nous ne pouvons insister sur ces expériences. Notons seulement cette conclusion, que les effets produits par l'homme sur le pendule sont de nature *répulsive*, l'organisme ne cessant de projeter l'*od* au dehors. Des cristaux placés dans la main ont naturellement pour effet, de modifier la force répulsive, qui s'est trouvée diminuée dans les expériences citées, augmentée dans d'autres, selon la position de leurs pôles.

Comme on le voit, l'étude de la polarisation

odique des cristaux, des propriétés thermiques et lumineuses qui en résultent et des actions mécaniques qu'exercent les pôles, nous a conduit à constater la polarisation odique d'un grand nombre d'autres substances et en particulier du corps des animaux et de l'homme. « Nous apercevons, dit Reichenbach, une force inconnue, qui se révèle chez les sensitifs, mais seulement chez eux, et qui parait faire complètement défaut chez les non-sensitifs. En vertu de cette force, les bouts des doigts, dans deux mains opposées, s'attirent mutuellement d'un mouvement très doux. Cette attraction ou répulsion subsiste de la part des doigts et des mains, à l'égard des plantes, des cristaux, des aimants (particulièrement de leurs pôles), à l'égard de la lumière solaire ou lunaire, à l'égard même des substances amorphes. Elle se révèle comme attractive quand on rapproche des objets odiques en hétéronomie; comme répulsive quand on réunit des isonomes... Puisque l'od possède le pouvoir moteur, et par suite vient s'ajouter aux dynamides : chaleur, électricité, magnétisme, lumière, il a sa place marquée au milieu de ces dynamides. » Il ajoute que l'od, pénétrant dans l'intimité de l'être vivant, il doit occuper dans la nature qu'il imprègne partout, une place plus élevée que celle des autres dynamides connus. « Il y a de puissants motifs pour le considérer comme appelé à constituer le *degré ultime et le plus élevé des termes de la série qui rattache le monde des esprits à celui des corps.* »

***

Le philosophe Carl Du Prel a étudié tout particulièrement *l'od au point de vue de ses relations avec la vie.* Il a résumé ses vues à cet égard dans un article de l'*Uebersinnliche Welt* de 1896, article que le Dr Thomas a résumé dans la *Chronique médicale* (1897, p. 334). « Puisque l'od, dit le Dr Thomas, se dégage de tous les corps de la nature, il y a donc, grâce à lui, quelque chose de commun entre les corps inertes et les corps vivants. En donnant aux plantes une âme, Fechner pensait avoir atteint la limite inférieure de la vie. Mais on pourrait accorder même aux atomes une âme rudimentaire, un certain degré de perception, comme l'a fait Leibniz pour ses monades. Mais Reichenbach considère qu'il n'y a vie (supérieure) que là où il y a organisation, celle-ci se réduisit-elle à un arrangement moléculaire fixe comme dans les cristaux. Ce sont donc les cristaux qui, pour lui, présentent la limite inférieure de la vie, ou du moins de l'action d'une force organisatrice.

« Reichenbach a constaté que, dans le phénomène de la cristallisation, il y a développement d'*od* et que ce développement est accompagné de phénomènes lumineux souvent visibles à l'œil normal, mais toujours perceptibles pour les sensitifs dans l'obscurité. L'*od* est polarisé dans les cristaux, comme il l'est sous le nom de magnétisme animal chez l'homme. L'*od* s'échappant surtout des sommets et des arêtes des cristaux, les sensitifs, avec leurs doigts, en déterminent facilement les pôles et les axes.

« Il y a similitude d'action entre l'*od* et le magnétisme minéral, non pas identité, car l'*od* n'attire pas les substances inorganiques, ni ne dévie l'aiguille aimantée, ni enfin ne produit un courant galvanique induit dans le fil métallique; seulement, il attire, comme le magnétisme minéral, les corps vivants; il semble être, en quelque sorte, l'un des éléments de ce magnétisme, mais élément séparable, isolable. De même que l'aimant attire les mains des sensitifs catalepsiés par exemple (expériences de Petetin et de Reichenbach), de même les cristaux attirent et même contracturent énergiquement les mains des mêmes sensitifs. Il est donc indéniable qu'entre l'*od* et ce que nous appelons la *vie*, il y a une corrélation. La force odique qui émane des cristaux, est la force organisatrice de ces cristaux au même titre que la force vitale est organisatrice du corps des plantes et des animaux. Enlevez un fragment d'un cristal, puis replacez-le dans l'eau-mère, le cristal se reconstitue par l'action d'une force reproductrice, en tout semblable à celle qui répare les pertes de substance subies par un organisme vivant.

« Reichenbach a de plus constaté que, dans toute réaction chimique, il y a production d'*od.* Donc l'*od* humain, par exemple, se renouvelle constamment par les processus chimiques qui caractérisent la nutrition et la respiration. La vie dépend de cet agent, la santé de son degré d'activité, ce qu'ignorent actuellement encore la physiologie et la pathologie, surtout parce que cet agent n'est pas autre chose que ce qu'on appelle encore « magnétisme animal » et parce que la médecine actuelle ne veut pas entendre parler d'une « force vitale. »

« Ce qui montre bien que l'*od* est assimilable, sinon identique, à la force vitale, c'est qu'il peut être extériorisé et agir sur un organisme étranger; c'est que la personne qui céde de l'*od* perd de sa force vitale et est affaiblie après l'opération; c'est que la personne qui a reçu ce supplément de vitalité devient apte à réaliser une activité organique toute spéciale, que le magnétisé devient comme un prolongement du magnétiseur et qu'il y a corrélation dans le fonctionnement des organes similaires chez les deux... Si l'od peut jouer ce

rôle vivifiant, transféré à des organismes étrangers, il est bien évident qu'il doit en être de même dans l'organisme où il se développe; la maladie surgit là où l'activité est affaiblie ou absente, ce que disait déjà Paracelse attribuant aux esprits vitaux ce qui est dû à l'*od*. Mais qui dit développement d'*od*, dit lueur et même flamboiement odique, phénomène visible seulement pour les sensitifs, mais qui explique que les somnambules reconnaissent si bien les organes malades dans leurs propres corps que dans celui des autres, grâce à l'obscurité qui a remplacé la lueur odique des organes sains. D'après ce qui précède, on voit que la santé est en quelque sorte contagieuse. La réciproque est vraie: un organisme malade peut, grâce à son rayonnement, transférer la maladie sur un organisme sain, et cela sans l'intervention d'aucun bacille...

« L'*od* est donc, en quelque sorte, le distributeur, le véhicule de la force vitale, et celle-ci, transférée sur un sujet, malade ou non, déploiera chez lui, une activité organisatrice spéciale, semblable à celle qu'elle a exercée dans l'organisme du magnétiseur...

« Du Prel fait encore remarquer que l'*od* agit comme un multiplicateur, en quelque sorte. C'est en raison de ce fait que nous voyons la loi de la diminution de la force, en raison inverse du carré de la distance, céder le pas, dans les phénomènes occultes tels que la *télépathie*, à une autre loi. En voici l'explication: c'est que la force mise en activité ne rayonne pas dans tous les sens, mais se transmet dans la direction que lui assigne la volonté.

« On sait combien a été attaquée la théorie de la *force vitale* telle qu'elle a été comprise dans la première moitié de ce siècle; on ne veut admettre, et avec raison, l'existence d'une force organisatrice, vivifiante et conservatrice, dénouée de support matériel, et on a raison; mais où l'on a tort, c'est lorsqu'on biffe cette force vitale et qu'on réduit l'homme à un simple problème de chimie, sous prétexte que le phénomène chimique est commun à la nature inorganique et à la nature organique. Toute tentative pour expliquer la vie par le jeu des forces physico-chimiques est, d'avance, frappée de stérilité; il y a toujours un résidu inexplicable. Avec l'*od*, comme véhicule de la force vitale, toutes les difficultés disparaissent. L'*od* est parfaitement à la hauteur de sa mission qui est de fournir la solution du *problème de la vie*; car, dans une immense série de phénomènes, jusque dans la formation de cristaux, on le voit jouer un rôle formateur, organisateur et vivifiant, et il le joue encore quand d'un être organisé ou inerte, il est transféré sur un organisme vivant. Comme l'a fait remarquer Reichenbach, l'*od* pénètre dans notre vie psychique aussi bien que dans notre vie physique, donc participe au perfectionnement de l'âme et par cela même est plus rapproché que toute autre force du principe de vie qui existe en nous; ce rapprochement est même si intense qu'il est impossible de tracer une ligne de démarcation entre le spirituel et l'odique, de sorte qu'on est en droit de se demander si l'*od* est simplement un principe spirituel, ou s'il en fait partie intégrante, s'il est une composante de l'élément mental.

« Reichenbach ajoute que cette question nous place « sur le seuil de grandes choses »; en effet, il est facile de voir que Reichenbach a écrit, ni plus, ni moins, que *la physique de la magie*; il a lui-même reconnu que les phénomènes du somnambulisme et jusqu'à ceux de la table tournante obéissent à des lois naturelles, et Du Prel affirme que ces phénomènes ne peuvent être étudiés qu'en prenant pour point de départ l'*od*. « Pas de magie sans âme, dit Du Prel, car c'est l'action extra-corporelle de l'âme qui la constitue. Que l'âme soit d'une nature odique, ou que l'*od* ne soit que le moyen d'union entre l'âme et le corps, les fonctions animiques, les fonctions vitales aussi bien que l'exercice de la pensée, sont liées à des phénomènes odiques. Comme la force vitale peut s'extérioriser grâce à l'*od*, et être transférée, il s'ensuit que la pensée peut également être extériorisée. La transmission de la pensée s'imposerait donc logiquement, *à priori*, même si l'expérience n'en avait établi la réalité. La magie se trouve donc en possession de son discriminant nécessaire: l'action extra-corporelle de l'âme repose ou bien sur l'extériorisation de la force vitale, ou sur celle de la pensée, ou sur une combinaison de ces deux modes d'activité dans les phénomènes où une chose pensée, une idée-image intense, se trouve organiquement réalisée par la force vitale, comme dans le regard de la femme enceinte et la production des marques chez les stigmatisés. »

***

On peut conclure de ces faits que l'*od* est une force universelle, se manifestant dans tous les règnes de la nature; on peut en conclure également que le cristal vit, et cela, pour les raisons suivantes:

1° Le cristal est un être organisé, parce que toutes ses parties appartiennent à un même type structural et parce que ces parties elles-mêmes semblent remplies, dans les positions respectives qu'elles occupent dans l'espace et le temps, des fonctions particulières et concourant, par les

phénomènes physico-chimiques auxquels elles donnent lieu, au maintien équilibré de l'ensemble.

En effet, tout cristal possède deux pôles, c'est-à-dire deux parties différentes dans l'espace et dans la forme du cristal, et leurs fonctions différentes concourent d'une façon suffisante et nécessaire à la permanence de l'organisation du cristal et partant de sa forme. L'existence de ces deux pôles est prouvée, nous l'avons vu plus haut, par les phénomènes mécaniques, thermiques, etc., qui s'y produisent, puis par la visibilité, pour certains sujets privilégiés, des effluves, visibilité constatée par eux d'une façon invariable, impersonnelle par élimination des éléments subjectifs, c'est-à-dire objective, donc bien définie.

2° Le cristal est, dans toutes ses parties, le siège d'un mouvement intime: trois preuves peuvent être apportées à l'appui de cette assertion.

a. — La présence d'effluves jaillissantes aux deux pôles prouve que le cristal perd, par radiation, des particules matérielles, si ténues qu'on le suppose; or, ces particules matérielles sont fournies, ou par le cristal lui-même, c'est-à-dire par sa substance constitutive, ou par un noyau d'énergie intime attenant à lui et qui ne peut se concevoir, lui-même, que comme un amas de matières dont certaines parties rayonneraient à chaque pôle avec une forme de mouvement vibratoire différente. Eliminons tout de suite cette seconde hypothèse d'un noyau d'énergie intime, hypothèse à la fois embarrassante et inutile, puisqu'un tel noyau ferait corps avec le cristal lui-même, par cela même qu'on le suppose exister en lui; le problème serait déplacé, mais non résolu. La présence d'effluves aux deux pôles et du cristal prouve d'elle-même l'existence d'un branle moléculaire régulier dans chaque partie du cristal.

b. — Otto v. Schrœn, nous l'avons vu, a montré expérimentalement que le cristal prend naissance, se forme, s'accroit, se conserve, se répare, se reproduit au même titre que les végétaux et les animaux, en vertu des processus intimes dont ses différentes parties sont le siège.

c. Les métaux (expériences de Bose) et à fortiori les cristaux sont sensibles à l'action des réactifs chimiques, modificateurs de la sensibilité et de la motilité animales et végétales (poisons, narcotiques, etc.)

Les cristaux sont donc de toutes façons des êtres vivants.

Dr Lux.

RAPPORTS CELTIQUES DE LA BRETAGNE ET DE LA SAVOIE

Elles sont curieuses les manières d'être de ces deux dolmens, très éloignés l'un de l'autre, mais jouissant de rapports arithmétiques très étroits, quoique absolument inconnus des nombreux touristes qui visitent ces monuments archéologiques, le dolmen de Locmariaquer, en Bretagne, et celui de Monthey, par Evian, en Savoie.

Le premier, dit *Table de César* ou *des Marchands*, est déjà assez important par ses dimensions, car il mesure (*Merveilles de l'Architecture*, par André Lefèvre, page 6) 11 mètres de longueur, 6 mètres de largeur, et 5 mètres de hauteur, soit, en volume, 330 mètres cubes, en surface, 302 mètres carrés, et, en arêtes, 88 mètres linéaires, dont le total est 720, soit le volume du cuboïde aux côtés de 8 × 9 × 10, mensurations dont le total, 27, égale aussi le volume du cube régulier, de 3 de côtés.

Nous ferons remarquer que 330 est déjà un nombre intéressant, en arithmétique, parce qu'il se tire d'une foule de combinaisons diverses de nombres, parmi lesquelles nous éprouvons véritablement l'embarras du choix. Mais, comme il importe de justifier nos allégations, force nous est d'en indiquer au moins trois. Les deux premières mettent immédiatement en présence les deux nombres 33 et 21, très usités dans le monde maçonnique, au moyen d'une soustraction moins employée, et, par suite, moins accessible aux investigations des profanes qu'une addition.

$$\begin{array}{rl} 330 & \\ -\ 210 & = 20^1 \\ \hline 120 & = 15^1 \end{array} \qquad \begin{array}{rl} 561 & = 33^1 \\ -\ 231 & = 21^1 \text{ (1)} \\ \hline 330 & \end{array}$$

330 est aussi le total bizarre des 5 premiers nombres naturels, 15, triangulaires, 35, carrés, 55, et cubiques, 225, soit au total 330.

Passons, maintenant, au dolmen de Monthey,

(1) Nous avons déjà dit, maintes fois, que les nombres triangulaires sont le résultat de l'addition des nombres naturels, à partir de 1. Ainsi 10 est le triangle de 4 parce que les 4 premiers nombres naturels additionnés ensemble font 10. On les appelle *triangulaires*, parce que leurs unités peuvent se disposer en triangle: ⁘ enfin, nous les désignons par l'exposant 1, comme les carrés sont désignés par l'exposant 2. Quand un radical a plusieurs exposants, ceux-ci se lisent de droite à gauche; ainsi $2^{1,\,2,\,1}$ se lit *triangle* du *carré* du *triangle* de 2.

beaucoup plus volumineux que celui de Locmariaquer, au point qu'il paraît lui être complètement étranger, car il mesure (Guide A. Joanne, *Dauphiné et Savoie*, page 534) 21 mètres de long, 11 mètres de large, et 10 mètres de haut, ce qui donne un volume de 2.310 mètres, une surface de 1.102 mètres, et des arêtes de 168 mètres, soit pour le tout 3.580, où nous retrouvons, dissimulés, 2 nombres triangulaires : 3.570, ou 84^t + 10 ou 4^t, et 84 + 4 = 88, nombre dont nous aurons souvent à nous occuper dans nos travaux ultérieurs, et qui exprime déjà, plus haut, les arêtes du dolmen de Locmariaquer.

Nous nous garderons de développer les nombreux modes de formation du nombre 2.310, plus ou moins curieux ; les chiffres de l'imprimeur ne pourraient suffire à la tâche, d'un côté, et l'attention des lecteurs, étrangers à ces opérations arithmétiques, en serait certainement fatiguée, d'un autre côté. Nous nous bornerons donc à citer les plus suggestifs, surtout ceux qui sont plus propres à démontrer le rapport étroit unissant les deux monuments.

Le premier rapport indéniable, constaté entre eux, est celui que révèle la division de 2.310 par 330, lequel fournit le quotient 7, nombre de la *consécration*, et se confirme par la décomposition des deux volumes en nombres premiers, qui, multipliés les uns par les autres produisent, d'un côté 330, de l'autre 2.310. Ces nombres : 2 + 3 + 5 + 11, pour 330, aboutissent au total 21 ou 6^t ; et : 2 + 3 + 5 + 7 + 11, pour 2.310, aboutissent au total 28, ou 7^t, et ces deux triangles successifs engendrent, par addition, suivant la règle, un carré, 49, celui de 7, racine du plus grand triangle, fait qui achève notre démonstration, car 7 manque aux facteurs de 330, qui contient cependant tous les autres facteurs de 2.310.

330 égale encore les surfaces des 5 premiers cubes, 6 + 24 + 54 + 96 + 150, tandis que 2.310 égale les surfaces des 10 premiers cubes, ou 330, déjà justifié, + 216 + 294 + 384 + 486 + 600.

300 représente également le total des 11 premiers multiples de 5, soit : 5 + 10 + 15 + 20 + 25 + 30 + 35 + 40 + 45 + 50 + 55, tandis que 2.310 représente le total des 11 premiers 5^{nes} (quines) de nombres triangulaires : 35 + 55 + 80 + 110 + 145 + 185 + 230 + 280 + 335 + 395 + 460.

330 égale, de plus, le total des 9 premiers nombres *planiques* : 2 + 6 + 12 + 20 + 30 + 42 + 56 + 72 + 90, tandis que 2.310 est le total des 9 premiers nombres carrés et cubiques : 2 + 12 + 36 + 80 + 150 + 252 + 392 + 576 + 810.

330 figure la 10me 11^{ne} (dixième onzaine) de nombres pairs : 20 + 22 + 24 + 26 + 28 + 30 + 32 + 34 + 36 + 38 + 40 ; tandis que 2.310 figure le total des dix premières 11^{nes} de nombres pairs : 132 + 154 + 176 + 198 + 220 + 242 + 264 + 286 + 308 + 330.

330, enfin, se compose du produit des nombres triangulaires suivants : 6 × 55, ou $3^t \times 4^{t,t}$, tandis que 2.310 se compose du produit des nombres similaires suivants : 231 × 10, ou $3^{t,t,t} \times 4^t$. Le rapport, certes, est là bien patent.

Voilà, croyons-nous, des rapports aussi extraordinaires qu'évidents, qui prouvent, à eux tout seuls, la communauté d'origine, de conception, et même d'usage, des deux dolmens, en apparence, si peu semblables cependant, et, d'ailleurs, très éloignés l'un de l'autre géographiquement !

L'origine arithmétique des deux monuments ainsi connue, cherchons-en l'usage. Cet usage est très nettement indiqué par la tradition, au moyen des dénominations de *table des marchands* ou *table de César*. Cette dernière dénomination est, à coup sûr, bien plus récente que l'autre, car elle remonte visiblement à la conquête romaine seulement, alors que l'autre a dû exister bien auparavant, dans des siècles très reculés, parce que, de tout temps, on a fait du commerce ; que, de tout temps, par conséquent, on a tenu des foires ; et qu'il fallait juger les différends et contrôler les mensurations de la toile, la marchandise la plus commune de jadis, et qu'en effet la pierre de Locmariaquer est éminemment apte à ces divers usages. Elle servait de siège au lieutenant de César, pour la proclamation des édits, et surtout pour l'administration de la justice, et en même temps, pour la vérification des mensurations, ou le contrôle des mesures, car, à ses deux bouts, la largeur, 6, et la hauteur, 5, diffèrent (tantôt en excès, tantôt en manquant, ce qui permet la contre-épreuve) de 1 unité, avec la vieille *brasse* (mètre actuel), de 2 unités, avec la *coudée*, de 3 unités, avec le *pied*, etc..., suivant la mesure adoptée par les contractants, et leur degré d'instruction ou d'initiation. De là résulte le fait historique que Locmariaquer a été, dès une époque fort ancienne, un champ de foire célèbre, pourvu d'un tribunal, de l'espèce du dolmen construit. Suivant les mœurs d'alors, il a, très probablement aussi servi d'autel. A Monthey, le rôle capital du nombre 7 le ferait pressentir. Dans tous les cas, la destination des deux monuments était la même, à en juger, par la similitude des éléments de construction. Tous les deux ont même forme, et leurs mensurations dérivent d'un nombre impair : 11 et

21, accompagné de ses deux moitiés inégales 5 et 6, d'un côté, 10 et 11 de l'autre (1).

La célèbre grotte de l'*Autel*, ouverte dans l'anse de Morgat (Finistère), serait, d'après les mensurations fournies par un correspondant, il semble autorisé, au *Magasin Pittoresque*, année 1834, page 318, et traduites de pieds en mètres, en rapport régulier par sa capacité avec le volume des dolmens étudiés ici, car ses dimensions, 50 mètres de profondeur, 20 mètres de hauteur, et 23m 333 de largeur, multipliées les unes par les autres, produisent le volume 23331, qui est juste 10, 10 fois le volume du dolmen du Monthey, et 70, 70 fois le volume du dolmen de Locmariaquer. Quant à sa destination religieuse, elle s'affirme d'abord par la dénomination du lieu, puis elle se prouve par la présence même d'un autel, et surtout par la formation inattendue de la capacité entière, au moyen de 12 chiffres 7, ou 3 fois le nombre curieux de Lanrivoare, 7777, soit 7777 + 7777 + 7777 = 23331 (2).

Nous avons dit, ailleurs, qu'en présence d'un monument d'une certaine importance, digne d'avoir été inspiré ou construit par un membre de la classe supérieure des initiés, on doit toujours chercher dans les nombres des mensurations relatives au cercle, qui, dans l'enseignement de la géométrie, leur était toujours affecté, comme le carré ou le triangle devaient l'être aux élèves des degrés inférieurs. La preuve en apparaît ici. Elle est flagrante dans la multiplication générale ou partielle des nombres premiers qui entrent dans les nombres 330 et 2310, comme il a été démontré ci-dessus, et qui sont tous compris dans les nombres premiers que nous avons signalés jadis comme constituant les facteurs exacts du nombre 7854, représentation admise du cercle-type, de 100 unités de diamètre. Ces nombres : 1, 2, 3, 7, 11 et 17, multipliés ensemble ou séparément, donnent toujours pour produit, ou 7854, ou des diviseurs exacts de ce nombre, faculté que partagent forcément les diviseurs de 330 et 2310, puisqu'ils sont tous des diviseurs de 7854, sauf 5, absent dans le groupe des diviseurs ou facteurs du cercle, mais diviseur exact, quand même, de 7854, de 330 et de 2310, grâce surtout au chiffre pair de leurs unités. Il ne faut donc pas s'étonner que les quotients de 7854, par 330 et 2310, additionnés ensemble, (23,80 + 3,40 = 27,2) fournissent le diviseur exact de 8976 (dont nous allons parler immédiatement), par 330, soit 27,20.

Des premiers alinéas de la présente notice sur les nombres 33 et 21, il ressort également qu'il doit exister, quelque part, probablement en France, un autre dolmen ramenant, pour compléter le trio habituel, en longueur, le nombre 33, en largeur, 17, et, en hauteur, 16. Il ne serait pas moins intéressant que les deux autres par les propriétés de ses mensurations, ou plutôt des nombres qui les expriment. Les dimensions 33 + 17 + 16 = 66 ou 11^4, triangle qui semblerait s'appliquer aux unités du plus haut degré par son symbole numérique du *secret*, du *mystère*, ces dimensions, disons-nous, donnent pour volume 8976 (6, 7, 8, 9) nombre déjà remarquable par la réunion des 4 chiffres successifs qui le composent, mais bien plus encore par l'expression des 8/7 de la surface du cercle type, cité plus haut : 8976 — 7854 = 1122, si bien qu'il y a 1/7, ou 1122, en plus de ce cercle, et que le triangle rectangle correspondant à cette expression de volume ici et de surface là, a, pour côtés : 33 + 544 + 545, dont le total est aussi 1122. Le nombre 8976 possède, en outre, la propriété de contenir, en plus de 2310, le nombre 6666 qui est, lui, le total des surfaces de 4 triangles rectangles, ayant pour bases et pour hauteurs : 3 et 4, 8 et 15, 30 et 40, 80 et 150, dont le total égale, pour dernière surprise, 330. Enfin, pour comble d'étrangeté, il se forme six fois avec le nombre 8, comme 7854 se forme six fois avec le nombre 7 ; 7854 = 7777 + 77 et 8976 = 8888 + 88.

Saint-Etienne, le 2 janvier 1904.

F. Chapelle.

---

(1) Le guide Paul Joanne (*Itinéraire de la Suisse*, 1er volume, page 92) dit qu'à 15 minutes du Monthey se trouve une ligne de 3 kilomètres de longueur, et de 100 à 300 mètres de largeur, remplie de blocs erratiques, en granit, amenés là de la chaîne des montagnes qui bordent la vallée de Ferret, soit de 44 kilomètres de distance, et dont « *beaucoup dépassent 300 mètres cubes* ». Or, ces renseignements tendraient à faire croire à une exploitation régulière de dolmens, dont le dolmen de Locmariaquer, de 330 mètres cubes, pourrait bien provenir. Quel sujet de réflexions ! !

(2) Il dépend de mes chers adeptes de Bretagne d'aller plus loin que moi, en relevant, un jour de beau temps, les primitives et véritables dimensions de l'autel de la grotte ; ils seront certainement récompensés de leurs peines par la découverte d'un problème très intéressant à résoudre.

LAMARTINE ET LE SPIRITISME

Conférence faite par M. Marc Joel à la Soirée Lamartinienne dans les Salons de la « Lumière »,
le 17 Avril dernier

Mesdames, Messieurs,

Quand M. J. Canton, le si dévoué et si actif Directeur-Fondateur de la *Lyre Universelle* et du *Salon Lamartine*, est venu me demander de prendre ce soir la parole devant une assemblée aussi choisie que celle-ci, dans un salon aussi select que celui où nous nous trouvons, véritable sanctuaire de belle et saine littérature, en même temps que cénacle de recherches éminemment ésotériques, je me suis empressé d'accepter, heureux de l'insigne honneur qui m'était fait ; puis, aussitôt après conscient de ma faiblesse, j'ai voulu me retirer, mais j'avais compté sans l'éloquence si persuasive de M. J. Canton, qui est bien le type du *vir bonus dicendi peritus*, dont l'argumentation serrée triomphe de toutes les résistances. Puis, je me suis souvenu de cette phrase de Lamartine : « Ne cherchez pas à être grand, mais à être bon, ne cherchez pas à être célèbre, mais à être utile », et j'ai pensé que si, moi aussi, je pouvais concourir dans la faible mesure de mes moyens, à la grande et noble entreprise que tous ici nous poursuivons, dans votre bienveillante indulgence, vous verriez l'effort plus que le résultat, et me pardonneriez ma témérité.

Dans son discours, lors de la dernière fête anniversaire de Lamartine, notre cher Président, M. le Baron Carra de Vaux, disait combien la fortune était inégale aux grands hommes durant leur vie, pour Lamartine, elle le sera encore plus peut-être après sa mort, car après des voix aussi éloquentes qu'autorisées qui auront fait son panégyrique, il aura eu un pauvre chantre comme moi pour célébrer ses louanges, et ma seule excuse aura été de vouloir aussi « *Le Beau par le Vrai pour le Bien* ».

Vous savez tous le but que depuis vingt ans, poursuit le *Salon Lamartine:* indépendamment du groupement des admirateurs du divin chantre de Milly et de Saint Point, et des gens qui honorent sa mémoire dans l'universalité de son génie, M. J. Canton, a pensé, et avec raison, que pour combattre la veulerie dans laquelle le snobisme contemporain se fait une gloire de s'enlizer, pour perpétuer dans le monde l'amour et le goût non seulement de la grande littérature, mais encore de ce qu'ont de sublime l'amour et l'espérance universels, il fallait faire connaître et aimer les œuvres de celui qui en fut l'immortel créateur. Quand on voit les résultats merveilleux obtenus par notre fondateur, quand on compulse la longue liste de nos collègues où brillent les sommités du clergé, de la magistrature, de l'armée, des académiciens, des savants, des explorateurs, on peut se dire *labor improbus omnia vincit*, aussi devons-nous tous rivaliser de zèle pour faire du prosélytisme, et rendre notre phalange encore plus nombreuse.

On a célébré Lamartine poète, on l'a chanté comme spiritualiste, on a exalté son féminisme charmant, on l'a étudié comme politique et vanté comme orateur, on a pour ainsi dire tout dit sur cet homme qui fut la merveille de son âge, et pourtant, il nous semble à nous, qu'on n'en n'a pas dit encore la moitié de ce que nous avons dans l'esprit et dans le cœur.

Néanmoins, sa biographie vous est trop connue pour que je la retrace encore devant vous, mais j'en retiendrai pourtant quelques faits, quelques incidents ou quelques périodes qui m'ont amené à penser que, à peu près sûrement à son insu, notre grand génie n'en fût pas moins quelque peu spirite.

Le spiritisme, comme vous le savez, est fondé sur l'existence des esprits et la réalité des manifestations à l'aide desquelles, ils se font connaître aux vivants. Les esprits ne sont point des êtres à part dans la création, mais les propres âmes de ceux qui ont vécu sur la terre et qui dépouillées de leur enveloppe corporelle peuplent et parcourent l'espace. En effet, il y a dans l'homme trois choses distinctes : l'âme ou esprit, principe intelligent en qui résident la pensée, la volonté et le sens moral ; le corps, enveloppe matérielle, lourde et grossière qui met l'esprit en communication avec le monde extérieur, et enfin le périsprit, enveloppe fluidique, légère servant d'intermédiaire entre l'esprit et le corps.

Lorsque l'enveloppe extérieure est usée, et ne peut plus fonctionner, elle tombe et l'esprit s'en détache comme le fruit se dépouille de sa coque, l'arbre de son écorce, en un mot comme on quitte un vieil habit hors de service : c'est ce que l'on appelle la mort.

Le corps seul meurt, l'esprit ne meurt pas, la mort du corps le débarrasse de ses liens ; il s'en dégage et recouvre sa liberté comme le papillon

en sortant de sa chrysalide, mais il ne quitte que le corps matériel, il conserve le périsprit qui constitue pour lui une sorte de corps éthéré, vaporeux, impondérable pour nous, et de forme humaine qui paraît être la forme type. Dans son état normal, le périsprit est invisible, mais l'esprit peut lui faire subir certaines modifications qui le rendent momentanément accessible à la vue et même au toucher, comme cela a lieu pour la vapeur condensée : c'est ainsi qu'il peut se montrer quelquefois à nous dans les apparitions. C'est à l'aide du périsprit que l'esprit agit sur la matière inerte, et produit les divers phénomènes de bruit, de mouvement, d'écriture, etc.

Comme des esprits revêtus de leur périsprit étaient apparus aux vivants bien avant l'époque contemporaine, ainsi que le prouvent les récits perpétués par la croyance populaire, et où il est question de revenants, de spectres, de fantômes, il est évident que le spiritisme est antérieur à 1848, époque à laquelle on l'a étudié.

Évidemment, rien du moins ne peut le faire penser, Lamartine ne fut pas un *médium* au sens strict du mot, médium auditif, ou médium voyant, c'est-à-dire que les esprits, à défaut de leur propre corps qu'ils n'ont plus, ne se servirent point du sien pour se manifester aux hommes d'une manière sensible, mais, de certaines de ses œuvres comme *Graziella*, *Jocelyn*, le *Pèlerinage de Child-Harold*, comme de certaines pièces des *Méditations*, le *Lac* entre autres et le *Crucifix*, on peut induire que son esprit communia avec ceux de ses héros, et surtout ceux de ses héroïnes.

Son éducation, du reste, l'y prédisposait quelque peu : car, bien que le plus grand poète de notre âge, le premier qui ait donné à la France, une poésie qui lui était inconnue, l'ode, semble avoir pris pour devise cette maxime du sage « *Cache ta vie* », en relisant ses poèmes avec amour, on retrouve çà et là des notes éparses qui nous montrent sa jeunesse sous son véritable jour : Enfant triste, impressionnable et rêveur, jouant aux pieds de sa mère, il s'éleva doucement sous la bienfaisante influence de son regard.

Il reçut l'éducation religieuse conforme aux idées de sa famille, et ce qui est à noter au point de vue spirite, conforme surtout à ses propres instincts. En effet, au point de vue religieux, le spiritisme a pour base les vérités fondamentales de toutes les religions : Dieu, l'âme, l'immortalité, les peines et les récompenses futures. Lamartine qui ne doutait point, qui était un croyant, qui savait que l'âme existe, qu'elle survit au corps, qu'elle subit après la mort les conséquences du bien ou du mal qu'elle a fait pendant la vie corporelle, cadrait donc bien avec les idées d'Allan Kardec son contemporain, et qui mourut la même année que lui, coïncidence au moins étrange.

Lamartine, après avoir appris à lire dans la Bible dont les grandes figures frappèrent sa jeune imagination, au point qu'homme fait, elles le hantent encore quand il se trouve en Orient, fut ensuite confié à l'abbé Dumont. Cet excellent homme, qui avait, dit-on, oublié son latin pour la chasse au lièvre, et qui connaissait mieux son fusil que son bréviaire, n'apprit pas grand chose à son élève, et pensa mieux faire de l'envoyer chez les Pères de la Foi, à Belley. Dans ce séminaire, le caractère de Lamartine s'affermit davantage, s'il était possible, dans l'idée religieuse, que ses lectures favorites n'étaient point pour contrarier : *Paul et Virginie*, la *Jérusalem délivrée*, et le *Génie du Christianisme*, sans oublier le pseudo *Ossian*, de Mac Pherson.

La poésie vague et nébuleuse d'Ossian convenait surtout à ses secrètes aspirations, et toute sa vie, il conserva pour ce fantôme, l'admiration la plus enthousiaste. En un mot, il conserva de ses jeunes années, des souvenirs aussi tendres que violents qui se retrouvent dans le plaisir et le regret, avec lesquels il en parle.

Le voilà grand, et jeune homme il entre dans le monde au moment où le bruit des armes s'effaçait un peu chaque jour devant le bruit des jeunes intelligences qui commençaient à murmurer tout bas plus d'une vieille vérité, encore trop hardie pour être proclamée tout haut, mais qui reportait la France en sens inverse et sans violence vers les beaux temps d'élégance, de dévouement et de politesse, heureuse et mémorable époque de la poésie française.

De même que les esprits étaient fatigués du bruit, des clameurs soudaines de la gloire guerrière et des secousses des révolutions, les âmes étaient rassasiées de doute et d'incrédulité : la poésie matérialiste qui ne vit que de descriptions ne se passionne que pour la forme et la couleur, jamais pour l'âme et la passion, était morte depuis longtemps avec l'abbé Delille : on ne voulait plus de ces corps sans âme, de ces passions sans causes, de ces doutes sans fin.

C'est alors que Lamartine visita la Toscane et l'Italie, passant l'hiver à Rome et l'été à Naples : il aimait à vivre en pleine liberté avec les pêcheurs. C'est alors aussi qu'il fut aimé de cette pauvre et jolie fille qu'il idéalisa plus tard, la changeant de cigarière en corailleuse. Carmen n'était pas encore à la mode, et qui mourut d'amour pour lui. L'esprit de *Graziella* revint certainement converser avec Lamartine, car, plus tard, dans ses *Confidences*, il nous la montre telle qu'elle était, et il est à regretter que

le poète ait soulevé ces voiles : Graziella comme Béatrix, Juliette ou Mignon est de ces créatures idéales qui ne peuvent que perdre en redevenant femmes.

Nous voici en 1813, Lamartine rentre en France, assiste aux dernières convulsions de l'Empire, prend du service sous la Restauration et, pendant les Cent Jours, se remet à voyager : il va en Savoie et y rencontre cette créole de Saint-Domingue, son Elvire, qu'il aime, dont il est aimé, qui meurt et lui inspire ses plus beaux vers : comme Graziella, Elvire fut un des esprits familiers de notre poète.

L'amour en faisant battre les cœurs, ramena les cœurs vers la croyance religieuse, source de tout amour : les *Premières* et les *Secondes Méditations* avaient fait leur chemin, chemin glorieux s'il en fut ; aussi avec Gœthe et Byron, Lamartine était-il devenu l'un des trois dieux poétiques de cette époque, jetant toutes les âmes selon l'expression de Jules Janin, dans cet idéal sans fin qui est aussi bien l'avant-coureur de l'espérance que celui du désespoir, selon qu'il s'arrête dans les bras de Dieu, ou qu'il aille plus loin que Dieu.

En 1820, sous les sombres allées de Saint-Cloud, par une belle nuit d'été, le casque en tête, le sabre au côté, le fusil sur l'épaule, le génie au front et l'amour dans le cœur, se promenait un beau jeune homme sous les fenêtres du Roi dont il était garde-du-corps. Lamartine, sentinelle veillant sur le sommeil de son roi, murmurait tout bas des vers cachés dans son cœur et conversait avec les esprits de ceux et de celles qu'il avait aimés et qui charmèrent sa jeunesse.

A ces esprits, vint s'en joindre un autre, celui de lord Byron, qui venait de mourir, pleuré, chanté, et loué enfin dans toute l'Europe. Cette grande âme s'était exhalée le jour où elle avait été à bout de dédain et d'ironie, de dévouement et de bonté. Byron laissait derrière lui cet enfant de son imagination et de son cœur, *Child Harold* qui n'était qu'un autre lui-même. La mort de Byron laissa sa biographie inachevée, mais l'esprit de Byron vint vers Lamartine qui la continua. Obéissant à ce que d'autres appelleront simple inspiration de poète, continuant l'œuvre de Byron, Lamartine se garda bien d'une servile imitation. Dans le dernier chant du *Pèlerinage d'Harold*, il conserva son allure naturelle, ne copiant ni la mélancolie satirique, ni la tristesse ironique de Byron, gardant seulement la stance que le poète anglais avait empruntée à Spencer, et à la *Jérusalem* du Tasse.

Un an plus tard, Lamartine épousait une de ces femmes d'élite que le ciel n'accorde en partage qu'à ceux qu'il aime, et que peut-être, amenèrent sur son chemin les esprits d'Elvire, de Graziella et de Byron lui même. Cette hypothèse qui, sûrement fera sourire certaines personnes sceptiques, est par contre admise par la généralité des spirites, comme d'autres admettent la prédestination, ou bien encore le fatalisme musulman qui veut que rien n'arrive que ce qui est écrit. Du reste, cette hypothèse, Théophile Gauthier l'a fort habilement exploitée dans un roman qui, il y a une quarantaine d'années, eut son heure de gloire. « *Spirite* » merveilleusement écrit, avec des teintes poétiques et vaporeuses, met en lumière les théories d'Allan Kardek avec un tel art, que nombreux furent les adeptes qui les embrassèrent et s'y laissèrent aller comme aux plus séduisantes créations, et aux conceptions les plus idéales. Vous connaissez le sujet : Guy de Malivert se croit amoureux de la jeune et jolie veuve qu'est Mme d'Ymbercourt, une force invisible le pousse à rompre avec elle. Guy ne comprend rien aux phénomènes sensibles qui se produisent autour de lui, quand un ami, le baron de Feroë, un Suédois, compatriote de Swedenborg et, comme lui, penché sur l'abîme du mysticisme, mis au courant lui dit : « Ne vous engagez dans aucun lieu terrestre, les esprits ont l'œil sur vous ». Le lendemain, au moment où il va voir sa belle, Guy entend une voix lui murmurer : « N'y allez pas », il se retourne et ne voit personne. Le soir concentrant sa volonté, il voit se former dans un miroir une image de femme idéale, comme un modèle de Léonard de Vinci. Quelques jours plus tard, au Bois, causant avec Mme d'Ymbercourt, il voit encore passer sa belle apparition qui disparaît à son approche, enfin, un soir, Guy sent sa personnalité l'abandonner, et sous l'influx de l'esprit s'écrit l'histoire de Spirite qui l'aima enfant, sans qu'il s'en doutât, se fit religieuse, apprenant qu'il allait se marier, et morte au couvent, dégagée de son enveloppe corporelle, venait comme un bon ange veiller sur lui. A dater de ce soir, Guy mène une vie en partie double, il va dans le monde, satisfait aux obligations de son rang, mais reste ce que les anglais appellent un « single man », pour vivre avec le fantôme idéal de Spirite, enfin, il meurt heureux à l'idée d'échanger avec elle le premier baiser d'amour.

Lamartine lui, n'alla pas si loin, heureusement pour la poésie, la littérature et l'histoire, il n'épousa point un fantôme, mais la jeune et jolie anglaise, qui s'appelait Elisa-Marianne Birch : la poésie de son mari, et le poète lui même l'avaient séduite : c'étaient deux âmes sœurs qui s'étaient rencontrées.

Les deux époux voyagent et le poète nous donne les « *Nouvelles Méditations* », ses vers

ont la même qualité d'ampleur et de sonorité, avec des formes plus arrêtées et plus précises, le succès est énorme.

Entré dans la diplomatie, comme secrétaire de légation du Marquis de Maisonfort, à Florence, Lamartine est blessé dans un duel avec le colonel Pepé, qui avait répondu par une brochure injurieuse à des vers sublimes du poète, douloureusement affecté de l'asservissement des Italiens. Nommé ministre plénipotentiaire en Grèce, il publie les *Harmonies Poétiques et Religieuses*, où il atteint le suprême degré de l'élévation et de l'ampleur : il devient étranger à l'homme pour se perdre dans les hautes régions de l'idéal ; comme l'a dit Sainte Beuve, c'est « l'infini dans tous les sens, *profundum, altitudo* ». Le voici de l'Académie, parainé par Laisné et Royer-Collard, reçu par Cuvier et occupant le fauteuil du Comte Daru. La Révolution de Juillet éclate, alors il frète un navire pour l'Orient et se met fastueusement en route avec sa femme et sa fille Julia, belle enfant d'une douzaine d'années. C'est alors que viennent l'entretenir les esprits familiers de son enfance, il revoit en même temps tous les bonheurs de sa vie passée, toutes les joies et toutes les peines de la jeunesse, tous les enchantements variés de l'âme qui rêve, et du cœur qui soupire et espère, les lacs, les mers, les montagnes, les golfes, le petit enclos, le grand parc, le chalet, le château, son enfance déjà si loin, sa jeunesse si proche encore ; il se revoit petit enfant, jouant aux pieds de sa noble mère, abrité par le regard maternel et s'amusant à regarder les calmes figures de la Bible de Royaumont. O ! ce livre de ses premières lectures ! les belles et poétiques apparitions Sara, Tobie et son ange, Joseph, Samuel toute la vie des Saints Patriarches, tout l'Orient pastoral et le doigt de la mère montrant ces scènes poétiques à l'enfant agenouillé auprès d'elle. Frappé par les saints aspects de ce livre, il a voulu voir ces lieux qu'il n'avait vus qu'en imagination ! Chateaubriand qui, lui aussi, a fait ce voyage guidé par d'autres esprits n'a point été semblablement frappé. La Grèce a enthousiasmé Chateaubriand, pour Lamartine. « *C'est* « *une immense plaine stérile au fond du golfe* ». — « *Tout est terne et ennuyeux comme dans une* « *gorge de la Savoie ou de l'Auvergne dans une* « *journée d'automne* », tandis que pour l'auteur du *Génie du Christianisme*, voici sa description : « Le soleil descendait entre des nuages qu'il « peignait de rose, il s'enfonça dans l'horizon et « le crépuscule le remplaça pendant une demi- « heure. Durant le passage de ce crépuscule, le « ciel était bleu au couchant, bleuâtre au zé- « nith et gris de perle au levant. En Grèce, tout « est suave, tout est adouci, tout est plein de « calme dans la nature, comme dans les écrits « des anciens. On conçoit le Parthénon, lorsqu'on « a vu le ciel pur et les paysages gracieux « d'Athènes, de Corinthe et d'Ionie ». Byron avait dit de même : « La Grèce est une blanche et parfaite statue couchée au cercueil ». Pourquoi ces différences ? C'est que les esprits d'Homère et de Démosthènes ont conduit Byron et Chateaubriand, alors que Lamartine sollicité par les esprits de la Bible, en voulait non aux Thermopyles, mais au mont Liban, non à Athénes, mais à Jérusalem, non aux héros grecs, mais aux femmes de l'Orient, à ces femmes à l'œil italien, mais plus doux et plus amoureux, il rêve de calmes, simples et belles figures qui n'ont rien de commun avec les beautés fatiguées et déchirées des salons d'Europe. Voici le portrait, du reste, qu'il en fait, et jamais femme d'Orient ne fut mieux portraiturée : « C'est l'œil des femmes « d'Italie, mais plus doux, plus timide, plus pé- « nétré de tendresse et d'amour. C'est la taille « des femmes grecques, mais plus arrondie, plus « assouplie, avec des mouvements plus suaves, « plus gracieux. Leur front est large, nu, blanc, « poli comme celui des plus belles femmes d'An- « gleterre et de Suisse. Les sculpteurs grecs « eussent été bien plus parfaits s'ils eussent pris « leurs modèles de figure en Asie. Et puis, il est « si doux pour un Européen accoutumé aux traits « fatigués, à la physionomie lasse et contractée « des femmes d'Europe de voir enfin des figures « aussi calmes, aussi simples, aussi pures que « le marbre qui sort de la carrière, des figures « qui n'ont qu'une seule expression ; le repos et « la tendresse, et dans lesquelles l'œil lit aussi « vite et aussi facilement que dans les caractères « majuscules d'une édition de luxe. »

Jamais autant que quand il s'agit de la femme, Lamartine n'a porté loin la toute puissance de la description, c'est que sans doute jamais autant que lui, homme ne fut chéri des femmes. De combien fut-il l'amant idéal ! Combien brûlèrent pour lui, d'un amour aussi ardent que platonique ! Combien même moururent d'amour pour lui qui, comme la Spirite de Théophile Gauthier, revinrent le voir en esprit, et invisibles pour lui-même, vinrent l'entourer de leurs protectrices et admiratives amours.

N'est-ce point une amante inconnue qui lui fit découvrir Malagamba comme une rose cachée au pied du mont Carmel, « ce genre de beauté » que dit-il, « on ne peut rencontrer que dans l'Orient, « la forme accomplie comme elle l'est dans la « statue grecque, l'âme révélée dans le regard,

« comme elle l'est dans les races du midi, et la « simplicité dans l'expression, comme elle « n'existe que chez les peuples primitifs », et avec amour il continue sa description : ses longs cheveux, d'un blond foncé, nattés sur sa tête en mille tresses qui retombent sur ses épaules nues, au milieu d'un mélange confus de fleurs, de sequins d'or, et de perles jetées au hasard sur cette jeune tête, pluie de fleurs, et pluie de bijoux !

Qu'il la trouve belle, et qu'elle laisse loin d'elle l'Aïdée de lord Byron : qu'elle est riante, épanouie, innocente, languissante et sereine quand elle lui apporte dans des corbeilles de fleurs, les vins de Chypre et du Liban : il l'admire comme la plus noble production de l'Orient. Cette description ne ressemble-t-elle point à la coiffure de Malagamba : perles et fleurs, satin et couronne, blonds cheveux sur un sein nu et sequins d'or, le poète a jeté là à profusion tous les trésors de son esprit et de son cœur, ces deux facultés maîtresses qui guidèrent toute sa vie et ne l'abandonnèrent jamais. Dans son voyage, voici le poète et sa famille arrivés au pied du Liban, à Beyruth, une des villes les plus peuplées de la côte de Syrie, qui s'appelait *Julia Felix*, sous l'empereur Auguste, quand tout le monde connu appartenait aux Romains, et qui depuis, eût dû s'appeler *Julia infelix*, *Julia la malheureuse*, puisque c'est là qu'est morte Mlle de Lamartine, que s'est éteint ce doux regard calme et bleu comme le ciel. Beyruth avait séduit le poète : la mer, le mont Liban, une forêt de pins, des caravanes arrivant de Damas, des Juifs montés sur des ânes, des femmes enveloppées de voiles blancs, à cheval, des cavaliers arabes courant le djerid, des groupes de Turcs assis sur le devant de leurs portes, fumant la pipe ou récitant des prières, et au sommet de chaque maison de belles femmes regardant avec l'air curieux d'une gazelle effarouchée, tout ce qui se passe autour d'elles, et l'esprit de la Bible vient murmurer à Lamartine ce verset du poème d'Antar : « Seigneur, nous sommes bien ici, dressons-y, s'il « vous plait, trois tentes », et il dresse une tente pour sa femme et sa fille tandis que lui, poussé par l'esprit, va plus loin, une force invisible l'appelle : que sa femme et sa fille se parent, qu'elles aillent au bain avec les femmes arabes, qu'elles s'habillent à l'orientale pour qu'on dise : « De quel cheik êtes-vous la femme et la fille », pour lui, il part. Ce qui prouve bien que le spiritisme a joué un rôle plus important peut-être qu'on ne pourrait le croire chez notre poète, c'est que dans ses relations de voyage, on continue à sentir combien son aspiration et celle de Chateaubriand tous deux croyants pourtant, est différente, ce qui implique bien la diversité de caractère des esprits qui les visitèrent. Lamartine parcourt les campagnes de Tyr, et Ezechiel vient murmurer à son oreille. les menaces sous lesquelles il fit tomber la ville ; il parcourt la terre de Chanaan et la Judée, visite la vallée étroite et sombre dans laquelle fut enfanté le Christ, et enfin, s'arrête au bord du fleuve des prophètes, du fleuve de l'Evangile, du fleuve du Jourdain.

En Grèce, Chateaubriand s'abreuve avec délices dans l'Ilissus où Lamartine ne trouve qu'une vase fétide, et ici, Lamartine se précipite avec délices dans les eaux douces, tièdes et bleues du Jourdain, de ce même Jourdain dont Chateaubriand parle en termes magnifiques de désolation et de mort : « Au milieu de la vallée passe un « fleuve décoloré, il se traine à regret vers le lac « empesté qui l'engloutit. On ne distingue son « cours au milieu de l'arène que par les saules et « les roseaux qui le bordent ».

Voici maintenant le Jourdain de Lamartine : « Il passe en bouillonnant un peu et en faisant « entendre son premier murmure sous les arches « ruinées d'un pont d'architecture romaine. Le « Jourdain surpasse de beaucoup l'Eurotas et le « Céphyse, il roule doucement dans un lit de « cent pieds de large, une nappe d'eau de trois « pieds de profondeur, claire, limpide et transpa- « rente ! » Que nous voilà loin du fleuve décoloré ! A quel Jourdain croire ? Evidement aux deux, au fleuve de Chateaubriand et au fleuve de Lamartine. Avec Chateaubriand, agenouillons-nous en tremblant sur le lit désolé du Jourdain, et plongeons-nous avec Lamartine dans ses eaux bleues et transparentes, ils ont raison l'un et l'autre, parce que l'un et l'autre ils racontent ce que les esprits leur ont fait voir, parce que ni l'un, ni l'autre ne peuvent se tromper et que tous deux sont incapables de nous tromper, tant il est vrai que le spiritisme peut non seulement faire jaillir du rocher une source d'eau vive, mais peut encore dessécher des fleuves.

Quel esprit fut plus rêveur que celui de Lamartine, qui jamais fut plus obéissant que notre poète aux esprits qui le venaient visiter et lui inspiraient leurs caprices, leurs instincts, leurs joies, leurs tristesses, leurs passions, leurs amours.

C'est alors que notre poète rencontra une femme que l'on disait illuminée, lady Esther Stanhope, qui le reconnaît pour un arabe à son pied droit, et dont il écoute les merveilleux récits avec la plus complète bonne foi, sans aller pourtant jusqu'à croire sa prédiction quand elle lui annonce qu'un jour il aura en mains la suprême puissance.

Rentré en France, Lamartine fait de la politi-

que, mais son éloquente parole était plus faite pour la chaire de Cicéron que pour notre tribune bourgeoise, en même temps que le député, ce fut le poète dont la langue demeura toujours belle, qui s'occupa d'intérêts matériels, ce fut la langue de la poésie appliquée aux affaires, ce fut la rêverie d'un poète homme d'État. Ce qu'il y eut alors d'incroyable, c'est que Lamartine, au plus fort de cette difficile étude de la tribune, entouré de tant d'affaires épineuses et puériles, au milieu de tant de travaux, ait trouvé assez de loisirs pour écrire au courant de la plume cet admirable poème de *Jocelyn* touchante et dramatique histoire de la passion sacrifiée au devoir. *Jocelyn*, l'un des plus beaux livres de notre langue.

Le Lamartine dont il resterait à parler, vous le connaissez aussi, c'est le Lamartine qui appartient à notre histoire publique nationale que nous admirons tous, mais qui est en dehors du cadre de cette causerie déjà trop longue.

En terminant, puissé-je avoir atteint ce double but : montrer que si le spiritisme n'apprend rien de nouveau, il prouve de façon irrécusable l'existence de l'âme, en nous révélant l'existence du monde invisible qui nous entoure et au milieu duquel nous vivons sans nous en douter, et en nous donnant cette douce consolation d'être en communication avec les êtres chéris que nous avons perdus. Puis-je vous avoir fait partager ma croyance que ce sont ces mêmes communications qui ont fait si fortes, les inspirations si diverses de Lamartine. Quand Ducis ajouta à son *Othello*, *la Romance du Saule*, composée d'une grande quantité de couplets, il y mit cette note : « Cette chanson est faite pour être chantée dans la solitude », eh bien l'œuvre poétique de Lamartine est bien ! le long poème que nous répétons à nos jours de tristesse mortelle, tant il est vrai qu'il y a des instants où l'on a besoin de se murmurer à soi-même dans un recueillement occupé, dans un rêve que l'on fait tout haut, d'innocentes paroles de tristesse, d'espérance et d'amour.

MARC JOEL.

REVUE UNIVERSELLE

Le charbon de bois contrepoison universel

(Revue générale de la méthode Kneipp du 1er décembre 1903).

A Toulouse, il y a quinze personnes empoisonnées par les champignons dans la même maison. On appelle le docteur Sécheyron. Il prépare des carafes d'eau charbonnée qu'il prescrit à tous de boire, pendant qu'il soigne, dans une chambre à côté, une des malades violemment atteinte. Il fait introduire avec une sonde l'eau charbonnée dans son estomac. Des rires lui prouvent bientôt que les quatorze premiers malades sont guéris de coliques atroces. Au bout de quelques heures, il n'y avait plus aucun malade.

Frappé de ce récit que j'ai trouvé dans l' « Apiculteur » de septembre 1902, j'ai écrit au docteur Sécheyron, chirurgien en chef des hôpitaux de Toulouse. Il m'a confirmé ce récit ; de plus, il m'a répondu que, d'après les travaux de son grand-père, M. Thouéry, savant pharmacien-chimiste, le charbon était un contrepoison universel.

Une brochure a été publiée relatant une centaine d'expériences ; en voici une entre autres.

« Devant témoins, M. Thouéry a mêlé avec du charbon une dose de strychnine suffisante pour tuer plusieurs personnes, puis il a avalé le tout sans en être incommodé. »

Le chimiste fit cette expérience en présence des délégations de l'Académie de Médecine de Paris.

Ainsi, lorsque vous aurez des craintes d'empoisonnement, prenez du charbon, en attendant le médecin. Il faut le réduire en poudre fine ; de la braise bien époussetée, écrasée avec une bouteille, est du charbon suffisant.

Il faut prendre le charbon de dix en dix minutes, par cuillerées à bouche, dans de l'eau pure ou aromatisée, jusqu'à ce que les douleurs s'arrêtent.

Le charbon est bon à employer aussi lorsqu'une personne a bu trop d'alcool qui met sa vie en danger.

(*Extrait d'un article du colonel Ernault qui invite tout le monde à reproduire et publier son article par humanité*).

L'if et le cyprès néfastes (*Echo du merveilleux*, 15 sept.). — Depuis des siècles, l'observation a montré que la plantation de cette sorte d'arbres dans un jardin qui renferme une habitation est souvent suivie de troubles et même de mort chez les habitants. Une personne qui a

récemment eu l'occasion de faire une observation de ce genre, a écrit le récit suivant:

« Il y a un an, un de nos voisins plantait une rangée de jeunes cyprès le long d'une avenue conduisant à sa maison; peu de temps après son fils est mort et nous avons vu le cortège funèbre passer au milieu des jeunes arbres qui sont le symbole de la mort.

« Nous connaissions aussi, il y a quelques années, une personne qui planta un if dans son jardin, près du cimetière du village; dans les douze années qui suivirent cette plantation cinq membres de la famille moururent successivement: la mère, trois fils et une fille.

« Une autre fois encore nous avons vu la plantation d'un if près de la maison suivie de la mort du père et la maison devint inhabitable pendant près de deux ans par suite des bruits qui s'y produisaient depuis le crépuscule jusqu'à l'aube; ils étaient si violents et si continus que les filles quittèrent la maison de leur père; aucun domestique ne voulait y rester. »

Le saule de Windsor (*Echo du Merveilleux*, 1er nov. 1903). — On planta jadis à Windsor, près de la chapelle, une branche coupée sur le saule qui ombrageait à Sainte-Hélène la tombe de Napoléon. La branche prit racine; elle devint un arbre magnifique. Le 2 septembre 1870, alors que l'Empire s'effondrait à Sedan, la plus grosse branche du saule de Windsor était brisée par la foudre et tombait. Le saule subsista. Mais le tonnerre le blessa une fois encore, et ce fut le jour où les Zoulous blessaient à mort le fils de Napoléon III. Ce saule est sur le point d'être déplacé par suite de travaux de restauration.

Pressentiment réalisé (*Le Messager*, 15 déc. 1903). — Le fait suivant s'est passé aux exploitations de minerai de fer de Coleford (Angleterre). Un jour de novembre dernier, la femme d'un ouvrier de cette mine, nommé Elvey, pria son mari de ne pas se rendre au travail. Elle avait, disait-elle, le pressentiment qu'il serait tué. Ce jour-là, on arrêtait les travaux de la mine. Or Elvey était le second mari de cette femme; le premier, mineur comme l'autre, avait été tué un jour de clôture des travaux. Elvey se rit des craintes de sa femme et s'en fut à la besogne. Quelques heures après, on ramenait son cadavre. Un bloc de minerai, tombé de la voûte d'une galerie, lui avait écrasé la tête. Ces détails ont été établis par l'enquête qu'ouvrit le corps des mines.

Faits de dédoublement (*A Luz da Verdade*, 1er déc. 1903). — M. Mendes raconte qu'en février dernier, ayant sa femme malade et couchée, il dut se rendre à la pharmacie pour chercher un sinapisme. En s'approchant de l'officine, il rencontra une dame de leurs amis qui venait tous les soirs avec son mari visiter la malade. Il adressa la parole à cette dame qui ne répondit rien, puis la pria d'attendre un instant, qu'après ils iraient ensemble. En sortant de la pharmacie, il ne vit plus rien, tourna le coin pour chercher la dame et ne la vit pas davantage. Il rentra par un autre chemin que celui qu'il avait pris en allant, et en rentrant demanda si cette dame était déjà arrivée. La réponse fut négative et l'étonna beaucoup. Quinze minutes après, elle vint avec son mari. Mais, il fut établi qu'elle n'avait point été dans la rue Bento-Freitas où M. Mendes disait l'avoir vue. Elle dit cependant qu'étant encore à la maison, elle s'était absorbée pendant cinq minutes et s'était trouvée en pensée dans la rue désignée. C'était donc son double qu'avait vu le narrateur. Ce qu'il y a de particulier, c'est qu'il l'avait vue entièrement vêtue de noir, et en réalité elle se trouvait alors devant lui avec une jupe noire et une jaquette rouge.

La fille de cette dame se dédouble également; elle se montra un jour à une séance chez M. Mendes, ne parla pas et se retira rapidement sans rien dire. A ce moment elle dormait profondément chez elle. Ces faits se sont passés à S.-Paulo.

La lumière mystérieuse de Berbenno (*Uebersinnl. Welt*, août-sept. 1903). — Voici le récit fait par M. Nagel: « Deux hommes dignes de confiance allaient, par une sombre nuit de février, vers Polaggio. A 11 heures environ ils virent surgir à une faible distance devant eux une lumière. Elle disparut soudain pour reparaître, se tenant toujours quelques mètres au devant des voyageurs en éclairant leur route. Au moment d'arriver à la localité susdite, elle s'éteignit. L'un des hommes, après avoir conduit son compagnon à sa demeure, revint à l'endroit où la lumière avait disparu. Elle apparut de nouveau et se déplaça devant lui, en maintenant la distance de tout à l'heure, conservant la même intensité, jusqu'à Berbenno. Le voyageur, seul maintenant, ne put se défendre d'une certaine inquiétude et pressa le pas. Dès qu'il fut rentré chez lui, il ferma la porte, mais put encore observer la flamme qui flottait à travers le vignoble. »

Une plante lumineuse (*Nouvelles scientif.* de *La Nature*, 30 janv.). — Il s'agit d'une plante du Brésil, peu connue et désignée sous le nom

vernaculaire d'*Oropé*. Elle se rencontre près de Sao-Joaquim (Etat de Sao-Paulo). Il parait qu'elle émet, la nuit, une lumière assez intense pour permettre de lire le journal, et elle ne perd sa luminosité que quelques jours après avoir été cueillie. D'après le *Diario de Ribeiro Ilreto*, cette plante appartient au groupe des cryptogames ; mais ce n'est pas un champignon. Le fait est intéressant par ce temps où l'on établit les radiations les plus diverses. S'agit-il d'une variété des rayons N? Est-ce une plante simplement phosphorescente? Mais la phosphorescence a d'étroites relations avec ces rayons N ou plutôt avec l'od de Reichenbach redécouvert sous ce dernier nom.

Le jeune médium belge Edouard Pirsch (*Le Messager*, 15 déc. 1903 ; *Light*, 19 déc.). — E. Pirsch est un garçon de 16 ans qui habite, avec ses parents, le hameau de Cheveli-pont (Brabant). Il est médium depuis trois ans et traite des malades. Il est intelligent, bien portant et travaille avec son père qui est un maître de carrières. Il emploie ses loisirs à étudier les langues. Il dit qu'il reçoit constamment des communications d'esprits, surtout d'un docteur de Serbie nommé Cypriot qui dicte des prescriptions d'herbes très efficaces. Beaucoup de ces herbes n'existent pas en Belgique et on les fait venir de l'étranger. Le médium ne connait rien de la médecine d'ailleurs.

Pirsch écrit les messages en français et parfois avec écriture en miroir. Il montre des photographies qui représentent, selon lui, des mains d'esprits. La famille du médium prépare les herbes prescrites et les distribue gratuitement. Chaque dimanche la maison est pleine de malades et des séances ont lieu dans la soirée. Les médecins du pays sont loin d'être contents et le curé de la paroisse déclare le jeune Pirsch possédé du diable.

Un correspondant du *Daily Express* a assisté à une séance. « Nous nous assîmes, dit-il, autour d'une lourde table de cuisine ; en tête de la table se trouvait le médium ayant devant lui un cahier de papier blanc et un crayon... Le président du groupe présenta gravement les visiteurs à Callon, qu'on suppose être l'esprit d'un voyageur décédé au Pérou, il y a environ 15 ans. Puis vint une pause, après quoi on entendit le bruit que faisait le médium en écrivant avec une grande rapidité...

« Nous communicâmes aussi avec un certain Pirot, qu'on nous dit être l'esprit d'un horloger de Montigny, décédé depuis quelques années. Avec son aide nous vîmes des boules lumineuses de couleurs variées, surtout rouges, qui flottaient dans la chambre. Pirot est surtout un esprit taquin qui écrit en wallon ; il tambourine sur la table et joue de mauvais tours au médium. Quelquefois il se rend utile en remontant l'horloge de la maison.

« Après cela... la grande table de cuisine se mit à danser sur le dallage et finalement se lança par-dessus la cloison (qui séparait la pièce en deux), dans le compartiment à côté, où elle fut trouvée assez mal arrangée. On engagea un des journalistes qui m'accompagnaient, un homme grand et nerveux, à monter sur la table qui folâtra dans la chambre malgré son poids.

«... Pirsch dit qu'en ces derniers temps, il a communiqué avec l'esprit de Zola qui a déclaré que c'est grâce à son influence que la revision du procès Dreyfus a été décidé (?) ».

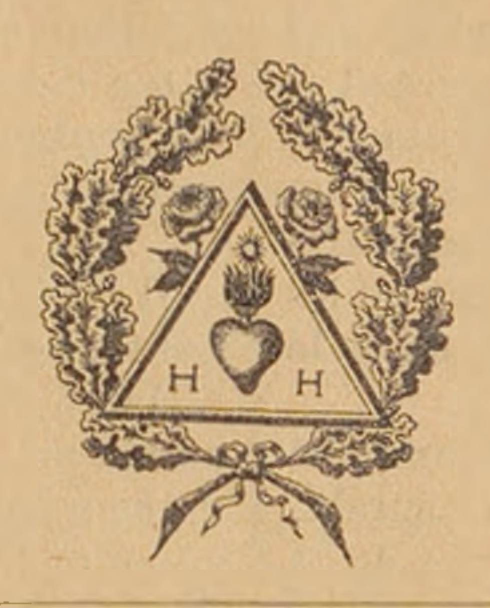
Prémonition d'incendie (*Light*, 6 février). — En revenant un jour de la chasse avec un ami, M. Mackenzie, en raison du mauvais temps, au lieu de rentrer chez lui, descendit chez son ami. Ils allèrent se coucher vers 11 h. et demie du soir dans deux lits placés dans la même chambre. Peu après 2 h. du matin, l'ami de M. Mackenzie le réveilla en lui disant qu'il avait rêvé d'incendie! M. Mackenzie le tranquilisa et l'engagea à dormir. Peu après l'ami eut le même rêve et réveilla de nouveau M. Mackenzie. Il était tellement impressionné qu'on décida de s'habiller à moitié et à faire le tour des bâtiments. On ne vit rien et on se recoucha. Mais voilà que l'ami fait le rêve une troisième fois, en le précisant; il s'agissait d'une meule de foin de son frère, située tout près de la ferme de celui-ci et brûlant par un bout. Cette fois on s'habilla, on prit du café chaud et on partit à cheval pour se rendre auprès du frère dont la ferme était éloignée de 5 milles et demi. Les deux amis s'arrêtèrent devant la porte de la ferme; il n'y avait pas trace de feu, et déjà ils s'en retournaient sans avoir réveillé le frère, lorsque l'ami de M. Mackenzie exprima le regret de ne pas l'avoir réveillé, et à ce moment ils eurent *tous les deux ensemble* la vision du feu. Ils revinrent vers la ferme et appelèrent le frère. Tous trois ensemble, ils firent le tour des 13 ou 14 meules alignées et arrivèrent enfin à la principale, tout près des bâtiments. Le frère demanda où l'ami de M. Mackenzie avait vu le feu ; celui-ci désigna le point de la meule; on l'attaqua avec une tige de fer, et aussitôt un pied et demi de foin tomba montrant un foyer d'où s'échappa aussitôt la flamme. Les deux frères appelèrent à l'aide le personnel de la ferme et M. Mackenzie alla vivement à la ville voisine chercher les pompiers. Toutes les meules brûlèrent et on eut beaucoup de peine à préserver les bâtiments.

Dr Lux.

Le Gérant : MARTELET.

TROYES, IMP. MARTELET, RUE THIERS, 101

LA LUMIÈRE



Le Code d'Ammourabi et la Loi de Moïse

Une discussion s'est produite dans le *Madras Weekly Journal*, t. LVI, n° 19, et t. LVII, n° 1, sur le sujet de savoir si la loi de Moïse, qui est postérieure aux sentences d'Hammourabi, roi de Babylone, a été calquée ou non sur ces dernières, et sur la question de savoir si Abraham était, oui ou non le contemporain de ce roi. *Sophia*, de décembre 1903, nous donne le résumé de cette discussion. M. Cammiado admet que le code d'Hammourabi fut antérieur à Moïse et promulgué à Babylone, à l'époque d'Abraham. Mais il ajoute que ce n'est pas une raison pour dire que la loi de Moïse a été copiée sur le code babylonien; celui-ci porte, en effet, une empreinte nettement polythéiste, tandis que la loi mosaïque formule ces trois prescriptions : 1° Qu'il ne faut adorer qu'un seul Dieu; 2° qu'il ne faut pas prononcer en vain le nom de Dieu ; 3° que le jour du Sabbat doit-être consacré à son adoration. Dans le code d'Hammourabi, il n'y a pas de traces de prescriptions semblables. Si d'autres articles se ressemblent dans les deux codes, c'est que les principes de justice naturelle sont, pour ainsi dire, innés dans l'esprit humain et se retrouvent, par conséquent, dans la législation de tous les peuples. Quand à la question du monothéisme, les Israélites, le peuple élu, étaient seuls à le professer, les Mèdes, les Perses, les Chaldéens, les Assyriens, les Égyptiens, les Grecs et les Romains ayant des idées toutes différentes à cet égard. Telle est la thèse développée par M. Cammiado.

Voici la réplique de son adversaire : Il n'est pas admissible qu'Hammourabi fut le contemporain d'Abraham, même en admettant que celui-ci fût un personnage réellement historique et non simplement, comme on semble le dire même dans la toute récente *Jewish Encyclopædia*, un personnage éponyme, un Ancien qui donna leur nom aux Hébreux. La théorie qui fait vivre Abraham et Hammourabi à la même époque, est basée sur la douteuse identification de ce dernier avec Amraphel, roi de Sinear (Gen. XIV). Ne pourrait-on pas, d'ailleurs, songer à un autre Abraham, qu'on aurait identifié, par la suite, avec le grand patriarche hébreu? Ce qui tend à prouver que Moïse a puisé dans les lois babyloniennes, c'est que, comme le font ressortir Driver et Sayce, les idées babyloniennes ont exercé une grande influence, non seulement sur les anciennes institutions du peuple Israélite, mais encore sur les éléments, qui ont servi de base à la construction de son système religieux. D'ailleurs, le monothéisme n'appartenait pas

exclusivement à Israël; il existait également chez les peuples de Palestine, qu'ils vainquirent et assimilèrent. Le peuple de Moab, comme le prouve la stèle du roi Mésa, croyait aussi en un Dieu unique. Chemosh, identique par ses attributs avec le Jéhovah des Israélites. Tels sont les arguments opposés à M. Cammiado, dans le journal précité de Madras.

Tout d'abord, la question de contemporanéité d'Abraham et d'Hammourabi ou Khammourabi, et de l'identité de celui-ci avec Amraphel et de de celle du pays de Sinear avec la Babylonie, est résolue par l'affirmative. (Voir F. Hommel, *Die altisraëlitische Ueberlieferung*, 1897, et notre article sur le même sujet dans la *Lumière* d'avril 1900). D'ailleurs, il est établi que le code d'Hammourabi, en caractères cunéiformes, remonte à environ 2000 avant J.-C., et est donc antérieur de 500 ans à Moïse. Il était encore en vigueur 1000 ans après, sous Assurbanipal (Sardanapale), qui régnait à Ninive. C'est le code le plus ancien connu; le seul qui, dans l'antiquité, pût en être contemporain, dit M. Dareste (*Journal des Savants*, oct.-nov. 1902), est le code égyptien mentionné par Diodore de Sicile, mais dont aucun fragment n'a encore été trouvé. Il est certain que la loi mosaïque renferme un assez grand nombre de dispositions analogues à celles du code d'Hammourabi; c'est assez naturel, comme l'a montré M. Cammiado; si nous connaissions le code égyptien, nous trouverions peut-être encore plus de points de ressemblance, entre ce dernier et la loi mosaïque. Moïse, venu d'Egypte, était aussi instruit dans la loi que dans la religion égyptiennes.

Qu'on nous permette ici une digression: le code du roi Hammourabi débute par des peines édictées contre les actes de sorcelleries. Voici, à ce sujet, une note de M. Dareste, qui intéressera sans doute nos lecteurs: « La sorcellerie, la magie étaient, dans toute l'antiquité, des crimes punis de mort. Ainsi, chez les Égyptiens (Chabas, *Papyrus magique Harris*), chez les Hébreux (*Exode*, II, 18; *Lévitique*, XX, 27; *Deutéronome*, XVIII, 10-12), chez les Grecs (Platon, *Lois*, XI, 12; Démosthène, *C. Aristogiton*, I, 79-80). A Rome la loi *Cornelia de Sicariis* contenait une disposition semblable (*Digeste*, XLVIII, 8, loi 13; *Institutes*, IV, 18, § 5). Elle se trouvait déjà dans la loi des XII tables: *qui malum carmen incantassit* (Cicéron, *De republica*, IV, 12); *qui fruges excantassit* (Pline, *Hist. nat.*, XXVIII, 2, et X, 17). Voir enfin la Loi salique, titre XIX, *De maleficiis*. » Chose curieuse, dans le même numéro du *Journ. des Savants*, Ch. Bréal nous apprend que Cicéron et Horace avaient mal interprété le « *qui malum carmen incantassit* », que Pline a, au contraire, bien compris comme des *incantamenta*.

* * *

Il est évident que toute la discussion concernant les relations de la loi mosaïque avec le code d'Hammourabi n'aurait aucune raison d'être si on admettait, avec les rationalistes, que le deutéronome a été écrit du temps de Josias, et que s'il y a une mention des lois du deutéronome dans les Rois, antérieurement à Josias, cela s'explique par un remaniement intentionnel. D'après Wellhausen, toute la matière historique a été remaniée ainsi dans le sens deutéronomique.

Comme c'est surtout le chap. XIV de la Genèse qui a été incriminé plus haut, qu'il nous soit permis de reproduire ici un paragraphe emprunté à notre article précité :

Comme le dit Hommel, le récit de *Gen.* XIV est certainement très vieux, ce que prouvent les gloses explicatives incorporées au texte, les termes archaïques qu'il renferme. L'original a dû être écrit en cunéiforme (tout comme le code d'Hammourabi), et conservé à cet état dans les archives préisraélites de Salem ou de Jérusalem, jusqu'à ce que la traduction en ait été faite en langue hébraïque; et, dit Hommel, « le *dernier* terme pour cette traduction de *Gen.* XIV en hébreu, est le temps le plus rapproché de l'occupation du pays de Chanaan par les Israélites, c'est-à-dire l'époque de Moïse, car après ce moment, il n'y eut plus guère de scribes connaissant la langue et l'écriture babyloniennes. »

Arrivons à la question du monothéisme. Au dire des rationalistes, c'est là une invention tardive des Hébreux; ils ne seraient devenus monothéistes qu'au contact de certaines peuplades de la Palestine, qui l'étaient, donc après la conquête de ce pays par Josué; et, par la suite, ils auraient transporté en arrière, et jusqu'à Abraham au moins, les idées monothéistes acquises. Or, du temps d'Abraham — toujours au dire des rationalistes — les Hébreux étaient fétichistes, idolâtres, polythéistes. Mais, il est prouvé, au contraire, que le monothéisme était professé à l'époque d'Abraham, et même avant lui dans le sud de l'Arabie. Quoi d'étonnant aussi que les peuples de la Palestine, les Moabites en particulier, fussent monothéistes au même titre que leurs congénères, les Hébreux, et réciproquement? D'ailleurs, comme l'a montré Hommel, le mode de formation de noms propres dans les dialectes sémitiques occidentaux prouve que, précisément à l'époque d'Abraham, il n'existait pas de désignation se rapportant soit au

totémisme, soit au fétichisme, soit à l'idolâtrie sous une forme quelconque.

L'un des arguments employés par les rationalistes pour montrer que les contemporains d'Abraham ne pouvaient être monothéistes, c'est qu'ils n'avaient pas la conception de l'Univers; c'est là une assertion bien risquée, quand on pense aux connaissances astronomiques qu'avaient les Égyptiens et les Chaldéens; il est même très probable qu'ils connaissaient le système héliocentrique. A propos de soleil, il n'y a pas trop à s'étonner non plus de son adoration par les Babyloniens du Nord. Le soleil est bien le maître de notre univers, et a pu être pris, par plus d'un peuple, comme le symbole de la divinité (1). Il suffirait, chez les Babyloniens du Nord, de remplacer les mots « Soleil », « Lune » par le mot « Dieu » *(Ilu)*, pour se trouver en présence du plus pur, et du plus noble monothéisme (Hommel).

Il n'est d'ailleurs pas douteux que, chez tous les grands peuples, a été enseigné, dans les sanctuaires primitifs, un monothéisme très élévé; nous n'en voulons comme exemple que l'Egypte. Mais, par la suite, les doctrines ésotériques se sont altérées, les prêtres eux-mêmes, par cupidité et par ambition, ont fini par faire de la religion un trafic. Sans compter que la masse populaire, incapable de comprendre un Dieu transcendant, s'est créé une conception inférieure de la divinité, à laquelle elle donnait une physionomie et des passions humaines. De là le terrible Jéhovah des Hébreux, le dieu national, bien distinct des dieux des autres nations et leur ennemi. Il fallut bien des siècles, il fallut l'avènement du Christ, et tous les progrès de la philosophie grecque pour que fût restitué, dans l'esprit populaire, à la divinité son véritable caractère. Il y a loin évidemment de Jéhovah au Dieu métaphysique, ou seulement au Dieu anthropomorphe des chrétiens. Malgré tout, il y a toujours eu, depuis, les temps les plus reculés, des esprits d'élite qui ont eu une idée élevée de la divinité, témoins les grands Initiés de l'Égypte, de l'Inde et de la Grèce, et leurs disciples. Il y a eu une théocratie dans ces divers pays à l'origine, du moins en Egypte, en Babylonie, dans l'Inde, et même dans le sud de l'Arabie. Et la sagesse égyptienne elle-même, où était sa source, sinon dans l'antique tradition des Atlantes?

Mais revenons aux Hébreux et aux autres peuplades sémitiques, leurs voisines ou leur congénères. Les rationalistes, avec Wellhausen, sont persuadés que les Hébreux, avant Moïse, étaient de grossiers nomades ne professant, à côté du fétichisme et du totémisme, que le culte des Ancêtres. Sans doute, on a trouvé des traces de ces croyances dans Israël, surtout chez les tribus septentrionales. Mais, cela ne prouve rien contre l'existence d'une conception plus élevée de la divinité, pas plus que les pratiques et les idées superstitieuses populaires actuelles ne prouvent rien contre l'existence et l'influence du christianisme. Les Sémites, soit fixés, soit nomades, répandus entre les deux centres de la civilisation qu'étaient l'Egypte et la Babylonie, depuis au moins 3000 ans avant J.-C., subissaient, comme le prouvent les inscriptions récemment découvertes, les influences civilisatrices émanées du Nil et de l'Euphrate. D'ailleurs, les nomades, même alors, c'est-à-dire 3000 ans avant J.-C., n'étaient déjà plus, comme le montre Hommel, le peuple primitif que, d'après la critique rationaliste, les Hébreux auraient été encore peu avant l'époque de David. L'égyptologie et la lecture des inscriptions cunéiformes donnent, à cet égard, plus d'un démenti aux rationalistes.

La civilisation babylonienne remonte, certes, très haut, mais n'a pas été antérieure à la civilisation égyptienne, comme le pense Hommel. Il y a dû y avoir, tout naturellement, influence réciproque entre elles, mais nous ne croyons pas qu'on puisse affirmer que l'une a créé l'autre; n'émaneraient elles pas plutôt d'une source commune? Quoiqu'il en soit, la civilisation de la Babylonie comptait déjà, dit Hommel, *des milliers d'années*, lorsqu'en 1900 avant J.-C., l'histoire assyrienne en était à ses premiers débuts; et l'on voudrait que cette antique civilisation, associée à celle de l'Egypte, n'eût eu aucune influence sur les tribus sémitiques, même nomades! La civilisation assyrienne, la langue, l'écriture, la religion des Assyriens, dérivent de la culture babylonienne. A de rares exceptions près, les documents réunis par Assurbanipal dans sa bibliothèque, n'étaient que des copies de textes plus anciens, originaires de la Babylonie (1); le code d'Hammourabi a été découvert dans les ruines de cette même bibliothèque. Ce sont donc là tous des documents d'origine sémitique; l'écriture cunéiforme était elle-même d'origine sémitique, d'après Hommel, et non

(1) On peut rapprocher du grec *Hélios*, qui veut dire « Soleil », les noms de la divinité comme *El*, chez les Hébreux, *Ilu*, *Bel* ou *Baal* chez d'autres peuples sémites, *Allah*, chez les Arabes actuels.

(1) D'une façon générale, il ne faut pas confondre Assyrie et Babylonie. La Babylonie était un pays de plaine, situé entre l'Euphrate et le Tigre (Mésopotamie): L'Assyrie était située à l'est du cours moyen du Tigre, et constituait un pays plus ou moins montagneux.

d'origine aryenne comme le soutiennent Vacher de Lapouge et Wilsener.

On voit, par les considérations qui précèdent, que les idées de Cammiado sont plus près de la vérité que celles de son adversaire, et des rationalistes en général. Toute l'histoire primitive d'Israël n'est, pour eux, qu'un tissu de légendes. Heureux encore s'ils ne vont pas, comme quelques-uns d'entre eux, jusqu'à nier l'existence d'Abraham et des patriarches, de Moïse, de Jésus, etc. En cela d'ailleurs, ils se rencontrent avec certains occultistes qui ne voient, dans ces noms, que l'expression de forces. Ces hommes, ces prophètes, ces Messies ont été des forces, effectivement, puisque leur influence a eu un immense rayonnement, puisque cette influence dure encore. Tous ces grands Initiés ont reçu une révélation, énergiquement niée par les incrédules de tout ordre, révélation qui s'est trouvée à la base de toutes les religions, et principalement de cette croyance monothéiste originelle qui a été enseignée dans les grands sanctuaires de l'antiquité, et même dans les temples de Delphes, d'Eleusis, de la Grande-Sicile, etc., en plein règne du polythéisme.

Dr Lux.

LA TROIE D'HOMÈRE RETROUVÉE

M. W. Dœrpfeld a publié, récemment, un magnifique ouvrage intitulé *Troja und Ilion*... (Athènes, 1902, 2 vol. gr. in-8) et consacré aux fouilles qui ont fait renaître la Troie de l'Iliade et de l'Enéide. M. G. Perrot, qui a assisté à une partie de ces fouilles, rend compte des travaux qu'elles ont nécessitées et des résultats obtenus dans le *Journal des Savants*, 1904 (nos 1, 3, 4). C'est à cet article que nous empruntons une grande partie des renseignements qui suivent.

Longtemps, on ne savait où placer la Troie d'Homère. Les fouilles, commencées par Schliemann et continuées par Dœrpfeld, prouvent que c'est à Hissarlik, sur le dernier éperon des contreforts du mont Ida, entre les vallées de l'ancien Scamandre et de l'ancien Simoïs, qu'était édifiée l'antique cité.

Dans son enfance, Schliemann avait été frappé par une image fantaisiste de Troie ; plus tard, il fut littéralement obsédé de l'idée de découvrir les ruines de cette cité. D'abord garçon épicier, puis commerçant, toujours dans l'épicerie, il réussit à s'enrichir et se mit à apprendre le grec tout seul. De retour d'Amérique et divorcé, il épousa, à Athènes, une jeune Grecque qui fut sa collaboratrice dévouée. De 1871 à 1882, puis de nouveau en 1890, il fouilla la terre avec persévérance, près de Hissarlik, et ayant trouvé les restes de ce qu'on a appelé la *seconde ville* ou la *ville brûlée*, crut avoir découvert Troie. Il mourut en 1890, sans être parvenu au but que devait atteindre son collaborateur et successeur Dœrpfeld.

C'est qu'il y a eu, à Hissarlik, une série de villes, de bourgades ou de villages superposés. La *ville brûlée*, la seconde, reposait, elle-même, sur une autre plus ancienne, remontant, semble-t il, « à l'époque préhistorique, ou tout au moins à la période de transition entre l'âge de pierre et l'âge de bronze : on a recueilli, dans ses ruines, des ustensiles en pierre dure..., des haches en pierre polie et en jade, quelques instruments en cuivre et en bronze, et de nombreux fragments de poterie à ornementation incisée ». (Toutain, *Grande Encyclop.*, t. XXXI). La seconde ville, couvrant 8.000 mq., était une bourgade fortifiée, entourée de murailles puissantes, à soubassements de pierre et à courtine de briques crues ; elle fut détruite sans doute, dans une guerre, par un grand incendie. Les vases et autres objets trouvés dans les ruines de cette ville, portent la marque d'une civilisation bien antérieure à ce qu'on est convenu d'appeler la « civilisation mycénienne » depuis les découvertes faites précisément par Schliemann à Mycènes et à Tirynthe.

Cependant, en 1890, Schliemann avait trouvé, sans les identifier, les premiers vestiges de la ville homérique, de la sixième. C'est à Dœrpfeld qu'était réservé l'honneur de compléter la découverte par des fouilles exercées en 1893 et 1894. En 1893, on avait dégagé une partie des murs, reconnu les fondations de maints bâtiments ; mais ce n'est qu'en 1894, grâce à des subsides accordés par l'empereur Guillaume II, qu'on put mener le travail à bonne fin. « La forteresse de l'âge mycénien, dit M. Perrot, apparaissait maintenant dans presque toute son étendue, représentée par les substructions d'édifices spacieux, construits en grands matériaux, ainsi que par une muraille puissante, percée de plusieurs portes, que flanquaient de fortes tours. Des édi-

fices ainsi rendus au jour il ne subsistait, sans doute, que les assises inférieures, le plus souvent que les fondations ; mais dans ces substructions mêmes et dans l'appareil des murs de soutènement qui les portaient, comme dans celui du mur d'enceinte, il y avait la marque d'une habileté professionnelle qui rappelait et qui égalait celle des ouvriers par qui ont été bâties les parties vraiment anciennes des murs de Mycène. Le doute n'était plus possible; ces remparts qui, sur certains points, offrent encore un aspect vraiment imposant, ce sont ceux qui ont défié l'assaut des Grecs, les maisons, dont les plus importantes renferment une large salle où peut tenir toute une foule, ce sont les demeures de ces chefs phrygiens que le poète appelle Priam, Hector, Enée, Pâris, Hélénos et Déiphobe... A mesure que se dessinaient dans sa fouille, les traits de la forteresse qu'il (Dœrpfeld) exhumait, il les comparait, un à un, à ceux par lesquels se définit, dans l'épopée, l'image de cette Pergame, dont les remparts et les palais dominent la grève, où sont rangés les vaisseaux des grecs, la plaine où combattent et meurent les guerriers. Les concordances, il les a toutes notées aves soin. Si, sur quelques points, les données et celles de la ruine semblent ne pas coïncider, il a presque toujours réussi à donner, de ce désacord apparent, une explication satisfaisante ». L'étude de la céramique troyenne, par M. Hubert Schmidt, a également contribué à l'identification de la sixième ville avec la Troie d'Homère.

Cette sixième ville est séparée de la deuxième ou *ville brûlée*, par des restes de villages construits sur le même emplacement. D'après Brueckner, la ville brûlée aurait existé vers la fin du troisième ou le commencement du deuxième millénaire avant l'ère chrétienne ; son enceinte a été remaniée à plusieurs reprises et elle a pu exister pendant des siècles. Après la destruction de cette ville forte, il n'y eut plus sur la colline que des villages sans importance qui n'avaient d'autre clôture que ce qui restait des anciens remparts. «Les restes de ces villages, c'est ce que l'on appelle la troisième, la quatrième et la cinquième couche ; mais, avec la sixième, c'est une nouvelle forteresse qui reparaît, une forteresse dont le périmètre est plus vaste que celui de sa devancière, dont les murs sont bâtis avec plus d'art, dont les édifices et l'outillage répondent aux besoins d'une société plus civilisée. De la seconde à la sixième ville, les différences et les progrès sont très sensibles ; mais les auteurs des fouilles n'en inclinent pas moins à croire que de la *ville brûlée* à la Troie d'Homère, les divers groupes d'habitants qui se sont succédé sur cette colline, étaient apparentés les uns aux autres... Ce qui a suggéré cette hypothèse, c'est surtout l'étude de la céramique, de sa pâte et de ses formes...

« Aussi bien est-il question, dans l'Iliade, d'une ville, Dardania, située près des sommets de l'Ida, où les ancêtres des Laomédontides auraient régné avant d'aller, plus près de la mer, fonder Troie. Ces traditions vieillisent Troie ; elles en reportent les origines jusque dans un passé très lointain, où l'industrie des peuplades phrygiennes n'avait guère dépassé le niveau qu'elle avait atteint au temps où prospérait la *ville brûlée*. Dans quelles conditions cette industrie fit-elle un grand pas en avant, avec la cité nouvelle de la basse vallée du Scamandre ? Fut-ce à la suite de rapports qui se seraient établis entre la maîtresse du détroit et les foyers principaux d'une civilisation déjà très avancée..., rapports dont l'épopée témoigne à sa manière ? La plupart des guerres sont des brouilles d'amis. Si Pâris enleva Hélène, c'est qu'il avait été, en Laconie, l'hôte de Ménélas... A en juger par les retouches que subit l'enceinte de la sixième ville et par le notable exhaussement du sol qui se produisit sur ses voies d'accès pendant que durait la vie de la cité, le royaume troyen a eu une assez longue existence. C'est entre le XVe et le Xe siècle qu'il se serait créé, qu'il aurait grandi, qu'il aurait conquis la richesse et la puissance à laquelle mit fin la lutte dont le souvenir s'est conservé dans l'épopée grecque ».

La sixième ville recouvrait un espace de 20.000 mq. et avait 500 mètres de tour. L'appareil des constructions de cette ville atteste une grande habileté professionnelle, et le tracé de l'enceinte, et la distribution des édifices donnent l'impression d'un plan d'ensemble conçu par une volonté souveraine. Les bâtiments étaient isolés, sans murs mitoyens, séparés des bâtiments voisins par des ruelles ou des rues. Ils se répartissaient entre des terrasses concentriques, s'étageant les unes au-dessus des autres, autour du point culminant de la citadelle. On ne sait ce qu'il y a eu sur ce sommet, la cime ayant été abrasée à l'époque gréco romaine pour y construire le temple d'Athéna. « On peut suivre encore le tracé des voies qui, près du rempart, faisaient le tour du château, et aussi, par endroits, celui des rampes qui, comme autant de rayons orientés vers un centre commun, montaient vers les plus hautes terrasses. » (Dœrpfeld). Troie, d'après Homère, possédait un temple d'Athéna, que M. Dœrpfeld pense avoir retrouvé dans le voisinage du temple construit à l'époque gréco-romaine.

M. Doerpfeld, tout en tenant compte des exagérations poétiques de l'Iliade, a pu établir une foule de correspondances entre certains détails, certaines expressions du poème et les découvertes faites par ses fouilles. Citons en quelques-unes ; parlant du temple d'Athéna, Homère le place dans la ville haute, très haute. où, en effet, se trouvaient les principaux édifices de la cité ; peut-être, dit M. Perrot, était-ce plus particulièrement cette portion de la ville qu'on appelait Pergamos. Toutes les épithètes appliquées par le poète à Troie conviennent à la forteresse exhumée par les fouilles, même celle qui mentionne que les murs étaient construits en *pierres polies*, c'est-à-dire à surface externe soigneusement dressée à l'outil. « Deux des portes que l'on a reconnues dans l'enceinte de la sixième ville se laissent identifier sans embarras avec celles dont il est si souvent question dans l'Iliade, avec la porte Dardanienne et les portes Scées. Enfin, aujourd'hui, le Scamandre et le Simoïs ne réunissent plus leurs eaux devant la colline d'Hissarlik, comme au temps d'Homère et même de Strabon ; mais il est facile de retrouver cet ancien confluent. « Quand on rétablit ainsi la carte de la plaine, telle qu'un contemporain d'Homère aurait pu la dessiner, tout devient clair dans ce que le poète raconte des mouvements des deux armées, des passages répétés du gué du Scamandre, du débordement du Simoïs. Enfin, ce qui achève de prouver que le poète, quoi qu'on en ait dit, connaissait bien le site où se déroule l'action de l'Iliade, ce sont les vues qu'il ouvre sur les deux cîmes qui, suivant que l'on se tourne vers le sud-ouest ou vers le nord-ouest, forment le fond du paysage, le sommet de l'Ida, souvent couvert de neige, et la haute coupole du mont de Samothrace. » (Perrot).

Ajoutons que ce n'est pas seulement la géographie de la Troade, mais toute la géographie homérique, en particulier de l'Odyssée, qui est reconnue exacte aujourd'hui.

On a quelquefois appelé l'épopée homérique la *Bible des Grecs*, et ce n'est pas tout à fait sans raison, car elle est, avant tout, religieuse : « la nature, surtout dans l'Iliade, y est divine, et les dieux sont, en même temps que des forces morales, des forces naturelles. » (P. Gigneaux, in *Gr. Encycl.*, t. XX). Même au point de vue occulte ou magique, nous pouvons souscrire à cette assertion, et Homère ne devait pas être entièrement dépourvu de toute initiation sur la terre d'Orphée. Nous avons lu quelque part que l'Iliade est bien supérieure à la Bible judaïque ou chrétienne, au nom de laquelle les religions, figées dans leurs dogmes, oppriment les consciences. En admettant que cette dernière assertion soit justifiée — et il y a certainement exagération — ce n'est pas à la Bible qu'il faut s'en prendre, mais aux hommes qui l'ont dénaturée ou qui prennent à la lettre les récits, parfois d'apparence naïve ou enfantine qu'elle renferme, sans se douter qu'elle a un sens ésotérique très profond et conforme à l'initiation religieuse la plus ancienne, à l'initiation primitive, qui a été la même à l'origine de toutes les religions.

Dr Lux.

FAITS BIOLOGIQUES & CLINIQUES

Réminiscence temporaire, pendant le délire, d'une langue depuis longtemps oubliée

Ce fait a été observé par M. Henry Freeborn (*The Lancet*, 14 juin 1902 ; *Journal of the Soc. for psych. res.*, oct. 1992), chez une dame âgée de 70 ans qui fut atteinte, le 6 mars 1902, d'une broncho-pneumonie, fut très bas le 9 et, après une période de fièvre violente et de délire, entra en convalescence le 16.

La particularité la plus intéressante, dans ce cas, ce fut le délire. De la nuit du 7 mars à la soirée du 13, où la température présenta une défervescence subite, elle délirait quelquefois à l'état de veille, et parlait d'une façon continue dans son sommeil ; pendant cette période, elle répondait correctement aux questions qui lui étaient adressées. Mais dès que la fièvre tomba, le 13, elle fut prise d'un délire qui persista jusqu'au 16, où elle revint graduellement à la raison. Dans la nuit du 13 au 14, elle parla un langage étranger qu'on finit par reconnaître pour être de l'hindoustani ; elle s'adressait à des personnes qui l'avaient entourée dans son enfance ; jusqu'à l'âge de trois ans elle avait vécu dans l'Inde, avait des domestiques indiens, et ne parlait pas anglais. Amenée alors en Angleterre, elle apprit à parler anglais, et ne parla plus jamais l'hindoustani. Elle récitait, dans son délire, des sortes de poésies que les ayahs indiennes disent à leurs enfants ; elle demandait à l'une d'elles, de la conduire au bazar pour acheter des bonbons. Le 14 au soir, l'hindous-

tani se mélangea d'anglais, et elle s'imagina parler à des amis et à des parents de l'époque où elle était petite fille, en Angleterre. Le 15, l'hindoustani disparut complètement et elle parla à des amis de son âge plus avancé, en anglais, en français et en allemand. Pendant ces quelques jours, elle revécut en quelque sorte, toute son existence. Il est bon de remarquer que cette dame ne connait plus que quelques mots d'hindoustani, et qu'elle serait incapable de construire une phrase en cette langue; en revanche elle parle également bien l'anglais, le français et l'allemand.

Le Dr Mercier fait ressortir tout l'intérêt de ce cas, le plus net connu de ce genre de délire. Il rappelle le cas de la servante illettrée, mentionnée par Coleridge et qui, dans le délire de la fièvre, récita pendant quatre heures du grec et de l'hébreu, ce qu'on a expliqué par ce fait, qu'elle avait autrefois servi chez un savant pasteur, qui avait l'habitude de lire tout haut du grec et de l'hébreu; cependant elle ignorait totalement ces langues, et aurait été incapable d'en dire un mot à l'état normal. Le Dr Mercier rappelle aussi que, dans la démence sénile, souvent le sujet revit, en quelque sorte, son enfance avec une telle vivacité, que les souvenirs de cet âge deviennent le fait prédominant dans sa conscience, et qu'il interpelle ses petits-enfants, en leur donnant les noms de ses camarades de classe ou de jeu. C'est comme si les mémoires des divers âges se stratifiaient, et que les couches ou strates supérieurs venant à se perdre, lés strates inférieurs mis à nu, se revivifiaient. Le Dr Mercier a lui-même soigné une vieille dame de 76 ans qui, née anglaise, acquit successivement la parfaite connaissance du français et de l'italien, et une connaissance suffisante de l'allemand. Elle a oublié l'allemand, et bien mieux, dans une attaque de bronchite, a perdu l'usage du français et de l'italien, de sorte qu'elle ne peut plus parler qu'anglais. L'italien lui revient par moment, pour disparaître dans les moments de faiblesse.

On peut rapprocher du fait de Coleridge, celui signalé par Gœthe, dans ses entretiens avec Eckermann : « Je connais, dit l'illustre poète, le fait d'un vieillard, appartenant à la basse classe, qui, sur son lit de mort, se mit tout à coup à réciter des passages grecs d'une langue fort élégante. Comme on savait qu'il ne comprenait pas un mot de grec, la circonstance parut miraculeuse... On découvrit bientôt que, pendant sa jeunesse, ce vieillard avait dû apprendre par cœur et déclamer du grec pour faciliter sa tâche à un élève de haute naissance, mais d'intelligence plus que médiocre. Il avait, de la sorte, acquis de manière purement mécanique, une teinture de grec, sans d'ailleurs comprendre un seul mot de ce qu'il disait. Et ce ne fut qu'à son lit de mort, quelques cinquante ans plus tard, que ces mots, vides de sens, lui revinrent à la mémoire, et passèrent sur ses lèvres. »

M. H. de Varigny, qui a fait cette citation dans un article du *Temps* (13 nov. 1902), reproduit par le *Monit. des études psychiques* (20 nov.), cite en outre, le fait d'un vieux forestier qui, ayant vécu toute sa jeunesse sur les frontières polonaises, n'avait guère parlé le polonais jusqu'au moment où il se fixa dans un district allemand, où il ne parla plus qu'allemand pendant 30 ou 40 ans. Or, dans l'anesthésie chirurgicale, ce forestier parla, chanta et pria pendant deux heures, rien qu'en polonais, langue dont il ne se servait absolument plus à l'état de veille.

Le Dr Mercier, n'attache pas une grande importance à la théorie de la stratification des mémoires. Elle ne vaut, en définitive, que comme comparaison, mais comparaison n'est pas raison. La rédaction du *Journal of soc. f. psych. res.*, fait remarquer que cette théorie se trouverait en défaut dans bien des cas, tels que celui de Miss Beauchamp, le sujet du Dr Morton Prince (*Proceed. of the soc. f. psych. res.*, XV, 466). Rappelons aussi le cas du sujet du Dr Nicolo Cervello, qui se trouve analysé dans la *Lumière* (1901, nº 243), et dans les *Annales des Soc. psychiques*, de mai-juin 1901; la jeune Ninfa Filiberto parla, dans ses trances, des langues qu'elle n'avait jamais apprises, et peut-être jamais entendu parler (le grec notamment). Ici non plus, il ne saurait être question d'une stratification des mémoires. Dans ces questions de personnalités alternantes, on fait vraiment trop bon marché de l'élément occulte, et on torture les faits pour l'éliminer. Il nous suffira de rappeler, à cet égard, le cas d'Hélène Smith et les interprétations de M. Flournoy. Il est donc bon d'ajouter que le cas de la médium génevoise ne parait encore élucidé *sous aucun rapport*.

Dr Thomas.

CONTRE LA VIVISECTION

Conférence du Dr Boucher, Vice-Président de l'Union Internationale contre la vivisection.

Le 19 mai dernier, à l'Institut Rudy, un auditoire choisi applaudissait l'éminent Dr Boucher, dans une brillante causerie, où il a retracé savamment les erreurs de la science moderne et les théories nouvelles, qui n'ont pas amélioré le malheureux sort du genre humain, en la débarrassant des maux qui la réduisent et la déciment de plus en plus.

Tout le monde sait que, tous les ans, l'on capture 14.000 à 15.000 chiens qui sont ensuite conduits à cette boucherie d'animaux, qu'on appelle la fourrière, et sont dirigés en dernier lieu aux laboratoires pour terminer leur vie dans une agonie lente et triste, torturés effroyablement, ligotés, immobilisés par des entraves, sur les tables d'expérience des tortionnaires, disséqués tout vivants sans que leurs bourreaux aient pris, au préalable, le soin de les anesthésier...

L'éminent conférencier s'est efforcé de combattre, par des arguments irréfutables, l'inutilité, le danger et la cruauté de la vivisection. Après en avoir soigneusement fait l'historique, depuis son origine jusqu'à nos jours, l'orateur à démontré que la vivisection n'a fait faire aucun progrès à la science ; même, lorsqu'elle avait été pratiquée sur des êtres humains. En résumé, elle n'avait servi qu'à propager des erreurs, et les découvertes les plus intéressantes, dont les effets bienfaisants sont constatés, avaient été faites sans elle. Le docteur Boucher en a fait ressortir la cruauté en réfutant le principal argument des vivisecteurs actuels, qui prétendent n'opérer que sur des animaux au préalable anesthésiés.

Il a aussi exposé le danger des inoculations antirabiques, en prouvant d'après les chiffres de la statistique officielle que la rage n'avait jamais fait autant de victimes que dans certains pays tels que la France et l'Italie, où il y a des Instituts antirabiques depuis la sensationnelle découverte de Pasteur ; qu'en Angleterre où les Instituts Pasteurs sont très peu en honneur, la mortalité par la rage était minime et presque nulle; que, d'autre part, les sérums inventés par les docteurs Roux et Behring pour le traitement de la diphtérie n'ont donné aucun soulagement à l'humanité souffrante, et que le nombre des décès augmentait d'année en année. Le docteur Boucher conclue, de même que pour la tapageuse découverte de *Jenner*, que la vaccine n'a aucunement réduit les cas de variole, et il explique, très justement, que le vaccin ne rend pas l'individu réfractaire à la maladie ; l'inoculation produit un affaiblissement et une infection ; des effets salutaires ne sauraient en résulter, car, l'organisme se trouve sous l'action délétère des germes morbides introduits dans le système... Pour terminer sa savante causerie, l'éminent conférencier fait un chaleureux appel à toutes les âmes charitables et aux cœurs sensibles, pour aider l'*Union*, par leur concours moral et matériel, dans la grande œuvre qui est appelée à rendre un fier service à l'humanité et à la science.

Des sentiments de bonté et d'humanité résulteront de là pour le plus grand bien des uns et des autres ; la science reconnaîtra, heureusement sans peine, l'erreur dans laquelle elle a été plongée.

Les personnes qui voudraient aider à la protection des animaux contre la vivisection, sont instamment priées d'envoyer leur adhésion ou signature à l'*Union Internationale contre la vivisection*. (S'adresser au secrétaire général, 127, rue de Rennes.)

L'*Union* reçoit des dons pour contribuer à la propagande, et pour le sauvetage des animaux égarés ou abandonnés. Que tous les amis de l'humanité, sans distinction, qui s'intéressent à ces pauvres animaux martyrs des vaines expériences et des études de laboratoires, viennent en foule élever leurs puissantes voix et répandent dans l'univers les principes d'humanité, en insistant sur la protection due aux animaux, qui est le but principal de l'*Union Internationale contre la vivisection*.

DATHAN DE SAINT-CYR.

REVUE UNIVERSELLE

(*Le Matin*, 12 mai 1904) **Médecin et chiromancienne.** — Un docteur en médecine, muni d'un titre régulier, exerce-t-il illégalement la médecine lorsqu'après avoir hynoptisé une chiromancienne, et l'avoir laissée en état de veille, il reçoit, en sa présence, des clients, et recourt à son diagnostic dans la rédaction de ses ordonnances ?

Telle est la question qu'avait à trancher, hier, la dixième chambre correctionnelle, devant laquelle comparaissait sous l'inculpation d'exercice illégal de la médecine ou de complicité : 1° Mme Nougaret, dite « Ery », chiromancienne, 15, rue de Coulmiers, et, 2° M. Raymond Lannes, docteur en médecine, 89, avenue d'Orléans.

A l'audience, M. le président Séré de Rivières, interroge en ces termes Mme Nougaret, la chiromancienne, une jeune femme de vingt-sept ans, de manières fort élégantes :

Vous alliez, d'après la prévention, chez le docteur Lannes. Il vous faisait des passes magnétiques, et vous lui dictiez ses ordonnances.

La prévenue. — C'est tout à fait inexact. D'abord, il faudrait connaitre la médecine pour pouvoir faire ce que vous dites, monsieur le président. Le docteur me questionnait pendant que je dormais, et je répondais à ses questions.

Le président. — Vous faites de la chiromancie ?

La prévenue. — En amateur.

Le président. — Vous partagiez les honoraires du docteur ?

La prévenue. - En aucune façon.

M. le docteur Lannes, dans son interrogatoire, proteste contre la prévention qui affirme que Mme Nougaret lui dictait ses ordonnances. Puis il ajoute :

— Je posais des questions à Mme Nougaret, Que voulez-vous, on cherche... Trouver le diagnostic vrai d'une maladie est si difficile. Un malade va de clinique en clinique, de médecin en médecin et jamais il n'a le même diagnostic... On cherche la lumière comme on peut. Je me servais de Mme Nougaret pour établir mon diagnostic.

Après réquisitoire de M. le substitut Mornet, et plaidoiries de Me Geoffroy pour le syndicat des médecins, partie civile au procès, et de Me Houard en faveur des prévenus, le tribunal a condamné Mme Nougaret et M. le docteur Lannes, chacun à 200 francs d'amende. Les inculpés ont, en outre, été condamnés à 200 francs de dommages-intérêts envers le syndicat des médecins de la Seine.

Une prédiction russe (*Le Petit Temps* du 18 mai 1904). — A titre de curiosité et de symptôme, voici quelques lignes qui nous sont adressées par un publiciste russe, et indiquent dans quelle atmosphère vivent, en ce moment, les classes moyennes du grand empire :

On continue à parler beaucoup du départ de l'empereur pour le théâtre de la guerre. On cite, à cet effet, une prédiction de Saint Sérafim, de Sarof, dont le corps a été, l'année passée, solennellement transporté dans une église construite spécialement à cet effet. Ce personnage, mort il y a soixante-dix ans, vivait dans le désert de Sarof, au sud de Nijni-Novgorod, et était vénéré de son vivant, comme prophète et thaumaturge. Après sa mort, on s'aperçut que l'eau du puits, près duquel il priait, guérissait des maladies, et cet endroit devint le rendez-vous de nombreux pèlerinages populaires. Le père Sérafim avait ainsi acquis une grande renommée, et l'Eglise, ayant constaté la réalité des miracles qui se produisaient près de sa tombe, le canonisa. L'année dernière, lorsque la translation de ses cendres eut lieu, l'empereur et la famille impériale y assistèrent ; et c'est le tsar lui-même, et trois grands-ducs, qui portèrent le précieux fardeau à l'église destinée à le recevoir. L'impératrice Alexandra Féodorovna qui, depuis quelque temps, est devenue très pieuse, a, elle-même, dessiné les modèles des rideaux et décorations qui recouvrent l'endroit où reposent les restes du saint.

Parmi les prédictions de Saint Sérafim, on trouve la suivante : « L'année qui suivra la translation de mes cendres dans une église, une guerre terrible se déchaînera sur la Russie, qui causera beaucoup de mal. Et le tsar ira à la guerre et moi j'irai avec lui et nous déchirerons le tablier de l'Anglaise. »

Cette prédiction m'a été racontée en juillet, l'année passée ; je m'en suis souvenu, et l'empereur doit s'en souvenir aussi, et cela l'engagera à se rendre sur le théâtre de la guerre. J'ai entendu aussi cette prédiction commentée dans certains milieux de la cour où l'on attache une grande importance à la promesse du saint, d'accompagner le tsar à la guerre. Quant « au tablier de l'Anglaise » qu'on déchirera, cela ne doit pas nécessairement signifier une guerre avec l'Angleterre. Le « tablier de l'Anglaise » peut être très bien le Japon, dont l'Angleterre s'était couverte pour faire la guerre à la Russie.

En province, même parmi les classes élevées, on prétend que le Père Sérafim ne serait autre que l'empereur Alexandre 1er qui, pour se disculper de la part, même involontaire, qu'il eut dans l'assassinat de son père, Paul 1er, serait entré dans les ordres et aurait passé sa vieillesse dans le désert de Sarof.

C'est pour cela, dit-on, que l'empereur et la famille impériale ont assisté à la translation de ses restes.

Sven Hedin et le mahatma de Hemis (*Neue metaphys. Runsdschau*, 1904, Heft 2). — L'ex-

plorateur suédois, Sven Hedin, donne, dans son ouvrage « Au cœur de l'Asie », le récit de sa visite au couvent Hemis, le même où Notovitch assure avoir trouvé des renseignements sur la vie inconnue de Jésus. Il rapporte, entre autres, un entretien qu'il a eu avec le prélat du couvent, chargé de la direction extérieure : « Le vieillard raconta que Hemis-gompa, comme il appelait son couvent, fut construit, il y a 300 ans, par Doggtsang Raspa, un Lama qui, comme le Dalai-Lama, se survit dans tous les temps.

« Le Doggtsang Raspa actuel est âgé de 19 ans et, depuis 3 ans, vit en solitaire dans un petit « gompa » de la montagne, pas trop haut dans la vallée, dans la région appelée Gotsang. Il doit y rester encore 3 ans.

« Pendant 6 ans, il lui est interdit de voir aucun homme ou de quitter sa retraite. Il doit passer son temps à étudier les écritures saintes et à méditer. Dans le voisinage, habite un Lama servant, qui lui apporte sa nourriture. On introduit, tous les jours, les aliments par un trou circulaire pratiqué dans le mur, mais les regards des deux hommes ne doivent pas se croiser pendant cette opération et ils ne doivent jamais se parler ; s'il s'agit d'une affaire importante, un billet écrit peut être placé dans l'ouverture du mur. Une petite source, à côté du temple, fournit l'eau. Je demandai ce qu'il arrivait quand le reclus tombait malade, et il me fut répondu qu'il était arrivé à un si haut degré de sainteté qu'il ne pouvait guère devenir malade, et que, d'ailleurs, il connaît les moyens de guérir toutes les maladies de l'univers. Tous les Doggtsang Raspa passent par cette phase de purification. Lorsque les 6 années sont écoulées, le Doggtsang Raspa descend à Hemis, et quand il meurt, son esprit passe dans un nouveau Doggtsang Raspa. On frissonne à la pensée des longs hivers passés dans cette vallée silencieuse ».

Les stigmates, par Th. Savill (*Lancet*, 30 janv.; *Rev. Scientif.*, 16 avril). — M. Savill a surtout envisagé le phénomène, au point de vue de l'hystérie. Mais son observation a une portée plus étendue. Il s'appuie sur des considérations tirées de l'embryologie pour expliquer la production des stigmates sous l'influence des phénomènes mentaux, c'est-à-dire cérébraux, selon son expression. « On sait qu'à l'origine, la première ébauche des êtres pluri-cellulaires... comprend 3 séries de cellules, 3 feuillets, l'un externe, l'ectoderme, l'un moyen, le mésoderme, et le dernier interne, l'endoderme. Or, tandis que l'endoderme engendre les appareils digestif et respiratoire (tube digestif et poumons) et que le mésoderme donne naissance à l'appareil vasculaire, aux formations squelettiques et aux organes excréteurs et génitaux, il est intéressant de noter que, justement, le système nerveux tout entier et l'épiderme avec les formations périphériques de la peau ont une même origine ectodermique ». Il y a donc des relations très étroites entre les centres nerveux et les organes dermiques, donc entre la psyché et les altérations cutanées (pseudo-urticaires des émotifs, érythèmes localisés des nerveux, hémorragies spontanées et anémies partielles des mêmes, stigmates des hystériques, des extatiques, etc.).

Cas de dédoublement de la personnalité (*Die uebersinul. Welt*, mars, d'après le *New-York-Herald*). — Il s'agit d'un nommé Charles Du Bois, âgé de 28 ans, dont la famille habite Gibson City (Illinois). Il fut pendant plusieurs mois un autre homme, jusqu'à ce que, subitement, la conscience de son existence antérieure lui revint. Il y a 7 ans, Du Bois se rendit en Louisiane pour travailler sur une plantation de riz. Cinq ans après, il s'entendit avec un autre jeune homme, nommé Carlisle, pour créer une plantation près de Gueydan. Un dimanche matin, en juin 1902, il se rendit, sur sa petite voiture, à l'église de Gueydan, mais durant son voyage, il perdit soudain la mémoire de tout son passé et, en la recouvrant, il se trouvait à 400 milles des côtes des Etats-Unis, sur un voilier, l'*Endymion*, qui se rendait à Diégo-Suarez (Madagascar). Le bateau marchait sous pavillon russe, mais la plus grande partie de l'équipage parlait suédois, et le capitaine s'appelait Peterson. C'est pendant une tempête que Du Bois reprit conscience, en ressentant une vive douleur de la mâchoire inférieure. Un violent mouvement de roulis l'avait renversé. Il cherchait à rassembler ses pensées, lorsque le lieutenant lui ordonna une manœuvre, qu'il ne put exécuter sans explication préalable. Il en fut ainsi de toutes les manœuvres subséquentes, bien que dans son autre état, il y fût assez habile.

Le lieutenant lui apprit que dans l'après-midi du 11 août 1902, il s'était présenté à Pensacola (Floride), avec un Allemand, un Français et deux nègres, à bord de l'*Endymion*, pour se faire agréer comme matelot. Il retrouva sa signature sur le livre du bord, bien qu'il n'eût souvenance de rien. Par la suite, Du Bois revint dans sa patrie, dans l'Illinois. Le seul indice de ce qu'il avait bien pu faire depuis juin jusqu'au 18 août 1902, fut donné par l'Allemand qui l'avait vu travailler sur un bateau de pêche. Ils s'étaient liés tous les deux.

Il avait eu un dédoublement analogue, mais moins prolongé, ayant perdu sa conscience à Gueydan, et la retrouvant quelque temps après à Galveston (Texas).

Le rêve réalisé de M. H. Lorenzen *(Psych. Studien*, mars). — M. Lorenzen, qui actuellement habite Flensburg (Danemark), était, il y a 4 ans, instituteur à Twedterholz. Il dut demander un congé de 6 mois pour une affection nerveuse et cardiaque ; ce congé lui fut accordé et devait partir du 1er novembre. L'inspecteur des écoles demanda un suppléant, et après de longs pourpalers, on annonça comme suppléant, un nommé Vossgrem. Mais M. Vossgreen n'arriva pas et l'on pensa qu'il ne viendrait qu'après les fêtes de Noël. M. Lorenzen souffrait de voir ses élèves sans maître jusqu'au 1er janvier et l'on n'avait toujours pas de nouvelles du suppléant désigné. Il n'arriva pas le 1er janvier, et dans la nuit du 1er au 2, M. L... rêva que M. V... ne viendrait pas et que ce serait un M. Detlef Goos qui serait le suppléant. Dans son rêve L... dit à sa femme : « Ce serait donc Detlef Goos, le valet de notre ancien voisin de Riesbrick ? » et il exprima ses regrets que l'école dût être confié à un domstique. Toujours dans le rêve ce D. Goos lui demanda s'il enseignait d'après une carte. L... comprit qu'il s'agissait d'une carte géographique et était de plus en plus désolé. Le lendemain matin, il raconta son rêve à sa femme, et comme l'école devait rouvrir le lendemain, il attendait l'arrivée de M. Vossgreen. Mais celui-ci n'arriva pas et L... lui télégraphia dans la soirée et reçut cette réponse : « M. Vossgreen fait son service militaire et ne peut venir ». On écrivit de nouveau à l'administration royale, et 8 jours après arriva un suppléant. Il se présenta sous le nom de M. Goos et L... fut stupéfait quand il apprit que son prénom était bien Detlef. Ce n'était pas le domestique mentionné, bien entendu. M. L... lui raconta son rêve, mais oublia involontairement de lui parler de carte. Le lendemain, M. Goos lui demanda, à propos de la classe de géographie, s'il se servait d'une carte pour son enseignement, ce que M. L... corrobora. Le rêve était entièrement réalisé.

Un médium guérisseur (*Psych. Studien*, mars, et *Uebersinnl. Welt*, mars). — Cet article émane d'un médecin, le Dr J. Bergmann, que le physiologiste bien connu, H. von Herzogenrath, avait invité à assister à des expériences. Le sujet est une somnambule de 27 ans, bien portante, quoique pas très forte, que l'opérateur met en trance au moyen de passes. Elle présente alors tous les phénomènes connus des hypnotisées avec abolition presque totale des réflexes. Au début de la séance, l'opérateur lui présenta un monsieur qu'elle ne connaissait pas, et lui ordonna de détailler les particularités anormales qu'elle verrait dans son corps. Elle répondit, avec quelque hésitation, qu'elle voyait nettement les deux hémisphères cérébraux de ce monsieur : l'hémisphère droit était sain et de couleur blanc de marbre, le gauche foncé, presque totalement noir ; exactement au milieu, entre les deux hémisphères, elle voyait, à la hauteur du vertex, s'irradier une lumière jaune paille, vacillante. Elle disait ne rien voir ailleurs. Or, il s'agissait d'une affection cérébrale, d'une épilepsie, fait absolument inconnu de la somnambule.

Dans une deuxième séance, M. V. H. fit entrer le sujet en trance en lui appliquant pendant cinq minutes, sur les tempes, des plaques de cuivre, des dimensions de la paume de la main environ.

Le Dr B. avait apporté un petit flacon renfermant l'urine d'une personne qu'il était seul à connaître de tous les assistants. L'opérateur appliqua le flacon, d'abord, sur le front du sujet, puis sur la région de l'ombilic, par dessus les vêtements et lui demanda de dire l'âge, le sexe, et l'état morbide de la personne. La somnambule fit des réponses qui étaient rigoureusement exactes. Non seulement, elle établit avec exactitude le diagnostic des maladies du cœur et du rein, mais elle décrivit, au grand étonnement du Dr B., les altérations pathologiques de l'intérieur du rein.

Le Dr B. est persuadé que des sujets de ce genre rendraient les plus grands services dans des cas où la science ne pourrait se prononcer sur le siège et la nature du mal. D'après M. V. H., elle indiqua encore les moyens d'obtenir la guérison. (Recommandé au syndicat des médecins de la Seine et aux autres syndicats médicaux).

Guérison par les esprits (*Light*, 5 mars). — M. X... raconte : « Pendant la première partie de ma carrière publique, je fus atteint de sciatique et, par moments, les douleurs étaient intolérables. Un jour, j'étais sur le point d'envoyer un télégramme à mon agent pour le prévenir que je ne pourrais faire mon discours dans la soirée du lendemain ; j'avais pris la plume pour rédiger mon télégramme, lorsque je me mis à écrire des mots que je n'avais pas dans l'esprit : « Va te coucher dans ton lit, et ne permets à personne de te déranger pendant deux heures ; nous te guérirons, et tu pourras faire ta conférence dans

la soirée de demain. » Je sonnai et donnait ordre qu'on ne me dérangeât pas,et me couchai, curieux de voir ce qui allait arriver. Je devins somnolent et tombai dans une sorte de trance, avec incapacité de me mouvoir et de parler. Je vis trois hommes entrer dans la chambre ; ils s'emparèrent de ma jambe malade, la mirent en pièces, examinèrent avec soin chaque pièce et grattèrent l'os. Puis rassemblèrent de nouveau le tout, et l'un des hommes se tourna vers moi pour me dire : « Tu ne souffriras plus jamais de ce membre ». Ils me regardèrent ensuite avec des faces rayonnantes d'amour, puis s'en allèrent. Quand je me réveillai de mon état de stupeur, je me sentis mieux que jamais, et depuis lors, il y a de cela un grand nombre d'années, jamais plus je n'ai souffert de douleurs dans le membre opéré.

Une conférence sur Jeanne d'Arc a été faite par M. Jules Gaillard, Avocat, Ancien Député, le 15 mai dernier, Salle des Agriculteurs de France, sous les auspices de la Société Française d'Etude des Phénomènes Psychiques. De nombreux spirites et spiritualistes ont honoré de leur présence, cette brillante Fête en honneur de la grande héroïne. qui fut un vrai médium de Dieu.

Prophéties astrologiques (*Psych. Studien*, mars). — L'almanach de Raphanel pour 1904 prédisait pour le trimestre commençant le 23 déc. 1903 (entrée du soleil dans le bélier, avec Mars rapproché de Saturne), beaucoup de malheurs pour des enfants, des écoles, des lieux de plaisirs, des incendies étendus et de grandes catastrophes, des paniques. Il n'y a qu'à rappeler l'incendie d'un théâtre de Chicago où périrent 500 personnes (beaucoup d'enfants), le 30 déc., l'incendie d'un grand hôtel, à Chicago dans la nuit du 1er au 2 janvier, l'incendie de la ville d'Aalsund fin janvier, puis le 7 févr. le grand incendie de Baltimore, coïncidant avec le début de la guerre russo-japonaise.

L'almanach Zadkiel avait prédit en 1902 pour 1903, les scandales des chemins de fer et de l'administration des postes en Amérique, et des troubles et du sang répandu en Prusse; cette dernière prophétie ,peut à la rigueur, se rapporter à la révolte des Herreros.

En décembre 1900, Pearce dans « Star Lore », se fondant sur l'horoscope du czar, né à Pétersbourg, le 18 mai 1868, à midi 6 minutes (environ), disait : « Si cette heure est à peu près exacte, la *36e année* du czar serait déterminante, en raison de la direction du soleil avec la conjonction de Mars. » Or, le czar est actuellement âgé de près de 36 ans, et la guerre russo-japonaise a éclaté récemment. Kniepf ajoute que les directions empruntées à l'horoscope du czar, ne visent pas précisément des époques pacifiques dans la politique mondiale.

L'écriture des hommes de la fin de la période tertiaire. (*L'Anthropologie*, nov.-déc. 1903, et *Rev. scientifi*, 20 févr. 1904). — C'est dans les grottes du Mas-d'Azil, aux Pyrénées, que M. Piette a découvert une collection de galets peints, et un squelette qui parait être de la race de Cro-Magnon, laquelle, d'après cet auteur, parait avoir vécu un peu après la fin du pleistocène, pendant la longue période de transition qui précéda l'établissement stable de l'époque quaternaire actuelle. Les hommes, dont on a trouvé des traces dans la grotte en question, ont été nommés les Aziliens. D'après B. Cook, cette période serait postérieure à l'art glytique, aux peintures et sculptures des cavernes, et manifesterait même une certaine décadence artistique. Mais ce qui est surtout intéressant, c'est que M. Piette a relevé, peints sur les galets, des symboles qui offrent une identité presque complète avec les signes connus représentants le nombre et les lettres chez les Égyptiens, les Phéniciens et les Grecs primitifs. Sur de nombreux galets, on trouve des barres en nombre plus ou moins grands, ayant sans doute servis, comme chez les Egyptiens, à la numération. Il y a des analogies bien plus curieuses entre certains signes des galets et des lettres phéniciennes, correspondant à 11 lettres grecques ; bien plus les Aziliens avaient le digamma des Grecs. Les Aziliens formaient-ils déjà des mots ? C'est peu probable. Que conclure de l'analogie entre les lettres aziliennes et les lettres phéniciennes. Les lettres étant des simplifications de dessins représentatifs, on pourrait supposer, sans invoquer aucune filiation entre les lettres des deux peuples, l'existence de procédés parallèle, de simplifications. C'est l'idée du critique de la *Revue ;* il ne la donne, d'ailleurs qu'avec un point de doute. A l'Exposition de 1900, ces galets peints étaient exposés dans une vitrine du Trocadéro.

Étude d'un médium écrivain et clairvoyant, par le Dr Haas (*Bull. Soc. d'étud. psychiq. de Nancy*, janv.-févr. 1904). — Il s'agit d'une dame, membre de la Société d'études psychiques de Nancy, médium écrivain et psychomètre, que l'auteur appelle Z. Mme Z... a 34 ans, est bien constituée et d'un tempérament nerveux-lymphatique, appartient au type luna-

rien. Pas de tare, bonne éducation, ni hypnotisable, ni suggestible. En 1901, elle devint inopinément médium écrivain, et les premières communications qu'elle reçut étaient signée *Ivan*, disant avoir été pope russe. D'autres entités se manifestèrent, et les écritures de plusieurs d'entre elles furent identifiées. Mme Z..., affirme n'avoir pas conscience de ce qu'elle écrit. La fatigue cérébrale est surtout intense, lorsqu'il s'agit d'une question élevée. Le Dr Haas publie quelques communications obtenues, qui sont véritablement d'une haute inspiration. A une séance, Mme K..., médium clairvoyant, fit connaître par la mimique, que le pope Ivan avait subi le supplice du garrot. On demanda à Ivan s'il haïssait l'homme qui l'avait fait mourir. Il répondit par l'écriture de Mme Z. : « Quand l'esprit dégagé peut comprendre l'au-delà, il n'y a plus de haine. Seul, le pardon nous guide, et nous l'envoyons alors de toute notre force à celui qui nous a fait le plus de mal; nous désirons son avancement et, lorsqu'il sera un avec nous pour adorer l'unique bonté, nous nous réunirons dans un même amour, ne nous souvenant que des bénédictions qu'à travers l'abîme la charité lui adressait. »

Viennent ensuite les communications d'une entité nommée Marie-Edmée, jeune fille morte en 1871, à 24 ans, qui était poète. La mère de cette entité vit encore, et elle affirme reconnaître l'écriture et le style de sa fille ; cette écriture, soumise à l'analyse graphologique, a révélé des traits de son caractère. Mme Z... n'avait jamais connu cette jeune fille, ni rien lu d'elle. Musset se manifesta également, ainsi qu'Ozanam qui donna des preuves d'identité.

Mme Z... fit ensuite des dessins médiumiques et, entre autres, reproduisit le portrait de la reine égyptienne Tara (ou Taïa).

Elle passa ensuite à des expériences de clairvoyance psychométrique, à propos de laquelle le Dr Haas rappelle la théorie de Phaneg : lecture et interprétation de *clichés astraux*. Mme Z..., éprouve des sensations physiques, et lorsqu'elle se contente de les décrire, celles-ci répondent, en général, d'une façon très exacte à la nature des faits auxquels elles se rapportent ; elle réussit moins bien, quand son imagination entre en jeu, et qu'elle se mêle de les interpréter. Nous ne donnerons ici qu'un exemple des expériences décrites :

« On remet à Mme Z..., un objet enveloppé dans un papier. Elle voit un nègre arrivant dans un canot en écorce, traversant une lagune et ayant avec lui son fils très malade, pour lequel il va chercher des secours. On fait des préparatifs d'opération. L'opération se fait et le malade est sauvé. Mme Z... paraît très incommodée par le contact de l'objet.

Explication. — A Madagascar, un Malgache traverse une lagune dans une pirogue pour aller au poste de santé, demander secours pour son fils, couché au fond du canot et très malade. Le médecin... juge une opération nécessaire, et extrait de la vessie du jeune homme, un calcul de la grosseur d'un œuf de canard. (C'est ce calcul que Mme Z... tenait à la main). Le sujet se rétablit complètement de son opération.

En ce qui concerne l'écriture automatique, le Dr Haas se demande s'il s'agit d'une médiumité spirite vraie ou simplement d'un cas de division de la conscience (Binet), d'automatisme psychologique (Janet), de dissociation suspolygonale (Grasset). Mais si ce qui a été écrit peut être quelque jour entré dans la conscience subliminale ou polygonale, en est-il de même de l'écriture elle-même, que Mme Z... n'a jamais vue ? Pour les autres phénomènes, le Dr Haas hésite entre l'intervention d'une intelligence étrangère et l'action de ce sixième sens qui, d'après quelques-uns serait l'apanage de l'humanité future.

BIBLIOGRAPHIE

Nature intime de l'électricité, du magnétisme et des radiations, *par A. Breydel.*

Sous ce titre, va paraître un ouvrage, basé sur l'étude des découvertes de ces dix dernières années. Les sujets indiqués par le titre seront condensés en un volume d'une centaine de pages, ornées de vingt-neuf figures.

L'auteur a systématiquement écarté de cette étude tout calcul et tout terme par trop technique, afin de mettre son livre à la portée de tout le monde.

L'électro-optique, l'électro-magnétisme, les radiations de tous genres y sont expliqués, voire même les radiations humaines. La lumière, la télégraphie sans fil, les forces à distance sont interprétés exactement.

Il est aussi donné des renseignements permettant de comprendre les phénomènes de psychologie expérimentale : télépathie, extériorisation, effluves psychiques.

Pour recevoir l'ouvrage dès son apparition, envoyer son adhésion et sa souscription, ou sa promesse de souscription à *Monsieur A. Breydel, 23, rue J.-B. La Barre, à Uccle (Belgique). Prix : 3 fr. 50.*

Revue cosmique. — *Directeur : Aia Aziz. — Librairie générale des Sciences occultes, H. Chacornac, 11, quai Saint-Michel, Paris (Ve). Abonnement en France : 10 fr. — Étranger, 12 fr. Le numéro : 1 franc.*

La Philosophie Cosmique prouve que l'homme n'est pas condamné à l'ombre où le plongent la souffrance et

la mortalité. Elle montre que le défaut de connaissances et les fausses croyances, l'ont exposé à ces deux maux.

Cette revue, très spéciale, s'adresse à l'homme psycho-intellectuel pour lui démontrer l'objet et le but véritables de la vie, l'origine Divine de son être et les devoirs qu'il a à remplir dans sa propre responsabilité et la collectivité ascensionnelle pour recouvrer, avec ses anciens droits, son état d'*immortalité intégrale.*

***

La tradition cosmique. — *Deux beaux vol. in-8 carré, prix : 15 francs.*

La Rénovation. — *Organe de l'École Sociétaire Phalanstérienne, sous la Direction de M. A. Albaiza, 130, rue de Rosny, à Montreuil-sous-Bois (Seine), mens. Paris e départements, 2 francs par an. Étranger, 2 fr. 50.*

Cette revue spéciale a atteint sa 17e année, en poursuivant infatigablement l'œuvre du grand Fourier.

Les fervents disciples du maître ont célébré son 132e anniversaire, le 7 avril dernier, unissant à sa mémoire le souvenir d'Hippolyte Destrem et de Considérant.

Des discours et des poésies ont uni les cœurs dans la plus harmonique pensée collective d'avenir, en faveur du monde social tourmenté de notre temps.

Le Patriarche de l'Eglise gnostique de France, Fabre des Essarts, avait envoyé des vers, dont M. Antonin Beauchot, fut l'interprète.

***

Dualisme cosmogonique et religieux, *par A. Albaiza, au siège de la* **Rénovation.**

Cette brochure qui vient de paraître, contient deux belles pièces poétiques : *Ode à la Vie*, et *Ode à la Mort*, où nous relevons de magnifiques pensées :

« O mort, tu n'es donc plus le spectre d'épouvante
D'autrefois. J'aime, ô mort ! tes funèbres atours,
Les symboles pieux que ta pensée enfante,
Le glas que l'airain pleure au haut des saintes tours !
De couronnes paré, ceint de fleurs d'immortelle,
Devant un trou béant on apporte un cercueil.
C'est le suprême adieu, la minute cruelle
Pour les cœurs éprouvés de la famille en deuil.
Je sais tout le chagrin d'une âme désolée ;
Amis, je compatis à votre affliction.
— Oh ! les cris, les sanglots de l'épouse asseulée ! —
Mais cette mort, vous dis-je, est une Ascension ! »

Le Berceau. — Jolie et intéressante revue mensuelle, dont la Direction est confiée à Mme Pauline Savari, Présidente de la Fédération féministe. Les mères et les bébés ont, dans cette publication, leurs intérêts intelligemment soutenus ; l'utile et l'agréable s'y trouvent en parfaite harmonie.

Les premiers numéros sont ornés d'un très joli portrait de la directrice. Bonne chance à notre charmant confrère parisien.

Direction et rédaction : 12, rue de Mogador. — Administration : 14, place du Havre. 0 fr. 50 le numéro.

Les Temps meilleurs. — Religion universelle. — *Revue de pure Philosophie, Organe de Régénération sociale, fondée en 1876. Bureaux : 15, rue Rubens, Nantes (Loire-Inférieure). M. Lessard* (P. Verdad). *France : 5 fr. — Étranger : 6 fr.*

Nous sommes en retard pour remercier M. Fabre des Essarts, Patriarche de l'Église gnostique de France, de l'article biographique sur Lucie Grange, sous le titre : « Les Apôtres de la Bonté », paru dans deux numéros des *Temps meilleurs*, au commencement de l'année. La Directrice de la « Lumière » est vraiment touchée d'avoir été magnifiée ainsi par un ami qui a su chercher et découvrir les évènements de son existence, dont elle n'aime pas à parler.

Nous ne voulons citer que quelques lignes de la conclusion de ce trop charmant article :

« Cette auguste voyante n'a pas accompli toute sa tâche ; il lui reste encore de longues années à vivre, car beaucoup de grandes choses lui restent eucore à faire. Et une voix mystérieuse nous dit — car nous aussi, nous avons nos heures de voyance, — qu'elle les fera toutes ! »

Nous croyons fermement, qu'en effet, la « Lumière » finira par réaliser toutes les espérances conçues dès sa fondation.

C'est par cette pensée humanitaire d'entier dévouement pour une chose non comprise encore, et peu apparente dans la société moderne, que la Directrice trouve la force de surmonter les peines profondes qui l'accablent journellement.

Arrivée au triomphe, elle pourra surtout parler du chemin du Calvaire gravi, sinon avec un audacieux courage, mais avec persévérance et résignation.

Les phénomènes psychiques : Recherches, observations, méthodes ; *par M. Maxwell. Avec préface de M. le Professeur Ch. Richet. Paris, 1903, F. Alcan, 8°, 317 p.*

J. M. Maxwell est docteur en médecine et avocat général près la Cour d'Appel de Bordeaux. Observateur consciencieux des phénomènes psychiques, il n'a pas craint de faire connaître au public les résultats de ses travaux et son opinion, sur les études auxquelles il s'est livré.

Dans ce livre, les médiums sont réhabilités ; l'auteur déclare que ce ne sont ni des hystériques, ni des névrosés ; on doit, au contraire, les considérer comme les « avant-coureurs du type futur de notre race » et les traiter comme des êtres précieux, en tout cas fort utiles pour les explorations scientifiques dans les vastes domaines de l'inconnu.

Les perversités de la femme. — *La femme dans le passé et le présent.*

Sous ce titre alléchant, le Docteur Paul de Régla, si connu par ses publications sur le monde Turco-Levantin et Musulman, vient de publier le premier volume d'une série

d'études vécues sur la femme; il la montre, à travers les époques les plus reculées, telle que l'on faite les religions et les lois sociales en viguenr depuis l'âge de la pierre jusqu'à notre époque.

Si ce livre est instructif, il est également fort attristant pour tous les penseurs et pour les femmes éprises d'idéalisme. Il n'en est pas moins curieux à lire, ne serait-ce que pour apprendre aux femmes légères à ne pas tant aimer les hommes.

Lucie GRANGE.

PUBLICATIONS ÉTRANGÈRES

La *Scena Illustrata*, la plus belle revue illustrée de l'Italie, continue brillamment sa carrière. Elle popularise, par une illustration hors de pair, les grands chefs-d'œuvre de la peinture, et traite de toutes les questions littéraires et scientifiques d'actualité, sans oublier les sciences psychiques et occultes.

Compendio de filosophia y moral para uso de la clase proletaria, par Don Francisco y Ibargüengoitia. Barcelona (San Martin), 1903, in-12. — Opuscule mettant à la portée de tous, les principes de philosophie et de morale, d'après la doctrine spiritualiste.

Bibliographia xenologica. Litteraturblatt für Fremd-Grenz- und Geheimwissenschaften, publié par F. Maack, à Hambourg. — Bibliographie des publications relatives à l'occultisme, au magnétisme animal, à la psychologie, etc., dont le premier numéro vient de paraître.

Los Nuevos Horizontes (Santiago de Chile). A vu le jour à la fin de 1903. Revue d'hygiène sociale avec des tendances anticléricales très nettes.

Journaux nouveaux de spiritisme :

A Cruz, organe d'un groupe d'Amarante (Brésil) ;

O Tacape, qui paraît à Parintins (Brésil). Bonne chance à ces nouveaux confrères.

Nous avons également reçu les deux premiers numéros pour 1903 de :

Vidiëlina mièsetchno spisanié, publié par M. Mirkovitch, à Sliven.

Journal mensuel fort intéressant.

La Ley de Amor. Obra filosofica, scientifica y moral, par Celestino Maria de los Angeles. 2e édition, à Barcelone.

Lettre à M. Sully Prudhomme, par Juan Enrique Lagarrigue. Santiago du Chili.

A remarquer dans cette dernière *Lettre* du disciple d'Auguste Comte, cette pensée prophétique :

« Ce n'est pas la science, mais la religion qui doit lever le radieux étendard de la communion universelle dans le bien...

Quel peuple pourra consciemment s'abstenir de coopérer au triomphe de cette foi altruiste et démontrable ? Et comme l'action des doctrines régénératrices s'exerce surtout au moyen d'une ville prépondérante, c'est incontestablement Paris qui devra diriger la sainte union de l'Occident et de l'Orient sous la Religion de l'Humanité. Puissent tous les bons fils de la France se persuader que cette grande nation ne saurait accomplir ses vraies destinées jusqu'à ce que sa glorieuse capitale soit ostensiblement devenue la métropole sacrée de notre planète. »

Dr LUX.

VARIÉTÉS

IMMORTALISME

A la mémoire de Fourier.
7 avril 1904.

Les jours, les mois, les ans passent, et sur ta tombe,
O Fourier, chaque avril moins nombreux sont les pas ;
Sur nos fronts envieillis déjà la neige tombe !
Hélas ! combien venaient qui ne reviendront pas !

Vieillir, mourir, qu'importe, après tout, si la terre
N'est qu'une étape au sein du vaste devenir,
Si revivre est le mot de l'éternel mystère
Et si nos longs essors ne doivent pas finir !

Qu'importe qu'ici-bas se détache la chaîne,
Et que l'œuvre entreprise tout à coup soit laissée,
Si le chaînon renaît dans une aube prochaine
Et si s'achève ailleurs le labeur commencé !

Rien ne meurt, nos efforts vers le bon et le juste
Projettent des clartés dans l'immense Cosmos ;
C'est d'eux que tu naîtras, Jérusalem auguste,
Qu'en son rêve rêva le Voyant de Patmos !

Pensons, luttons, aimons ! que jamais rien n'altère
Notre invincible foi... Croyons éperdument.
Et nos fils le verront, ce divin Phalanstère
Dont, là-haut, nous aurons mûri l'avènement.

FABRE DES ESSARTS,
Patriarche de l'Église gnostique de France.
« LA RÉNOVATION. »

M. Barès et la Réforme de l'Ortografe

Ortografe simplifiée

Connaissez-vous M. Barès ? Personèlement, j'entends. De réputacion, qui ne le conaît ?

C'est un ami des instituteurs dont il défend les intérêts avec ardeur ; c'est un filantrope, qui voudrait rendre la société meilleure ; c'est un apôtre qui, convaincu que notre ortographe est mauvaise, en poursuit la réforme depuis une dizaine

d'anées avec une vigueur qu'on ne saurait trop louer.

Il propoze un certain nombre de simplificacions ortografiques fondées sur la raizon et il soutient sa tèze par des moyens peu ordinaires.

D'abord, il a à sa dispozicion son journal, le *Réformiste* qui ne publie que des articles en ortografe simplifiée d'après sa métode. Et puis, il a la foi : en véritable apôtre, il poursuit sans jamais se rebuter, avec une ardeur remarquable, la campagne qu'il a entreprize en vue de réformer notre ortografe ; et, ce faizant, il a droit à l'admiracion de tous, lors même que ses idées seraient considérées comme des utopies.

Cette réforme, il en a fait l'œuvre de sa vie : La verra-t-il aboutir ? Et pourquoi non ? Déjà notre ortografe, batue en brèche de bien des côtés à la fois, a laissé fléchir les règles et introduire à côté des dernières, des tolérances relativement nombreuzes. Qui prouve que ce qui est tolérance aujourd'hui ne deviendra pas supression d'une règle ou d'une excepcion ?

A l'heure actuèle, une comission s'occupe de la question, au ministère de l'instruction publique. Que décidera-t-èle ? Nous savons déjà qu'èle acsepte une partie des réformes propozées par M. Barès. Il paraît que, cète fois, on ne veut plus s'en tenir à des tolérances. Les décizions prizes auront force de loi. Ce sera le comencement du triomfe de M. Barès.

Du reste, s'il lui plaizait de jeter un coup d'œil sur l'œuvre entreprize, il pourrait en être fier, il a su entrainer avec lui tout un monde : nombreus sont ceus qui, dans la presse politique ou pédagogique, ont été séduits par ses idées et qui, sans acsepter une réforme radicale, admètent très volontiers qu'il y lieu de faire de nombreuzes incursions dans la gramaire, et qu'on peut, sans inconvénient, toucher à notre ortografe d'uzaje.

Dispozant d'une grande fortune, M. Barès atribue chaque anée plus de 50.000 francs de récompenses à ceus qui, en insérant dans leurs journaus, des articles en ortografe simplifiée, empruntés au *Réformiste*, l'aident à répandre ses idées, à faire conaitre et aprécier la nouvèle ortografe qu'il voudrait voir adopter. Dizons plus : il étend ses larjesses à tous les publicistes, quels qu'ils soient, qui combatent pour la simplificacion de l'ortografe et leur distribue 20.000 francs de plus.

Faut-il parler de la bizarrerie qu'on atribue à l'ortografe simplifiée d'après la métode de M. Barès ? Pourquoi trouve-t-on qu'èle est bizarre, cète ortografe ? C'est en éfet la remarque qui nous a été faite bien des fois. Tout simplement parce qu'on n'y est pas habitué.

La première fois que je lus *le Réformiste*, j'éprouvai une fatigue tèle que, après avoir lu quelques alinéas, je le mis de côté sans plus tarder : et puis, je m'habituai peu à peu, si bien qu'aujourd'hui, je le lis aussi facilement qu'un autre journal.

Et puis, quand on acomplit une réforme, est-ce qu'il ne se trouve pas des jens toujours prêts à protester ? Lorsqu'on voulut remplacer le sistème des poids et mezures employé autrefois par le sistème métrique, que de récriminacions ne falut-il pas entendre ? On alait tout bouleverser ! Coment les jens feraient-ils dézormais ?

Cela n'empêche pourtant pas que notre sistème métrique est aujourd'hui employé par tous, du moins dans ses grandes lignes.

Il en sera de même de l'ortografe simplifiée.

Sans doute, la jéneracion actuèle rejimbera, mais si la jéneracion nouvèle aprend la lecture et l'ortografe dans des livres nouveaus, si dès les premières anées de la scolarité on l'habitue à une nouvèle ortografe pourquoi trouverait-èle cète dernière baroque et bizarre ?

Forcément, la plupart des jens qui examinent la réforme de M. Barès sont prévenus contre èle ; il n'est donc pas étonant qu'ils la critiquent ; mais tout ce qu'ils pourront dire, tout ce qu'ils pourront faire n'arrêtera pas la marche du progrès : La poire est mûre, il faut qu'on la cueille. Notre vielle ortografe a bezoin d'être remaniée et èle le sera ; et ce sera le grand honeur de M. Barès d'avoir su mener à bien l'œuvre de la simplificacion.

R. VALETTE,
(*de l'Indépendant auxerrois.*)
« *Le Réformiste* ».

PROVERBE

Ce que femme veut Dieu le veut.
Vox mulieris, vox Dei.

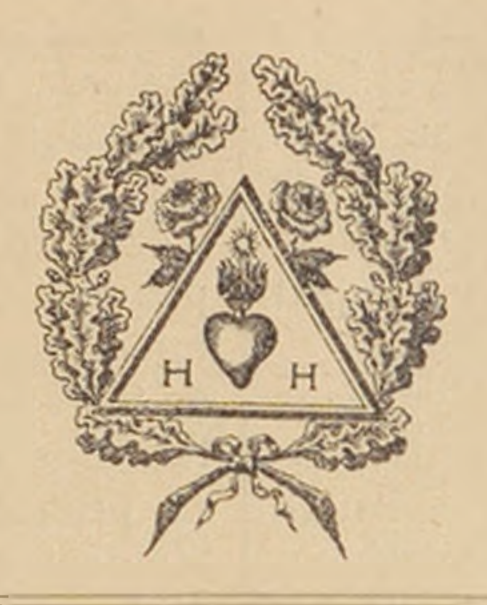
Non, ce n'est pas de l'homme à la docte faconde,
Que nous viendra le règne du bonheur.
La *femme*, ange de paix, tout amour et tout cœur,
Veut que ce soit l'amour et le cœur qui le fonde ;
Et si *Dieu* permit qu'Ève, écoutant le péché,
Compromit *le* salut du monde,
Dieu *veut* que par la femme un jour tout soit sauvé !

EMILE BAUDRY.
(La Rénovation).

Le Gérant : MARTELET.

TROYES. IMP. MARTELET, RUE THIERS, 101

LA LUMIÈRE



LA MÉDECINE DANS LES SANCTUAIRES D'ÉGYPTE

L'intérêt est toujours vif quand il s'agit de l'Egypte ancienne, cette véritable initiatrice religieuse, scientifique et artistique. Nous croyons être agréable à nos lecteurs en leur donnant un aperçu de ce que fut la médecine des anciens Egyptiens, alors qu'elle était liée à la religion, alors qu'elle était exercée par les prêtres. Dans son opuscule « *La Médecine au temps des pharaons* », Abdel-Aziz-Nazmi a présenté un tableau fidèle des connaissances médicales des Egyptiens, et montré qu'un grand nombre de théories médicales d'Hippocrate et de ses successeurs, jusqu'à nos jours, ont pris naissance dans les temples et sanctuaires et dans les écoles si célèbres de Saïs, d'Héliopolis et de Memphis. Dans une thèse soutenue par le Dr Bruzon (*La Médecine et la Religion*, 1904), tout un chapitre est consacré au même sujet, et nous y ferons de larges emprunts.

« Comme celle de l'Inde, dit cet auteur, la religion de l'ancienne Egypte eut deux faces. Elle fut ésotérique et exotérique. Le peuple adorait des dieux dont les formes, souvent grotesques, cachaient une métaphysique élevée, accessible aux seuls initiés. Nulle part, le symbole n'a fleuri avec une telle vigueur, nulle part aussi, peut-être, la pensée humaine n'atteignit une telle hauteur. Les prêtres cachés au fond des mystérieux sanctuaires, qui miraient leurs pylones dans le courant du Nil, étaient de profonds philosophes acharnés à la poursuite du mystère, et dont l'esprit savait répondre à presque tous les points d'interrogation posés par les origines et par les destinées humaines. Leur philosophie arriva, étape par étape, au seuil même de l'inconnaissable, ses fidèles communièrent avec l'absolu. Il nous est difficile d'en ressaisir le sens complet et d'en débrouiller l'écheveau. Nous restons confondus devant la foule des dieux à faces de bêtes. Longtemps nous n'avons compris que leur sens exotérique, celui qu'il était permis, il y a trois mille ans, à la foule des ignorants de connaître ; longtemps, nous n'avons eu aucun soupçon de la splendeur si bien cachée des doctrines. A peine quelques phrases du Livre Des Morts étonnaient-elles les érudits. Depuis quelques années, cependant, les études égyptologiques ont pris une voie nouvelle. Des savants cherchent la vérité sous les symboles. Le temps n'est plus où Bossuet écrivait que dans le royaume des Pharaons : « Tout était Dieu, excepté Dieu lui-même », et grâce aux découvertes modernes, grâce aux méthodes d'interprétation et d'exégèse, il nous sera peut-être donné de soulever un jour le voile d'Isis. Malheureusement, le travail n'est qu'ébauché, la besogne à faire est encore longue et rude. Le sphinx hésite à donner le mot de l'énigme.

« Pourquoi les prêtres renfermaient-ils jalousement la doctrine au fond des hypogées, et laissaient-ils au vulgaire que le fatras d'une théogonie monstrueuse? Peut-être pour la préserver de tout contact impur, pour en conserver l'exacte intégrité, ou bien, par calcul d'intérêt, par esprit de domination.

« Incomparables philosophes, les Egyptiens furent d'habiles mathématiciens, de hardis géomètres, de savants astronomes. Les sciences exactes sont les filles aînées de la métaphysique. Par contre, ils négligèrent les sciences d'observation. Absorbés dans la contemplation de l'idée pure, ils n'eurent pas le loisir de regarder les faits pour en tirer des lois. Donc leur médecine fut en retard sur les autres sciences ».

Cela n'empêche que la renommée de la médecine égyptienne fût universelle dans l'antiquité. On en trouve les traces dans Homère; des médecins égyptiens furent appelés à la cour de Cyrus et de Darius, fils d'Hystaspe. Puis les auteurs classiques, Hérodote, Strabon, Diodore de Sicile en parlent; « Théophraste, Galien, Dioscoride citent des formules provenant des écoles égyptiennes, et Pline lui-même a dû, dit M. Maspero, nous transmettre en latin, plus d'une recette qui, à travers le grec, peut bien remonter à quelque papyrus. » (Liétard, in *Gr. Encyclopédie*).

Clément, d'Alexandrie, nous apprend que les livres hermétiques — sorte d'encyclopédie officielle et religieuse en 42 livres — en comprenaient six consacrés exclusivement à la médecine. Cette collection a été détruite dans l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie. Nous ne possédons plus que trois papyrus médicaux : ceux de Leyde, de Berlin, et le papyrus Ebers ; ce dernier est peut-être un fragment des livres hermétiques ; Ebers l'identifie avec le quatrième, intitulé : *Des médicaments*.

« Le *papyrus de Leyde,* dit le Dr Bruzon, représente la médecine mystique pure. Aucun souci scientifique, mais une foule d'invocations magiques. Comme beaucoup de peuples orientaux, les Egyptiens croyaient aux démons. La maladie était l'œuvre d'un esprit mauvais qui entrait dans le corps par un de ces nombreux canaux d'irrigation, soit spontanément, soit appelé par des maléfices. L'incantation était le remède par excellence pour délivrer les malades de cette sorte de possession.

« Beaucoup s'adressent au démon Uh-tu, celui qui produit l'inflammation, d'autres, au démon des tumeurs, d'autres s'adressent aux organes eux-mêmes sous la forme d'exhortations au courage et à l'énergie... Quelquefois le démon se lasse de tourmenter sa victime, ou bien, pris de remords, s'en va. Dans ce cas, il est conseillé de s'abstenir de toute médication.

« Le *papyrus de Berlin* contient 21 pages d'écriture hiératique. Il est de la grande époque pharaonique. Malheureusement, les deux premières pages manquent. C'est surtout un ouvrage de thérapeutique ; on y trouve 170 prescriptions les plus diverses. » Ce papyrus donne, dans sa première partie des remèdes internes, des topiques et des liniments, dans sa deuxième partie, des remèdes contre l'inflammation, les douleurs d'entrailles, et l'énumération de purgatifs et clystères ; enfin la troisième partie est un traité de gynécologie.

« Le *papyrus Ebers* est le plus considérable. Il n'a pas moins de 110 pages. Ebers l'a lui-même admirablement étudié et la traduction nouvelle de Joachim l'a rendu accessible à tous. Il contient de nombreux petits traités... Il débute par une invocation où est résumée toute l'histoire symbolique d'Horus, principe de conservation, et de Sot, principe destructeur... Ensuite, viennent les formules médicales pour les maladies les plus diverses... Le chapitre qui concerne les maladies des yeux est un véritable traité... Le papyrus d'Ebers contient un chapitre relatif aux maladies des femmes... A noter une curieuse façon de s'assurer de la viabilité de l'enfant : « S'il crie *Ni*, il vivra ; s'il crie *Ba*, il doit mourir ». Un chapitre traite de la parfumerie et un autre des morsures d'insectes et de serpents. Enfin, le dernier s'adresse plus particulièrement aux sorciers, amateurs de sombres et haineuses besognes ; on y trouve une foule de formules nuisibles... C'est une sorte de *vade-mecum* de la magie noire, une arme entre les mains des méchants ; aussi est-il écrit sous l'invocation de divinités mauvaises et en termes assez mystérieux pour n'être point compris des ignorants ». (Bruzon).

Aucun des documents anciens ne nous éclaire sur la pratique chirurgicale ; l'avenir nous fera-t-il faire des découvertes dans ce sens ? Les sources d'informations ne sont pas épuisées ; les pyramides et les temples n'ont pas livré tous leurs secrets. « On sait pourtant, dit Liétard que les Egyptiens pharaoniques pratiquaient de opérations ; on possède toute une série d'instruments ; on sait que les médecins de l'ancienne Egypte appliquaient des pansements, qu'ils ouvraient les tumeurs, qu'ils opéraient la circoncision et la castration. Ils réduisaient les fractures et savaient les contenir régulièrement ; le fait a été constaté sur des momies ». Larrey assure avoir acquis les preuves que les médecins

de la vieille Egypte faisaient des amputations. Mieux encore, on faisait, en ce temps, de l'antisepsie, *sans le savoir*, dit Abdel-Aziz-Nazmi. Ainsi, Cyrus usait constamment, en campagne, d'eau de la rivière Choaspes, consacrée aux rois de Perse que, *probablement bouillie*, il conservait dans des flacons en argent. L'anesthésie était également pratiquée ; elle était obtenue en traitant, par du vinaigre, la poudre du grand marbre du Caire, appelé Memphitis, grâce au dégagement d'acide carbonique qui en résultait.

La physiologie et l'anatomie étaient des plus rudimentaires, s'il faut s'en rapporter aux papyrus connus. Mais, encore une fois, nous ne savons pas tout. En revanche, l'hygiène et la diététique étaient soumises à des règles sévères. « La sobriété et la propreté étaient formellement prescrites par les lois; on considérait l'ivrognerie comme un vice déshonorant. Les règlements fixaient jusqu'à la nature des étoffes employées pour les vêtements : ceux de lin étaient surtout en usage ; on ne permettait pas de se présenter dans les temples avec des habits de laine. Par mesure hygiénique, les Egyptiens faisaient usage périodiquement de purgations et même de vomitifs. Ils se baignaient souvent et connaissaient les avantages des bains de mer ; ils pratiquaient une sorte de massage... Les exercices de gymnastique étaient fort en honneur. L'emploi des fards était extrêmement répandu chez les Egyptiens ; ils faisaient partie de la thérapeutique oculaire ». (Liétard.)

Matière médicale. — « La matière médicale égyptienne, dit Bruzon, est assez riche. Les papyrus... ne mentionnent pas moins de sept cents remèdes. De nombreux savants ont réussi à les identifier; Loret en donne une liste à peu près complète. Les plus employés étaient le miel, le lait de vache, d'ânesse, de femme, le sang, le vin, l'huile, la bière d'orge, le vin de palme.

« Le sang humain était un contre-poison... On employait la racine de grenadier comme tænifuge. La cendre d'ébène entrait dans la composition des collyres. L'ache, le styrax, le raifort étaient communément employés... Comme dans l'Inde et en Chine, les jardins botaniques entourent les temples ; et en soigner les plates-bandes était un des exercices rituels du culte.

« Ces remèdes étaient en grande vénération, car le dieu Thot, lui-même, en avait révélé les principes aux hommes. Les procédés d'administration étaient aussi d'origine divine... La deuxième partie du papyrus de Berlin fut miraculeusement trouvée entre les pieds d'Anubis, dans le temple de Soklem. Un autre fut dicté par Imhotpou, l'Esculape égyptien ; un autre apparut tout d'un coup, auréolé d'un rayon de lune, à un prêtre de l'Isis de Coptos. Quelques-uns étaient l'œuvre des Pharaons. Manéthon nous apprend que Teti, fils de Ménès, écrivit un cours d'anatomie et que Tosorthos, successeur de Néchérophès, un des rois de la IIIe dynastie, employait ses loisirs à dicter un traité de médecine.

« *Enseignement et exercice de la médecine.* — Nous savons déjà que la profession médicale était exclusivement réservée à la classe sacerdotale ; il nous reste à établir comment s'en pratiquait l'enseignement et quelle était la situation des praticiens.

« A chaque grand temple, étaient annexées des écoles où on enseignait aux lévites les matières contenues dans les 42 livres hermétiques. Plusieurs chaires correspondaient, l'une à la théologie, une autre aux mathématiques, une autre à l'art d'écrire, une autre à la géométrie, une à l'astronomie, enfin une à la médecine. Les plus célèbres de ces écoles furent à Memphis, à Thèbes, à Saïs et à Chennu. La règle en était extrêmement sévère. Les étudiants se préparaient à leur sacerdoce par la pénitence, par le silence et la chasteté. Cloîtrés derrière les lourdes portes du sanctuaire, voués à la vie monotone des longues galeries souterraines et des jardins clos, ils ne sortaient jamais. La moindre faute contre cette discipline était très durement punie et les fautes graves entraînaient même la peine de mort.

« A jours fixes, les malades pauvres venaient au temple où était installée une clinique gratuite. C'est là, que ces jeunes gens apprenaient la pratique de leur art. C'est sans doute là qu'ils s'exerçaient aux opérations chirurgicales. Les nombreux instruments, que les archéologues ont découverts à Memphis et à Thèbes, devaient appartenir à ces cliniques.

« Les études duraient plus ou moins longtemps, en raison directe de l'intelligence et surtout de la ferveur mystique du sujet. Quand ses maîtres l'avaient jugé digne de la suprême initiation, il prononçait un sermon solennel, où il s'engageait à ne rien révéler aux profanes des arcanes de sa science ; puis, on le soumettait à quatre épreuves : l'épreuve de l'eau, l'épreuve de la terre, l'épreuve du feu et l'épreuve de l'air. S'il en sortait triomphant, il était capable de dompter les quatre éléments, et rien ne s'opposait plus à ce qu'il exerçât pour son propre compte. Il est assez curieux de constater que ces quatre épreuves ont persisté à travers les âges, et que nous les retrouvons, mais dégagées de tout risque et réduites à l'état de symbole, chez les kabbalistes et chez les alchimistes du moyen-âge. En Égypte, elles avaient un caractère ter-

rible, et il faillait vraiment avoir de la foi et du courage pour s'y soumettre. Il serait trop long de raconter ici en quoi elles consistaient; qu'il nous suffise de dire que le héros entrait véritablement en lutte avec les éléments qu'il lui fallait dompter. Les hésitants, les timides et les poltrons y récoltaient infailliblement la mort.

« Le médecin qui sortait des écoles sacerdotales était un personnage. Il faisait partie du haut clergé, pouvait porter la coiffure d'Osiris et le manteau blanc des sages. Les soins qu'il donnait étaient onéreux, et tout le monde ne pouvait pas le faire venir à son chevet. Les gens de la classe moyenne se contentaient des prêtres de la déesse Scket, sorte de rebouteurs recrutés parmi les membres du clergé inférieur, et jugés indignes d'étudier la science divine des livres, mais qui avaient acquis une certaine compétence par une longue pratique. Dans les campagnes, des exorcistes ignorants vendaient aux laboureurs et aux gardiens de troupeaux, des amulettes et des charmes. Donc trois classes de médecins. On peut y joindre des pastophores, prêtres qui s'occupaient de l'entretien des temples, et qui servaient d'intermédiaires entre les pontifes et les fidèles. Ils avaient le droit de prononcer les formules et le pouvoir de chasser les mauvais génies. S'il faut en croire Hérodote, les praticiens étaient presque tous spécialistes dans les grandes villes. « La médecine est si sagement distribuée en Egypte, qu'un médecin ne se mêle que d'une seule espèce de maladie, et non de plusieurs. Tout y est plein de médecins ; les uns sont pour les yeux, les autres pour la tête, ceux-ci pour les dents, ceux-là pour les maux de ventre et les parties voisines, d'autres enfin pour les maladies internes. » (Hérodote, I, 2, LXXXIV.)

« Les médecins jouissaient de la considération du public, et le Pharaon leur accordait certains privilèges; c'est ainsi qu'ils ne payaient que la moitié de l'impôt, et qu'ils avaient le droit de préséance dans les cérémonies publiques. Leurs clients les payaient le plus souvent en nature, et quelques-uns leur faisaient de riches présents. Souvent aussi, ces dons étaient faits au temple. Les murailles de certains sanctuaires renommés étaient couverts d'*ex-voto*, plaques de métal gravé, cartouches hiéroglyphiques, reproductions de membres guéris, peintures, scarabées de pierres dures, figurines, amulettes.

« Dans les villes ouvertes au commerce lointain, un certain nombre de prêtres médecins devaient soigner gratuitement les étrangers. Pour cela, ils recevaient une pension du trésor.

« Nous avons vu combien les médecins étaient jaloux de leurs connaissances, et comment ils s'engageaient, par un serment terrible, à n'en rien révéler. Les livres étaient cachés avec soin, et les peines les plus sévères frappaient le profane qui, par hasard ou par indiscrétion, y avait jeté le regard. Nous savons, par le papyrus judiciaire de Turin, qu'un certain Penhaï Oen fut condamné à mort et exécuté sous le règne de Ramsès II, pour avoir dérobé un traité de médecine dans la bibliothèque pharaonique. L'acte d'accusation ne le qualifie pas de voleur, mais de sacrilège. Il avait acquis une puissance occulte et redoutable qu'il employait à nuire à ses semblables. Sa mort fut une délivrance pour le peuple, et apaisa la colère des dieux. »

*
* *

Après la conquête de l'Égypte par Alexandre, la médecine devint de plus en plus scientifique ; Alexandrie devint le centre de tous les progrès en science et en civilisation. On disséqua, on fit même la vivisection sur des condamnés à mort. La doctrine empirique régna en maitresse, et fit grandement progresser la médecine.

Malgré tout, les *Écoles théurgiques* conservèrent de nombreux disciples. Pour terminer, « nous devons dire un mot des sectes mystiques qui se développaient à cette époque sur la vieille terre du Sphynx, et qui, s'appuyant sur la tradition ésotérique des temples, prétendirent posséder la clef des sciences. Alexandrie fut le carrefour du monde, le centre vers lequel convergeaient toutes les idées. Les doctrines philosophiques et les religions s'y rencontrèrent. Le paganisme et le christianisme essayèrent de s'y fondre, en s'appuyant sur la kabbale que les théologiens juifs apportaient. Les gnostiques prétendirent relever directement de Zoroastre. Un grand courant de mysticisme s'établit. Simon le Mage et Apollonius de Tiane firent des miracles. Les néo-platoniciens inventèrent la Chaîne Dorée, et expliquèrent comment la vérité unique et éternelle chemine à travers les temps, immuable sous les symboles des mythologies et des systèmes, et comment le sage doit chercher à la découvrir, belle et nue, sous ses splendides vêtements. Nous n'entreprendrons point ici d'exposer la métaphysique de Plantin, d'Ammonius, d'Errémius, d'Origène et de Longin ; ni de dire comment leur philosophie très élevée tourna au mysticisme pur avec Jamblique, Maxime, Priscus, Chrysante ; mais nous ne pouvons passer sous silence les pratiques de médecine naturelle, qu'ils mirent en vogue. Ils les appuyaient sur l'autorité de l'Hermès Trismegiste. Ce personnage fut identifié au dieu Thot en même temps qu'il était regardé comme un ancien

roi de Memphis, à qui l'esprit divin aurait révélé toutes les sciences. Les livres d'Hermès Trismegiste sont peut-être les livres hermétiques auréolés d'une légende nouvelle. Ils contenaient, au dire de ceux qui les étudièrent, la révélation scientifique dans toute sa pureté et dans toute sa plénitude. On y trouvait la formule du Grand-Œuvre et de la panacée universelle. On y trouvait les signes magiques et les inscriptions spagiriques de la table d'émeraude. Celui qui savait les lire était maître de la vie et de la mort. Avant tout, il devait réciter sur son malade l'hymne mystique d'Hermès : « Univers, sois attentif à ma voix ; terre, ouvre-toi ; que la masse des eaux s'ouvre à moi. Arbres, ne tremblez pas, je veux louer le Seigneur, le Tout et l'Un. Que les cieux s'ouvrent et que les vents se taisent, que toutes mes facultés célèbrent le Tout et l'Un. » Ensuite, il consultait l'*Instrument d'Hermès*, qui était une table de chiffres à combinaisons pythagoriciennes, destinés à prévoir l'issue de la maladie. Alors il entreprenait la cure, cure mystique toute faite de symboles, où l'acte magique avait une importance capitale, invocation aux sylphes, esprits de l'air ; aux gnomes, esprits de la terre; aux salamandres, esprits du feu ; aux sirènes, esprits de l'eau; conjuration de larves, de tous les êtres imprécis et méchants qui peuplent l'espace. On traçait des cercles avec une épée, on inscrivait dans la poussière des triangles mystérieux. On composait des breuvages avec les herbes cueillies au clair de lune sur les tombeaux. Tout cela était extrêment compliqué.

« Le livre des Cyranides attribué, comme tous les autres, à Hermès Trismegiste, comprend quatre-vingt chapitres. Dans chacun une plante, un oiseau, une pierre et un poisson correspondant aux quatre éléments, et réunissant leurs vertus contre une maladie déterminée. Les pierres précieuses y sont douées de propriétés thérapeutiques comme dans les poèmes orphiques. L'éatique favorise les accouchements. Le beryl soulage l'épilepsie et la néphrite. L'émeraude guérit les ophtalmies et les flux du sang. L'éphestite guérit la gravelle, l'améthyste dissipe l'ivresse. L'ambre est excellent pour les yeux. La pierre médique purge, fait disparaître les crachements de sang. L'onyx conjure les maladies de matrice. Le saphir est érotique, l'ophite cicatrise les blessures. La chalazite détourne les fièvres...

« Or, pendant que le flambeau scientifique brillait d'un incomparable éclat sur le Delta, pendant que, dans l'ombre de leur bibliothèque, les philosophes prétendaient appuyer la foi au miracle, sur des traditions millénaires, alliées à une logique nouvelle, la vieille médecine sacerdotale vivait encore dans la vallée du Nil. Elle s'y est perpétuée obscurément à travers les siècles jusqu'à nos jours, car on trouve, chez les fellahs de Karnak et de Louqsor, des pratiques qu'il est aisé de rattacher aux mœurs pharaoniques, et les marchands d'amulettes qui parcourent les ruelles du vieux Caire, sont les derniers disciples des prêtres qui gravaient des formules conjuratoires sur les scarabées de pierre dure. »

On voit que chez les Égyptiens, comme chez tous les peuples de l'antiquité, la médecine fut sacerdotale avant d'être laïque. Aujourd'hui encore chez les peuples plus ou moins primitifs, les Peaux-Rouges par exemple, le « medicine-man » est une sorte de prêtre, s'il n'est pas simplement un magicien ou un sorcier. Mais c'est là plutôt une dénaturation d'un état antérieur bien plus élevé. Nous ne connaissons pas assez l'antique civilisation égyptienne, pour nous rendre bien compte de ce qu'étaient les sciences et les arts à l'époque théocratique ; nous ne connaissons que les âges de décadence de l'antique Egypte.

Dr THOMAS.

L'Enigme Astronomique posée à Hérodote et la Précession des Equinoxes

Hérodote était aussi grand voyageur qu'historien et, entre autres, il remonta le Nil jusqu'à Éléphantine; c'était au ve siècle avant J.-C. Les prêtres de l'Égypte lui posèrent une énigme qu'il a assez obscurément exprimée, sans doute parce qu'il n'en a pas compris le sens. Voici comment, dans son *Supplément à « Douze cent mille ans d'humanité »* (1903, p. 104), M. L. Rémond nous présente le fait : « Les astronomes de l'ancienne Égypte..., d'après Hérodote (Livre II de ses *Histoires*, § CXLII), ont observé pendant la longue série des siècles qui a vu passer 341 générations, 341 rois et 341 grands prêtres « que le Soleil s'est levé quatre fois hors « du lieu ordinaire, et, entre autres, deux fois « où il se couche maintenant et qu'il s'était cou- « ché aussi deux fois à l'endroit où nous voyons « qu'il se lève aujourd'hui ; que cela n'avait ap-

« porté aucun changement en Égypte ; que les « productions de la terre et les inondations du « Nil avaient été les mêmes et qu'il n'y avait eu « ni plus de maladies, ni une mortalité plus considérable. »... Si les Égyptiens avaient réellement observé qu'à deux époques différentes le soleil s'était levé où il se couchait du temps d'Hérodote, leurs observations auraient remonté à plus de 26.000 ans, durée d'un cycle entier de la précession.

M. Max Duncker, qui s'est occupé de l'énigme posée à Hérodote, dans son ouvrage sur *Les Égyptiens*, ne voit « dans ces prétendus levers et couchers inverses du soleil, répétés chacun à deux reprises, qu'une formule astrologique et symbolique à l'usage des prêtres pour exprimer le passage de l'année solaire mobile par les régions opposées du ciel. C'était simplement une manière de dire qu'il s'était écoulé deux périodes sothiques (une période sothique étant de 1.460 années solaires de 360 jours) entre Ménès et Séthos ». Nous ne pensons pas que ce soit là la véritable interprétation de l'énigme ; elle ne caractériserait pas une durée assez longue, car ce que les prêtres égyptiens voulaient surtout faire comprendre à Hérodote, c'est que leur science astronomique remontait à une très haute antiquité. D'ailleurs deux périodes sothiques ne font que 2.920 années, durée qui ne correspond en rien à celle des 341 générations dont avaient parlé les prêtres.

Mais revenons à la précession mentionnée ci-dessus. Il s'agit ici de la *précession des équinoxes*, phénomène astronomique qui consiste en ce que le point de l'écliptique occupé par le Soleil, par exemple, au moment de l'équinoxe du printemps d'une année donnée, se trouvera à l'équinoxe de l'année suivante en arrière d'un arc d'environ 50 secondes sur la position qu'il occupait l'année précédente sur l'écliptique, ce qui, en réalité, constitue pour la terre, une rotation rétrograde. Il en résulte que c'est dans environ 26.000 ans que le soleil se lèvera de nouveau au même point où il s'est levé dans l'année considérée. Pour voir ce phénomène se reproduire deux fois, il faut supposer l'observation de deux tours complets de précession, ce qui représente plus de 50.000 ans. M. Rémond pense que les astronomes égyptiens n'ont voulu parler que d'un tour ou d'un demi-tour, et il a trouvé une explication qui permet de résoudre l'énigme dans cette hypothèse. Cette explication repose sur la valeur du diamètre apparent du disque solaire : à un intervalle de peu d'années, on peut, au moment de l'équinoxe du printemps, voir le soleil se coucher au moment de cet équinoxe, s'il a lieu le soir, en un point déterminé, puis une série d'années après se lever en un point éloigné de quelques minutes seulement d'arc du précédent, l'équinoxe ayant lieu le matin, et le disque du Soleil recouvrir ces deux points, de sorte qu'on peut dire que le soleil s'est levé là où il s'était couché ; en prenant une autre série d'années, on ferait se coucher le soleil là où il s'était levé la première année de la série. M. Rémond a fait cette démonstration, dans le premier cas, pour la période allant du 20 mars 1883 au 20 mars 1897, dans le second cas, pour la période allant du 20 mars 1880 au 20 mars 1897. On aurait pu trouver des coïncidences plus exactes peut-être, comme il le dit lui-même, mais telles qu'elles sont présentées, elles suffisent pour faire comprendre le raisonnement. Pour retrouver les mêmes coïncidences, il faudrait se porter de 26.000 ans en arrière, au cycle précédent de la précession. Dans ces conditions, on pourrait dire que « le soleil s'est couché deux fois à l'endroit où il s'est levé ce matin et qu'il s'est levé deux fois là où il s'est couché ce soir ».

« Ainsi, même en prenant l'énigme au pied de la lettre, on est obligé de reconnaître que les Égyptiens n'ont guère menti ou ne se sont trompés que sur la durée du cycle de la précession ». Nous ne pensons pas que les Égyptiens se soient trompés sur la durée de ce cycle ; leurs connaissances en astronomie étaient trop parfaites pour cela, à moins qu'à l'époque d'Hérodote, elles fussent en décadence. « D'ailleurs, ajoute M. Rémond, mon explication de l'énigme en question n'est pas indispensable pour prouver que l'astronomie primitive connaissait la précession des équinoxes ; elle ne fait que le confirmer, puisque Bailly a pu établir par des faits que ce mouvement était connu des Chinois, des Indiens, des Chaldéens, des Perses et des Égyptiens (*Hist. de l'astron.*, 1781), et il prétend même qu'Hipparque ne l'a pas découvert, mais qu'il l'a emprunté aux Indiens (*Astron. indienne*, 1787, p. 289) ».

Dans une note, M. Rémond ajoute : « Dire qu'à une époque très éloignée, le soleil s'est levé dans le même lieu céleste où il se lève aujourd'hui, à la même date, c'est énoncer clairement une vérité connue de tous ceux qui comprennent la précession des équinoxes ; dire que le soleil s'est levé où il se couche aujourd'hui, c'est exprimer la même chose, sous une forme énigmatique ; dire qu'on a vu ce phénomène à deux reprises durant un laps de temps très long, c'est poser la même énigme en la compliquant un peu ».

La précession des équinoxes, c'est-à-dire le fait que chaque année le point équinoxial, point d'intersection de l'équateur et de l'éclip-

tique, rétrograde sur l'écliptique ou, ce qui revient au même, que l'équinoxe avance et a lieu avant que le soleil soit parvenu à ce point d'intersection et ait repris, par rapport aux étoiles, dans le ciel, la même position, ce fait, disons-nous, explique pourquoi les signes du zodiaque ne coïncident plus avec les constellations du même nom. Cette coïncidence avait lieu au temps d'Hipparque, vers l'an 140 av. J. C., c'est-à-dire que le point équinoxial du printemps ou point vernal était précisément le commencement de la constellation du Bélier ; depuis lors, il s'est écoulé 2.035 ans et le point vernal a rétrogradé d'environ 28°, ce qui veut dire qu'actuellement le Soleil n'entre dans la constellation du Bélier qu'après avoir parcouru cet arc de 28° sur l'écliptique, donc environ un mois après l'équinoxe... Au moment de l'équinoxe, le soleil entre, en réalité, dans la constellation des Poissons, en même temps qu'il entre dans le signe du Bélier.

***

Mais revenons à l'énigme posée à Hérodote par les prêtres égyptiens. M. Rémond ne pense pas que les Egyptiens aient pu observer un cycle entier de précession, mais il n'est pas éloigné d'admettre qu'ils aient été à même d'observer un demi-cycle, et dans ce cas, en y appliquant le raisonnement indiqué plus haut, l'énigme se trouve résolue. Encore faut-il justifier ce fait : les 341 rois et les 341 grands prêtres, selon M. Rémond, se confondent ; en admettant 33 ans environ de règne pour chacun d'eux (1), on trouve 11.000 ans, chiffre qui approche de la valeur d'une moitié de cycle (2). « La vérité est, dit M. Rémond, que les observations des Egyptiens n'étaient pas assez anciennes pour qu'ils eussent observé réellement un jour entier de la rotation rétrograde (26.000 ans), puisque, d'après le même Hérodote, ils ne faisaient remonter leur chronologie qu'à 17.000 ans avant notre ère ; mais il fallait qu'ils connussent ce mouvement depuis de nombreux siècles pour être en mesure de définir ses conséquences aussi judicieusement au point de vue astronomique, et il fallait que leurs observations des crues du Nil fussent bien anciennes, sans l'être trop, cependant, pour pouvoir dire qu'il ne produisait aucun changement au point de vue météorologique. Si leurs observations eussent remonté à des milliers de siècles, elles auraient, certainement, permis de constater de grands changements, mais qui n'auraient pas été le résultat de la précession » ; ces changements auraient été dus aux variations d'inclinaison de l'axe terrestre sur l'écliptique dont M. Rémond a si bien démontré la constance ou plutôt la continuité régulière.

La civilisation égyptienne remontait certainement à une haute antiquité. Dans son travail sur « l'Ordre lotiforme », M. G. Foucart, en 1897, fait ressortir l'extrême antiquité de cet ordre d'architecture. Tel qu'il se présente à la vieille dynastie, il offre déjà des traces de modifications dont le nombre et l'importance prouvent qu'il est loin de ses origines. « Les signes de l'écriture et les monuments hiératiques nous ont permis de remonter encore plus haut. On entrevoit que peut-être l'ébauche en existait déjà aux temps où se forma l'écriture ; nous serions ainsi reportés jusqu'à ces dynasties divines que Manéthon plaçait bien avant Ménès ; l'invention de la colonne primitive serait due à ces générations lointaines qui flottent dans un passé fabuleux, sans consistance historique, mais dont la réalité nous est attestée par les monuments qu'elles ont préparés ». Ces dynasties de dieux correspondent sans doute à la période théocratique qui a précédé Ménès, et dont la durée, probablement très longue, ne peut être appréciée par nous.

A propos de l'ancienneté des observations astronomiques, il ne faut pas oublier que les Egyptiens ont été, très probablement, les descendants d'une colonie d'Atlantes. Or l'Atlantide, d'après le calcul des cycles, exécuté par les Brahmes, a disparu 11.500 ans avant notre époque, et ce chiffre coïncide avec celui donné dans les récits hiéroglyphiques des Mayas, peuple de l'Amérique centrale, qu'a déchiffré M. Le Plongeon. Ces manuscrits remontent à environ 3.500 ans et la catastrophe qui fit disparaître l'Atlantide était arrivée, d'après eux, 8.060 ans auparavant, ce qui fait 11.560 ans. De plus, M. Le Plongeon a constaté qu'un tiers de la langue des Mayas est du pur grec, et que 13 lettres de l'alphabet maya

(1) Hérodote avait adopté 33 ans 1/3.

(2) Les 341 rois, dont il est question ici, étaient comptés de Ménès à Séthos. « Hérodote, dit Max Duncker (*Les Egyptiens*, p. 22), a soin de faire observer que les prêtres assuraient savoir, fort exactement, ce qu'ils disaient, parce qu'on avait toujours compté et noté les années... Et avant ces rois et ces grands prêtres, les dieux avaient régné sur l'Egypte, d'abord les huit dieux, puis les douze, puis Osiris que les Grecs appelaient Dionysos... A remonter depuis les temps du roi Amasis jusqu'au temps d'Osiris, il s'était écoulé 15.000 ans, et 17.000 depuis le temps des douze dieux jusqu'au roi Amasis ». Hérodote a calculé que de Ménès à la conquête de l'Egypte par les Perses il s'était écoulé 11.500 ans. Le règne des douze dieux aurait commencé 17.500 ans avant J.-C. Diodore compte que depuis la domination d'Hélios, le premier dieu qui ait régné sur l'Egypte, jusqu'à Alexandre de Macédoine, les prêtres comptaient 23.000 ans. (*Ibid.*, p. 25). Manéthon évaluait à 24 820 années (juliennes) la durée des dynasties divines.

ressemblaient aux signes hiéroglyphiques égyptiens, se rapportant aux mêmes lettres. « Le traditions ésotériques des Brahmes, dit le regretté Erny, concordant avec les traditions égyptiennes rapportées à Solon et celles des Mayas, on peut conclure que *le peuple atlante était arrivé à une civilisation qui dépasse de beaucoup la nôtre* et celles de l'antiquité que nous connaissons. Les Atlantes étaient maîtres des forces de la nature, physiques et psychiques, et de plus, ils avaient conquis et colonisé une grande partie des nations voisines ». Les Egyptiens, héritiers directs des Atlantes et de leur science, pouvaient donc raisonner d'après les observations remontant à plus de 12.900 ou 13.000 ans, qui représentent la moitié d'un cycle de précession, à plus de 17.000 ans, temps que, d'après Hérodote, on peut assigner à leur chronologie, et alors, il n'y a plus à s'étonner que, d'après l'expression de M. Rémond, ils connussent ce mouvement (de précession) depuis de nombreux siècles et pussent si judicieusement définir ses conséquences au point de vue astronomique. Quoi d'étonnant aussi qu'ils connussent si bien le mouvement de l'obliquité de l'axe terrestre sur l'écliptique! « D'après Bailly, dit M. Rémond, l'astronome Eudoxe, qui écrivait 400 ans avant notre ère, parlait de la diminution de l'obliquité, qu'il appelait aberration du soleil, comme d'une chose notoire qu'il avait probablement apprise chez les Indiens ou chez les Egyptiens et, suivant le même auteur, les prêtres égyptiens auraient raconté à Hérodote que leurs ancêtres avaient vu l'équateur perpendiculaire à l'écliptique », ou, ce qui revient au même, l'axe de la terre couché dans le plan de l'écliptique. « Cette assertion, ajoute M. R., qui impliquerait 500.000 ans d'observations est évidemment fausse; mais pour l'imaginer, il fallait que les Egyptiens connussent, depuis bien des siècles, l'existence du mouvement ».

Nous n'avons aucune donnée sur la durée de l'existence des Atlantes, ni sur l'évolution de la civilisation si supérieure de ce peuple de 61 millions d'individus, qui disparut dans un cataclysme subit, l'engloutissement de tout un continent. Mais, étant donné que M. Rémond fait remonter, avec des preuves suffisantes, à douze cent mille ans au moins, les premières manifestations de l'intelligence humaine; étant donné que nous ne savons rien des civilisations, qui ont pu précéder celle des Atlantes; il est permis de faire remonter, sinon à 500.000 ans, du moins à plusieurs centaines de siècles, les observations astronomiques véritablement scientifiques. Les humanités, qui se succèdent, ne font que redécouvrir incessamment, ce que les humanités précédentes ont connu. Donc, la tradition de la perpendicularité de l'équateur à l'écliptique, a pu être conservée par les prêtres égyptiens. Comment l'idée même de ce fait, qui parait si extraordinaire, et que les astronomes de ce début du xxe siècle ont tant de répugnance à accepter, aurait-elle pu venir à Eudoxe, qui vivait à une époque qu'on pourrait presque qualifier de décadence scientifique, si elle n'avait été traditionnelle, que cette idée lui fût parvenue par Hérodote ou par tout autre ?

Dans ces conditions l'énigme posée à Hérodote s'expliquerait même en la prenant à la lettre, les ancêtres des prêtres égyptiens ayant pu observer le cycle complet de précession, et sans doute plus d'un.

Un point mérite encore de nous retenir un instant: dans la même énigme, il est dit: « Que cela n'avait apporté aucun changement en Égypte, que les productions de la terre et les inondations du Nil avaient été les mêmes... » Cela peut être très vrai pour un cycle de 26.000 ans, car la période de variation de l'inclinaison de l'axe sur l'écliptique ne produit de changement appréciable des climats qu'après une série d'années incomparablement plus grande. A côté de cela, il est bon de remarquer que l'Egypte est peut être moins atteinte que d'autres régions, même situées à la même latitude qu'elle, par les variations ultra-séculaires de climat, et elle n'a sans doute pas subi les mêmes vicissitudes géologiques que bien d'autres contrées dans la suite des siècles. Mais, laissons ces hypothèses: il n'en est pas moins vrai, que l'Égypte est, depuis de longs siècles, la détentrice de bien des mystères, et que certains monuments, les pyramides, le Sphinx et d'autres, qui n'ont pas encore livré tous leurs secrets, se sont conservés dans un état suffisant d'intégrité, grâce au climat exceptionnel de la région. La découverte des mystères, auxquels nous faisons allusion, ne se fera que graduellement, selon les besoins de l'époque, et avec la volonté de Dieu. Dr Lux.

AVIS URGENT

Mme Lucie Grange, directrice de la « *Lumière* », est en voyage. On peut continuer d'envoyer toute la correspondance à Paris, 23, rue Poussin, avec certitude et confiance qu'elle lui sera ponctuellement et personnellement remise, n'importe en quel lieu de résidence passagère.

Aux personnes qui ont une correspondance suivie pour des nécessités pressantes, on donnera l'adresse directe de la résidence principale d'été, lorsque Mme Lucie Grange s'y trouvera; mais nous le répétons, l'adresse de Paris sera toujours bonne et sûre, et toute commission de librairie sera parfaitement exécutée et les abonnements servis avec célérité.

FAITS BIOLOGIQUES & CLINIQUES

Une Théorie Biologique du Sommeil

M. Ed. Claparède, dans une communication faite le 4 février à la Société de physique et d'histoire naturelle de Genève (*Archives des sc. physiq. et naturelles*, 15 mars), critique les diverses théories physiologiques qui ont été données du sommeil (normal), celle de l'anémie cérébrale par vaso-constriction, celle de la discontinuité des neurones par rétraction des dendrites, et surtout la théorie de l'asphyxie ou *intoxication* du système nerveux. Cependant Sergueyeff, Myers, De Sanctis, Forel et Vogt considèrent le sommeil comme une faculté ou une fonction positive de l'organisme, mais sans développer le côté biologique de cette hypothèse.

M. Claparède se propose de combler cette lacune, et de montrer qu'on peut considérer le sommeil comme un *instinct*, ce qui ne préjuge rien, d'ailleurs, quant aux causes prochaines de son mécanisme. D'après la théorie de la toxicité, le sommeil devrait être proportionnel à l'épuisement, ce qui n'est pas le cas (sommeil prolongé des nouveau-nés, insomnies des vieillards et des neurasthéniques, etc.); de plus, ni la volonté, ni la suggestion ne devraient avoir prise sur le sommeil. En revanche, la théorie « instinctive » du sommeil rend compte de tout, et permet d'éviter cette hypothèse antiphysiologique d'une intoxication journalière du système nerveux, sous l'empire de laquelle l'approche du sommeil devrait être accompagnée d'un sentiment d'angoisse au lieu d'une sensation agréable, comme c'est le cas.

« Un des caractères de l'instinct, c'est la prévoyance... Ainsi l'hirondelle quitte nos parages avant que le froid soit venu; l'oiseau prépare son nid un certain temps avant la ponte; l'animal se met en chasse avant d'être débilité par la faim. Le sommeil, lui aussi, semble agir par prévoyance, et se manifester avant que l'organisme soit épuisé : un médecin pourra, s'il est appelé au moment où il s'apprête à s'endormir, passer la nuit sur pied, faire correctement une opération difficile, sans présenter les moindres signes de faiblesse ou d'intoxication, etc... *En frappant l'animal d'inertie, l'instinct du sommeil l'empêche de parvenir au stade d'épuisement;* l'organisme profite de cet arrêt momentané du travail musculaire, qui est une des sources principales des substances ponogènes (déchets), pour éliminer celles-ci avant que leur cumul ne devienne nuisible; il est possible aussi, qu'en vertu d'un mécanisme encore inconnu, l'état de sommeil favorise les processus de réassimilation. »

Il est évident que certains facteurs entrent en jeu pour produire le sommeil : composition du sang, fatigue, obscurité, impressions monotones, images associées empiriquement à l'idée du sommeil, et, ajouterons-nous, comme l'a bien montré M. Sage, la volonté calme de dormir (1). Il est probable que, comme les autres instincts, celui du sommeil utilise les centres des fonctions générales (visions, motilité, etc.), et peut-être un centre spécial qu'on pourrait dénommer centre « inhibiteur de l'intérêt », dont l'action aurait pour effet de désintéresser de la vie extérieure l'individu sur le point de s'endormir. L'éminent philosophe Bergson a dit avec raison : « L'on dort dans l'exacte mesure où l'on se désintéresse. »

Kohlschütter a publié des graphiques relatifs à la profondeur du sommeil; ces graphiques ressemblent aux courbes de fatigue, et il semblerait que les centres du sommeil se fatiguent, et qu'on se réveille parce qu'on est fatigué de dormir. Comme tout instinct, le sommeil peut être l'objet de dissolution, de perversion (insomnie, hystérie). Cela découle de la conception positive du sommeil, conception qui paraît à M. Claparède réconcilier, dans une certaine mesure, les opinions de Janet et de Sollier sur l'hystérie.

« Le sommeil, conclut M. Claparède, n'est pas la conséquence d'un simple arrêt de fonctionnement, il est une fonction positive, un instinct, qui a pour but cet arrêt de fonctionnement : ce n'est pas parce que nous sommes intoxiqués, ou épuisés, que nous dormons, mais nous dormons pour ne pas l'être. »

Dr X....

(1) Un autre facteur favorable au sommeil est de se trouver orienté autant que possible, suivant le méridien magnétique, la tête au Nord.

REVUE UNIVERSELLE

Radio-activité de l'atmosphère et du sol, par MM. Geitel et Elster (*Archiv. des Sci. physiq. et nat. de Genève,* 15 janv.). — Rutherford a prouvé que tout se passe comme si des corps radio-actifs se dégageait une *émanation,* sorte de gaz radio-actif chargé positivement et se diffusant dans l'atmosphère, et ayant la propriété d'adhérer sur les corps avec lesquels il prend contact, surtout sur les corps chargés d'électricité négative, en y formant des couches radio-actives. Des expériences ont prouvé qu'une partie assez importante de l'atmosphère, celle qui se trouve au-dessous de la surface de la terre, dans les canaux capillaires du sol et dans les fissures des roches, contient normalement ce principe radio-actif, qui se répand dans l'air par tous les pores ou fissures en communication avec l'extérieur. C'est la raison pour laquelle, après une baisse barométrique, l'atmosphère est particulièrement chargée de cette émanation et que sur mer, où il n'y a pas de sortie de gaz, l'air est moins riche en principes radio-actifs que sur terre.

Le sol doit donc contenir un corps radio-actif qui cède ses émanations aux eaux de source, soit directement, soit par l'intermédiaire de l'air qu'il renferme. Les terres argileuses sont les plus radio-actives. S'agit-il de traces de radium contenues dans le sol ? L'hélium étant un produit final de la transformation du radium, on a des chances de trouver, dans ce cas, de l'hélium dans les eaux de sources riches en émanations.

Puisque l'émanation est plus abondante lors de la baisse barométrique, n'y a-t-il pas lieu de penser que c'est elle qui influe surtout sur les malaises qu'éprouvent certaines personnes sensibles dans ces conditions?

De la phylogénie des Hominiens, par G. Mahoureau (*Rev. de l'École d'anthropol.*, janv. 1904). — On sait qu'aux temps secondaires, les Reptiles étaient prédominants. Mais, dès l'aurore des temps tertiaires, la prépondérance passe aux Mammifères. C'est dès le début de cette vaste période que s'élaborèrent les caractères qui devaient aboutir à la formation des types hominiens. Le développement embryologique des Mammifères indique les phases principales de notre phylogénie; mais ce développement est trop condensé pour nous apporter des données irréfragables et pour nous faire connaître, avec précision, quand et comment les formes spécifiques actuelles se séparèrent, en s'en différenciant, de leurs ascendants et de leurs collatéraux. La paléontologie, qui seule pourrait nous éclairer, n'a pu encore découvrir tous les intermédiaires entre les Prosimiens du crétacé et de l'éocène et les Primates. Le vaste continent américain ne fournit, pendant la période éocène, que des types précurseurs ou inférieurs des Primates. En Europe, on ne rencontre des Anthropoïdes bien caractérisés qu'à partir du miocène moyen ; mais la présence même de ces Anthropoïdes indique que l'Homme n'est pas loin. Ce qui est déconcertant, c'est que le Pithécanthrope de Java, des couches supérieures des terrains pliocènes, n'est accompagné d'aucun outil, ni d'aucune pierre taillée, tandis qu'en Europe, les alluvions post-pliocènes ou pleistocènes les plus inférieures fournissent des preuves multiples de l'existence d'un être assez intelligent pour travailler la pierre d'une façon parfois remarquable.

Les fouilles, il est vrai, ont été plus nombreuses en Occident et, certainement, ont décelé l'existence de formes hominiennes industrielles bien avant l'aurore des temps quaternaires qui sont les nôtres. Malheureusement, on n'a pas encore découvert d'ossements d'un Primate hominien dans ces mêmes terrains de l'Occident.

De nombreuses découvertes faites en Belgique et en Angleterre, prouvent cependant que l'Hominien tertiaire industriel a existé depuis le pliocène moyen, et si la lacune était comblée entre l'industrie du miocène supérieur et le pliocène moyen, on pourrait le faire remonter sûrement au miocène. Mais, cet Hominien industriel suppose un ancêtre déjà Primate supérieur, marcheur bipède, mais non encore industriel. Or, il est établi qu'il existait, en Europe, au miocène moyen, des ancêtres des Hominiens et des ancêtres des Anthropoïdes ayant déjà divergé et formant des familles zoologiques distinctes. Les types archaïques des Hominiens commençaient donc, dès ces temps très lointains, la lente élaboration morphologique qui devait réaliser les races hominiennes actuelles. A notre époque quaternaire avec les crânes du Néanderthal, de Spy, de Chancelade, l'Homme, parfaitement caractérisé comme Primate supérieur, est connu par ses ossements. — Il n'est question, ici bien entendu, que de l'évolution physique de l'Homme; son évolution intellectuelle, celle qui en a fait un

être de raison, et son évolution spirituelle ont exigé des conditions spéciales que nous ne développerons pas ici.

Faculté de prévision, par Franziska X. (*Psych. Studien*, octobre 1902). — Les faits concernent la mère de Fr. X. et elle-même ; il s'agit en général de songes :

1° Mme Fr. X. doit son prénom, Franziska, à un songe de sa mère. Quelques semaines avant d'accoucher, la mère rêva qu'on lui mettait dans les bras une petite fille s'appelant Franziska et aveugle de l'œil gauche. Elle accoucha le jour de la Sainte Françoise et le nom de la sainte fut donné à l'enfant ; celle-ci n'était pas aveugle, mais Mme F. X. a eu plusieurs accidents graves à l'œil gauche.

2° Avant la naissance du plus jeune frère de Mme Fr. X., la mère rêva encore qu'elle était couchée et, près de son lit, se tenaient ses deux fils aînés, le plus âgé en toilette noire élégante, l'autre en costume de cultivateur, tous deux arrivés à l'âge adulte. Soudain son mari ouvre la porte et entre avec un jeune militaire, décoré de plusieurs ordres. La mère lui reprocha d'entrer avec un étranger, mais le mari dit : « C'est *mon* fils Albert ! » A quoi elle répondit : « Mais nous n'avons pas de fils Albert », et le mari de répliquer : « C'est *mon* fils Albert ! » Peu après, elle mit au monde un garçon, le jour de la Saint Albert, et ce nom d'Albert fut donné au nouveau-né. La mère mourut avant qu'Albert ne devînt grand, et il fut exclusivement élevé par son père et fut ainsi bien *son* fils. Le reste du songe se vérifia également.

3° Le troisième songe de la mère de Fr. X. se rapporte à l'annonce de sa propre mort. En mars 186., cette mère raconta à Fr. X. qu'elle avait rêvé s'être trouvée avec tous ses enfants sur une prairie ; soudain six hommes vinrent déposer un cercueil sur l'herbe. Dans le cercueil ouvert se dressa la grand'mère, morte depuis longtemps, et celle-ci appela la mère de Fr. X. par son nom de fille ; elle s'approcha avec crainte du cercueil, et la grand'mère demanda à voir tous ses arrière-petits enfants. Sa mère fit avancer les grands et cacha les deux plus petits, Fr. X. et sa petite sœur, derrière elle. La grand'-mère exigea de voir également les deux petits et dit :

« Montre-les moi, je veux les bénir, car je suis venue pour te dire que ton moment est arrivé ; prépare-toi, tu vas bientôt mourir ! » Alors la mère fit avancer les deux petits, la grand'mère les bénit, puis se recoucha dans le cercueil. La mère de Fr. X. se portait très bien alors et ne fut point malade jusqu'à la fin de juin, et cependant elle mourut de la manière la plus inattendue après une indisposition de cinq jours.

Viennent les faits personnels à Mme Fr. X.

4° Mme Fr. X. rêve qu'elle se trouve chez une Mme K. et que M. K. entre brusquement et lui dit, encore sous la porte : « Savez-vous que votre oncle J. est mort ? » Depuis des années, on n'avait même plus pensé à cet oncle. Mme Fr. X. demanda : « D'où savez-vous cela ? — J'ai reçu un paquet venant de St. et il s'y trouvait un journal donnant cette nouvelle ». Le matin, elle raconta le fait à son père et à toute la famille, et le père dit que cela n'était guère croyable, cet oncle étant encore jeune. Dans la journée, elle alla chez Mme K. d'une façon inopinée, et tout se passa comme dans le rêve, y compris les termes de la conversation. Comme elle fut toute saisie, M. K. s'en étonna, sachant qu'il n'y avait pas de fréquentation avec cet oncle ; elle lui raconta alors son rêve. Il se trouvait que J. s'était suicidé.

5° En été 190., une dame se trouvait en visite chez Mme Fr. X., et il y eut un léger différend entre les deux et une troisième personne, au sujet d'une carte postale illustrée, que la dame avait adressée à un monsieur et à laquelle elle n'avait pas reçu de réponse. Cette dame pensait que la carte avait dû être détournée, et la tierce personne et Mme Fr. X. pouvaient être soupçonnées de cette indélicatesse, ce qui peina beaucoup Mme Fr. X. Or, quelques jours après, cette dernière rêva qu'elle se trouvait avec la personne surtout incriminée sur un chemin bordé de précipices par la nuit noire, et en danger perpétuel d'un accident mortel. A un moment donné, on aperçut une lumière sur un pic et Mme X. s'écria : « Où il y a de la lumière, il doit y avoir du monde. » Elle entraîna sa compagne vers cette lumière et, en y arrivant, se trouva devant une église en marbre blanc brillamment illuminée. Elle entra, et un chœur invisible chantait cet hymne : « Demeure avec nous, Seigneur Jésus Christ, étends ta grâce sur nous, afin que les embûches du malin ne puissent nous nuire ». Sa compagne étant entrée également, elle l'engagea à chanter et entonna elle même l'hymne d'une voix si éclatante qu'elle se réveilla. — Le lendemain, elle raconta son rêve à la dame, qui logeait chez elle, et celle-ci lui expliqua d'aller à l'église signifie se placer sous la protection divine et passer sur des rochers triompher d'un danger. Elle avait eu elle-même un rêve la même nuit ; elle était dans une église faiblement éclairée et qui devint tout à fait sombre ensuite, et un monsieur ouvrit brusque-

ment la porte de l'église et la fit sortir ; à ce moment elle s'était réveillée. Interrogée sur la signification de son rêve, elle dit que « sortir d'une église ne vaut rien ; quiconque abandonne Dieu est abandonné ! » Le lendemain matin arriva une lettre du destinataire de la carte illustrée et l'affaire se termina au désavantage de la dame en question. — C'était là un rêve symbolique.

Mme Fr. X. a eu encore un grand nombre de rêves prémonitoires, qu'elle ne raconte pas. Elle a eu aussi des prévisions ou des prémonitions à l'état de veille, entre autres dans les cas suivants :

6° Le 8 mai 1902, jour de l'Ascension, elle se trouvait, le matin, seule à la maison ; le soleil éclairait en plein sa chambre. Soudain, un tremblement de terreur la saisit, et avec ses yeux grands ouverts, elle vit toute une ville inondée de feu ; c'était comme un nuage de feu en forme de dôme, planant sur elle ; elle entendait des gémissements sans fin et gémissait elle-même, s'écriant : « Grand Dieu, toute une ville brûle, tout brûle, personne n'apporte de secours ! » Elle se secoua, approcha de la fenêtre, n'y comprenant rien ; elle voyait à la fois la rue et les passants d'une part, la ville incendiée de l'autre. Finalement, la vision s'évanouit. Elle raconta aussitôt sa vision à une dame qui demeurait auprès d'elle. Vers une heure, pendant le repas, elle éprouva de nouveau un infini serrement de cœur et vit encore une vaste surface incendiée. Sa compagne lui demanda si elle connaissait cette ville ; elle répondit : « Non, c'est une ville de l'étranger ! » Deux ou trois jours après seulement, elles lurent dans le journal, le récit de la catastrophe de la Martinique.

7° En mars 1883, la famille devait se rendre à la campagne ; le père voulait commander la voiture pour le jeudi, et il descendait déjà l'escalier ; Mme Fr. X. fut saisie subitement d'une vive anxiété, rappela son père et le pria de remettre au samedi. « Pourquoi ? demanda le père, d'assez mauvaise humeur. — Je ne sais, mais un malheur menace, et dans tous les cas, le temps sera très mauvais ». La voiture fut donc commandée pour le samedi. Effectivement, un orage terrible s'éleva le jeudi, avec une tempête qui arracha les arbres, les becs de gaz, les poteaux télégraphiques, brisa les tuiles et les carreaux, rendit les routes impraticables, enfin fit mille dégâts. Le samedi, il faisait beau.

8° Mme Fr. X. raconte encore une vision de son enfance. Elle se trouvait avec ses parents et ses frères et sœurs à une fête, avec illuminations, en l'honneur de Guillaume Ier.

Dans la foule, on perdit le jeune Albert. La mère, très inquiète, pria aussitôt son mari et son fils aîné de rechercher l'enfant. Cependant, la jeune Fr. tira sa mère par le bras et lui dit timidement : « Chère maman, ne crains rien ; Albert est à la maison et fait ses devoirs de classe. — T'a-t-il donc dit qu'il voulait rentrer ? Et il n'a pas la clef du logement. — Non, il ne me l'a pas dit, mais *je le vois ;* il a grimpé et il a allumé la lampe ». La mère fut incrédule et demanda de continuer les recherches, mais rentra avec les plus jeunes enfants, et l'on trouva, effectivement, Albert assis à la table, travaillant à ses devoirs.

Une fois entré dans la maison, il avait grimpé jusqu'à une ouverture au-dessus de la porte du logement et qui formait jadis une fenêtre, et était ainsi entré.

Cas d'apparition extraordinaire, communiqué par Marie Firadowski (*Revue du Monde invisible*, nov. 1902). — M. R... avait été informé qu'un jeune valet de ferme, engagé depuis peu, se mourait d'une pneumonie. Il donna l'ordre d'aller le lendemain, au petit jour, chercher un prêtre. Il se leva lui-même à 5 heures du matin, le lendemain, et se trouvait dans sa chambre, occupé à sa toilette, lorsque la porte s'ouvrit, et Idzi, le malade, pâle et jaune comme la cire, entra dans la chambre. M. R... lui adressa des reproches de s'être levé par un temps épouvantable, alors qu'on avait fait chercher un prêtre.

Idzi répondit : « Je vous apporte mon livret de service et je vous demande d'y inscrire du seigle pour aujourd'hui, ma femme manque de farine ». Il tendit le livret que prit M. R..., et il recommanda à Idzi d'aller se coucher : « Oui, je me recoucherai », dit ce dernier.

Peu après, M. R... sort et voit, dans la cour de la ferme, un cocher atteler des chevaux « Le régisseur, dit celui-ci, m'a donné l'ordre d'aller chercher un cercueil pour Idzi. — Quand donc est-il mort ? — Hier soir ». M. R... est pétrifié.

Il court à la demeure d'Idzi, le trouve mort et apprend que le malade est mort la veille et que son corps a été veillé toute la nuit. Tout en larmes, la femme du défunt s'approche du Maître et lui ayant demandé du seigle, se met à chercher dans le coffre le livret de service, mais elle ne le trouve pas. M. R... la rassure, lui disant que le livret se trouve probablement chez lui et va pour vérifier si tout cela n'était pas un rêve. Il revient chez lui et il trouve le livret sur la table.

L'esprit du professeur Sidgwick et Mme Thompson (*Rev. d'étud. psychiq.*, janv. 1904). — Dans une réunion de la Société des recherches psychiques de Londres, le 7 décembre, M. Piddington, secrétaire honoraire, a lu les extraits d'un ample rapport de ses expériences par la médianité de Mme Thompson, femme du professeur Thompson, de Cambridge. L'on sait que la médianité de cette dame est du même genre que celle de Mme Piper. Ce rapport sera publié ultérieurement dans les *Procedings* de la Société. M. Piddington, par ses longues expériences, acquit une foi absolue dans l'honnêteté de Mme Thompson, ainsi que l'avait acquise, de son vivant, Frédéric Myers. Il croit à la réalité de certaines parmi les personnalités qui se manifestent au moyen d'elle, et qui s'expriment d'une manière fort différente les unes des autres, avec des caractéristiques absolument spéciales.

Mais le passage le plus intéressant du rapport de M. Piddington est celui ayant trait à la supposée manifestation du professeur Sidgwick, l'éminent psychologue qui fut le premier Président de la *Society*.

Le conférencier fit passer de main en main, parmi les assistants, différents écrits automatiques, dans lesquels les amis et les parents de Sidgwick reconnurent une ressemblance extraordinaire avec l'écriture du défunt professeur. Au moins une fois, Sidgwick se serait efforcé de parler par la bouche de Mme Thompson. M. Piddington décrit cette scène comme l'expérience la plus réaliste et la plus impressionnante qu'il ait jamais rencontré dans tout le cours de ses investigations des phénomènes médianiques. « Ce n'était pas — dit-il — *comme si* c'eût été lui ; *c'était* bien lui, à ce que l'on pouvait en juger. La personnalité de Sidgwick fit allusion entre autres choses, à un incident qui s'était passé dans l'une des réunions du Conseil de direction de la *Society* — incident dont on peut dire avec une certitude presque absolue, que Mme Thompson ne pouvait pas le connaître ; l'un des assistants à la conférence, membre du Conseil de Direction, M. Arthur Smith, se leva pour déclarer qu'il se souvenait parfaitement bien de cette circonstance.

Nouvelles d'une amie, données par un esprit (*Light*, 8 août). — Mme E. C. B. raconte que le 7 mars dernier elle alla, avec sa fille, visiter une amie, qui les pria de l'assister pour une séance spirite. La table employée ne dit d'abord rien qui pût intéresser Mme E. C. B. et sa fille ; mais soudain on obtint le nom de famille d'une personne morte depuis plusieurs années. On demanda un contrôle et l'on obtint les lettres E. K. B., qui étaient les initiales d'une amie partie aux Indes et dont on n'avait pas de nouvelles depuis décembre. Mme E. C. B., qui craignait que ce ne fût une annonce de mort, dit : « Bien ! qu'avez-vous à nous dire à son sujet? — Je suis heureuse que son rhume aille mieux. — A-t-elle donc été malade? — Oui ».

Mme E. C. B., qui pensait qu'il ne s'agissait que d'une plaisanterie, écrivit cependant à Mme E. K. B., qui répondit le 12 avril : « Vous me demandez ce que je faisais le 7 mars. Comme j'ai tenu un journal, je puis vous le dire exactement. Dans la nuit de vendredi, 6 mars, je fus très malade. Ce qui est singulier, c'est que je n'avais pas de « rhume » naturel. *J'essayais de tousser de toutes mes forces...* A l'heure où vous étiez en séance, ce qui correspond à 10 heures du soir près de Mussorie, j'étais sur le point de me coucher, après avoir été levée quelques heures, et je me sentais mieux.

... Ce jour-là fut le *seul* que je dus passer au lit pendant tout mon voyage.

L'esprit dont le nom avait été donné n'avait jamais connu E. K. B. pendant sa vie terrestre. Le fait qu'il s'agit d'un phénomène de table exclut la télépathie ; le médium ne connaissait nullement E. K. B., pas plus que l'esprit ami qui se manifesta. Mme E. K. B. signe de son nom E. Katherine Bates, quelques lignes qui confirment le fait de sa brusque et brève maladie.

Séances de matérialisation avec le médium berlinois « Femme masquée ». (*Psych. Studien*, janv. 1904). — Voici textuellement le récit transmis par M. Egbert Müller, à la rédaction des *Psych. Studien* : « Les spirites de Berlin et plusieurs personnes de distinction, jusque là incrédules, mais de bonne volonté, ont eu l'occasion d'assister à un phénomène qui est, dans son genre, un « non plus ultra » du spiritisme. Il s'agit de la médium « Femme masquée », avec laquelle j'expérimente depuis 18 mois, dans les conditions les plus rigoureuses et sous le contrôle vigilant et sévère de son mari ; j'avais fait porter un léger masque à cette médium pour les séances publiques, d'où le nom sous lequel elle est connue ; je l'avais appelée et l'appelle encore la perle des médiums pour son dévouement absolu, sans exemple, et conçu dans sa portée la plus idéale, aux investigations si pénibles dans le domaine si obscur du psychisme métaphysique ; aujourd'hui, après des années d'un silence presque complet au sujet de sa haute médiumité, elle a opéré la *matérialisation complète*, bien vi-

vante du merveilleux *fantôme du Cordula*, une nonne de l'époque mérovingienne, alors que jusqu'à ce jour les matérialisations formées par son intermédiaire n'étaient visibles que pour la plaque photographique. Le fantôme apparut dans son costume de nonne assez semblable à, celui des nonnes des ordres de Saint-Borromée et de Saint Dominique. La lampe de séance l'éclairait de la façon la plus nette ; les yeux brillaient, le visage avait les couleurs de la vie ; le mouvement, gracieux et plein de dignité, devint finalement une lévitation de près de 3 mètres ; le fantôme parlait parfaitement l'allemand et d'une voix sonore. La matérialisation était aussi nette que dans les séances que Max Rohn, le distingué rédacteur de l'*Uebersinnliche Welt* avait organisées à Berlin, avec la médium anglaise (non suédoise), Mme d'Espérance. Les deux séries de séances honorent l'histoire du spiritisme berlinois. Une pareille séance devrait arracher un « Euréka » de conviction aux Dioscures scrutateurs du véritable spiritisme, le professeur Dessoir et M. Albert Moll, ces deux « enfants terribles » pour les médiums, la « Femme masquée » exceptée.

Ce récit, ajoute M. Maier, directeur des *Psych. Studien*, a été pris dans le *Deutsche Warte*, dont le rédacteur se rangeait parmi les incrédules signalés plus haut.

Nous comprenons l'enthousiasme de M. Egbert Müller ; mais il existe des médiums aussi sincères, aussi dévoués et aussi portés à l'idéalité que la « Femme masquée » de Berlin, dont nous ne demandons qu'à reconnaître les mérites transcendants.

Les dessins automatiques de Mme Watts (*Journ. of Soc. for psych. research*, juin 1903). — Le 13 mars 1903, des dessins automatiques de Mme Alaric Watts (Anna Mary Howitt) furent présentés à la Soc. des recherches psych. de Londres, par M. Douglas Murray. En 1889, *Light* a publié des articles de Mme Watts et de son mari sur cette faculté supranormale.

Mme Watts a toujours été convaincue que ses visions et ses dessins étaient d'origine spirite, bien qu'ils n'aient jamais eu le caractère d'une révélation ; c'étaient généralement des sujets religieux ou des figures symboliques représentant la foi, la charité, etc., avec des contours ou des ornements très décoratifs.

Elle dit qu'après s'être livrée à l'écriture automatique pendant quelque temps, et aprés des efforts de sa part pour s'en délivrer, elle acquit la faculté de dessiner des formes. Elle commença par avoir des visions qui, selon l'auteur de l'article, n'étaient sans doute que des hallucinations hypnagogiques (?) Ces visions représentaient des figures humaines a contour blanc ou gris sur un fond plus sombre et donnaient une sensation de relief. L'explication de chaque figure ou de chaque groupe s'inscrivait en blanc ou en gris au-dessus ou au-dessous d'eux, ou encore sur des rouleaux tenus dans la main des figures, ou bien sur leurs boucliers, épées ou vêtements, parfois enfin sur une bande sortant de leurs lèvres. Trois visions se trouvent surtout décrites : l'une était celle de la Nouvelle-Jérusalem représentée par une femme majestueuse, admirablement drapée, ornée de bijoux et portant plusieurs couronnes et, sur la poitrine, une singulière cuirasse ; une autre représentait un Titan expirant, image de la fin du monde ; la troisième se rapportait au Jugement dernier, figuré par une femme céleste puissante, précipitant dans l'abîme un homme titanique qui tombait, foudroyé par la Parole de Vérité sortie de sa bouche.

Mme Watts avait cherché à échapper à ces visions en faisant des études de fleurs et autres, travail où elle se montrait artiste véritable. Un jour qu'elle esquissait des iris, elle s'interrompit pour parler à une amie, laissant sa main reposer sur une feuille de papier. Bientôt elle sentit le crayon se mouvoir seul en quelque sorte et exécuter un dessin ; c'était une petite lettre initiale à laquelle était attachée une tête de femme. Elle se rappela alors que souvent les noms de trois artistes, Fra Angelico, Raphaël et Blake, s'inscrivaient dans ses écritures automatiques. Souvent quand elle faisait de la peinture ordinaire, nom médianimique, ces noms venaient s'inscrire en couleur sur sa palette, et l'écriture automatique lui avait appris que les esprits de ces peintres et d'autres encore l'assisteraient plus tard dans l'exécution de ses peintures. Pendant qu'elle se remémorait ces faits, le crayon traça les trois initiales entrelacées A. R. B.

A la suite de cet incident, elle fit des efforts systématiques pour développer le dessin automatique qu'elle considérait comme une sorte d'exercice par le moyen duquel des vérités religieuses ou philosophiques pouvaient être communiquées symboliquement à son esprit. Chaque jour elle se retirait dans un coin solitaire du jardin de son amie avec un crayon et du papier, et attendait ce qui devait se produire. Les premiers dessins obtenus furent grossiers et enfantins, représentant des groupes de figures analogues à celles que nous ont laissées les primitifs artistes bizantins, allemands et italiens, et souvent accompagnés d'écriture et parfois comme d'une page de missel de type byzantin. Elle ne sortit guère de ces formes et de ces types de figures.

Au point de vue de l'exécution, ces dessins furent d'abord inférieurs à ce qu'elle faisait normalement, mais ils se perfectionnèrent graduellement et atteignirent une haute valeur artistique.

Elle remarqua, à un moment donné, que le dessin changeait constamment pendant qu'elle tenait le crayon, de sorte que l'effet devenait complexe et n'avait jamais un caractère défini, comme si plusieurs dessins se trouvaient mélangés ensemble ; au bout de quelque temps, elle prit le parti d'enlever du dessin la partie qui lui paraissait complète. Dans un grand nombre de cas, l'écriture automatique venait s'associer au dessin pour l'expliquer. Elle peignait aussi automatiquement ; une fois les couleurs sur la palette, elle laissait le pouvoir occulte guider sa main pour leur choix.

Comme tous les médiums à action automatique, elle constatait de grandes variations dans sa faculté selon le moment ou les circonstances, sous l'influence, par exemple, du mauvais temps ou l'arrivée de certains visiteurs particulièrement hostiles ; parfois la faculté disparaissait comme par épuisement ou sans raison apparente.

Dans les dernières années de sa vie, son pouvoir devint de plus en plus précaire et plus exposé à disparaître sous des conditions adverses. Elle s'occupa alors surtout d'écrire sur le spiritisme envisagé dans ses aspects religieux et philosophiques, et développa sa faculté de vision interne qui remplaça de plus en plus la faculté de dessiner automatiquement. M. Myers a montré combien sont apparentées les deux formes d'automatisme — sensoriel et moteur — et l'on trouve souvent la même personne douée du pouvoir d'écriture automatique et de vision dans le cristal (faculté que Mme Watts aurait probablement possédée à un haut degré si elle s'y était appliquée). (Trad. par le Dr Lux.)

Corps mystérieux entendus à Eidsvold (*Psych. Studien*, février). — On écrit le 12 octobre 1903 de Christiania, au sujet de coups mystérieux souterrains entendus près d'Eidsvold (Norvège), et liés à la production de flammes bleuâtres. Ce phénomène effraya fort les populations et donna lieu ensuite à une investigation scientifique, dont fut chargé le professeur de géologie Helland. Celui-ci pense qu'il y a lieu de craindre un prochain affaissement dn sol. On est d'autant plus fondé de penser à un bouleversement de ce genre, que de semblables accidents se sont déjà produits dans la même région ; l'apparition des flammes bleues liées à ces corps, et une odeur de soufre (?) permet de songer à des gaz violemment comprimés menaçant de faire éruption. Le professeur Helland propose, au cas où une perforation exploratrice ferait tomber sur une couche d'argile ramollie, de pratiquer, un drainage tout autour du terrain.

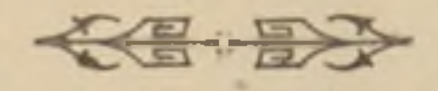
Le professeur Helland fait connaitre plusieurs exemples intéressants de l'inquiétude instinctive des animaux, à l'approche d'un bouleversement de ce genre. Ainsi, avant le grand éboulement de Vaerdalen, un médecin de campagne en passant la nuit, avec son cheval, sur la propriété, plus tard détruite par un éboulement, d'Armstadt, eut toutes les peines du monde à empêcher son cheval de tourner bride. Forcé de continuer son chemin, l'animal se mit à galoper furieusement sur une étendue de 3 kilomètres, et aucune puissance humaine n'aurait pu l'arrêter. Peu après, le cataclysme se produisit.

Quelques instants avant l'éboulement bien connu de Braa, un homme passait en voiture sur le terrain menacé ; le cheval prit le mors aux dents, sans qu'on pût en deviner la cause, et se sauva au triple galop ; il n'en fallut pas moins pour sauver l'homme et la bête.

On connaît un grand nombre d'exemple de vaches qui, peu avant des éboulements, se libérèrent violemment de leurs attaches pour se sauver ainsi de la mort ; on en dit autant de brebis, de bœuf, de chèvres et d'autres animaux qui refusèrent de se laisser pousser sur des terrains qui peu après s'éboulèrent.

Près d'Eidsvold, à Syversrud, les animaux, notamment les chiens, présentent une singulière inquiétude. En d'autres points, non loin de la place où se produisent les coups, on a observé d'autres phénomènes singuliers. Ainsi deux hommes ont entendus deux violents grondements souterrains près du lac d'Elling, à 80 mètres de Syversrud. Les coups s'entendent aussi bien à 100 mètres de la maison qui est au centre du phénomène que près d'elle ; mais ils sont plus intenses à l'intérieur de cette maison. Le roi a chargé le préfet d'Akereshus de lui faire parvenir un rapport officiel sur ces phénomènes. Ce rapport, qui a déjà été remis, ne dit essentiellement rien de plus que ce qui précède.

Dr Lux.



INFORMATIONS DIVERSES

Association. *La Paix et le désarmement par les femmes.*

Le samedi 11 juin, à l'*Hôtel des Sociétés savantes*, les membres de cette Société se sont réunis en *Assemblée Générale*, sous la présidence de Mme Camille Flammarion, fondatrice. Conférence sur la Femme dans le mouvement Pacifique, par M. Léopold Lacour. M. Ballot a fait des projections sur les sujets sinistres : Horreurs de la guerre.

Siège social de l'Association : 16, rue Cassini, Paris.

Congrès permanent de l'Humanité. *Secrétariat Général à Paris, boulevard du Temple.*

Le 4e jeudi de chaque mois, Conférence publique et gratuite, à 8 heures précises, à l'Hôtel des Sociétés savantes, 28, rue Serpente. Dîner mensuel au Restaurant Universel, 9 boulevard des Italiens. Promenades.

Les nos 1 à 4, 2e série, de la revue l' « *Humanité* », ont été publiés fin mai. Abonnement : 6 fr. par an.

Nature intime de l'électricité, du magnétisme et des radiations.

Le livre de M. A. Breydel, dont nous avons parlé dans notre dernier numéro, vient de paraître.

Essai de mysticisme antique (Hiératique. Kabbalistique et Christique), par A. Porte-du-Trait-des-Ages. Un beau volume in-8o d'environ 350 pages, texte compact. Prix : 10 francs.

La *Revue Hermétique* met en vente, dès aujourd'hui, par souscription, ce volume de luxe qui se recommande tout particulièrement aux occultistes, aux mystiques et aux lettrés. Les amateurs sont informés que cet ouvrage, tiré seulement à 350 exemplaires numérotés et signés, ne sera livré qu'aux souscripteurs : par conséquent, qu'il sera absolument impossible de se le procurer en librairie. On a donc tout intérêt à souscrire immédiatement pour posséder cet ouvrage, unique en son genre : mystique et artistique.

Adresser les souscriptions, accompagnées du montant de l'ouvrage, à M. le Directeur de la *Revue Hermétique*, à Saint-Michel-de-Maurienne (Savoie).

L'Agriculteur Français. — Le sport hippique, la vélocipédie, l'automobilisme, ont leur journal quotidien : l'agriculture n'a pas son organe spécial et professionnel ; il n'existe pas à Paris, ayant le grand format des feuilles politiques, un journal rayonnant sur toute la France et traitant, au jour le jour, uniquement et exclusivement, des questions agricoles.

Il était nécessaire d'ajouter aux publications périodiques, organes d'un groupe, d'une région ou desservant même la France entière, une feuille quotidienne dans laquelle toutes les branches de l'agriculture (élevage et cultures diverses) seraient étudiées.

« *L'Agriculteur Français* » sera le titre de l'organe nouveau et qui, absolument neutre au point de vue politique, accueillera les articles de tous, sans s'occuper de l'opinion des signataires.

Des économistes distingués, des écrivains agricoles appartenant aux différentes régions seront chargés d'une partie du journal ; la partie concernant les informations locales sera assurée par des correspondances particulières et un service télégraphique donnera les derniers cours des grands marchés.

Les éleveurs de tous les centres, les agriculteurs de tout les pays seront mis en quotidien rapport. Le Nord et le Midi, l'Est et l'Ouest seront également intéressés et mêmement défendus ; Syndicats départementaux et Unions régionales verront leurs travaux colportés aux quatre coins de la France et l'œuvre des uns connue de tous.

« *L'Agriculteur Français* » — organe quotidien d'entente, de défense et de vulgarisation — permettra l'étude en commun, facilitera les concessions, provoquera l'accord et fera que les réformes proposées le seront au bénéfice de la France agricole et non pas seulement au nom d'une région ou pour une branche quelconque de l'agriculture.

Bien que restant étranger aux luttes politiques, de même qu'aux querelles de clocher, et tout en conservant son caractère spécial et professionnel, « *L'Agriculteur Français* » donnera, tous les jours, des faits divers, des informations parlementaires, un feuilleton et tous autres renseignements qui en feront le journal complet, et dispenseront d'aller chercher ailleurs les multiples nouvelles que l'on a l'habitude de trouver dans les feuilles politiques.

Pour tous les services (abonnements, offres de collaboration, librairie, dépôt pour la vente au numéro, publicité, etc.), écrire à M. CURTON, 23, rue Notre-Dame-des-Victoires.



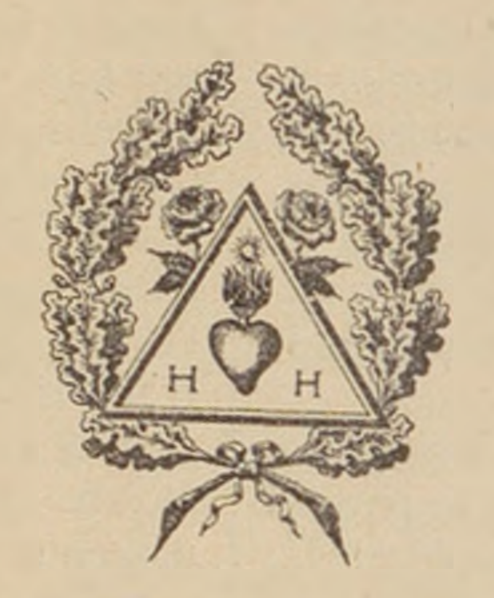
Pour répondre aux demandes pressantes au sujet du produit « SAINTCYRFLOR » nous informons nos correspondants qu'ils doivent le demander à la pharmacie du docteur Acard, 58, rue Oberkampf, Paris.

Le volume de Dathan de Saint-Cyr « La tuberculose et sa guérison par une plante des Antilles » est publié par l'*Office des Publications Modernes*, 31, villa d'Alésia. Paris. — Prix : 1 fr. 50.

Le Gérant : MARTELET.

TROYES. IMP. MARTELET, RUE THIERS, 101

LA LUMIÈRE



L'Evolution périodique des climats sous l'influence de la variation constante de l'inclinaison de l'axe de la Terre sur le plan de l'Ecliptique

Les savants sont unanimes à reconnaître que les climats subissent une évolution périodique, dont les éléments sont surtout de nature astronomique. Mais les périodes de très longue durée ne peuvent nous être connues historiquement ; la géologie et la présence dans les terrains d'animaux et de végétaux fossiles, voire d'hommes fossiles, sont seules à même de nous renseigner approximativement. L'homme existe, sans aucun doute, sur la terre, depuis des centaines de milliers d'années, mais, de son histoire, on ne connait rien ; les données historiques positives ne remontent guère au-delà de cinq mille ans. Les annales des grandes civilisations disparues, n'existent pas et la science des Atlantes, des Égyptiens et des peuples de l'Orient, a subi une si grave éclipse que, dans leur présomption, les savants de nos jours aiment mieux ne pas croire à l'existence de ces civilisations antiques.

L'astronomie, en particulier, n'eut son véritable recommencement exotérique qu'au IIe siècle avant J.-C., avec les savants de l'École d'Alexandrie.

Comme, dans le cours de cet article, nous aurons à considérer divers éléments astronomiques, nous devons, au préalable, les définir de la façon la plus simple possible.

Parmi les mouvements multiples que présente la terre dans sa trajectoire céleste, trois nous intéressent particulièrement au point de vue de la variation des climats : c'est la précession des équinoxes, le déplacement séculaire de la ligne des apsides et la variation continue de l'axe de la terre ou, ce qui revient au même, de son équateur sur le plan de son orbite ou écliptique.

La *précession des équinoxes* est ainsi appelée, parce que l'équinoxe du printemps, par exemple, revient chaque année *avant* que la terre ait accompli sa révolution complète autour du soleil. Il en résulte que le point équinoxial ou vernal, point d'intersection de l'équateur et de l'écliptique (1), rétrograde chaque année sur l'écliptique d'un petit arc qu'on a trouvé égal à 50"2 environ ; cela équivaut à une rotation rétrograde de la terre, de même valeur. De plus, comme l'axe de la terre est incliné sur l'écliptique, cet axe décrira, en vertu de la précession, autour de la perpendiculaire au plan de cette dernière, une surface conique, qui serait de révolution avec un demi-angle au sommet égal à l'inclinaison de l'axe, si cette inclinaison était constante. Or, cette

(1) Nous entendons par là, les grands cercles d'intersection des plans de l'équateur et de l'écliptique, avec la surface de la sphère céleste idéale.

inclinaison présente deux variations, l'une périodique, l'autre continue, mais tous les astronomes n'admettent pas la continuité de cette dernière. La variation périodique, de très faible amplitude, appelée *nutation* et déterminée par l'action de la lune sur la terre, donnerait au cône en question, simplement une surface ondulée ou festonnée.

Quant à la variation continue de l'*inclinaison de l'axe sur l'écliptique*, c'est le plus important des mouvements que nous ayons à considérer (1); nous y reviendrons plus loin, en détail, et nous nous bornerons à dire ici, qu'en raison de ce mouvement, l'axe de la terre est tantôt perpendiculaire au plan de l'écliptique, tantôt contenu dans ce plan, en passant par toutes les positions intermédiaires. C'est là un cycle de très longue durée, la variation d'inclinaison de l'axe n'étant que de 46 à 48" par siècle.

L'orbite que décrit la terre annuellement autour du soleil n'étant pas un cercle, mais une ellipse dont il occupe l'un des foyers, il est évident que la distance de la terre au soleil varie constamment; la *ligne des apsides* réunit, dans l'écliptique, les points de distance maximum (aphélie ou apogée) et de distance minimum (périhélie ou périgée). Cette ligne effectue autour du centre de l'orbite un mouvement de rotation séculaire en sens inverse de celui de la précession, ce qui a pour effet de réduire à 21.000 ans la durée de la période précessionnelle.

⁂

Il est incontestable que la terre est sujette à des variations de climat, qui se font sentir sur toute sa surface. La plupart des savants attribuent ces variations simplement au phénomène de la précession et, dans ces conditions, nous aurions affaire à une variation d'assez courte périodicité. M. Péroche (*Rev. scientif.*, 7 mai 1904), a repris cette question et bien mis en lumière le refroidissement progressif de notre zone tempérée. D'après lui, il y a 11.000 ans, notre hémisphère, avec ses hivers à l'aphélie, a passé par son dernier maximum de froid; vers 1250, avec les hivers au périhélie, il a passé par son maximum de chaleur. Depuis cette époque, l'hémisphère boréal, donc aussi notre zone tempérée, se refroidirait graduellement, tandis que l'inverse se passerait dans l'hémisphère austral. Au XIIIe siècle, la vigne prospérait en Hollande et en Angleterre; en 600 ans, elle est rentrée dans les limites actuelles. Le Groenland était une terre verte, d'où son nom, à l'époque où les Danois l'ont occupé. Le refroidissement est d'un demi-degré par siècle. C'est la quantité dont fléchit la moyenne annuelle; s'appuyant sur des statistiques, M. Péroche montre que la température moyenne de l'hiver s'élève, tandis que celle de l'été diminue. Il fait ressortir, cependant, la recrudescence des grands hivers, depuis le XIIIe siècle, ce qui nous paraît quelque peu contradictoire avec la moyenne de température plus élevée des hivers.

« Dans moins de 400 ans, ajoute M. Péroche, la Champagne aura perdu ses vignes, et il ne se passera pas 4 ou 500 ans au delà, sans que la Bourgogne et la Gironde soient elles mêmes devenues veuves des leurs ». La Provence aura son tour dans 15 ou 1600 ans, au point culminant de la phase en cours. Dans 10.000 ans, Paris, s'il existe encore, n'aura plus que les moyennes annuelles de Berlin aujourd'hui, et Berlin aura le climat de la Norvège.

Ces phases, M. Péroche les explique par le mouvement précessionnel. Nous devons cependant remarquer que lorsque l'hémisphère boréal est à l'aphélie, par exemple, comme il l'est actuellement en été, cet été est plus long et qu'il y a, en somme, une compensation qui s'établit. Cette compensation est-elle exacte? Nous ne le savons, mais c'est probable.

Si la thèse défendue par M. Péroche est exacte, il est évident que la limite des glaces polaires, qui est actuellement à 76° lat. N. dans l'hémisphère boréal, doit s'étendre graduellement vers l'équateur et, qu'en revanche, la limite des glaces polaires australes, qui est aujourd'hui à 65° lat. S., devrait, au contraire, reculer, s'éloigner de l'équateur. Dans quelles limites se fait ce balancement? Il est difficile de le dire, d'autant plus qu'il n'existe pas, peut-être, étant donné que les glaces augmentent actuellement dans les deux hémisphères, comme le montre M. L. Rémond (1).

En admettant que le mouvement précessionnel ait une réelle influence sur la variation des climats de la terre, nous croyons cependant que cette variation reste enfermée dans des limites assez étroites, et ne produit que des alternatives peu considérables dans les limites d'un cycle autrement vaste et prolongé, qui dépend de la variation continue de l'inclinaison de l'axe de la terre sur l'écliptique; cycle permettant de se rendre compte de la série des périodes glaciaires,

(1) Dans l'intervalle de 26 000 ans, que présente la période précessionnelle, la variation continue d'inclinaison n'atteint qu'environ 3°; la surface décrite par l'axe se rapproche donc beaucoup d'un cône de révolution.

(1) *Douze cent mille ans d'humanité et l'âge de la terre* (Paris, 1903, in-18). Nous avons fait de nombreux emprunts à ce livre remarquable dans le cours de cet article.

qui se sont succédé sur la terre depuis l'époque silurienne, et dont trois au moins se sont produites à l'époque quaternaire.

Il y a toujours à retenir ce fait, c'est qu'actuellement, dans notre zone tempérée, la moyenne annuelle de la température tend à s'abaisser, en même temps que celle de l'été diminue, et que celle de l'hiver augmente.

***

Comme le constate M L. Rémond, il y a eu des extensions glaciaires à toutes les latitudes, et aussi des périodes de grands cours d'eau, à toutes les latitudes. Ces oscillations sont mises en évidence, pour les glaciers, par les formations morainiques, pour les grands cours d'eau par les diverses nappes de graviers. On a voulu expliquer ces oscillations par des variations à périodicité irrégulière de la composition de l'atmosphère, par le refroidissement graduel et continu du soleil, par des mouvements géologiques d'élévation et d'abaissement des continents — toutes causes sur lesquelles on a aucune donnée précise, et l'on a presqu'entièrement négligé la cause astronomique, qui est cependant la plus puissante, sinon la seule (L. Rémond).

Nous assistons aujourd'hui, avons-nous dit, à un refroidissement graduel de l'hémisphère boréal. Il est certain que les glaciers progressent, avec des oscillations, évidemment. En même temps la limite de la zone forestière s'abaisse dans les montagnes, et recule vers l'équateur dans les plaines du nord. Dans les Alpes, par exemple, elle était plus élevée de 400 mètres, autrefois. Ce serait cependant une erreur de croire, que les extensions glaciaires exigent une aggravation du froid, par exemple des hivers très rigoureux. C'est le retrait des glaciers qui a, au contraire, coïncidé avec des hivers sibériens (de Lapparent), à l'époque caractérisée par la présence du renne dans nos climats, et à laquelle l'homme primitif habitait les cavernes. Les hivers très rigoureux devaient d'ailleurs coexister avec des étés très chauds ce qui, selon Mortillet, explique le retrait des glaciers.

Voici quelques conclusions formulées par M. L. Rémond, sur ces faits si intéressants :

1° Il y a eu une évolution périodique et régulière des climats ; la paléontologie le prouve, les fossiles des êtres vivants des climats chauds ou tempérés recouvrant, alternativement, des fossiles provenant d'êtres des climats froids ;

2° Il y a eu une oscillation périodique des glaciers ; on admet, pour l'époque quarternaire, au moins trois grandes extensions; peut-être s'en est-il produit cinq ou six ;

3° L'oscillation périodique des glaciers est générale, universelle, puisqu'elle a été constatée dans les deux hémisphères, et à l'équateur aussi bien que dans les autres zones ;

4° Il s'écoule un long intervalle, des milliers de siècles, entre deux paroxymes d'extension des glaciers, ce que prouve l'épaisseur considérable des formations intermédiaires ;

5° Les glaciers des zones tempérées et glaciales sont, actuellement, dans une période de progression générale, très lente d'ailleurs ; la zone forestière recule aussi bien dans la Nouvelle-Zélande que dans les Alpes ; cela ne peut s'expliquer que par la diminution de la température de l'été ;

« 6° Les glaciers ont été *beaucoup plus restreints* qu'aujourd'hui, puisque les arbres que l'on trouve à l'état fossile dans les alluvions post-glaciaires de la Nouvelle-Sibérie, ont reculé de 3° de latitude au sud ;

7° La présence de l'hippopotame dans nos contrées, lors de la grande extension glaciaire, et l'existence simultanée de végétaux craignant la gelée, et d'autres qui fuient les températures élevées, prouvent que le paroxysme de cette extension a coïncidé avec un climat exempt d'hivers et d'étés ;

8° L'existence des mêmes plantes, vers la même époque, en Provence, en Toscane, en Algérie, etc., prouve que, non seulement en France, mais dans toute la zone tempérée, la température estivale avait diminué en même temps que celle de l'hiver avait augmenté, ce qui s'accorde bien avec la théorie de Nathorst, qui pense que l'extension des glaciers *est due uniquement à l'abaissement de la température estivale ;*

9° La disparition de la faune méridionale et la prédominance dans nos plaines, jusqu'aux Pyrénées, du renne et d'autres animaux polaires, à l'époque du retrait général des glaciers, prouvent qu'alors les hivers étaient très froids, et ce retrait même prouve qu'en même temps les étés étaient très chauds ;

10° D'après Steinmann, *les dernières extensions des calottes glacières boréales et australes ont été simultanées,* et ce fait a été corroboré au Congrès de Chicago ;

11° Parallèlement, il y a eu une oscillation du régime fluvial, c'est-à-dire des périodes de grands cours d'eau, suivies de périodes de cours d'eau réduits ; l'étude des anciennes alluvions des rivières le prouve ; l'évolution périodique des climats, qui a amené les extensions et les retraits

des glaciers, implique également l'oscillation des cours d'eau. M. L. Rémond s'appuie, pour prouver cette oscillation, surtout sur la formation des houilles. On a reconnu que les couches, qui s'étendent de l'Angleterre à la Russie, sont surtout composées de feuilles et de menus débris végétaux que les rivières ont amenés dans des bassins maritimes, et que les couches de charbon sont intercalées entre autant de couches de roches. Dans le bassin de Mons, on trouve, par exemple, 157 couches de houille alternant avec des couches minérales. Ce fait ne peut s'expliquer, d'après M. L. Rémond, par des crues ou inondations successives, interrompues par des périodes de calme, mais par des périodes de grands cours d'eau ayant déposé les couches minérales, et autant de périodes de cours d'eau réduits sans crues, ayant donné lieu aux couches végétales, à la houille; ici, ces périodes ont dû être au nombre de 157. Semblable fait a nécessité un changement périodique de climats, et ce changement a dû être général chaque fois, car l'oscillation du régime fluvial présuppose l'oscillation glaciaire.

Il est donc établi qu'il existe, sur la terre, depuis les temps les plus reculés, une oscillation des climats, et c'est à l'astronomie qu'il convient d'en demander l'explication.

*
* *

Pour expliquer des extensions glaciaires comme celles qui ont eu lieu dans les Alpes, il faut une diminution de 5 à 6° de la température de l'été. Le déplacement de la ligne des apsides, compliqué du mouvement précessionnel, ne peut rien expliquer à cet égard, d'après M. L. Rémond. Car si, à de certaines périodes, l'été est plus court par la présence du soleil dans l'hémisphère boréal, 96 heures de plus, en même temps le soleil est plus éloigné de la terre et il y a exacte compensation, suivant ce même auteur. D'ailleurs, à l'équateur, aucune modification ne se produit de ce fait, et cependant, il y a eu des périodes d'extension glaciaire dans la zone équatoriale, comme sous les autres latitudes. De plus, les périodes d'extension et de retrait des calottes glaciaires des pôles Nord et Sud devraient alterner; or, d'après ce que nous avons vu plus haut, elles sont synchrones. Enfin, la durée qui séparerait les paroxysmes d'extension et de retrait, ne serait que de 10.500 ans (moitié de 21.000), et, par conséquent, serait beaucoup trop courte pour expliquer la lenteur ou l'insensibilité de l'accroissement général des glaciers actuels.

On sait que les saisons et l'inégalité des jours et des nuits dépendent de l'inclinaison de l'axe de la terre sur son orbite. Si l'axe était moins incliné, c'est-à-dire plus rapproché de la perpendiculaire à l'écliptique, les différences entre l'hiver et l'été seraient moins accentuées ; s'il était plus incliné, les différences entre les saisons seraient plus accentuées. Si l'axe était couché sur l'orbite, le pôle aurait la moyenne de température estivale la plus élevée, l'équateur, la moyenne la moins élevée; en même temps, les hivers seraient partout les plus accentués possible. Dans l'hémisphère boréal, par exemple, on aurait six mois de présence du soleil, et il passerait au zénith aux solstices. Dans notre zone tempérée, à 45° de lat. N., on aurait un jour de 3 mois commençant 45 jours avant le solstice d'été et finissant 45 jours après (du 5 mai au 5 août) ; le lendemain du 5 août, le jour serait de moins de 24 heures, et diminuerait jusqu'au 5 novembre où commencerait la nuit de 3 mois; cette nuit finirait le 5 février, et alors, les jours augmenteraient graduellement ; aux équinoxes du 20 septembre et du 20 mars, le jour et la nuit seraient égaux et de 12 heures. La température estivale du pôle serait plus grande que toute température actuellement éprouvée sur la terre et aucune montagne ne garderait de neige, en été. Nous avons donc là les hivers très froids et les étés très chauds, qui correspondent aux phases de retrait des glaciers. Les hivers, très froids, de la grande inclinaison expliquent la disparition des animaux méridionaux et la prédominance du renne et des animaux polaires dans nos plaines pendant la période du retrait des glaciers. Les grands froids et les étés insupportables avaient sans doute expulsé, partiellement, l'homme de la zone tempérée pour un temps plus ou moins long, ce qui permet de comprendre l'hiatus constaté entre l'homme paléolithique et l'homme néolithique. La grande inclinaison de l'axe explique également la phase des grands cours d'eau, grâce aux fontes formidables, provoquées par la chaleur estivale.

Examinons maintenant le cas de l'axe perpendiculaire au plan de l'orbite. Le soleil passerait tous les jours, à midi, à la même hauteur, au-dessus de l'horizon, hauteur différente selon la latitude, nulle au pôle, atteignant le zénith à l'équateur. Les jours et les nuits seraient toujours de 12 heures. A l'équateur, il ferait plus chaud qu'actuellement, et la température irait graduellement en diminuant de l'équateur au pôle. A certaines latitudes, celle de l'Algérie ou de la Grèce par exemple, ce serait bien le printemps perpétuel dont l'humanité a gardé le vague souvenir. Lors de la dernière extension glaciaire, la température devait être uniforme dans nos contrées, constante

et égale à la moyenne actuelle de l'équinoxe du printemps et de celui d'automne; cette moyenne à Paris est actuellement de 10°6 ; avec cette température constante, il ne gèlerait jamais, et il ne ferait jamais bien chaud ; les écarts entre les maximums et les minimums de température de tous les jours de l'année étant 7°2, il n'y aurait jamais beaucoup plus de 14° le jour, ni beaucoup moins de 7° la nuit; il ne neigerait jamais à Paris, et il n'y aurait jamais de glace. L'hippopotame pourrait vivre dans les rivières du nord de la France; le laurier des Canaries, qui craint le froid, pourrait prospérer dans le bassin de la Seine, à côté des plantes craignant le chaud. En Norvège, la température serait constamment de 0°, la neige ne fonderait jamais. Dans les Alpes, la limite des neiges persistantes descendrait à 1600 mètres, et les glaciers descendraient au niveau de la mer, si les plaines voisines étaient à ce niveau. Avec une faible inclinaison de l'axe, la réduction des cours d'eau s'explique; avec une température toujours la même, il n'y a ni saison de pluie, ni dégel, donc pas de crues des rivières. Alors que deviennent ces pluies incessantes, invoquées par certains géologues pour expliquer la formation des glaciers ?

A l'équateur, dans l'hypothèse de l'axe couché dans l'écliptique, on aurait des minimums de température bien inférieurs à ce qu'ils sont maintenant, avec des maximums d'été égaux à ce qu'ils sont maintenant; mais la température moyenne des 6 mois chauds serait inférieure de 7° à ce qu'elle est aujourd'hui. La limite des neiges descendrait de 1.200 mètres, et l'on conçoit que la variation d'inclinaison de l'axe puisse, à l'équateur, déterminer le phénomène glaciaire et celui des grands cours d'eau. Avec l'axe perpendiculaire, la température est, à l'équateur, la plus élevée possible, et il y a retrait des glaciers. On peut donc affirmer que *dans la zone équatoriale, les glaciers progressent qand ils se retirent dans les autres zones*. Mais la période des grands cours d'eau et celle des cours d'eau réduits ont lieu au même moment dans toutes les zones, parce qu'à l'équateur, comme partout, ce phénomène dépend de l'accentuation et de la diminution alternatives de la différence des températures entre l'hiver et l'été, et que ces circonstances se présentent partout simultanément.

Abstraction faite de la zone équatoriale, les extensions des grands cours d'eau, qui caractérisent les grandes inclinaisons de l'axe, sont interglaciaires; les grandes alluvions fluviales et le lœss ont été déposés à ces périodes; ce dernier fait est admis par tous le géologues.

« Une chose digne de remarque, dit M. L. Rémond, c'est que les résultats donnés par notre explication, relativement à l'extension approximative de la limite des neiges persistantes dans les Alpes savoisiennes et les Pyrénées-Occidentales, lors de la position perpendiculaire de l'axe, concordent à peu prés avec les évaluations que M. Penck a données de cette limite lors de la dernière extension des glaciers: ce géologue a calculé que la limite des neiges a dû descendre en moyenne de 1.200 mètres dans le massif des Alpes, et de 1.100 mètres dans celui des Pyrénées, lors de la dernière extension. Or, il résulte de notre explication... que la limite des neiges descendrait d'environ 1.080 mètres dans la région alpine voisine de Turin, si l'axe était perpendiculaire. A Toulouse, non loin des Pyrénées... la limite des neiges descendrait, dans ces parages, d'environ 770 mètres ». Les calculs de M. L. Rémond reposent sur l'abaissement de la moyenne estivale évaluée par lui pour Turin et pour Toulouse, dans le cas de perpendicularité de l'axe.

Il ne nous est pas possible d'entrer dans tous les détails de l'argumentation si serrée apportée par M. L. Rémond en faveur de sa thèse. Signalons cependant encore l'explication qu'elle lui fournit de faits qui ont toujours fort intrigué les géologues. On sait qu'au Spitzberg existe une flore arborescente fossile, dans le tertiaire et dans le carbonifère. Pour expliquer ce fait, on a dit qu'au carbonifère, par exemple, la terre jouissait, sur toute sa surface, de la même température élevée. On a parlé d'un soleil beaucoup plus grand, d'une atmosphère très dense, interceptant ses rayons, d'un jour perpétuel, ou d'une nuit perpétuelle. Le soleil de 47° de M. Blandet, nécessaire pour éclairer, d'une manière continue, la région polaire, aurait brûlé le reste de la terre, sans compter qu'il se serait étendu au-delà de l'orbite de Mercure qui, cependant, peut très bien être plus ancien que la terre; mais laissons là cet argument. Avec la variation d'inclinaison de l'axe, tout s'explique en ce qui concerne les deux forêts du Spitzberg. Les arbres tertiaires étaient capables de supporter les hivers les plus rigoureux ; probablement, les arbres du carbonifère pouvaient également résister à la gelée, puisqu'il en est encore ainsi, aujourd'hui, des fougères arborescentes. Si l'inclinaison de l'axe devenait assez grande pour donner au Spitzberg des étés aussi chauds qu'au 60° parallèle, la flore tertiaire pourrait s'y réinstaller, puisqu'elle est susceptible de prospérer à Saint Pétersbourg avec ses hivers rigoureux. Il n'y a donc pas à s'étonner « qu'à l'époque houillère, des plantes qui croissaient dans la zone tempérée et même à

l'équateur, prospéraient en même temps dans la zone froide ».

Ajoutons que les variations de l'inclinaison expliquent, en outre, l'évolution continue du règne végétal et la transformation des espèces. A chaque grande inclinaison de l'axe, des espèces succombent, d'autres se modifient (1).

Avant d'entrer dans l'examen astronomique de ce phénomène de l'inclinaison de l'axe, quelques détails historiques ne seront pas déplacés. La tradition d'un âge d'or, d'un printemps perpétuel, était unanimement acceptée dans l'antiquité, et l'idée de rattacher ce fait à un cycle immense d'années était courante chez les Egyptiens et les Chaldéens. Les prêtres égyptiens avait conservé, selon Hérodote, le souvenir lointain de la perpendicularité de l'axe terrestre sur l'écliptique; c'était au v[e] siècle avant J. C. Pythéas, astronome de Marseille, du II[e] siècle avant J. C., croyait à ce vaste cycle. Delormel (*La Grande Periode ou le Retour de l'Age d'Or*, 1790, p. 46) dit : « Depuis Pythéas jusqu'au chevalier de Louville, nous avons trouvé plusieurs grands hommes de ce sentiment. » Voici comment Delormel comprend les choses : en tête de son livre se trouve une figure, montrant l'axe de la terre invariable, mais l'écliptique faisant divers angles avec cet axe. Hormis cette erreur, — l'écliptique étant invariable et l'axe incliné sur elle — les déductions de Delormel sont exactes. Citons à l'appui ce passage (*Ibid*, p. 19) : « Que faudrait-il pour qu'il y eût une uniformité constante dans les saisons..., une chaleur douce et modérée, une végétation perpétuelle dans les zones tempérées ? Que le soleil fût constamment dans l'équateur, que l'écliptique, qui fait avec lui un angle de 23° 28', fût dans le plan de ce cercle, et confondu avec lui... Alors, le soleil serait perpétuellement à l'horizon pour ceux qui seraient sur les pôles, toujours aux mêmes heures, à la même hauteur pour tous les peuples d'un même parallèle. »

Examinant ensuite la question de savoir, si l'écliptique fait une révolution totale sur l'un de ses diamètres, ou si sa variation d'inclinaison est oscillatoire, il se décide pour la première alternative. Les idées de Louville, favorable à cette thèse, avaient soulevé une longue querelle à l'Académie, où il était entré en 1714. Cet astronome s'était cependant trompé en disant que la diminution de l'obliquité était de 1° par siècle — valeur trop forte de 14 à 15".

Wiston, Pluche et l'abbé Godin, avec beaucoup d'autres, se rangèrent à la thèse de Louville; La Hire et Fontenelle furent à la tête du parti opposé. Euler montra, que le plan de l'écliptique ne pouvait varier que dans d'étroites limites, et Bailly adopta sa manière de voir. Et en cela ils avaient raison, mais ils ne voyaient pas que c'est l'inclinaison de l'axe terrestre qui seule varie. Ce malentendu persiste encore aujourd'hui, et c'est lui qui empêche la plupart des astronomes actuels, d'adopter les idées défendues avec tant de persévérance par M. L. Rémond.

Il est assez singulier qu'il faille chercher dans un roman (Astor, *Voyages en d'autres mondes*, trad. fr. 1895), quelques indications plus ou moins confuses, il est vrai, sur ce sujet. D'ailleurs Astor s'appuie sur les travaux d'un savant, de Drayson, que M. L. Rémond a cité sans détails. « L'inclinaison de l'axe de notre planète, dit Astor, a souvent dépassé considérablement celle de Mars et n'a été parfois qu'un peu plus grande que celle de Jupiter ; c'est..., selon toute probabilité, l'explication la plus raisonnable des nombreuses périodes glaciaires par lesquelles notre globe a passé et des retours périodiques de douce température durant des milliers d'années... Il ne faut pas supposer que l'inclinaison de l'axe de Jupiter, de Vénus, de la Terre et des autres planètes soit fixe désormais ; dans quelques cas, on sait qu'elle change. A la date de 1890, le major général A. W. Drayson... démontra dans un ouvrage intitulé : *Voies inexplorées dans l'astronomie et la géologie*, qu'en conséquence de la seconde rotation de la terre, l'inclinaison de son axe changeait... Ce redressement naturel continue, bien entendu ». Précisément, entre autres fantaisies, Astor a imaginé une « Société pour le redressement de l'axe terrestre », se proposant par ce redressement de ramener le printemps perpétuel dans les régions tempérées du globe — sans se douter évidemment qu'il ramènerait également l'extension glaciaire —. Tout cela prouve du moins que l'idée de la variation de l'axe de

(1) Notons seulement, en passant, que d'après quelques auteurs, l'axe de la terre a dû se déplacer par rapport au globe lui-même ; ce fait aurait, évidemment, joué un rôle dans la variation des climats. Nous avons publié une note à ce sujet, dans la « Lumière » d'avril, 1904, p. 250.

Une théorie analogue est exposée dans le fameux livre d'Hudson Tuttle, intitulé *Arcana of nature* (6[e] édit., Vol. I, p. 41) et qui lui aurait été dicté par des êtres désincarnés. Il dit, entre autre : « Il est probable que le pôle Nord était situé, à l'époque tertiaire, dans le voisinage de la mer Caspienne, et qu'il est parvenu à sa position actuelle en décrivant une ligne parabolique ». Ce fait serait dû aux balancements présentés par la terre avant qu'elle n'atteignît son équilibre définitif.

Le problème de l'inclinaison de l'axe serait évidemment compliqué par là, mais nullement supprimé ou gêné dans sa solution.

la terre, par rapport à l'écliptique, fait son chemin parmi le public.

***

Reste à savoir en quoi consiste au juste cette variation de l'inclinaison de l'axe. L'obliquité de l'axe sur l'écliptique décroît de 46 à 48" par siècle; elle a diminué de 24' depuis l'an 1100 avant J.-C., et il s'agit là d'une variation constante, et non d'un simple balancement ou d'une oscillation.

Laplace croyait à une variation de l'*obliquité de l'écliptique*, mais la limitait à un balancement de faible amplitude (2° 42'). Or, les inclinaisons respectives des orbites planétaires sont stables, et les perturbations plus ou moins insensibles en latitude des planètes par action réciproque, ne s'additionnent pas dans le même sens, ni pendant un siècle, ni pendant 21.000 ans, comme le croyait Laplace, ni pendant 78.000 ans, comme le disent d'autres. Cependant, Laplace avait à sa portée un raisonnement analogique, qu'il aurait pu faire, sachant que l'orbe lunaire fait un angle constant avec l'écliptique, les variations en latitude, provoquées par l'attraction du soleil, etc., ne s'ajoutant pas. D'autre part, Delaunay dit expressément : « L'observation a fait voir que la direction de l'axe de rotation de la lune change en même temps que celle du plan de son orbite, de telle sorte que l'*angle formé par l'axe et le plan reste toujours le même.* » Donc, même si l'écliptique présentait une variation séculaire, il faudrait, par analogie, admettre que l'angle de l'axe de la terre avec ce plan ne changerait pas *de ce fait*.

Le lune et les planètes produisent bien un léger déplacement en latitude de l'écliptique, mais toutes ces perturbations ajoutées, ne donneraient pas les 46 à 48" de diminution de l'inclinaison observée; ces perturbations ne sont que momentanées. D'ailleurs, rien ne prouve que les orbites des diverses planètes se soient déplacées par rapport à l'écliptique, les différences observées depuis Ptolémée étant de l'ordre des erreurs de calcul.

Si donc, on observe une variation de l'angle que fait l'axe de la terre avec l'écliptique, il ne saurait être question d'une variation d'inclinaison de l'écliptique sur l'axe, mais d'une variation d'inclinaison de l'axe sur l'écliptique — « tout changement dans la direction de l'orbite d'une planète produisant un changement analogue dans la direction de son axe », et de ce fait, l'axe ne pouvant se déplacer par rapport à l'orbite.

La terre présente donc trois rotations distinctes : l'une qui se fait en 24 heures, l'autre qui s'effectue en près de 26.000 ans et qui est rétrograde, et un troisième qui fait varier l'inclinaison de l'axe de la terre sur son orbite. Il est logique de penser que ce dernier mouvement est continu : l'axe de Jupiter est presque perpendiculaire à son orbite, celui d'Uranus est presque couché dans son orbite. Nous avons, là, la représentation de deux phases de cette variation d'inclinaison de l'axe des planètes, que rien ne nous autorise à supposer limitée.

Comment s'effectue cette troisième rotation de notre globe?

On sait que le mouvement précessionnel, ou la rotation rétrograde de la terre, est produit par l'action collective du soleil et de la lune. L'action du soleil ne change pas l'obliquité de l'axe terrestre, puisqu'elle s'exerce exactement dans le cercle de l'écliptique. Quant à la lune, elle ne produit qu'une oscillation périodique de l'axe, la *nutation*, dont nous avons parlé plus haut. La variation continue de l'inclinaison de l'axe doit donc être causée par une troisième rotation de la terre, s'effectuant sur un axe autre que celui de l'écliptique, et autre que celui de la rotation diurne. Cette rotation a lieu perpendiculairement à l'équateur, tandis que la rotation diurne (mouvement apparent du soleil autour de la terre), a lieu parallèlement à l'équateur. Si cette rotation se faisait sur un plan non perpendiculaire à l'équateur, la valeur de la diminution de l'obliquité, ne serait pas restée la même depuis 3.000 ans.

Pour ne pas trop allonger cet article, nous passons sur les autres arguments produits par M. L. Rémond, en ne retenant que l'une de ses conclusions qui résume bien le litige, qui existe entre lui et la majorité des astronomes contemporains : « La position de l'écliptique étant stable, et la variation de l'obliquité ne pouvant, du reste, avoir aucun rapport avec ses déplacements, il n'y a aucune raison pour limiter ce mouvement, puisque Laplace n'a formulé sa théorie limitative que parce qu'il croyait qu'il provenait d'un déplacement de l'écliptique qui aurait rompu, par sa continuité, la quasi-concordance qui existe dans les plans des orbes planétaires, tandis que la constance de sa valeur, et la grande diversité des inclinaisons des axes planétaires démontrent, au contraire, que celui de la terre doit passer par toutes les inclinaisons possibles. »

En admettant 46", pour la variation séculaire continue de l'inclinaison, un calcul très simple donne pour la rotation complète de la terre, perpendiculairement à l'équateur, en chiffres ronds, 2.800.000 années, et pour un quart de la rotation

700.000 ans. Il y a donc 530.000 ans, que l'axe de la terre a dû passer par son maximum d'inclinaison (axe couché dans l'orbite), et 700.000 ans auparavant par la position perpendiculaire, vers laquelle il tend de nouveau, actuellement, dans un sens diamétralement opposé — ce qui ne change rien à tout ce qui a été dit, au sujet de la variation des saisons. Il découle de là que les époques de maximum d'extension glaciaire sont séparées par des intervalles de 1.400.000 ans. Nous verrons, dans un prochain article, ce qu'il en résulte pour évaluer l'âge de l'homme et l'âge de la terre.

Dr Lux.

REVUE UNIVERSELLE

La théorie mécanique de M. Tommasina (*Soc. de phys. et d'hist. nat. de Genève*, 21 avril; *Arch. d. sci. phys. et nat.*, 15 juin 1904). — M. Tommasina pense que la transmission de l'énergie, soit dans les espaces interatomiques, soit dans l'espace sidéral illimité, doit s'expliquer mécaniquement, et c'est pourquoi il s'est efforcé de compléter l'hypothèse de l'existence de l'éther, par une théorie mécanique. Dès l'abord, se posent deux questions qui exigent une solution :

1° Les dernières ou ultimes particules matérielles n'ayant que la propriété de l'impénétrabilité — et étant rigides et dépourvues d'élasticité — comment peut-on expliquer leur réaction après le choc, réaction qui nous oblige à leur reconnaître, au contraire, une élasticité parfaite ?

2° En admettant, nécessairement, le vide absolu autour des particules constituantes des vortex de l'éther, donc n'admettant aucune action à distance, aucune force attractive ou répulsive, comment expliquer l'existence de formes permanentes plus ou moins compliquées ?

L'auteur pose comme axiome que le vide absolu ne peut transmettre de par soi-même, une action mécanique quelconque, et en tire ce corollaire : « Dans le vide absolu, une masse matérielle quelconque, ne peut présenter une résistance que si elle, ou ses particules, se trouvent en mouvement ». Donc, « si chaque particule possède un mouvement, qui peut être une trajectoire circulaire fermée, lorsqu'un choc vient à se produire entre deux particules, également en mouvement, ce choc ne pouvant agir que sur la résistance qu'il rencontre, il agira sur chaque mouvement d'une manière directe, le mouvement étant la seule cause réelle et actuelle de la résistance. Il y aura donc déformation momentanée des deux orbites. Cette déformation de trajectoire, dans laquelle la matière n'agit que d'une façon passive, par son déplacement, constitue le ressort idéal, l'élasticité parfaite. L'élasticité est ainsi liée au principe de l'action et de la réaction ».

On ne peut supposer une particule immobile dans le vide, dit l'auteur ; il n'y aurait plus alors de réaction, puisque la particule n'offre pas de résistance ; elle se trouvera simplement déplacée après le choc, sans que le mouvement de la particule choquante soit modifié en vitesse ou en direction. Mais si cette particule, objecterons-nous, n'offre pas de résistance, comment peut-elle être déplacée, et s'il y a déplacement, en vertu du principe d'inertie, n'aura-t-elle pas une tendance à continuer son mouvement, et par d'autres chocs ce mouvement ne deviendrait-il pas complexe ?

D'ailleurs, ajoute l'auteur, cette supposition d'immobilité « n'est pas réalisable, toutes les particules possédant des mouvements propres identiques, car d'après la loi d'inertie, ces mouvements circulaires fermés doivent être perpétuels dans le vide absolu. Tout mouvement tangentiel étant impossible, deux particules ne pourront jamais se rencontrer dans la même direction ; il faudrait, pour cela, qu'elles suivent, en sens opposé, la même trajectoire circulaire, ce qui est impossible, chaque particule ayant son orbite propre.

A la première question posée, M. Tommasina donne donc la réponse suivante : « La résistance des particules non élastiques n'étant due, dans le vide absolu, qu'à leur mouvement, ce qui est déformé par le choc, n'est que leur forme cinétique, laquelle en fait ainsi des agents, dont l'élasticité est parfaite ».

Supposons deux particules a et a', parcourant dans le même sens et avec la même vitesse, des trajectoires identiques, sur deux plans infiniment rapprochés ; ces particules resteront en équilibre indifférent et ne s'influenceront pas. Il en sera de même de deux particules a et a' se mouvant

dans le même plan, « car à cause du synchronisme parfait, chaque fois qu'elles viennent à passer par leur point de conjonction tangentielle, elles se trouvent, pendant un instant, dans les mêmes conditions que les premières, étant dirigées dans le même sens. Or, comme la résistance dépend du mouvement, l'*inertie de position* de l'orbite de chaque particule est proportionnelle à la vitesse; aussi les chocs ne font que constituer les actions réciproques. Sans qu'il y ait donc aucune force, aucune tendance entre les particules *a*, *a'*, et même à cause de cette absence d'action entre elles, les orbites de *a* et de *a'* restent rapprochées par l'inertie de position, propre à chacune, et proportionnelle aux vitesses. Pour les éloigner, il faudrait faire naître entre elles une force répulsive. Donc, toute forme cinétique composée de cette façon, quel que soit le nombre des éléments, sera permanente ». Telle est la réponse de l'auteur à la seconde question.

M. Tommasina pense avoir fait progresser la question de la constitution cinétique de l'éther. « L'éther, d'après les lois de l'optique, est certainement un élément invariable. Il faut donc que deux molécules voisines de l'éther ne puissent jamais se trouver dans l'état d'équilibre indifférent des particules *a* et *a'*, mais qu'elles exercent toujours des pressions constantes entre elles, sans quoi la transmission de la lumière ne pourrait se faire suivant les lois connues ». L'éther, dit l'auteur, est dans un état tourbillonnaire multiple, mais permanent, de ses éléments; ce tourbillon est un tore secondaire, constitué de tores primaires, ces derniers étant formés de particules élémentaires, liées entre elles d'après les lois mécaniques ci dessus indiquées.

Telle est la très ingénieuse théorie de M. Tommasina. Il nous serait facile de dire, en matière de plaisanterie. que les atomes crochus de Démocrite et de Lucrèce y sont remplacés par les particules en giration ou les vortex de l'éther. Et d'abord, il faudrait prouver l'existence de l'éther. Puis, il nous semble que l'auteur n'a pas suffisamment approfondi la question du vide absolu. On pourrait aussi bien soutenir qu'entre les particules ultimes, éthérées ou autres, il existe un plein absolu, et Plein ou Vide, cet espace ou interéther aura une existence particulière que nous ne pouvons concevoir autrement que de nature matérielle. Entre deux atomes ou particules d'éther, par exemple, il existe une certaine distance. Or, tout ce qui est dans l'espace est divisible et tout ce qui est divisible est matériel, c'est-à-dire peut être décomposé en parties juxtaposées bout à bout, ayant une consistance d'être, quelle qu'elle soit; puis, si l'on suppose une parfaite continuité entre toutes les parties idéalement divisées de cet interéther, de quelle nature devient le genre de matière qui le constitue? Là est le mystère. Seul le Nouveau Spiritualisme est capable de jeter quelque lumière sur ce sujet, en donnant la seule solution plausible. (Voir les *Lettres de l'Esprit Salem-Hermès*).

Puis, d'où vient le mouvement des particules? Si un être, en présence d'un autre, ne reste pas éternellement au repos, mais se meut en s'éloignant ou se rapprochant de lui, c'est qu'il y a quelque chose dans sa substance qui le fait mouvoir de la sorte, sinon, il resterait indifférent; c'est, en outre, qu'il a été influencé, impressionné par la présence de cet autre être; autrement, il ne serait pas sorti de son immobilité. En un mot, il faut admettre, bon gré malgré, dans la matière, des propriétés psychiques — et ce n'est pas faire de la métaphysique, mais un genre de pure physique, que de le reconnaître. Le jour où les savants auront abordé toutes les faces du problème, un grand pas aura été fait dans la solution de la question des rapports de la matière et de l'esprit.

Nature de l'émanation du radium, par Th. Tommasina (*Soc. de phys. et d'hist. nat. de Genève*, 18 mars, et *Arch. des sc. phys. et nat.*, 15 juin 1904). — On sait qu'il est bien prouvé, qu'il se produit spontanément de l'hélium dans un tube en verre scellé, ne renfermant que de l'émanation du radium; nous assistons ainsi à la genèse d'un élément chimique, aux dépens d'un autre élément moins stable; les particules de radium prennent un autre arrangement pour former l'atome d'hélium. C'est la démonstration expérimentale de l'unité de la matière. Le fait de la radio-activité prouve encore que les liaisons interatomiques de la matière pondérable sont dues aux charges électriques des particules intégrantes. Les particules des radiations X portent des charges positives, celles des radiations β, analogues aux rayons cathodiques, des charges négatives. Ces particules sont des subatomes électrisés, qui se recombinent d'une façon différente, pour former des atomes d'hélium, lesquels étant stables, ne possèdent plus de radio-activité; à un moment donné, tout le radium a disparu du tube. L'auteur, pour distinguer ces particules des ions électrolytiques, appelle *subions* positifs les particules X, et *subions* négatifs les particules β, ces particules étant *électrisées*. Il applique la théorie mécanique de l'électricité aux charges des subatomes,

pour mettre en évidence la forme purement cinétique, dont l'électron unique est l'élément. Toute charge constitue un champ électrostatique, dans lequel les lignes de force sont dirigées vers l'extérieur, ou en sens contraire, selon qu'elle est positive ou négative : l'électron étant l'élément constitutif, autant de l'une que de l'autre, ne peut être ni positif, ni négatif ; c'est son mode d'action qui sera l'un ou l'autre. De même dans un courant, l'électron n'a pas de signe ; c'est son déplacement dans un sens ou dans un autre, qui donne son signe au courant. De même encore, le signe des charges dépend de la distribution des électrons, et non de leur signe qui n'existe pas : les électrons sont des éléments de charge, non des charges.

Par le calcul, on a trouvé le rapport 1/1000, entre la masse du subion négatif et celle du subion positif ; les subions négatifs forment donc une sorte d'atmosphère autour de chaque subion positif. L'ensemble ainsi constitué est neutre, et n'est pas un ion, mais un atome, et il en résulte qu'un atome, selon l'auteur, est toujours formé par un ou plusieurs subions positifs, chacun muni de son atmosphère de subions négatifs, les deux charges + et — se neutralisant. « Il suffit de supposer que cette neutralisation ne soit pas parfaite de tous les côtés, pour y voir l'origine et la nature électrique de l'affinité chimique des atomes et des molécules, ainsi que des propriétés qui distinguent les uns des autres ; car les phénomènes électrolytiques ont lieu dans l'éther, et les subioniques étant de l'ordre de ce dernier, en sont des modifications. »

La comparaison des poids atomiques de l'hélium (4) et du radium (224), prouve que chaque atome de radium constitue, avec ses propres particules intégrantes, 56 atomes d'hélium. En comparant les masses des subions positifs et négatifs (rapport 1/1000), on constate que l'atome de radium renferme 112 subions positifs, neutralisés par 112.000 négatifs, celui d'hélium, 2 positifs neutralisés par 2 000 négatifs (en admettant que les charges soient proportionnelles aux masses). Il est clair que la tendance au fractionnement sera plus grande dans le corps à poids atomique très élevé, comme c'est le cas pour les corps radio-actifs connus.

M. Tommasina en conclut que les subatomes ne peuvent pas exister sans charge électrique ; leurs charges se neutralisent dans les atomes où ils entrent, ou plutôt, par leurs lignes de force, font les liaisons, maintenant rapprochés les subions de signes contraires dans un état d'équilibre plus ou moins stable. En réalité, les atomes sont formés « de subions indestructibles positifs et négatifs, tandis que l'électron, unique et sans signe, en est l'élément cinétique éthéré, qui produit par ses pressions les lignes de force de leurs charges, et qui est également l'élément des radiations électromagnétiques », conclusions qui viennent à l'appui de la théorie électrostatique de la gravitation universelle de l'auteur. Les forces électrostatiques, agissantes dans le système interatomique, le sont également, d'après lui, dans les systèmes astronomiques.

La régression de la mémoire et la faculté de prévision, par M. A. de Rochas (*La Vie nouvelle*, 10 juillet). — M. de Rochas a constaté que chez quelques sujets endormis par des passes longitudinales, on peut leur faire parcourir, en remontant, toutes les phases de leur existence; en réveillant le sujet par des passes transversales, on le fait passer par les mêmes phases, dans leur ordre naturel de succession. Une fois le sujet réveillé, si on continue les passes transversales, on le fait vieillir au delà de son âge actuel, et l'on s'avance dans l'avenir. Pour le ramener à son âge véritable, c'est encore aux passes longitudinales qu'on a recours.

On sait que les manœuvres magnétiques font passer les sujets par une série de phases de léthargie, alternant avec des phases de somnambulisme, comme le sommeil et la veille dans la vie ordinaire. Dans la phase de somnambulisme, le sujet est, au point de vue physique comme à l'état de veille, sauf qu'il présente l'insensibilité cutanée.

1° *Cas de Mme Lambert.* — M. de R... endort Mme L... avec des passes longitudinales, en lui disant de se concentrer au lieu de s'extérioriser, comme elle le fait habituellement (M. de R..., pense que les passes relâchent les liens unissant la matière astrale à la matière physique, et permettent à l'âme d'user de ses facultés propres entravées par le corps). Par ce procédé, il fait remonter au sujet le cours de sa vie jusqu'à l'époque de sa naissance. Mme L... commence à se voir à l'époque de sa première communion, puis elle se voit à l'âge de quatre ou cinq ans, et décrit le site et le bâtiment qu'elle habitait avec sa mère; à l'état de veille, elle n'en a aucun souvenir. Par la continuation des passes longitudinales, elle éprouve une sensation de néant qui l'effraie, puis une sensation vague comme celle d'une âme qui se forme. Elle est très fatiguée, et M. de R... la réveille.

Dans une autre séance, il la ramène rapidement à la même phase, avant sa naissance. Elle se voit alors comme une boule légèrement brillante errant

dans l'espace, sans pensée. Elle n'a aucun souvenir d'une vie antérieure. M. de R... la ramène lentement par des passes transversales ; elle se sent dans le sein de sa mère, dont elle partage vaguement les impressions. Au moment de sa naissance, elle éprouve nettement la sensation nouvelle de respirer.

Lorsqu'elle est revenue à l'état normal, ce que M. de R... constate par le retour de la sensibilité cutanée, il continue les passes transversales sous le prétexte de la dégager plus complètement. Au bout de quelques instants, M. de R... dit à Mme L..., de se regarder dans une glace : elle voit ses cheveux à moitié gris, bien qu'ils soient encore tout noirs. Il continue les passes, et lui dit enfin de se lever : elle se sent très faible, et se plaint de perdre chaque jour de ses forces. Interrogée sur ses occupations, elle dit qu'elle s'est décidée à vivre avec son frère cadet, dont elle tient le ménage (actuellement elle vit seule). M. de R... n'ose pousser plus loin, et Mme L..., refuse de voir ce qui se passera au moment de sa mort. Ramenée à l'état normal, elle ne se rappelle rien, et s'étonne quand on lui dit qu'elle a eu peur de la mort.

2° *Cas de Joséphine.* — Elle a 18 ans et sert chez M. C... M. de Rochas a fait un grand nombre d'expériences avec elle à Voiron, et a obtenu la régression de la mémoire jusqu'à plusieurs existences antérieures. M. de R..., dans une dernière séance, continue les passes latérales vieillissantes. Phase de léthargie suivie d'un réveil à l'âge de 25 ans dans son pays ; seconde léthargie avec signe de douleur et de honte; second réveil à 32 ans. Elle avoue qu'elle a été séduite par un jeune cultivateur du pays, Eug. F..., dont elle a un enfant (cet Eug. F..., existe réellement dans le pays, et est né en 1885). A un troisième réveil, elle a 40 ans : son enfant est mort, et Eug. F... s'est marié avec une autre. A un quatrième réveil, elle a 45 ans, et gagne sa vie en cousant des culottes pour un tailleur. Elle est très triste, et n'a plus de nouvelles de ses anciens maîtres. M. de R... continue les passes transversales et amène le sujet à la vieillesse; elle vit avec peine de sa couture, mais a fini par un peu oublier ses malheurs. Elle accepte que M. de R... lui fasse voir le moment de sa mort. Au bout de deux à trois minutes de passes transversales, elle se renverse sur le dos de sa chaise, avec une expression de vive souffrance, puis glisse jusque sur le sol. C'est l'agonie et la mort. M. de R... continue les passes : elle est morte, ne souffre pas, mais ne voit pas d'esprit. Elle a pu suivre son enterrement, et entendre ce qu'on disait d'elle : « C'est heureux pour la pauvre femme ; elle n'avait plus de quoi vivre. » Sa promenade autour de son cercueil a éloigné les mauvais esprits. Ses idées spirites lui sont très utiles pour se reconnaître. Des passes longitudinales ont fait repasser le sujet, par les mêmes phases en sens inverse.

Il est certain que les résultats obtenus par M. de R..., en ce qui concerne la mémoire régressive jusqu'à la naissance, sont indiscutables. Pour ce qui concerne les vies antérieures, il faut attendre des preuves formelles, et se méfier beaucoup des romans subliminaux. Pour ce qui concerne l'avenir, la question est également très complexe. M. de R..., n'a rien dit à Joséphine du triste sort qui l'attend, et il se demande s'il doit la mettre en garde contre la séduction dont elle est menacée ?

Souvenirs concernant Florence Corner, par M. Hinkovic (*Psych. Studien*, juillet). — Florence Corner, de son nom de fille, Florence Cook, est morte à Londres le 22 avril dernier. C'est elle qui a servi aux expériences de matérialisation de Crookes, qui la photographia en même temps que le fantôme de Katie King. On sait que Florence et Katie furent pesées séparément et qu'on constata que la première avait perdu de son poids autant qu'en avait pris le fantôme pour se matérialiser. Nous passons sur les autres faits bien connus.

M. Hinkovic raconte qu'il avait fait à Paris la connaissance d'un médium anglais, Effie Bathe, qui est en même temps un écrivain distingué; il l'introduisit dans la Fédération spirite de Paris, et en revanche; Mme E. Bathe lui facilita, à son arrivée à Londres, l'entrée dans les cercles spirites de cette ville. C'est à Londres qu'il assista à une séance avec Mme Corner, dans la maison de Mme Bathe. Elle eut lieu dans la salle à manger, et M. Hinkovic affirme qu'il n'y avait là ni porte secrète, ni trappe. Un coin, donnant sur le jardin, fut transformé en cabinet au moyen d'un rideau sombre: Mme Bathe fit fixer contre le mur un fauteuil en bois tout ordinaire ; il y avait juste assez de place dans le cabinet pour ce fauteuil et la personne qui y serait assise. Mme Corner était en toilette de soirée décolletée. Elle s'assit sur le fauteuil et y fut liée solidement avec des bandes de toile forte par le cou, la taille et les jambes; sur les nœuds furent apposés des cachets. On attacha ensuite aux bras de Mme Corner des sonnettes, et on lia les deux sonnettes l'une à l'autre, au moyen d'une serrure de sûreté qui fut fermée à clef, et l'un des assistants mit la clef dans sa poche.

La salle à manger restait éclairée par une flamme de gaz amortie par un abat-jour rouge, desorte qu'on pouvait voir nettement ce qui pouvait arriver. Le rideau fut tiré, et l'assistance, composée de 15 personnes, se plaça en demi-cercle devant le cabinet. Au bout de quelques minutes, on entendit la médium respirer avec force et gémir; elle était en trance. Une grosse voix sortit du cabinet, souhaitant le bonsoir; c'était la voix du « capitaine », qui avait les fonctions de « manager » (ordonnateur) dans les matérialisations. Cette voix fit changer de place quelques-uns des spectateurs pour obtenir une répartition plus harmonique des fluides qui devaient aider aux matérialisations; elle assurait distinguer ces fluides d'après la couleur, ce qui concorde avec les expériences de M. de Rochas, de M. Charpentier (rayons N), etc. Le capitaine conversa avec la société toute la soirée, de la façon la plus humoristique. Il dit aussi: « J'ai magnétisé la médium et l'ai mise en trance; dans cet état, je lui enlève de la matière pour donner à Mary, qui est dans le cabinet, un corps visible pour vous. On entendit ensuite une conversation entre le capitaine et cette Mary, qui salua également la société.

Mary raconta en mauvais anglais — elle disait être d'origine française, quoiqu'ayant vécu au milieu d'Anglais — quelques détails de sa vie; puis, un souffle glacial sortit du cabinet, le rideau s'ouvrit et une forme élancée, vêtue de blanc, la tête couverte d'un épais voile, laissant le visage libre, s'avança en planant, comme si elle n'avait pas de jambes. Elle était beaucoup plus grande que la médium et le timbre de sa voix très différent de celui de Florence. Son visage était pâle et comme transparent. La forme se tint près de Mme Bathe et causa amicalement avec elle. Elle tendit alors la main à l'un des assistants. M. Hinkovic la pria de lui donner également la main, ce qu'elle fit; elle était molle et chaude et M. H. la porta à ses lèvres. Elle ne voulut pas donner la main à Mme H., parce que cette dernière était trop effrayée. D'ailleurs, à ce moment, elle dit d'une voix de plus en plus faible: « Mon corps ne peut supporter plus longtemps votre lumière, je sens comme il fond ». En un rien de temps, elle disparut derrière le rideau.

M. Hinkovic a assisté à 6 séances avec Mme Corner. Outre Mary, qui se matérialisa chaque fois, étant le « contrôle » de la médium, il y eut d'autres fantômes. La forme d'un charmant baby de trois ans fondit sous les yeux, au moment où l'embrassait Mme Bathe; c'est comme s'il avait disparu sous le parquet! Il se présenta également un Hindou gigantesque, qui parla un anglais bizarrement défiguré. L'apparition d'une vieille femme en costume de nonne fut surtout remarquable par ce fait qu'elle était vêtue de noir et de blanc, tandis que les autres apparitions étaient toujours habillées de blanc. La fin de chaque séance était annoncée par le « manager ». Il disait démagnétiser la médium qui se réveillait alors lentement.

On retrouvait toujours la médium liée sur son fauteuil fixé au mur: les cachets des nœuds étaient intacts...

Injustice réparée, grâce à un esprit (*Luce et Ombra*, 1903). — M. Caccia raconte que dans une maison privée de Londres, une personne malade était soignée par un docteur, une sœur et une novice infirmière d'un des premiers hôpitaux de Londres. Une grosse faute fut commise et le docteur en accusa la sœur qui s'en déchargea sur l'infirmière. La pauvre fille prit la chose tellement à cœur, qu'elle prit la fuite. Dans sa terreur, bien que se sachant parfaitement innocente, elle s'imaginait qu'on la mettrait en prison, et elle se cacha même de ses plus proches parents. Toutes les recherches pour la retrouver restèrent vaines. A l'hôpital, on ne savait que penser de la disparition de la jeune novice, d'autant plus qu'à la suite de la première faute, une autre plus grave fut commise et que son innocence ne faisait plus de doute.

Or, la sœur, dont il a été question plus haut, était en voie de formation pour devenir médium. Un jour se trouvant seule à la maison, elle sentit qu'elle allait tomber dans une trance, et elle se rendit, à la hâte, dans l'appartement d'une famille habitant la même maison. On la plaça dans un fauteuil, et on ne tarda pas à reconnaître qu'elle se trouvait sous l'influence d'un contrôle, qui s'appelait « Romeley ». Sa voix changea et devint virile. Un ami de M. Caccia était présent à la scène, et il écrivit le message donné par l'esprit, tel qu'il suit: « La médium, ici présente, ainsi que le surintendant de l'hôpital, seraient heureux de savoir ce qu'est devenue la jeune infirmière qui a disparu. Elle se trouve dans la plus grande détresse, et il est grand temps de lui venir en aide. » L'adresse fut donnée. La sœur se réveilla, et lorsqu'elle connut la communication, télégraphia à cette adresse et la réponse fut: « Je suis ici, mais dans le plus grand besoin: » On lui envoya de l'argent et elle revint et obtint un mois de congé avec une indemnité de deux livres par semaine.

Louise Michel décrit les impressions de son agonie. Comment elle pouvait lire avec ses doigts (*Rev. d'étud. psychiq.*, juin). — Le *Gil Blas*, de Paris, publiait, le 5 juin, le compte rendu d'un entretien qu'un de ses collaborateurs, M. Robert Chauvelot, venait d'avoir avec la fameuse anarchiste, Louise Michel, la « Vierge Rouge », guérie depuis peu d'une violente pneumonie, qui l'avait frappée à Toulon. Les journaux avaient même parlé de sa maladie comme d'un cas absolument désespéré.

La vieille révolutionnaire (elle a dépassé l'âge de 68 ans) confirma à son visiteur que sa guérison était vraiment de nature à étonner les médecins. Qu'il nous suffise de dire qu'elle a eu 36 heures de râle. C'est surtout au cours de cette agonie qu'elle éprouva des impressions étranges, des sensations inouïes qu'elle s'efforça d'expliquer à M. Chauvelot.

« L'approche de la mort », dit elle, « donne aux sens et à l'organisme une acuité, une tension extraordinaires ». Mais, ce que je puis vous garantir, c'est que, pas un instant, mon cerveau, ni ma mémoire ne m'ont fait défaut. J'ai examiné, noté ce que j'éprouvais, en observatrice patiente et méthodique; j'ai analysé, pour ainsi dire, toutes les minutes de mon agonie.

« Dans ces moments là, toutes les pensées se matérialisent. Ainsi, la guerre russo-japonaise m'apparaissait comme une énorme mare de sang, qui montait sans cesse jusqu'à moi. Les « Époques »... les époques nouvelles me semblaient des sommets de plus en plus radieux.

« Je vous vois venir ; vous allez me traiter de visionnaire, ou mettre simplement toutes ces matérialisations sur le compte du délire physique... Eh bien, détrompez vous. J'ai conservé jusqu'au bout ma conscience la plus nette et la plus absolue. Je n'ai pas eu une minute de délire. Les médecins sont là pour l'attester.

« Mais ce qui va vous paraitre encore plus fou, plus invraisemblable, et plus abracadabrant, c'est l'incroyable intervention de mes facultés sensorielles. En voulez-vous un exemple? Eh bien ! j'ai lu avec mes doigts... oui, *avec les doigts* !... »

Et, comme pour ponctuer son affirmation, Louise Michel tend sa main amaigrie, aux doigts légèrement spatulés...

« Ce soir là, Charlotte — mon amie de quinze ans — m'apporta, dans mon lit, une liasse de télégrammes et d'adresses de sympathie... presque de condoléances. Nous étions dans la plus complète obscurité. D'un geste irréfléchi, à tâtons, je froissai un à un les télégrammes et j'arrivai à indiquer, sans me tromper une seule fois, et leur provenance et leur contenu. Appelez cela intuition ou prescience, ou même occultisme... peu importe! Les faits sont là, rigoureusement exacts.

— Et quelles sensations avez-vous éprouvées à votre entrée dans le râle final ?

— Il me semblait d'abord subir une sorte de courant, qui me faisait glisser dans les éléments et les choses. J'éprouvais ensuite une impression de dissémination des molécules de mon être, comme il en va de certaines odeurs subtiles... Je me sentais partir, glisser indéfiniment ; et cette sensation de glissement m'était très douce, presque agréable. Par contre, j'ai souffert horriblement, lorsque je me suis sentie « remonter ». Il m'a semblé, alors, que toutes les parties de mon corps, de mon organisme, se rejoignaient, après une dislocation, et reprenaient vie en s'harmonisant les unes avec les autres.... »

Louis XVI et Marie-Antoinette. -- On sait que la Convention vota la mort de Louis XVI, le 17 janvier 1793, et que ce roi, bon, mais faible de caractère, fut exécuté le 21 janvier. Lorsque se présenta l'envoyé qui devait lui faire connaître la sentence, Louis s'écria : « Je sais tout, je sais tout! La nuit dernière, j'ai vu une femme vêtue de blanc immaculé, traversant les appartements solitaires. Chaque fois qu'un membre de la famille royale a cette vision, c'est que le prince régnant doit être détrôné et périr. Dites à mes accusateurs de se préparer à me rencontrer dans le royaume des justes ! »

La condamnation de Louis XVI avait excité la pitié publique. « Dans sa captivité de plusieurs mois, dit Michelet, il avait converti, attendri, gagné presque tous ceux qui l'avaient vu au temple, gardes nationaux, officiers municipaux, la commune elle même. » C'est dans sa résignation religieuse qu'il puisa le courage qu'il montra durant sa captivité et au moment de son exécution.

— « Jamais mère ne fut plus fière que Marie-Thérèse à la veille du mariage de sa fille », dit Peebles. La nuit des fêtes, lorsque l'impératrice se retira dans ses appartements, elle y était attendue par un homme âgé, habillé de noir, le Dr Gassner, visionnaire et thaumaturge. Elle voulait être renseignée par lui sur le sort de sa fille. Le magicien plaçant sa main sur l'épaule de l'impératrice, dit d'une voix creuse : « Majesté, les nobles épaules de Marie-Antoinette sont destinées à supporter une lourde croix ». Marie-Antoinette, au moment de quitter le palais impérial, s'écria dans un moment d'inspiration,

d'en haut : « Je ne reverrai jamais Vienne ! O, Marie-Thérèse, Marie-Thérèse ! »

Pendant la Révolution, elle se rappela les paroles fatidiques du Dr Gassner et s'attendit à un sort tragique. Sur l'échafaud, elle dit ces paroles : « Adieu, mes enfants, je vais rejoindre votre père... Nous reviendrons auprès de vous comme des anges gardiens. Ayez foi en Dieu ! »

D'après Peebles, Marie Elisabeth, la sœur de Louis XVI, l'âme la plus douce de France, communiquait, par des rêves et des visions, avec le monde spirituel.

Le rêve télépathique de M. Rider-Haggard (*L'Autorité* du 25 juillet). — M. H. Rider-Haggard, le romancier anglais bien connu, envoie au *Times* le récit d'un cas de télépathie vraiment extraordinaire, cas qui se trouve corroboré par le témoignage d'un vétérinaire et de cinq personnes de l'entourage de l'écrivain.

« Dans la nuit du samedi 9 juillet, dit M. Haggard, j'eus un cauchemar. Je rêvai qu'une bête affectueuse, un épagneul noir appelé Bob, appartenant à ma sœur aînée, mais qui m'était très attaché, était couché sur le côté, dans un terrain broussailleux près d'une rivière. Ma propre personnalité me semblait apparaître près du chien que je savais être Bob et nul autre, et ma tête près de la sienne qui se dressait d'une façon étrange. Dans ma vision, le chien essayait de me parler le langage humain, mais, n'y parvenant pas, il faisait appel à mon esprit et, de façon indéfinissable, m'informait qu'il était mourant. »

Le lendemain, à déjeuner, M. Haggard raconta son cauchemar à sa famille et, le soir, il apprit que le chien avait été écrasé par un train attardé, dans la nuit de samedi à dimanche. Blessé à mort, Bob s'était traîné le long de la voie. Il avait dû expirer deux ou trois heures après l'accident — à l'heure où l'horrible cauchemar était venu surprendre l'écrivain.

Les rayons N et le Dr Foveau de Courmelles. — On sait que tous les corps de la nature rayonnent, et l'on sait aussi que sont nombreuses les variétés de radiations. Il en est du corps humain, à plus forte raison, comme des autres corps ; l'action musculaire, l'acte cérébral de penser, etc., engendrent des rayons, variétés physiologiques des rayons N, découverts, ou plutôt redécouverts par les savants de Nancy. Les magnétiseurs et Reichenbach les ont découverts depuis longtemps ; pour les rendre visibles objectivement, il fallait le réactif physique ou chimique ; ce sont les corps fluorescents qui l'ont fourni.

M. Foveau de Courmelles avait bien pressenti que les vibrations cérébrales pouvaient se communiquer à l'ambiant. Dès 1890, il écrivait dans son livre sur l'*Hypnotisme* : « Dans la nature, nous sommes enveloppés d'un fluide subtil, que les savants ont nommé éther, et que l'on suppose impondérable : ne pourrait-il se faire, que ce milieu ambiant — de nature inconnue dans son essence — puisse transmettre les ébranlements de la force nerveuse. Les cellules nerveuses du cerveau vibrent sous l'influence de causes diverses ; pourquoi supposer leur mouvement arrêté à la boite crânienne ? » Et il concluait qu'il n'y avait pas d'arrêt, mais transmission et transformation, fait aujourd'hui démontré. « Cette énergie, projetée à l'extérieur, ajoute l'auteur (*La Vie nouvelle*, 19 juin), peut s'interférer, c'est-à-dire s'annuler, comme provenant de deux points du même individu ; entre personnes différentes, ce peut être plus net, de là des antipathies ; s'il y a accord, résonnance, ce sera des sympathies. » — Ajoutons, comme simple remarque, que l'éther est toujours hypothétique, et que la théorie de l'émission explique mieux que celle des ondulations les effets de certaines radiations.

Le médium-peintre Machner, par Hans Freimark (*Luce et Ombra*, 1er déc. 1903). — Machner naquit en 1866, dans la Frise orientale, et, dès son enfance, montra des dispositions médianimiques, de voyance surtout, qui furent entièrement méconnues. Il commença par être corroyeur, mais ce métier ne lui plaisant pas, il se fit marin. Il lui arriva alors un phénomème ayant tous les caractères d'un dédoublement. On l'accusa pour refus d'obéissance dans un cas déterminé ; mais il put prouver qu'au moment où le fait s'était produit il dormait dans son hamac. Ce fut la cause déterminante de son retour au métier de corroyeur. Il ne connaît le spiritisme que depuis quatre ans ; il n'y croyait pas et le combattit dans une séance ; le lendemain, dans une nouvelle séance, il tomba en trance et se mit à parler en faveur du spiritisme ; il en fut très étonné à son réveil. La voyance lui vint en même temps. Lui qui n'avait jamais touché ni un crayon, ni un pinceau, se mit à dessiner dans l'obscurité les formes d'esprit qui lui apparaissaient. Dans une séance se manifesta un esprit qui dit être Michel Ange ou Botho. Cet esprit raconta par son intermédiaire toute sa vie que Machner n'avait jamais connue.

Botho apprit à Machner la peinture à l'huile et l'aquarelle. Il commençait presque tous ses dessins ou tableaux à l'angle supérieur gauche sans ébauche préliminaire ; il disait voir le dessin déjà tout indiqué et il ne lui restait plus qu'à le passer à la couleur. De la sorte il peignit des fleurs merveilleuses censées appartenir à Mars, à Saturne et à d'autres planètes, et de plus se montra paysagiste remarquable.

L. Pietsch, dans *Vossische Zeitung* du 12 nov. 1901, rendait pleine justice aux facultés artistiques de Machner qui, sans avoir vu ni musée, ni exposition de peinture, ni même un journal illustré de style moderne, se mit à exécuter des compositions ornementales, parfois avec les deux mains à la fois, et plus tard des paysages. Sa fantaisie est inépuisable ; il dessine ou peint comme en se jouant, sans modèles, d'un trait sûr et vigoureux, des figures décoratives de forme fantastique, rappelant des plantes ; ses teintes sont infiniment variées, depuis les plus délicates jusqu'aux plus éclatantes. Le tout lui vient instantanément, par inspiration. Ses paysages à l'aquarelle rappellent les tableaux de Leistikow, que Machner assure n'avoir jamais vus.

Les dessins ornementaux dont parle Pietsch sont, paraît-il, inspirés à Machner par un esprit chinois parlant par sa bouche à l'état de trance. Il quitta son métier de corroyeur et trouva quelques protecteurs, sans que sa situation s'améliorât beaucoup. Il fut même admis à l'École des Beaux-Arts de Berlin, mais ne put y rester ; sa manière impulsive et intuitive de peindre ne pouvait s'accomoder de la méthode qu'on voulait lui imposer. *Luce et Ombra* a publié plusieurs reproductions des plantes peintes par Machner, mais sans les couleurs qui leur donnent leur splendeur. Ces plantes, quoi qu'elles prétendent être, ne s'éloignent pas des types de dicotylédones et de monocotylédones connus sur la terre, et nous les aimons mieux ainsi qu'avec les fioritures fantaisistes qu'on remarque parfois dans les productions de ce genre.

Les canaux de Mars (*Cosmos*, 7 mai). — Les canaux de Mars n'ont pas cessé de faire parler d'eux ; ils ont une période de visibilité qu'a particulièrement étudiée M. Lowel, et chacun aurait son époque spéciale (par rapport aux saisons de la planète) pour sa période moyenne de visibilité. Son examen porte sur 375 dessins obtenus à son Observatoire de janvier à juillet 1903. Il y a eu 85 canaux favorables aux recherches, et en général, chaque canal a été observé environ 100 fois dans de bonnes conditions. M. Lowel a construit ainsi 85 courbes pour la visibilité et a établi que les canaux de l'hémosphère Nord commencent à s'assombrir à 75° de latitude du jour du solstice d'été et que cet assombrissement se propage de proche en proche, à peu près uniformément, sur le disque entier. Cette propagation met, par exemple, 50 jours pour aller du 71e parallèle à l'équateur, franchissant dans cet intervalle 4 200 kilomètres. Elle semble soumise aux lois de la pesanteur. D'après lui, les canaux indiqueraient la présence de véritables conduites d'eau qui transporteraient l'élément liquide, dès la fonte des neiges, du pôle à l'équateur, au moyen de canaux artificiels.

Cette observation serait éminemment intéressante, si elle était confirmée par des recherches ultérieures.

PRIÈRE SPIRITE

Vous ondes d'harmonie, emplissant tout l'espace,
Qui régissez le monde, accomplissant sa loi,
O charmes, émouvez ce cœur las que tout lasse,
Pour les immensités, oh, déployez ma foi !

Car le chant, que j'épelle ailleurs, se transfigure
En accord infini dans l'infini vibrant,
J'interpelle d'en bas la voix de la nature,
Et vous demande à vous ce que chante mon chant ;

Oui, quand me direz-vous quel destin se déroule
Avec ce qui m'oppresse, avec ce que j'attends
Dans le livre d'en haut, invisible à la foule,
Quand lirai-je le vrai, que si faible j'apprends ?

Bonheur de toujours, en l'amour qui réclame
L'union du vrai Bien, fondement du seul Beau,
Intarissable force, oh ! fortifiez mon âme,
Qui demeure voilée et demande un flambeau.

O. DE BEZOBRAZOW.

Paris 1904.

CORRESPONDANCE

Lettre de M. Marin Dubois, sur des faits de sa jeunesse.

« A Madame la Directrice de la *Lumière*,

« Madame,

« J'ai perdu mon père, alors que j'avais cinq ans et trois mois. Ma mère l'avait précédé dans la tombe. D'elle, je n'ai pas souvenir.

« Quelques accès de fièvre chaude de mon père,

et sa mort, sont restés précis dans ma mémoire, mieux, dans mon esprit, qui dut en être frappé, pénétré. Esprit encore exempt de toute influence étrangère à son essence, purement native. J'entends, par là, que ma tendreté enfantine n'était nullement empreinte de récits sur les revenants, sur les maisons hantées. C'est même ce qui fut déplorable pour moi. J'aurais trouvé, dans cette causalité, comme un dérivatif aux étreintes poignantes qui vinrent bouleverser mon imagination encore à l'état embryonnaire.

« Quel soulagement pour mon pauvre petit cœur, si gros à en éclater, si j'avais pu dire :

« Vous m'avez parlé de revenants. Eh bien ! je revois toujours papa... à mon côté... si près, qu'il me touche pour ainsi dire : il est en chemise, tout pâle..., je me sauve, et cela suffit le plus souvent pour que la vision disparaisse; mais quelquefois la vision suit ma course...

« C'était en plein jour ; dehors, sur les routes, dans les champs, surtout dans notre cour et notre jardin. Et alors, j'accourais haletant à la maison, tout tremblant et tout silencieux ; je me blottissais dans un coin, et si je ne voyais plus le fantôme de mon père, je restais sous la frayeur de sa continuelle apparition.

« Emotion d'autant plus terrible pour mes petits six ans, que je comprenais déjà que, si je parlais, on accueillerait mon dire par des moqueries.

« La nuit, c'était bien autre chose, — autre chose de plus épouvantable...

« Je couchais seul, dans un grand cabinet noir, au rez de chaussée ; — à côté, la porte ouverte toute la nuit, c'était la chambre où j'avais vu mourir mon père, et où couchait mon frère plus grand ; et dans l'angle une autre porte : la chambre où ma mère était morte, et où couchait ma sœur aînée, âgée de 17 ans.

Je tiens à dire que jamais je ne me suis couché avec l'appréhension *préalable* de ce qui allait *peut-être* arriver. Je me couchais *sans y penser*, — et voilà vraiment, vu à tant d'années de distance, ce qui m'apparait comme *étrangement extraordinaire*. Chaque soir j'avais oublié, et chaque nuit, mes cheveux se dressaient d'effroi, tout mon petit être ÉTOUFFAIT, et si j'appelais, c'était autant un appel à la vie qui s'en allait — cris qui étaient une manière de reprendre violemment la respiration, qui violemment m'était ravie — c'était autant les affres d'une frêle existence qui se raccroche, que l'explosion d'une horrible peur...

« Je ne voyais rien, mais j'entendais...

« J'entendais le bruit sourd, mais bien net, de trois pas..., puis, toujours par cadence de trois, cela s'approchait, puis, au fur et à mesure, le bruit des pas était plus accentué. La première fois, je fus un peu étonné, et j'attendis, sans trop savoir. Cela partait de la chambre de feu mon père ; puis cela arrivait chez moi, en passant devant la porte de la chambre de feu ma mère. Alors, là, l'intervalle des trois pas disparaissait, pour ainsi dire, tellement ces pas se précipitaient, et quand ils arrivaient à mon lit, c'est là seulement que je criais, — dame ! tout de même !

« Une fois, j'eus le courage de ne pas crier — car je ne voulais pas déranger sans cesse mes aînés. — « Oh ! *les* voilà !... Ils approchent... ils approchent... oh ! les voilà tout près... oh ! les voilà sous mon lit,.. mon Dieu ! mon Dieu... » et je persistais à me taire, et cela dura, je ne sais, quand je sentis un souffle sur mon visage et sous mon sommier les secousses d'une trépidation... Et j'avais six ans... j'aurais dû mourir...

« Mon courage faillit ; j'appelai, comme toujours ; et comme toujours, mes aînés ne virent là qu'une frayeur enfantine.

« Néanmoins, on se décida à me faire coucher dans une chambre du 1er étage. J'étais donc bien seul, là, en haut, séparé de tous. Eh bien ? — Eh bien ! plus de terreurs ; disparue la cause.

« MARIN DUBOIS

« *P. S.* — D'autres révélations feront l'objet d'une seconde lettre. M. D. »

BIBLIOGRAPHIE

The Banner of Peace... (*l'Étendard de la Paix*. Organe de la Ligue de la Paix et de la Nouvelle Croisade pour l'acquisition de la Palestine). — Cette revue, qui en est à sa troisième année, a pour directeurs MM. Arnold de Lisle et Dudley et se publie à Londres. Elle a pris pour programme, la propagation des idées de paix et de fraternité entre les nations et d'arbitrage dans le cas de conflit international, en un mot la « loi d'amour », qui lie aussi bien les nations que les individus. Les articles publiés dans la revue sont éminemment suggestifs et font ressortir, entre autre, le rôle que la femme et l'enfant sont appelés à jouer pour réaliser les relations amicales entre les peuples.

La Science astrale, revue mensuelle illustrée, publiée à la Bibliothèque Chacornac, 11, quai Saint-Michel, Paris 5e. — F.-Ch. Barlet, directeur. — 1 fr. le numéro.

Cette nouvelle revue a pour objet la défense et la démonstration de l'*Astrologie par la pratique*.

Le Gérant : MARTELET.

TROYES, IMP. MARTELET, RUE THIERS, 101

LA LUMIÈRE



L'AGE DE LA TERRE ET L'AGE DE L'HOMME

Nous avons vu, dans un article antérieur, que la diminution d'obliquité de l'axe de la terre paraît suivre une marche continue depuis 3.000 ans qu'on mesure cette obliquité, et qu'elle ne peut constituer un phénomène oscillatoire ou périodique. Pour ceux qui n'admettent pas cette variation continue, les déductions de Delormel (1) et de M. L. Rémond (2) n'ont évidemment aucune valeur.

Les conséquences, qui découlent de ce fait relativement à l'âge de la terre, et à l'âge de l'homme sur la terre, peuvent certainement effrayer quiconque ne réfléchit pas et ne comprend pas que des millions et des milliards d'années, ne sont, en réalité, qu'un instant dans l'éternité des temps. Avons-nous le droit de mesurer le temps au Créateur ou, si l'on préfère, à l'Évolution naturelle ?

Et d'abord, l'évaluation qui fixe à 46" la diminution de l'inclinaison par siècle est elle exacte? « Les observations d'un siècle, dit M. L. Rémond (*Supplément*, p. 67), ne suffisent pas pour préciser, à une seconde près, un mouvement aussi peu sensible, que celui de la variation de l'obliquité... Si, d'un autre côté, on considère que les observations anciennes ne peuvent pas plus être exactes à une minute près, que les modernes ne peuvent l'être une à seconde près, on est bien obligé de reconnaitre qu'une différence de deux secondes (46" et 48") entre les résultats de l'observation remontant à trente siècles, et ceux de l'une des observations modernes, ne peut être regardée comme réelle, puisqu'il suffit, pour la produire, que la première observation ait été erronée d'une seule minute. Donc, la comparaison de l'observation la plus ancienne avec l'une des deux plus récentes, dénote un mouvement uniforme... Les deux observations les plus anciennes, faites à vingt et un siècles d'intervalles, donnent absolument le même résultat de 49",70 par siècle. Là... l'uniformité est parfaite. Est-il permis de prétendre, maintenant, que le mouvement a été uniforme pendant ces vingt et un siècles, mais que depuis, il est devenu progressif? Cette prétention n'est pas plus soutenable dans le sens d'une progression ascendante, que dans le sens contraire...

« Lorsqu'il y a fluctuation dans la variation de l'obliquité, entre une observation et une autre, c'est par suite de légères erreurs d'observation, tantôt en plus, tantôt en moins, et en somme, à quelque point de vue qu'on se place, on arrive toujours à constater un mouvement très uniforme, sans qu'il soit possible d'apercevoir le

(1) *La Grande Période ou le Retour de l'Age d'Or* (Paris, 1790, in-8).

(2) *Douze cent mille ans d'Humanité et l'Age de la Terre...* (Paris, 1903, in-18).

moindre indice d'une progression quelconque...

« Pour que l'obliquité passe par tous les degrés, il faut absolument, que l'axe de la rotation lente soit perpendiculaire à celui de la rotation diurne, et à celui de l'écliptique, et dans ce cas, il est évident, que la variation de l'obliquité doit être uniforme. »

Un calcul très simple permet de reconnaître, qu'il faut à l'axe 700.000 ans, pour parcourir les 90° de l'inclinaison. C'est là, précisément, le nombre d'années qui sépare, dans la théorie de M. L. Rémond, un paroxysme de l'extension des glaciers d'un paroxysme de retrait. Ce chronomètre, justifié par tout ce qui précède, ne peut être appliqué qu'à l'examen de couches sédimentaires très régulières comme, par exemple, les présente le bassin houiller de Saint-Chamond, qui contient 12 couches de houille, et autant de couches de roches sur 900 mètres de puissance. (Lapparent). Chaque couche de houille correspond à une période de cours d'eau réduits, causée par la petite inclinaison de l'axe. Or, deux de ces périodes sont séparées par 1.400.000 ans environ (le double de 700.000) ; en multipliant par le nombre de couches, qui est de 12, on trouve en nombre rond : 16.800.000 ans pour une épaisseur de 900 mètres. Or, il faut compter au moins 45 kilomètres pour la série sédimentaire tout entière. On trouverait de la sorte, qu'il y a plus de 840.000.000 d'années que les cours d'eau ont commencé leur œuvre, et que la terre est habitable. C'est un minimum, car le chiffre de 45 kilomètres, donné par Lapparent, est lui-même une approximation inférieure. Les géologues anglais admettent 80 kilomètres, et encore ne sait on ce qu'il y a au-dessous. On ne peut donc faire d'objection sérieuse au dire de M. L. Rémond, quand il affirme qu'« *il y a plus d'un milliard d'années que les couches sédimentaires les plus anciennes sont formées.* »

Il faut remarquer encore que si l'on choisissait, pour lui appliquer le chronomètre, au lieu du bassin de Saint-Chamond, celui de Mons, on obtiendrait un chiffre quatre fois plus considérable, puisque les formations pélagiques sont infiniment plus lentes que celles produites par les *fleuves*. Il résulte de tout cela, que l'âge de la terre *habitable* ne peut être inférieur à un milliard d'années, et qu'il est fort possible que ce nombre doive être multiplié par 3 ou 4.

***

Il y a 1.200.000 ans environ que l'homme sait façonner des instruments, dit M. L. Rémond. — Nous abordons ici, une question fort délicate. Avant d'entrer dans aucune discussion sur ce sujet, reproduisons *in-extenso* les arguments de M. Rémond :

« La plupart des naturalistes admettent comme probable, que l'homme paléolithique vivait avant l'époque de la dernière extension, et comme certain, qu'il était au moins contemporain du paroxysme de cette extension. Voici sur quoi cette opinion est basée : on n'a rencontré aucun instrument paléolithique sur le terrain situé au nord des moraines limitant la dernière extension des glaciers septentrionaux. Or, si l'homme était arrivé dans nos contrées seulement après le départ des glaces, il n'aurait eu aucune raison pour borner son habitat exactement à cette limite. Donc, l'homme a vu la dernière extension (Penck). Quant à la question de savoir pourquoi l'homme de l'âge du renne, qui a vu le retrait des glaciers, n'est pas remonté vers le nord, elle est suffisamment expliquée par l'accentuation progressive des saisons qui l'a, au contraire, fait émigrer vers les régions équatoriales, où l'on trouve, en effet, des silex paléolithiques.

« A l'appui de ce raisonnement, nous pouvons en ajouter un autre qui nous paraît beaucoup plus concluant.

« On a recueilli, à Chelles sur-Marne, des silex taillés très anciens, en compagnie des restes de l'éléphant ancien, de l'hippopotame et d'autres animaux méridionaux, tout à fait à la base des alluvions quaternaires ; on en a trouvé également dans les tufs de la Celle, qui contiennent, avec la même faune, une flore méridionale et une flore tempérée froide, réunies ensemble. Or, la réunion de ces deux flores et l'existence des animaux méridionaux n'étaient possibles, dans le bassin de la Seine, que lorsque le climat était exempt d'hivers, c'est à dire, lorsque la température était constamment uniforme ou à peu près, et c'est cette uniformité qui, en réduisant, au minimum les températures extrêmes, a causé, dans nos contrées, le paroxysme de l'extension des glaciers. Donc, l'homme était contemporain de la dernière grande extension et, puisque nous savons que l'uniformité absolue des climats est produite par la position perpendiculaire de l'axe, il nous est bien facile de connaître la durée du temps qui s'est écoulé depuis cette époque.

« En comptant la variation de l'obliquité à raison de 46 secondes par siècle, elle diminue d'un degré en 7.800 ans, et il faut à l'axe 700.000 ans, environ, pour parcourir tous les degrés de l'inclinaison. C'est donc cette durée qui sépare le paroxysme de leur retrait. Depuis cette dernière époque à laquelle l'axe était incliné de 90°, l'inclinaison a diminué de 67° qui, multipliés par les 7.800 ans nécessaires à la diminution d'un

degré, donnent 520.000 ans qui, ajoutés à 700.000, forment un total de 1.220.000 ans, et comme 20.000 ans de moins nous laissent encore une antiquité respectable, nous arrondirons ce chiffre, et nous dirons qu'il y a 1.200.000 ans que l'homme est en possession de l'intelligence qui en a fait le roi de la création, ou, pour être plus correct, que les preuves les plus anciennes que nous possédions de son intelligence ont 1.200.000 ans d'existence... Nous ajouterons même que ce n'est qu'un minimum, car s'il est possible que l'Ouest de l'Europe ait été le premier berceau de l'industrie humaine, il n'est pas prouvé que cela soit. » Certes, loin de là!

* * *

Les efforts des géologues n'ont pas encore réussi à mettre beaucoup d'ordre dans la série des périodes glaciaires qui se sont succédé durant le quaternaire ou pleistocène. Penck (1), qui a particulièrement étudié les formations alpines, décrit quatre grandes extensions des glaciers avec trois périodes interglaciaires, de durée inégale. D'autres géologues n'admettent que trois périodes glacières et placent la première à l'époque pliocène (tertiaire). Il en est enfin qui n'admettent qu'une grande extension glaciaire, ou du moins une époque glacière avec des oscillations d'une très grande amplitude (2).

D'après Penck, on aurait vu se succéder régulièrement, une phase des forêts, une phase des steppes, une autre des toundras correspondant à l'extension glaciaire, suivie, de nouveau, d'une phase de forêts et ainsi de suite. La première période interglaciaire de Penck est très peu connue et l'on n'y a découvert aucun vestige d'industrie humaine.

La deuxième période interglaciaire aurait vu succéder à la phase des forêts, le steppe, avec son abondant dépôt de lœss ancien ; c'est dans cette période que se placerait l'homme paléolithique de l'âge *chelléen* ou *acheuléen*; il ne faisait alors ni bien chaud, ni bien froid, comme le prouvent la faune et la flore fossiles qu'on recontre dans tous les terrains de cet âge et en particulier dans les tufs de La Celle, formation qui correspond toujours à un climat plus ou moins chaud ou tempéré; on y voyait croître ensemble, par exemple, le laurier des Canaries et des espèces tempérées froides; comme les trouvailles chelléennes se rencontrent, entre autres, à la base du lœss; il faut en conclure que l'homme chelléen a précédé l'époque du steppe ; mais de combien?

Une autre couche de lœss, le dernier lœss, se rencontre dans les dépôts de la dernière période interglaciaire, et à la base de cette couche on a découvert les vestiges de ce qu'on a appelé l'industrie *moustérienne*. On a été très embarrassé pour assigner sa place, à l'âge moustérien, et Penck le fait coïncider avec l'avant-dernière extension glaciaire.

Le renne vivait à cette époque dans nos régions, même méridionales, comme plus tard, à l'âge magdalénien (si toutefois ces deux âges n'en font pas qu'un).

Dans la deuxième phase de la dernière période interglaciaire, d'après Penck, c'est-à-dire, dans la phase des steppes, qui correspond au dépôt du dernier lœss, se placerait l'homme de l'âge *solutréen*, toujours paléolithique, et dont l'industrie se relie à celle de l'âge *magdalénien*. Mais à l'époque solutréenne, le climat était doux, à l'époque magdalénienne très froid, puisque cette dernière a coïncidé avec la présence du renne dans nos régions.

Est-ce pour expliquer la présence du renne, que l'on a fait coïncider le moustérien avec l'avant-dernière extension glaciaire et le magdalénien avec la dernière?

Quoi qu'il en soit, les dernières traces du paléolithique datent de l'époque *tourassienne* ou cervidienne, à laquelle le cerf est venu remplacer le renne et qui est, franchement post glaciaire; la civilisation du mas d'Azil, qui est de cette époque, est surtout intéressante en ce qu'elle nous offre des signes hiéroglyphiques, rappelant ceux des Egyptiens, et des ébauches de lettres ana-

(1) OBERMAIER, *Le quaternaire des Alpes*, et LALOY, *Les formations glaciaires*... d'après Penck (*L'Anthropologie*, 1904, n° 1).

(2) On a voulu expliquer ces oscillations ou même les périodes glaciaires par une variation périodique de l'excentricité de l'orbite terrestre. Mais M. L. Remond pense avoir démontré que les mouvements de la précession des équinoxes et du périhélie, combinés avec l'excentricité de l'orbite ne modifient pas la température estivale et ne produisent pas davantage le régime glaciaire. « En effet, dit-il, si vous n'obtenez aucun changement de cette combinaison avec l'excentricité actuelle, qui est de 1/60, c'est-à-dire assez sensible, vous n'en obtiendrez pas davantage en y ajoutant la variation de cette excentricité... Il y a, d'ailleurs, dans cette théorie une singularité... Ses auteurs, comprenant sans doute qu'en considérant l'insensibilité du mouvement général des glaciers, il était impossible d'admettre qu'il pût y avoir une grande oscillation glaciaire complète dans l'espace de 21.000 ans, durée d'un cycle de la combinaison en question, raisonnent comme si ce phénomène n'avait lieu que lorsque l'excentricité est à son maximum de 1/12 (?) et ils fixent, en conséquence, la dernière extension à 200.000 ans en arrière, époque à laquelle, dit-on, le dernier maximum aurait eu lieu (Lapparent). Eh bien, si l'excentricité de 1/12 était de nature à occasionner des extensions glaciaires comme celles qui ont été déterminés, serait-il possible d'admettre qu'une excentricité un peu moins grande, de 1/15 par exemple, ne produirait aucun effet? Evidemment non, et il devrait y avoir une oscillation plus ou moins grande tous les 21.000 ans, soit 10 extensions et 10 retraits de glaciers depuis l'extension qui aurait eu lieu, il y a 200.000 ans.

logues aux phéniciennes (1). Enfin, après le tourassien, est venu le *néolithique*, ou époque de la pierre polie, à laquelle ont succédé l'âge de bronze et l'âge de fer.

Ces faits sont loin d'être établis d'une façon certaine. Ainsi, M. Boule, place le moustérien dans la dernière période glaciaire et considère le lœss comme post-glaciaire. Dans ces conditions, le chelléen viendrait se placer dans la dernière période interglaciaire, le solutréen et le magdalénien dans la période post-glaciaire, le solutréen correspondant au dépôt de lœss, et le magdalénien lui succédant.

En faisant intervenir la théorie de M. L. Rémond, tout se trouverait bouleversé. Nous déclarons ici, que nous ne prenons pas parti, et que nous nous bornons à exposer les faits, tout en cherchant à les mettre d'accord avec la théorie.

Seuls, les progrès de la géologie et de l'astronomie, permettront de porter, quelque jour, la lumière dans cet obscur dédale.

D'après la théorie de M. L. Rémond, les extensions glaciaires se produiraient chaque fois que l'axe de la terre se rapprocherait de la perpendiculaire à l'écliptique; la température moyenne, dans nos régions tempérées, étant relativement basse, sans grandes chaleurs, ni grands froids, les neiges accumulées ne fondraient plus, et en dehors de la limite des glaciers, ainsi formés, régnerait une température égale, favorable au développement d'une faune et d'une flore méridionales et septentrionales réunies ; ce sera donc aux époques chelléenne et solutréenne que ce seraient produites les extensions glaciaires ; ce serait à ces époques qu'aurait existé le printemps perpétuel de certaines zones terrestres, l'âge d'or chanté par Hésiode, et dont Delormel nous prédit le retour lorsque l'angle formé par l'axe de la terre avec la perpendiculaire à l'écliptique tendra à s'annuler. Il est bon de remarquer ici que, dans les considérations géologique et archéologique précédentes, il n'a été question que de l'Ouest de l'Europe. Rien ne prouve qu'à l'époque chelléenne ou solutréenne, lorsque l'homme de cette région en était à la civilisation paléolithique, il n'y eût pas sous d'autres latitudes et d'autres longitudes, des peuples beaucoup plus civilisés. Il suffit de se rappeler la catastrophe de l'Atlantide, ou celle plus ancienne encore, de la Lémurie, pour se rendre compte que des civilisations supérieures peuvent avoir disparu sans laisser de traces.

(1) Dans la *Lumière* de juin dernier, il est question (*Rev. univ.*, p. 281) de la civilisation du mas d'Azil; il y a à faire là une rectification : au lieu de « *tertiaire* », il faut lire « *quaternaire* ».

Lorsqu'au contraire l'axe de la terre tend à faire un angle nul avec l'écliptique, les climats deviennent extrêmes, et c'est à ces époques que, selon M. Rémond, se produit le maximum de retrait des glaciers, et que le renne vient dans nos régions, comme aux âges moustérien et magdalénien.

Voici donc comment on pourrait s'expliquer, très sommairement, la succession des époques :

Epoque chelléenne, correspondant à l'avant-dernière époque glaciaire ;

Epoque moustérienne, correspondant au milieu de la dernière période interglaciaire ;

Epoque solutréenne, correspondant à la dernière époque glaciaire ;

Epoque magdalénienne, correspondant au milieu de la période interglaciaire actuelle, c'est-à-dire, remontant à environ 175,000 ans, qui ont vu se succéder depuis lors l'*époque tourassienne*, l'âge néolithique et les âges des métaux. Actuellement, nous tendons vers une époque glaciaire, dont le paroxysme d'extension aura lieu dans environ 175,000 ans, à l'époque du nouvel âge d'or.

Il se serait donc écoulé, depuis les premières manifestations de l'intelligence humaine, 2,100,000 ans, presque le double du chiffre donné d'ailleurs comme minimum par M. Rémond.

Mais, remarquons que si nous supprimions l'époque moustérienne, qu'on n'a placée qu'avec doute entre la chelléenne et la solutréenne, nous supprimerions du même coup, une période de 1,400,000 ans, ce qui nous permettrait de rapprocher l'âge chelléen du solutréen.

En considérant alors, avec M. Boule, le chelléen comme préglaciaire, le solutréen comme glaciaire et post-glaciaire, on trouverait le chiffre de M. Rémond. Le moustérien, certainement, doit se confondre avec un autre âge, et cet âge est sans doute le magdalénien ; l'avenir nous l'apprendra.

On nous reprochera peut-être, de jongler avec les chiffres ; et cependant avant que l'homme ne laissât des traces de son industrie la plus primitive, *il existait*, puisque dès le tertiaire, on retrouve des traces d'un Primate, son ancêtre (1). Si l'on voulait se livrer à des évaluations relatives à la première apparition de l'homme sur la terre, ce ne serait pas sur des milliers de siècles, mais sur des dix milliers de siècles que nous aurions à raisonner.

Dr Lux.

(1) Comme le dit Haug (*Gr. Encyclop.* art. *Quaternaire*), on connaît, à présent, des restes incontestables d'un être pliocène, auquel ses caractères anatomiques assignent, dans l'échelle des organismes, un rang plus élevé que celui des singes anthropoïdes.



APPARITION MÉDIUMIQUE

On se souvient du fameux illustrateur de la « Vie de Jésus-Christ », M. James Tissot. Cet éminent artiste, mort au mois d'août de l'année 1902, eut, dans le cours de son existence, de nombreuses preuves de la survie, par des manifestation spirites remarquables. Le cliché typographique (1), contenu dans ce numéro, représente une des plus belles : c'est l'apparition de sa fiancée, par les soins du guide Ernest et la faculté du médium Eglinton.

Ce phénomène admirable de matérialisation a été obtenu en séance obscure, privée, à Londres, le 20 mai 1885. Quatre personnes étaient réunies ; Eglinton était assis dans un fauteuil, à côté de M. Tissot. Dans ces conditions, excluant toute idée de fraude, deux formes apparurent indistinctement et développèrent peu à peu leur éclat. Le guide Ernest, se faisant présentateur de l'es-

(1) Ce cliché a été communiqué à « La Lumière » par la princesse Karadja.

prit aimé, la douce et belle fiancée de l'artiste, celui-ci arriva à la voir et à la reconnaitre, si bien qu'il s'en trouva très ému et lui demanda si elle voulait l'embrasser, ce qu'elle fit à plusieurs reprises. Elle était enveloppée de voiles blancs ; ses mains projetaient une lueur phosphorescente sur sa figure. Le guide Ernest était porteur d'une lumière qui l'éclairait un peu lui-même et s'irradiait surtout sur le visage de la forme féminine. Sur le fond obscur, cette double apparition du mage en burnous et de la femme, lumineux l'un et l'autre à un degré différent, était touchante et magnifique.

L'artiste, heureux, fit rapidement le dessin, puis fixa sur la toile les principaux traits. Il acheva son œuvre de souvenir.

J'ai eu le plaisir de voir cette saisissante peinture dans les luxueux ateliers de M. James Tissot. Elle était là, couverte d'un voile que l'on ne soulevait que pour des amis. Les plantes exotiques qui ornaient le coin mystérieux où se trouvait le chevalet supportant le merveilleux tableau, lui communiquaient une douceur de rêve frais. C'était tout un poème sur l'amour qui ne meurt pas.

Lucie GRANGE.

REVUE UNIVERSELLE

Réincarnation (*Light*, 16 avril). — M. Shipley traite de la réincarnation à un point de vue très spécial. Il admet l'existence d'un moi supérieur, la plus haute expression de la vie et de la conscience, se manifestant sur la terre par des entités incarnées, qui, après la vie terrestre, continuent à évoluer sur des plans supérieurs, fournissant au moi supérieur l'expérience acquise par elles et finalement se fusionnant avec lui. Si ce dernier a besoin, pour évoluer lui-même et se perfectionner, d'une nouvelle expérience terrestre, il se manifestera sur la terre par l'incarnation d'une nouvelle entité, d'une nouvelle personnalité. Mais la même entité n'est jamais réincarnée deux fois. On doit comprendre la réincarnation, par rapport au moi supérieur, comme des manifestations successives de ce moi sur la terre. Quand la perfection nécessaire est atteinte, les entités qui correspondent au moi supérieur se libèrent finalement de toutes leurs attaches terrestres. Le moi supérieur, après avoir traversé les différents cycles de perfectionnement, acquiert l'omniscience de la divinité à laquelle il appartient par sa nature essentielle.

Force nerveuse extériorisée et Sthénomètre, par le Dr Joire (*Rev. d'étud. psychiq.*, juin). — Le phénomène d'extériorisation, visé par le Dr Joire, consiste en ceci : un sujet, placé dans un état particulier, que nous appelons état médianique, est capable d'exercer sa force sur certains objets à distance, c'est à dire de mettre en mouvement ces objets sans contact. Avec les médiums puissants, on obtient le déplacement de gros objets, mais ces médiums sont rares. Pour convaincre le public, il suffit d'obtenir le déplacement ou le mouvement d'objets légers. Différents appareils ont été imaginés pour mettre ce phénomène en évidence ; mais, ils exigent des précautions qui en rendent l'emploi difficile et infidèle.

Le problème consistait, dit M. Joire, « à mettre l'objet, destiné à être influencé par la force nerveuse, complètement à l'abri des mouvements de l'air, sans mettre obstacle pour cela, à l'action de la force à étudier, et en même temps, il fallait pouvoir éliminer l'action de toute autre force sur ce même objet. C'est ce qui nous a amené à la construction du *sthénomètre.* »

L'appareil consiste, essentiellement, en un socle rond, dont la face supérieure est un cadran divisé en 360 degrés ; en son centre il est percé d'une cavité au milieu de laquelle est fixé un support vertical, en verre, à extrémité supérieure concave ; une légère aiguille, en paille, par exemple, traversée par une pointe qui sert de pivot et repose dans la concavité du support, peut tourner sur le cadran ; l'un des bras de l'aiguille, beaucoup plus court que l'autre, est chargé d'un contre-poids, qui maintient l'aiguille dans une position horizontale. Le socle est creusé sur son pourtour, d'une feuillure annulaire, où peut s'engager un globe de, verre qui mettra l'aiguille à l'abri des mouvements de l'air. Pour se servir de l'appareil, on place la main étendue sur un coussinet indépendant de l'appareil, les doigts rapprochés du globe, sans le toucher, et dirigés perpendiculairement à la pointe de l'aiguille. Au bout de quelques minutes, on obtient généralement, un mouvement d'attraction très prononcé de l'aiguille, lui faisant décrire un angle de 15 à 50 degrés. L'amplitude du mouvement varie suivant la main présentée, suivant les personnes, et peut même se transformer, pour certaines personnes, en une répulsion.

Ce mouvement n'est pas produit par l'air, le globe mettant l'appareil à l'abri. Le poids du corps de la personne, en faisant fléchir le parquet, n'intervient pas, car on a obtenu les mêmes résultats en suspendant l'appareil par des cordes aux deux murailles opposées de l'appartement. Le son ne peut être incriminé, car il suffit d'observer le silence pendant la durée de l'expérience.

La chaleur rayonnante de la main ne le peut être davantage, car en interposant une épaisse couche de ouate, le résultat n'est pas troublé, et un fer rouge approché avec la même interposition de ouate ne produit aucun effet sur l'aiguille. La lumière n'intervient pas, car une fois la déviation obtenue, on peut faire l'obscurité complète, puis au bout du nombre nécessaire de minutes, rallumer, et l'on constate que l'aiguille a continué à avancer malgré l'obscurité.

L'électricité se trouve également éliminée; aucun corps capable de produire ou de conduire l'électricité, n'entre dans la construction du sthénomètre et, de plus, on a placé, entre la main et

l'appareil, un cadre de toile métallique en communication avec le sol ; l'expérience n'est pas troublée, et dans la contre-épreuve, on a constaté qu'une tige reliée à une puissante machine électrique qui, présentée à l'aiguille sans interposition de toile métallique, la fait mouvoir, et après interposition, reste sans action sur elle.

Il s'agit donc d'une force émanant de l'homme, Le mouvement de l'aiguille est généralement une attraction, et il est lent et progressif ; cette attraction est plus forte avec la main droite qu'avec la gauche. Rarement, au lieu d'une attraction on observe une répulsion. Quelques personnes peuvent exercer une action attractive et répulsive à volonté. On a expérimenté avec des aiguilles de bois, de carton, d'aluminium ; les résultats ont été analogues.

Voici une autre expérience très curieuse. « Une aiguille en paille, terminée à une extrémité par un flocon d'ouate, à l'autre par un contre-poids en carton, est suspendue en équilibre par un fil de coton, sous un globe. Lorsqu'une personne se place vis-à-vis de cet appareil, sans avancer la main, à environ 60 centimètres du globe et regardant fixement le flocon d'ouate, on constate que l'aiguille, quelle que soit sa position primitive, tourne pour se placer et s'arrêter perpendiculairement à l'observateur, comme si le flocon d'ouate était attiré par lui. »

Au moyen du sthénomètre, le Dr J... a constaté que, chez les sujets dont le système nerveux est déprimé par une maladie générale ou infectieuse, la force extériorisée subit une diminution proportionnelle à cette dépression nerveuse. Dans l'hystérie, la neurasthénie, on peut suivre l'aggravation ou le retour à la santé par l'amplitude du déplacement de l'aiguille. Nous n'entrerons pas dans tous les détails à cet égard. Ajoutons seulement que, par cela même qu'il y a une diminution ou un trouble de la force extériorisée, dans les affections nerveuses ou autres, débilitant le système nerveux, cette force paraît bien être sous la dépendance du système nerveux, et que la constatation des troubles par le sthénomètre offre un grand intérêt pratique dans le traitement des maladies.

L'électricité au Canada (*Bullet. Soc. astron. de France*, avril). — Hélène de Harven a fait un séjour au Canada, pays où l'hiver est très sec et très froid ; dans la prairie, le thermomètre monte à 38° en été, et descend à -42°, en hiver. Les manifestations électriques sont favorisées par cette sécheresse hivernale. Les faits très intéressants qu'à racontés la narratrice se sont passés à Winnipeg, où elle avait des parents. Laissons-lui la parole : « J'arrive à l'hôtel Clarendon où mes amis m'attendent ; je me trouve en une vaste pièce munie de grandes doubles fenêtres sans rideaux ; mon pied enfonce dans le moelleux tapis... Je reçois un accueil chaleureux ; mon cousin s'avance avec empressement, la main tendue ; j'ai ôté mon gant et je ressens, au contact de sa main, une piqûre à la paume et une secousse au coude. Quant à ma cousine, pour manifester sans doute la joie qu'elle éprouve à me voir, exécute un tour de valse autour de la chambre et me tend la joue. « Embrasse-moi donc ! » insiste t elle ; naïvement, je lui donne le baiser réclamé ; le même élancement aigu me traverse les lèvres et me fait sursauter...

« Les espiègles se rient de ma stupeur et de mon ignorance... Fort experts, ils connaissent, comme tous les habitants du pays, la puissance des effluves électriques : ils savent que partout autour de soi, aux moindres frôlements des corps, on sent, on voit, on entend l'électricité ambiante sous forme d'éclairs en miniature. Qu'elle soit provoquée volontairement ou non, la loi physique opère avec sa précision infaillible.

« Je fus bientôt initiée au jeu, et voici l'expérience que j'essayai, séance tenante : On me fit marcher d'un pas glissant et rapide en évitant d'effleurer, même du bord de ma robe, aucun meuble ou aucun objet, afin de garder en moi-même le fluide accumulé ; ceci m'expliqua le sens de la valse de tout à l'heure. On ouvrit un bec de gaz ; je touchai l'orifice du bout de l'index ; instantanément, avec un petit bruit sec, l'étincelle bleue jaillit, le gaz s'enflamma et... la lumière fut ! J'avais allumé le gaz avec mon doigt !

«... Les crépitements et les phosphorescences du poil et de la fourrure, le hérissement de la chevelure au contact d'un peigne d'écaille, ou sous l'empire de la colère ou de la peur, sont connus..., et tout le monde sait que le froid sec augmente en impressions par l'absorption terrestre de toute l'électricité dont la chaleur s'empare en été, pour se décharger dans les nues, sous forme d'orages. Ce n'est pas en plein air, ni sous la tente, ni dans une cabane ou un log house que les commotions se produisent. Les cloisons d'étoffe ou de bois offrent probablement un entourage défavorable, tandis que les isolants et le frottement des semelles au tapis, s'imposent, si l'on veut être chargé comme une torpille. Une chambre, aux murs de briques avec de grandes baies vitrées, de gros tapis de laine et un certain cube d'air semblent réunir les meilleurs conditions ». Le lendemain d'une tempête, ou par le temps humide, ou chargé de neige, prête à tomber, il

n'y a pas d'expérience possible. La neige, une fois tombée, forme un tapis blanc d'une sécheresse absolue. Quand l'atmosphère a repris sa transparence, les phénomènes électriques acquièrent, vers midi et vers six heures du soir, leur maximum de puissance. « Si à ces moments-là, on heurte un métal (surtout un ornement de cuivre) ou si l'on arrive au contact avec l'eau froide ou... avec une main amie... la secousse est assez violente pour être douloureuse.

« Les tempéraments vigoureux, dont la circulation est active et le système nerveux aiguisé, sont naturellement impressionnés les premiers. Les personnes débiles et les vieillards se trouvent beaucoup moins imprégnés de fluide. Il y aurait là, pour le physiologiste, d'intéressantes observations à faire et peut-être, qui sait, des cures à obtenir en ces régions hyperborées. Les forces vitales y prennent une recrudescence d'énergie remarquable. La voix devient plus sonore, les battements du cœur s'accélèrent, le sommeil se fait fugitif et léger, on ne ressent pas la fatigue, on se hâte, on court, on vole...! Aussi ne voit on guère de gens obèses ou lymphatiques en ces parages, mais de grands hommes sveltes, nerveusement découplés... Les étrangers, particulièrement ceux des pays latins, s'acclimatent fort bien au Canada, témoins les Franco-Canadiens, superbes de force et d'endurance.

« Ferai-je allusion aux aurores boréales? Un tel état atmosphérique est fait pour les provoquer et, en effet, à certaines époques, je les voyais chaque soir briller dans les hauteurs. La lueur vient tout à coup. Elle s'élance au zénith, elle serpente, elle reflète, en quelques secondes, vingt formes et vingt nuances... »

Dans le cours de son récit, Mme Hélène de Harven a bien soin de faire remarquer que les phénomènes relatés ci-dessus n'ont rien d'occulte. Sans doute! la foudre peut bien allumer un bec de gaz; le doigt d'une dame électrisé l'allumera, conformément à la même loi. Cela n'empêche pas qu'il existe des phénomènes occultes, et qu'ils obéissent à des lois aussi inflexibles que ceux enregistrés dans les livres de physique.

Fait de télépathie ou de spiritisme au moment d'un décès (*Rec. d'étud. psych.*, janv. 1904). — La *Stampa* de Turin reçoit d'Aoste, à la date du 13 janvier : « Depuis quelque temps, M. Vincent Obert, de Saint-Vincent, commettait des extravagances, qui ne laissaient aucun doute sur le dérangement de son esprit. Ses connaissances attribuaient ce malheur aux pertes d'argent qui l'avaient dernièrement presque ruiné.

« Il y a quelques jours, M. Obert disparut de son habitation, située dans le village de Klapeja. On le chercha en vain partout.

« La nuit dernière, entre minuit et une heure, sa fille Françoise, âgée de 20 ans, qui se flattait toujours de voir rentrer son père, sentit que le lit sur lequel elle reposait, s'ébranlait légèrement, comme s'il avait été secoué aux quatre coins par des mains délicates. Françoise pensa à un tremblement de terre, et elle était en train d'y réfléchir avec terreur, lorsqu'elle entendit dans la chambre même, vers la porte d'entrée, une voix qui lui parut être celle de son père, et qui l'appelait en patois : *Cégé, Cégé, Cégé!* (Françoise). Perplexe, entre la crainte et l'espoir de revoir son père, la jeune fille se souleva sur le lit et demanda ce qu'on voulait d'elle. *Toun pare s'in vat!* (Ton père s'en va!) répond la voix.

« La pauvre fille se leva alors, s'approcha de la porte qui était fermée à clé, l'ouvrit, tendit l'oreille, regarda bien tout autour dans l'obscurité de la nuit, mais elle ne parvint pas à entendre le moindre bruit, ni à voir une ombre quelconque.

« Elle rentre alors épouvantée ; elle appelle sa tante, couchée dans une chambre à côté, en la questionnant pour savoir si elle n'avait rien entendu. La tante déclare qu'il lui semblait bien avoir entendu, comme dans un rêve, une voix connue, mais qu'elle n'en avait fait aucun cas.

« Les deux femmes se trouvèrent envahies par le pressentiment indéfinissable d'un malheur. Elles s'agenouillèrent et commencèrent à dire le chapelet, avec ferveur. Après une heure de prière, n'entendant plus la voix, elles se recouchèrent, en murmurant encore un *De Profundis*.

« Le matin du jour même, un voisin accourut, hors d'haleine et épouvanté, pour annoncer aux femmes la triste découverte qu'il avait faite, aux pieds d'un rocher, du cadavre de M. Obert. Elles se rendirent aussitôt à l'endroit indiqué et elles constatèrent que le pauvre homme s'était étranglé avec un stoïcisme extraordinaire.

« L'autopsie établit que la mort devait dater à peu près de l'heure à laquelle la fille du suicidé avait entendu la lugubre annonce du départ de son père. »

Apparition vue par quatre personnes (*Progr-Tinker*, 3 oct., d'après *The two Worlds*). — Voici le récit de M. X. : « J'étais un enfant de 6 ans et j'habitais un petit village du Leicestershire. En automne 1881, notre pasteur, alors très âgé, était malade : notre famille était dans

des rapports particuliers avec lui, puisque ma mère tenait l'orgue et que mon père était bedeau; nous nous intéressions vivement à sa santé. Un soir, ma sœur aînée, moi et un petit frère, nous fûmes confiés, pour une promenade, à une servante et à une apprentie. Nous étions allés plus loin que nous le voulions, et au retour, comme il commençait à faire sombre, nous résolûmes, pour rentrer plus vite, de traverser le cimetière. Quand nous fûmes à une cinquantaine de mètres de la porte, je vis se former sur le dehors de celle-ci, une tache blanche. Je la vis grandir et prendre peu à peu la forme d'un carré de papier blanc. On s'arrêta, et je vis grandir la tache, et affecter la forme d'une colonne blanche, d'environ 8 à 10 pieds de haut, puis prendre la forme de notre pasteur, revêtu de son surplis, de sa toque, et de son étole, tel que nous avions l'habitude de le voir, le surplis ayant une forme aujourd'hui démodée. Quoiqu'encore enfant, je méditai beaucoup sur cette apparition, mais n'osai rien dire, parce que déjà mes parents me traitaient de nature imaginative, et si je leur en avais parlé, ils auraient dit que je l'avais rêvé. A l'heure même où ce phénomène se produisait, le pasteur mourait.

« Il se passa des années, jusqu'en 1899, avant que je me retrouvasse en contact avec la même bonne et la même apprentie, et la conversation tomba sur les revenants. Je racontai mon aventure et fus surpris de les voir se regarder. Je leur dis: « L'avez-vous vu aussi ? » Elles répondirent: « Oui, mais nous étions si effrayées que nous n'avions pas osé en parler. » Depuis... j'eus l'occasion de voir ma sœur aînée... ; elle l'avait vu également, et me rappela même des détails, que j'avais oubliés, sur la manière dont nous rentrâmes à la maison, etc.

Abraham James, un sourcier extraordinaire (*Light*, 9 janv.). — On connaît le rapide développement de la ville de Chicago, mais on sait moins, peut-être, que pendant assez longtemps, de l'eau pure de source manqua aux habitants de cette ville. C'était dans les années soixante ; les géologues niaient qu'on pût trouver de l'eau dans les terrains où est bâti Chicago : Un comité des eaux fut nommé pour remédier à cette situation. Or, à cette époque, vivait à Chicago, un M. Abr. James, fils de quaker, clairvoyant et médium qui disait, souvent, voir de l'eau et du pétrole en abondance dans un terrain voisin de la ville. Longtemps, on n'accorda aucune attention aux dires de cette homme, jusqu'à ce que deux personnes, MM. Whitehead et Scott, se trouvant pour affaires à Chicago, entendirent parler de lui, allèrent le trouver, et se firent conduire sur le terrain en question. Abr. James indiqua même la source de l'eau à trouver, qui se trouvait à 2000 milles de là, dans les Montagnes Rocheuses. On négocia, on acheta le terrain (févr. 1864) et dès novembre de la même année, on trouva à 711 pieds de profondeur, une vaste nappe d'eau; il en jaillit 600.000 gallons par 24 heures. A la profondeur de 639 pieds, il y eut une commotion par des gaz qui s'échappèrent et l'on obtint de l'eau s'arrêtant à un niveau variable dans le puits et pleine d'impuretés ; à 711 pieds, l'eau se montra claire comme du cristal.

Abr. James n'avait reçu aucune éducation ni littéraire, ni scientifique. Mais à l'état de trance, il faisait de remarquables conférences sur la géologie, la chimie, la médecine, l'astronomie, etc., et il parlait français, italien, espagnol, allemand et la langue indienne, bien que ne sachant que l'anglais. Sans avoir jamais appris à dessiner, il faisait des dessins de géologie, de stratifications, des diagrammes, des plans. Il fit ainsi le plan de la source d'eau depuis son origine jusqu'à l'émergence ; il lui fallut six grandes feuilles de papier pour achever ce plan. Il dessinait aussi bien dans l'obscurité qu'en pleine lumière.

Phénomènes remarquables, par Mme Marguerite E. (*Psych. Studien*, février). — Mme E. se défend d'être sujette à des hallucinations. Etant un peu craintive, elle fit coucher deux fois sa servante dans sa chambre. La première fois, Mme E. reconnut à sa respiration régulière que sa domestique était endormie, mais elle avait elle-même, beaucoup de peine à s'endormir. Il entrait un peu de lumière dans la chambre par une porte entrebaillée, communiquant avec la salle à manger, et Mme E. pouvait entrevoir le lit de la domestique couchée par terre. Soudain, elle vit s'élever du lit de celle-ci une boule faiblement lumineuse, des dimensions d'une grosse bulle de savon et aussi tremblottante qu'une bulle de ce genre; cette boule flottait à environ 2 pieds du parquet et elle se rapprocha du lit de Mme E., en se mouvant péniblement. Mme E. se dit: « Ce doit être une boule magnétique ». Quand la boule fut plus rapprochée, elle constata que, de part et d'autre, il en sortait des flammes qui avaient assez l'aspect de petites ailes de pigeon. Mme E. pensa que l'« oiseau magnétique » sortirait par la fenêtre, mais tout à coup, elle sentit quelque chose qui s'appuyait sur sa chevelure, et eut la sensation que la boule pénétrait dans son crâne ; elle sentit alors, comme si de toutes petites mains d'enfant caressaient son

cerveau, puis la boule traversa le cou et pénétra dans la poitrine, se divisa ensuite en deux pour gagner ainsi les pieds, produisant dans tout le corps un très grand bien-être. Mme E. se dit alors : « Je vais m'endormir » et elle perdit connaissance pour se réveiller le lendemain bien à l'aise.

Huit jours après, la bonne couchant encore dans sa chambre, Mme E. vit de nouveau la boule se former et accomplir son trajet ; et cette fois, après s'être reposée un instant sur la tête, la boule descendit pour pénétrer directement dans le creux épigastrique et alors Mme E. sentit son cœur travaillé de telle sorte qu'elle se demanda si elle n'avait pas une maladie du cœur. Mais elle s'endormit aussitôt, et se réveilla le lendemain en pleine santé.

Mme E, fait remarquer que le Saint-Esprit est représenté sous cette forme, descendant du ciel, lors du baptême de Jésus. La boule ailée est d'ailleurs un symbole sacré et chez les Egyptiens était celui de l'immortalité, de l'âme immortelle.

Quelques semaines après, la domestique ne couchant pas dans sa chambre, Mme E., très concentrée dans une prière, vit soudain un fluide lumineux descendre du plafond en formant un jet légèrement arqué, comme un liquide qui s'écoulerait du goulot mince d'une cruche. Mais il n'y avait ni main, ni cruche visibles. Le fluide tombait avec un bruit léger, mais bien perceptible, sur la poitrine de la Mme E., rebondissant sous les plis de son vêtement de nuit en petites bulles, puis retombant et traversant le vêtement pénétrait dans le creux épigastrique, en provoquant une sensation indescriptible de bonheur et de paix. Elle s'endormit et se réveilla le lendemain dans les meilleures dispositions.

Il n'est pas exclu qu'il s'est agi ici de simples hallucinations, réveil d'images emmagasinées dans le subconscient. Il est possible aussi que la boule et le jet fluidique aient été de nature magnétique, — magnétisme d'incarnés ou de désincarnés.

La voyante d'Orthez. Un sommeil de 65 heures. Révélations sensationnelles. (La *France de Bordeaux* du 14 août). — Une jeune fille, Rose Boryet, âgée de dix-neuf ans, demeurant à Orthez-la Chaussée, sur la limite des communes de Bonnat et de Sallespisse, venait depuis quelque temps en journée, tous les mardis, jour de marché à Orthez, pour servir au café Boy, sur le foirail neuf.

Mardi soir, à 10 heures, après de légères convulsions nerveuses, Rose Boryet s'est endormie pour ne se réveiller que vendredi à 3 heures, dans les circonstances qu'on va voir...

Le cas de Rose Boryet n'est pas celui d'une ordinaire cataleptique ou léthargique. Elle parle en dormant, et elle répond à certaines questions avec une vérité saisissante sur des faits qui ne lui sont pas familiers.

Au début du sommeil de la jeune fille, le médecin ordinaire de la maison fut appelé ; il essaya vainement de la réveiller. Le lendemain, le docteur fit mander un de ses confrères, lequel ne fut pas plus heureux, mais tous deux constatèrent sur la malade des phénomènes des plus extraordinaires, sans précédents, pour ainsi dire.

Parfois, la malade prétend parler sous l'inspiration et par ordre de Dieu. Elle s'est livrée à des révélations sensationnelles sur l'affaire du meunier de Rountu, que nos lecteurs n'ont pas oubliée. Ce meunier fut trouvé noyé dans une mare et il fut conclu à une mort naturelle. La famille et un nombreux public prétendent toujours, sans l'avoir, le moins du monde, pu prouver, qu'il y a eu crime. On voit d'ici l'émotion produite sur de faibles cerveaux par de prétendues révélations divines. Une fille qui n'a jamais été malade, frappée à point d'une souffrance inexplicable pour révéler, à la justice, les noms de trois assassins. Car ils ne sont pas moins de trois, maintenant.

Inutile de dire que la justice s'est bien gardée de prendre au sérieux ces révélations pour échafauder une instruction nouvelle sur de telles déclarations.

Il a été cependant, dans l'intérêt de la malade, tenté une expérience. Pendant son sommeil, elle a déclaré qu'elle se réveillerait si le seul des trois individus désignés qui est resté dans le pays, était interrogé par la justice. Elle désignait en même temps l'endroit où se trouvaient les autres.

Et en effet, à l'heure où, par un chemin détourné, l'individu, officieusement convoqué, se rendait au palais, Rose Boryet, mue par une force invincible, s'y est transportée, accompagnée des personnes qui la veillaient depuis trois jours. Et la foule, curieuse, est accourue après elle aux abords de ces murs, derrière lesquels il se passait quelque chose. Il se passait surtout ceci, c'est que Rose Boryet était désormais soustraite à cette fatigue énorme que son pauvre esprit a dû éprouver lorsque les curieux, en si grand nombre, défilaient dans la chambre où elle dormait et lui posaient des questions. Les réponses si précises que, au dire des médecins, elle y a faites, déconcertent la science, mais naturellement, de même que l'autorité ju-

diciaire, ils font toutes réserves en ce qui concerne les révélations sur la mort du meunier de Rountu.

L'autorité a fait transporter Rose Boryet à l'hôpital, où un repos bien nécessaire va, très probablement, rétablir l'ordre dans les fonctions cérébrales si troublées de cette pauvre fille, et aussi rétablir son état physique, délabré par un jeûne absolu de soixante-cinq heures.

Le véritable bacille de la phtisie, d'après **Von Schrœn.** — Il s'agit là, d'une découverte de l'illustre anatomo-pathologiste de Naples, déjà si connu par ses remarquables travaux sur la vie des cristaux. D'après Von Schrœn, le bacille qui produit la phtisie est différent de celui de la tuberculose; l'expérience clinique a, d'ailleurs, prouvé depuis longtemps qu'on peut être tuberculeux pendant une longue suite d'années sans pour cela devenir phtisique, et que, réciproquement, une courte période de tuberculose est parfois suivie d'une phtisie galopante. C'est le complet renversement des idées de Koch qui proclamait l'unité de la tuberculose et de la phtisie, au grand détriment des malades auxquels il injectait son sérum délétère. Pour Schrœn, le bacille tuberculeux n'est qu'un anneau dans la chaine évolutive d'une plante polymorphe, dont il a pu étudier trois cycles distincts, et il pense qu'il peut présenter une phase de vie en dehors du corps de l'homme et des animaux. Le bacille de la tuberculose, dit-il, avec ses produits de sécrétion, est une cause de néoplasies, d'inflammation aiguë et chronique, d'atrophie, de nécrose, d'intoxication, etc., mais ce n'est pas lui qui constitue le plus grand danger. Il peut traverser le poumon sans produire de la tuberculose, ou s'il la produit, celle-ci guérit assez souvent si son bacille ne s'y trouve pas associé avec celui de la phtisie, qui, seul, produit les grandes destructions pulmonaires. Le premier précède ordinairement le second et lui prépare le terrain, et ils vivent, sans doute, en symbiose ou en métabiose. Cela n'empêche qu'il s'agit là de deux processus pathologiques différents. Schrœn ne peut cependant affirmer qu'il existe une phtisie pulmonaire primitive et pure, sans être précédée ou accompagnée de tuberculose. Avec un poumon atteint de tuberculose et de phtisie, on obtient simultanément des cultures pures de bacille tuberculeux et des cultures mixtes de ce bacille et du bacille phtisiogène. Schrœn attire encore l'attention sur la grande résistance et la facile transmission héréditaire des germes tuberculeux.

Voilà, certes, une grande surprise pour les microbiologistes ; d'autres encore leur sont réservées et qui ne seront peut-être pas de nature à les réjouir.

La médiumité musicale de Mlle Nydia. (*Psychische Studien*, août). — D'après les journaux de Londres, Mlle Nydia fait, en ce moment, grande sensation par sa remarquable performance musicale à l'état d'hypnose. Voici la relation d'une des soirées données par elle, à l'hôtel Cecil. Deux médecins l'examinèrent à l'état d'hypnose et la déclarèrent entièrement insensible au monde extérieur; on lui appliqua, en outre, sur les yeux, une série de bandeaux alternativement noirs et blancs, puis elle se plaça devant un grand piano à queue. L'hypnotiseur, M. Moss, déclara alors qu'elle jouerait tout morceau de musique qu'on lui présenterait, quelqu'en fût la difficulté ; il ajouta que le mieux serait de lui présenter quelque morceau nouveau. L'un des assistants tendit la partition d'un nouvel opéra : on la plaça sur le pupitre, l'hypnotiseur regarda son sujet et aussitôt, ce dernier se mit à jouer fort délicatement le morceau ouvert devant elle. Un autre Monsieur, arrivé récemment de la Nouvelle-Zélande, présenta un autre morceau qui n'avait pas encore été joué en Angleterre. Mlle Nydia le joua aux applaudissements de tous. Elle joua, avec la même dextérité, un morceau composé, le matin même, par E. German. Elle joua ensuite, sur le désir du public, un menuet de Paderewski, qu'elle ne connaissait pas. Enfin, une dame écrivit le titre d'un morceau sur un papier qu'elle glissa dans une enveloppe qui fut fermée. On appliqua cette enveloppe sur le front de Mlle Nydia. Silence prolongé. L'hypnotiseur s'approcha davantage de la médium pour l'influencer. Aussitôt elle se mit à jouer, avec beaucoup de sentiment, la sonate du « Clair de lune », de Beethoven. Quelques passes très rapides de l'hypnotiseur la réveillèrent ensuite.

Mazzini èt le spiritisme, par Falcomer (d'après la traduction de M. L. Gardy dans le *Messager* du 1er juillet). — L'Université populaire de Venise, a commémoré l'anniversaire de Joseph Mazzini, et le professeur Bordiga a prononcé à cette occasion un discours dans lequel il a rendu pleine justice, a cet éminent homme politique et apôtre. Mais le sujet mérite encore d'être examiné à la lumière du spiritualisme moderne, car Mazzini se montre comme spirite, dans le sens le plus élevé, dans des écrits tels que les *Devoirs de l'homme*, le *Conseil de Dieu*, et la *Réponse à l'encyclique de Pie IX*. Ses principes philosophiques le portaient à affirmer la

préexistence du moi, la succession des existences individuelles, la solidarité humaine, l'inspiration divine, les rapports de la science et de la religion, l'amour universel, etc.

Ainsi, M... affirme que c'est à Dieu qu'est due l'existence de l'homme; que la terre est un lieu destiné au développement humain, et devant conduire à un état d'existence supérieure ; que notre vie est sacrée dans le cycle terrestre, aussi bien que dans ceux qui lui succèdent.... ; que le progrès individuel se poursuit d'existence en existence, et proportionnellement aux efforts de chacun. Ses écrits impliquent la réincarnation de l'âme, bien qu'il ne l'ait pas toujours énoncé d'une manière formelle. Cependant, dans son opuscule *Dal Concilio a Dio*, il dit, en apostrophant les évêques : « Nous croyons en une série indéfinie de réincarnation de l'âme, de vie en vie, de monde en monde, dont chacune constitue un progrès sur celle qui l'a précédée ; nous pouvons recommencer le stage déjà parcouru, lorsque nous n'avons pas mérité de passer à un degré supérieur ; mais nous ne pouvons ni rétrograder, ni périr spirituellement. » C'est l'antithèse de la métamorphose, et une extension logique du transformisme de Lamarck et de Darwin.

Cependant, M... n'aimait pas les manifestations physiques des séances spirites; elles répugnaient à son idéalisme. Cependant le fond de sa foi était spirite, comme chez J. Garibaldi. C'est ce qui résulte d'un de ses écrits, où il est dit : « Le progrès indéfini, tel que le conçoit la conscience et le proclame la tradition, ne pouvant se réaliser entièrement pendant la courte existence de l'individu, nous croyons qu'il se réalisera ailleurs ; et nous croyons aussi à la persistance de la vie manifestée en chacun de nous, et dont l'existence terrestre n'est qu'une phase. » Il croit que, dans l'individu, chaque disposition à la recherche de la vérité, chaque aspiration à l'idéal et au bien, sont des promesses de progrès ultérieur ce que, sont les germes destinés à se développer dans la série des existences qui constitue la vie. Il termine en disant que « l'individu récupérera la conscience et la mémoire de ses existences passées, en raison des progrès moraux qu'il aura faits. »

M... affirmait que la vie d'un individu avait son utilité pour les uns sur la terre, et ailleurs pour d'autres. Ainsi admet-il la solidarité universelle des hommes dans le monde physique et ultraphysique. Il croit fermement aux affections pures, vertueuses et durables, promesses de communion dans l'avenir et lien invisible, mais fécond, entre les trépassés et les vivants. C'est admettre les manifestations de l'au-delà, et plus spécialement la télépathie.

Les idées de M... rappellent singulièrement celles de Pierre Leroux, à l'égard duquel il n'a pas mis tout à fait en pratique, lors de leur commun exil à Londres, les principes de solidarité qu'il prêchait.

Médiumité extraordinaire d'une enfant de douze ans. (*Le Messager*, 1er juillet). — La *Revue russe* raconte qu'une vive émotion s'est emparée des habitants de Vladicaucase. La cause en est l'extraordinaire manifestation d'une puissance physique, jusqu'à présent inobservée, et dont est douée une enfant de douze ans, nommée Liouba, fille d'un ouvrier :

« Depuis quelque temps, une propriété étrange s'est révélée spontanément chez la jeune fille, écrit la *Revue russe ;* tous les objets dont elle s'approche se mettent en mouvement. Il suffit, par exemple, que la jeune fille en soit à courte distance, pour que toute la vaisselle d'un buffet se mette en branle ; que du linge étendu sur des cordes se soulève et tombe par terre ; qu'une bouteille, posée sur une table, s'élève en l'air et retombe avec fracas; que des pierres éparses sur le sol se mettent à sauter, etc.

« L'état général de la jeune fille ne présente rien d'anormal. Elle est bien portante, et ne présente aucun trouble nerveux. La force mystérieuse dont elle douée la fait rire ; elle est d'une parfaite sérénité d'esprit, et ne se rend évidemment pas compte de ce qui peut bien être la cause d'un phénomène si particulier. On s'est intéressé à la petite Liouba, et on projette de l'envoyer à Saint-Pétersbourg, pour que les savants puissent l'étudier.

« On ne sait si ces projets aboutiront. En attendant, la position de l'enfant prodige est loin d'être enviable.

« Ses parents sont des gens extrêmement pauvres. Ils l'ont placée maintes fois comme domestique, mais ses patrons la renvoient en raison de sa puissance occulte, qui leur inspire une terreur insurmontable. Il s'est trouvé, cela va sans dire, beaucoup de gens qui voient, dans cette étrange puissance, une machination diabolique.

« On s'est même adressé aux médecins qui, jusqu'à présent, n'ont pu trouver aucun moyen de la guérir. Les professeurs du lycée de Vladicaucase se sont beaucoup intéressés à la jeune fille. Ils l'ont observée pour trouver la clef de l'énigme, mais ne sont pas parvenus à se mettre d'accord. On parle d'électricité négative et, naturellement, de propriétés radio-actives. En somme, on émet vingt hypothèses, aussi ingénieuses que contradictoires. »

Psychologie de Jeanne d'Arc, par J. Dumaz (*Annal. méd.-psychol.*, mai-juin). — Rien de ce qui touche l'héroïque Jeanne ne peut nous laisser indifférent. M. Dumaz pense démontrer, en s'appuyant sur le progrès de la psychologie moderne, qu'il n'y a rien de merveilleux dans son cas. Seulement, loin de voir, comme la plupart des neuropathologistes, un signe de dégénérescence ou d'infériorité mentale dans les visions de Jeanne, il lui rend cette justice d'attribuer ses hallucinations à sa supériorité psychique. « Le génie est une obsession, dit l'auteur, et la supériorité de l'intelligence consiste à réaliser l'image visuelle et motrice de cette idée fixe ». Idée fixe, hallucinations, voilà en quoi consistent les visions de Jeanne, selon les psychologues du jour. M. D... voit en elle deux *moi*, l'un conscient, la fillette illettrée qui s'autosuggestionnait par la prière et par ses méditations mystiques, l'autre inconsciente, l'obsession guerrière, les apparitions de saint Michel, de sainte Catherine, etc., les voix entendues. C'est parce qu'elle était douée d'une intelligence remarquable, pense-t-il, que cette paysanne de 13 ans a pu deviner la cause véritable de la détresse du royaume et a trouvé en elle l'énergie nécessaire pour relever les courages abattus, partir en guerre et exécuter jusqu'au bout le plan qu'elle s'était tracé. — Certes, Jeanne était douée d'une intelligence supérieure et d'un cœur embrasé d'amour pour ses compatriotes d'abord, pour toute l'humanité ensuite; mais, s'il n'y avait eu aucune réalité dans les visions et les voix, il est douteux qu'elle eût eu le courage de s'arracher à son foyer pour mener des hommes à la guerre. Nous croyons en outre que dans le génie, il y a autre chose qu'une obsession ; il y a l'inspiration d'en haut, qui en est au moins l'équivalent, bien que les intéressés ne s'en rendent pas toujours compte. Dans la théorie spirite, les choses s'expliquent soit par la réincarnation, soit par l'aptitude du cerveau à recevoir l'inspiration de désincarnés supérieurs.

Spiritisme et folie, par les D[rs] Marie et Viollet (*Journ. de psychol.*, juill.-août). — Cet article, écrit avec une grande modération, mérite d'être lu par les spirites, non que ses conclusions soient à adopter sans réserves. Le remarquable livre de M. Maxwell en fait les frais pour une grande partie. En somme, d'après les auteurs, il n'existe pas de folie spirite distincte, mais le spiritisme peut communiquer une allure mystique spéciale aux psychoses en général ; les pratiques exagérées du spiritisme peuvent déterminer la folie chez les sujets prédisposés. Le médium ordinaire, d'après les auteurs, a des éclipses momentanées et volontaires, tandis que le médium *aliéné* ne se ressaisit pas après la séance de médiumité ; l'automatisme psychique et l'hallucination sont momentanés chez le premier, avec lucidité habituelle, et peuvent chez les fous ou simplement les dégénérés, exister ou ne pas exister, comme phénomène accessoire.

Il existe des médiums ni dégénérés, ni hystériques, des médiums ne présentant aucune tare, qui n'ont aucune éclipse dans le sens donné plus haut, et qui présentent cependant des phénomènes provoqués par ces tiers-agents, les esprits tant aborrhés, dont les psychologues n'osent parler de crainte du ridicule. Par exemple, toute vision est-elle une hallucination ou une image forgée par le subconscient ? Nous sommes convaincu du contraire, étant donné le grand nombre de visions prophétiques, de la plus parfaite authenticité, dont nous avons connaissance.

Malgré tout, les auteurs admettent qu'il existe une science spirite, mais ils conseillent aux personnes douées d'une grande instabilité mentale de ne pas s'y adonner, et en cela ils ont bien raison.

Le remède de la rage. — Dans *Progr. Thinker* du 30 juillet, M. N. A. Church, de Los Angeles (Californie), attire l'attention sur un remède infaillible, dit-il, et en tout cas inoffensif, de la rage. Il rapporte qu'un homme de Chela lui a affirmé qu'un garçon de cette localité, qui avait été mordu par un animal enragé et qui, au bout de peu de temps, présentait les symptômes les plus alarmants, des convulsions avec des efforts pour mordre, ayant été enfermé dans un grenier, roula sur un paquet d'aulx, se mit à les mordre et à les avaler, puis présenta une amélioration imprévue de son état ; ses parents, témoins du fait, lui firent-il alors manger de l'ail, et il guérit. Depuis lors, toutes les personnes de Chela, mordues par un chien enragé, se servirent d'ail et guérirent ; et les animaux mordus, ainsi traités, ne prirent pas la rage. M. Church déplore de ne pouvoir indiquer les doses d'ail utiles.

Le traitement de la rage par l'ail n'est du moins pas un canard américain ; il est anciennement connu et a été simplement redécouvert en Californie. Voici comment s'exprime Raspail à cet égard : « Si la rage se déclare, on plonge le patient dans un bain sédatif ..., on lui entoure le cou de compresses imbibées d'eau sédative, on lui arrose la tête avec cette eau, et dès qu'il ouvre la bouche pour mordre, on lui jette entre les dents des boulettes d'une pâtée faite avec : *Ail*, 2

gousses ; oignon, 1 tête ; camphre, 2 grammes ; aloès, 25 centigrammes ; assa fœtida, 1 gramme ; écorce de grenade, 2 grammes ; sel de cuisine, 4 grammes ; le tout pétri avec une quantité suffisante de fécule et d'huile de ricin. Pour plus de détails, nous renvoyons au *Manuel Raspail*. Il n'était pas inutile de faire connaitre ce remède, en présence du fiasco et des dangers des inoculations pastoriennes.

Le dessèchement de la surface de l'Ancien-Monde (*Cosmos*, 20 août). — Diverses revues ont inséré récemment des observations constatant la diminution, et même la disparition des eaux dans certaines parties de l'Ancien Continent. Les plus récentes explorations dans l'Asie centrale ont constaté que les faits, signalés par le prince Kropotkine, sont encore plus généraux qu'on ne le croyait, et que leur marche est relativement rapide. On sait aujourd'hui que cette disparition des eaux n'atteint pas seulement l'Asie, mais aussi une bonne partie de l'Europe, où l'on voit disparaitre sous terre, même en France, des cours d'eau. Le mal, considérable dans sa partie orientale, commence à être sensible dans la partie occidentale. Voici qu'on le signale au cœur de l'Afrique, où le dessèchement se produit avec une rapidité inconnue jusque-là, puisqu'on peut le constater sûrement dans des régions à peine connues hier. Le lac Shirwa, au sud-est du lac Nyassa, découvert par Livingstone en 1859, et qui est indiqué sur les cartes comme une nappe d'eau ovale de 48 kilomètres de longueur sur 15 à 25 de largeur, a complètement disparu, ne laissant que quelques petites mares disséminées ; le lac Ngami, découvert aussi par Livingstone, a de même disparu. Les causes de cette dessiccation graduelle, qui gagne le centre de l'Afrique, ne sont pas encore bien déterminées. Nous renvoyons le lecteur à notre article sur « L'évolution périodique des climats... », publié dans la *Lumière* d'août 1904 et à celui sur « L'âge de la terre.. », publié dans le présent numéro. Peut-être y-a-il un lien entre ce phénomène et celui de l'approche d'une période glaciaire, par la diminution graduelle de l'obliquité de l'axe de la terre, qui tend à devenir perpendiculaire à l'écliptique.

L'ombre occupe-t-elle de l'espace ? — Telle est la question que pose l'*Echo du merveilleux* du 15 août, après le *New-York Herald*. Ce dernier journal publie les appréciations qui lui sont envoyées. M. L. Harrisson (15 juillet 1904) relate que, se trouvant dans les contrées polaires, à l'extrême nord de l'Alaska, son ombre projetée par la *lumière de la lune* gela, au cours d'une recrudescence de froid. Il est bien fâcheux que nous n'ayons pas plus de détails sur cette merveilleuse congélation. A la même date, se trouve relatée une autre expérience. Un aquarium de vastes dimensions, dont les bords sont complètement à niveau, est rempli jusqu'à la dernière goutte d'eau qu'il peut contenir. Une première personne est amenée à proximité de l'aquarium, de manière à ce que son ombre se projette à la surface de l'eau. L'eau déborde. Une seconde. une troisième, une quatrième personne sont amenées au même endroit, le dos tourné aux rayons du soleil. Et à chaque adduction d'une nouvelle ombre, l'eau déborde encore. Sur cette première constation, le *New-York Herald* annonce qu'il poursuivra son enquête en invoquant l'autorité de M. Gaile-Labat, astronome à Paris, « qui démontrerait scientifiquement, par la projection de l'ombre de la terre, que l'ombre occupe de l'espace. »

Devons-nous prendre au sérieux la question posée ? Il est, tout d'abord, évident que tout objet qui n'est pas éclairé directement par une source lumineuse, se trouve dans l'espace où les rayons lumineux ne pénètrent pas et qui s'appelle ombre. La question nous parait donc mal posée. Il faudrait dire, nous semble t-il : L'ombre a t-elle du corps ? Cela nous rappelle tout de suite, l'histoire du malheureux Peter Schlemil qui vendit son ombre au diable, lequel l'enroula avec soin et la conserva précieusement, au grand dam du vendeur, qui se trouva exposé, par là, aux aventures les plus étonnantes. Quant à l'expérience de l'aquarium — si ce dernier n'a pas servi à y faire nager des canards américains — en la prenant au sérieux, nous pourrions dire ceci : les rayons lumineux exercent une pression, c'est démontré par les expériences de Lebedev ; la soustraction de ces rayons par un corps interposé rompt l'équilibre liquide de l'aquarium, sans compter que le corps humain émet également des rayons capables, peut-être, de réagir sur la masse liquide ; ainsi, les savants de Nancy ont prouvé que les rayons N exercent une pression. Attendons la suite de l'enquête du *New-York Herald*, dans l'espoir qu'un philosophe y viendra témoigner que l'ombre étant une simple manière d'être, n'est pas un être et, par conséquent, ne peut avoir de corps ; ou, en d'autres termes : que, simple manière d'être, l'ombre est, en particulier, la qualité de non luminosité dont est pourvu un espace donné, qualité qu'on a coutume d'appliquer à toute la substance matérielle contenue dans cet espace.

VARIÉTÉS

AU GRAND POÈTE ATTENDU

O toi qui n'a pas vu le jour encor peut-être,
Et dont nous saluerons plus tard l'œuvre de Maître,
Ta gloire emplira l'Univers.
Tes écrits généreux enchanteront notre âme,
Et tu proclameras le respect de la femme,
Et l'amour de l'humble en tes vers.

Tu seras aussi grand sans doute que Voltaire
Et que Victor Hugo; tu hâteras sur terre
L'heure de la Fraternité.
Et les peuples rendront hommage à ton génie.
Tu rêveras l'Europe à tout jamais unie,
Et régneras par la Bonté.

Oh! quand entendrons-nous enfin ta voix sublime
Défendre l'innocence et châtier le crime
En termes nobles et puissants?
Ce siècle de progrès t'attend, ô chantre illustre:
Il portera ton nom, et ne devra son lustre
Qu'à tes magnifiques accents.

FRANCIS GUILLER.
(*La Revue Stéphanoise*).

RÊVERIE

Sur le riant côteau qui domine la Dronne,
Où, par les soirs d'été, je m'oublie à rêver,
Il est un joli coin que bien j'affectionne,
Où bien souvent, hélas! je m'assieds pour pleurer.

Dans cette solitude où mon être se plonge,
Où mon âme en tremblant s'élève vers les cieux,
Je ne suis plus sur terre, et, comme dans un songe,
Je me sens transportée au séjour radieux.

Oubliant un instant les peines de la vie,
La fatigue d'esprit, le labeur quotidien;
Je m'élance du cœur vers Celui que je prie
De rester du malheur le fidèle soutien.

Ni le chant de l'oiseau perché sur le grand chêne,
Ni le soupir des flots qui frappent le rocher,
Ni le sifflet aigu de la vapeur lointaine,
Aucun bruit ne saurait m'empêcher de rêver!

N. LASALLE.
(*La Revue Stéphanoise*).

BIBLIOGRAPHIE

Un récent procès spirite. — L'aventure du médium aux fleurs, par J. Maxwell (Bordeaux, 1904, in-8). — Dans cet opuscule, M. Maxwell nous donne un résumé clair et net du procès intenté à Anna Rothe, et nous fait voir que, juridiquement, il a présenté plus d'un défaut. Quant au médium, l'auteur s'est efforcé de le juger impartialement; c'est aux lecteurs, qui liront cet opuscule, de voir s'il y a réussi. Nous nous bornerons à dire qu'un médium peut s'être livré à la fraude consciente ou inconsciente, et avoir cependant présenté maintes fois des phénomènes absolument authentiques; nous en avons vu des exemples. Il est difficile qu'un médium se prodigue avec la régularité qu'exigent, avec une coupable imprudence, les spirites, sans que la fraude ne finisse par se glisser dans ces séances trop multipliées. Et cependant il existe des médiums qui n'ont jamais fraudé, ni volontairement, ni involontairement; nous en connaissons, mais ils ne font pas le phénomène sur commande.

C'est à juste titre que M. Maxwell fait voir l'illogisme de M. Dessoir et des théories préconçues de M. Hæckel, et montre l'inanité de leurs raisonnements, en ce qui concerne les phénomènes spirites et l'immortalité de l'âme. « Les lois d'airain de M. Hæckel, c'est nous mêmes qui les fabriquons et qui les modifions, dès que les faits les démolissent, ce qui leur arrive inéluctablement. » Le Dr Henneberg, qui a traité de la question sans savoir ce qu'est le médiumisme, n'a pas moins péché contre la logique.

Le peu que nous venons de dire, suffit pour faire juger de l'intérêt de l'opuscule de M. Maxwell.

Appel à tous les Éducateurs et à tous les Philanthropes.— Adressé par M. Kurnig.

Le *Centre consultant pédagogique* international sera composé de délégations : deux, trois pédagogues de chaque État; le gouvernement et le corps enseignant les délégueront de commun accord, et le centre se vouera à l'étude la plus approfondie de tous les sujets pédagogiques et publiera les procès-verbaux imprimés de ses discussions, — *toujours cependant dans l'esprit de rapprochement international pacifique, dans l'esprit de concorde.*

Les adhésions doivent-être adressées à l'imprimerie Schell, M. V. Kraemer, à Heilbronn (Neckar), Wurtemberg. Il n'y a pas de frais. « Il nous faut, dit M. Kurnig, un nombre immense d'adhésions et de partout ».

C'est un effort en vue de la « guerre à la guerre », du « rapprochement pacifique par la voie de la pédagogie », que nous souhaitons ardemment de voir cet appel couronné de succès.

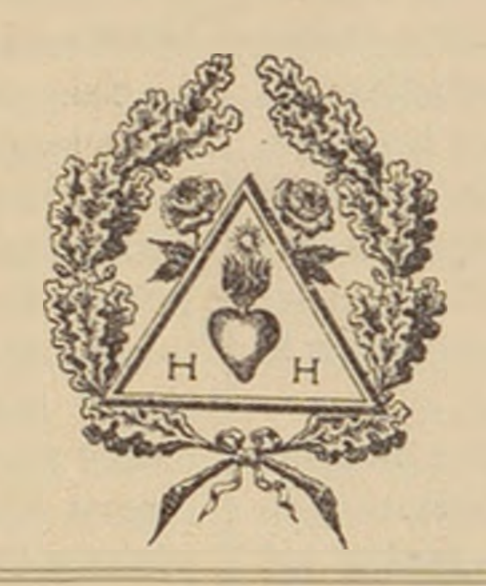
Dr LUX.

AVIS. — La correspondance est adressée à Paris, rue Poussin, et parvient toujours fidèlement à la directrice, actuellement en villégiature à Saint-Denis-d'Oléron (Charente-Inférieure).

Le Gérant: MARTELET.

TROYES. IMP. MARTELET, RUE THIERS, 101

LA LUMIÈRE



N° 283. — OCTOBRE 1904. — SOMMAIRE. — Gœthe psychologue, psychiatre et mystique (Dr Lux). — Faits biologiques et cliniques. Cas de personnalité multiple (Dr Wilson). — *Revue Universelle* (Dr Lux). Un sommeil de dix-sept ans. — La médiumité de Mademoiselle Hélène Smith. — Contagion nerveuse. Epidémie de tremblement à l'école des filles de Bâle. — L'odorat chez les aveugles. — Un éclair qui dessine l'image du Christ. — La mère de Gœthe et les sorts bibliques. — Rêve prémonitoire du sculpteur Brisson. — Découverte d'une statue d'Osiris. L'électricité connue des Egyptiens. — Propriétés et action remarquables de l'air liquide. — Un nuage magnétique. — *Nécrologie :* Madame Marina Leymarie.

GŒTHE

Psychologue, Psychiatre et Mystique

Le génie de Gœthe a été si universel qu'il serait difficile de trouver une branche du savoir humain à laquelle il n'ait touché avec plus ou moins de succès. Observateur sagace et puissant, il prenait en quelque sorte possession de tout ce qu'il voyait, lisait et entendait, faisait subir à tout une élaboration géniale et finalement l'utilisait dans ses œuvres. Si l'on y ajoute la profonde intuition dont il était doué, cette espèce de seconde vue qui a fait donner, par les latins, à tout poète réellement inspiré, le nom de « *vates* » (devin), et qui convenait si bien à Gœthe, on conçoit que ses nombreuses productions portent presque toute la marque d'un génie supérieur et qu'il ait même pu faire de remarquables découvertes en histoire naturelle telles, par exemple, que sa théorie, aujourd'hui universellement admise, de la métamorphose des plantes, la découverte de l'os intermaxillaire ou incisif, etc.

Il est peu d'hommes sur lesquels on ait écrit autant que sur Gœthe; toute une littérature a pris naissance en Allemagne et ailleurs pour juger l'œuvre et l'homme. Nous ne voulons envisager, ici, Gœthe que sous un aspect très spécial, celui de la psychologie, de la psychiatrie, et surtout du mysticisme et de l'occultisme. C'est à ce dernier point de vue qu'il a été le plus discuté. Nous utiliserons surtout, pour ce petit travail, le livre de Mœbius (*Ueber das Pathologische bei Gœ he*, Leipzig, 1898, in 8°), celui de Max Seiling (*Gœthe und der Okkultismus*, Leipzig, in 8°), ainsi que les articles du même auteur sur Gœthe dans *Psychische Studien* (1903 4), enfin un article du Dr L. Hahn (*La psycho-pathologie de Gœthe*, dans la *Chronique médicale* du Dr Cabanès, 15 mai et 1er juin 1904), article que nous mettrons largement à contribution.

Johann-Wolfgang Gœthe est né le 28 août 1749, à Francfort-sur le Mein. Il avait hérité de la forte volonté de son père et de la vive intelligence de sa mère, qui était une Textor et ressemblait fort à son père, homme à principes rigides et sévères. Gœthe tenait beaucoup de ce grand-père, qui était un grand sensitif et visionnaire. Il prétendait, en outre, possède de naissance une tendance à l'hypocondrie ou plutôt à une irritabilité nerveuse que le surmenage intellectuel et quelques excès bachiques et de jeunesse développèrent.

Malgré sa tendance à l'hypocondrie, Gœthe, quand il n'était pas trop souffrant, conservait sa bonne humeur. Celle-ci revint à Francfort, après l'ouverture d'un abcès du cou qui le faisait souffrir et l'inquiétait. Il était extrêmement impres-

sionnable; ainsi les jours sombres de l'hiver l'attristaient profondément, le déprimaient moralement. Une grande partie de ses maladies, dit Max Seiling, avaient leur origine dans les émotions psychiques vives; il avoua lui-même à Schiller qu'il ne pouvait saisir une situation tragique sans y prendre un véritable intérêt morbide. Très sensitif, il penchait beaucoup vers le mysticisme et adorait l'occulte.

Son amour du mystérieux et de l'occulte fut encore exalté à Francfort par la fréquentation de Mlle de Klettenberg, qui croyait à la réalité de la pierre philosophale. Aussi s'occupa-t-il d'expériences alchimiques, auxquelles il fut encouragé d'ailleurs par son médecin, qui l'avait guéri d'une constipation opiniâtre par un remède alchimique : fait que Mœbius a traduit par une sorte de suggestion à l'état de veille.

C'était aussi pour faire diversion à l'amour malheureux qu'il avait eu à Leipzig pour Kæthchen Schœnkopf, qu'il se livra à des pratiques mystérieuses. Gœthe était, en effet, très passionné et même très précoce en amour. Très découragé d'abord, il se consola en mettant ses déboires en vers et en comédie. Ce fut là dorénavant, pour lui, un excellent dérivatif de ses souffrances morales.

Lorsqu'il se rendit à Strasbourg, en 1770, pour y continuer l'étude du droit, il était bien portant, bien qu'encore en proie à une vive irritabilité nerveuse, qui confinait à l'hystérie. Sa passion pour Frédérique n'était pas faite pour la diminuer. Mais il s'étourdissait par le travail ; rien ne devait rester étranger à l'esprit de ce colosse de génie qu'on n'apprécie peut-être pas encore à toute sa valeur, aujourd'hui. C'est pourquoi nous le voyons, outre le droit, étudier la médecine. Déjà à Leipzig, il avait été élève de Ludwig ; à Strasbourg, il étudia la chimie avec Spielmann, l'anatomie avec Lobstein, l'obstétrique avec Ehrmann, etc.; plus tard, il refit de l'anatomie à Iéna. Qu'on ne croie pas cependant que Gœthe ait jamais eu l'idée de se faire médecin. Il étudiait la médecine, comme il avait étudié la philosophie, les sciences naturelles, la chimie, la physique, simplement pour s'instruire et tout connaître.

C'est aussi à cette époque que son génie chercha à se faire jour, à se répandre, par une activité de tout instant, obsédante en quelque sorte. Comme le fait remarquer Mœbius, dans ses phases du génie, l'individu ne paraît plus être que l'instrument d'une puissance supérieure, qui le force à écrire; c'est cette sorte d'excitabilité maniaque qui a conduit des savants, comme Lombroso, à voir une sorte de parenté entre le génie et la folie.

Est-ce à dire, comme le pensait Lerse, que Gœthe a frisé la folie? Ce qui est certain, c'est qu'il a eu des accès de colère que rien ne justifiait et dans lesquels il se livrait parfois à des actes délirants; il ne semble pas que ce fussent des accès d'alcoolisme aigu, malgré la ressemblance qu'ils présentaient avec ces derniers. D'ailleurs, Gœthe lui-même reconnait avoir présenté des symptômes morbides; tel ce *taedium vitæ*, cette tendance au suicide, sous l'influence de laquelle il a écrit *Werther*, comme il l'a avoué à Zelter, le père de l'infortuné qui s'était réellement suicidé, et comme il s'en est confessé à Eckermann. L'amour dédaigné et le dégoût de la vie bourgeoise y ont joué leur rôle ; puis, ajoute Mœbius, il y a toujours quelque chose de physique dans ce *taedium* des jeunes ; les hommes supérieurement doués passent le plus souvent par une phase de ce genre, car chez eux existe une anomalie caractérisée par le développement trop unilatéral du cerveau. On croit, et on a tort, trouver les véritables causes de cet état d'esprit dans des circonstances qui, généralement, ne sont qu'accessoires. L'homme ordinaire ne passe pas par ces sortes de crises. Cette théorie de Mœbius nous paraît véritablement excessive ; nous lui en laissons toute la responsabilité.

Quoi qu'il en soit, après quelques oscillations, le *taedium* disparut chez Gœthe. Mœbius dit que ce fut sous l'influence du spinozisme. Cependant, on ne peut dire que Gœthe fut spinoziste ; après avoir étudié Kant et Schopenhauer, il devint plutôt sceptique et le resta une assez grande partie de sa vie.

Après *Werther*, son activité poétique prit un grand essor. Il éprouvait le besoin impérieux d'écrire des poésies, et, de fait, les écrivait très souvent comme dans un état de somnambulisme. Schopenhauer a dit que, dans les rêves, nous sommes tous de grands poètes, et, réciproquement, que le poète véritablement grand fait un rêve poétique à l'état de veille.

Gœthe a eu une série de crises poétiques, qui duraient généralement deux ans ; le besoin d'écrire était alors irrésistible, fiévreux, correspondait à une véritable période d'excitation, dans laquelle son esprit n'était plus maître de lui-même et se trouvait comme sous une influence somnambulique.

Après chaque période de production poétique, Gœthe contractait une maladie plus ou moins grave. Dans les intervalles qui séparaient ces phases poétiques, ses productions n'étaient pas moins géniales, mais n'avaient pas la marque de cette inspiration supérieure, de ce beau supranaturel (dæmonisch) qui découle de l'inconscient

ou, mieux, du subconscient. Cette alternance des dispositions de l'âme (Stimmungen), est, selon Mœbius, nettement pathologique ; elle ne pourrait se rendre que par le tracé d'une courbe à oscillations très fortes, comme certaines courbes fébriles ; elle rappelle encore ce qu'on appelle la « folie circulaire ».

Ce qu'il y a de particulier, c'est que ces phases d'exaltation étaient généralement liées à une intrigue amoureuse. D'ailleurs, en dehors même de ces phases d'exaltation poétique, Gœthe présentait des alternances d'excitation et de dépression, de bonne et de mauvaise humeur. C'est comme s'il y avait eu chez lui deux personnalités, l'une exaltée, l'autre critique ; il est à la fois Faust et Méphistophélès, et Grimm a bien fait ressortir cette dualité.

* * *

Parmi les types que Gœthe a traités dans ses œuvres dramatiques et littéraires, on rencontre un grand nombre de dégénérés, d'hystériques, d'aliénés même. L'observation de sa propre personnalité, morale et physique a dû lui fournir des éléments.

Quelques mots sur ses croyances philosophiques ne sont pas déplacées ici. Gœthe se libéra de bonne heure des solutions chrétiennes du problème concernant les rapports de l'âme avec le corps. Spinoza ne le contenta pas ; Kant et Schopenhauer, comme nous l'avons dit plus haut, le retinrent un peu plus longtemps pour le faire arriver, finalement, à cette conclusion que « nous ne pouvons rien savoir », désespérance de savant si bien exprimée par Faust dans les premières scènes de la tragédie de ce nom.

Plus tard, sous l'influence de la monadologie, ou plutôt d'une monadologie qui lui était particulière, il redevint plus ou moins dualiste, et, dans tous les cas, resta ou redevint spiritualiste.

Dans ses entretiens avec Eckermann sur l'entéléchie, il admet que cette dernière est une sorte de monade-âme. « Chaque entéléchie, dit-il, est un fragment d'éternité, et les quelques années, pendant lesquelles elle est unie au corps ne la font pas vieillir. » Si l'entéléchie est de valeur inférieure, elle ne pourra, pendant son éclipse terrestre, pendant sa phase d'obscurcissement par la matière, rester maîtresse du corps et se laissera, au contraire, dominer par lui. Une entéléchie puissante, au contraire, anoblit le corps et lui assure longtemps sa jeunesse. L'entéléchie est active pendant l'éternité, quel que soit son genre d'activité.

Il était convaincu de la survie ; de nombreux passages de ses œuvres et de ses entretiens avec Eckermann le prouvent. Il n'était même pas éloigné de croire à la réincarnation ; l'entéléchie devait revenir maintes fois sur la terre avant de quitter définitivement le système solaire ; il était persuadé d'avoir déjà vécu sous l'empereur Adrien.

Gœthe devait se trouver encore, comme beaucoup de ses contemporains, sous l'influence des idées swedenborgiennes ; il avait d'ailleurs une grande estime et une véritable vénération pour Swedenborg. Mais la fréquentation des œuvres du grand visionnaire suédois ne fit que confirmer et préciser chez Gœthe des idées qu'il possédait d'intuition, sans avoir eu besoin de les voir énoncées nulle part.

En ce qui concerne les troubles psychiques qu'il a si bien dépeints chez nombre de ses héros, il les rattachait toujours à une maladie de l'âme elle-même, à une mauvaise qualité de l'entéléchie, incapable de régner en maîtresse sur le corps.

Ophélie est pour lui le type de cette maladie de l'âme ; Lila et Oreste sont des hystériques, bien que le poète ne le dise pas expressément.

On voit, d'ailleurs, que Gœthe n'a pas puisé ses connaissances au sujet de l'aliénation mentale, dans les asiles d'aliénés, dont il avait horreur ; il s'est contenté d'observer la société ambiante ou de se documenter par la lecture de livres qui n'étaient même pas des ouvrages spéciaux.

Bien qu'il ait beaucoup étudié la médecine, surtout à Strasbourg, il n'a jamais suivi un enseignement psychiatrique, pour la bonne raison qu'à son époque il n'existait pas d'enseignement de ce genre.

Dans les familles avec lesquelles il s'est trouvé en contact, Gœthe a pu observer un grand nombre de traits pathologiques et en faire son profit.

Dans sa propre maison, un jeune homme, Clauer, devint fou, et ce fut là, sans doute, le prototype de l'aliéné qui apparait dans le roman de *Werther*.

Il a observé des cas de suicide passionnels ou autres ; il a étudié les originalités de Lenz, qui devint fou par la suite, et les troubles psychiques que présenta Zimmermann, etc., etc.

Mœbius donne une longue énumération des familles et des personnalités que Gœthe a pu observer et étudier à ce point de vue.

Des lectures sur Rousseau, le Tasse, Benvenuto Cellini, Shakespeare, des ouvrages historiques, les Vies des Saints, la Bible même, ont

pu lui fournir des documents qu'il a ensuite utilisés dans ses écrits, à commencer par Werther, ce dégénéré supérieur, dans lequel Gœthe s'est dépeint lui-même, du moins dans la première partie du roman, où, comme le dit Mœbius, sont en outre exprimées des idées rappelant le bouddhisme.

Mœbius a fait une analyse psycho-pathologique soigneuse des œuvres de Gœthe, où l'on voit se mouvoir une série de types remarquables ; comme toujours, Gœthe a touché de main de maître à ces types qui sont éternels comme les passions et les faiblesses de notre pauvre humanité. Nous examinerons les principaux d'entre eux.

Werther nous apparaît — nous l'avons dit — comme un dégénéré supérieur ; il est impressionnable et passionné et a une répugnance marquée pour les occupations professionnelles, et jusque là il a la plus grande ressemblance avec Gœthe lui-même ; mais Werther s'est suicidé par amour, tandis que Gœthe s'est guéri de sa déception amoureuse ; c'est que Gœthe avait la santé que Werther n'avait pas. Ce dernier souffrait de ce « taedium vitæ » dont nous avons parlé plus haut, était en proie à un pessimisme confinant au désespoir ; il ne put vivre assez longtemps pour laisser s'épuiser son chagrin d'amour ; au moment psychologique ne s'est pas produit l'intervention extérieure qui lui aurait sauvé la vie. Napoléon a fait la remarque critique qu'il n'y avait pas que de l'amour trahi dans le cas de Werther, mais de l'amour-propre blessé.

Dans le roman de Werther, on voit apparaître en outre un aliéné ; après une phase d'excitation furieuse, provoquée par le chagrin d'amour, le malade est redevenu calme, mais en conservant une partie des idées délirantes nées pendant la phase aiguë. Mœbius fait remarquer que, au point de vue étiologique, ce type n'est pas exact : c'est, en général, une organisation défectueuse du cerveau qui produit ces effets, et non une passion amoureuse.

Lila est l'héroïne d'une pièce imitée d'une vieille pièce française, *L'hipocondriaque*. Le mari de Lila est au loin ; on apprend qu'il est blessé, puis arrive la fausse nouvelle de sa mort ; Lila devient folle ; on la guérit en entrant dans son délire ; d'abord, elle prend son mari et ses parents pour des ombres ou des formes suscitées par les mauvais esprits ; après diverses mises en scène, on parvient à lui faire reconnaître la réalité des personnages, et elle est guérie. Gœthe a, selon la remarque de Mœbius, employé ici une méthode de traitement de la folie qui était très en vogue parmi le public instruit de l'époque, mais n'était plus guère mise en usage par les aliénistes.

Gœthe pensait d'ailleurs qu'on pouvait guérir les états pathologiques de l'âme, en tâchant de tourner l'attention des malades vers la réalité, réalité diverse selon les cas, par exemple vers les beautés de la nature, etc. Il essaya son système sur le candidat Plessing, hypocondriaque et mélancolique, mais échoua. Il a certainement fait des tentatives analogues sur Lenz et d'autres, toujours sans succès, parce que, pense Mœbius, il ne se rendait pas compte qu'un chemin peut être bon sans être praticable à un paralytique.

Dans Faust, la folie de *Marguerite* se justifie très bien par l'accumulation des chagrins et des remords : amour déçu, mort de la mère et du frère dont elle était responsable infanticide, etc., sans oublier un facteur que Gœthe n'a probablement pas aperçu : la grossesse et l'accouchement.

Dans Iphigénie, Oreste est dans un état de stupeur presque continu avec des exacerbations, des accès furieux, suivis de délire ; dans les moments de répit, il est accablé de douleur et de remords d'avoir tué sa mère, et alors il raisonne son état, déplore que les Euménides ne lui laissent pas un instant de répit. Quand il apprend que sa sœur Iphigénie doit le sacrifier en qualité de prêtresse, il a un accès de fureur. Son délire, dit Mœbius, ressemble à celui d'un hystérique au sortir d'un accès convulsif. Il se rencontre dans le bois sacré avec Pylade et Iphigénie, et celle-ci le guérit de sa folie, qui est plutôt un extrême remords, par un simple attouchement qui rappelle la faculté du toucher des rois de France. Mœbius considère l'Oreste de Gœthe comme un type de la dégénérescence progressive de Morel.

Dans sa tragédie du *Tasse*, Gœthe s'éloigne notablement du type historique, d'après Mœbius. Les pathologistes le considèrent comme un fou et attribuent à des hallucinations pures et simples les visions qu'il a eues, ce qui n'est pas tout à fait notre avis. Gœthe le considère non comme un fou incurable, mais comme un passionné irritable et fantasque, qui ne se met à délirer réellement et à crier réellement à la persécution qu'au moment où il se croit traité avec injustice par le prince de Ferrare. Après un pareil accès, dit Mœbius, la folie est irrémédiable ; c'est l'erreur de Gœthe d'avoir vu les choses autrement. En somme, tel qu'il est présenté, le Tasse constitue un type de *paranoia* : il dissimule son délire parce qu'il ne croit pas que ses conceptions délirantes n'existent que dans son cerveau. Mœbius a négligé chez lui l'élément médiumique, nécessaire probablement pour bien juger le cas.

Dans Wilhelm Meister, nous trouvons le *harpiste*, un dégénéré en proie à ce *délire de négation* qui peut, d'après Cotard, se transformer en le *délire d'énormité ; Mignon*, une dégénérée avec des accès d'hystérie ; le *comte*, type d'esprit faible, la *comtesse*, dame du monde assez légère, devenue hypocondriaque par remords d'infidélité et s'imaginant être atteinte d'un cancer du sein parce que Wilhelm Meister, en la serrant dans ses bras, avait pressé contre son sein un médaillon renfermant le portrait de son mari. Ce n'est pas un cas de névrose traumatique, comme on l'a dit, mais plutôt un cas de topoalgie de Blocq. Dans la même œuvre, on trouve *Natalie*, la belle âme, une mystique maladive qui a eu pour prototype M[lle] de Klettenberg, et *Aurélie*, une passionnée extravagante.

Le cas de *Benvenuto Cellini* est fort intéressant également ; ce qu'il y a de plus prononcé chez lui, c'est l'*iracundia morbosa* ; il est vindicatif à l'excès et tombe malade s'il ne voit pas couler le sang de son adversaire. Les nombreuses hallucinations (ou visions) qu'il a eues en prison sont célèbres. Il a eu des pressentiments, des impulsions secrètes. Certain soir, il va au Colisée pour voir des fantômes ; une fois, il emmène un jeune garçon qui tombe dans l'état d'hypnose et voit des légions de diables ; sur le chemin de retour, il voit encore deux esprits qui les suivent. Le vieux maître du château Saint-Ange, qui tient Cellini prisonnier, offre un singulier cas de folie intermittente ; chaque année, il a une rechute de sa maladie et se figure être soit un animal, soit une cruche à huile, ou se croit mort. Il tient des discours insensés en rapport avec ses idées délirantes. Tantôt il saute comme une grenouille, tantôt il veut se faire enterrer. L'année où il tient chez lui Cellini, il se croit une chauve-souris, pousse des petits cris et fait mouvoir les bras comme s'il voulait s'envoler. Il craint que son prisonnier ne s'envole ; celui-ci se contente de s'enfuir et le châtelain, en apprenant sa fuite, veut se jeter du haut de sa tour et s'envoler également. Le pape lui rend Cellini et il le tourmente inhumainement. Tout à coup, le voilà revenu à son bon sens et il regrette les injustices qu'il a commises pendant son délire.

Nous aurons à examiner plus bas quelques autres types, créés par Gœthe, et ressortissant plutôt à l'occultisme.

⁂

Dans le domaine de l'occultisme, Gœthe est pour nous particulièrement intéressant. Il n'est pour ainsi dire pas de fait mystique ou occulte qu'il n'ait connu soit par sa propre expérience, soit par celle des autres. Nous avons dit plus haut que son grand-père maternel, Textor, était un sensitif et un visionnaire. Comme le dit Gœthe, il avait le don de prédiction, en particulier pour les choses qui le concernaient ; c'était surtout par les rêves que l'avenir lui était révélé. Ainsi, à une époque où il était encore jeune conseiller, il assura un jour à sa femme qu'à la prochaine vacance il serait nommé échevin. Peu après, l'un des échevins fut effectivement frappé d'apoplexie et il fut élu. Voici le rêve qui l'avait préparé à cet événement : il se trouvait au Conseil où tout se passait comme d'habitude quand, tout à coup, l'échevin, qui mourut ensuite, se leva de son siège, lui fit son plus aimable compliment et l'invita à prendre sa place, puis se retira.

Pareille chose arriva à la mort du bourgmestre Lorsque semblable événement se présentait, on ne différait guère le remplacement du décédé pour empêcher l'empereur de nommer un remplaçant en vertu d'un droit tombé en désuétude et qu'il aurait pu faire revivre. Une séance extraordinaire du conseil fut, dans ce cas, décidée pour le lendemain et à minuit un messager fit les convocations. Il vint aussi dans la maison de Textor et demanda un bout de bougie pour continuer sa tournée. Textor dit : « Qu'on lui donne une bougie entière ! c'est pour moi qu'il a toute cette peine. » Effectivement, le lendemain il fut élu bourgmestre.

Un fait remarquable, c'est que les personnes, d'ailleurs entièrement privées de sensitivité, qui vivaient dans l'ambiance du grand-père Textor, acquéraient momentanément les mêmes facultés que lui. La grand'mère Textor possédait également la réceptivité télépathique ; Bettina en donne un exemple : la nuit où mourait un ami de la maison, elle entendit des soupirs et un froissement de papier et eut grand peur ; le lendemain on lui apporta un papier froissé sur lequel le décédé avait voulu écrire ses derniers désirs. Elle prit chez elle l'orpheline laissée par l'ami, accomplissant ainsi le vœu non exprimé.

Chose curieuse, Gœthe dit qu'aucun des enfants ou des petits-enfants du vieux Textor n'hérita de sa faculté de prévision ; et cependant, il fut lui-même un sensitif et un visionnaire et épris de mysticisme. Ce qui prouve bien son extrême sensitivité, c'est que la nuit où eut lieu le tremblement de terre de Messine, il éprouva une sensation de trouble extraordinaire. Il roula son lit depuis l'extrémité de la chambre jusqu'à la fenêtre pour observer le ciel. Il sonna son valet de chambre et lui demanda : « N'as-tu rien vu au ciel ? » Il l'envoya au corps de garde pour demander si l'on n'avait rien vu d'insolite ;

le valet de chambre rapporta une réponse négative et Gœthe, fixant toujours le ciel : « Ecoute, lui dit-il, c'est un moment solennel ; ou bien il y a en ce moment un tremblement de terre ou il s'en produira un » ; et il lui expliqua d'après quels signes il le savait. Le lendemain, Gœthe fit part de ses observations à la cour et le duc et les principaux personnages ajoutèrent foi à son dire ; quelque temps après arriva la nouvelle du tremblement de terre de Messine qui avait eu lieu précisément la nuit en question et avait détruit une partie de la ville.

Tout le monde connait le phénomène d'autoscopie (vue de son propre double) qu'eut Gœthe en revenant de chez Frédérique, la fille du pasteur Brion, à Sesenheim, en Alsace. Après avoir quitté Frédérique en larmes, il prit le sentier menant à Drusenheim et à un moment donné il vit, non avec les yeux du corps, mais avec les yeux de l'esprit, venir vers lui à cheval son propre double, vêtu d'un vêtement gris de brochet avec des parements d'or. Il se secoua et la vision disparut. Or, huit années après, il fit effectivement ce chemin à cheval, avec l'accoutrement décrit qu'il portait tout à fait par hasard, allant voir une fois encore Frédérique.

Le Dr Schwabe a publié, dans le *Didaskalia* de Francfort (1860), un autre fait curieux raconté par Gœthe à un de ses amis. Un dimanche matin de l'été de 1824, en sortant de sa maison de campagne pour se rendre en ville, il vit une forme de jeune fille balayant devant la maison. Elle ne répondit pas aux questions que lui adressa Gœthe et disparut dans un rayon de soleil. Ce fait se rattache évidemment à l'histoire suivante racontée par Jenny von Pappenhein, qui la tenait de Gœthe lui même : c'est qu'il avait des serviteurs invisibles qui balayaient toujours avec soin devant sa maison de campagne ; un jour, était-ce rêve ou réalité, il vit dans sa chambre à coucher d'en haut, dont la porte était ouverte sur l'escalier, une vieille femme soutenue par une jeune fille. Celle-ci se tourna vers lui et lui dit : « Voilà vingt-cinq ans que nous demeurons ici sous la condition de partir avant l'arrivée du jour ; maintenant elle est sans force et je ne puis partir. » Gœthe voulut voir ces femmes de plus près, mais elles disparurent aussitôt. D'après la même source, il se produisait, sous le cabinet de travail de Gœthe, à la maison qu'il occupait en ville, des coups frappés, ce qui est en faveur de la médiumité du grand poète.

Natalie von Eschtruth raconte deux autres faits mystérieux qu'elle tient du conseiller intime Klemm, ancien élève et « famulus » de Gœthe, qui l'accompagnait fréquemment dans ses promenades. L'un concerne l'apparition d'un fantôme sur le champ de bataille d'Iéna, dont nous avons donné le récit dans la *Lumière* de mars 1898, p. 633 ; l'autre la vue du double d'un de ses amis arrivé chez lui pendant son absence et revêtu de sa robe de chambre ; nous avons raconté ce fait dans la *Lumière*, ibid., p. 633. Ce qu'il y eut de plus remarquable dans ce dernier, c'est que l'ami entendit les paroles adressées par Gœthe au double.

Comme le dit Seiling, les conditions dans lesquelles Gœthe a écrit quelques-unes de ses poésies rappellent l'écriture médiumique. Dans ses entretiens avec Eckermann (mars 1830), il dit : « Je n'en avais pas d'abord la moindre idée ; elles (les poésies) s'emparaient de moi brusquement et exigeaient d'être immédiatement écrites, de sorte que je me mettais aussitôt à les écrire comme par instinct ou dans un rêve. Dans cet état somnambulique, il m'arrivait souvent d'avoir devant moi un papier placé obliquement et de ne m'en apercevoir qu'à la fin ou quand il n'y avait plus de place sur le papier. » A maintes reprises, il a exprimé les mêmes idées, en écrivant à Merck, à Mme de Stein, à Krobel, etc. Comme nous l'apprend Voss, Gœthe a, dans une circonstance bien curieuse, écrit involontairement un mot effrayant pour lui. En écrivant à Schiller, au dernier nouvel an que devait voir ce dernier, ses compliments d'usage, il mit précisément : « le dernier nouvel an », et en fut très frappé ; il déchira le billet et le réécrivit, mais eut bien de la peine à ne pas répéter la même formule. C'était là, pour lui, une prémonition de mort soit pour Schiller, soit pour lui même, comme il le dit le jour même à Mme von Stein.

Rappelons encore ce fait si discuté par les incrédules, de la musique entendue dans la maison de Gœthe après sa mort. D'après le professeur Daumler, les uns l'interprétaient comme des sons d'orgue, d'autres comme du chant, ou encore comme du piano ; elle se produisait avec des pauses plus ou moins longues, venant tantôt d'un côté de la maison, tantôt d'un autre, mais s'entendait toujours dans le voisinage immédiat ou au dessus. Les sons ne pouvaient donc pas venir d'une autre maison (Voir *Lumière* de mars 1898, p. 626.)

⁂

S'il est des phénomènes mystiques personnels dont Gœthe a parlé, il en est d'autres, comme ceux racontés par Natalie von Eschtruth, dont il ne fait pas mention dans ses ouvrages. C'est qu'il craignait fort la raillerie et, ajoutons, la

méchanceté des hommes qui auraient tout tourné en moquerie ou s'en seraient servi pour lui nuire. Il a expressément exprimé cette opinion. D'ailleurs Gœthe avait un grand respect pour les mystères et craignait, en les divulguant, de les voir en quelque sorte profanés (Seiling). Ajoutons que Natalie von Eschtruth, après avoir longtemps caché les noms des personnes qui lui avaient certifié les faits concernant Gœthe, pour ne pas leur être désagréable, les a nommées finalement ; c'est le conseiller intime Klemm, le famulus de Gœthe, et le conseiller aulique Grille, sans excepter dix autres personnes qu'elle a nommées et qui avaient entendu les récits de Klemm.

En revanche, Gœthe raconte des phénomènes arrivés à d'autres personnes, entre autres en détail les persécutions occultes auxquelles fut en bute la célèbre actrice française Clairon de la part de l'esprit d'un amant dédaigné par elle ; puis l'histoire d'une jeune fille de 14 ans, une orpheline, qui avait été élevée dans le château d'un seigneur ; partout où elle allait, elle était accompagnée de coups frappés. Les bruits cessèrent lorsque le seigneur eut menacé la jeune fille de lui donner le fouet.

Gœthe n'a pas hésité, pour peu croyable que cela parût, surtout à son époque, de faire connaitre un exemple de la sympathie qui existe entre objets inanimés : une table brûle dans un incendie ; au même moment saute le couvercle d'une autre table placée en un autre lieu et fabriquée avec le bois du même arbre.

Naturellement, Gœthe a utilisé dans ses fictions la connaissance qu'il avait des faits supranaturels. Prenons d'abord *Ottilie*, un personnage des « Affinités électives ». Entre elle et Edouard existe une attraction magique en quelque sorte ; pendant l'absence d'Edouard, elle voit son apparition chaque nuit ; il se montre chaque fois, sous un costume guerrier, mais dans une autre attitude, sur un fond clair, sur lequel elle voit parfois aussi se mouvoir d'autres formes plus confuses. Mais Ottilie est surtout intéressante pour nous par ses facultés spéciales. Elle a des accès d'hémicranie (migraine) gauche qui se produisent surtout quand elle passe par un certain chemin sous lequel se trouve un filon de houille. Elle présente des phénomènes particuliers en rapport avec la constitution du sol et principalement avec la présence de métaux. On suspend à un fil un anneau d'or, un fragment de marcassite (pyrite de fer) et d'autres substances métalliques. Ce pendule, qui reste immobile entre les mains de Charlotte ou de toute autre personne, se meut, entre les mains d'Ottilie, très diversement, selon les éléments contenus dans le sol, décrivant des cercles, des ellipses, des lignes droites en divers sens. Finalement le mal de tête se déclare.

Gœthe était certainement au courant des expériences de rhabdomancie (baguette divinatoire) alors en vogue. Mœbius lui-même dit que le poète avait la croyance la plus sincère en ces facultés spéciales qui se manifestent chez certaines personnes, en rapport avec les pierres, les minéraux, l'eau. Il n'y a qu'à voir, dans les « Affinités électives », les assertions d'un personnage, appelé Montan, sur ce sujet.

Passons à un autre type, du roman « Wilhelm Meister », la voyante *Makarie*, que Gœthe doue de qualités intellectuelles et morales supérieures et d'une tendance à la vie solitaire. Elle a la sensation qu'elle décrit autour du soleil une sorte de spirale sur laquelle elle s'en éloigne indéfiniment. D'après Mœbius, Gœthe a voulu mystifier ses lecteurs ; mais étant donné le respect qu'il avait pour les choses mystérieuses et sa croyance indiscutable en certaines influences des astres, nous n'oserions nous prononcer aussi catégoriquement. Mme von Stein s'occupait d'astrologie avec conviction et Gœthe la fréquentait beaucoup. D'ailleurs il savait que tous les corps de la nature, et même les particules les plus infimes de la matière, agissent les uns sur les autres, soit pour s'attirer, soit pour se repousser. Considérons simplement l'idée de Makarie comme une fantaisie de Gœthe.

Makarie avait en outre le pouvoir de guérir ; elle avait dissipé le mal de tête de Lydia et son oppression morale en l'embrassant sur le front. Gœthe connaissait le *magnétisme animal* et croyait à la réalité de forces merveilleuses résidant dans la nature humaine, mais ne s'extériorisant que chez des êtres privilégiés ; il craignait qu'on les réveillât chez certains sujets d'une manière défectueuse et en quelque sorte sacrilège. Il redoutait les profanateurs et les charlatans ; il avait de plus une peur extraordinaire d'être trompé ; est ce pour ce motif seul qu'il ne voulut jamais voir ou consulter de somnambule ? Il ne voulut même pas voir la voyante de Prevorst, qu'il devait savoir sincère ; c'est donc qu'il avait peur de quelque révélation fâcheuse pour son avenir. Les plus grands esprits ont leurs faiblesses.

On voit par ce qui précède que tous les phénomènes occultes étaient connus de Gœthe. Il connaissait aussi la transmission de pensée, l'influence de la volonté, etc. Ainsi, racontait-il à Eckermann, il lui est souvent arrivé, en se promenant avec un ami, qu'en pensant vivement à

un sujet donné il transmettait sa pensée à cet ami qui se mettait aussitôt à lui parler sur ce même sujet. « J'ai connu, ajoute-t-il, un homme qui, sans dire un mot, réussissait par un simple effort de sa pensée à réduire au silence toute une société engagée dans une vive conversation. Il pouvait même provoquer chez tous une sorte de malaise et de trouble. — Nous avons tous en nous une sorte de force électrique ou magnétique et nous exerçons, comme l'aimant, une action attractive ou répulsive... Il est possible, et même probable, que si une jeune fille se trouvait dans une chambre obscure, sans le savoir, avec un homme qui aurait l'intention de la tuer, elle aurait le sentiment mystérieux de sa présence inconnue d'elle et que l'angoisse la ferait fuir... Entre des amants, la force magnétique est particulièrement énergique et agit même à distance. Dans les années de ma jeunesse, il m'est arrivé fréquemment, durant mes promenades solitaires, d'éprouver le vif désir de voir quelque jeune fille aimée et de penser à elle jusqu'à ce qu'elle vînt réellement vers moi. « J'ai été prise d'inquiétude dans ma chambrette, disait-elle, je ne pouvais me maîtriser, il me fallait venir. » Déjà alors je croyais fermement en une influence réciproque et que par un désir puissant je pouvais attirer ma bien-aimée vers moi. Je me croyais aussi entouré d'êtres invisibles que j'évoquais, les sollicitant de conduire ses pas vers moi ou les miens vers elle. »

A maintes reprises, Gœthe a insisté sur la puissance de la volonté ; entre autres, il exprime la conviction d'avoir échappé par la volonté à la contagion d'une fièvre putride. Il cite l'exemple de Napoléon visitant les pestiférés et signale l'influence de la peur sur la propagation des épidémies. Par cela même qu'il connaissait cette action si puissante de la volonté pour le mal comme pour le bien, il a été amené à considérer la sorcellerie comme une chose possible.

***

Gœthe croyait fermement à la survie, il est revenu trop souvent sur ce sujet pour qu'on puisse dire qu'il ne l'a qu'effleuré ou traité passagèrement. Il estimait que c'était un bonheur pour l'homme d'avoir cette foi et que celui qui ne l'avait pas était déjà mort dans la vie présente. — Un être qui pense ne peut croire à la cessation de la pensée et de la vie. — La conviction d'une survie découle de l'idée qu'on se fait de l'activité ; à l'être qui est actif jusqu'à la fin de la présente existence, la nature doit un autre mode d'existence permettant à l'esprit de continuer à agir.— La mort ne doit pas nous effrayer, car notre esprit est essentiellement indestructible et agissant. — La destruction de forces spirituelles si élevées répugne à la nature ; ce n'est pas ainsi qu'elle dilapide ses capitaux. — La terre est un lieu de passage, une école pour l'éducation des esprits ; le plan divin agit dans les natures supérieures pour attirer et élever les inférieures.

Des pensées analogues se rencontrent en foule dans les œuvres de Gœthe ; l'immortalité de l'esprit ne fait pas de doute pour lui ; la survie n'est-elle pas une promesse d'immortalité ? Nous renvoyons à l'ouvrage et aux articles de Seiling pour plus de détails sur ce point. D'après cet auteur, voici comment peuvent se résumer les vues de Gœthe sur la question de l'existence individuelle des êtres : préexistence individuelle ; rétrécissement de la conscience par l'incarnation terrestre ou enténébration corporelle de l'entéléchie ; la force organisatrice de l'homme ayant sa racine en lui, l'homme se fait lui-même tel et ce qu'il est ; primauté de l'esprit ; existence d'un monde des esprits et même de tout un monde suprasensible. En cela, dit Seiling, il est d'accord avec l'occultisme scientifique, mais il va plus loin que lui en admettant même la réincarnation sur d'autres planètes, dans d'autres systèmes stellaires, et en reconnaissant la possibilité du miracle dans son véritable sens.

Gœthe admettait même les missionnés ; « chaque homme extraordinaire, » a-t-il dit en 1828, en s'adressant à Eckermann, « a une certaine mission à remplir. Lorsqu'il s'en est acquitté, il n'a plus à revenir sur la terre sous cette forme et la Providence lui assigne une autre tâche. »

On a reproché à Gœthe d'avoir été panthéiste ; il n'en est rien ; sans doute, il voyait Dieu dans tous les êtres, dans tous les éléments de la nature, parce qu'il voyait partout la vie, jusque dans les objets qui paraissent inanimés — et en cela il a été un précurseur. Pour lui, en outre, et en raison même de ses croyances, la nature n'était pas amorale, comme elle l'est pour les matérialistes de tout ordre et même pour beaucoup de spiritualistes. Tout au plus pourrait on dire, d'après tout cela, qu'il avait quelques conceptions spiritualistes panthéistiques. D'ailleurs les idées qu'il professait au sujet de la préexistence et de la survie rappellent plutôt l'individualisme transcendental de Du Prel que le panthéisme. Profondément religieux, il se faisait de Dieu une idée très différente de celle des chrétiens de toute secte et différente aussi de celle de Spinoza, bien que dans une lettre à Jacobi (1785), il appelât ce célèbre philosophe *theissimum* et même *christianissimum*. Varnha-

gen a dit de Gœthe : « Il est pénétré de la divinité et sincèrement pieux et saint dans la plus profonde intimité de son être. Il ne parle pas du Christ, il ne se vante pas de le reconnaître, mais Jésus aurait eu en lui son plus cher ami s'il l'avait rencontré. »

Nous n'ajouterons rien à ces paroles de Varnhagen qui mettent si bien en lumière la grande religiosité de Gœthe. Nous nous estimerions heureux si nous avions réussi, dans ces lignes trop brèves, — car nous avons dû laisser de côté bien des faits intéressants — à faire apprécier par nos lecteurs, dans Gœthe, à côté du grand poète, historien et naturaliste, le psychologue et l'occultiste non moins éminent.

Dr Lux.

FAITS BIOLOGIQUES & CLINIQUES

CAS DE PERSONNALITÉ MULTIPLE

Cette communication a pour but de prouver que l'esprit ou le caractère, l' « Ego », qui est la somme totale de notre personnalité et individualité, est composé de plusieurs « ego » (ou « moi ») inférieurs, bons ou mauvais. Les « moi » inférieurs, étant soumis aux lois de la santé, de l'hérédité et de l'ambiance, varient nécessairement. et ici se présente la question, à l'ordre du jour, de la responsabilité individuelle.

Essayons d'abord de donner une idée sommaire, générale, de la structure du système nerveux. Le système nerveux du grand sympathique accompagne tout vaisseau sanguin, réglant le flux du sang. Lorsqu'il détermine la dilatation des vaisseaux, le résultat est la rougeur, la congestion ou l'inflammation. Lorsqu'il produit la constriction des vaisseaux, il en résulte de la pâleur, des engelures, le doigt engourdi ou « mort », de la céphalée, etc., suivant la partie intéressée. Si le même phénomène a lieu dans les tissus délicats du cerveau, on constate de la céphalalgie congestive. du délire ou de la manie dans le cas de vaso-dilatation, tandis que sous l'influence du spasme artériel, empêchant l'afflux du sang, il se produit de la paralysie de diverses fonctions telles que la parole, la vision, la locomotion, etc. La surface du cerveau se divise en aires fonctionnelles correspondant à la vision, à l'odorat, au goût, à l'audition et aux fonctions motrices et sensorielles, et le microscope révèle que cette surface ou écorce est composée de cinq couches de cellules.

Le Dr S. A. Watson, grâce à la courtoisie duquel je puis révéler un fait qui n'est pas encore généralement connu, a découvert que les couches les plus profondes sont les plus anciennes et dominent chez les animaux inférieurs. Ils sont relatifs aux instincts de conservation, de reproduction et de défense. La couche la plus superficielle, celle des pyramides, est le siège des facultés intellectuelles plus élevées. Aussi est-elle plus développée chez l'homme, plus profonde et plus épaisse que chez les animaux inférieurs. L'augmentation d'épaisseur se manifeste toujours à la surface externe, tout comme les tuiles sont les dernières posées dans la construction d'un édifice.

Si la couche pyramidale est malade, il en résulte du désordre mental et de la folie. Si elle est affaiblie par des poisons tels que l'alcool ou le mauvais air, ou si elle est mal nourrie, l'action mentale devient défectueuse ou pervertie. Ainsi, chez une personne atteinte d'alcoolisme chronique, j'ai trouvé l'assise la plus externe de la couche pyramidale détruite, ce qui légitimait son irresponsabilité. Dès que cette couche est lésée, l'individu se trouve placé à un niveau inférieur, et dans les cas graves peut confiner au type animal.

La malade dont il sera question ici est une nommée Mary Barnes, dont j'appelle A l'état normal. B est l'état anormal, mais comme cet état a été multiple, je le divise en états B 1 à B 10. Elle fut atteinte à l'âge de douze ans et demi d'influenza suivie de méningite. Je l'ai observée assidûment pendant quatre ans, et depuis lors je la vois de temps en temps. C'était une enfant intelligente, bien douée, sans tare héréditaire.

La première trace d'une personnalité nouvelle se remarqua vers la sixième semaine de sa maladie, à une époque où elle présenta des accès de catalepsie. Elle changea, à ce moment, d'expression de la physionomie et de manières, devint enfantine, mangeant ses mots. Elle ne savait plus la signification des mots et il fallut lui réapprendre les noms des objets les plus usuels. Elle renversait les couleurs et écrivait en

sens contraire, non point « en miroir », mais en commençant par la queue de chaque mot. Elle se trouvait paralysée des jambes. Elle disait n'avoir pas de nom, mais être « une chose ». J'appelai ce sous-état B 2, et B 2 fut un fréquent visiteur pendant deux ou trois ans.

B 1 était un état de délire aigu, maniaque, avec peur intense et soif, et passion pour les oranges. L'épuisement était très grand. Une fois même on la crut morte; elle était peut être en trance. L'attaque se présenta pour la première fois dans le troisième mois de la maladie; elle s'est renouvelée cinq ou six fois depuis. Elle survenait et disparaissait avec la même soudaineté, et l'épuisement si alarmant cessa à l'invasion d'une autre phase. Il s'agissait probablement d'une congestion cérébrale aiguë.

B 3 avait des accès d'humeur. Elle était enfantine, mais plus éduquée que B 2. Cet état persista une fois pendant plusieurs semaines. Sa santé était bonne, mais elle avait de fréquentes rages de dents. Je lui arrachai une fois une dent sous le chloroforme, et alors le père, en la cajolant et en l'appelant par son nom, rappela l'état normal A. A ne savait rien de la douleur de l'opération. Feu le Dr Althaus a été témoin de ce fait remarquable. C'est un exemple de la condition opposée de la période de l'hypnotisme dans laquelle la douleur est amortie ou non sentie.

A l'état de B 3, elle visita les bords de la mer, mais fut de prime abord effrayée, et dit qu'elle n'avait jamais vu la mer. A l'état A, elle avait constamment vu la mer et s'y baignait.

B 4 était sourde et muette; elle ne se présenta que deux ou trois fois.

B 5 prétendait n'être âgée que de trois jours et ignorait tout ce qui avait précédé ces trois jours. Ce phénomène a pu être la conséquence d'un spasme vaso-constricteur excluant en masse toute son existence consciente.

B 6 ressemblait à B 2, mais était moins enfantine et plus intelligente. Elle apprenait le français et était la seule personnalité comprenant cette langue. Elle était une fréquente visiteuse, et finalement, après la disparition de A, persiste aujourd'hui.

B 7 était l'opposé de B 5, car elle avait, avec une lucidité anormale, la mémoire des événements de son enfance, assez semblable sous ce rapport à ce qui arrive pour la seconde enfance de la décrépitude sénile. Elle se rappelait être allée, à deux ans et demi, en tramway pour voir son père à l'hôpital. Elle se rappelait aussi une maladie de sa mère, lorsqu'elle (Mary Barnes) n'avait que deux ans.

B 8 était un état de confusion, peut-être un état post-épileptique.

B 9 présentait différents types d'instincts animaux inférieurs : une tendance à la kleptomanie et à la violence.

Dans ces phases, on peut voir la superactivité des couches profondes de l'écorce cérébrale. Il y a exagération des instincts animaux, avec perte d'activité fonctionnelle de l'intelligence supérieure.

B 10 se produisit avec une certaine lenteur et persista trois mois. C'était une parfaite imbécile avec un regard vague et sans expression et des pupilles dilatées. Elle était sourde et entièrement aveugle. Son intelligence était nulle et elle était paralysée des jambes. La dilatation des pupilles faisait penser à de l'anémie cérébrale ou à une activité exagérée du sympathique avec spasme des vaisseaux. Mais son aire visuelle psychique paraissait être active, car elle dessinait admirablement, bien qu'aveugle, et comme elle en aurait été incapable à l'état normal ou dans aucun de ses autres états anormaux. Il est permis d'en induire que c'était le reste d'une faculté ancestrale, comme l'appelle Laycock, ou un talent mental latent appelé à l'activité. Elle ne se guidait, pour dessiner, que par le toucher, ainsi que j'en eus la preuve en plaçant un livre entre ses yeux et le papier. M. Tweedy a bien voulu examiner ses yeux et les a trouvés normaux. Elle pouvait aussi copier par le toucher, percevant les mots écrits avec l'index gauche. Pendant ces périodes, elle revint une ou deux fois, tout subitement, à l'état normal A, et alors tous les symptômes fâcheux disparaissaient immédiatement.

Par moments, elle était si infirme qu'elle ne pouvait porter une coupe ou une cuillère à ses lèvres. Elle faisait tomber les aliments sur son épaule. Le seul moyen qu'elle eût pour arriver à sa bouche, c'était de suivre son bras et son visage jusqu'aux lèvres. Ses parents ne pouvaient communiquer avec elle qu'en la touchant avec le plateau ou la nourriture.

Actuellement elle vit à l'état B 6 et l'état A normal paraît l'avoir complètement abandonnée. Elle est comme une personne ordinaire d'esprit sain, mais délicate et avec oubli de tout ce qui s'est passé avant l'invasion de la personnalité B 6, cependant entièrement capable de tenir sa place propre dans la vie.

Il est probable qu'une lésion de peu d'importance a été infligée à son cerveau par la toxine de l'influenza, avec neurasthénie consécutive.

Les points les plus intéressants à relever dans ce cas sont :

1° L'ignorance de A en ce qui regarde B et vice-versa, et l'ignorance où se trouvent les diverses personnalités les unes des autres;

2° La continuité de chaque sous-état. Ainsi B 3 disparut une fois en décembre pour revenir en juin suivant et le sujet fut tout étonné des fleurs qu'il voyait et des longs jours, car pour lui c'était toujours décembre;

3° La facilité de disparition d'une personnalité et d'invasion d'une autre, en quelque sorte sans rime ni raison.

Je ne puis considérer ce cas comme ressortissant au somnambulisme, mais je suis enclin à penser que, de même que la surface du cerveau est divisée en aires fonctionnelles, de même la masse du cerveau peut être composée de districts, chaque district représentant une personnalité ou un petit « moi », soit bon, soit mauvais.

La morale à tirer de là, c'est qu'il faudrait essayer d'encourager les bonnes personnalités. Si une mauvaise personnalité se présente à nous, il ne peut être question d'y résister, dans le sens d'une destruction, car elle reviendra; mais nous pouvons la déloger en faisant apparaître une bonne personnalité. Mais si pour une cause ou une autre, notre « coup de baguette » manque son effet, nous serons désorientés et à la merci de la personnalité qui surgira et qui pourra être mauvaise. Les changements de personnalité pourraient être provoqués par des spasmes de diverses artères cérébrales déterminant une diminution de l'afflux sanguin dans différentes aires de l'écorce.

Si nous tenons compte, dans notre pratique journalière, des enseignements apportés par les cas semblables à celui que nous venons de décrire, ne surgit il pas ici une question de responsabilité individuelle? Le mauvais air, la nourriture malsaine, la maladie font des ravages incessants parmi les enfants des pauvres. Les effets de l'alcoolisme des parents sont les plus terribles de tous. Ainsi maint enfant est ruiné au seuil même de l'existence. La personnalité qui lui était destinée peut être détruite dès l'enfance et il croit en développant une personnalité anormale de degré inférieur. Quel est notre devoir en présence de ces faits?

Le Dr R. Jones a attiré l'attention sur la dégénérescence physique croissante de notre race. Notre cas a quelque rapport avec ce sujet. Bien qu'il ne s'agisse pas d'une dégénérée, il montre comment l'instabilité du moi normal peut arriver à détruire la personnalité vraie et originelle, en laissant se développer d'autre types bons ou mauvais. Ce sujet réclame de nouvelles recherches (1).

— Suit ici une discussion dans laquelle le Dr R. Jones dit accepter provisoirement la théorie du Dr Wilson. M. Shand demande comment, s'il y a suppression de l'afflux sanguin dans diverses régines du cerveau, on expliquerait qu'il n'y a pas atrophie de la substance cérébrale dans ces régions. Le Dr Lloyd Tuckey a vu plusieurs cas de personnalités multiples; le plus récent est celui d'un étudiant d'Oxford qui disparut et au bout de dix jours envoya un télégramme de Malte pour demander l'argent nécessaire à son retour. Il n'était revenu à lui qu'au moment où il assommait un homme à Tunis. Le Dr Tuckey a vu le sujet du Dr Wilson il y a quelques années et a essayé en vain de l'hypnotiser. Le président rappelle le cas du fils d'un clergyman qui avait des accès de double personnalité pendant lesquels il ne reconnaissait pas ses parents, mais s'imaginait qu'il vivait aux Indes; il perdait ses connaissances de mathématiques, mais en revanche voyait s'accroître ses capacités musicales. Il ajoute qu'il a connu une Mme Croad, de Bristol, avec laquelle on ne pouvait communiquer, à l'époque où il la vit, qu'en écrivant sur ses joues. Elle tricotait avec des laines colorées et faisait des patrons et disait distinguer les couleurs. Elle pouvait également percevoir des images par le toucher, bien que cachées par un écran, etc.

M. Wilson répond à M. Shand que les cellules cérébrales des régions inactives ne pouvaient s'atrophier, parce que l'afflux du sang était simplement diminué, non aboli. Il pense cependant que, probablement, les cellules « embryonnaires » superficielles étaient lésées, vu l'affaiblissement de la mémoire du sujet. Il n'y avait pas de paralysie permanente, la circulation était restée suffisante pour maintenir la vie dans les aires atteintes. L'état actuel de la malade est très satisfaisant; elle a appris la dactylographie et est dame de compagnie. Non hypnotisable, elle était cependant suggestible pendant sa maladie. Quant à la possibilité de voir à travers un écran ou par le toucher, M. Wilson est d'avis qu'un toucher affiné peut provoquer des images mentales et, par suite, des impressions visuelles bien définies (1).

Traduit du *Journal of the Society for Psychical Research* (mai, 1904), par le Dr Lux.

(1) L'auteur de cette communication à la Société des recherches psychiques de Londres est le Dr Wilson; le *Journal* de la Société l'a reproduite abrégée. A partir d'ici, la traduction est libre. (Note du traducteur.)

(1) Le dernier mot n'est pas dit sur les changements de personnalité; nous aurons l'occasion de revenir sur cette importante question. (Note du traducteur.)

REVUE UNIVERSELLE

Un sommeil de dix-sept ans (*Le Matin* du 5 septembre). — Le lundi 16 novembre 1903 se réveillait, dans un petit village de l'Allemagne du Nord, une femme qui dormait depuis dix-sept ans, cela à l'occasion d'un incendie qui éclata, à deux heures du matin, dans le voisinage. Elle recouvra d'emblée sa pleine connaissance et pensait s'être mise au lit la veille. Gésine M..., née en 1860, douée d'une bonne santé, tomba de voiture en 1877 et se fit à la tête une légère contusion. De violentes douleurs de tête lui firent perdre plusieurs fois connaissance les jours suivants ; vint ensuite un sommeil de trois mois, au bout desquels la dormeuse se réveilla spontanément. Pendant plusieurs années, elle présenta des périodes de sommeil de durée variable ; mais le 22 novembre 1886, après un réveil de quatre jours, elle s'endormit pour ne se réveiller qu'au bout de dix-sept ans. Ce sommeil n'était pas de la catalepsie, mais aucun moyen ne pouvait l'en tirer. On la nourrissait et elle accomplissait la fonction de déglutition et toutes les autres consécutives. Chez elle, l'anesthérie auditive était totale ; les yeux étaient toujours fermés, mais elle détournait la tête quand on apportait une lumière. La sensibilité tactile et musculaire était très obtuse. Le goût était conservé, ainsi que l'odorat, témoin la répugnance observée à l'approche d'une odeur désagréable et les dents qui se serraient à l'introduction, dans la bouche, d'un aliment qu'elle n'aimait pas. Elle a traversé, pendant son sommeil, plusieurs maladies qui ont évolué comme d'habitude.

A son réveil, elle reconnut toutes les personnes qu'elle connaissait auparavant, mais elle était étonnée de les trouver vieillies. Tous ses sens ont repris leur fonctionnement normal ; mais on a été obligé de lui réapprendre à marcher. Actuellement, elle est alerte et gaie, mais est toujours hantée de la crainte de retomber dans son sommeil. Gésine a été observée avec soin par le Dr Farez, à qui l'on doit ces détails.

La médiumité de Mlle Hélène Smith. — On a dit beaucoup de bien et beaucoup de mal du médium génevois qui a fourni à M. Flournoy, les matériaux de son livre : « Des Indes à la planète Mars ». Jusqu'aux esprits qui, dans leurs communications, se sont avisés de porter des jugements sur elle. C'est du moins ce que nous voyons dans *Le Messager* du 1er mars, où un esprit qui parle *de omni re scibili et quibusdam aliis*, répond, sans doute au gré de l'évocateur demandant : *Pourquoi y a-t-il tant de choses absurdes avec le médium Hélène Smith...?* répond, disons-nous, que sa médiumité est toute de possession, que des esprits très inférieurs se jouent de sa crédulité, que son esprit Léopold est très ordinaire, n'est ni très puissant, ni élevé. Pourquoi cet esprit ne parle-t-il pas des singuliers errements mis en pratique par l'expérimentateur ? Ne connaissant pas personnellement Mlle H. Smith, n'ayant jamais assisté à aucune séance avec elle, nous ne pouvons porter sur son compte un jugement motivé. Il n'en est pas de même de Mme Sophie Rosen-Dufaure, présidente de la Société d'études psychiques de Genève, membre de l'Institut national génevois, etc., dont la compétence n'est pas discutable. Voici des extraits d'une lettre qu'elle a adressée au *Messager* le 25 avril (*Messager* du 15 juin) :

« Laissez moi vous dire, Messieurs, combien il est fâcheux de lire dans un journal, avec une telle assurance, une opinion fondée sur les écrits d'un auteur qui, dans l'une de nos séances mensuelles, a déclaré *(je l'ai entendu)* qu'*il lui répugnait de s'occuper de spiritisme* (textuel).

« Avec de tels sentiments, une enquête bien dirigée devient singulièrement difficile et si l'on s'en rapporte aux récits mêmes de l'expérimentateur, on se convaincra de l'absence de sérieux qui, trop souvent, se produisit dans ces séances dites d'*Etude*, où tant de fois l'Esprit Léopold dut rappeler à l'ordre ceux qui s'en écartaient trop. Vous savez, Messieurs, combien la moindre légèreté peut dénaturer le phénomène ; or, dans les réunions dont il s'agit, il arrivait parfois qu'on ne semblait même pas soupçonner la tenue nécessaire à l'obtention de faits probants. Comment porter un jugement équitable quand le directeur de la séance n'observe pas les lois qui régissent la production des faits !

« J'ignore jusqu'à quel point ce défaut de méthode a pu nuire, dans ce cas, à l'authenticité de certaines révélations, mais je tiens à certifier que, ayant eu l'occasion d'entrer en rapport avec l'Esprit Léopold, j'ai été frappée de son élévation morale, de l'ampleur de sa pensée, de l'étendue de ses connaissances, de sa parfaite lucidité et, par dessus tout, de son immense charité, trait qui, pour nous, constitue le critérium de la supériorité morale...

« Reste la médium, Mlle Smith ; c'est une personne dans la force de l'âge, d'un jugement droit et sain. Fille tendre et dévouée, ardente au travail, ne spéculant pas sur ses facultés psychiques, bien qu'elle les emploie, sans compter, en faveur de toutes souffrances.

« Elle connaît les risques de la médiumité et ne s'y expose par aucune imprudence. Si, donc, il y eut, dans certaines séances, intrusion d'Esprits de bas étage, elle dut probablement émaner de l'assistance même, car, lorsque Mlle Smith se produit dans un milieu sérieux, la séance s'empreint d'une dignité parfaite.

« En somme, quoique l'opinion émise soit issue d'un Esprit, je m'inscris en faux contre celle là et je sais du reste, par expérience, combien souvent les renseignements d'outre-tombe peuvent être erronés et défectueux, car j'ai toujours vu les Esprits élevés REFUSER de traiter ces questions, qu'il s'agisse ou non de médiums... »

M. Cuendet, vice-président de la Société d'études psychiques, a joint à la lettre de Mme Rosen-Dufaure, le témoignage spontané suivant :

« Le soussigné, vice-président de la Société d'études psychiques de Genève, approuve pleinement tout ce que dit Mme Rosen-Dufaure, au sujet de Mlle Hélène Smith, avec laquelle il expérimente depuis longtemps. L'Esprit Léopold qui se communique par elle, est d'une haute élévation, j'ajoute que c'est grâce à lui que nombre de personnes ont été guéries de très graves maladies. Rien en lui ne dénote un Esprit inférieur. »

H. Cuendet, *professeur,*
Membre de l'Institut national genevois.

Contagion nerveuse. Epidémie de tremblement à l'école des filles de Bâle (*Uebersinnl. Welt*, septembre). — Depuis des semaines, les jeunes écolières sont saisies, au milieu des classes, de spasmes convulsifs et de tremblement des bras et des jambes de rythme parfaitement régulier. Les meilleures élèves ne peuvent maîtriser ces accès et doivent être rendues à leur famille. Ce fut d'abord une seule élève qui eut un accès ; puis ce furent d'autres élèves de la même classe, enfin des élèves des classes différentes. Dès le premier accès, l'enfant est renvoyée chez elle. Mais bien qu'un grand nombre de classes se trouvent ainsi décimées et réduites de moitié, il n'a pas été possible d'enrayer l'épidémie, qui dure toujours.

Une semblable épidémie avait déjà eu lieu, à la même école, au printemps de 1903. Mais, aujourd'hui, l'épidémie a pris une telle extension que les autorités et les médecins ne savent plus que faire. On espère que les vacances marqueront la fin de ce mal, comme cela était arrivé dans une semblable épidémie, observée à l'Ecole secondaire des jeunes filles Sainte-Claire, par le Dr F. Aemmer. Ce praticien attribue ces épidémies à l'anémie et à la suggestion d'imitation, et encore à des peurs ou à un exercice corporel exagéré (gymnastique, etc.). Après la guérison, d'après lui, il faut dispenser les jeunes filles de faire des travaux manuels, d'écrire et de faire de la gymnastique. Les enfants pauvres doivent être nourris aux frais de l'école. Puis, il recommande le grand air, la persuasion bienveillante, etc. — Les enfants doivent dormir longuement, être bien nourris, nullement surmenés, et les parents ne devraient pas, comme c'est beaucoup trop habituel aujourd'hui, traîner leurs enfants au cirque ou au théâtre, au sortir du berceau en quelque sorte.

L'odorat chez les aveugles (*Uebersinnl. Welt*, septembre). — D'après la relation de M. Kottenkamp, James Mitchell, fils d'un pasteur écossais, né en 1795, était à la fois aveugle et sourd de naissance. Dès l'âge de 2 ans, il présenta une acuité extraordinaire de la sensibilité tactile, du goût et de l'odorat ; il distinguait fort bien les étrangers des membres de sa famille et ses jouets de ceux des autres enfants. A l'âge de 15 ans, l'acuité de ces trois sens suppléait entièrement à l'ouïe. Le toucher et le goût lui permettaient d'explorer les objets voisins. Les grands objets, meubles, etc., ils les examinait avec ses doigts ; quant aux petits objets, il y appliquait les dents ou le bout de la langue. Les doigts et la langue s'insinuaient dans toutes les inégalités des objets pour le renseigner. L'odorat lui servait également dans l'exploration des objets. Par ce sens, il reconnaissait, à une grande distance, ses proches ou les étrangers, et dès l'entrée dans la chambre, avant que les vibrations aériennes pussent le prévenir de leur présence. L'odorat lui servait toujours pour le choix des aliments, car il n'en mettait jamais aucun dans la bouche sans l'avoir d'abord flairé. Son goût était très fin ; il est des aliments qu'il refusait obstinément : ainsi, jamais il ne voulut manger de beurre, de fromage ou de fruits juteux, mais aimait le lait, la viande préparée avec simplicité, les pommes, les pois, etc. Il ne voulut jamais recevoir de nourriture de personne autre que ses parents ou sa sœur. Lorsqu'une personne entrait dans la chambre, il s'approchait d'elle avec inquiétude, la touchait, la flairait. Il est difficile de se rendre

compte de quelle manière il se formait son appréciation sur les personnes, car il en est dont il ne s'approchait jamais, d'autres qui, immédiatement, provoquaient son intérêt. C'est, semble-t-il, l'odorat qui entrait surtout en jeu. Il lui suffisait d'avoir saisi le bras d'une personne et l'avoir approché de son nez deux ou trois fois pour avoir son opinion faite. Lorsque cette dernière était favorable, il ne demandait pas mieux que de devenir plus familier avec la personne, examinait avec plus de soin ses vêtements et exprimait une satisfaction plus ou moins vive; quand l'opinion était défavorable, il s'éloignait aussitôt en laissant voir soit de l'indifférence, soit de la répugnance. Certains coquillages lui plaisaient, d'autres lui répugnaient, et alors il se pinçait le nez et détournait la tête. Il montrait la même sensibilité dans le choix des aliments.

Un éclair qui dessine l'image du Christ. — Divers journaux, le *New York Herald*, le *Cosmos* du 3 septembre, l'*Echo du Merveill.* du 1er septembre, etc., rendent compte de ce fait curieux. Lors d'un orage, qui éclata le 5 août, à Morristown (New-Jersey), un nommé Albert Parker fut frappé de la foudre et porté à l'hôpital de « Tous-les-Saints ». Il avait été trouvé la face contre terre et les vêtements déchirés de l'épaule droite jusqu'en bas. Le dos portait de larges stries rouges. Ces stries commencèrent bientôt à prendre la forme d'une croix. Peu à peu, les sœurs et les médecins assistèrent à une transformation merveilleuse : les traits deviennent plus distincts, s'accentuent et dessinent l'image d'un Christ cloué sur la croix. Les clous des pieds et des mains deviennent extrêmement nets, ainsi que la blessure sanglante du côté et les épines de la couronne du supplice. L'ensemble de l'image représente exactement (?) le crucifix accroché au-dessus du lit du patient. Au pied de la croix, deux érosions de la peau semblent figurer des rochers. Pendant tout ce temps, l'homme était sans connaissance. On crie au miracle; l'homme reprend conscience et par une combinaison de miroirs, on lui fait voir l'image imprimée sur son dos. Aussitôt, il fond en larmes ; on lui demande s'il n'a jamais été *tatoué* ; il répond que non. Le médecin traitant, le Dr Griswold, déclara n'avoir rien découvert qui puisse faire croire à un truquage. Le Dr Gibbons explique comme quoi, par un effet électrolytique de la foudre, la peau avait pu devenir sensible aux impressions photographiques et avoir pris l'image du crucifix pendu au mur ou au chapelet d'une des sœurs.

Le Dr Wilson a déclaré qu'il avait constaté, en Europe, environ soixante cas de personnes dont la peau avait été brûlée par la foudre et portait des marques constituant les lignes d'un tableau ou d'un dessin. Mais ici, il s'agit d'un phénomène tout différent : on sait que la foudre, par un transport moléculaire, comme dans l'expérience si connue du portrait de Franklin, produit des photographies d'objets placés dans le voisinage.

Le *Herald* a donné l'histoire d'une série de coups de foudre intéressants à cet égard. Miss Della Moncrief, foudroyée le 5 août 1882, à South-Framingham (Massachusetts), fut rappelée aisément à la vie; mais, lorsqu'on la ranima, on trouva qu'elle avait dans le dos l'image d'un arbre voisin de la maison qu'elle habitait. — La foudre tomba sur la maison du docteur White, à Fishkill (N.-Y.), le 13 juillet 1892, et entra dans l'office où se trouvaient plusieurs assiettes de la manufacture royale de Dresde, décorées en couleur; la foudre en imprima l'image exacte sur le mur d'en face. — Will Campbell est tué par la foudre le 4 septembre 1896, sur le seuil de sa maison, près de Joncken (N.-Y.): le coup déracina un buisson en face duquel il se trouvait, et un rameau fut arraché et projeté au loin. On trouva une reproduction exacte du rameau sur la poitrine de la victime. — John Ghalen fut sidéré le 26 juin 1890, à Siroriza (N.-Y.). Il resta évanoui une demi-heure, et l'on trouva, juste au-dessus de son cœur, une tache circulaire rouge surmontée d'une sorte de bonnet noir, et d'où partaient quinze lignes rouges semblables aux raies d'une roue.

Mais revenons à Parker. Les sceptiques disent qu'il s'était fait tatouer pour se rendre intéressant. D'après le *Cosmos*, le chirurgien de l'hôpital « examina l'image avec un microscope et acquit la conviction que les traits avaient été tracés avec une pointe fine déposant, dans le fond des piqûres, une matière colorante. »

En somme, les renseignements sont contradictoires, et il faut attendre pour se prononcer sur le cas de Parker.

La mère de Gœthe et les sorts bibliques (*L'Echo du Merveilleux*, 1er septembre). — La mère de Gœthe n'était rien moins que mystique. Jeune, elle fut vive et gaie et armée d'un bon sens un peu rude : « *Von Mütterchen die Frohnatur* », a dit Gœthe. Plus tard, elle fut majestueuse et assez rigide, « Mme la conseillère de Gœthe », comme la nomme toujours l'espiègle Bettina,

qu'elle glaçait. Le merveilleux n'en eut pas moins sa part dans la vie de cette femme remarquable.

Pendant quelque temps, elle s'était laissée séduire par la doctrine mystérieuse des frères moraves. Elle fit partie de cette chapelle des « âmes silencieuses » où fréquentaient les membres de la plus haute société francfortoise. L'une des fidèles les plus zélées de ce cercle mystique était sa parente, Mlle de Klettenberg, cette âme noble dont Gœthe a immortalisé le souvenir dans *Wilhelm Meister*. Sans se soucier de dogmes, ces esprits inquiets prétendaient établir des rapports personnels entre Dieu et l'homme. Ils croyaient à une intervention divine qui peut se manifester à toute heure et cherchaient à deviner à l'avance, par les oracles ou par le sort, ces déterminations du Très-Haut. Mme de Goethe prit alors l'habitude d'interroger la Bible ou le « Trésor Doré » en piquant au hasard dans le volume, avec une épingle. Elle interroge ainsi l'oracle avant la bataille de Mons, elle l'interroge encore dans une maladie de son fils, et elle tombe sur une maxime qui lui rend confiance : « On plantera de nouvelles vignes sur les collines de Samarie ; on les plantera au son de la flûte ». Pour elle, ce verset annonçait la guérison et la grandeur de son fils ; elle ne l'oublia jamais.

Dans cette consultation et cette interprétation des sorts bibliques, une de ses sœurs était passée maîtresse. Et leur père, qui fut longtemps échevin et bourgmestre de Francfort, avait, lui aussi, une réputation de devin. On racontait que, longtemps à l'avance, il avait prédit un grand incendie et l'arrivée inopinée de l'Empereur. Une autre fois, il eut le pressentiment très net de son élévation à la première magistrature de la ville.

Rêve prémonitoire du sculpteur Brisson (*L'Echo du Merveilleux*, 1er septembre). — Le sculpteur Brisson dit à l'abbé Torni, qui le rapporte dans son *Almanach du grand prophète pour 1789*, page 110 :

« Il y a des rencontres bien extraordinaires. Il m'en arriva une que je ne puis m'expliquer. Je suis sculpteur, j'aime les beaux-arts ; il est donc naturel que ma pensée se porte sur des gravures durant mon sommeil. J'en vis en rêve qui m'étaient complètement inconnues, quoique signées de noms connus. A mon réveil, j'avais encore dans ma pensée et ces gravures et ces noms. Peu de temps après, je vis, en passant sur les quais, un album. Je l'ouvris, il contenait les gravures de mon rêve et j'y lus au bas les noms que j'avais lus en rêve. J'ai acheté l'album. J'ai raconté aussitôt ce fait à plusieurs. Personne n'a pu me l'expliquer. Vous pouvez en parler en me nommant : Je suis Brisson, ancien conseiller municipal de Paris. »

Découverte d'une statue d'Osiris. L'électricité connue des Egyptiens, par Ph.-Edm. About (*La Presse*, 26 juin). — Une statuette d'Osiris, découverte par un fellah, a été récemment vendue au marché du Caire. Cette statuette était recouverte d'une épaisse couche de carbonate de cuivre et de silice, dont on la débarrassa et l'on ne fut pas peu étonné de la trouver recouverte d'une légère pellicule de cuivre rouge, bien différente du protoxyde rouge de cuivre qui se forme d'ordinaire par oxydation du bronze. C'était bel et bien une couche de cuivre métallique qui ne pouvait avoir été appliquée que par un procédé galvanoplastique, c'est-à dire par un procédé de décomposition électrique d'une solution d'un sel de cuivre. Déjà, il y a quinze ans, M. H. Pennelli, expert au musée du Louvre, avait été surpris de la faible épaisseur de certains bronzes en haut relief et avait émis l'hypothèse qu'il pouvait s'agir d'applications galvanoplastiques. C'est au fils, M. Pierre Pennelli que nous devons de voir l'hypothèse devenir une réalité.

Les Egyptiens connaissaient donc l'électricité. Comme le sol de l'Egypte renferme en abondance du nitre, du cuivre et du zinc, quoi d'étonnant qu'ils aient employé ces substances à composer des piles électriques analogues aux nôtres? De plus, on a toujours été étonné que les Egyptiens parvinssent, avec des outils de bronze, à tailler le granit, et il est légitime de supposer que c'est par un procédé électrique qu'ils donnaient au bronze la résistance nécessaire. Nos savants contemporains ne sont pas encore au bout de leurs étonnements. Les Egyptiens, colonie d'Atlantes, avaient dû transporter sur les bords du Nil cette civilisation extraordinaire, peut être supérieure à la nôtre à certains égards, dont s'enorgueillissait l'Atlantide. Rien de nouveau sous le soleil, et, comme nous l'avons dit maintes fois, nous ne faisons que redécouvrir ce qui était déjà connu des Anciens, — ces Anciens remontant bien plus haut que ce que nous appelons communément l'antiquité.

Propriétés et action remarquables de l'air liquide (*Psych. Studien*, juin). — Dans une conférence faite à Riga « sur l'air liquide », le professeur P. Walden s'est exprimé, comme il suit, quant au rôle des basses températures de l'air

liquide sur les processus chimiques et biologiques : « Les affinités chimiques sont énormément amoindries par le froid intense produit par l'air liquide ; des réactions et des transformations qui, à la température ordinaire, sont instantanées et des plus violentes, s'effectuent à —191° si lentement qu'elles sont à peine mesurables, donc sont pratiquement nulles. De même, l'action photographique de la lumière est réduite, à —191°, à une fraction de ce qu'elle est à la température ordinaire de nos appartements.

« Les effets biologiques de ces basses températures sont non moins surprenants ; on a constaté que, pour les êtres vivants placés au bas de l'échelle, des températures modérément élevées (de 50 à 60°) sont beaucoup plus dangereuses que les températures extrêmement basses ! Ainsi, on a pu maintenir des bactéries (ou des microorganismes) typiques pendant vingt heures, et même pendant six mois, dans de l'air liquide, sans que leur vitalité ait été amoindrie d'une façon perceptible. Des graines de plantes diverses, tenues plus de cent heures dans l'air liquide, reprirent toute leur vitalité à la chaleur. Des semences d'orge, de pois, de moutarde, refroidies davantage encore, c'est-à-dire maintenues six heures dans de l'hydrogène liquide (à —252° C.), eurent une germination parfaitement normale !

« Nécessairement, les problèmes biologiques surgissent ici en foule : si, à de si basses températures, les processus chimiques, sont en quelque sorte suspendus, que la matière est sans réaction et morte, si, d'autre part, les processus vitaux des microorganismes, des semences, des cellules sont liés exclusivement à des processus chimiques, quel est donc l'état des bactéries. etc., à ces températures de —190° jusqu'à —252° ? Si les réactions chimiques qui conditionnent les processus vitaux sont interrompues par la mort (Todesstarre) de la matière, il ne peut être question d'un retour de la cellule à son état précédent — et, *malgré tout, sa vitalité n'en souffre pas d'une manière appréciable !* Existerait-il encore un *état intermédiaire,* un chaînon de transition entre la vie et la mort ? Devrons-nous, finalement, chercher les facteurs de la vie dans la matière morte?...

« L'air, ce rien, cet invisible, est devenu quelque chose sous nos yeux, quelque chose de saisissable qu'il faut ranger parmi les facteurs les plus importants dans l'économie humaine. S'il a été longtemps vrai qu' « on ne peut vivre de l'air », il est plus exact, aujourd'hui, de dire qu'on ne peut vivre sans air. Les locutions populaires ont largement médit de l'air ! L'air, qu'on a déifié jadis, est transformé aujourd'hui par les mains de l'homme, par une œuvre humaine, en une marchandise, employée pour procurer la vie à l'humanité malade et surmenée. Quand on voulait caractériser, jadis, des plans d'avenir, des idées fantastiques, des inventions de cerveaux malades, on parlait de « châteaux bâtis sur l'air » (Luftschlœsser). Dans combien de circonstances, l'humanité a fait preuve de myopie ? Que de choses étaient, il y a quelques dizaines d'années, qualifiées de « châteaux aériens » qui, aujourd'hui, jouissent d'une réalité aussi palpable, grâce aux découvertes modernes, que l'air lui-même ! Ne cessons donc pas d'édifier joyeusement de ces châteaux aériens, de ces lieux de plaisance de notre fantaisie, de notre esprit, de notre âme. Malgré tout, nous avons le ferme espoir que la sagacité humaine réussira à construire ce château aérien impérissable qui sera l'aéronef dirigeable, de sorte que nous serons devenus alors entièrement les maîtres des quatre antiques éléments : l'eau, la terre, le feu et l'air ! » Nous n'ajouterons qu'un mot à ces lignes éloquentes : la matière n'est jamais morte, l'atome vit, mais à sa façon.

Un nuage magnétique. (*Petit Journal* et *Eclair* du 6 août). — Le capitaine du navire anglais *Le Mohican*, qui vient d'arriver avec son bâtiment, raconte qu'en s'approchant du brise-lame de Delaware, il a traversé un nuage magnétique. Des gerbes de lumière se dégagèrent des parties métalliques du navire ; les aiguilles des boussoles commencèrent une course folle. Il était impossible de soulever même les chaînes ou les barres de fer les plus légères, tant elles étaient collées au pont métallique par suite de l'attraction magnétique. Les cheveux des hommes se hérissaient et des étincelles s'en dégageaient ; on se sentait comme paralysé des bras et des jambes. Tout d'un coup, le nuage magnétique s'éleva en l'air ; la phosphorescence autour des parties métalliques du navire cessa et, à bord, tout reprit son cours ordinaire. Dr Lux.

NÉCROLOGIE

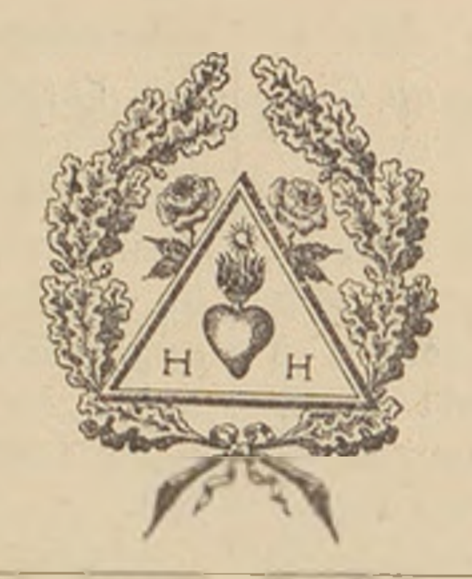
Nous apprenons tardivement le décès de Madame veuve Leymarie, arrivée le 29 septembre dernier Elle était âgée de 67 ans.

Nous adressons nos vœux et hommages à la famille cruellement éprouvée et nous prions d'un cœur triste pour la disparue.

Le Gérant : Martelet.

TROYES, IMP. MARTELET, RUE THIERS, 101

LA LUMIÈRE



N° 284. — NOVEMBRE 1904. — SOMMAIRE. —

Anniversaires de la « Lumière »

A la date du 27 octobre, chère à tous les adhérents, nous avons rappelé l'inauguration de la *Communion Universelle des âmes dans l'Amour Divin*, au centre de la " *Lumière* ", réponse à l'appel de nos frères d'Amérique, année 1887. Cette pratique est très répandue aujourd'hui dans le monde entier, par les adeptes de différentes religions aussi bien que par les Indépendants progressistes que nous représentons sans préjugés ni parti pris (1).

***

A la date du 1er novembre, nous nous sommes tous souvenus de ce grand évènement de la réapparition de " *La Lumière* " en 1886, après une funèbre éclipse, d'une durée de sept mois, causée par le douloureux événement du décès d'Adolphe Grange. Les aimés disparus, les bons protecteurs de l'Au-delà qui veillent sur notre œuvre, et nous humbles ouvriers d'une grande cause, tous vivants dans le présent et dans le passé, nous avons fêté l'éternel présent et renouvelé les vœux du cœur en face de l'éternelle immortalité.

***

Un troisième anniversaire encore, a été l'objet de manifestations très sympathiques qui ont profondément ému le cœur de la Directrice de la " *Lumière* ", car il semblait ne faire qu'un avec les deux autres : c'était l'anniversaire de sa naissance à la date du 27 octobre.

Nous remercions chaleureusement tous les amis de près ou de loin qui nous ont envoyé leurs hommages et des fleurs, ou simplement leurs cartes. Ces douces pensées de nos correspondants exprimées de manières diverses sont de précieux encouragements pour nous. Cela prouve que notre travail est bienfaisant et utile. Il n'est pas permis d'en douter : Ceux qui pensent à nous et le prouvent, ont reçu des bienfaits en leur âme par la lecture de la " *Lumière* ". La " *Lumière* " est donc le véhicule des vrais biens de la vie ; notre spiritualisme, point ennemi de tous les progrès, est dispensateur de force et d'énergie autant que de consolations. La " *Lumière* " est vraiment lumière, d'autant mieux qu'elle est dévouement d'amour et foi raisonnée.

Notre idéal, c'est le bonheur dans l'harmonique paix ; tous nos efforts ont pour but sa réalisation. Notre époque tourmentée laisse peu de place aux organes de libre-pensée spiritualiste ; la voie que nous parcourons se trouve fatalement hérissée

(1) Voir à la 4e page de notre couverture, l'annonce du livre instructif au sujet de la *Communion*.

de difficultés morales et matérielles ; mais, si cette voie est la *voie étroite* qui conduit *au Ciel*, n'avons-nous pas, impérieusement, le devoir de ne pas nous en éloigner.

En attendant que les hommes, directeurs du mouvement social, nous donnent ce qu'ils nous promettent, ne sommes-nous pas autorisés à chercher dans le Cœur Divin le secret de nos vraies destinées, et à méditer sur les moyens de prêter un concours actif pour la rénovation prévue ? Et n'est-ce point dans l'invisible, quoi qu'on en dise, que se préparent les événements ? Ce que nous ne voyons pas et que nous connaissons comme initiés, ne joue-t-il pas un rôle prépondérant dans les faits saillants de notre monde !

Comme des épaves jetées sur une côte inhospitalière, les âmes brisées sont fourvoyées et malheureuses au contact du néantisme contemporain. L'union des âmes est le salut pour les isolés. La pratique mensuelle du 27 rassemble, dans un idéal élevé, des milliers d'êtres plus ou moins atteints par les mauvais courants de la vie ; tous ces êtres vibrent sous une action déterminante de solidarité magnétique et peuvent ainsi recevoir des forces vives, physiques et morales. On ne saurait trop chercher à vivre d'une vie active dans cette symphonie des âmes dont chaque vibration répond à un besoin de notre organisme. Et, puisque il est vrai de dire : c'est du bien-être des individualités que nait le bien être collectif ; assurément, ce que nous recueillons de secours personnels, servira les intérêts de la grande famille humaine. Nous serons des instruments de progrès, non au figuré, mais bien au réel.

Pour conclure : nous cherchons le bonheur ; il est dans la " *Lumière* ". Toute notre gratitude à ceux qui lui viennent en aide pour la réalisation de vœux ardents.

Lucie GRANGE.

***

En l'honneur de Lamartine

Des circonstances imprévues nous ont permis de célébrer l'anniversaire de la naissance du grand poète Lamartine, au siège même de la " *Lumière* ", où les Lamartiniens se sont réunis en matinée, le 30 octobre, sous la Présidence du baron Georges d'Amstrong. Une conférence a été faite par un jeune avocat de brillant avenir — nous omettons son nom très involontairement — sur l'arbitrage entre les nations, les horreurs de la guerre, la nécessité de la Paix. Madame Lydie Martial a fourni des arguments précieux pour confirmer les appréciations fort judicieuses du conférencier ; et tous nous avons sincèrement applaudi les deux porte-paroles de cette grande messagère si peu comprise, qui est toujours symboliquement représentée avec l'olivier pour attribut.

Madame Jean Liane, organisatrice des « Matinées de Famille » inaugurées le 13 novembre à la Bodinière, a interprété des pièces de sa composition, très gracieuses, dont elle a été chaudement félicitée.

Après la matinée, quelques personnes se sont rendues à Passy pour rendre des hommages accompagnés de fleurs, à Lamartine, dont la statue s'élève près de son ancienne demeure.

Le soir, les fidèles de la mémoire de Lamartine se sont retrouvés à un banquet.

Nous avons ici le devoir de remercier M. Canton, directeur du Salon Lamartine, qui, par son secrétaire fidèle, a honoré la Directrice de la *Lumière* de la mention de son anniversaire personnel. La Directrice, a répondu par un toast à l'union des mondes dans le visible et dans l'invisible, lequel invisible entre pour une part beaucoup plus grande qu'on ne le croit dans le gouvernement de nos affaires terrestres.

L. G.

***

Congrès de l'Humanité

Le Congrès permanent de l'Humanité a tenu ses assises de 1904, les 3, 4 et 5 novembre, sous la présidence du baron Georges d'Amstrong. Nous avons assisté à quelques-unes de ses séances qui avaient lieu deux fois par jour et nous ne pouvons que féliciter ces pionniers du progrès, des efforts qu'ils font pour trouver les moyens d'améliorer la destinée humaine. L'article VI du programme ainsi conçu, donnait espoir et confiance : « Toute personne, comme toute Société, qui travaille à répandre les principes humains de solidarité, de fraternité, de paix, d'amour et de justice POUR TOUS, sera spécialement la bienvenue dans les assises et au sein du Congrès de l'Humanité ».

L. G.

AU SEUIL DE L'INFINI

Sphères Supérieures

Il s'agit là d'un sujet bien profond et qui ne saurait être traité avec succès sans quelque inspiration supérieure. Miss Stuart Phelps semble avoir réalisé à un certain degré cette dernière condition dans son roman, intitulé : « Au-delà des Portes. » Bien que ce livre reflète en plus d'un endroit les idées spéciales à la doctrine swedenborgienne, on n'y trouve pas moins formulées un certain nombre de grandes vérités à l'occasion de descriptions si ingénieuses qu'on souhaiterait qu'elles soient entièrement conformes à la réalité. Nos lecteurs pourront en juger par quelques citations.

Mais tout d'abord donnons quelques détails sur les personnages qui se meuvent dans ce roman. Le principal d'entre eux est une jeune américaine nommée Mary, qui eut vers le quinzième jour d'une fièvre cérébrale une vision prolongée dans laquelle elle se crut dégagée de son corps terrestre. Il lui sembla, dans sa vision, qu'elle se réveillait d'une profonde torpeur et, en regardant autour d'elle, qu'elle apercevait une personne assise ; elle reconnut son père mort depuis des années, et celui-ci l'attirant doucement à lui, lui fit franchir les limites de sa demeure et bientôt celles de l'atmosphère terrestre. C'est alors seulement qu'elle comprit qu'elle était morte. Elle était arrivée dans un autre monde qui, comme on le verra, présente encore de grandes analogies avec le nôtre, tout en lui étant très supérieur. Mais laissons-lui la parole :

« J'étais vraiment, dit-elle, dans un endroit splendide, mais il ne ressemblait en aucune façon à ce que j'attendais... Je regardais tout autour de moi. Mon père se tenait à quelque distance, causant avec des amis ; je ne les connaissais pas, leur physionomie brillait d'un grand éclat et d'une grande beauté. Celle de mon père aussi. Il avait visiblement changé depuis qu'il était venu à ma rencontre dans le monde inférieur ; il semblait briller et puiser une vie intense à quelque invisible source. Ce qui m'impressionna vivement, c'est que tous ceux que j'aperçus — il y en avait beaucoup qui allaient et venaient empressés — étaient des êtres qui recevaient la lumière et la réfléchissaient. Ils donnaient tous cette impression, mais à des degrés bien différents. Certains étaient tout à fait pâles, bien que d'une couleur pure; d'autres brillaient comme embrasés. Et quand je dis couleur, j'use d'un mot terrestre qui n'exprime pas ma pensée. C'est plutôt de l'atmosphère ou de la pénombre dans laquelle chacun de ces êtres se mouvaient que je veux parler que de la teinte de leur corps. Ils avaient des corps tout pareils à ceux qui m'étaient connus. Je vis que moi-même je n'avais pas beaucoup changé ; du moins cela me parut ainsi. J'avais une forme et des vêtements, je me mouvais à ma volonté ; j'avais des sensations de plaisir et surtout celles d'une merveilleuse santé. Un moment je restai absorbée sans souci d'analyse, par ce sentiment de calme et de puissance physique. Je ne désirais pas parler ni qu'on me parlât, ni bouger même et mettre en action ma force splendide. Il me suffisait de sentir en moi cette force après tant de jours de souffrance. Je m'étendis sur la mignonette et je vis alors que les fleurs sous mon poids n'avaient pas été froissées. Elles s'étaient redressées nullement fanées sans un pli de leurs feuilles, leur corolle toujours ouverte. »

Après diverses pérégrinations, Mary parvint à la demeure céleste de son père. « Dès l'instant de l'entrée dans la maison de mon père, j'eus l'assurance très nette de faire de nouveau partie d'une société organisée ayant des devoirs définis et des joies assurées. Je ne trouvai pas ces devoirs extraordinairement différents quant à leur essence, bien que par la forme ils aient grandement changé de ceux qui m'occupaient sur la terre. Je me trouvais encore soumise à certaines responsabilités filiales et domestiques; j'avais à cultiver mon intelligence, à donner à d'autres mon aide moral, à m'élever spirituellement. Je me trouvais membre d'une communauté active où l'on n'eût pu compter ni un paresseux ni un malade et je devins bientôt, comme ceux qui m'entouraient, une personne excessivement occupée. Mes occupations n'eurent pas d'abord un caractère bien tranché ; il s'agissait plutôt pour moi d'un entraînement à une condition plus haute. Cet état semblait être celui de beaucoup de mes concitoyens, qui paraissaient subir une sorte d'éducation pour des usages ou un bonheur plus élevés. Pour d'autres, j'ai déjà fait entendre qu'il n'en était pas ainsi. Mon père, par exemple, était encore, comme sur la terre, un éducateur religieux. Je rencontrais aussi des hommes et des femmes, placés comme ma vieille voisine Mrs Mersey, dans une confraternité particulière,

avec les esprits des morts récents ou de personnes vivant encore qui avaient tout particulièrement besoin d'être guidées... Je rencontrai des artisans et des artistes, des poètes et des savants, des gens s'occupant de travaux agricoles, des inventeurs mécaniciens, des menuisiers, des médecins, des étudiants, des commerçants, des messagers de la terre ou d'autres planètes et bien d'autres encore dont la liste troublerait l'esprit plus qu'elle ne l'éclairerait si j'essayais de l'établir... Une telle communauté existait sans tristesse, sans maladie, sans mort, sans anxiété et sans péché, et... j'avais lieu de croire ces preuves d'une harmonie, d'un progrès et d'un bonheur presque incroyable, qui s'offraient à moi dans ce lieu, offertes également à des âmes sans nombre en des régions inconnues, emplissant d'activité et de joie les mystères de l'espace et du temps. »

Continuons nos citations, quitte à donner plus loin nos appréciations sur cette dernière :

« Quelle était, me demandera-t-on, la constitution politique de la société que vous décrivez ? Quelle était l'aristocratie du ciel ? Si je dis qu'en réalité il n'y en avait aucune, je veux être bien comprise. J'observai la plus grande variété de rangs sociaux dans le royaume céleste, qui me parut plutôt une Théocratie qu'un communisme désordonné. Des pouvoirs étaient établis au-dessus de moi, d'autres au-dessous ; il y avait des sélections sociales naturelles et harmonieuses ; des lois et des esprits préposés à leur application ; l'obéissance qu'accompagnait la dignité... Je constatai un respect beaucoup plus grand pour les différences de rang et d'influence que celui auquel j'étais habitué, du moins, dans mon petit coin sur terre... La position nouvelle dépendait des droits spirituels. La distinction n'était due qu'au caractère. La nature la plus proche de la nature divine dirigeait les forces sociales. La culture spirituelle était le témoignage unique et décisif de la valeur individuelle.

« Je m'informai un jour d'un écrivain d'une renommée universelle, — j'entends une renommée de la terre — qui se trouvait en ce moment, me dit-on, dans la ville ; je désirai beaucoup le rencontrer. Pour des raisons que je n'ai pas besoin d'expliquer, je ne donnerai pas le nom de cet homme qui fut appelé sur la terre le génie de son siècle. Je pensai qu'une grande ovation lui serait faite, à laquelle j'aurais voulu me joindre, mais je fus surprise de constater combien sa présence fit peu d'impression dans notre Société. Comme je m'en inquiétais, j'appris qu'il ne jouissait là que d'une influence très médiocre, bien que cette influence eût déjà sensiblement augmenté et qu'elle dût probablement croître avec le temps. Cet homme avait fait preuve de facultés merveilleuses, mais uniquement consacrées aux aspects transitoires et mondains de la vérité. Sa vie privée avait été égoïste et cruelle, il avait écrit le plus fameux poème de son temps, mais « dans toutes ses recherches » n'avait pas trouvé Dieu.

« Dans cette condition nouvelle de la vie céleste, ce génie avait été obligé de se mettre à apprendre l'alphabet de la vérité spirituelle ; il était parmi nous plutôt un élève qu'un maître. On me dit que lui-même se refusait avec énergie à recevoir les preuves d'un respect dont il se sentait encore indigne. Il consacrait maintenant toute la puissance de son vaste esprit à des travaux spirituels avec autant d'ardeur qu'il l'avait fait pour ses travaux intellectuels, et j'avais, je puis le dire, le ferme espoir qu'en fin de compte il nous dépasserait tous....

« Je me souviens aussi d'avoir été profondément touchée d'un spectacle que j'eus la chance d'apercevoir un matin où je me promenais dans les environs de la ville... Au milieu de ma promenade, je rencontrai tout à coup notre Maître (Jésus). Il était très occupé à ce moment avec d'autres. Il me reconnut, eut un sourire, mais ne causa pas avec moi... Il était à ce moment en communion intime avec deux âmes que je reconnus pour de nouvelles arrivées. L'une de ces âmes était un homme — certainement un homme d'aspect rude et sortant d'une vie pénible, qui lui parlait avec ardeur, mais avec respect, tandis qu'il se dirigeait vers la ville. De l'autre côté, Notre Seigneur tenait dans sa main la main d'une femme timide et tremblante qui osait à peine lever les yeux fixés vers la terre ; de temps à autre elle portait à ses lèvres le bord du vêtement du Maître, puis le laissait retomber de ce geste lent d'une personne en proie à un songe extatique. Ces deux personnes, me sembla-t-il, n'avaient l'une avec l'autre d'autre rapport que celui d'être arrivées ensemble dans cette contrée nouvelle et toutes deux, peut-être, étaient là présentes à cause d'un besoin ou d'un mérite spécial. Je profitai de la rencontre d'un voisin, un ancien habitant de la ville et qui en connaissait tous les mystères, pour demander quelle était pour lui l'explication de la scène que nous avions sous les yeux et pourquoi ces deux âmes jouissaient d'une telle faveur auprès de Celui dont le moindre regard nous emplissait d'une indicible joie. Il me fut expliqué que l'homme en question était le héros d'une grande catastrophe dont le monde inférieur s'occupait en ce moment : un accident de chemin de fer, l'un des plus épouvantables qu'ait pu voir cette génération, avait été évité et quatre cents malheureux voyageurs avaient été

sauvés par le sacrifice sublime de ce mécanicien qui mourut volontairement d'une mort affreuse pour sauver son train. Tout ce que l'on pouvait dire de cette tragédie, c'est qu'elle avait donné la preuve du sacrifice de soi-même à un point que l'homme atteint rarement. A ce moment, je vis ce noble compagnon, il était venu si brusquement parmi nous que l'expression de l'agonie physique avait à peine disparu de son visage et que ses yeux brûlaient encore du feu de son terrible exploit.

« — Mais cette femme? demandai je.

« — C'était une créature délicate, malade, morte de sa frayeur et de la commotion subie. C'est la seule voyageuse qui ne put échapper.

« Je demandai alors pourquoi elle se voyait l'objet d'une telle préférence...

« — Elle ? Ah, dit mon interlocuteur, ce n'était qu'une sainte du foyer. Elle était célébre parmi les observateurs du Ciel depuis bien des années. Vous savez ce que je veux dire et de quel genre de nature je parle. Une femme timide, silencieuse, ne pensant jamais à elle-même, sachant à peine si elle avait un moi, qui travaille, qui peine, qui souffre avec patience, qui prie, n'attend rien de ses amis et donne tout, n'espère que peu de chose même de son Seigneur et abandonne tout pleine d'un idéal religieux... Oh! vous connaissez ce genre de femmes, elle n'a jamais rien eu à elle dans toute sa vie... même pas sa chambre..., et toute une famille l'adore sans la connaître et se repose sur elle comme des enfants sans la voir. Nous attendions la venue de cette femme... Si je ne me trompe, la cité va être en fête aujourd'hui. »

Ces considérations renferment une idée profondément juste. C'est le prix infini que les esprits bons attachent aux vertus du cœur, à la pratique de l'amour vrai selon Dieu. Celui qui ne comprend pas cette grande loi d'amour ou ne s'y conforme pas, fût-il un génie dans l'ordre artistique, littéraire ou scientifique, ne saurait être heureux après la vie terrestre ; mais la réincarnation est là pour lui permettre de mériter à son tour le bonheur. Mlle Phelps, comme la plupare des spirites américains n'est pas réincarnationiste, c'est du moins ce qui semble ressortir de son livre.

D'ailleurs elle développe surtout des idées swedenborgiennes. Le rôle qu'elle fait jouer à Jésus paraît bien invraisemblable. Cependant, n'oublions pas qu'il ne s'agit ici que d'un roman et que, par cela même, la fiction y était permise. Dans ses descriptions elle ne nous donne que l'état de ce que seraient les habitants d'une planète à peine supérieure à la terre, mais où, cependant, la moralité serait plus développée par suite d'une plus grande connaissance des choses divines et de la présence directe des guides spirituels. Elle ne paraît pas établir entre les esprits des catégories assez tranchées ; d'après les descriptions qu'elle nous donne, il semblerait que les habitants de l'au-delà vivent, pour ainsi dire, en commun, ne différant jamais que très peu les uns des autres. Or, en réalité des conditions terrestres jusqu'à Dieu il y a une série de milieux cosmiques bien différents et les esprits qui les habitent diffèrent nécessairement eux-mêmes d'une région à l'autre. Plus un esprit est supérieur, plus son corps est affiné, plus sa puissance créatrice est grande. Voilà un dernier point qui aurait mérité d'être développé par l'auteur.

Le pur amour, hélas ! ne règne pas dans tous les mondes ; il en est où les éléments de discorde et de désharmonie sont prépondérants. Une des grandes tâches que se donnent les esprits supérieurs, c'est précisément de combattre le mal partout où il règne.

Mais laissons là ces considérations pour terminer par la citation suivante, concernant une des choses les plus originales du livre, la description que l'auteur nous donne d'un spectacle qui serait le privilège des désincarnés, je veux parler de la symphonie des couleurs :

« Le tableau le plus saisissant qu'évoque ma mémoire, parmi toutes les joies célestes, est la *Symphonie des couleurs*... Cette symphonie était dirigée par de grands coloristes, les uns d'une renommée terrestre, les autres célestes... Nous étions dans une sorte de Colysée immense où régnait une obscurité complète. Ce monument était d'une forme sphérique. C'était un globe parfait au centre duquel nous étions assis sans toucher nulle part la superficie. L'air circulait librement, j'ignore par quels moyens, et nous éventait perpétuellement le visage.

« On devinait une musique lointaine. Des plaisirs que nous pouvions recevoir ou abandonner à volonté nous entouraient de toutes parts, goûtés par ces sens extraordinaires dont je ne puis donner aucune idée... Seulement, tandis que nous nous tenions là en silence, au centre de ce vaste globe, fait de porphyre, je crois, ou d'une substance semblable, une clarté pure se mit à en couvrir la surface. Cette clarté trembla, devint plus profonde, et nous finîmes par être enfermés dans une sphère de flamme blanche. Je perçus que cela signifiait, pour les érudits en la science des couleurs, une pensée claire et distincte comme un grand accord pour un musicien. Il en fut ainsi des centaines d'effets qui suivirent. La lumière blanche frémit et devint d'un

bleu pâle. Le violet qui parut lutta contre le bleu ; l'or et l'orange, d'abord mêlés, se divisèrent. Le vert, le gris et l'incarnat s'établirent en nuances douces, puis s'évanouirent en de lentes gradations. Le rose — un rose vivant — emplit la sphère de sa fraîcheur et nous nous trouvâmes enfermés dans un monde de rose palpitant. C'était comme si nous vivions dans un sourire de joie, baignés dans un lever de soleil. Tous ceux qui ont eu la passion de cette couleur comprendront pourquoi l'on eut beaucoup de peine à empêcher certains spectateurs de se lancer, transportés d'extase, dans cet océan lumineux. D'autres étaient affectés par le pourpre ou bien par l'écarlate. Certains goûtaient les teintes délicates où semblait se jouer le soleil, les couleurs fugitives, les nuances imprécises.

« De merveilleux changements de rayons lumineux commencèrent. Ils avaient leurs lois, leurs accords, leurs harmonies, leurs gradations. Ils formaient des mélodies ; ils comportaient des thèmes et leurs développements. Chacune des combinaisons nouvelles avait un sens. L'œil exercé le saisissait comme l'oreille exercée saisit celui d'un poème orchestral ou celui d'un oratorio. Les facultés sensitives étaient perdues dans l'ivresse, mais l'intellect gardait toute sa lucidité. Une composition parfaite de couleurs fondues l'une dans l'autre s'offrait à nous, exquise par les détails, magnifique par l'ensemble. Tantôt il nous semblait, enveloppés par les rayons colorés, que nous volions avec ces rayons tremblants tout autour dû globe qui nous contenait, tantôt nous goûtions la paix d'un délicieux sommeil de l'âme au milieu de teintes reposantes ; puis nous croyions boire de la lumière, nous enivrer de couleurs, puis tout devenait ravissant et mystérieux comme un songe ; nous croyions posséder le tact des couleurs, les saisir dans nos mains, les entendre...

« Des couleurs que nulle palette d'artiste, que nulle extase de poète n'ont jamais connues se jouaient devant mes yeux, adaptés d'une façon exquise à leur réception, et se trouvaient appropriées, par d'autres sens capables d'y participer, d'une façon que nul mot du langage humain ne me permet de qualifier ».

Miss Stuart Phelps a eu là l'intuition des sublimes harmonies qui doivent charmer les sens subtiles des êtres hautement spiritualisés, habitants des sphères supérieures.

Dr Lux.

LE NOMBRE 13 A LA CHAISE-DIEU

Un des plus beaux et des plus curieux monuments de l'Auvergne est, sans contredit, l'église de la Chaise-Dieu. C'est, tout à la fois, une église, une forteresse et une nécropole ; mais c'est surtout une nécropole. Voici, d'ailleurs, ce qu'en dit M. le chanoine Bonnefoy qui lui a consacré une monographie intéressante, où on lit, à la page 32 : « L'architecte savait que cette église serait « une nécropole, où la mort amasserait d'illustres « dépouilles, et il voulait que tout y rappelât « l'idée des tombeaux ; de là cette voûte sur- « baissée, comme celle d'un caveau funéraire ; « de là ce demi-jour, cette clarté mystérieuse, « si naturelle à l'habitation de la mort. » De là, ajoutons-nous, l'emploi si fréquent du nombre 13, symbole de la mort chez maints peuples de tous les temps, dans les éléments architectoniques du remarquable monument. Car il ne faut pas oublier que moyen-âge s'adonna fortement à la kabbale numérique, comme à toute science occulte, si bien que nos bâtiments catholiques mêmes en portent les traces, et l'église de la Chaise-Dieu, entr'autres, en témoigne particulièrement.

Les documents que nous possédons sur cette perle de la région sont loin de concorder dans leurs indications. A qui la faute, et qui a raison ? La question, pour le voyageur, ou les amateurs de passage, est difficile à élucider. Mais c'est une tâche toute naturelle et relativement facile, pour un congrès qui doit avoir à cœur de rechercher le progrès de la science et l'exacte vérité, contre tous les préjugés de la routine, de la jalousie et du parti pris. Cette tâche doit lui être d'autant plus aisée et agréable à remplir qu'il dispose de toutes les ressources de savoir et de documentation, comme de tous les instruments de contrôle et de vérification. Il a, enfin, la mission délicate d'enseigner au vulgaire, et principalement aux nombreux touristes, plus ou moins instruits, la pratique de tous les moyens d'investigation, l'emploi des mensurations, par exemple, comme nous allons le démontrer ci-après. Les constatations, les plus futiles, en apparence, à un moment donné, sont souvent celles qui, plus tard, presque toujours trop tard, par suite d'une destruction inattendue, auraient donné lieu aux révélations les plus importantes et les plus curieuses.

Donc, nous commençons par l'étude des applications du nombre 13, et elles sont abondantes, qui caractérisent le joyau de l'Auvergne le plus connu (1).

(Page 30). Il y a, aux clefs de la voûte, 13 blasons du pape Clément VI, dont plusieurs ont été accrochés après la construction. La logique ne dit elle pas que cette reprise, après coup, de l'apposition des ornements, dans la limite ci-indiquée, répondait à un plan antérieur, peut-être le plan primitif ?

(Page 33). Le tombeau de Clément VI est en marbre noir, de 1 m. 33, de largeur, sur 2 m. 65, de longueur, soit au total, 3 m. 98. Nous ferons remarquer, tout de suite, que les deux premiers chiffres de chaque nombre, constituent, en les considérant comme des nombres entiers, les trois premiers multiples de 13, et puis, nous ferons observer que la surface, engendrée par la multiplication des deux premiers nombres, est 3,51 qui, pris comme nombre entier, 351, est justement le nombre triangulaire de 26, ou 13 × 27.

Je puis ajouter, d'après les renseignements d'un obligeant conducteur de travaux au chemin de fer P.-L.-M., un mot sur la fameuse pierre d'exposition des moines décédés, dont le volume brut est aussi un multiple de 13. Soit, en effet, la longueur 2 m. 05, multipliée par 0 m. 70, moyenne de la largeur des deux bouts, et le produit obtenu encore multiplié par 0 m. 58, moyenne de la hauteur, on obtient finalement le nombre 0 m. 832, qui, pris aussi comme un nombre entier, égale 13 + 64.

Il n'est pas inutile, il semble, de faire observer que ces deux derniers multiples de 13, ont chacun un cube pour second facteur, soit 27 ou 3^3, pour l'un, et 64 ou 4^3, pour l'autre.

(Page 65). A l'extérieur, l'église est soutenue par 26 contreforts, ou 13 × 2, dont l'épaisseur notable a pour unique but de consolider les voûtes des trois nefs, qui construites à la même hauteur, n'ont pas d'autres supports que ces lourdes masses de pierre. C'était d'autant plus nécessaire que l'abbaye avait la prétention de résister aux attaques armées, et que la poudre allait se faire entendre, a Crécy, deux ans seulement après la construction de l'église.

M. D. Branche qui a inspiré, par un article de la *Revue de l'art chrétien*, année 1857, la notice publiée par le grand dictionnaire Larousse, sur la Chaise-Dieu, attribue aux deux tours massives qui flanquent le portail une hauteur de 39 mètres ; c'est encore un multiple de 13, ou 13 × 3, dont nous n'avons rien de plus à dire, pour l'instant.

(Page 38). Les stalles, au nombre de 156, soit 13 × 12, par conséquent, un multiple de 13, encore, se développent sur un pourtour de 48 mètres. Le plus étonnant, c'est que ce nombre est contesté, et remplacé, néanmoins, par un autre multiple de 13 qui est 143, ou 13 × 11.

J'ai eu, en effet, la faveur de recevoir de mon correspondant habituel une lettre m'affirmant qu'il n'a pu compter que 142 stalles, ce qui fait, avec la stalle détruite, jadis, par les huguenots, d'après le cicerone du lieu, le nombre exact de 143. Or, le cicerone en question s'accorde avec M. D. Branche, cité ci-dessus, pour n'annoncer que 144 stalles, et ce nombre s'appuierait sur la mensuration du pourtour dont il est le triple exact, ou 48 × 3 = 144. De la sorte, la légende sur les huguenots me parait avoir été inventée pour expliquer l'omission, inexpliquée jusqu'à maintenant, d'une unité au carré bien connu de 12, afin d'aboutir au multiple de 13. Le guide Joanne, cependant, (Auvergne et centre, page 195) va jusqu'à reconnaître 146 stalles au lieu de 142. Au reste, M. le chanoine Bonnefoy, page 61, parle de quelques débris de stalles gisant avec d'autres débris, au premier étage de la tour clémentine. L'examen intelligent de ces débris résoudrait probablement la question, et mettrait par suite, d'accord, les archéologues, dont les contradictions diminuent singulièrement le prestige, auprès des profanes. Avis au prochain congrès archéologique du Puy, dont le programme d'études comporte, d'ailleurs, une visite à la Chaise-Dieu (1).

(Page 45). La danse macabre « qui compte *plus de 60 personnages* » mesurant chacun un mètre de hauteur, se poursuit sur une longueur de 26 mètres. Encore le nombre 26, ou 13 × 2. Mais il y a plus fort, si je m'en rapporte aux informations de feu M. M... S..., insérées dans les *Annales de la Société académique de la Loire*, et empruntées aux publications de M. A... G... Il est vrai que mes premiers critiques, ou plutôt détracteurs maladroits, ont refusé toute créance à ces deux archéologues, l'un d'occasion, l'autre de profession, presque, parce qu'ils étaient en même temps, le premier négociant, le second poète. Or, j'estime qu'un négociant et un poète en savent assez pour garantir l'exactitude d'une copie faite sur un imprimé, ou d'une mensuration linéaire prise sur un mur ; pas n'est besoin d'être

(1) Quand je ne citerai que la pagination, sans nom d'auteur, il s'agira de l' « *Abbaye de Saint-Robert de la Chaise-Dieu* », par M. le chanoine Bonnefoy ; partout ailleurs, je compléterai la citation, pour la commodité et la satisfaction du lecteur.

(1) Cette visite a eu lieu, et nous avons lieu d'espérer que les résultats en seront bientôt publiés, à la satisfaction de tous les amateurs d'archéologie.

bachelier pour cela ; et encore je pressens que le poète est également bachelier. Donc, je me fie à leurs affirmations qui m'apprennent que la danse macabre se déroule sur 26 mètres de longueur, soit 13 ×2, sur 1 m. 30 de largeur (là le 13 serait visible pour un aveugle né), et enfin, qu'elle contenait 65 personnages qu'on a vus, soit 13 × 5. La célèbre danse macabre de Bâle, qui a servi, paraît-il, de modèle à celle de la Chaise Dieu, ne comprenait, en principe, que 39 tableaux, ou 13 × 3, suivant les sources où nous puisons. J'espère bien qu'on ne m'accusera pas d'avoir suggestionné M. A... G..., d'abord, parce que je ne le connais pas encore, puis, parce que ses recherches ou publications, visées ici, sont antérieures à nos propres publications sur la Kabbale numérique.

Passons maintenant aux nombres qui, pour une raison ou une autre que nous ignorons, frôlent les multiples de 13, ou s'en écartent d'une unité seulement, ce qui, en cas de confirmation, changerait leur symbole.

(Page 25). « La façade de l'église se découvre par un escalier en éventail de 40 marches, partagées en deux parties par un palier occupant toute la façade. (Page 27).» Après avoir gravi les 18 marches du second escalier, le visiteur se trouve en face d'une porte ogivale à triple voussure. Ainsi, malgré M. D. Branche, qui par le grand Larousse, annonce 48 marches, il n'y en aurait donc que 40, divisées en deux escaliers, dont l'un comprendrait 18 marches et l'autre, par conséquence forcée, 22. Mais est-ce bien 40 marches qu'il faut compter, et ne serait-ce pas plutôt 39 marches, ou 13×3 ? Est-il juste de faire figurer dans le total la dernière marche d'accès qui se confond avec le sol et fait corps avec lui ? Il y a lieu d'en douter, d'après tout ce que je viens de dire et d'après un autre cas analogue que je vais signaler à l'instant. Il a été, en effet, dénombré par le guide Joanne, déjà mis à contribution, page 194, 66 marches pour monter, du parvis de l'église au chemin de ronde pratiqué près des combles. Or, 66, diminué de l'unité, est encore un multiple de 13, ou 13 × 5. Ne pourrait-on pas invoquer la même réserve, que nous venons d'indiquer, à propos de l'escalier extérieur, et pour la même raison ? La même pensée de formation arithméthique les relie problablement tous les deux.

C'en est assez pour le moment, sur le bel édifice de la Chaise-Dieu. Il devient constant, déjà, qu'il importe beaucoup, pour scruter, dans la construction de leur œuvre, l'idée maîtresse et de l'architecte et du fondateur, de prendre avec le plus grand soin, en tenant compte de toutes les modifications possibles, par suite de glissements, de tassements, de malfaçons, soit les mensurations, soit le décompte des diverses parties architectoniques. Le présent aperçu, sur les nombreuses applications du nombre 13, prouve évidemment qu'on ne poursuit pas une utopie en recherchant un langage occulte, caché dans les mensurations ou le nombre des motifs d'ornements, au point de vue d'une *nécropole*, et que le reste de la construction est soumis de même à des règles équivalentes, en tant que *forteresse*, ou simple *église*. Je me propose de revenir, bientôt, sur ces derniers points de vue. Et, en attendant que les railleurs irréfléchis d'autrefois ne trouvent plus des rieurs de leur côté, je me prends à déplorer les petitesses qui, faute de bon sens, déconsidèrent quelques savants, en dépréciant la science, dont ils devraient être, au contraire, les fidèles et logiques soutiens, ou pionniers.

(La fin au prochain n°.) F. CHAPELLE.

VARIÉTÉS

Le problème de la Vie et de la Mort

Il est à la fois instructif et curieux de jeter un rapide coup d'œil sur la singulière histoire de la race humaine, sur l'effort fait par l'esprit pour régir la matière et sur les alternatives de lumière et d'ombre entre lesquelles a oscillé cet effort. La mort étant un phénomène auquel est soumise toute créature et qui nous intéresse tous directement, personnellement, on conçoit que l'homme ait toujours cherché à savoir ce qu'il y a au delà de la mort : s'il n'y a rien ou s'il existe une autre vie. Or, lorsque les peuples, ou du moins ceux de la race européenne, qui marche aujourd'hui à l'avant-garde de la civilisation, se nourrissaient de glands dans les forêts et vivaient dans les cavernes, à l'âge de pierre de cette race, on en savait plus sur ce formidable problème dans les Indes, en Egypte et en Perse, que nous n'en savons aujourd'hui. La nuit se répandit d'abord

lorsque le grand empire romain asservit le droit à la force, puis quand la grande lumière, allumée par le Christ, fut éteinte par l'Eglise romaine qui cessa d'être chrétienne pour hériter de la puissance des Césars. L'excommunication fleurit et les bûchers s'allumèrent : l'ordre fut « de croire ou d'être brûlé »; et l'on crut sans examen.

Mais on ne put entièrement tuer la Vérité ni supprimer les aspirations de l'homme à la découvrir; et malgré l'immense péril qu'ils couraient, non seulement les « initiés » continuèrent à travailler dans les Sociétés secrètes, mais encore des hommes éminents appartenant à l'Eglise romaine envisagèrent le problème, le prirent en main, en dépit de la solution dogmatique qu'on leur imposait. Le Dante place un pape dans son enfer; Calderon de la Barca, le grand poète espagnol, s'écrie : « La vie est un songe; » et presque le même jour, Skakespeare crée son Hamlet, la sombre incarnation du Doute. Hamlet se pose le problème brièvement : « Etre ou ne pas être, telle est la question! » Malgré l'apparition de l'esprit de son père sur l'esplanade du palais d'Elsenœr, il doute. Il va au cimetière visiter une tombe ouverte; il examine les os, les crânes; il médite profondément et conclut : Mourir, c'est... dormir...! »... Il se reprend ensuite : « Mourir, c'est dormir... et peut-être... rêver! », soupçonnant ainsi qu'il y a possibilité d'une vie du sépulcre. Hamlet mourut dans le doute.

Des siècles après, un autre grand poète. Gœthe, dans sa grandiose tragédie de Faust, reprend le problème de la vie et de la mort, le scrute et le résoud comme pourrait le faire un psychologue de nos jours.

Pour enlever un peu de son aridité à cet article, voici quelques passages traduits de cette fameuse tragédie : [1]

La Nuit. Dans une étroite chambre gothique aux voussures élevées, Faust, agité, est assis à son pupitre.

Maintenant, hélas! philosophie,
Jurisprudence, médecine,
Et malheureusement aussi théologie,
J'ai tout étudié, tout approfondi avec un ardent [effort,
Et me voici là, moi, pauvre insensé :
Je ne suis pas plus éclairé qu'auparavant;
Je m'appelle Maître, je m'appelle même Docteur,
Depuis dix ans déjà, je mène
Mes élèves par le nez
De haut en bas et à tort et à travers...

(1) Nous empruntons à l'excellente traduction littérale de Faust par Mlle Suzanne Paquelin, les passages suivants que l'auteur de l'article cite d'après la célèbre traduction espagnole en vers de D. Teodoro Llorente.

Et je vois que nous ne pouvons rien savoir!
Mon cœur en est presque consumé,
J'ai plus de discernement, il est vrai, que tous [les fats,
Docteurs, Maîtres, écrivailleurs et moines:
Ni doutes, ni scrupules ne me tourmentent;
Je ne crains ni l'Enfer, ni le Diable...
Aussi toute joie m'est-elle ravie.
Je ne m'imagine pas connaître la Vérité;
Je ne m'imagine pas que je pourrais enseigner [de façon à
Rendre les hommes meilleurs et à les convertir.
De plus, je n'ai ni argent, ni biens,
Ni honneurs, ni puissance en ce monde;
Il n'est chien qui voudrait vivre ainsi plus long- [temps!
Je me suis donc adonné à la magie,
Pour voir si, par la force et la voix de l'Esprit,
Maints mystères ne me seraient pas révélés;
Afin de n'avoir plus, dans un labeur amer,
A parler de ce que j'ignore;
Afin de savoir ce que le monde
Renferme en ses profondeurs intimes,
De contempler dans leur ensemble les forces [créatrices et les germes
Et de n'être plus obligé de faire commerce de [mots.

Faust, faisant usage des formules de la magie, évoque l'esprit, doutant qu'il ne vienne; mais il apparaît, et Faust en est saisi de frayeur. Encouragé par cet Esprit, Faust lui demande qui il est et l'Esprit lui répond en ces vers, d'une simplicité, d'une beauté et d'une profondeur si admirables :

Dans les flots de la vie, dans la tempête de l'ac- [tion,
J'ondoie, montant et descendant,
Je m'agite çà et là,
Naissance et tombeau,
Mer éternelle,
Trame changeante,
Vie ardente;
Ainsi je crée sur le métier mugissant du Temps,
Et de la Divinité je tisse la robe vivante.

Gœthe se moque agréablement, non de la Science, mais des soi-disant savants qui ont des yeux et ne voient point, dans l'enseignement suivant donné à un disciple par Méphistophélès déguisé en docteur Faust :

Il en est de la fabrique de la pensée
Comme d'un métier de tisseur;
Là, un mouvement du pied commande mille fils,
Les navettes passent et repassent,
Les fils coulent inaperçus,
Un coup forme mille combinaisons.
Le philosophe survient
Et vous démontre qu'il devrait en être ainsi :
Du premier temps comme du second,
Et, partant, du troisième comme du quatrième:

Et que, si le premier et le second n'étaient pas,
Le troisième et le quatrième ne sauraient être.
Voilà ce que proclament les écoliers de tous [lieux,
Mais ils ne sont pas devenus tisseurs.
Celui qui veut connaître et décrire quelque chose [de vivant,
Cherche d'abord à en retirer l'esprit,
Alors il a les éléments dans la main;
Il ne manque, hélas! que le bien spirituel.
Encheiresin naturæ (¹), ainsi le nomme la [chimie,
Sans savoir à quel point elle se moque d'elle-[même.

Je ne crois pas utile d'allonger davantage cet article; j'ai voulu prouver simplement comment de grands génies, qui n'étaient pas des psychologues de profession, se sont appliqués, de tout temps, à étudier le mystère qu'est l'homme et comment aujourd'hui on peut aborder cette étude avec de meilleurs éléments que ceux qu'ils avaient à leur disposition.

NEBIRACH.

(Traduit de *La Nueva Era* de Mexico, nº du 1er octobre 1903, par le Dr Lux).

REVUE UNIVERSELLE

Sens de rotation des tourbillons, par A. Breydel (*Cosmos*, 20 août). — On a observé que les tourbillons d'eau courante se produisent en sens inverse des aiguilles d'une montre, c'est-à-dire *sinistrorsum*, dans l'Europe centrale, dans 90 cas sur 100. M. Breydel fait observer qu'il en est sans doute de même dans tout l'hémisphère boréal, et que l'inverse doit se produire dans l'hémisphère austral. Il en est ainsi d'ailleurs des cyclones dans lesquels le mouvement de rotation, atteignant près de 70 mètres par seconde, est d'est à ouest en passant par le nord dans l'hémisphère nord, pour ensuite s'infléchir vers l'est, et en sens contraire dans l'hémisphère sud. Il en est de même encore pour les plantes grimpantes et à vrilles, pour les arbres présentant une certaine inclinaison régulière dans leurs fibres; l'enroulement des branches se fait également en spirales partant du pied et tournant à gauche (4/5 des cas) dans l'hémisphère boréal; au contraire, la torsion, prédominante dans l'hémisphère austral, est vers la droite. De plus, le sens de la torsion semble dépendre de l'hémisphère d'où les végétaux tirent leur origine primitive : chèvrefeuille, houblon, aristoloche, asperge, liseron, glycine, etc..., sapin, peuplier, saule, hêtre, etc., vers la gauche; clématite, passiflore, vanillier, haricot, marronnier, etc., vers la droite.

L'étude du magnétisme terrestre prouve qu'il s'agit là d'une loi généralisable. D'ailleurs les phénomènes magnétiques sont liés à la question des tourbillons. Un aimant est formé d'atomes orientés. Les atomes du fer sont animés de tourbillons infiniment petits à spires sensiblement équatoriales, c'est-à-dire tournoyant autour des axes de mouvement et dans le sens du courant générateur de l'alimentation. Le courant de l'électro-aimant (fil conducteur entouré autour d'un barreau de fer) incline dans une direction déterminée, oriente, ces tourbillons qui font partie de l'essence même de l'atome (selon diverses théories modernes). S'il s'agit de fer impur ou d'acier, cette orientation persiste; on peut donc considérer l'aimant comme un tourbillon, intégration résultant des tourbillons infiniment petits des atomes du fer. A l'extrémité N de l'aimant, le sens de rotation serait dirigé en sens inverse des aiguilles d'une montre, à l'extrémité S, dans le sens des aiguilles. On peut appliquer la théorie de l'électro-aimant à la terre. Celle-ci tourne de l'ouest à l'est, le mouvement apparent du soleil étant de l'est à l'ouest; or c'est le soleil qui doit être envisagé comme le générateur des courants terrestres est-ouest, si bien que le pôle Nord de la terre est un pôle magnétique appelé Sud. La boussole dirige son pôle Nord vers le pôle Nord terrestre (magnétiquement sud), pour cette raison que les pôles de nom contraire s'attirent. M. Breydel fait voir sur des figures que les courants engendrés par le soleil sont dirigés en sens contraire de la rotation terrestre et en sens contraire des tourbillons.

Le sens de torsion des végétaux est dirigé comme celui des tourbillons atmosphériques ou aquatiques, partant de l'espace pour aboutir au sol. On peut l'attribuer partiellement à l'action de la lumière, de la chaleur et des radiations solaires. Le sens de rotation des cyclones est déterminé en partie par la force centrifuge; l'action de la chaleur solaire peut également avoir une influence. Quant aux tourbillons d'eau, leur sens doit dépendre à la fois de l'évaporation,

(¹) Opération de la Nature.

d'une action magnétique, de la force centrifuge.

Pour revenir au magnétisme terrestre, il faut remarquer que la terre tournant sur son axe en 24 heures, un point pris à l'équateur présente une vitesse prodigieuse ; c'est cette vitesse, variable suivant la latitude, qui fait naitre à la surface du globe des courants sous l'action du soleil, en particulier des courants thermo-électriques suivant le mouvement apparent du soleil, et des courants allant des régions équatoriales surchauffées vers les pôles. Ces courants ont une résultante oblique, forment des spirales inclinées par rapport au plan de l'équateur, d'où il résulte que l'axe magnétique, perpendiculaire aux spires, comme dans l'électro-aimant, doit être incliné par rapport à l'axe de rotation de la terre. L'inclinaison des courants terrestres correspond au sens de rotation des tourbillons gazeux, liquides ou solides. Ces considérations, surtout théoriques, ont de grandes chances pour être conformes à la réalité.

Les propriétés plastiques de la pensée humaine (*Rev. scient. et morale du spiritisme*, septembre 1904, d'après *Nuova Parola*). — Enrico Carreras publie dans la *Nuova Parola,* un article intéressant intitulé : *Les propriétés de la pensée humaine.* Nous allons donner une idée des parties les plus originales de cette étude.

« Je me propose, dit l'auteur, de démontrer que la volonté humaine n'est pas une abstraction, mais une *force réelle et substantielle*, capable d'effets physiques, chimiques, mécaniques et plastiques, hors du corps qui l'émet. » Après avoir rappelé les travaux de Reichenbach, etc., il cite une expérience de suggestion mentale à distance qu'il fit avec un succès complet sur le médium Urania Randone ; il parle ensuite des nœvi, de la réalité des images hallucinatoires et arrive aux preuves fournies par la photographie. « Il nous reste maintenant à examiner s'il existe encore un moyen expérimental de constater non seulement la réalité subjective des images, mais de prouver qu'elles sont projetées hors du corps de celui qui les a pensées, à peu près comme les figures d'une lanterne magique. Ce moyen expérimental existe bien, il donne des *preuves irréfutables, parce que visibles et permanentes*, et n'est pas sujet à aucune espèce d'aberration suggestive : je veux parler de *la photographie.* »

Après avoir rappelé sommairement ce qui fut fait avant lui, il arrive à ses propres expériences avec la collaboration de Vittorio Benedetti, Bettino Bettini, professeur Amaldo Pezollato, Mmes Mazza, Clotilde Filippi et ses enfants, Giuseppina et Ermanno. Un soir des premiers jours de novembre 1901, tous se réunirent chez Filippo et Urania Randone. On avait apporté un appareil Mürer et on attendit quelques instants pour permettre aux deux médiums de concentrer leur pensée ; puis on fit deux poses, à la lumière du magnésium. En développant les plaques, on constata avec surprise que six personnes étaient reproduites, portant toutes l'impression de trois doigts humains de grandeur normale. Quant aux autres personnes présentes et aux détails des murs et de l'ameublement, il n'y en avait pas trace.

La seule explication plausible du phénomène parut être que, quelques minutes auparavant, le médium Filippo Randone avait tenu pendant quelques minutes l'appareil entre ses mains, en formulant énergiquement le désir de voir se produire sur les plaques une impression fluidique quelconque.

Dans la soirée du 15 novembre 1901, MM. Bettini et Benedetti se rendirent chez les Randone avec un appareil Mürer, contenant des plaques marquées par eux. Filippo et Urania Randone, ainsi que M. Bettini posèrent devant l'appareil. Au développement, on constata qu'un ruban transparent, blanc, noué au-dessus de leurs têtes, de diverses manières, passait au-devant de leurs figures. Ces deux photographies furent reproduites dans le numéro de juillet 1903 de la *Nuova Parola.*

Le soir du 5 décembre 1901, chez Mme Mazza, se trouvaient réunis le professeur Pezzolato, la famille Filippi, MM. Bettini et Benedetti. Le professeur Pezzolato avait rapporté un excellent appareil, muni de plaques lui appartenant. Filipo Randone posait, ayant à sa droite Mme Clotilde Filippi, à sa gauche Giuseppina Filippi et devant lui son frère Ermanno Filippi. Pendant la pose n° 1, Mme Filippi déclara qu'elle sentait un courant très froid sur sa figure, et pendant la pose n° 2, M. Bettini affirma qu'il voyait une colonne lumineuse.

On n'y attacha pas d'abord une bien grande importance, mais au développement, fait avec le plus grand soin par le professeur Pezzolato, on vit ce que donne la planche hors texte, une traînée blanche au-dessus de la tête et devant la figure de Mme Filippi dans la figure 1, et une colonne blanche à la droite de cette dame, dans toute la hauteur de la figure 2.

Afin d'éviter que l'on vienne à attribuer ces résultats du magnésium et de la fumée qu'il développe, on résolut d'avoir recours à la lumière du jour et cette fois on obtint les résultats repro-

duits dans les fig. 3, 4 et 5. Les deux premières représentent Urania Randone, accompagnée de traînées blanchâtres de diverses formes, tandis que la dernière la montre complètement enveloppée de fluides.

E. Carreras termine son article en rappelant les photographies qui ont reproduit exactement les figures *voulues* par le médium.

Altération de la personnalité, par H. de Lessel (*Die übersinnl. Welt*, septembre 1904, d'après le *Daily Mail* du 16 mai 1904). — Le fait concerne le révérend Thomas Hanna, de Jenkintown (Pennsylvania), qui se trouvait à New-York, en traitement pour une chute qu'il avait faite de son gig (petite voiture légère) sur la route. Lorsqu'il reprit connaissance, son intelligence était celle d'un enfant très éveillé. Voyant qu'il pouvait, à l'imitation des personnes qui le soignaient, mouvoir ses membres, il poussa des cris de joie comme un enfant et gigota violemment ; il criait de déplaisir quand on l'empêchait de se mouvoir. Il ne pouvait ni manger seul, ni être debout, ni courir. On lui apprit d'abord à se tenir debout, puis très péniblement à marcher ; ses premiers efforts étaient désordonnés. Ce n'est qu'au bout de plusieurs semaines qu'il apprit de nouveau à parler, puis à lire et à écrire.

Vers cette époque, le Dr Siddis, spécialiste connu, le prit en traitement et réussit à lui rendre graduellement le souvenir du passé. D'abord il se mit à rêver de son passé et à son réveil il prononçait des noms et nommait des lieux sans en connaître la signification. Finalement il mena en même temps une existence d'enfant, et une autre d'homme, et dans cette dernière se montra théologien distingué ; mais il n'avait pas dans l'une de ses existences conscience de l'autre. Lorsqu'il allait se coucher dans l'une, il se réveillait invariablement dans l'autre. Les spécialistes, en diminuant de plus en plus la durée du sommeil, réussirent à faire tomber graduellement la cloison qui séparait les deux existences. M. Hanna passait alors, à l'état de veille, d'un état de conscience à l'autre.

C'est alors que se présenta le phénomène le plus curieux. Une troisième personne se révéla peu à peu ; M. Hanna pense que c'était son âme. Dans ce troisième état de conscience, il avait connaissance des deux autres, et pendant longtemps la troisième personne, « l'âme », chercha à prendre le dessus, jusqu'à ce qu'enfin elle absorba les deux autres états de conscience. « Les tourments que je subis, a dit M. Hanna, lorsque je commençai à comprendre ma situation ne sauraient être décrits. J'étais l'une ou l'autre des deux personnalités, mais je ne pouvais me résoudre à être plutôt l'une que l'autre. »

Phénomènes remarquables concernant Mme Marguerite E., à R. (*Pschy. Studien*, août). — 1° — Mme M. E. rapporte deux faits de mystérieuse préservation de la vie arrivés dans son enfance. La première fois, elle avait 7 ans. Dans la vaste pièce réservée aux jeux des enfants se trouvait une antique armoire à une porte supportée par des pieds de plusieurs pouces de hauteur et dans laquelle on suspendait les vêtements des enfants et des servantes. A la face intérieure de la porte faisait saillie en haut et en bas un liteau. Les enfants avaient l'habitude de grimper sur le liteau inférieur et de se cramponner au liteau supérieur et de se laisser aller ainsi au va-et vient de la porte. Le hasard voulut qu'un jour l'armoire fût vide. Mme M. E., après y avoir suspendu son manteau, recommença son manège avec la porte ; mais à peine se fut-elle cramponnée à la porte qu'elle sentit l'armoire s'incliner. Elle ne se rappelle pas qu'elle fût saisie de peur, mais sait très bien que durant l'espace d'une seconde, elle ne put se rendre compte de ce qui lui arrivait, et que la seconde suivante, elle se trouvait renfoncée dans le coin d'un sofa, placé non en face de l'armoire, mais loin d'elle sur le côté de la chambre, comme si quelqu'un l'y avait mise, et elle put voir tomber l'armoire et défoncer le plancher. Elle était sûre de n'avoir pas touché le sol.

L'autre fois, elle était âgée de 14 ans : elle rentrait de l'école. D'habitude on la cherchait avec une voiture, mais ce jour-là la circulation des voitures sur le pont était impossible, à la suite de la débâcle de glaces ; le pont était encombré de madriers et l'on n'avait pas encore enlevé le grand mouton de fer qui servait à enfoncer les pilotis qui retenaient le pont. Mme M. E. s'engagea sur le pont pour rejoindre la voiture qui l'attendait de l'autre côté. Devant elle marchait un simple soldat : tout à coup elle ressentit un élancement très douloureux dans le pied, si violent qu'elle dut s'arrêter de marcher. Au même instant, le mouton tomba en travers sur le pont, atteignit le soldat que la masse de fer réduisit en un bloc informe. L'instant d'arrêt auquel elle avait été contrainte avait sauvé la jeune fille.

2° Mme M. E. avait un jeune parent qu'elle aimait beaucoup et qui vivait à plusieurs centaines de lieues d'elle. Elle ne lui écrivait pas

souvent, mais le faisait chaque fois qu'une inquiétude lui venait à son sujet durant la nuit. Plus tard, la mère du jeune homme dit à Mme M. E. que son fils était très étonné de ce fait « qu'il recevait un avis spécial de sa tante M. chaque fois qu'il faisait la chose qu'elle l'avertissait de ne pas faire. »

Un matin elle vit en rêve un nuage gris flotter au plafond, au-dessus de la tête de son neveu. Elle lui écrivit aussitôt pour lui dire : « Tu cours certainement un danger, mais ne crains rien, il ne t'atteindra pas. » La réponse ne tarda pas à arriver : « Je suis au lazaret militaire et suspect de scarlatine. » Pendant plusieurs semaines pas de nouvelles. Mais une nuit Mme M. E. rêva qu'elle recevait une lettre dans laquelle était fixée une fleur rouge au moyen d'une épingle à cheveux avec ces mots : « Chère tante, mets cette fleur dans tes cheveux. » Dans la matinée, elle alla chez un de ses parents et lui dit : « Le garçon doit être bien portant ; il veut que je m'en réjouisse. » On lui répondit qu'on venait de recevoir une lettre portant que le jeune homme était sorti du lazaret. C'était là un cas de télépathie bien net.

3° Mais voici le fait le plus curieux qui fut racontée à Mme M. E. par un ami de la famille. Une société de jeunes gens s'était réunie en cabinet particulier, dans un café de nuit, et tous étaient plus ou moins ivres. Soudain la porte s'ouvrit et — *elle* serait entrée, se serait approchée de la table, tout près, et aurait dévisagé successivement chacun de ces messieurs, puis serait de nouveau sortie de la pièce. Ce fait avait fait une grande sensation parmi ces messieurs qui trouvaient la chose contraire à toute *convenance*.

Tous prétendaient avoir vu réellement en chair et en os Mme M. E., et rien ne put les en faire démordre. C'était évidemment un tour joué à Mme M. E. par son double qui, probablement, voyageait cette nuit pour voir si une personne qu'elle aimait ne se serait pas égarée dans cette société. Mme M. E. ignore encore aujourd'hui où se trouve le local en question. Elle fait les réflexions suivantes au sujet du double : « 1° Notre *double ne sait pas* où il va — autrement le mien ne serait pas allé *là ;* 2° le double s'imagine qu'il est invisible et ne peut donc juger de son état et de son degré de condensation ; autrement on ne m'aurait pas vue, même sous forme d'une ombre, dans le lieu susdit ; 3° le double est indifférent à ce que les incarnés peuvent penser de lui ; 4° le double n'a pas égard à son autre moi et peut ainsi lui créer de grands embarras, et même le compromettre ; 5° l'état d'ébriété rend voyant ; 6° chacun de ces messieurs jurerait de l'extravagance, pour ne pas dire de l'inconvenance d'une femme irréprochable plutôt que d'admettre l'existence d'un fait suprasensible ou d'une apparition. »

4° Mme M. E. a assisté à des séances avec Mme Rothe qu'elle a surveillée de très près et elle se porte garante de l'authenticité d'apports de fleur obtenus avec elle.

Transport de la force médiumique à distance (*Revue d'étud. psychiq.*, avril). — D'après une communication du Dr Hinkovitch au *Psych. Studien*, une personnalité désincarnée du nom de Métudi, à qui une demoiselle Tonica sert de médium, a produit un phénomène très curieux, mais qui n'est pas nouveau en spiritisme. Voici le récit du fait : Dans une séance avec Métudi, le docteur fut prié d'écrire une relation des phénomènes pendant que ceux-ci étaient encore tout frais dans sa mémoire, et Métudi ajouta : « Je serai présent quand vous écrirez. » Deux ou trois jours après cette séance, un soir que M. Hinkovitch avait du loisir, il s'assit à la table de la salle à manger où la lumière était plus vive que dans son bureau. Mme H. était présente et devait relever les inexactitudes que son mari pourrait faire dans sa rédaction. Soudain, ils furent surpris d'entendre dans le bureau des coups et autres bruits caractéristiques de Métudi. Mme H. étant un peu médium, on passa dans le bureau et l'on demanda à Métudi de frapper deux coups s'il était présent, ce qui fut fait. On rentra dans la salle à manger où le docteur écrivit une heure environ.

Or, quelques jours après, Mlle Tonica leur dit que, juste au moment où se produisaient les faits ci dessus, Métudi lui avait ordonné impérieusement de s'asseoir à une petite table, ce qu'elle avait fait à contre-cœur, parce qu'aucun phénomène ne se produisait. Métudi ajouta ensuite qu'*il avait besoin de sa force médiumique, parce qu'il se trouvait en contact avec le docteur.* Il le répéta ensuite à ce dernier, en ajoutant qu'il avait pris la force psychique du médium pour produire ailleurs des phénomènes.

Apparitions de Makharof (*Het toekomst. Leven*, 1er juin, d'après *Two Worlds* du 29 avril). — Les marins de Cronstadt refusent de croire à la mort de l'amiral Makharof. Un marin du *Yermak* qui, après le service funéraire célébré en son honneur sur ce navire, se rendit à terre, affirme avoir vu l'amiral se promener sur le quai de l'amirauté. Il le salua et reçut un salut de lui.

Un passeur, nommé Tarboek, soutient énergiquement que, le samedi soir, il a conduit au *Yermak* un étranger étroitement enveloppé dans un manteau de marin et qu'aux lumières du bateau, il reconnut en lui l'amiral. Ces récits rencontrèrent une créance universelle et furent considérés comme une confirmation du bruit qui avait couru que Makharof ne s'était pas rendu à Port-Arthur et que le commandement avait été donné, en réalité, à l'oncle du czar, le prince Alexis.

Le spectre du décollé (*Fraternidad,* septembre 1903 ; *Revue d'étud. psychiq.*, décembre 1903). — La famille X. habite la ferme de Q., près de Ronga (Argentine). A la fin de janvier, le maître remarqua qu'un petit champ, derrière la vigne, était inondé. Il appela aussitôt le laboureur Lobos, qui avait la charge du ruisseau voisin, et l'apostropha vertement. Lobos s'excusa et raconta qu'étant occupé au ruisseau, à la tombée de la nuit, il vit surgir du sol une vapeur blanchâtre, qui prit la forme d'une sphère lumineuse, laquelle se transforma graduellement en un homme sans tête, gisant sur le sol ; Lobos s'enfuit épouvanté. Le maître n'en crut rien et, le soir, envoya sur place deux serviteurs dans lesquels il avait confiance. Les deux hommes, à peine arrivés à l'endroit indiqué, revinrent épouvantés à la ferme ; ils avaient vu le même spectre que Lobos. Le maître de l'hacienda se rendit alors personnellement sur place, armé d'un revolver. Mais voilà qu'il vit se former le fantôme exactement de la manière décrite par Lobos. Pour s'assurer qu'il n'était pas la victime d'une hallucination, il fit le tour du fantôme en l'examinant avec soin. C'était bien une forme humaine sans tête. L'on tint alors une séance spiritique. La personnalité qui se présenta était un nommé Juan Abarca qui dit avoir été assassiné à l'endroit où avait lieu l'apparition, il y a cinq ans. Abarca avait été tué et décollé par deux de ses camarades, dont l'un travaillait encore à la ferme. Par son apparition, l'Esprit s'était proposé d'éloigner son assassin de l'hacienda. Son complice avait déjà été écrasé par un char. — Il est exact que l'un des ouvriers avait été écrasé par un char et, immédiatement après l'apparition du fantôme, plusieurs autres étaient partis. De ce moment, le fantôme ne se montra plus.

Etranges coïncidences (*Constancia*, 12 juin, d'après *American Journal-Examiner*). — Le professeur Garrett P. Serviss publie un fait étrange qu'il attribue au hasard et qui est peut-être d'autre nature. Un soir qu'il était à son club, il vit entrer un monsieur qui vint s'asseoir en face de lui, à la même table. Il le regarda d'abord avec indifférence, mais en l'examinant de profil, reconnut avec étonnement qu'il présentait une ressemblance, jusque dans les moindres détails, avec une copie en plâtre qu'il possédait d'un des nombreux moules trouvés dans les ruines de Pompéï, moules de victimes ensevelies sous les cendres du Vésuve et solidifiés par la suite. Il n'y avait pas un trait du visage, pas une saillie du crâne qu'il ne trouvât identiques. Mais ce qui mit le comble à sa stupeur, c'est que le personnage, en le voyant, se leva avec un sourire et lui tendit la main, en lui rappelant qu'ils s'étaient vus à Lake George, endroit où le professeur G. n'avait jamais mis les pieds.

Cette nuit, le professeur G. rêva qu'il se trouvait transporté dans un pays éloigné et il reconnut le pied du Vésuve dont le sommet disparaissait dans des nuages noirs entrecoupés de flammes. Tout autour de lui, c'étaient les rues et les maisons de Pompéï, dans le site où elles se présentent encore aujourd'hui, mais les maisons avaient leurs toits et dans les rues se pressaient une foule de gens effrayés, courant vers les portes de la cité ; le bruit était épouvantable et d'énormes amas de cendres tombaient sur le sol et les maisons vacillantes, augmentant encore la terreur générale. Tout à coup, il vit sortir du portique d'un palais splendide, un homme, celui de la statue de plâtre, celui aussi de son voisin de table. Il courait à toutes jambes. Dans ses bras, il portait un petit paquet, probablement un trésor qu'il cherchait à sauver de la ruine. Pendant qu'il courait ainsi, une voix l'appela : « Quintus ». Mais il ne semblait pas l'entendre. L'obscurité augmentait, les cendres tombaient épaisses et drues. L'homme tomba et se releva plusieurs fois ; finalement, il tomba en avant et ne se releva plus. Le trésor qu'il avait voulu sauver roula à une certaine distance de lui et disparut sous les cendres aussi vite que son maître.

Le professeur G. explique le fait de cette ressemblance extraordinaire entre le monsieur vu la veille et le personnage du plâtre par la coïncidence qui doit se produire, très rarement il est vrai, les habitants de la terre étant très nombreux et s'étant surtout succédé très nombreux dans la suite des siècles. Dans le cas particulier, la coïncidence a pu être reconnue parce que, par un hasard extraordinaire, le moule de Pompéï a été conservé. Une autre coïncidence, mais moins étonnante, c'est que le monsieur en question l'a confondu avec un ami ou une connais-

sance. Quant au rêve, il l'explique par l'imagination surexcitée par cette coïncidence constatée pendant le dîner de la veille. — Ne pourrait on supposer que le professeur G. et le susdit personnage eussent vécu à l'époque de la ruine de Pompéï et fussent réincarnés actuellement ?

Le rêve du Dr Edgard Kurz (*Psych. Studien*, oct. 1904). — Le Dr Kurz, décédé depuis peu, avait exercé la médecine à Florence pendant de longues années. Il fit une série de rêves curieux et Isolde Kurz, sa sœur, raconte le suivant, qu'il eut dans les dernières années de sa vie. Il rêva qu'il se trouvait en plein jour dans son cabinet de consultations de Florence, lorsqu'il reçut une visite tout à fait inattendue; c'était un officier prussien qui venait de mourir d'une blessure reçue dans un duel à Florence, où il passait un congé; le Dr K. avait fait son autopsie. L'officier portait une casquette de soie noire et se présentait de l'air chevaleresque qu'il affectait de son vivant, réclamant au médecin un objet qui lui appartenait. C'était son cœur que le Dr K. conservait dans de l'alcool et qui était placé au haut d'une petite armoire. Le docteur, plutôt offensé qu'indigné de cette infraction à l'ordre naturel des choses, chercha énergiquement à faire comprendre au fantôme qu'il n'y avait pour lui aucune possibilité, donc aucun droit de se trouver là, puisqu'il était mort, et que l'organe qu'il lui réclamait ne lui permettant plus d'accomplir aucune fonction physiologique, tout retour et toute réclamation lui étaient interdits. Mais le fantôme sourit et dit ironiquement : « Oui, cher docteur— *vibration propre des tissus!* » Le docteur, surpris de cette expression qu'il n'avait jamais entendue, resta un instant comme abasourdi. Le mort voulut rapidement s'emparer de l'objet qu'il convoitait, mais le docteur s'y opposa, prit une épée au mur et engagea un terrible combat avec l'officier. Celui-ci reçut une blessure béante du crâne, mais il ne s'en écoula pas de sang, et il dit froidement : « Ceci ne me serait pas arrivé de mon vivant », et il pressa davantage le médecin qui était sur le point de succomber lorsqu'entra une jeune dame, cliente assidue du docteur. Etonnée, elle s'écria : « Eh! Monsieur le lieutenant, on dit en ville que vous êtes mort! » Celui-ci, saluant avec politesse la main portée à sa casquette et cachant ainsi sa plaie, dit : « C'est une erreur, Mademoiselle, ne soyez pas inquiète! » Il salua et disparut. Le docteur se réveilla aux rayons du soleil du matin.

La vision de l'impératrice du Japon (*Banner of Light*, 17 sept. 1904). — C'est une croyance universellement répandue au Japon que les esprits des ancêtres veillent sur le pays et en particulier sur la marine. Cette croyance est encore fortifiée par une vision attribuée à l'impératrice. Une nuit elle vit se présenter à elle, dans un halo de lumière, un vieillard d'aspect patriarcal, avec des cheveux et une longue barbe tout blancs, et portant un costume militaire datant d'une trentaine d'années. Il lui dit : « Je viens du pays des morts pour dire à votre Majesté que tout ira bien pour votre marine. Il y a bien des années, j'ai consacré ma vie à l'édification de cette marine et je veille constamment sur elle... Elle sera victorieuse et remportera la victoire pour son empereur. N'ayez aucune crainte, je connais comme on connaît dans le pays des morts. » L'impératrice raconta le lendemain sa vision à la cour et pour identifier l'apparition, on lui présenta une série de portraits. Son choix s'arrêta sur le portrait du baron Inamoto, qui a été effectivement le créateur de la marine japonaise, dont il prévoyait l'importance pour l'avenir et la sécurité de son pays. Ce rêve a causé une grande sensation au Japon et a fortifié la croyance des Japonais en l'assistance de leurs ancêtres dans le conflit actuel. — Sous toutes réserves, car nous ne pouvons contrôler l'authenticité de ce fait, dont le récit nous arrive par les journaux américains, généralement amis du Japon,

---

Remarquable cas de clairvoyance (*Light*, 14 mai, d'après *Light of Truth*). — M. Cilley, attorney, était à la recherche d'un dossier qui se trouvait dans l'étude d'un notaire de Saint-Paul; il fit le voyage de Minneapolis à Saint-Paul pour trouver les papiers dont il avait besoin pour un de ses clients. On ne put mettre la main dessus, bien qu'on connût le numéro du dossier, qui était 86.575. Peu après, M. Cilley revient avec un clairvoyant, homme de plus de 50 ans. Il y avait là plus de 90.000 dossiers parmi lesquels il fallait trouver le dossier déplacé. M. Cilley, en donnant au clairvoyant le numéro, se trompa et énonça 85.575. Le clairvoyant tomba en trance et devint très nerveux ; il toucha rapidement toutes les cases et finalement dit à M. Cilley qu'il avait dû se tromper de numéro, ce dont l'attorney ne voulut pas convenir tout d'abord. On finit cependant par indiquer au clairvoyant le bon numéro. Celui-ci se remit à chercher, à toucher les cases, en marmottant : « Ce n'est pas ici, ce n'est pas là ; c'est plus haut! » Soudain il allongea le bras au-dessus de sa tête et sortit une enveloppe, pareille à plus de 90.000 autres, et dit : « Voici votre papier. » Le notaire et ses clercs regar-

dèrent l'enveloppe et perdirent aussitôt toute confiance dans le chercheur; le nombre inscrit était 46.133. On lui dit : « Vous vous êtes trompé. » Mais le clairvoyant ouvrit l'enveloppe et du milieu d'une liasse de papiers il retira le dossier égaré qui n'avait aucun rapport avec les documents auxquels il se trouvait mêlé. L'enveloppe où il était renfermé par mégarde contenait des papiers d'affaires depuis longtemps classés, et il aurait pu se passer des années avant qu'on ne l'eût ouverte. On demanda à M. Cilley comment il avait été amené à se fier à ce clairvoyant, et il répondit que ce dernier lui avait affirmé, quelques mois auparavant, qu'un sien enfant, condamné par ses médecins, vivrait, et l'enfant avait effectivement guéri.

Sauvé par une prémonition (*Light*, 27 août). — Michael Quinn, garde-barrière, près d'Oxford, vient d'être félicité par la Compagnie du chemin de fer pour avoir sauvé, le mercredi précédent, un train express, d'un désastre imminent. Voici comment le fait s'est passé. Environ vingt minutes avant le passage régulier de l'express, il avait vu passer un train chargé de charbon. Un instant après, il éprouva un sentiment étrange de danger imminent. Il ne savait ce que c'était, mais était angoissé et sentait qu'il y avait quelque chose qui n'était pas dans l'ordre; il remonta la ligne dans la direction du train charbonnier. A environ un quart de mille de son poste, il trouva un rail brisé, chassé de sa place par le train qui venait de passer; c'était précisément le rail extérieur au niveau d'une très forte courbe, et l'express, en arrivant là aurait certainement déraillé. Il improvisa rapidement un signal de danger avec son mouchoir rouge, revint en courant sur ses pas et arrêta le train.

D'où venait à Quinn ce sentiment d'un danger imminent? Son moi subsconcient avait-il aperçu l'accident arrivé au rail, où y a-t-il eu intervention d'un esprit?

Le denier de la veuve. — Identification d'un esprit (*Pysch. Studien*, oct. 1904). — Il s'agit d'un cas qui a fait, l'année dernière, beaucoup de bruit à New-York, et est rapporté par M. Funk, le chef d'une des plus importantes maisons d'édition du monde. — M. F... avait l'habitude d'assister à des séances spirites chez une vieille dame, médium qui ne tirait aucun bénéfice pécuniaire de ses facultés. Dans une séance, elle déclara qu'il y avait là l'esprit d'un certain Beecher parlant d'une vieille monnaie, le denier de la veuve (the widows mite), qui ne se trouvait pas à sa place, et qu'il aurait fallu rendre. M. F... se rappela alors qu'un ami du soi-disant esprit Beecher lui avait prêté une pièce de ce genre dont il avait besoin pour l'illustration d'un dictionnaire auquel il travaillait; mais il se souvenait très bien d'avoir chargé l'un de ses employés de rendre cette pièce à son propriétaire, ce qui devait avoir été fait, puisqu'il n'en avait plus entendu parler. Mais, le médium maintint son dire, que la pièce n'avait pas été rendue, et ajouta qu'elle devait se trouver dans une armoire sous un amas de papiers. Le lendemain, M. F... fit, par acquit de conscience, exécuter une recherche dans toutes les vitrines de la maison. Les personnes chargées de ce soin, affirmaient n'avoir jamais vu de pièce de ce genre; mais au bout de vingt minutes de recherches, elles trouvèrent dans une enveloppe enfouie sous des papiers deux de ces pièces dénommées « deniers de la veuve », mais qui n'étaient pas identiques. L'esprit Beecher, interrogé le lendemain, déclare que la pièce *authentique* était la plus grande des deux, alors que M. F... avait toujours pensé le contraire, et avait même représenté dans le dictionnaire la plus petite pièce. Le cas fut soumis à des numismates de profession qui donnèrent raison à l'assertion de l'esprit Beecher. — Le cas est intéressant parce qu'ici, toute fraude est exclue, et qu'il n'y a pas non plus de phénomène purement animique comme un souvenir inconscient (cryptomnésie), puisque M F... lui-même avait toujours été convaincu que la pièce authentique avait été rendue à son propriétaire.

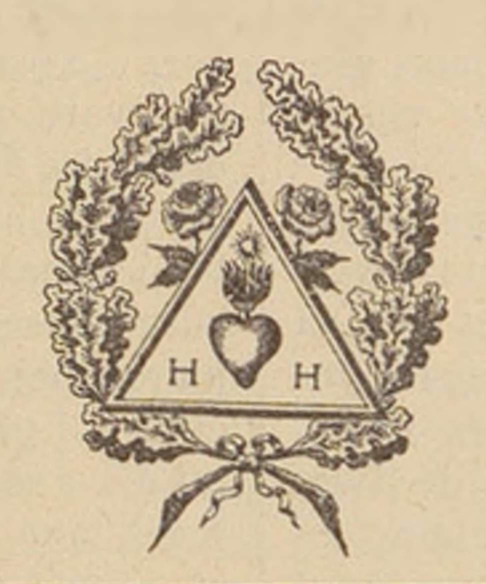
Le merveilleux dans la vie de Diderot (*L'Echo du Merveill.*, 1er oct. 1904). — Diderot avait été, à la suite de la publication de sa *Lettre sur les aveugles*, enfermé à Vincennes. Il y était depuis trois ans, quand l'idée lui vint d'interroger le sort au sujet de l'époque de sa mise en liberté. Dans une lettre adressée le 3 sept. 1762 à Mlle Voland, il raconte cette tentative au moins étrange de la part d'un esprit fort.

« J'avais, écrit il, un petit Platon dans ma poche, et j'y cherchai à l'aventure quelle serait la durée de ma captivité, m'en rapportant au premier passage qui me tomberait sous les yeux. J'ouvre et je lis, en haut d'une page : *Cette affaire est de nature à finir promptement.* Je souris, et un quart d'heure après, j'entends les clefs ouvrir la porte de mon cachot : c'était le lieutenant civil Berryer, qui venait m'annoncer ma délivrance pour le lendemain... »

Le Gérant : MARTELET.

TROYES. IMP. MARTELET, RUE THIERS, 101

LA LUMIÈRE



KANT ET LA PSYCHOLOGIE TRANSCENDANTALE

Peu d'hommes ont exercé, sur la pensée humaine, une influence aussi grande, que le célèbre philosophe et professeur de Kœnigsberg, Kant. Cette influence s'est fait sentir dans l'éclosion et le développement de la plupart des systèmes philosophiques qui ont vu le jour, depuis le dernier tiers du xviiie siècle jusqu'à nos jours. Nous n'avons à insister ici, ni sur la carrière de Kant qui s'écoula paisiblement à Kœnigsberg, où il mourut en 1804, ni sur ses grandioses travaux philosophiques, que nous aurons à peine à effleurer dans le cours de cet article.

Les œuvres de ce grand philosophe ont alimenté de nombreuses discussions. Ce qui nous intéresse particulièrement, c'est l'attitude qu'il a prise vis-à vis des faits soi-disant supranaturels, ou simplement mystiques. Comme il a été ondoyant et peu disposé à prendre parti définitivement, chacun le tire à soi, suivant son désir, choisissant les passages de ses œuvres favorables à sa thèse, négligeant les autres. Les swedenborgiens et les spirites n'ont pas agi autrement, mais leurs ennemis ont poussé les choses beaucoup plus loin.

Kant avait trente-sept à trente-huit ans quand il eut connaissance des faits merveilleux qu'on racontait de l'illustre visionnaire Swedenborg. Le public éclairé ou soi-disant tel était peu disposé à croire à l'existence de forces magiques chez l'homme, en ce milieu du xviiie siècle. Cependant, une question intéressant à un si haut degré l'esprit humain ne pouvait laisser Kant indifférent. Dépourvu de préjugés, logicien avant tout, il devait se dire que tout est possible, dès qu'il n'y a pas contradiction logique.

D'ailleurs, il ne tarda pas à être sollicité par diverses personnalités, désireuses de connaître son opinion sur la nature de ces phénomènes et leur crédibilité. C'est ainsi, qu'il fut amené à écrire sa fameuse *Lettre à Mlle de Knobloch*, lettre dans laquelle il raconte le fait concernant Mme de Marteville, et la vision relative à l'incendie de Stockholm, tout en faisant ses réserves, mais sans en nier la possibilité. On a beaucoup discuté au sujet de la date où fut écrite cette lettre ; la chose a son importance, car il s'agit de savoir, si la lettre a été écrite avant 1766 ou après. En 1766, Kant a publié ses *Rêves d'un homme qui voit des esprits*, et s'y est montré peu favorable à Swedenborg et à ses visions. Un swedenborgien allemand, Tafel, après avoir montré la fausseté de la date de 1758 assiguée à cette lettre, prétend la rapporter, après les *Rêves*, à l'année 1768. Or, en 1768, Mlle Knobloch n'était plus demoiselle, et tout fait croire que la lettre est au plus

de 1763. D'autres raisons militent encore en faveur de cette date; pour leur exposé, nous renvoyons à Kuno Fischer, *Geschichte der neuern Philosophie*, 11-12. Lief., p. 269 et suiv.

Avant d'aller plus loin, rappelons du moins les faits visés dans ce qui précède. Voici l'affaire de l'incendie, telle que l'a racontée Kant dans sa lettre à Mlle de Knobloch (trad. Tissot, dans le volume intitulé : *Anthropologie de Kant*, Paris, 1863, p. 345) : « C'était en 1756 que M. de Swedenborg, vers la fin du mois de septembre, un samedi, vers quatre heures du soir, revenant d'Angleterre, prit terre à Gothenbourg. M. W. Castel l'invita en sa maison avec une société de quinze personnes. Le soir, à six heures, M. de Swedenborg, qui était sorti, rentre au salon pâle et consterné; il dit qu'à l'instant même il venait d'éclater un incendie à Stockholm, au Südermahn (Gothenbourg est à plus de 50 milles de Stockholm), et que le feu s'étendait avec violence vers sa maison. Il était fort inquiet et sortit plusieurs fois ; il dit que la maison d'un de ses amis, qu'il nommait, était réduite en cendres, et que la sienne propre était en danger. A huit heures, après une nouvelle sortie, il dit avec joie : Grâce à Dieu, l'incendie s'est éteint à la troisième porte qui précède la mienne. Cette nouvelle émut fort la société, ainsi que toute la ville. Le dimanche matin, Swedenborg fut appelé auprès du gouverneur qui l'interrogea à ce sujet. Swedenborg décrivit avec détail l'incendie, son commencement, sa fin et sa durée. Or, le lundi au soir, il arriva à Gothenbourg une estafette que le commerce de Stockholm avait dépêchée pendant l'incendie. Dans ces lettres, l'incendie était décrit exactement de la manière qui vient d'être dite. Le mardi matin arriva également auprès du gouverneur un courrier royal avec le rapport sur l'incendie, sur la perte qu'il avait causée et sur les maisons qu'il avait atteintes, sans qu'il y eût la moindre différence entre ces indications et celles que Swedenborg avait données. En effet, l'incendie avait été éteint à huit heures. »

Le fait suivant est également relaté dans la lettre de Kant et donné par lui, ainsi que celui de l'incendie, comme émanant de sources nullement suspectes : « Mme de Marteville (non Harteville, comme a écrit Kant), veuve de l'envoyé hollandais à Stockholm, peu de temps après la mort de son mari, reçut de l'orfèvre Croon, la réclamation du paiement d'un service d'argent que feu M. de M... lui avait fait faire. La veuve était persuadée que son mari, dont l'exactitude et l'ordre lui étaient connus, devait avoir payé cette dette ; mais elle ne pouvait produire aucune quittance. Dans cet embarras, et comme le prix était assez fort, elle eut recours à M. de Swedenborg. Après quelques excuses, elle lui dit que s'il avait, comme on le disait, le pouvoir extraordinaire de s'entretenir avec les âmes des morts, il voulût bien s'informer, auprès de son mari, si la réclamation de l'orfèvre était fondée. Swedenborg consentit facilement à sa demande. Trois jours après, cette dame avait chez elle une société qui prenait le café. Swedenborg y vint et lui dit avec sang-froid qu'il avait parlé à son mari, que la dette en question avait été payée sept mois avant sa mort, et qu'elle en trouverait la quittance dans une armoire, qui était à la chambre haute. La dame répondit que ce buffet avait été tenu et rangé de fond en comble, et qu'on n'avait pas trouvé cette quittance parmi les papiers. Swedenborg dit que le mari défunt lui avait écrit que, si l'on ouvrait un tiroir de gauche, on verrait une planche qui devait être déplacée, et qu'on trouverait ensuite une cachette, où était serrée sa correspondance écrite avec la Hollande, et qui contenait aussi la quittance en question. Sur cette indication, la dame se rendit à la chambre haute avec toute la compagnie. On ouvrit le buffet, en suivant l'instruction donnée. On trouva la cachette ignorée jusque-là et les papiers signalés, au nombre desquels était celui qu'on cherchait. On se figure sans peine l'étonnement de toute l'assistance. »

Notons que Kant considérait, en 1763, ces faits comme bien fondés et corroborés par des personnes dignes de foi. Il n'en est plus de même en 1766, dans son ouvrage sur les *Rêves*, où il dit que ces récits « n'ont pas d'autre valeur que la commune renommée, dont la preuve est très incertaine. » Il ne dit pas les motifs qui l'ont fait changer d'avis. Il ne connaissait même pas la rectification faite au cas de Marteville par le second mari de cette dernière, le général E. D'après celui-ci, Mme de M... aurait vu en rêve la cachette (ou plutôt la cassette de façon anglaise) où se trouvait la quittance cherchée, en compagnie d'une épingle à cheveux garnie de vingt brillants, qu'on croyait également perdue. Dans la matinée du lendemain, Swedenborg serait venu voir Mme de M... et, avant de rien savoir de celle-ci, lui aurait dit qu'il avait vu M. de Marteville, très pressé de se rendre auprès de sa femme pour lui faire faire une découverte importante.

M. Paul Janet (*Les Maitres de la pensée moderne*, p. 329) pense que tout se réduit à un phénomène de mémoire inconsciente ou d'hypermnésie, et que la coïncidence de la vision de Swedenborg et du rêve de Mme de M... n'a peut-être jamais existé, ou s'explique par une

supercherie; il faut vraiment faire bon marché de la sincérité d'un homme comme Swedenborg, dont le caractère élevé a toujours été reconnu même par les plus incrédules. M. Janet offre d'ailleurs une autre explication, c'est la coïncidence de songes chez deux personnes en proie à une préoccupation commune; dans ce cas du moins l'authenticité des faits ne serait plus suspectée. Qu'il nous soit simplement permis de remarquer ici combien on a abusé de ce vocable de « coïncidence », chaque fois qu'il s'est agi d'un fait prouvé de télépathie, de vision, etc., ne laissant pas d'autre échappatoire à l'incrédule. La coïncidence fortuite peut exister sans nul doute, mais a côté d'elle combien de crocs-en-jambe au calcul des probabilités !

Quoiqu'il en soit, le cas de Marteville reste remarquable, même avec les corrections qu'on y a faites et reste mieux qu'une simple *légende*, comme le qualifie H. Delacroix (*Revue de métaph.*, 1904, p. 564). Dans les *Rêves*, Kant rapporte un autre cas, qui a soulevé de vives polémiques et à été obscurci à plaisir. Nous donnons le récit tel qu'il été rédigé par Kant : « Vers la fin de l'année 1761, M. Swedenborg fut appelé auprès d'une princesse (la reine Louise-Ulrique, princesse de Prusse, sœur de Frédéric le-Grand), dont la grande intelligence et la clairvoyance devaient rendre à peu près impossibles l'erreur et la surprise en pareille matière. Le bruit généralement répandu des prétendues visions de cet homme en furent l'occasion. A la suite de quelques questions, qui tendaient plutôt à s'amuser de ses imaginations qu'à connaître des nouvelles de l'autre monde, la princesse le congédia, après toutefois l'avoir chargé d'une commission secrète, relativement à son commerce avec les esprits. Au bout de quelques jours, M. Swedenborg revint avec une réponse de telle nature que la princesse tomba, de son propre aveu, dans le plus grand étonnement, puisque la réponse se trouva vraie, et que Swedenborg n'avait cependant pu l'apprendre d'aucun homme vivant. Ce récit est tiré de la relation d'un ambassadeur de la cour de la localité, alors présent, faite à un autre représentant étranger, à Copenhague ; il est en parfait accord également, avec ce que les renseignements particuliers ont pu en apprendre. » Ici encore, M. Janet se fait l'écho de doutes planant sur la sincérité de Swedenborg. Il faut lire dans le livre de Matter sur Emmanuel de Swedenborg, p. 181 et suiv., le récit de tous les tripatouillages — qu'on nous pardonne cette expression triviale — qui ont dénaturé l'affaire de la reine Ulrique.

Disons une fois pour toutes que Swedenborg, savant génial et précurseur d'un grand nombre de conceptions et de découvertes modernes, a pu être, à ses heures, un illuminé ou a pu être trompé dans ses visions — ce qui ne veut pas dire que ces visions n'aient pas existé ; mais qu'il était d'une moralité trop parfaite pour avoir usé de supercherie ou avoir dit autre chose que ce qu'il croyait sincèrement être la vérité. D'ailleurs, il n'attachait qu'une faible importance aux faits extraordinaires de la nature de ceux rapportés plus haut, et dans tous les cas, ne les prenait pas comme des miracles ; ils témoignaient simplement, selon lui, qu'*il parle avec les anges et les esprits*. Comme le dit Matter, Swedenborg était trop libre-penseur pour admettre les miracles au XVIII[e] siècle : « Il n'y a point de miracles aujourd'hui, a-t-il dit, parce qu'ils contraignent et détruisent le libre arbitre des choses spirituelles. »

Si, dans ses « Rêves », Kant a malmené Swedenborg, l'a traité de phantaste, d'halluciné, etc., c'est qu'il pensait avoir des raisons de lui en vouloir. Il avait écrit à Swedenborg et fait remettre sa lettre par un négociant anglais de Stockholm. On écrivit à Kœnigsberg que Swedenborg avait promis de répondre. La réponse ne vint jamais. Matter (loc. cit., p. 178) dit que c'était l'habitude du célèbre voyant de ne pas répondre aux lettres, même des plus illustres savants, dès qu'il s'agissait de métaphysique, de théosophie, de mysticisme d'ordinaire il leur adressait ses ouvrages.

Peu après, Kant fit la connaissance d'un Anglais distingué qu'il chargea de faire une enquête détaillée à Stockholm même; les témoignages recueillis furent favorables. L'Anglais visita Swedenborg lui-même et fut ravi de lui. Le voyant lui donna des preuves notoires de ses dons merveilleux et promit de publier sous peu, à Londres, un livre où tous les phénomènes seraient exposés au grand jour et où la lettre de Kant recevrait sa réponse. Ce livre ne parut pas et Kant, désireux néanmoins de s'éclaircir à tout prix, acheta un autre ouvrage de Swedenborg, les *Arcana cœlestia*, en 7 volumes, qu'il paya 7 livres (175 fr.). Il regretta son argent, dit-on, n'ayant rien trouvé dans ces sept volumes et dans un autre livre intitulé : *De infinito*, qui fût capable de le satisfaire. Ou bien était-il contrarié de voir un visionnaire arriver, sans avoir suivi les règles de la stricte logique, à des conclusions sur la nature transcendantale de l'homme, analogues à celles que fournit la doctrine métaphysique ? Quoiqu'il en soit, impatienté des questions dont il était assiégé, sur les résultats de son enquête, et irrité de ne trouver aucune solution à certains doutes qui le hantaient, il écrivit les « Rêves »

pour échapper à l'insistance des curieux et aux sollicitations de sa propre imagination.

***

Le livre des « Rêves » a été jugé très diversement, selon les idées des uns ou des autres ; le lecteur y prend ce qui cadre avec ses convictions et néglige le reste, de sorte que les amis et les ennemis du mysticisme y trouvent également leur compte ; c'est ce que fait bien ressortir du Prel dans son introduction à I. Kant's *Vorlesungen über Psychologie*, p. XXVIII. Il ajoute que Kant « n'y a pas fait seulement œuvre de destruction et de négation, mais nettement œuvre positive, en formulant des concepts mystiques qui n'ont, il est vrai, que la valeur d'intuitions, donc pas de force démonstrative, mais ne s'en imposaient pas moins à son esprit. »

Peut-on dire, avec M. Delacroix, que Kant, en écrivant les « Rêves », a voulu se débarrasser à la fois de la doctrine de Swedenborg et de la métaphysique wolffienne, qui avaient abouti toutes deux aux mêmes conclusions ? En un mot Kant n'a-t-il eu que cette attitude critique dans l'ouvrage précité ? Si telle a été son intention, il ne semble pas qu'il y soit resté fidèle jusqu'au bout. Tout indécis et ondoyant qu'il s'y montre, il n'en a pas moins été très positif dans plus d'une de ses propositions. Plus loin nous citerons des passages des « Rêves » très topiques à cet égard.

Kuno Fischer a dit que Kant était ennemi de toute psychologie et que le cours qu'il a fait à Kœnigsberg a dû être développé suivant un programme officiel, suivant le système de Wolff (1). Comme le fait remarquer Dankmar (*Psych Studien*, 1899, p. 349), il serait étrange qu'un esprit, de la trempe de Kant, eût enseigné une doctrine opposée à ses convictions. En 1794, lorsque Kant dut se soumettre à certain édit religieux, il dit expressément que le silence est un devoir de soumission, mais que du moment où l'on parle, il faut être vrai, ce qui ne force pas à publier tout ce qui est vrai. Borowsky (Biogr. de Kant, 1804) rapporte cette parole de Kant : « Certes, je suis convaincu de la vérité de bien des choses que je n'aurai jamais le courage de dire, mais jamais je ne dirai rien que je ne pense. » Il faut en conclure que Kant n'a jamais enseigné rien qui lui parût faux ; ce serait là un manque de caractère qu'on n'a pu reprocher au célèbre philosophe.

(1) Remarquons en passant que, d'après Erdmann et autres, ce cours a dû être professé vers 1774, sinon plus tard ; car, Pœlitz l'a publié pour la première fois, d'après des manuscrits de 1788 et 1789, qui ne sont pas, il est vrai, de la main de Kant.

Ainsi donc, quels que soient les mobiles qui aient dirigé Kant dans la rédaction de ses « Rêves », il faut retenir ceci : c'est qu'il y a énoncé les concepts métaphysiques qu'il a ensuite utilisés et complétés dans son cours de psychologie, c'est qu'il a établi une théorie de l'homme transcendantal ou métaphysique absolument semblable à celui de Swedenborg. Ce cours de psychologie étant très postérieur aux « Rêves », la vieille querelle d'antériorité ou de postériorité de la lettre à Mlle Knobloch et du livre des « Rêves » n'a plus le moindre intérêt.

En somme, ainsi que le fait remarquer du Prel, il y a là une véritable anticipation de la mystique moderne. Au lieu d'y voir, avec les critiques et les hypercritiques modernes, une rechute de Kant dans un dogmatisme antérieur, il faut y voir un effort du grand esprit qu'était Kant de poser les prémisses d'une mystique, qui ne pouvait avoir qu'une apparence dogmatique à son époque, puisque l'auteur manquait de données expérimentales. Du Prel a raison de dire que le philosophe de Kœnigsberg est arrivé par intuition aux mêmes vues auxquelles lui, du Prel, est parvenu par induction, en se servant des données de l'hypnotisme, du somnambulisme et du spiritisme.

Kant a du reste été un intuitif de premier ordre ; il l'a été dans la cosmogonie en imaginant la nébuleuse primitive, en physique où il a pressenti le principe de la conservation de l'énergie, en histoire naturelle et en biologie en donnant les premiers linéaments de la doctrine de l'évolution ; ses intuitions philosophiques n'ont pas été moins remarquables, car tous les philosophes jusqu'à Schopenhauer y compris sortent de Kant, et les Hartmann, les Hellenbach, les Bahnsen sortent de Schopenhauer. On trouve dans ses œuvres les germes de tous les systèmes de ces philosophes ; pourquoi donc, dit du Prel, n'y trouverait-on pas aussi les germes de la mystique ?

Contrairement à ce que l'on pense généralement, Kant a été pendant toute sa vie enclin à des vues mystiques, mais a toujours été gêné par le manque de données expérimentales. Kant a toujours été spiritualiste, car s'il n'avait pas admis au moins la possibilité d'un monde de l'esprit distinct du monde matériel, il n'aurait eu aucune raison pour étudier les facultés de l'âme et écrire une critique de la raison pure.

Dans ses « Rêves » il dit : « J'avoue que je suis très porté à affirmer l'existence de natures immatérielles dans le monde et à ranger mon âme même parmi ces êtres. » Ainsi est nettement posé, dit du Prel (*Die Philosophie der Mystik*, p. 446), le problème fondamental de la psychologie (See-

lenlehre) monistique. Pour ne laisser aucun doute sur ses idées quant à la coexistence des deux natures dans notre être (de deux personnes dans notre sujet, dans la phraséologie de Kant), Kant ajoute plus loin : « L'âme humaine devrait donc être regardée comme liée déjà dans la vie présente aux deux mondes. Comme liée en une personne unique avec le corps, elle sent nettement de ces mondes l'influence matérielle seule ; comme partie du monde des esprits, elle sent et rend les pures influences des natures immatérielles... » Enfin, il exprime sa croyance d'une façon très positive dans ce passage : « Il est donc comme démontré, ou bien il pourrait l'être facilement si on voulait en prendre le temps, ou bien encore, ce qui est mieux, il sera démontré un jour, je ne sais où ni quand, que l'âme humaine est, dès cette vie même, indissolublement unie avec les natures immatérielles du monde des esprits, qu'elle est en rapport d'action et de réaction avec eux, qu'elle en reçoit des impressions, mais dont elle n'a pas conscience comme homme tant que tout va bien. »

Mais où la conception monistique de la psychologie est le plus nettement exprimée, c'est dans les lignes suivantes : « C'est sans doute le même sujet qui appartient en même temps, comme membre de l'un et de l'autre, au monde sensible et au monde intelligible (celui des esprits) ; mais ce n'est pas la même personne, parce que les représentations de l'un de ces mondes, par suite de leur nature, n'ont rien de commun avec les idées qui accompagnent les représentations de l'autre monde, et qu'ainsi ce que je pense de moi, comme esprit, ne me revient pas en mémoire comme homme, et que réciproquement mon état d'homme n'est pour rien dans la représentation de moi-même comme esprit. » Swedenborg a exprimé exactement la même idée.

Dans l'avertissement qui précède les « Rêves », Kant, parlant des faits de clairvoyance de Swedenborg, dit : « N'accordât-il (le philosophe) qu'un seul de ces récits comme vraisemblable, de quelle importance ne serait pas un pareil aveu, et quelles conséquences merveilleuses n'en tirera-t-on pas si *un seul* événement de ce genre peut être regardé comme établi ? » Voici donc, dit du Prel (loc. cit., p. 447), « quel est l'état actuel de la question : Depuis la mort de Kant, les facultés magiques des somnambules ont été constatées de telle façon, que seul l'ignorant a encore le droit d'être sceptique. Comme de nos jours Kant devrait reconnaître que l'on compte par centaines les faits dûment démontrés dont on « tirera des conséquences merveilleuses », c'est à nous qu'incombe logiquement la tâche de tirer ces conséquences. Les citations données plus haut les expliquent. Mais ces citations ne caractérisent pas simplement une phase passagère du développement de la philosophie de Kant ; il n'a jamais abandonné ses vues concernant le *homo noumenon*, qu'il range dans un monde intelligible. La manière dont il résout le probléme de la liberté — solution qui, d'après Schopenhauer, est l'une des plus profondes qui ait jamais été formulée par un homme — cette manière, disons-nous, montre que Kant a conservé intacte, toute sa vie, la croyance exprimée par lui dans ses « Rêves » au sujet de la double nature de l'homme. La psychologie monistique a donc un appui dans les principales œuvres de Kant, et, comme l'a reconnu Schelling, dans leurs parties les plus profondes. »

Voici comment s'exprime Ruyssen (*Kant*, p. 51) sur ce même sujet : « Il (Kant) admet entre les esprits une loi d'universelle dépendance, analogue à la loi de l'attraction assignée par Newton aux substances matérielles : « Dans les mobiles « les plus intimes, nous nous trouvons dépendre « de *la règle de la volonté universelle*, et il en « résulte, dans le monde de toutes les natures « pensantes, une unité *morale* et une constitu- « tion systématique suivant des lois purement « spirituelles. » Il va plus loin même ; il émet cette hypothèse profonde, qu'on peut regretter qu'il n'ait pas approfondie plus tard, que précisément « le sentiment moral est le sentiment de « cette subordination de la volonté particulière à « la volonté universelle », la traduction par la conscience individuelle de l'effort commun des esprits vers l'unité morale. Et l'on entrevoit ainsi, pour l'action mentale, si rarement efficace dans l'ordre de la nature, la possibilité de se réaliser pleinement dès cette vie dans un univers spirituel... »

Ainsi, sans sujet transcendantal, ni liberté, ni responsabilité, ni morale possible. On a objecté — et Hartmann s'est fait l'écho de cette objection — qu'une morale qui ne provoque que le bien transcendant de l'individu est un égoïsme transcendant. Or, Kant a montré, par des considérations qu'il serait trop long d'exposer ici, que sans cet égoïsme la morale resterait à l'état théorique et serait privée de toute force d'impulsion ; cet égoïsme le gêne si peu qu'il en déduit même, dit du Prel, l'existence de Dieu comme but ultime de l'Univers.

Parmi les « merveilleuses conséquences » qui seraient à tirer du fait unique, bien prouvé, postulé par Kant, se trouvent la préexistence et l'immortalité de l'âme. Dans ses « Leçons de psychologie », qui ont été écrites, au minimum

dix ans (Erdmann) ou même vingt ans (Pœlitz) après la « Lettre à Mlle Knobloch », et qui, par conséquent, tombent après la période dite critique (celle où il a écrit la « Critique de la raison pure »), Kant définit nettement la vie « l'union temporaire de l'âme avec le corps » ; pour lui le corps est une prison qui gêne la vie spirituelle propre de l'âme. Il y a perte temporaire de facultés transcendantales, mais gain quand même pour le sujet transcendantal puisqu'il acquiert la connaissance du monde sensible et celle de soi-même comme homme. Par la mort on revient donc à une vie plus complète; et c'est ainsi que Kant conclut à la survie et à l'immortalité. Il faut remarquer qu'il ne tirait pas précisément cette conclusion de l'inexistence même des facultés transcendantales chez l'homme, dont la preuve expérimentale lui manquait, mais de l'existence des facultés les plus élevées parmi les normales connues, facultés s'étendant au-delà des besoins de cette vie et ne trouvant pas leur satisfaction ici-bas. L'âme, en se dégageant, dit Kant, envisage non plus l'Univers sensible, mais l'Univers spirituel ou intelligible.

Nous pourrions, en suivant du Prel, le philosophe mystique, honni, parce que mal compris, accumuler les preuves en faveur de notre thèse. Nous pensons que ce que nous avons dit suffira pour mettre en pleine lumière le rôle joué par Kant dans le développement de la psychologie transcendantale, rôle qui aurait été bien plus considérable si ses « Leçons de psychologie » n'avaient été ignorées systématiquement par les uns, et très malheureusement par les autres, à cause de la rareté du livre publié par Poelitz. Ainsi des philosophes mystiques tels que Fichte, Ulrici, Hoffmann, Perty, Zöllner et Hellenbach ne les ont pas connues et n'ont donc pu les utiliser.

A la fin de sa très remarquable étude sur Kant et Swedenborg, Delacroix (loc. cit., p. 577) dit que Kant (à la suite de la publication des « Rêves ») « n'est point revenu sur Swedenborg, qui reste dans la suite confondu pour lui dans la foule des *Schwœrmer* (rêveurs). » Cela n'est pas, exact; dans ses « Leçons de psychologie » Kant n'a pas repris, il est vrai, la discussion des visions de Swedenborg, mais il parle de la doctrine de l'illustre Suédois qu'il considère comme très élevée et en fait le compte rendu avec commentaires (*Vorles. über Psychologie*, 1889, p. 93 et suiv.). Nous ne pouvons donc nous associer à la conclusion de M. Delacroix, lorsqu'il dit que « Kant avait su construire, PAR UN PUR JEU (1), une théorie de la communication des esprits. » Kant était trop sérieux pour *jouer* avec des choses sérieuses ; il était trop spiritualiste pour ne pas parler sérieusement du monde des esprits ; trop religieux — allant au Temple régulièrement — pour se permettre un acte qui, de loin ou de près, pût lui sembler une profanation ; enfin, tout uniment trop sincère pour dire autre chose que ce qu'il pensait être la vérité.

Dr LUX.

(1) Les capitales sont de nous.

La Kabbale numérique à la Chaise-Dieu

II

J'ai démontré, dans la première partie de ce travail (1), l'importance capitale attachée, pour la nécropole qu'est l'église de la Chaise-Dieu, au nombre 13, symbole de la mort généralement admis ; il me reste à faire une démonstration pareille, au sujet du nombre 11, emblème du *secret*, du *mystère* ; puis du nombre 9, qui représente tout ce qui tient à une *congrégation* ou *association religieuse* ; ensuite, du nombre 7, qui signifie *consécration*, *sanctification*, *prière*, etc., etc. ; encore, du nombre 5, qui me paraît figurer l'ensemble des qualités ou des vertus qui caractérisent la divinité ; enfin, du nombre 3, dont la signification n'est pas encore bien déterminée à mes yeux, mais qui se précisera plus tard.

(1) Numéro de Novembre.

Je poursuis donc la description de la Chaise-Dieu, dans la brochure de M. le chanoine Bonnefoy, intitulée « *l'Abbaye de Saint-Robert de la Chaise-Dieu* ».

Page 29 : « 22 piliers à 8 faces supportent les voûtes et séparent la nef centrale de ses collatéraux. » Le nombre 22 est le premier multiple de 11, qui exprime le secret, le mystère, comme nous venons de le dire. Il est là pour révéler les vrais appuis des voûtes, continuant, pour ainsi parler, le rôle essentiel et souterrain des fondations. Ainsi s'expliquerait, peut-être, le nombre 22 appliqué aux marches d'une partie de l'escalier extérieur, et se prolongeant par les 66 marches (22×3) de l'escalier intérieur qui va du parvis de l'église au sommet, rejoignant le chemin de ronde.

C'est le cas de s'arrêter sur une constatation étrange du *Guide Joanne*, page 195, qu'aurait dû faire pressentir le calcul des faces des 22 piliers, soit $22 \times 8 = 176$, soit 11×16, et d'abord 11, dont l'expression s'inspire de la terre mystérieuse (un sol voué à Isis, qui sait ? à une époque très éloignée) d'où les piliers s'élancent, puis 16, ou le carré de 4, *le culte de la vierge*, que vient, à temps, là, au sommet de la voûte du sanctuaire, confirmer la représentation d'un couronnement ou d'une apothéose, dans la clef même. Gageons que cette clef contient, ou dans ses propres mensurations, ou dans le décompte de ses personnages, un nombre pair multiple de 4. Cela dit en passant, en réponse aux rires des incrédules, au sujet des 16 mètres de hauteur de la vierge de Bonnassieux sans le piédestal ($23 - 7 = 16$), qui n'admettent pas les coïncidences dues à l'atavisme, surtout dans un milieu spécial, descendant directement, par l'éducation, de celui qui a inventé les Kabbales.

Page 31 : « Chacune des 9 travées qui se partagent la longueur de l'édifice est éclairée par une fenêtre, à un seul meneau, très haute et très droite. » Voilà bien le 9 imposant son symbole particulier à tout ce qui touche à la religion, à la congrégation surtout, moines, abbaye, enseignement, etc. Tout le corps de construction de l'église s'en ressent, et 9, les multiples de 9, abondent dans les détails architectoniques.

Page 35 : « Un document émané des archives vaticanes énumère 44 personnages rangés comme une garde d'honneur autour de la statue de l'illustre défunt. » Or, $44 + 1$ font bien 45, ou le nombre triangulaire de 9, bien placé ici, puisque les ensevelis du lieu étaient tous des moines ou des membres du clergé.

Page 37 : « On voit aussi, sur les gradins (du maître autel), la croix et les 6 chandeliers de bronze mesurant 1 m. 35 de hauteur. » Ce dernier nombre, pris comme un nombre entier, égale 9, + son triangle 45, + son carré, 81, total 135, ou 9×15, ou 45×3, ou $9^1 \times 2^1$, ou $2^{1,2,1} \times 2^1$ (A). Mais, n'oublions pas que les sept objets ont la même hauteur, si bien que 135×7 donnent le produit 945, qui est composé, d'abord de 9, puis de 45, triangle de 9, que nous venons d'indiquer. Ce nombre 945 est encore le produit de 9×105. Mais 15 ci-dessus est le triangle de 5, et 105 ci-dessus est le triangle de 14, deux nombres sacrés dont il sera parlé plus tard, à leur rang.

D'après la monographie de M. D. Branche, citée par le grand dictionnaire Larousse, au mot de la *Chaise-Dieu*, le chœur de cette église aurait pour superficie 12.60×22.66 qui fournit 284 mètres carrés 2560 centimètres. Mais ce nombre n'est point banal du tout, car il rappelle, à moins d'une unité près : 1°, le total des 9 premiers carrés, qui est, en effet, de 285 unités entières : 2°, toujours à moins d'une unité près, la surface d'un carré de 16,9 de côté, nombre qui, considéré comme un nombre entier, représente le carré de 13, et ramène ainsi le symbole fatal, fréquent dans les diverses parties de la construction ; 3°, toujours avec la même approximation que dessus, la surface carrée d'un cercle de 19 mètres de diamètre, ou la circonférence d'un cercle de 91 unités de diamètre. Le nombre 91, qui est le rebours de 19, étant, aussi, le triangle de 13, nous retrouvons, une fois de plus, le symbole de la mort dans la mensuration de la Chaise-Dieu, à côté du nombre 9, bien moins lugubre, malgré la vie ascétique des moines. Le hasard seul aurait-il donc bien pu suggérer un nombre insignifiant d'apparence, et cependant aussi remarquable, en réalité, grâce à sa quadruple et fort originale variété de formations ?

Page 42 et suivantes : Nous voilà enfin arrivés à la plus grande curiosité de la Chaise-Dieu, celle qui, avec le buffet d'orgue, constitue sa plus grande richesse actuelle, nous voulons désigner ses tapisseries. Ne nous en occupant cependant qu'à notre point de vue personnel, nous ne ferons qu'une brève citation de M. le chanoine Bonnefoy, juste pour appuyer une discussion qui paraîtra toujours trop longue aux lecteurs étrangers à notre nouveau système d'interprétation kabbalistique. Ces tapisseries, au nombre de 14 tableaux et de 86 sujets, « représentent la vie de Jésus-Christ, avec les faits de l'ancien testament destinés à rappeler au peuple juif le messie promis. » On lit encore, page 14, qu'un sujet a été complètement détaché des autres et « relégué dans le collatéral sud ». Il n'en reste donc que 85 ensemble. Or, les nombres 14 et 85 juxtaposés font le nombre 1485 qui, tel quel, est juste le nombre triangulaire de 54 ou sixième multiple de 9. Le carré 9 revient donc bien à propos pour l'enseignement de l'*histoire sainte*, fondée sur ces images.

Par une étrange particularité, 1485 se compose

(A) Nous avons déjà dit, maintes fois, que les nombres triangulaires sont le résultat de l'addition des nombres naturels, à partir de 1. Ainsi 10 est le triangle de 4 parce que les 4 premiers nombres naturels additionnés ensemble font 10. On les appelle *triangulaires*, parce que leurs unités peuvent se disposer en triangle : ⁘ enfin, nous les désignons par l'exposant 1, comme les carrés sont désignés par l'exposant 2. Quand un radical a plusieurs exposants, ceux-ci se lisent de droite à gauche ; ainsi $2^{1,2,1}$, se lit *triangle* du *carré* du *triangle* de 2.

de la multiplication réciproque des nombres impairs dont nous nous occupons spécialement, à cette heure : $11 \times 9 \times 5 \times 3$, qui produisent effectivement 1485. Il est, d'ailleurs, exactement divisible par eux, même en nombres entiers, et le total des quotients obtenus ainsi, soit, $135 + 165 + 297 + 495$ fait 1092 qui est exactement divisible, au contraire, par les deux nombres impairs 7 et 13, que 1485 n'avait pas pu nous fournir, et les quotients engendrés par ces deux derniers nombres sont l'un, 156, obtenu par le diviseur 7, et divisible par 13, et l'autre, 84, obtenu par le diviseur 11 et divisible par 7, curieux contraste alterne que nous connaissons ailleurs.

Page 36 : « L'abbé de Saint-Nectaire avait entouré ces tombes que la pauvreté monastique avait voulues si humbles d'une mosaïque portant ses armes et sur laquelle furent scellés deux candélabres de cuivre, à 7 branches chacun. » Voilà une réminiscence des plus vieilles coutumes juives qui sanctionne, de la façon la plus catégorique, le symbole de la consécration continué par le rite catholique au nombre 7.

Page 37 : « Clément VI... avait chargé... un nommé Matteo-di-Giovanetto de dessiner, sur papier, les 28 histoires de Saint-Robert, qu'un orfèvre devait reproduire en bas-relief » sur un reliquaire d'argent destiné à servir de châsse aux dépouilles du grand fondateur de la Chaise-Dieu. Le produit de $7 \times 4 = 28$, et forme ainsi le remarquable triangle de 7, lequel triangle multiplié par 3 égale 84, hauteur du Mont-Saint-Michel, au Puy; comme le triangle de 11 ou $66 \times 2 = 132$, hauteur du mont Corneille, au Puy ; ou encore le nombre des degrés du fameux escalier du donjon de Polignac.

Nous avons déjà parlé du multiple de 7, au sujet des 14 tableaux de tapisserie contenant ou 84, ou 85 ou 86 scènes religieuses, 1484 fournissant déjà un multiple de 7 exact, ou 212×7, et 84 renfermant le nombre naturel, le triangle et le carré de 7, ou $7 + (7 \times 4) + (7 \times 7)$, ce qui est très extraordinaire et digne d'un rôle vraiment sacré.

Page 29 : « L'église se termine par 5 chapelles absidales de forme *pentagonale*, autrement dit à 5 côtés. Il est à remarquer, en ce point, que l'abside ou chevet qui est pour ainsi parler, la tête du corps que représenterait l'église entière, répond toujours par son nombre de chapelles absidales, ou *absidioles*, aux nombres impairs 1, 3, 5, 7, les plus faibles étant les plus fréquents. J'ai déjà indiqué la signification présumée de 5, au début de ce travail-ci ; elle me serait presque confirmée par le fait que, dans l'Inde, les statues célèbres de Bouddha portent sur la poitrine une figure géométrique dite *svastika*, dont le type qui semble le plus normal, classique, en quelque sorte, serait découpé dans un carré de cinq unités de côtés, de manière à former une superficie légèrement saillante, du carré de 4, tout en laissant en creux très faible une superficie du carré de 3. Cette propriété singulière, d'un carré de cinq unités de côté, de renfermer en lui seul trois carrés successifs, dont le moyen serait bien plus apparent que le petit, dans les limites du grand, ($3^2 + 4^2 = 5^2$ ou $9 + 16 = 25$), semble tellement étonnante qu'elle devrait suffire à faire comprendre et sa vogue dans le vulgaire, qui croit sans savoir pourquoi, et son prestige, chez les savants ou initiés, qui savent, et se rappellent les origines saisissantes.

Quant au nombre 3, le rôle important qu'il joue d'habitude, à tout propos, équivaut à son emploi dans toutes les religions ou mythologies, sous le nom de *trinité*, et il est conforme aux propriétés éminentes que l'arithmétique lui reconnait dans la formation de nombreuses séries de nombres, ce qui permet parfois les abréviations originales de certaines combinaisons de nombres. Exemples : la curieuse règle : *deux nombres étant donnés, l'un d'eux, leur somme ou leur différence est toujours divisible par 3* ; ou encore celle-ci : *les différences dernières des puissances successives d'un nombre sont toujours divisibles par 3, sauf celles des nombres carrés*, etc... Aussi, le 3 s'étale-t-il presque toujours, dès l'entrée dans une église et sur le seuil même, aux regards des visiteurs, sous l'espèce de voûtes abritant majestueusement 3 vastes nefs qui la partagent. Le nombre 3 est, d'ailleurs, le nombre des côtés de la première surface qu'on puisse délimiter de la façon la plus simple possible, et la géométrie lui doit, par conséquent, ses premiers succès.

Le problème le plus intéressant, sans contredit, qu'offre l'église de la Chaise-Dieu, est celui de la recherche de la capacité de sa vaste enceinte, ou volume. Trois énoncés de mensuration sont en présence, à ma connaissance, tous les trois divers et, par suite, forcément, aussi faux les uns que les autres, mais donnant, néanmoins, des résultats aussi plausibles et originaux les uns que les autres. Il y a l'énoncé du guide *Joanne*, adopté par le correspondant archéologique et anonyme du *Mémorial de la Loire* ; il y a l'énoncé de M. le chanoine Bonnefoy ; il y a, enfin, l'énoncé de M. D. Branche, archéologue déjà maintes fois nommé dans ce travail. Les voici tout trois avec leur volume respectif :

MM. Bonnefoy $76 \times 24 \times 18 = 32.382$;
D. Branche $75 \times 24 \times 19 = 34.200$.
G. Joanne $75{,}63 \times 24{,}20 \times 18{,}65 = 34.154$

Une moyenne, prise entre les trois, qui n'est pas non plus absolument sûre, mais qui est certainement la moins erronée, est la suivante :

Long. 75,54 × larg. 24,06 × haut. 18,55 = vol. 33.714.

Ce nombre peut se décomposer en deux autres justaposés, 33 et 714 qui, multipliés l'un par l'autre, donnent pour produit 23.562, nombre dont j'ai eu déjà l'occasion de parler, à propos de la grande pyramide de Chéops, car il renferme, en deux autres nombres *liés* et le côté de la base de la pyramide, 234, et la hauteur verticale, 162, (A) ; il contient aussi trois fois 7854, ou la surface carrée d'un cercle type de 100 unités de diamètre ou deux fois le nombre 11,781, qui est le triangle de 153, lequel est lui-même le triangle de 17, ce dernier exprimant la *victoire* ou le *triomphe*.

J'ai été étonné de rencontrer, à propos de la *salle d'écho* de la Chaise-Dieu, et sous la plume d'un archéologue autorisé, les lignes suivantes : « Elle servait à la confession des pestiférés, sans que cette tradition ait jamais pu être vérifiée, d'une façon certaine. » N'est-ce pas trop de naïveté ? Nos contemporains ont pris la bizarre habitude de nier tout ce qu'ils ne comprennent pas et réclament la preuve de tout, à l'encontre même de celle qui leur crève les yeux. J'admettrai bien, en effet, qu'on n'ait pas arraché les pestiférés de leur lit de souffrance, pour les apporter en ce lieu qui aurait été immédiatement contaminé, et rendu ainsi impropre à sa destination, mais je comprendrais bien mieux que les lépreux soient venus là, de leur plein gré, pour remplir un devoir religieux, sans craindre de transmettre leur mal à leurs frères en religion. Au reste, l'existence d'une léproserie s'impose, puisqu'il est prouvé par les historiens locaux qu'une reine d'Angleterre, atteinte de la lèpre vint se réfugier, jusqu'à la fin de ses jours, auprès de Saint-Robert. Elle avait, sans doute, été attirée par une réputation spéciale de l'abbaye, de telle sorte que la salle d'écho devient une seconde confirmation de l'histoire, confirmation de pierre et de chaux qui vaut plus que bien d'autres, car s'il est possible de se figurer des malades sans hôpitaux, il est plus difficile de se figurer des hôpitaux réputés, sans malades ; aussi bien, partout où se révèle une salle d'écho, la tradition apporte le même secours à l'histoire, en France, comme à l'étranger, nos ancêtres n'étant pas généralement enclins à faire construire de semblables bâtiments pour la seule distraction des touristes, parce que le *tourisme*, sans le mot et sa portée plutôt futile, était, autrefois, une nécessité sérieuse de la vie.

F. Chapelle.

(A) Nous appelons nombres *liés* des nombres additionnés de manière que le chiffre de l'ordre le plus faible de l'un, s'ajoute au chiffre de l'ordre le plus fort de l'autre. Ainsi, 234 et 162, additionnés, en faisant correspondre 4 et 1 servent à former 23.562.

REVUE UNIVERSELLE

Le Prophète Elie, (Pierre-Michel Vintras). — Erreur rectifiée et justice rendue dans la *Vie Nouvelle* par notre éminent confrère M. Ernest Bosc. — A propos de la mort du docteur Achille Vintras, les journaux (grands et petits) rééditent l'absurdité que son père : Pierre-Michel Vintras, se faisait passer pour la réincarnation du prophète Elie. Or, jamais, au grand jamais, le brave et honnête homme qu'était Pierre Michel Vintras ne s'est donné comme la réincarnation du prophète Elie, mais comme étant seulement une émanation dudit prophète, ce qui est tout différent.

Aussi, sommes-nous très étonnés de voir notre confrère Georges Montorgueil (qui, lui, connaît de l'occultisme) reproduire la même absurdité.

Nous avons lu son article de l'*Eclair*, dans l'*Echo du Merveilleux*, de Gaston Méry.

Donc, la vérité est que l'honnête Vintras se disait être simplement une émanation du prophète Elie.

Pour le profane, ceci ne veut pas dire grand'-chose, mais pour celui qui sait (et c'est le cas de Montorgueil) : être une Emanation d'une haute Entité signifie avoir le pouvoir de parler et d'agir comme le ferait cette Entité. Ceci est déjà un privilège qui n'est pas à la portée du premier venu. Il faut, en effet, de grandes conditions et une moralité à toute épreuve pour avoir la faveur d'être en rapport avec une personnalité comme celle du prophète Elie...

Michel Vintras remplissait les conditions voulues. Et le fils de ce brave homme, le docteur Achille Vintras, fut un homme de bien dans toute la force du terme. Sans un sou vaillant, il était devenu docteur en médecine et, toute sa vie, il avait fait le bien et avait fondé à Londres un hôpital international français. Et cela, nous le

répétons, sans un sou. Or, le bien fait par le bon et honorable Achille Vintras était si considérable que le Gouvernement français avait successivement créé le bon docteur chevalier et officier de la Légion d'honneur et c'était cependant le fils de Michel Vintras ! !

Voilà ce que les journaux (grands ou petits) se sont bien gardés de dire.

Pendant sa vie, on avait martyrisé le pauvre père, et le fils, ne voulant pas s'exposer au même sort, avait dû s'expatrier, mais sans aucune ressource. Il avait cependant trouvé le moyen de devenir docteur, de faire un bien considérable autour de lui et d'honorer grandement son pays dans le monde entier. Voilà certainement, un des effets de l'émanation du prophète Elie ; elle est visible, palpable pour celui qui sait !...

Ce sont là des idées qui ne sont pas encore dans le *Mental des masses*, mais que les journalistes, et surtout Montorgueil, devraient savoir.

La magie des nombres (*Psych Studien*, sept., d'après *Woche*). — Le 30 juin 1900, trois vapeurs allemands, Saale, Mein et Bremen, furent brûlés lors de l'incendie des docks du Lloyd nord-allemand, à Hoboken ; le vapeur « Norge » put se sauver vers l'Hudson. Or, *coïncidence singulière*, ce même vaisseau, qui avait échappé au feu, fit naufrage — et n'échappa pas à l'eau — quatre années après exactement, le 30 juin 1904.

La légende populaire recouvre une vérité plus tard reconnue scientifiquement (*Psych. Studien*, nov. 1904). — D'après Hérodote, on voyait dans le temple égyptien de Ptah la statue du roi Sethon, tenant à la main une souris, en mémoire de la délivrance de l'Egypte, de l'invasion assyrienne. D'après la légende, des campagnols (rats des champs) auraient rongé les armes des Assyriens et ainsi déterminé leur retraite. Mais en étudiant la tradition juive, on constate que c'est une épidémie qui contraignit les Assyriens à battre en retraite. Il faudrait donc voir dans la souris un symbole de la peste (était-ce bien la peste qui força les Assyriens à se retirer ?) ou du moins un symbole de la mort, ce qui s'accorde admirablement avec ce fait que, dans le premier chant de l'Iliade d'Homère, Apollon, porteur de la peste, a pour qualificatif « Smintheus », c'est-à-dire « destructeur de rats », d'où le symbolique campagnol accompagnant ce dieu.

Les souris et les rats paraissent avoir joué, également dans la mythologie germanique, le rôle de propagateurs de maladies ; la légende du preneur de rats de Hameln n'a pas d'autre signification, bien qu'à l'époque où elle fut conçue, le sens primordial du rôle symbolique de ces rongeurs fût déjà perdu.

Photographie de l'invisible (*Psych. Studien*, oct. 1904). — On annonce que le célèbre professeur Zenger, de Prague, aurait trouvé le moyen de photographier des objets que ni le télescope, ni le microscope sont capables d'imprimer sur la plaque. M. Z... se sert de plaques au collodion qu'il soumet à un traitement spécial par des préparations d'urane et il obtient ainsi des plaques d'une *sensibilité extraordinaire pour l'invisible*, donnant les résultats les plus surprenants. Il doit sous peu publier son procédé. On ne sait pas de quels objets invisibles il s'agit. Les sels d'urane, étant fluorescents, semblent ne pouvoir rendre visibles que des corps émettant des rayons ultraviolets ou d'autres radiations invisibles. — Rappelons ici qu'il y a un demi-siècle Niepce de Saint-Victor a constaté que les sels d'urane impressionnent les plaques dans l'obscurité et que ce pouvoir persiste en quelque sorte indéfiniment.

Visions lumineuses (*Light*, 6 août). — C. A. H. raconte qu'il y a quelques années, étant assise, plongée dans ses réflexions, elle vit devant elle, à une certaine distance, un nuage de coloration foncée, modifiant constamment sa forme et par moments frangé d'or. C'était vers le soir ; il n'y avait pas de soleil. Elle se sentait un peu ensommeillée. Au bout d'un quart d'heure le nuage disparut. Plusieurs mois après, en prenant le lunch, elle vit inopinément des nuages brillamment lumineux, se mouvant près d'elle et devenant de plus en plus clairs en se développant. Cette vision provoqua chez elle un sentiment de gratitude et d'amour. Les teintes étaient azurées, roses, rappelant tantôt la lumière de la lune, tantôt celle du soleil. Cette luminescence occupait une grande partie de la chambre. Lorsqu'elle quitta la chambre, le nuage lumineux l'accompagna. Elle s'assit et le nuage se plaça environ à 2 mètres au-dessus de sa tête et prit une forme arrondie en ballon ; il disparut ensuite.

Il se passa quelques mois, et soudain la narratrice revit cette lumière, au moment où elle causait avec sa sœur ; elle ressentit, comme la première fois, une légère tendance au sommeil. Aujourd'hui, elle a vu cinq ou six fois ce phénomène, toujours au grand jour, une dernière fois à la lumière de la lampe. Les personnes qui

sont avec elle ne voient rien. Elle fait remarquer que ces phénomènes lumineux, qu'on prétend ne pouvoir se présenter que dans l'obscurité, surviennent en plein jour ; c'est un genre de lumière plus puissant que toute autre et même que la lumière solaire ; c'est que c'est une lumière de nature toute différente, et, ajouterons-nous, les nuages lumineux visibles en plein jour — témoins ceux qu'a vus et décrits notre directrice — sont de nature essentiellement différente des lueurs qui se produisent dans les séances spirites.

Etrange phénomène relatif aux noyés, par R. Le Bon (*Echo du Merveill.*, 15 nov. 1904). — M. R. Le Bon, pendant son séjour en Bretagne, a été témoin du singulier fait suivant. Un mousse de 18 ans, de la Turballe, avait péri en mer, dans le voisinage du Croisic, et ce n'est que neuf jours après qu'on apprit que le corps avait été trouvé sur la côte de l'île d'Hoëdic. On ramena le corps et on le plaça provisoirement dans le hall du bateau de sauvetage. L'oncle du noyé arriva avec un drap destiné à servir de linceul. M. Le Bon, conversant avec un pêcheur, apprit de lui que le noyé allait bien sûr reconnaître son oncle qu'il aimait tant. Le pêcheur lui expliqua que toutes les fois que les parents d'un noyé viennent lui apporter le drap mortuaire, le noyé saigne pour montrer qu'il le reconnaît, et que ce phénomène se produit même quand les cadavres ont séjourné des mois dans l'eau. M. Le Bon entra sous le hall : le cadavre reposait sur les dalles humides et n'avait pas l'ombre d'une goutte de sang ni sur le visage, ni sur les mains. L'oncle s'approcha, fit une courte prière et se mit en devoir de rouler le corps dans le drap qu'il avait apporté. Eh bien ! à ce moment précis, un flot de sang sortit du nez et de la bouche du malheureux, tachant de rouge la blancheur du linceul.

L'horloge mystérieuse de Hampton-Court (*Psych. Studien*, nov. 1904). — Nous avons déjà eu l'occasion de parler des apparitions qui se montrent à Hampton-Court, lors des grands événements intéressant la famille royale d'Angleterre. Il s'y trouve en outre une vieille horloge astronomique qui fut confectionnée en 1540 pour le roi Henri VIII. Elle fut restaurée en 1880 après avoir séjourné cinquante ans dans une remise. Elle fut inaugurée, pour la première fois, le soir du mariage de Henri VIII avec Catherine Howard. A Hampton-Court vivait aussi Anne de Danemark, l'épouse de Jacques Ier. Au moment de sa mort, en 1619, l'horloge s'arrêta subitement et, depuis lors, paraît-il, elle s'arrête chaque fois qu'il meurt dans le palais une personne qui l'a longtemps habité.

Le cadran de cette horloge est formé de trois disques de cuivre principaux qui tournent avec une vitesse inégale. Le petit disque, qui a un diamètre de 3 pieds 3 1/2 pouces, présente à son centre un globe terrestre ; un disque plus petit, qui se meut derrière le globe, dans un trou rond, présente les phases de la lune. Le second disque, de 4 pieds 1/2 pouces de diamètre, fait saillie au dehors et représente l'âge de la lune en jours, tandis que le plus grand disque, de 7 pieds 10 pouces, indique le jour du mois et la position du soleil sur l'écliptique.

Expériences contradictoires (*Light*, 18 juillet). — M. E. L. est très perplexe au sujet des expériences suivantes qu'il a faites. Un esprit ami communique avec lui dans une séance par l'intermédiaire d'un médium A et donne des preuves d'identité indéniables, d'affection désintéressée et d'intérêt avec conseils pour des affaires. Quelque temps après, il assiste à une autre séance avec un médium B; ce même esprit ami vient se manifester avec preuves d'identité satisfaisantes, de telle sorte que, comme dans le premier cas, il ne parait pas douteux à M. E. L., qu'il est en rapport avec son ami. Mais, se manifestant par B, il n'a pas connaissance ou du moins ne peut se souvenir (ou s'exprimer à ce sujet) qu'il s'est déjà manifesté par A. — Il n'est guère de personnes s'occupant de spiritisme qui n'aient eu quelque surprise analogue. C'est un sujet sur lequel il y aurait fort à dire.

Transfiguration singulière d'un fantôme (*Psych. Studien*, juillet). — Un phénomène intérieur de transfiguration d'un fantôme a été observé par la voyante de Berlin, Mme Ferriëm. Le soir du 21 mars dernier, la voyante, assise sur un sopha, vit soudain s'ouvrir la porte, à environ 3 mètres de distance d'elle, et apparaître dans l'encadrement un fantôme de grande taille, tout habillé de noir, qui ressemblait à un monsieur connu d'elle intimement. La forme en question ferma la porte et s'adossa à elle. Une parente de la voyante se trouvait dans la pièce ; elle ne vit pas le fantôme Au bout de deux minutes environ, la clairvoyante vit se transformer le visage et la tête du fantôme et sa taille diminuer légèrement, de sorte que c'était alors la forme d'un autre personnage, tout différent, qu'elle connaissait également. Une demi-minute après, l'apparition « se dissipa ». Le même soir,

la voyante fit part à M. Godefroy du phénomène en lui nommant les deux personnes dont elle avait vu la forme. Quatre jours plus tard, le 25 mars, on apprit que le personnage à grande taille apparu tout d'abord était mort le 24 mars à 1 heure de l'après-midi. La veille de sa vision, Mme Ferriëm l'avait encore vu passer dans son équipage. Quant à la deuxième personne, en laquelle s'était transformé le fantôme, on savait qu'elle était malade depuis bientôt un an. Quatre semaines après la vision, la mort la délivra également de ses souffrances.

Ce fait prouve que les esprits peuvent donner à la matière la forme qu'ils veulent ; ils peuvent en associer et dissocier les éléments à volonté, les agréger comme les désagréger ; la matière n'est rien devant l'énergie psychique qui sait y appliquer la force appropriée, et pour employer une expression symbolique lui parler. Cela prouve en même temps le danger comme l'illusion de certaines évocations ; en effet, lorsqu'un terrestre évoque un esprit de l'au-delà et voit apparaître sa forme, cette manifestation peut être due à un esprit ami, ennemi ou indifférent qui, grâce à son pouvoir plastique, construit la forme de celui-ci. Si c'est un ami, c'est pour consoler ou pour être agréable à l'évocateur ; si c'est un ennemi, cela peut être dû à ce que ce dernier a intercepté la communication, le défunt évoqué n'ayant pas pu répondre à l'appel en étant lui-même réincarné, et si l'évocateur se trouve en ce moment là dans un état de dépression, il peut courir un danger du fait de cette apparition, car l'esprit ennemi peut profiter de la fatigue de l'évocateur ou de l'état d'esprit où il se trouve par suite de l'appel occulte qu'il fait, pour se mettre en communication d'autant plus intime avec lui, agir sur lui avec d'autant plus de force et déterminer chez lui soit la frayeur, soit l'obsession, soit la possession intermittente ou continue, soit des entraînements vicieux, soit enfin la folie. Les cas, à cet égard, sont multiples et peut-être trop peu étudiés.

On peut tirer de ce qui précède l'enseignement pratique suivant : on ne doit pas, si l'on se sent dans un état de dépression morale ou physique trop accentuée, évoquer imprudemment un esprit, à moins qu'on ne sente sa présence très rapprochée.

Pressentiment réalisé (*Het. toekomst. Leven*, 1er juin). — Iung Stilling raconte que le négociant chez lequel il servit de 1763 à 1770 et de la sincérité duquel il répond, lui a raconté le fait suivant qui s'est passé dans sa jeunesse.

Ce négociant s'était rendu pour affaire en Hollande et comptait surtout séjourner à Middelbourg. Après avoir séjourné à Rotterdam, il se rendit le matin au bateau qui faisait le service de Middelbourg, retint sa place et la paya, puis recommanda qu'on lui envoyât un matelot pour le prévenir au moment du départ du bateau. De retour à son logement, il prépara ses bagages et se fit monter de quoi manger dans sa chambre. Il avait à peine fini son repas qu'un matelot se présenta pour l'appeler. Mais au moment précis où celui-ci ouvrit la porte et que le négociant l'aperçut, il fut saisi d'une angoisse incompréhensible et de la conviction intime qu'il ne devait pas aller à Middelbourg. Rien ne put le décider à partir et il resta, bien que le matelot lui dit que la somme qu'il avait payée serait perdue. Le matelot parti, il se demanda quel pouvait être le motif du trouble qu'il avait ressenti ; en réalité il regrettait vivement le temps qu'il allait perdre. Pour chasser son humeur chagrine, il alla se promener et vers le soir se rendit chez un ami. Il s'y trouvait depuis plusieurs heures lorsqu'une vive agitation se produisit dans la rue. La nouvelle était arrivée que la foudre était tombée sur le bateau de Middelbourg qui avait sombré sans qu'un seul des passagers eût pu être sauvé.

Dr Lux.

Avis Urgent. Nos correspondants sont priés d'apporter la plus grande attention à écrire l'adresse de *Madame Lucie GRANGE, Directrice de la "Lumière" 23, rue Poussin, Paris (16e arrt)*. Plusieurs personnes, dans le 16e arrondissement et le même quartier, portent le même nom ; cela cause des erreurs fort regrettables à divers points de vue.

Prière de communiquer cet avis *très* important.

Nous engageons aussi les Abonnés à ne pas mettre de retard dans l'envoi de leur souscription annuelle ; nous leur en serons reconnaissants.

FIN DU XIIe VOLUME

Le Gérant : MARTELET.

TROYES. IMP. MARTELET, RUE THIERS, 101

Table des Matières des Vingt-deuxième et Vingt-troisième Années

FORMANT LE DOUZIÈME VOLUME DE LA « LUMIÈRE »

N° 267. — JUIN 1903. — SOMMAIRE. — L'activité solaire (Dr Thomas). — La Voyante de Coux. Phénomènes de lévitation et de transport, et autres faits mystérieux (Dr Lux). — Ma Vie a travers l'espace et le temps : Tentures funèbres et tentures bleues ; L'Arbre de la Liberté ; Phénomènes de fleurs ; Destinée d'un caoutchouc ; Le Buste prophétique ; Les livres qui répondent juste ; Douleurs et espérances (Hab. Lucie Grange). — *Revue Universelle* (Dr Lux) : Une curieuse découverte. — Superstitions en Angleterre. — La tapisserie prophétique. — Un voyant du xviiie siècle. — Faits mystérieux observés à la Guyane hollandaise.

N° 268. — JUILLET 1903. — SOMMAIRE. — La Voyante de Coux. Ses extases et ses visions — Prédictions et révélations (Dr Lux). — Les monts Saint-Michel et Corneille, au Puy, Haute-Loire, devant la kabbale numérique (F. Chapelle). — *Revue Universelle* (Dr Lux) : L'éther-électricité et la constante électro-statique de gravitation. — Sir William Crookes et Home. — Histoire d'une remarquable conversion. — Un jeune médium de trois ans et demi. — Augmentation de poids volontaire du corps humain. — Rayons inconnus émanant du corps humain. — La Société des Recherches psychiques de Londres. — Le médium Alfred Peters. — Révélation d'un chef Maya. — Curieux cas de perte de la personnalité. — La sorcellerie dans l'Afrique orientale. — Le Dieu Seth.

N° 269. — AOUT 1903. — SOMMAIRE. — La Matérialisation (Dr Lux) — La Voyante de Coux. Ses extases et ses visions. Prédictions et révélations (Dr Lux). — *Faits biologiques et cliniques :* Alcool et sucre (Dr Thomas). — *Variétés :* Linné et l'Occultisme. Némésis divine (A. Weiss Ulmenried. Trad. par le Dr Lux). — *Revue Universelle* (Dr Lux) : Les visions du professeur autrichien comte von Thaler. — Fait historique de l'apparition de l'évêque Hyacinthe Démètre. — Le rêve sauveur de M. Stafford. — Exemple de solidarité chez un jeune chien. — Prédiction de maladie. — La clairvoyance de M. Vango.

N° 270. — SEPTEMBRE 1903. — SOMMAIRE. — S. S. Pie IX et la Prophétie de saint Malachie (Lucie Grange). — Le Plexus solaire (Dr Lux). — Règles d'alimentation (traduit du *Light* par le (Dr Lux). — Phénomènes occultes dans la vie de Cardan (Dr Lux, d'après Perty). — Cérémonies magiques des Indiens d'Amérique. — Note sur la Rose-Croix (Dr Marc). — *Revue Universelle* (Dr Lux) : Action des rayons X et des rayons Becquerel sur l'économie. — La race qui précéda les Sémites, en Chaldée et en Susiane. — L'Écriture Sainte et le nombre 9. — La baguette divinatoire. — Extériorisation du corps psychique. — Chaleur spontanément dégagée par les sels de radium. — Les derniers moments d'Aksakof. — Communications spirites vérifiées, par Mme d'Espérance. — Vision télépathique. — Etrange pressentiment. — Transmission de pensée. — Jenny-Azaéla ; histoire d'une somnambule génevoise au siècle dernier. — Récit de quelques faits (extraits de la correspondance (L.-G.).

N° 271. — OCTOBRE 1903. — SOMMAIRE. — Les Signes du Zodiaque (Frantz Hartmann, traduit par le Dr Lux). — Les Phénomènes de l'Extase et les diverses catégories d'Extatiques, à propos de la Voyante de Coux (Dr Marc). — *Nécrologie* : Le Docteur Nestor ; Jules Allix. — *Revue Universelle* (Dr Lux) : Le Pont du Revenant. — Expériences avec un Marabout d'Algérie. — Un joueur d'échecs âgé de cinq ans. — *Bibliographie* (d'après les notes des Éditeurs) : « Dans l'invisible » par Léon Denis. — « Lumière et Vérité », par Mme Alexandre Moreau. — « Poésies nouvelles », par France Darget.

N° 272. — NOVEMBRE 1903. — SOMMAIRE. — L'Amour Universel (Lucie Grange). — La Toussaint, voix des Heureux de l'Au-Delà (Salem au nom des Glorieux). — La Fin de la Vie (Dr Lux). — La Sainte du Pausilippe et le Pape Léon XIII (Otto Wenzel-Ekkehard, traduit par le Dr Lux). — *Actualités :* Anniversaire de la naissance de Lamartine. Congrès de l'Humanité (Lucie Grange). — *Revue Universelle* (Dr Lux) : Les Frontières de la Science, par M. de Rochas. — L'attraction à distance sans parole, ni contact, par le Dr d'Ardenne. — Le Médium à apport Bailey. — Une Séance spirite à Tiflis. — Danger de l'Hypnotisme. — Voir par le bout des doigts. — Prophétie sur l'Amérique. — Prédictions sur l'avènement du socialisme en Allemagne. — Les Phénomènes de clairaudience de M. Walter K. Lewis. — Flair mystérieux des chiens. — Cas de télépathie. — Expérience faite avec le Médium Von Bourg. — Remarquable cas de clairvoyance. — La Vision de Milton. — *Bibliographie :* « Les Phénomènes psychiques, recherches, observations, méthodes », par le Dr J. Maxwell (Dr Lux). — « Ogmios ou Orphée », par H. Lizeray. — « L'Amour, acte du monde » (suite d'Esus). — « Les Voyages de Psychodore », par Han Ryner. — Les Tombes des Pauvres.

N° 273. — DÉCEMBRE 1903. — SOMMAIRE. — Fraternisation des Ames et des Peuples (Lucie Grange). — Radiations et énergie intra-atomique (Dr Lux). — Le corps humain et son fantôme (Dr Thomas). — La stèle du roi Mésa (F. Chapelle). — La signification du nombre 9, en kabbale numérique (F. Chapelle). — *Revue Universelle* (Dr Lux) : Le radium et l'énergie solaire. — Une nouvelle force de polarisation. — Contre les inhumations précipitées. — Fil naturel ou filaments fluidiques. — Le double et le corps astral. — Les prédictions de l'Old Moore pour 1904. — La femme noire fatidique. — La découverte de ma médiumité. — Une séance spirite à Moscou. — Eusapia Paladino à Venise. — *Bibliographie :* « Etude universelle sur l'hérédité », par Paul Flambart. — « Dissolution ou la mort physique et comment les esprits chimistes produisent la matérialisation », par Faraday.

N° 274. — JANVIER 1904. — SOMMAIRE. — La Vie des métaux (Dr Lux). — Radiations humaines ; la thèse de l' « od » à l'Académie. Dans l'inconnu (l'*Eclair* et le *Matin*). — Swedenborg physiologiste (Dr Thomas). — Poésie spiritualiste (O. de Bezobrazow). — *Revue Universelle* (Dr Lux) : Découverte d'une inscription. — Bizarre accident sur un paquebot. — Une dormeuse à Athènes. — Un cas de catalepsie et de lucidité en Lombardie. — Un fantôme dans les Alpes. — Prédictions de l'astrologue Kymry. — Agamyan Guru Paramahgansa. — Phénomènes occultes dans la vie d'une jeune fille. — Une amputation dans l'hypnose. — L'hypnotisme en Abyssinie. — Dans le brouillard, navire sauvé miraculeusement. — Aventures singulières d'une jeune fille. — Les sorciers en Extrême Orient. — L'occultisme à Madagascar. — Les babouins chercheurs de sources. — Rêve réalisé. — Le fantôme de Moltke. — Phénomènes de lévitation chez les Zoulous. — *Bibliographie* : La tuberculose et sa guérison. — Astronomie des Dames. — L'Etere animato (Dr Lux).

N 275. — FÉVRIER 1904. — SOMMAIRE. — Lumière éteinte et « Lumière » vivante (la Direction). — Un mot au sujet des distinctions honorifique (Lucie Grange). — Dathan de Saint-Cyr. — Biographie avec portrait (Lucie Grange). — Un grand Remède contre la tuberculose. — Le Vase funéraire d'Alignan-du-Vent (F. Chapelle). — Les Magiciens Indiens (Dr Lux). — *Revue Universelle* (Dr Lux): Influences lunaires. — Od et corps astral. — Lichtenberg et la fragmentation de la personnalité. — Les curieux évènements de Raikes Farm. Le pain consommé par des agents mystérieux. — Une série de rêves réalisés. — Rêves véridiques. — Le rêve réalisé. — Puissance du Signe de la Croix. — Cas de télépathie Reimers. — Remarquable cas de catalepsie au XVIIIe siècle. — L'influence de l'esprit sur les fleurs. — Médiums musiciens. — L'initiée parisiennne et le nombre 4. — L'apparition de l'homme pâle sur un vapeur.

N° 276. — MARS 1904. — SOMMAIRE. — La vie des Cristaux (Dr Lux). — Les religions du Japon. Shintoïsme et Bouddhisme (Dr Lux) — *Faits Bibliologiques et Cliniques* : La musique dans la cure des aliénés (Dr Lux). — Une séance d'hypnose à l'Opéra-Comique (Dr Marc). — Anniversaire de la mort de Lamartime (Lucie Grange). — Au sujet de l'incendie du boulevard Sébastopol (Lucie Grange). — *Revue Universelle* (Dr Lux). — Singularités numériques, — Un Hermès des Propylées. — Les eaux magnétiques. — Observation d'une personne reconnaissant les couleurs par le toucher. — Activité extracorporelle à distance. — L'envoûtement chez les Anciens et en Orient. — Sur les rêves prémonitoires. — Les noyés. — *Bibliographie* : L'année électrique, électrothérapique et radiographique, par le Dr Foveau de Courmelles. — The Coming One. A prophecy (Celui qui vient. Une prophétie), par A. Steward Hubbard. — Note. — Pagination à rectifier.

N° 277. — AVRIL 1904. — SOMMAIRE. — L'Od et la vie des Cristaux (Dr Lux). — La pensée est un être vivant et conscient (Dr Marc). — « Saintcyrflor », acrostiche, d'après la marque de fabrique (Lucie Grange). — « La malade guéri », sonnet (Télémaque de Cavaillon), — *Revue Universelle* (Dr Lux) : Forme et équilibre de la terre. — Action de l'esprit sur le corps. — Un phénomène de lévitation. — Suicide par suggestion. — Le cas de téléphathie de Di Salva. — Les objets de médecine des Indiens. — Une conférence de Madame d'Espérance sur la matérialisation. — *Bibliographie* : Le sommeil naturel de l'hypnose, par M. Sage (Dr Lux). — Société d'études psychiques de Genève (Dr Lux). — Rætselhafte Erlebnisse (Dr Lux). — Les frontières de la science, 2e série, par A. de Rochas (Dr Lux).

N° 278. — MAI 1904. — SOMMAIRE. — L'Od et la vie des Cristaux (*suite*) (Dr Lux). — Rapport celtiques de la Bretagne et de la Savoie (F. Chapelle). — Lamartine et le spiritisme (Marc Joel). — *Revue Universelle* (Dr Lux) : Le charbon de bois contrepoison universel. — L'if et le cyprès néfaste. — Le saule de Windsor. — Pressentiment réalisé. — Faits de dédoublement. — La lumière mystérieuse de Berbenno. — Une plante lumineuse. — Le jeune médium belge Edouard Pirsch. — Prémonition d'incendie.

N° 279. — JUIN 1904. — SOMMAIRE. — Le Code d'Ammourabi et la Loi de Moïse (Dr Lux). — La Troie d'Homère retrouvée (Dr Lux). — *Faits Biologiques et Cliniques* : Réminiscence temporaire, pendant le délire, d'une langue pendant longtemps oubliée (Dr Thomas). — *Contre la vivisection* : Conférence du Dr Boucher, Vice-Président de l'Union Internationale contre la vivisection (Dathan de Saint-Cyr). — *Revue Universelle* (Dr Lux) : Médecin et chiromancienne. — Une prédiction russe. — Sven Hedin et le mahatma de Hemis. — Les Stigmates. — Cas de dédoublement de la personnalité, — Le rêve réalisé de M. H. Lorenzen. — Un médium guérisseur. — Guérison par les esprits. — Une Conférence sur Jeanne d'Arc. — Prophéties astrologiques. — L'écriture des hommes de la fin de la période tertiaire. — Etude d'un médium écrivain et clairvoyant. — *Bibliographie* (Lucie Grange), — Publications étrangères (Dr Lux). — *Variétés* : Immortalisme (Fabre des Essarts). — M. Barès et la Réforme de l'Ortografe (R. Valette). — *Proverbe* : Ce que femme veut Dieu le veut (Emile Baudry).

N° 280. — JUILLET 1904. — SOMMAIRE. — La médecine dans les sanctuaires d'Egypte (Dr Thomas). — L'énigme astronomique posée à Hérodote et la précession des équinoxes (Dr Lux). — *Faits Biologiques et Cliniques*. Une théorie biologique du sommeil (Dr X.) — *Revue Universelle* (Dr Lux) : Radio-activité de l'asmosphère et du sol. — De la phylogénie des Hominiens. — Faculté de prévision. — Cas d'apparition extraordinaire. — L'esprit du professeur Sidgwick et Mme Thompson. — Nouvelles d'une amie, données par un esprit. — Séances de materialisation avec le médium berlinois « Femme masquée ». — Les dessins automatique de Mme Watts. — Coups mystérieux entendus à Eidsvold. — *Informations diverses*.

N° 281. — AOUT 1904. — SOMMAIRE. — L'évolution périodique des climats sous l'influence de la variation constante de l'inclinaison de l'axe de la terre sur le plan de l'écliptique (Dr Lux). — *Revue Universelle* (Dr Lux) — La théorie mécanique de M. Tommasina. — Nature de l'émanation du radium. — La régression de la mémoire et la faculté de prévision. — Souvenirs concernant Florence Corner, par M. Hinkovic. — Injustice réparée grâce à un esprit. — Louise Michel décrit les impressions de son agonie. Comment elle pouvait lire avec ses doigts. — Louis XVI et Marie-Antoinette. — Le rêve télépathique de M. Rider-Haggard. — Les rayons N et le Dr Foveau de Courmelles. — Le médium peintre Machner, par Hans Freimarck. — Les canaux de Mars. — *Prière spirite* (O. de Bézobrazow). — *Correspondance* : Lettre de M. Marin Dubois sur des faits de sa jeunesse. — *Bibliographie* : The Banner of Peace (l'Etendard de la Paix).

N° 282. — SEPTEMBRE 1904. — SOMMAIRE. — L'âge de la terre et l'âge de l'homme (Dr Lux). — — Apparition médiumique, avec illustration (Lucie Grange). — *Revue Universelle* (Dr Lux) : Réincarnation. — Force nerveuse extériorisée et sthénomètre. — L'électricité au Canada. — Fait de télépathie ou de spiritisme au moment d'un décès. — Apparition vue par quatre personnes. — Abraham James, un sourcier extraordinaire. — Phénomènes remarquables (Mme Marg. E.). — La voyante d'Orthez. — Le véritable bacille de la phtisie. — La médiumité musicale de Mlle Nydia. — Mazzini et le spiritisme. — Médiumité extraordinaire d'une enfant de 12 ans. — Psychologie de Jeanne d'Arc. — Spiritisme et folie. — Le remède de la rage. — Le dessèchement de la surface de l'Ancien-Monde. — L'ombre occupe-t-elle de l'espace. — *Variété* : Au grand poète attendu, Francis Guillier. — Rêverie (N. Lasalle). — *Bibliographie* : Un récent procès spirite (Dr Lux). — Appel à tous les éducateurs et à tous les philanthropes.

N° 283. — OCTORE 1904. — SOMMAIRE. — Gœthe psychologue, psychiatre et mystique (Dr Lux). — *Faits biologiques et cliniques*. Cas de personnalité multiple (Dr Wilson). — *Revue Universelle*)Dr Lux): Un sommeil de dix-sept ans. — La médiumité de Mlle Hélène Smith. — Contagion nerveuse. Epidémie de tremblement à l'école des filles de Bâle. — L'odorat chez les aveugles. — Un éclaire qui dessine l'image du Christ. — La mère de Gœthe et les sorts bibliques. — Rêve prémonitoire du sculpteur Brisson. — Découverte d'une statue d'Osiris. — L'électricité connue des Egyptiens. — Propriétés et action remarquables de l'air liquide. — Un nuage magnétique. — *Nécrologie* : Mme Marina Leymarie.

N. 284. — NOVEMBRE 1904. — SOMMAIRE. — Anniversaire de la *Lumière* (Lucie Grange). — En l'honneur de Lamartine (L. G.). — Congrès de l'Humanité (L. G.). — Au seuil de l'infini : Sphères supérieures (Dr Lux). — Le nombre 13 à la Chaise-Dieu (F. Chapelle). — *Variété* : Le problème de la vie et de la mort (Nebirach, traduit par le Dr Lux. — *Revue Universelle* (Dr Lux). Le Sens de rotation des tourbillons. — Les propriétés plastiques de la pensée humaine. — Altération de la personnalité. — — Phénomènes remarquables concernant Mme Marguerite E. — Transport de la force médiumique à distance. — Apparitions de Makharof. — Le spectre du décollé. — Etranges coïncidences. — Le rêve du Dr Edgard Kurz. — La vision de l'Impératrice du Japon. — Remarquable cas de clairvoyance. — Sauvé par une prémonition. — Le denier de la veuve. — Le merveilleux dans la vie de Diderot.

N° 285. — DÉCEMBRE 1904. — SOMMAIRE. — Kant et la Psychologie transcendantale (Dr Lux). — Le Kabbale numérique à la Chaise-Dieu (*suite*) (F. Chapelle). — *Revue Universelle* (Dr Lux) : Le Prophète Elie. — La Magie des nombres. — La Légende populaire recouvre une vérité plus tard reconnue scientifiquement. — Photographie de l'Invisible. — Visions lumineuses. — Etrange phénomène relatif aux noyés. — L'Horloge mystérieuse de Hampton-Court. — Expériences contradictoires. — Transfiguration singulière d'un fantôme. — Pressentiment réalisé. — AVIS URGENT.

N° 275 Vingt-Troisième Année Février 1904



LA LUMIÈRE

REVUE MENSUELLE





Prix de l'abonnement d'un an :	France	7 fr.
—	Etranger	8 fr.
Prix d'un numéro		0 fr. 60

On s'abonne dans tous les bureaux de poste et chez tous les libraires

Directrice : Lucie GRANGE, 23, Rue Poussin, Paris (XVIe)

LA LUMIÈRE

RÉVÉLATION DU NOUVEAU-SPIRITUALISME

REVUE MENSUELLE

Les Esprits et les Hommes sont unis dans la Solidarité, pour le Progrès, par l'Amour.
Jean DARCY.

On doit étudier pour connaître, connaître pour comprendre, comprendre pour juger.
NARADA.

La Victoire est nôtre en Dieu par Sa Sainte Lumière sur les hommes.
JEANNE D'ARC.

La *Lumière* vient enseigner la VÉRITÉ. Elle apporte la connaissance des connaissances et la force des forces. Connaître la magie divine, pénétrer la pensée créatrice, comprendre nos devoirs, juger sainement de notre présent et de notre avenir, c'est là notre grande aspiration. Cette magie lumineuse vaincra le mal. Par notre œuvre, nous ouvrons l'ère du vrai bonheur ; tous voudront en profiter.

Des Docteurs éminents traitent les questions scientifiques.

Les enseignements sont mis à la portée de toutes les intelligences, sous une forme simple et élevée qui n'engendre pas de fatigue et fait aimer l'étude.

Une *Revue universelle* de tous les faits anciens et modernes d'ordre occulte dits *merveilleux* ou *surnaturels* occupe une place importante dans chaque numéro.

Nous préconisons la Religion naturelle de la Loi d'Amour, le beau et le bien. Nous travaillons à la régénération humaine. Toutes les questions humanitaires nous intéressent. En résumé : Esthétique, philanthropie phénoménalité psycho-physiologique, psychologie spéculative et expérimentale, spiritisme, occultisme, magie sacrée, tout ce qui sous diverses dénominations manifeste la Vérité unique, est l'objet de notre mission.

Les souffrants trouvent à la *Lumière* les meilleures indications pour triompher de leurs maux, car, du bon état de l'âme dépend la santé du corps.

La correspondance et les mandats doivent être adressés à

Mme Lucie GRANGE, directrice de la Lumière, 23, rue Poussin, Paris (XVIe)

(Joindre un timbre-poste de réponse aux lettres)

COLLECTION DE LA « LUMIÈRE »

La Collection brochée, complète en 11 volumes, de Mars 1882 à Décembre 1902, est du prix de **130 fr.**
Prix de chaque volume broché de 2 années, à partir du 6e volume . . . . **9 fr.**

Simili gravure, Lucie Grange, à part...... 2 fr. 50
Ces prix annulent les précédents.

BROCHURES DIVERSES

Le Nouveau-Spiritualisme. Communion universelle des Ames dans l'Amour Divin. Allocutione Vœu pour des Ecoles de la Bonté. Au Congrès de l'Humanité de 1900, par Lucie Grange. **0.75**

La Rénovation du Monde, d'un auteur inconnu dont la devise doctrinale est : Unité, Liberté, Fraternité. Annonce la Nouvelle Jérusalem des Peuples, c'est-à-dire de l'Humanité régénérée : trace un plan géographique, des plus curieux, pour l'avenir ; annonce une Ville universelle qui sera comme le Cœur du Monde ; indique le Nouvel Ordre social administratif : désigne la France comme point de ralliement. (Ce travail a formé 2 numéros de la *Lumière*, par Lucie Grange) . . . . **1 fr.**

Service des Annonces **Bulletin à détacher**

LA « LUMIÈRE » Revue mensuelle

23, RUE POUSSIN, PARIS (XVI[e])

TARIF DE LA PUBLICITÉ

4 fr. la case, page de garde; 7 fr. 50 la double case; 0 fr. 70 la ligne de 42 lettres environ; 100 fr. la page, lignes ou espace équivalent. Réduction pour annonces permanentes. 1/2 tarif en faveur des auteurs et des éditeurs. (15 lignes correspondent à 4 centimètres.) A forfait pour les réclames sur pages supplémentaires. Encartages et services spéciaux.

CONDITIONS GÉNÉRALES

Les dessins et clichés sont à la charge du souscripteur qui doit les fournir aussitôt l'engagement contracté. Sinon, l'annonce paraît en caractères ordinaires d'imprimerie, sans responsabilité de la part de l'administration.

Au-dessous de 6 lignes, on paie en souscrivant.

Pour plus ample publicité, payable sur justification, avec arrangements.

ORDRE DE PUBLICITÉ

Veuillez insérer une annonce dans la *Lumière*, de l'étendue de ....

Ci-joint le texte. Au prix de .... pour une fois.

Au total de .... pour 12 fois.

Que je m'engage à payer .... dans les conditions suivantes :

....

....

Date : ....

Nom et profession ....

Adresse ....

SIGNATURE ET GRIFFE,

Lucie Grange

FONDATRICE-PROPRIÉTAIRE-DIRECTRICE DE « LA LUMIÈRE »

Adresse ses meilleurs vœux et ceux de la Rédaction
remercie les Abonnés, les Confrères, les Collaborateurs, les Correspondants
et les prie de prendre note de sa nouvelle adresse

23, RUE POUSSIN, PARIS (XVIe)

AGATA DU SADAY

obtient toutes sortes de délivrances physiques, morales et occultes, sans employer aucun des moyens préconisés par les magnétiseurs, les hypnotiseurs, les suggestionneurs, les magiciens. etc. Le sujet placé sous sa protection n'a pas besoin d'en être informé ; il suffit qu'un parent ou un ami fasse pour lui une demande. Madame Agata du Saday n'exige même point qu'on ait la foi ; elle l'a pour ceux qui ne l'ont pas et son cœur est plein d'indulgence et de bonté pour tous, quels qu'ils soient.

Les résultats en 1903 ont été des plus satisfaisants sur des cas très variés, tous plus difficiles les uns que les autres.

Demander le Numéro 262 de « La Lumière » pour plus ample information, 60 centimes le numéro. Ajouter timbre de réponse s'il y a lieu, ou sa valeur en écrivant à Madame Lucie Grange.

La tuberculose et sa guérison par une plante des Antilles

Par Dathan de Saint-Cyr, explorateur, membre correspondant de la Société des Gens de Science, avec une préface du Docteur Gonzalve-Menusier, suivie d'une note explicative sur la « Saintcyrflor » et les résultats obtenus par son emploi contre la tuberculose par le Docteur Acard, 1 volume in-18, 1 fr. 50, Office des publications modernes, 31, villa d'Alésia.

Ce livre vient bien à son heure, au moment où l'on s'occupe de tous côtés d'organiser la lutte contre le fléau destructeur de l'humanité. Après avoir passé en revue les méthodes des sérums et des cures d'air, l'auteur de la découverte de la Saintcyrflor, expose les moyens qui sont au pouvoir de tous de guérir les phtisiques par une médication naturelle et simple, dont on se sert dans les Antilles et qui n'avait pas été étudiée jusqu'à ce jour.

La lecture de ce volume est reposante, parce qu'elle permet d'entrevoir que la maladie la plus terrible, arrivera à être enrayée avant peu, dès que la thérapeutique sera en pleine possession du remède, que M. Dathan de Saint-Cyr, signale à tous dans son intéressant ouvrage.

LA LYRE UNIVERSELLE

Revue Mensuelle Illustrée du SALON LAMARTINE Compagnie Artistique Littéraire

Fondée le 7 Juillet 1886, jour de l'inauguration de la statue de Lamartine à Paris

Jules CANTON, Directeur-Fondateur-Propriétaire-Gérant : boulevard St-Michel, 50, PARIS.

Service des Annonces **Bulletin à détacher**

LA « LUMIÈRE » Revue mensuelle

23, RUE POUSSIN, PARIS (XVIe)

TARIF DE LA PUBLICITÉ

4 fr. la case, page de garde; 7 fr. 50 la double case; 0 fr. 70 la ligne de 42 lettres environ; 100 fr. la page, lignes ou espace équivalent. Réduction pour annonces permanentes. 1/2 tarif en faveur des auteurs et des éditeurs. (15 lignes correspondent à 4 centimètres.) A forfait pour les réclames sur pages supplémentaires. Encartages et services spéciaux.

CONDITIONS GÉNÉRALES

Les dessins et clichés sont à la charge du souscripteur qui doit les fournir aussitôt l'engagement contracté. Sinon, l'annonce parait en caractères ordinaires d'imprimerie, sans responsabilité de la part de l'administration.

Au-dessous de 6 lignes, on paie en souscrivant.

Pour plus ample publicité, payable sur justification, avec arrangements.

ORDRE DE PUBLICITÉ

Veuillez insérer une annonce dans la *Lumière*, de l'étendue de ....

Ci-joint le texte. Au prix de .... pour une fois.

Au total de .... pour 12 fois.

Que je m'engage à payer .... dans les conditions suivantes :

....

....

Date : ....

Nom et profession ....

Adresse ....

SIGNATURE ET GRIFFE,

Lucie Grange

FONDATRICE-PROPRIÉTAIRE-DIRECTRICE DE « LA LUMIÈRE »

Adresse ses meilleurs vœux et ceux de la Rédaction
aux Abonnés, aux Confrères, aux Collaborateurs et Correspondants
et les prie de prendre note de sa nouvelle adresse

23, RUE POUSSIN, PARIS (XVIe)

Il n'a pas été donné suite à la location que nous avions annoncée dans le précédent numéro. Nous avons porté nos préférences sur une maison neuve, dans le même quartier, qui nous rapproche des voies de communication, notamment de la gare d'Auteuil (Ceinture et Saint-Lazare). — *Annuler s. v. p. la précédente adresse.*

BULLETIN D'ABONNEMENT
A « LA LUMIERE »

DIRECTION : 96, Rue Lafontaine, PARIS (16e arrondissement)

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an à partir du mois ....

Inclus, montant de .... fr. .... cent.

Servir l'abonnement à l'adresse suivante :

Nom, prénoms, profession ....

Rue et numéro ....

Ville, Département, Nation ....

SIGNATURE :

PRIX : pour la France, 7 fr. — Etranger, 8 fr.

Sommaires des numéros parus depuis le 1er janvier 1903

No 262. — JANVIER 1903. — SOMMAIRE. — Vingt-deuxième année de « La Lumière ». — Agata du Saday (LUCIE GRANGE). — Jeanne d'Arc dans un rôle prophétique et magique (Dr LUX). — *Revue Universelle* (Dr LUX). Les pierres écrites des environs d'Igli. — Influence des ondes électriques sur l'homme. — Le cerveau humain pendant les orages. — La science et la vérité, par le docteur Foveau de Courmelles. — Prodige aérien en 1.96. — Le mescal, la plante divine des montagnes rocheuses, par Havelock Ellis. — Hommes magnétiques. — Armoiries de Bonaparte. — Une apparition à Mme Adam. Médiumnité musicale. — Rôle de l'inconscient dans le rêve. — Rêve réalisé de Fr. Greenwood. — Rêve prémonitoire de Fr. Hey. — Ciel et enfer. — Rêve réalisé de Mme Luitgarde von Schilcher. — Les rêves réalisés de Mme G. Lukaschik. — Le rêve réalisé de M. Friedlænder. — La grande hypnose chez les grenouilles. — Le miroir magique. — La peinture mystérieuse d'après une tradition péruvienne. — Le cheval blanc. — Le cheval fatal. — *Bibliographie* : Modern Spiritualism. A History and a Cristicism, par Franz Podmore.

No 263. — FÉVRIER 1903. — SOMMAIRE. — Phénomènes Médiumiques en Italie (Dr LUX). — *Revue Universelle* (Dr LUX). Télégraphie sans fil d'ordre particulier. — Cas d'autoscopie qui sauve la vie au percipient. — Phénomènes de clairaudience. — la bague de Guillaume II. — Un mot sur la médium appelée « la femme masquée » de Berlin. — Dédoublements et clairvoyance héréditaires dans la famille Stenbock. — Preuve spontanée d'identité. — Prédiction réalisée. — Épisode de la vie du Professeur Perty. — L'apparition d'une mère. — Ombre vue par un chimiste. — Remarquable communication d'un esprit. — Mort mystérieuse du littérateur Lionel Johnson. — St-Louis d'après des documents inédits. — Une matérialisation en plein jour. — Un cas de vision télépathique. — Un cas de prophétie. — Faits de télépathie de Madame Scholting. — Expériences d'hypnotisme. — Le spiritisme en Scandinavie. — Une coïncidence extraordinaire. — *Bibliographie* : Recherches sur la médiumnité. — La zone frontière entre l'Autre Monde et celui-ci. — Zur Psychologie, etc. (Dr LUX). — Au-delà des Portes (LUCIE GRANGE). — Aux Amis invisibles (C. MAZOYER).

No 264. — MARS 1903. — SOMMAIRE. — Alexandre-Nikolajevitch Aksakof. Nécrologie. (Dr LUX). — Les dimensions exactes de la Pyramide de Chéops, en mesures du pays et du temps (F. CHAPELLE). — L'astrologie scientifique (E. WHIPPLE). — Le Patriarche Synésius protégé par l'âme de Bernard Délicieux (SYNÉSIUS). — *Revue Universelle* (Dr LUX). Le spiritisme en Russie. — A propos de la mort de Zola. — Le pasteur Parker et le médium. — L'âme révélée par les anesthésiques. — Le peur de la mort. — Lord Erskine et le fantôme. — Singulière vision au lit d'un agonisant. — Serpents bicéphales. — Une jeune fille à la peau changeante. — Clairvoyance et transmission de pensée. — La légende de la mort en Bretagne. — La radioculture, par Camille Fammarion. — Schlatter n'est pas mort. — *Bibliographie* : L'année électrique, électrothérapique et radiographique, par le Dr Foveau de Courmelles. — Société d' tudes Psychiques de Genève — William Crookes Discours (traduit par M. Sage). — Lettre à M. J. Novicov, par J. Enrique Lagarrigue. — Refutacion al articolo, etc. — A los senores Ricardo Martin (Dr LUX). — *Variété* : Le serment d'un rêve (Mireille Kermor).

No 265. — AVRIL 1903. — SOMMAIRE. — Arcane de justice (LUCIE GRANGE). — Energie radiante universelle. Radiations, ions, od (Dr LUX). — Phénomènes occultes (Dr LUX). — Le 18 juin 1815 (JEAN MACÉ). — *Revue Universelle* (Dr LUX). Cas de postmonition télépathique. — Le rêve prémonitoire de M. Mittelmayer. — Anneau perdu retrouvé. — Faits remontant à plusieurs siècles. — Les hommes à appendice caudal. — Musique céleste. — La Mort d'alfred de Musset. — Cas de télépathie de Madame Emma Müller. — Cas de télépathie par Madame Frapperit. — Terreur inexplicable. — Apparition d'un double. — Anna Rothe. — Condamnation d'Anna Rothe (LUCIE GRANGE).

N° 266. — Mai 1903. — SOMMAIRE. — Les formes médiumiques de la folie (Dr LUX). — Ma vie à travers l'espace et le temps : Les épreuves de la *Lumière* en voyage instantané ; Le gant merveilleux ; Autre histoire de gants; Épitaphe dictée par Adolphe Grange pour lui-même. ; Faits de la semaine sainte en 1886. (HAB.). — Oiseaux messagers de malheur (Dr LUX). — *Revue Universelle* (Dr LUX) : Encore les serpents bicéphales. — Les Tremblements de terre au Japon. — La lumière bleue. — La vue rendue aux aveugles par la découverte du Professeur Peter Stiens. — Preuve scientifique du spiritisme. — Une apparition à Calcutta. — L'oiseau messager de mort. — Annonce télépathique de mort. — Avertissement funèbre par des croix. — Appels d'un mourant. — Le dentiste occulte. — Objet retrouvé grâce à un rêve. — Terreur inexplicable. — Cas de prémonition véridique. — Superstitions de mineurs. — Cas de télépathie de Mme Frapperit. — *Bibliographie :* The Scribe of a Soul, by Clara Iza Price. — *La Medianita*, revue publiée à Rome (Dr LUX).

N° 267. — JUIN 1903. — SOMMAIRE. — L'activité solaire (Dr THOMAS). — LA VOYANTE DE COUX. Phénomènes de lévitation et de transport, et autres faits mystérieux (Dr LUX). — MA VIE A TRAVERS L'ESPACE ET LE TEMPS : Tentures funèbres et tentures bleues ; L'Arbre de la Liberté ; Phénomènes de fleurs ; Destinée d'un Caoutchouc ; Le Buste prophétique ; Les livres qui répondent juste ; Douleurs et espérances (HAB. LUCIE GRANGE). — *Revue Universelle* (Dr LUX) : Une curieuse découverte. — Superstitions en Angleterre. — La tapisserie prophétique. — Un voyant du XVIIIe siècle. — Faits mystérieux observés à la Guyane hollandaise.

N° 268. — JUILLET 1903. — SOMMAIRE. — LA VOYANTE DE COUX. Ses extases et ses visions. — Prédictions et révélations (Dr LUX). — Les monts Saint-Michel et Corneille, au Puy, Haute-Loire, devant la kabbale numérique (F. CHAPELLE). — *Revue Universelle* (Dr LUX) : L'éther-électricité et la constante électro-statique de gravitation. — Sir William Crookes et Home. — Histoire d'une remarquable conversion. — Un jeune médium de trois ans et demi. — Augmentation de poids volontaire du corps humain. — Rayons inconnus émanant du corps humain. — La Société des Recherches psychiques de Londres. — Le médium Alfred Peters. — Révélation d'un chef Maya. — Curieux cas de perte de la personnalité. — La sorcellerie dans l'Afrique orientale. — Le Dieu Seth.

N° 269. — AOUT 1903. — SOMMAIRE. — La Matérialisation (Dr LUX). — LA VOYANTE DE COUX. Ses extases et ses visions. — Prédictions et révélations (Dr LUX). — *Faits biologiques et cliniques :* Alcool et sucre (Dr THOMAS). — *Variétés :* Linné et l'Occultisme. Némésis divine (A. WEISS ULMENRIED. Trad. par le Dr LUX). — *Revue Universelle* (Dr LUX) : Les visions du professeur autrichien comte von Thaler. — Fait historique de l'apparition de l'évêque Hyacinthe Démètre. — Le rêve sauveur de M. Stafford. — Exemple de solidarité chez un jeune chien. — Prédiction de maladie. — La clairvoyance de M Vango.

N° 270. — SEPTEMBRE 1903. — SOMMAIRE. — S. S. Pie X et la Prophétie de saint Malachie (LUCIE GRANGE). — Le Plexus solaire (Dr LUX). — Règles d'alimentation (traduit du *Light* par le Dr LUX). — Phénomènes occultes dans la vie de Cardan (Dr LUX, d'après PERTY). — Cérémonies magiques des Indiens d'Amérique (*Nature*) Notes sur la Rose-Croix (Dr MARC). — *Revue Universelle* (Dr LUX) : Action des rayons X et des rayons Becquerel sur l'économie. — La race qui précéda les Sémites en Chaldée et en Susiane. — L'Ecriture Sainte et le nombre 9. — La baguette divinatoire. — Extériorisation du corps psychique. — Chaleur spontanément dégagée par les sels de radium — Les derniers moments d'Aksakof. — Communications spirites vérifiées, par Mme d'Espérance. — Vision télépathique. — Etrange pressentiment. — Transmision de pensée. — Jenny-Azaéla ; histoire d'une som' nambule génevoise au siècle dernier. — Récit de quelques faits (extraits de la correspondance (L. G).

N° 271. — OCTOBRE 1903. — SOMMAIRE. — Les Signes du Zodiaque (FRANTZ HARTMANN, traduit par le Dr LUX). — Les Phénomènes de l'Extase et les diverses catégories d'Extatiques, à propos de la VOYANTE DE COUX (Dr MARC). — *Nécrologie :* Le Docteur Nestor; Jules Allix. — *Revue Universelle* (Dr LUX) : Le Pont du Revenant. — Expériences avec un Marabout d'Algérie. — Un Joueur d'échecs âgé de cinq ans. — *Bibliographie* (d'après les notes des Editeurs) : « Dans l'invisible », par Léon Denis. — « Lumière et Vérité », par Mme Alexandre Moreau. — « Poésies nouvelles », par France Darget.

N° 272. — NOVEMBRE 1903. — SOMMAIRE. — L'Amour Universel (LUCIE GRANGE). — La Toussaint, voix des Heureux de l'Au-Delà (Salem au nom des Glorieux). — La Fin de la Vie (Dr LUX). — La Sainte de Pausilippe et le Pape Léon XIII (OTTO WENZEL-EKKEHARD, traduit par le Dr LUX). — *Actualités :* Anniversaire de la naissance de Lamartine. Congrés de l'Humanité (LUCIE GRANGE). *Revue Universelle* (Dr LUX) : Les Frontières de la Science, par M. de Rochas. - L'attraction à distance sans parole ni contact, par le Dr D'Ardenne. — Le Médium à apport Bailey. — Une Séance spirite à Tiflis. — Dangers de l'Hypnotisme. — Voir par le bout des doigts. — Prophétie sur l'Amérique. -- Prédictions sur l'avènement du socialisme en Allemagne. — Les Phénomènes de clairaudience de M. Walter K. Lewis. — Flair mystérieux des chiens. — Cas de Télépathie. — Expérience faite avec le Médium Von Bourg. — Remarquable cas de clairvoyance. — La Vision de Milton. — *Bibliographie* : « Les Phénomènes psychiques, recherches, observations, méthodes », par le Dr J. Maxwell (Dr LUX). — « Ogmios ou Orphée », par H. Lizeray. — L'Amour, acte du monde » (suite d'Æsus). — « Les Voyages de Psychodore », par Han Ryner. — Les Tombes des Pauvres.

N° 273. — DÉCEMBRE 1903. — SOMMAIRE. — Fraternisation des Ames et des Peuples (LUCIE GRANGE). — Radiations et énergie intra-atomique (Dr LUX). — Le corps humain et son fantôme (Dr THOMAS). — La stèle du roi Mésa (F. CHAPELLE). — La signification du nombre 9, en kabbale numérique (F. CHAPELLE). — *Revue Universelle* (Dr LUX) : Le radium et l'énergie solaire. — Une nouvelle force de polarisation. — Contre les inhumations précipitées. — Fil naturel ou filaments fluidiques. — Le double et le corps astral. — Les prédictions de l'Old Moore pour 1904. — La femme noire fatidique. — La découverte de ma médiumnité. — Une séance spirite à Moscou. — Eusapia Paladino à Venise. — *Bibliographie :* « Etude nouvelle sur l'hérédité », par Paul Flambart. — « Dissolution ou la mort physique et comment les esprits chimistes produisent la matérialisation », par Faraday.

BULLETIN D'ABONNEMENT
A « LA LUMIERE »
DIRECTION : 23, Rue Poussin, PARIS (16e arrondissement)

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an à partir du mois ....

Inclus, montant de .... fr. .... cent.

Servir l'abonnement à l'adresse suivante :

Nom, prénoms, profession ....

Rue et numéro ....

Ville, Département, Nation ....

SIGNATURE :

PRIX : pour la France, 7 fr. — Etranger, 8 fr.

Sommaires des numéros parus depuis le 1er janvier 1903

N° 266. — Mai 1903. — SOMMAIRE. — Les formes médiumiques de la folie (Dr Lux). — Ma vie à travers l'espace et le temps : Les épreuves de la *Lumière* en voyage instantané; Le gant merveilleux : Autre histoire de gants; Épitaphe dictée par Adolphe Grange pour lui-même. ; Faits de la semaine sainte en 1886. (Hab.). — Oiseaux messagers de malheur (Dr Lux). — *Revue Universelle* (Dr Lux) : Encore les serpents bicéphales. — Les Tremblements de terre au Japon. — La lumière bleue. — La vue rendue aux aveugles par la découverte du Professeur Peter Stiens. — Preuve scientifique du spiritisme. — Une apparition à Calcutta. — L'oiseau messager de mort. — Annonce télépathique de mort. — Avertissement funèbre par des croix. — Appels d'un mourant. — Le dentiste occulte. — Objet retrouvé grâce à un rêve. — Terreur inexplicable. — Cas de prémonition véridique. — Superstitions de mineurs. — Cas de télépathie de Mme Frapperit. — *Bibliographie :* The Scribe of a Soul, by Clara Iza Price. — *La Medianita*, revue publiée à Rome (Dr Lux).

N° 267. — JUIN 1903. — SOMMAIRE. — L'activité solaire (Dr Thomas). — La Voyante de Coux. Phénomènes de lévitation et de transport, et autres faits mystérieux (Dr Lux). — Ma Vie a travers l'espace et le temps : Tentures funèbres et tentures bleues ; L'Arbre de la Liberté ; Phénomènes de fleurs ; Destinée d'un Caoutchouc ; Le Buste prophétique ; Les livres qui répondent juste ; Douleurs et espérances (Hab. Lucie Grange). — *Revue Universelle* (Dr Lux) : Une curieuse découverte. — Superstitions en Angleterre. — La tapisserie prophétique. — Un voyant du xviiie siècle. — Faits mystérieux observés à la Guyane hollandaise.

N° 268. — JUILLET 1903. — SOMMAIRE. — La Voyante de Coux. Ses extases et ses visions. — Prédictions et révélations (Dr Lux). — Les monts Saint-Michel et Corneille, au Puy, Haute-Loire, devant la kabbale numérique (F. Chapelle). — *Revue Universelle* (Dr Lux) : L'éther-électricité et la constante électro-statique de gravitation. — Sir William Crookes et Home. — Histoire d'une remarquable conversion. — Un jeune médium de trois ans et demi. — Augmentation de poids volontaire du corps humain. — Rayons inconnus émanant du corps humain. — La Société des Recherches psychiques de Londres. — Le médium Alfred Peters. — Révélation d'un chef Maya. — Curieux cas de perte de la personnalité. — La sorcellerie dans l'Afrique orientale. — Le Dieu Seth.

N° 269. — AOUT 1903. — SOMMAIRE. — La Matérialisation (Dr Lux). — La Voyante de Coux. Ses extases et ses visions. — Prédictions et révélations (Dr Lux). — *Faits biologiques et cliniques :* Alcool et sucre (Dr Thomas). — *Variétés :* Linné et l'Occultisme. Némésis divine (A. Weiss Ulmenried. Trad. par le Dr Lux). — *Revue Universelle* (Dr Lux) : Les visions du professeur autrichien comte von Thaler. — Fait historique de l'apparition de l'évêque Hyacinthe Démètre. — Le rêve sauveur de M. Stafford. — Exemple de solidarité chez un jeune chien. — Prédiction de maladie. — La clairvoyance de M Vango.

N° 270. — SEPTEMBRE 1903. — SOMMAIRE. — S. S. Pie X et la Prophétie de saint Malachie (Lucie Grange). — Le Plexus solaire (Dr Lux). — Règles d'alimentation (traduit du *Light* par le Dr Lux). — Phénomènes occultes dans la vie de Cardan (Dr Lux, d'après Perty). — Cérémonies magiques des Indiens d'Amérique (*Nature*). — Notes sur la Rose-Croix (Dr Marc). — *Revue Universelle* (Dr Lux) : Action des rayons X et des rayons Becquerel sur l'économie. — La race qui précéda les Sémites en Chaldée et en Susiane. — L'Ecriture Sainte et le nombre 9. — La baguette divinatoire. — Extériorisation du corps psychique. — Chaleur spontanément dégagée par les sels de radium. — Les derniers moments d'Aksakof. — Communications spirites vérifiées, par Mme d'Espérance. — Vision télépathique. — Etrange pressentiment. — Transmision de pensée. — Jenny-Azaéla ; histoire d'une som' nambule génevoise au siècle dernier. — Récit de quelques faits (extraits de la correspondance (L. G).

N° 271. — OCTOBRE 1903. — SOMMAIRE. — Les Signes du Zodiaque (Frantz Hartmann, traduit par le Dr Lux). — Les Phénomènes de l'Extase et les diverses catégories d'Extatiques, à propos de la Voyante de Coux (Dr Marc). — *Nécrologie :* Le Docteur Nestor; Jules Allix. — *Revue Universelle* (Dr Lux) : Le Pont du Revenant. — Expériences avec un Marabout d'Algérie. — Un Joueur d'échecs âgé de cinq ans. — *Bibliographie* (d'après les notes des Editeurs) : « Dans l'invisible », par Léon Denis. — « Lumière et Vérité », par Mme Alexandre Moreau. — « Poésies nouvelles », par France Darget.

N° 272. — NOVEMBRE 1903. — SOMMAIRE. — L'Amour Universel (Lucie Grange). — La Toussaint, voix des Heureux de l'Au-Delà (Salem au nom des Glorieux). — La Fin de la Vie (Dr Lux). — La Sainte de Pausilippe et le Pape Léon XIII (Otto Wenzel-Ekkehard, traduit par le Dr Lux). — *Actualités :* Anniversaire de la naissance de Lamartine. Congrès de l'Humanité (Lucie Grange). *Revue Universelle* (Dr Lux) : Les Frontières de la Science, par M. de Rochas. — L'attraction à distance sans parole ni contact, par le Dr D'Ardenne. — Le Médium à apport Bailey. — Une Séance spirite à Tiflis. — Dangers de l'Hypnotisme. — Voir par le bout des doigts. — Prophétie sur l'Amérique. — Prédictions sur l'avènement du socialisme en Allemagne. — Les Phénomènes de clairaudience de M. Walter K. Lewis. — Flair mystérieux des chiens. — Cas de Télépathie. — Expérience faite avec le Médium Von Bourg. — Remarquable cas de clairvoyance. — La Vision de Milton. — *Bibliographie* : « Les Phénomènes psychiques, recherches, observations, méthodes ». par le Dr J. Maxwell (Dr Lux). — « Ogmios ou Orphée ». par H. Lizeray. — L'Amour, acte du monde » (suite d'Æsus). — « Les Voyages de Psychodore », par Han Ryner. — Les Tombes des Pauvres.

N° 273. — DÉCEMBRE 1903. — SOMMAIRE. — Fraternisation des Ames et des Peuples (Lucie Grange). — Radiations et énergie intra-atomique (Dr Lux). — Le corps humain et son fantôme (Dr Thomas). — La stèle du roi Mésa (F. Chapelle) — La signification du nombre 9, en kabbale numérique (F. Chapelle). — *Revue Universelle* (Dr Lux) : Le radium et l'énergie solaire. — Une nouvelle force de polarisation. — Contre les inhumations précipitées. — Fil naturel ou filaments fluidiques. — Le double et le corps astral. — Les prédictions de l'Old Moore pour 1904. — La femme noire fatidique. — La découverte de ma médiumnité. — Une séance spirite à Moscou. — Eusapia Paladino à Venise. — *Bibliographie :* « Etude nouvelle sur l'hérédité », par Paul Flambart. — « Dissolution ou la mort physique et comment les esprits chimistes produisent la matérialisation », par Faraday.

PUBLICATIONS DE LA " LUMIÈRE "

La Communion universelle des Ames dans l'Amour divin

Par Hab. Lucie Grange

Explications au sujet de la pratique universelle du vingt-sept. — Révélations sur les temps nouveaux. — Grandes choses prédites en tous les temps : nous y touchons. — Prières et méditations.

Un abonné de la *Lumière* ne peut se dispenser de ce livre qui est, pour ainsi dire, notre Profession de foi. 167 pages avec vignettes, broché rouge, papier façon cuir, titre or. Prix : **2** fr.

L'unité de la Vie passée, présente ou future, ou l'immortalité individuelle et collective

Par P.-F. Courtépée

PUBLIÉ AUX FRAIS DE L'AUTEUR, AU BÉNÉFICE DE LA « LUMIÈRE »

Connaissance raisonnée de la cause et du but des souffrances terrestres, par la logique de la réincarnation.

Par quelles lois morales on se prépare de bons et beaux jours. Ce livre est à méditer, à faire lire, à répandre dans le monde social si tourmenté de notre temps. Prix : **2** fr.

UN NOUVEAU PARTI

Par P.-F. Courtépée

Comment ce parti se forme et ce qu'il pense. Ses inspirateurs, sa théodicée, sa philosophie et sa morale.

Edité par la *Religion Universelle,* de Nantes. Hommage d'un certain nombre au bénéfice de la *Lumière.* Très instructif. Prix : **2** fr.

PETIT LIVRE INSTRUCTIF ET CONSOLATEUR, MANUEL DE SPIRITISME

Par Hab. Lucie Grange

Prix de propagande, unique et sans remises, 0 fr. **15** cent. l'exemplaire, franco par la poste. Grande réduction pour l'achat d'un cent en faveur de la propagande.

Traduction en espagnol par H. Girgois et Luiz Vidal de la Plata. Edition de *La Irradiacion.*

PROPHÈTES ET PROPHÉTIES

Par Hab.

In-18, très rare et très recherché, au lieu de 3 fr. : **8** fr. — Edition de Hollande, reliure de luxe : **30** fr., très rare.

Cet ouvrage est divisé en deux parties : la première est un travail d'érudition et la seconde des communications d'Esprits. Questions principales : Les Prophéties comparées, la Babylone, la Conversion des juifs, l'Antéchrist, les Nouveaux Révélateurs, Prévisions modernes, Luttes politiques, sociales et religieuses, Luttes scientifiques, Signal, etc.

LE PROPHÈTE DE TILLY

Par Hab. L. Grange

Biographie de Pierre-Michel-Elie, E. Vintras, sa doctrine, ses prodiges, ses annonces prophétiques, ses prisons. Raisons de l'actualité de sa mémoire. 1 vol. in-8 : **2** fr., franco recommandé. Un lot défraichi. 50 cent. l'exemplaire.

La Mission du Nouveau Spiritualisme

Par Hab. L. Grange

LETTRES DE L'ESPRIT SALEM-HERMÈS

Communications prophétiques. --- Notices sur Salem-Hermès

Succès universel pour ce livre initiatique et révélateur divisé en deux parties. Il résume quinze années de médiumat et le but de toute une existence. C'est en réalité un appel universel pour l'accomplissement des destinées du monde; c'est aussi l'annonce par symboles de tout ce qui doit arriver en mal ou en bien, et la grande nouvelle de la venue d'un Messie attendu dans le monde entier. 1 volume in-8 : **4** fr. **75**, franco recommandé.

BIJOU DE LA « LUMIÈRE »

Le Triangle *renfermant un* CŒUR et conforme au modèle placé en tête de la *Lumière* représente la Communion d'Amour Universel dans le Nouveau-Spiritualisme. C'est un signe et un Insigne. Épuisé.

TROYES, IMP. MARTELET, RUE THIERS, 101

N° 276 Vingt-Troisième Année Mars 1904



LA LUMIÈRE

REVUE MENSUELLE





Prix de l'abonnement d'un an : France. . . . . 7 fr.
— Etranger. . . . . 8 fr
Prix d'un numéro . . . . 0 fr. 60

On s'abonne dans tous les bureaux de poste et chez tous les libraires

Directrice : Lucie GRANGE, 23, Rue Poussin, Paris (XVIe)

LA LUMIÈRE

RÉVÉLATION DU NOUVEAU-SPIRITUALISME

REVUE MENSUELLE

Les Esprits et les Hommes sont unis dans la Solidarité, pour le Progrès, par l'Amour.
Jean DARCY.

On doit étudier pour connaître, connaître pour comprendre, comprendre pour juger.
NARADA.

La Victoire est nôtre en Dieu par Sa Sainte Lumière sur les hommes.
JEANNE D'ARC.

La *Lumière* vient enseigner la VÉRITÉ. Elle apporte la connaissance des connaissances et la force des forces. Connaître la magie divine, pénétrer la pensée créatrice, comprendre nos devoirs, juger sainement de notre présent et de notre avenir, c'est là notre grande aspiration. Cette magie lumineuse vaincra le mal. Par notre œuvre, nous ouvrons l'ère du vrai bonheur; tous voudront en profiter.

Des Docteurs éminents traitent les questions scientifiques.

Les enseignements sont mis à la portée de toutes les intelligences, sous une forme simple et élevée qui n'engendre pas de fatigue et fait aimer l'étude.

Une *Revue universelle* de tous les faits anciens et modernes d'ordre occulte dits *merveilleux* ou *surnaturels* occupe une place importante dans chaque numéro.

Nous préconisons la Religion naturelle de la Loi d'Amour, le beau et le bien. Nous travaillons à la régénération humaine. Toutes les questions humanitaires nous intéressent. En résumé : Esthétique, philanthropie phénoménalité psycho-physiologique, psychologie spéculative et expérimentale, spiritisme, occultisme, magie sacrée, tout ce qui sous diverses dénominations manifeste la Vérité unique, est l'objet de notre mission.

Les souffrants trouvent à la *Lumière* les meilleures indications pour triompher de leurs maux, car, du bon état de l'âme dépend la santé du corps.

La correspondance et les mandats doivent être adressés à

Mme Lucie GRANGE, directrice de la Lumière, 23, rue Poussin, Paris (XVIe)

(***Joindre un timbre-poste de réponse aux lettres***)

BULLETIN D'ABONNEMENT

A « LA LUMIÈRE »

DIRECTION : 23, Rue Poussin, PARIS (16e arrondissement)

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an à partir du mois..........

Inclus, montant de .... fr. .... cent.

Servir l'abonnement à l'adresse suivante :

Nom, prénoms, profession ....

Rue et numéro ....

Ville, Département, Nation ....

SIGNATURE :

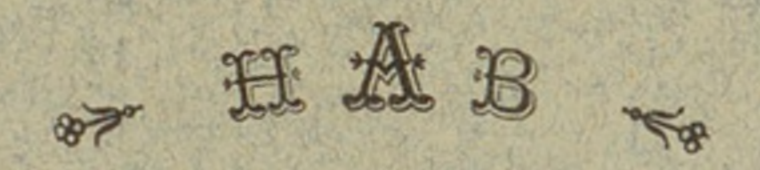
PRIX : pour la France, 7 fr. — Etranger, 8 fr.

N° 277 Vingt-Troisième Année Avril 1904



LA LUMIÈRE

REVUE MENSUELLE





Prix de l'abonnement d'un an :	France	7 fr.
—	Etranger	8 fr
Prix d'un numéro		0 fr. 60

On s'abonne dans tous les bureaux de poste et chez tous les libraires

Directrice : Lucie GRANGE, 23, Rue Poussin, Paris (XVIe)

LA LUMIÈRE

RÉVÉLATION DU NOUVEAU-SPIRITUALISME

REVUE MENSUELLE

Les Esprits et les Hommes sont unis dans la Solidarité, pour le Progrès, par l'Amour.
Jean DARCY.

On doit étudier pour connaître, connaître pour comprendre, comprendre pour juger.
NARADA.

La Victoire est nôtre en Dieu par Sa Sainte Lumière sur les hommes.
JEANNE D'ARC.

La *Lumière* vient enseigner la VÉRITÉ. Elle apporte la connaissance des connaissances et la force des forces. Connaître la magie divine, pénétrer la pensée créatrice, comprendre nos devoirs, juger sainement de notre présent et de notre avenir, c'est là notre grande aspiration. Cette magie lumineuse vaincra le mal. Par notre œuvre, nous ouvrons l'ère du vrai bonheur; tous voudront en profiter.

Des Docteurs éminents traitent les questions scientifiques.

Les enseignements sont mis à la portée de toutes les intelligences, sous une forme simple et élevée qui n'engendre pas de fatigue et fait aimer l'étude.

Une *Revue universelle* de tous les faits anciens et modernes d'ordre occulte dits *merveilleux* ou *surnaturels* occupe une place importante dans chaque numéro.

Nous préconisons la Religion naturelle de la Loi d'Amour, le beau et le bien. Nous travaillons à la régénération humaine. Toutes les questions humanitaires nous intéressent. En résumé : Esthétique, philanthropie phénoménalité psycho-physiologique, psychologie spéculative et expérimentale, spiritisme, occultisme, magie sacrée, tout ce qui sous diverses dénominations manifeste la Vérité unique, est l'objet de notre attention.

Les souffrants trouvent à la *Lumière* les meilleures indications pour triompher de leurs maux, car, du bon état de l'âme dépend la santé du corps. Les questions hygiéniques vont de pair avec les études morales.

La correspondance et les mandats doivent être adressés à

Mme Lucie GRANGE, directrice de la Lumière, 23, rue Poussin, Paris (XVIe)

(*Joindre un timbre-poste de réponse aux lettres*)

BULLETIN D'ABONNEMENT

A « LA LUMIÈRE »

DIRECTION : 23, Rue Poussin, PARIS (16e arrondissement)

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an à partir du mois .

Inclus, montant de .... fr. .... cent.

Servir l'abonnement à l'adresse suivante :

Nom, prénoms, profession ....

Rue et numéro ....

Ville, Département, Nation ....

SIGNATURE :

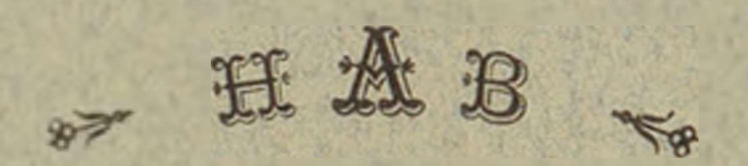
PRIX : pour la France, 7 fr. — Etranger, 8 fr.

N° 278 Vingt-Troisième Année Mai 1904



LA LUMIÈRE

REVUE MENSUELLE





Prix de l'abonnement d'un an : France. . . . . 7 fr.
— Etranger. . . . . 8 fr.
Prix d'un numéro . . . . 0 fr. 60

On s'abonne dans tous les bureaux de poste et chez tous les libraires

Directrice : Lucie GRANGE, 23, Rue Poussin, Paris (XVIe)

LA LUMIÈRE

RÉVÉLATION DU NOUVEAU-SPIRITUALISME

REVUE MENSUELLE

Les Esprits et les Hommes sont unis dans la Solidarité, pour le Progrès, par l'Amour.
Jean Darcy.

On doit étudier pour connaître, connaître pour comprendre, comprendre pour juger.
Narada.

La Victoire est nôtre en Dieu par Sa Sainte Lumière sur les hommes.
Jeanne d'Arc.

La *Lumière* vient enseigner la Vérité. Elle apporte la connaissance des connaissances et la force des forces. Connaître la magie divine, pénétrer la pensée créatrice, comprendre nos devoirs, juger sainement de notre présent et de notre avenir, c'est là notre grande aspiration. Cette magie lumineuse vaincra le mal. Par notre œuvre, nous ouvrons l'ère du vrai bonheur ; tous voudront en profiter.

Des Docteurs éminents traitent les questions scientifiques.

Les enseignements sont mis à la portée de toutes les intelligences, sous une forme simple et élevée qui n'engendre pas de fatigue et fait aimer l'étude.

Une *Revue universelle* de tous les faits anciens et modernes d'ordre occulte dits *merveilleux* ou *surnaturels* occupe une place importante dans chaque numéro.

Nous préconisons la Religion naturelle de la Loi d'Amour, le beau et le bien. Nous travaillons à la régénération humaine. Toutes les questions humanitaires nous intéressent. En résumé : Esthétique, philanthropie phénoménalité psycho physiologique, psychologie spéculative et expérimentale, spiritisme, occultisme, magie sacrée, tout ce qui sous diverses dénominations manifeste la Vérité unique, est l'objet de notre attention.

Les souffrants trouvent à la *Lumière* les meilleures indications pour triompher de leurs maux, car, du bon état de l'âme dépend la santé du corps. Les questions hygiéniques vont de pair avec les études morales.

La correspondance et les mandats doivent être adressés à

Mme Lucie GRANGE, directrice de la Lumière, 23, rue Poussin, Paris (XVIe)

(*Joindre un timbre-poste de réponse aux lettres*)

BULLETIN D'ABONNEMENT
A « LA LUMIÈRE »

DIRECTION : 23, Rue Poussin, PARIS 16e arrondissement)

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an à partir du mois..............

Inclus, montant de.................. fr. .... cent.

Servir l'abonnement à l'adresse suivante :

Nom, prénoms, profession ....

Rue et numéro..............

Ville, Département, Nation ....

Signature :

PRIX : pour la France, 7 fr. — Etranger, 8 fr.

Service des Annonces — **Bulletin à détacher**

LA « LUMIÈRE » Revue mensuelle

23, RUE POUSSIN, PARIS (XVIe)

TARIF DE LA PUBLICITÉ

4 fr. la case, page de garde; 7 fr. 50 la double case; 0 fr. 70 la ligne de 42 lettres environ; 100 fr. la page, lignes ou espace équivalent. Réduction pour annonces permanentes. 1/2 tarif en faveur des auteurs et des éditeurs. (15 lignes correspondent à 4 centimètres.) A forfait pour les réclames sur pages supplémentaires. Encartages et services spéciaux.

CONDITIONS GÉNÉRALES

Les dessins et clichés sont à la charge du souscripteur qui doit les fournir aussitôt l'engagement contracté. Sinon, l'annonce paraît en caractères ordinaires d'imprimerie, sans responsabilité de la part de l'administration.

Au-dessous de 6 lignes, on paie en souscrivant.

Pour plus ample publicité, payable sur justification, avec arrangements.

ORDRE DE PUBLICITÉ

Veuillez insérer une annonce dans la *Lumière*, de l'étendue de ....

Ci-joint le texte. Au prix de .... pour une fois.

Au total de .... pour 12 fois.

Que je m'engage à payer .... dans les conditions suivantes :

....

....

Date : ....

Nom et profession ....

Adresse ....

SIGNATURE ET GRIFFE,

TROYES, IMP. MARTELET, RUE THIERS, 101

LA " LUMIÈRE " :

Commission de librairie. — Recherche des livres rares et curieux. — Renseignements. — Lecture et correction d'épreuves. — Rédaction. — Traductions. — Vérifications. — Consultations sur tous sujets des Hautes Études qui spécialisent notre œuvre.

COUPURES DE JOURNAUX

Le *Courrier de la Presse*, directeur : A. GALLOIS, 21, boulevard Montmartre, Paris (2e). Fournit coupures de Journaux et Revues sur tous Sujets et Personnalités, **0** fr. **30** par coupure.

Le *Courrier de la Presse* lit 8.000 journaux par jour. CATALOGUE DES JOURNAUX ET REVUES du « Courrier de la Presse. »

L'*Argus de la Presse* fournit aux artistes, littérateurs, savants, hommes politiques, tout ce qui parait sur leur compte, dans les journaux et revues du monde entier.

S'adresser aux bureaux de l'*Argus*, 14, rue Drouot, Paris.

Syndicat Central des Agriculteurs de France

19, RUE LOUIS-LE-GRAND, 19

Le Syndicat central a pour objet général l'étude et la défense des intérêts économiques agricoles et pour but spécial : 1° De favoriser la vente des produits agricoles ; 2° De centraliser les demandes de machines, engrais, semences et toutes matières premières utiles à l'Agriculture, de manière à faire profiter ses adhérents des remises qu'il obtiendra.

BULLETIN du SYNDICAT, 7, Rue d'Athènes

M. ALFRED GUITET, chef d'orchestre, rue Lafontaine, 112, Paris (XVIe), organise des auditions symphoniques et des bals. Donne des leçons de violon.

UN NOUVEAU PARTI

Par P.-F. COURTÉPÉE

Comment ce parti se forme et ce qu'il pense. Ses inspirateurs, sa théodicée, sa philosophie et sa morale. — Edité par la *Religion Universelle*, de Nantes.

Prix : 2 fr. franco. A la « *Lumière* ».

Petit Livre Instructif et Consolateur

Manuel de spiritisme (Par HAB. LUCIE GRANGE). — Prix de propagande, unique et sans remises, **0** fr. **15** cent. l'exemplaire, franco par la poste. Grande réduction pour l'achat d'un cent en faveur de la propagande. A la « *Lumière* ».

Traduction en espagnol par H. Girgois et Luiz Vidal de la Plata. Edition de *La Irradiacion*.

SIMILI GRAVURE (Format « La Lumière ») *D'après un grand et beau dessin de Noé Legrand.* Représente Madame Lucie GRANGE dans son cabinet de travail, en villégiature. — Prix : 2 fr. 50 cent. franco. A *La Lumière*.

La Communion universelle des Ames dans l'Amour divin Par HAB. LUCIE GRANGE. — Explications au sujet de la pratique universelle du vingt-sept. — Révélations sur les temps nouveaux. — Grandes choses prédites en tous les temps : nous y touchons. — Prières et méditations.

Un abonné de la *Lumière* ne peut se dispenser de ce livre qui est, pour ainsi dire, notre Profession de foi. 167 pages avec vignettes, broché rouge, papier façon cuir, titre or.

Prix : **2** fr. A la « *Lumière* ».

PROPHÈTES & PROPHÉTIES, par HAB.

In-18, très rare, au lieu de 3 fr. : **8** fr. — Edition de Hollande, reliure de luxe : **30** fr., très rare.

Cet ouvrage est divisé en deux parties : la première est un travail d'érudition et la seconde des communications d'Esprits. — Prophéties comparées, la Babylone, la Conversion des juifs, l'Antéchrist, Prévision, Signal, etc. « A la Lumière ».

La Mission du Nouveau Spiritualisme.

LETTRES DE L'ESPRIT SALEM-HERMÈS

Communications prophétiques (Hab. L. GRANGE)

Livre initiatique et révélateur qui résume quinze années de médiumnat et le but de toute une existence. Appel universel pour l'accomplissement des destinées du monde. Annonce de tout ce qui doit arriver en mal ou en bien, et la grande nouvelle de la venue d'un Messie. 1 volume in-8 : **4** fr. **75**, franco recommandé. A la « *Lumière* ».

LE PROPHÈTE DE TILLY par Hab. L. Grange. Biographie de Pierre-Michel-Elie, E. Vintras, sa doctrine, ses prodiges, ses annonces prophétiques, ses prisons.

1 vol. in-8 : **1** fr. **25** à la « *Lumière* ».

L'ORTOGRAFE SIMPLIFIÉE

Le Réformiste, mensuel, poursuit :

La simplificacion de l'ortografe, la supression des octrois, le relèvement de l'Agriculture, la décentralizacion administrative, la créacion d'un foyer inaliénable pour chaque famille, l'établissement d'un service militaire pareil pour tous, et la participation du personel aus bénéfices. Dégrever le nécesaire en grevant le superflu.

18, rue du Mail, PARIS. France, **2** fr. Etranger, **3** fr.

LA GRAMAIRE FRANÇAIZE de Jean-S. Barès (en ortografe simplifiée). Prix franco, 1 fr. 20. — Pour 10 exemplaires pris aus bureaus du *Réformiste*.

L'Ortografe française, précédée d'un portrait de J.-S. Barès, 75 cent.

SOUSCRIPTION DE CENT FRANCS

Eden-City (près Paris). Maison de repos et de santé, à Champigny (Seine). Société anonyme coopérative à capital variable, irréductible pour cent mille francs.

Secrétariat général du Congrès de l'Humanité, boulevard du Temple, 36, Paris.

LA REVUE STÉPHANOISE

Artisque Littéraire et Spécialement Poétique

26, Route de Saint-Chamond

Saint-Etienne (Loire)

LÉON MERLIN, Directeur.

L'unité de la vie passée, présente ou future, ou l'immortalité individuelle et collective. Par P.-F. COURTÉPÉE. *Publié aux frais de l'auteur, au bénéfice de la « Lumière ».* — Connaissance raisonnée de la cause et du but des souffrances terrestres, par la logique de la réincarnation. Ce livre est à répandre dans le monde social si tourmenté de notre temps.

Prix : **1** fr. **50** cent. A la « *Lumière* ».

BIOGRAPHIE DE LUCIE GRANGE

AVEC PORTRAIT

Un fascicule du « Dictionnaire des Philanthropes et Bienfaiteurs de l'Humanité », par M. Georges Harmois.

Prix, **50** centimes, à *La Lumière*.

LES ROSES

Petit traité pratique pour la culture des rosiers

par GEMEN et BOURG

Cultivateurs de Rosiers

Prix **1** *fr.* **25** *franco. A la « Lumière ».*

Pour le service et l'extension de « La Lumière »

en France et à l'Etranger, la Direction demande des Agents de Publicité, des Courtiers d'Annonces, des Dépositaires et des Propagandistes.

S'adresser à la Directrice, de 10 heures à midi, ou écrire : 23, rue Poussin, Paris (16e)

TROYES, IMP. MARTELET, RUE THIERS, 101

Service des Annonces — **Bulletin à détacher**

LA « LUMIÈRE » Revue mensuelle

23, RUE POUSSIN, PARIS (XVIe)

TARIF DE LA PUBLICITÉ

4 fr. la case, page de garde; 7 fr. 50 la double case; 0 fr. 70 la ligne de 42 lettres environ; 100 fr. la page, lignes ou espace équivalent. Réduction pour annonces permanentes. 1/2 tarif en faveur des auteurs et des éditeurs. (15 lignes correspondent à 4 centimètres.) A forfait pour les réclames sur pages supplémentaires. Encartages et services spéciaux.

CONDITIONS GÉNÉRALES

Les dessins et clichés sont à la charge du souscripteur qui doit les fournir aussitôt l'engagement contracté. Sinon, l'annonce parait en caractères ordinaires d'imprimerie, sans responsabilité de la part de l'administration.

Au-dessous de 6 lignes, on paie en souscrivant.

Pour plus ample publicité, payable sur justification, avec arrangements.

ORDRE DE PUBLICITÉ

Veuillez insérer une annonce dans la *Lumière*, de l'étendue de

Ci-joint le texte. Au prix de pour une fois.

Au total de pour 12 fois.

Que je m'engage à payer dans les conditions suivantes :

Date :

Nom et profession

Adresse

SIGNATURE ET GRIFFE,

LA " LUMIÈRE " :

Commission de librairie. — Recherche des livres rares et curieux. — Renseignements. — Lecture et correction d'épreuves. — Rédaction. — Traductions. — Vérifications. — Consultations sur tous sujets des Hautes Études qui spécialisent notre œuvre.

COUPURES DE JOURNAUX

Le *Courrier de la Presse*, directeur : A. Gallois, 21, boulevard Montmartre, Paris (2e) Fournit coupures de Journaux et Revues sur tous Sujets et Personnalités, **0 fr. 30** par coupure.

Le *Courrier de la Presse* lit 8.000 journaux par jour. CATALOGUE DES JOURNAUX ET REVUES du « Courrier de la Presse. »

L'*Argus de la Presse* fournit aux artistes, littérateurs, savants, hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte, dans les journaux et revues du monde entier.

S'adresser aux bureaux de l'*Argus*, 14, rue Drouot, Paris.

Syndicat Central des Agriculteurs de France

19, RUE LOUIS-LE-GRAND, 19

Le Syndicat central a pour objet général l'étude et la défense des intérêts économiques agricoles et pour but spécial: 1° De favoriser la vente des produits agricoles; 2° De centraliser les demandes de machines, engrais, semences et toutes matières premières utiles à l'Agriculture, de manière à faire profiter ses adhérents des remises qu'il obtiendra.

BULLETIN du SYNDICAT, 7, Rue d'Athènes

M. ALFRED GUITET, chef d'orchestre, rue Lafontaine, 112, Paris (XVIe), organise des auditions symphoniques et des bals. Donne des leçons de violon.

UN NOUVEAU PARTI

Par P.-F. Courtépée

Comment ce parti se forme et ce qu'il pense. Ses inspirateurs, sa théodicée, sa philosophie et sa morale. — Edité par la *Religion Universelle*, de Nantes.

Prix : **2** fr. franco. A la « *Lumière* ».

Petit Livre Instructif et Consolateur

Manuel de spiritisme (Par Hab. Lucie Grange). — Prix de propagande, unique et sans remises, **0** fr. **15** cent. l'exemplaire, franco par la poste. Grande réduction pour l'achat d'un cent en faveur de la propagande. A la « *Lumière* ».

Traduction en espagnol par H. Girgois et Luiz Vidal de la Plata. Edition de *La Irradiacion.*

SIMILI GRAVURE (Format « La Lumière ») *D'après un grand et beau dessin de Noë Legrand.* Représente Madame Lucie GRANGE dans son cabinet de travail, en villégiature. — Prix : 2 fr. 50 cent. franco. A *La Lumière.*

La Communion universelle des Ames dans l'Amour divin Par Hab. Lucie Grange. — Explications au sujet de la pratique universelle du vingt-sept. — Révélations sur les temps nouveaux. — Grandes choses prédites en tous les temps : nous y touchons. — Prières et méditations.

Un abonné de la *Lumière* ne peut se dispenser de ce livre qui est, pour ainsi dire, notre Profession de foi. 167 pages avec vignettes, broché rouge, papier façon cuir, titre or.

Prix : **2** fr. A la « *Lumière* ».

La Mission du Nouveau Spiritualisme.

LETTRES DE L'ESPRIT SALEM-HERMÈS

Communications prophétiques (Hab. L. Grange)

Livre initiatique et révélateur qui résume quinze années de médiumat et le but de toute une existence. Appel universel pour l'accomplissement des destinées du monde. Annonce de tout ce qui doit arriver en mal ou en bien, et la grande nouvelle de la venue d'un Messie. 1 volume in-8 : **4** fr. **75**, franco recommandé. A la « *Lumière* ».

PROPHÈTES & PROPHÉTIES, par Hab.

In-18, très rare, au lieu de 3 fr. : **8** fr. — Edition de Hollande, reliure de luxe : **30** fr., très rare.

Cet ouvrage est divisé en deux parties : la première est un travail d'érudition et la seconde des communications d'Esprits. — Prophéties comparées, la Babylone, la Conversion des juifs, l'Antéchrist, Prévision, Signal, etc. « A la Lumière ».

LE PROPHÈTE DE TILLY par Hab. L. Grange. Biographie de Pierre-Michel-Elie, E. Vintras, sa doctrine, ses prodiges, ses annonces prophétiques, ses prisons.

1 vol. in-8 : **1** fr. **25** à la « *Lumière* ».

L'ORTOGRAFE SIMPLIFIÉE

Le Réformiste, mensuel, poursuit :

La simplificacion de l'ortografe, la supression des octrois, le relèvement de l'Agriculture, la décentralizacion administrative, la créacion d'un foyer inaliénable pour chaque famille, l'établissement d'un service militaire pareil pour tous, et la participation du personel aus bénéfices. Dégrever le nécesaire en grevant le superflu.

18, rue du Mail, PARIS. France, **2** fr. Etranger, **3** fr.

LA GRAMAIRE FRANÇAIZE de Jean-S. Barès (en ortografe simplifiée). Prix franco, 1 fr. 20. — Pour 10 exemplaires pris aus bureaus du *Réformiste.*

L'Ortografe françaize, précédée d'un portrait de J.-S. Barès, 75 cent.

SOUSCRIPTION DE CENT FRANCS

Eden-City (près Paris). Maison de repos et de santé, à Champigny (Seine). Société anonyme coopérative à capital variable, irréductible pour cent mille francs.

Secrétariat général du Congrès de l'Humanité, boulevard du Temple, 36, Paris.

LA REVUE STÉPHANOISE

Artistique Littéraire et Spécialement Poétique

26, Route de Saint-Chamond

Saint-Etienne (Loire)

Léon Merlin, Directeur.

L'unité de la vie passée, présente ou future, ou l'immortalité individuelle et collective. Par P.-F. Courtépée. *Publié aux frais de l'auteur, au bénéfice de la « Lumière ».* — Connaissance raisonnée de la cause et du but des souffrances terrestres, par la logique de la réincarnation. Ce livre est à répandre dans le monde social si tourmenté de notre temps.

Prix : **1** fr. **50** cent A la « *Lumière* ».

BIOGRAPHIE DE LUCIE GRANGE

AVEC PORTRAIT

Un fascicule du « Dictionnaire des Philanthropes et Bienfaiteurs de l'Humanité », par M. Georges Harmois.

Prix, **50** centimes, à *La Lumière.*

LES ROSES

Petit traité pratique pour la culture des rosiers

par GEMEN et BOURG

Cultivateurs de Rosiers

Prix **1** *fr.* **25** *franco. A la « Lumière ».*

Pour le service et l'extension de « La Lumière »

en France et à l'Etranger, la Direction demande des Agents de Publicité, des Courtiers d'Annonces, des Dépositaires et des Propagandistes.

S'adresser à la Directrice, de 10 heures à midi, ou écrire : 23, rue Poussin, Paris (16e)

TROYES, IMP. MARTELET, RUE THIERS, 101

COLLECTION DE LA « LUMIÈRE »

La Collection brochée, complète en 11 volumes, de Mars 1882 à Décembre 1902, est du prix de **130** fr.
Prix de chaque volume broché de 2 années, à partir du 6e volume . . . . 9 fr.
Simili gravure, Lucie Grange, à part....... 2 fr. 50
Ces prix annulent les précédents.

Service des Annonces — **Bulletin à détacher**

LA « LUMIÈRE » Revue mensuelle

23, RUE POUSSIN, PARIS (XVIe)

TARIF DE LA PUBLICITÉ

4 fr. la case, page de garde; 7 fr. 50 la double case; 0 fr. 70 la ligne de 42 lettres environ; 100 fr. la page, lignes ou espace équivalent. Réduction pour annonces permanentes. 1/2 tarif en faveur des auteurs et des éditeurs. (15 lignes correspondent à 4 centimètres.) A forfait pour les réclames sur pages supplémentaires. Encartages et services spéciaux.

CONDITIONS GÉNÉRALES

Les dessins et clichés sont à la charge du souscripteur qui doit les fournir aussitôt l'engagement contracté. Sinon, l'annonce parait en caractères ordinaires d'imprimerie, sans responsabilité de la part de l'administration.

Au-dessous de 6 lignes, on paie en souscrivant.

Pour plus ample publicité, payable sur justification, avec arrangements.

ORDRE DE PUBLICITÉ

Veuillez insérer une annonce dans la *Lumière*, de l'étendue de ....

Ci-joint le texte. Au prix de .... pour une fois.

Au total de .... pour 12 fois.

Que je m'engage à payer .... dans les conditions suivantes :

....

....

Date : ....

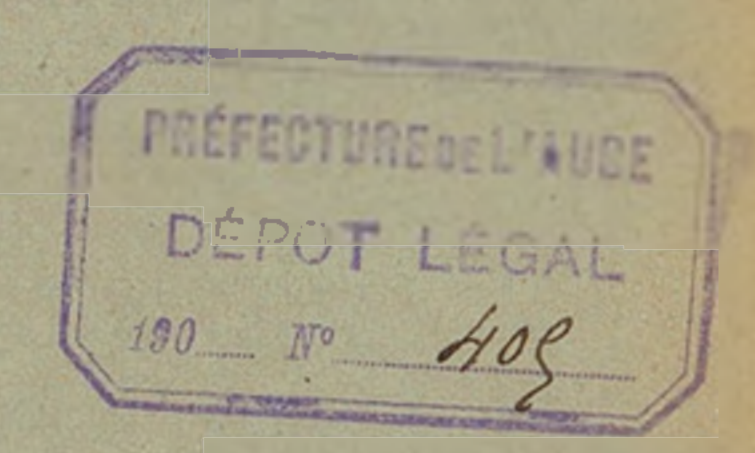
Nom et profession ....

Adresse ....

SIGNATURE ET GRIFFE,

TROYES, IMP. MARTELET, RUE THIERS, 101

N° 280 Vingt-Troisième Année Juillet 1904



LA LUMIÈRE

REVUE MENSUELLE



Prix de l'abonnement d'un an : France. . . . . 7 fr.

— Etranger. . . . . 8 fr.

Prix d'un numéro . . . . 0 fr. 60

On s'abonne dans tous les bureaux de poste et chez tous les libraires

Directrice : Lucie GRANGE, 23, Rue Poussin, Paris (XVIe)

LA LUMIÈRE

RÉVÉLATION DU NOUVEAU-SPIRITUALISME

REVUE MENSUELLE

Les Esprits et les Hommes sont unis dans la Solidarité, pour le Progrès, par l'Amour.
Jean Darcy.

On doit étudier pour connaître, connaître pour comprendre, comprendre pour juger.
Narada.

La Victoire est nôtre en Dieu par Sa Sainte Lumière sur les hommes.
Jeanne d'Arc.

La *Lumière* vient enseigner la Vérité. Elle apporte la connaissance des connaissances et la force des forces. Connaître la magie divine, pénétrer la pensée créatrice, comprendre nos devoirs, juger sainement de notre présent et de notre avenir, c'est là notre grande aspiration. Cette magie lumineuse vaincra le mal. Par notre œuvre, nous ouvrons l'ère du vrai bonheur; tous voudront en profiter.

Des Docteurs éminents traitent les questions scientifiques.

Les enseignements sont mis à la portée de toutes les intelligences, sous une forme simple et élevée qui n'engendre pas de fatigue et fait aimer l'étude.

Une *Revue universelle* de tous les faits anciens et modernes d'ordre occulte dits *merveilleux* ou *surnaturels* occupe une place importante dans chaque numéro.

Nous préconisons la Religion naturelle de la Loi d'Amour, le beau et le bien. Nous travaillons à la régénération humaine. Toutes les questions humanitaires nous intéressent. En résumé : Esthétique, philanthropie phénoménalité psycho-physiologique, psychologie spéculative et expérimentale, spiritisme, occultisme, magie sacrée, tout ce qui sous diverses dénominations manifeste la Vérité unique, est l'objet de notre attention.

Les souffrants trouvent à la *Lumière* les meilleures indications pour triompher de leurs maux, car, du bon état de l'âme dépend la santé du corps. Les questions hygiéniques vont de pair avec les études morales.

La correspondance et les mandats doivent être adressés à

Mme Lucie GRANGE, directrice de la Lumière, 23, rue Poussin, Paris (XVIe)

(*Joindre un timbre-poste de réponse aux lettres*)

BULLETIN D'ABONNEMENT

A « LA LUMIÈRE »

DIRECTION : 23, Rue Poussin, PARIS 16e arrondissement)

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an à partir du mois ....

Inclus, montant de .... fr. .... cent.

Servir l'abonnement à l'adresse suivante :

Nom, prénoms, profession ....

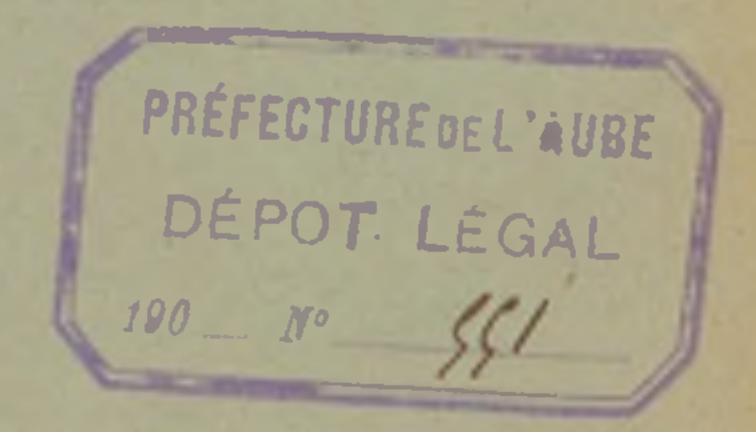
Rue et numéro ....

Ville, Département, Nation ....

Signature :

PRIX : pour la France, 7 fr. — Etranger, 8 fr.

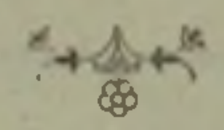
N° 282 Vingt-Troisième Année Septembre 1904



LA LUMIÈRE

REVUE MENSUELLE





Prix de l'abonnement d'un an :	France	7 fr.
—	Etranger	8 fr.
Prix d'un numéro		0 fr. 60

On s'abonne dans tous les bureaux de poste et chez tous les libraires

Directrice : Lucie GRANGE, 23, Rue Poussin, Paris (XVIe)

LA LUMIÈRE

RÉVÉLATION DU NOUVEAU-SPIRITUALISME

REVUE MENSUELLE

Les Esprits et les Hommes sont unis dans la Solidarité, pour le Progrès, par l'Amour.
Jean Darcy.

On doit étudier pour connaître, connaître pour comprendre, comprendre pour juger.
Narada.

La Victoire est nôtre en Dieu par Sa Sainte Lumière sur les hommes.
Jeanne d'Arc.

La *Lumière* vient enseigner la Vérité. Elle apporte la connaissance des connaissances et la force des forces. Connaître la magie divine, pénétrer la pensée créatrice, comprendre nos devoirs, juger sainement de notre présent et de notre avenir, c'est là notre grande aspiration. Cette magie lumineuse vaincra le mal. Par notre œuvre, nous ouvrons l'ère du vrai bonheur; tous voudront en profiter.

Des Docteurs éminents traitent les questions scientifiques.

Les enseignements sont mis à la portée de toutes les intelligences, sous une forme simple et élevée qui n'engendre pas de fatigue et fait aimer l'étude.

Une *Revue universelle* de tous les faits anciens et modernes d'ordre occulte dits *merveilleux* ou *surnaturels* occupe une place importante dans chaque numéro.

Nous préconisons la Religion naturelle de la Loi d'Amour, le beau et le bien. Nous travaillons à la régénération humaine. Toutes les questions humanitaires nous intéressent. En résumé : Esthétique, philanthropie, phénoménalité psycho-physiologique, psychologie spéculative et expérimentale, spiritisme, occultisme, magie sacrée, tout ce qui sous diverses dénominations manifeste la Vérité unique, est l'objet de notre attention.

Les souffrants trouvent à la *Lumière* les meilleures indications pour triompher de leurs maux, car du bon état de l'âme dépend la santé du corps. Les questions hygiéniques vont de pair avec les études morales.

La correspondance et les mandats doivent être adressés à

Mme Lucie GRANGE, directrice de la Lumière, 23, rue Poussin, Paris (XVIe)

(Joindre un timbre-poste de réponse aux lettres)

BULLETIN D'ABONNEMENT

A « LA LUMIÈRE »

DIRECTION : 23, Rue Poussin, PARIS (16e arrondissement)

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an à partir du mois ....

Inclus, montant de .... fr. .... cent.

Servir l'abonnement à l'adresse suivante :

Nom, prénoms, profession ....

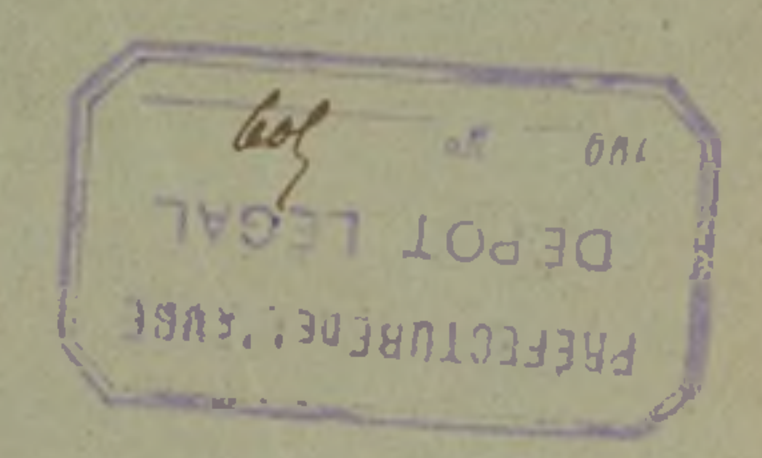
Rue et numéro ....

Ville, Département, Nation ....

Signature :

PRIX : pour la France, 7 fr. — Etranger, 8 fr.

N° 283 Vingt-Troisième Année Octobre 1904



LA LUMIÈRE

REVUE MENSUELLE





Prix de l'abonnement d'un an : France	. . . .	7 fr.
— Etranger	. . . .	8 fr
Prix d'un numéro	. . . .	0 fr. 60

On s'abonne dans tous les bureaux de poste et chez tous les libraires

Directrice : Lucie GRANGE, 23, Rue Poussin, Paris (XVIe)

LA LUMIÈRE

RÉVÉLATION DU NOUVEAU-SPIRITUALISME

REVUE MENSUELLE

Les Esprits et les Hommes sont unis dans la Solidarité, pour le Progrès, par l'Amour.
Jean Darcy.

On doit étudier pour connaître, connaître pour comprendre, comprendre pour juger.
Narada.

La Victoire est nôtre en Dieu par Sa Sainte Lumière sur les hommes.
Jeanne d'Arc.

La *Lumière* vient enseigner la Vérité. Elle apporte la connaissance des connaissances et la force des forces. Connaître la magie divine, pénétrer la pensée créatrice, comprendre nos devoirs, juger sainement de notre présent et de notre avenir, c'est là notre grande aspiration. Cette magie lumineuse vaincra le mal. Par notre œuvre, nous ouvrons l'ère du vrai bonheur; tous voudront en profiter.

Des Docteurs éminents traitent les questions scientifiques.

Les enseignements sont mis à la portée de toutes les intelligences, sous une forme simple et élevée qui n'engendre pas de fatigue et fait aimer l'étude.

Une *Revue universelle* de tous les faits anciens et modernes d'ordre occulte dits *merveilleux* ou *surnaturels* occupe une place importante dans chaque numéro.

Nous préconisons la Religion naturelle de la Loi d'Amour, le beau et le bien. Nous travaillons à la régénération humaine. Toutes les questions humanitaires nous intéressent. En résumé : Esthétique, philanthropie, phénoménalité psycho physiologique, psychologie spéculative et expérimentale, spiritisme, occultisme, magie sacrée, tout ce qui sous diverses dénominations manifeste la Vérité unique, est l'objet de notre attention.

Les souffrants trouvent à la *Lumière* les meilleures indications pour triompher de leurs maux, car, du bon état de l'âme dépend la santé du corps. Les questions hygiéniques vont de pair avec les études morales.

La correspondance et les mandats doivent être adressés à

Mme Lucie GRANGE, directrice de la Lumière, 23, rue Poussin, Paris (XVIe)

(*Joindre un timbre-poste de réponse aux lettres*)

BULLETIN D'ABONNEMENT

A « LA LUMIÈRE »

DIRECTION : 23, Rue Poussin, PARIS (16e arrondissement)

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an à partir du mois ....

Inclus, montant de .... fr. .... cent.

Servir l'abonnement à l'adresse suivante :

Nom, prénoms, profession ....

Rue et numéro ....

Ville, Département, Nation ....

Signature :

PRIX : pour la France, 7 fr. — Etranger, 8 fr.

N° 284 Vingt-Troisième Année Novembre 1904

LA LUMIÈRE

REVUE MENSUELLE





Prix de l'abonnement d'un an :	France.	7 fr.
—	Etranger.	8 fr
Prix d'un numéro		0 fr. 60

On s'abonne dans tous les bureaux de poste et chez tous les libraires

Directrice : Lucie GRANGE, 23, Rue Poussin, Paris (XVIe)

LA LUMIÈRE

RÉVÉLATION DU NOUVEAU-SPIRITUALISME

REVUE MENSUELLE

Les Esprits et les Hommes sont unis dans la Solidarité, pour le Progrès, par l'Amour.
Jean DARCY.

On doit étudier pour connaître, connaître pour comprendre, comprendre pour juger.
NARADA.

La Victoire est nôtre en Dieu par Sa Sainte Lumière sur les hommes.
JEANNE D'ARC.

La *Lumière* vient enseigner la VÉRITÉ. Elle apporte la connaissance des connaissances et la force des forces. Connaître la magie divine, pénétrer la pensée créatrice, comprendre nos devoirs, juger sainement de notre présent et de notre avenir, c'est là notre grande aspiration. Cette magie lumineuse vaincra le mal. Par notre œuvre, nous ouvrons l'ère du vrai bonheur; tous voudront en profiter.

Des Docteurs éminents traitent les questions scientifiques.

Les enseignements sont mis à la portée de toutes les intelligences, sous une forme simple et élevée qui n'engendre pas de fatigue et fait aimer l'étude.

Une *Revue universelle* de tous les faits anciens et modernes d'ordre occulte dits *merveilleux* ou *surnaturels* occupe une place importante dans chaque numéro.

Nous préconisons la Religion naturelle de la Loi d'Amour, le beau et le bien. Nous travaillons à la régénération humaine. Toutes les questions humanitaires nous intéressent. En résumé : Esthétique, philanthropie, phénoménalité psycho-physiologique, psychologie spéculative et expérimentale, spiritisme, occultisme, magie sacrée, tout ce qui sous diverses dénominations manifeste la Vérité unique, est l'objet de notre attention.

Les souffrants trouvent à la *Lumière* les meilleures indications pour triompher de leurs maux, car, du bon état de l'âme dépend la santé du corps. Les questions hygiéniques vont de pair avec les études morales.

La correspondance et les mandats doivent être adressés à

Mme Lucie GRANGE, directrice de la Lumière, 23, rue Poussin, Paris (XVIe)

(*Joindre un timbre-poste de réponse aux lettres*)

BULLETIN D'ABONNEMENT

A « LA LUMIÈRE »

DIRECTION : 23, Rue Poussin, PARIS (16e arrondissement)

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an à partir du mois ....

Inclus, montant de .... fr. .... cent.

Servir l'abonnement à l'adresse suivante :

Nom, prénoms, profession ....

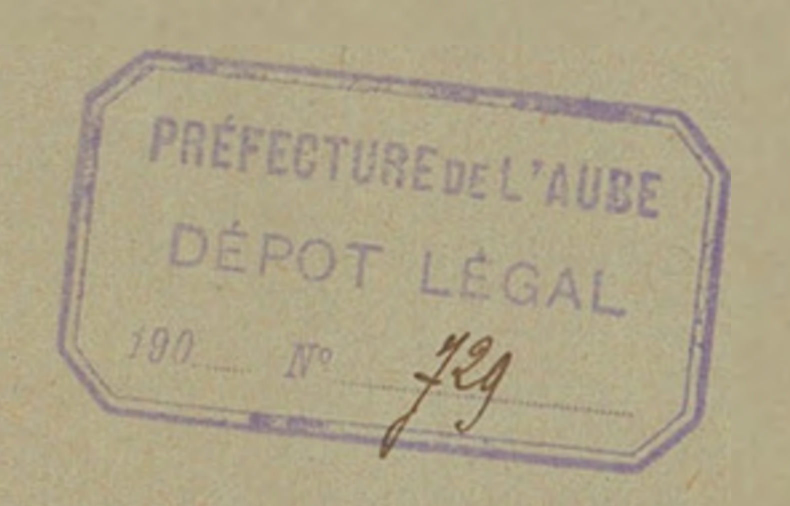
Rue et numéro ....

Ville, Département, Nation ....

SIGNATURE :

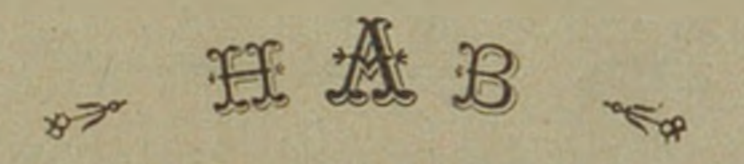
PRIX : pour la France, 7 fr. — Etranger, 8 fr.

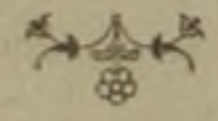
N° 285 Vingt-Troisième Année Décembre 1904



LA LUMIÈRE

REVUE MENSUELLE





Prix de l'abonnement d'un an : France. . . . . 7 fr.
— Etranger. . . . . 8 fr.
Prix d'un numéro . . . . 0 fr. 60

On s'abonne dans tous les bureaux de poste et chez tous les libraires

Directrice : Lucie GRANGE, 23, Rue Poussin, Paris (XVIe)

LA LUMIÈRE

RÉVÉLATION DU NOUVEAU-SPIRITUALISME

REVUE MENSUELLE

Les Esprits et les Hommes sont unis dans la Solidarité, pour le Progrès, par l'Amour.
Jean DARCY.

On doit étudier pour connaître, connaître pour comprendre, comprendre pour juger.
NARADA.

La Victoire est nôtre en Dieu par Sa Sainte Lumière sur les hommes.
JEANNE D'ARC.

La *Lumière* vient enseigner la VÉRITÉ. Elle apporte la connaissance des connaissances et la force des forces. Connaître la magie divine, pénétrer la pensée créatrice, comprendre nos devoirs, juger sainement de notre présent et de notre avenir, c'est là notre grande aspiration. Cette magie lumineuse vaincra le mal. Par notre œuvre, nous ouvrons l'ère du vrai bonheur; tous voudront en profiter.

Des Docteurs éminents traitent les questions scientifiques.

Les enseignements sont mis à la portée de toutes les intelligences, sous une forme simple et élevée qui n'engendre pas de fatigue et fait aimer l'étude.

Une *Revue universelle* de tous les faits anciens et modernes d'ordre occulte dits *merveilleux* ou *surnaturels* occupe une place importante dans chaque numéro.

Nous préconisons la Religion naturelle de la Loi d'Amour, le beau et le bien. Nous travaillons à la régénération humaine. Toutes les questions humanitaires nous intéressent. En résumé : Esthétique, philanthropie, phénoménalité psycho-physiologique, psychologie spéculative et expérimentale, spiritisme, occultisme, magie sacrée, tout ce qui sous diverses dénominations manifeste la Vérité unique, est l'objet de notre attention.

Les souffrants trouvent à la *Lumière* les meilleures indications pour triompher de leurs maux, car, du bon état de l'âme dépend la santé du corps. Les questions hygiéniques vont de pair avec les études morales.

La correspondance et les mandats doivent être adressés à

Mme Lucie GRANGE, directrice de la Lumière, 23, rue Poussin, Paris (XVIe)

(***Joindre un timbre-poste de réponse aux lettres***)

BULLETIN D'ABONNEMENT

A « LA LUMIÈRE »

DIRECTION : 23, Rue Poussin, PARIS (16e arrondissement)

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an à partir du mois ....

Inclus, montant de .... fr. .... cent.

Servir l'abonnement à l'adresse suivante :

Nom, prénoms, profession ....

Rue et numéro ....

Ville, Département, Nation ....

SIGNATURE :

PRIX : pour la France, 7 fr. — Etranger, 8 fr.

LA TUBERCULOSE ET SA GUÉRISON

par la " SAINT-CYRFLOR "



Mémoire adressé à l'Académie de Médecine de Paris, par Dathan de Saint-Cyr.

—

Le **VIN DE SAINT-CYRFLOR** à base d'une plante des Antilles, préparé par le Docteur Acard, guérit tous les cas de Tuberculose pulmonaire, Bronchite, Influenza, Grippe, Coqueluche, Anémie, etc.

Dépôt général : 15, rue de la Michodière et 24, rue du Quatre-Septembre, Paris. (Téléphone 152-69.)

Prix : **5** fr. la bouteille.

Expédition franco par trois bouteilles.

LIVRES NOUVEAUX

« **Rêves et Soupirs** » par DATHAN DE SAINT-CYR (*Paris, Office des Publications modernes*, 31, villa d'Alésia). Prix : 3 fr.

Livre de poésies gracieuses et charmeresses.

« **Les Applications médicales du Radium** » par le Docteur FOVEAU DE COURMELLES (*Librairie du Radium et de la Radioactivité*, 36, rue de l'Arcade, Paris). Franco poste : France : 1 fr. 50 ; Union postale : 1 fr. 75.

Les travaux personnels du docteur Foveau de Courmelles ont élucidé plus d'un point délicat de ces applications. C'est dire que ce livre éminemment utile est une œuvre claire, précise, facile à lire, la seule du genre, qu'attendaient avec impatience médecins et malades.

MAISON D'ART

36, Rue Bonaparte, PARIS (6e arr.)

Grès, Verreries de Dammouse, Bigot, Dalpeyru, Mouton. Gravures, Estampes, Photographies et Cartes-postales de musées. Dessins, Monotypes, Peintures, Sculptures.

ÉTRENNES

Service des Annonces | **Bulletin à détacher**

LA « LUMIÈRE » Revue mensuelle

23, RUE POUSSIN, PARIS (XVI)

TARIF DE LA PUBLICITÉ

4 fr. la case, page de garde; 7 fr. 50 la double case; 0 fr. 70 la ligne de 42 lettres environ; 100 fr. la page, lignes ou espace équivalent. Réduction pour annonces permanentes. 1/2 tarif en faveur des auteurs et des éditeurs. (15 lignes correspondent à 4 centimètres.) A forfait pour les réclames sur pages supplémentaires. Encartages et services spéciaux.

CONDITIONS GÉNÉRALES

Les dessins et clichés sont à la charge du souscripteur qui doit les fournir aussitôt l'engagement contracté. Sinon, l'annonce paraît en caractères ordinaires d'imprimerie, sans responsabilité de la part de l'administration.

Au-dessous de 6 lignes, on paie en souscrivant.

Pour plus ample publicité, payable sur justification, avec arrangements.

ORDRE DE PUBLICITÉ

Veuillez insérer une annonce dans la *Lumière*, de l'étendue de ....

Ci-joint le texte. Au prix de .... pour une fois.

Au total de .... pour 12 fois.

Que je m'engage à payer .... dans les conditions suivantes :

....

....

Date : ....

Nom et profession ....

Adresse ....

SIGNATURE ET GRIFFE,

TROYES, IMP. MARTELET, RUE THIERS, 101

Service des Annonces — **Bulletin à détacher**

LA « LUMIÈRE » Revue mensuelle
23, RUE POUSSIN, PARIS (XVIe)

TARIF DE LA PUBLICITÉ

4 fr. la case, page de garde; 7 fr. 50 la double case; 0 fr. 70 la ligne de 42 lettres environ; 100 fr. la page, lignes ou espace équivalent. Réduction pour annonces permanentes. 1/2 tarif en faveur des auteurs et des éditeurs. (15 lignes correspondent à 4 centimètres.) A forfait pour les réclames sur pages supplémentaires. Encartages et services spéciaux.

CONDITIONS GÉNÉRALES

Les dessins et clichés sont à la charge du souscripteur qui doit les fournir aussitôt l'engagement contracté. Sinon. l'annonce parait en caractères ordinaires d'imprimerie, sans responsabilité de la part de l'administration.
Au-dessous de 6 lignes, on paie en souscrivant.
Pour plus ample publicité, payable sur justification, avec arrangements.

ORDRE DE PUBLICITÉ

Veuillez insérer une annonce dans la *Lumière*, de l'étendue de ....

Ci-joint le texte. Au prix de .... pour une fois.

Au total de .... pour 12 fois.

Que je m'engage à payer .... dans les conditions suivantes :

....

....

Date : ....

Nom et profession ....

Adresse ....

SIGNATURE ET GRIFFE,

LA " LUMIÈRE " :

Commission de librairie. — Recherche des livres rares et curieux. — Renseignements. — Lecture et correction d'épreuves. — Rédaction. — Traductions. — Vérifications. — Consultations sur tous sujets des Hautes Études qui spécialisent notre œuvre.

COUPURES DE JOURNAUX

Le *Courrier de la Presse*, directeur : A. Gallois, 21, boulevard Montmartre, Paris (2e) Fournit coupures de Journaux et Revues sur tous Sujets et Personnalités, **0** fr. **30** par coupure.

Le *Courrier de la Presse* lit 8.000 journaux par jour. CATALOGUE DES JOURNAUX ET REVUES du « Courrier de la Presse. »

GRAPHOLOGIE

Envoyer à Mme **LIBERCIA**, 3, rue Pestalozzi, *Paris*, 5e, un spécimen de l'écriture courante avec, si possible, la date de naissance et le prénom, pour recevoir un portrait graphologique complet (caractère, aptitudes, santé, etc.), aux conditions suivantes : dans un délai de 48 h., 10 fr.; de 8 jours, 5 fr.; de 15 jours, 3 fr., en un mandat ou bon de poste.

REVUE HERMÉTIQUE

Scientifique, Littéraire, Bibliographique

Directeur : A. Porte-du-Trait-des-Ages

La *Revue Hermétique* présente l'ensemble des expériences, des observations et des théories vérifiant l'enseignement de l'occultisme, dans des articles confiés aux meilleurs écrivains de cette science.

Abonnements : France, un an, **4** fr.; Etranger, **5** fr. — Adresser les abonnements au Directeur de la « *Revue Hermétique* », à Saint-Michel-de-Maurienne (Savoie).

M. ALFRED GUITET, chef d'orchestre, rue Lafontaine, 112, Paris (XVIe), organise des auditions symphoniques et des bals. Donne des leçons de violon.

UN NOUVEAU PARTI

Par P.-F. Courtépée

Comment ce parti se forme et ce qu'il pense. Ses inspirateurs, sa théodicée, sa philosophie et sa morale. — Edité par la *Religion Universelle*, de Nantes.

Prix : **2** fr. franco. A la « *Lumière* ».

Petit Livre Instructif et Consolateur

Manuel de spiritisme (Par Hab. Lucie Grange). — Prix de propagande, unique et sans remises, **0** fr. **15** cent. l'exemplaire, franco par la poste. Grande réduction pour l'achat d'un cent en faveur de la propagande. A la « *Lumière* ».

Traduction en espagnol par H. Girgois et Luiz Vidal de la Plata. Edition de *La Irradiacion*.

SIMILI GRAVURE (Format « La Lumière ») *D'après un grand et beau dessin de Noé Legrand.* Représente Madame Lucie GRANGE dans son cabinet de travail, en villégiature. — Prix : 2 fr. 50 cent. franco. A *La Lumière*.

La Communion universelle des Ames dans l'Amour divin Par Hab. Lucie Grange. — Explications au sujet de la pratique universelle du vingt-sept. — Révélations sur les temps nouveaux. — Grandes choses prédites en tous les temps : nous y touchons. — Prières et méditations.

Un abonné de la *Lumière* ne peut se dispenser de ce livre qui est, pour ainsi dire, notre Profession de foi. 167 pages avec vignettes, broché rouge, papier façon cuir, titre or.

Prix : **2** fr. A la « *Lumière* ».

La Mission du Nouveau Spiritualisme.

LETTRES DE L'ESPRIT SALEM-HERMÈS

Communications prophétiques (Hab. L. Grange)

Livre initiatique et révélateur qui résume quinze années de médiumat et le but de toute une existence. Appel universel pour l'accomplissement des destinées du monde. Annonce de tout ce qui doit arriver en mal ou en bien, et la grande nouvelle de la venue d'un Messie. 1 volume in-8 : **4** fr. **75**, franco recommandé. A la « *Lumière* ».

PROPHÈTES & PROPHÉTIES, par Hab.

In-18, très rare, au lieu de 3 fr. : **8** fr. — Edition de Hollande, reliure de luxe : **30** fr., très rare.

Cet ouvrage est divisé en deux parties : la première est un travail d'érudition et la seconde des communications d'Esprits. — Prophéties comparées, la Babylone, la Conversion des Juifs, l'Antéchrist, Prévision, Signal, etc. « A la Lumière ».

LE PROPHÈTE DE TILLY par Hab. L. Grange. Biographie de Pierre-Michel-Elie, E. Vintras, sa doctrine, ses prodiges, ses annonces prophétiques, ses prisons.

1 vol. in-8 : **1** fr. **25** à la « *Lumière* ».

L'ORTOGRAFE SIMPLIFIÉE

Le Réformiste, mensuel, poursuit :

La simplificacion de l'ortografe, la supression des octrois, le relèvement de l'Agriculture, la décentralizacion administrative, la créacion d'un foyer inaliénable pour chaque famille, l'établissement d'un service militaire pareil pour tous, et la participation du personel aus bénéfices. Dégrever le nécesaire en grevant le superflu.

18, rue du Mail, PARIS. France, **2** fr. Etranger, **3** fr.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE PHOTOGRAPHIE

RECONNUE D'UTILITÉ PUBLIQUE

76, Rue des Petits-Champs — PARIS

COURS ÉLÉMENTAIRE DE PHOTOGRAPHIE

CONFÉRENCES

données sous les auspices du Congrès permanent de l'Humanité, *Secrétariat général à Paris, boulevard du Temple, 36*, le quatrième jeudi de chaque mois, à huit heures du soir, à Paris, Hôtel des Sociétés Savantes, Rue Serpente 28, Salle D, au premier.

LA REVUE STEPHANOISE

Artistique Littéraire et Spécialement Poétique

26, Route de Saint-Chamond

Saint-Etienne (Loire)

Léon Merlin, Directeur.

L'unité de la vie passée, présente ou future, ou l'immortalité individuelle et collective. Par P.-F. Courtépée. *Publié aux frais de l'auteur, au bénéfice de la « Lumière ».* — Connaissance raisonnée de la cause et du but des souffrances terrestres, par la logique de la réincarnation. Ce livre est à répandre dans le monde social si tourmenté de notre temps.

Prix : **1** fr. **50** cent. A la « *Lumière* ».

BIOGRAPHIE DE LUCIE GRANGE

AVEC PORTRAIT

Un fascicule du « Dictionnaire des Philanthropes et Bienfaiteurs de l'Humanité », par M. Georges Harmois.

Prix, **50** centimes, à *La Lumière*.

LES ROSES

Petit traité pratique pour la culture des rosiers

par GEMEN et BOURG

Cultivateurs de Rosiers

Prix **1** *fr.* **25** *franco. A la « Lumière ».*

Pour le service et l'extension de « La Lumière »

en France et à l'Etranger, la Direction demande des Agents de Publicité, des Courtiers d'Annonces, des Dépositaires et des Propagandistes.

S'adresser à la Directrice, de 10 heures à midi, ou écrire : 23, rue Poussin, Paris (16e)

TROYES, IMP. MARTELET, RUE THIERS, 101

Service des Annonces | **Bulletin à détacher**

LA « LUMIÈRE » Revue mensuelle

23, RUE POUSSIN, PARIS (XVIe)

TARIF DE LA PUBLICITÉ

4 fr. la case, page de garde; 7 fr. 50 la double case; 0 fr. 70 la ligne de 42 lettres environ; 100 fr. la page, lignes ou espace équivalent. Réduction pour annonces permanentes. 1/2 tarif en faveur des auteurs et des éditeurs. (15 lignes correspondent à 4 centimètres.) A forfait pour les réclames sur pages supplémentaires. Encartages et services spéciaux.

CONDITIONS GÉNÉRALES

Les dessins et clichés sont à la charge du souscripteur qui doit les fournir aussitôt l'engagement contracté. Sinon, l'annonce parait en caractères ordinaires d'imprimerie, sans responsabilité de la part de l'administration.

Au-dessous de 6 lignes, on paie en souscrivant.

Pour plus ample publicité, payable sur justification, avec arrangements.

ORDRE DE PUBLICITÉ

Veuillez insérer une annonce dans la *Lumière*, de l'étendue de ……………

Ci-joint le texte. Au prix de …………… pour une fois.

Au total de …………… pour 12 fois.

Que je m'engage à payer …………… dans les conditions suivantes :

……………

……………

Date : ……………

Nom et profession ……………

Adresse ……………

SIGNATURE ET GRIFFE,

TROYES, IMP. BANTELET, RUE THIERS, 101

Service des Annonces **Bulletin à détacher**

LA « LUMIÈRE » Revue mensuelle

23, RUE POUSSIN, PARIS (XVI)

TARIF DE LA PUBLICITÉ

4 fr. la case, page de garde; 7 fr. 50 la double case; 0 fr. 70 la ligne de 42 lettres environ; 100 fr. la page, lignes ou espace équivalent. Réduction pour annonces permanentes. 1/2 tarif en faveur des auteurs et des éditeurs. (15 lignes correspondent à 4 centimètres.) A forfait pour les réclames sur pages supplémentaires. Encartages et services spéciaux.

CONDITIONS GÉNÉRALES

Les dessins et clichés sont à la charge du souscripteur qui doit les fournir aussitôt l'engagement contracté. Sinon, l'annonce parait en caractères ordinaires d'imprimerie, sans responsabilité de la part de l'administration.

Au-dessous de 6 lignes, on paie en souscrivant.

Pour plus ample publicité, payable sur justification, avec arrangements.

ORDRE DE PUBLICITÉ

Veuillez insérer une annonce dans la *Lumière*, de l'étendue de ....

Ci-joint le texte. Au prix de .... pour une fois.

Au total de .... pour 12 fois.

Que je m'engage à payer .... dans les conditions suivantes :

....

....

Date : ....

Nom et profession ....

Adresse ....

SIGNATURE ET GRIFFE,

LA CASE : **4** fr. — **ANNONCES** — LA DOUBLE CASE : **7** fr. **50**

LA " LUMIÈRE " :

Commission de librairie. — Recherche des livres rares et curieux. — Renseignements. — Lecture et correction d'épreuves. — Rédaction. — Traductions. — Vérifications. — Consultations sur tous sujets des Hautes Études qui spécialisent notre œuvre.

COUPURES DE JOURNAUX

Le *Courrier de la Presse*, directeur : A. Gallois, 21, boulevard Montmartre, Paris (2e). Fournit coupures de Journaux et Revues sur tous Sujets et Personnalités, **0** fr. **30** par coupure.

Le *Courrier de la Presse* lit 8.000 journaux par jour. CATALOGUE DES JOURNAUX ET REVUES du « Courrier de la Presse. »

GRAPHOLOGIE

Envoyer à Mme **LIBERCIA**, 3, rue Pestalozzi, *Paris*, 5e, un spécimen de l'écriture courante avec, si possible, la date de naissance et le prénom, pour recevoir un portrait graphologique complet (caractère, aptitudes, santé, etc.), aux conditions suivantes : dans un délai de 48 h., 10 fr.; de 8 jours, 5 fr.; de 15 jours, 3 fr., en un mandat ou bon de poste.

REVUE HERMÉTIQUE

Scientifique, Littéraire, Bibliographique

Directeur : A. Porte-du-Trait-des-Ages

La *Revue Hermétique* présente l'ensemble des expériences, des observations et des théories vérifiant l'enseignement de l'occultisme, dans des articles confiés aux meilleurs écrivains de cette science.

Abonnements : France, un an, **4** fr.; Etranger, **5** fr. — Adresser les abonnements au Directeur de la « *Revue Hermétique* », à Saint-Michel-de-Maurienne (Savoie).

M. ALFRED GUITET, chef d'orchestre, rue Lafontaine, 112, Paris (XVIe), organise des auditions symphoniques et des bals. Donne des leçons de violon.

UN NOUVEAU PARTI

Par P.-F. Courtépée

Comment ce parti se forme et ce qu'il pense. Ses inspirateurs, sa théodicée, sa philosophie et sa morale. — Edité par la *Religion Universelle*, de Nantes.

Prix : 2 fr. franco. A la « *Lumière* ».

Petit Livre Instructif et Consolateur

Manuel de spiritisme (Par Hab. Lucie Grange). — Prix de propagande, unique et sans remises, **0** fr. **15** cent. l'exemplaire, franco par la poste. Grande réduction pour l'achat d'un cent en faveur de la propagande. A la « *Lumière* ».

Traduction en espagnol par H. Girgois et Luiz Vidal de la Plata. Edition de *La Irradiacion*.

SIMILI GRAVURE (Format « La Lumière ») *D'après un grand et beau dessin de Noé Legrand*. Représente Madame Lucie GRANGE dans son cabinet de travail, en villégiature. — Prix : 2 fr. 50 cent. franco. A *La Lumière*.

La Communion universelle des Ames dans l'Amour divin

Par Hab. Lucie Grange. — Explications au sujet de la pratique universelle du vingt-sept. — Révélations sur les temps nouveaux. — Grandes choses prédites en tous les temps : nous y touchons. — Prières et méditations.

Un abonné de la *Lumière* ne peut se dispenser de ce livre qui est, pour ainsi dire, notre Profession de foi. 167 pages avec vignettes, broché rouge, papier façon cuir, titre or.

Prix : **2** fr. A la « *Lumière* ».

PROPHÈTES & PROPHÉTIES, par Hab.

In-18, très rare, au lieu de 3 fr. : **8** fr. — Edition de Hollande, reliure de luxe : **30** fr., très rare.

Cet ouvrage est divisé en deux parties : la première est un travail d'érudition et la seconde des communications d'Esprits. — Prophéties comparées, la Babylone, la Conversion des juifs, l'Antéchrist, Prévision, Signal, etc. « A la Lumière ».

La Mission du Nouveau Spiritualisme.

LETTRES DE L'ESPRIT SALEM-HERMÈS

Communications prophétiques (Hab. L. Grange)

Livre initiatique et révélateur qui résume quinze années de médiumnat et le but de toute une existence. Appel universel pour l'accomplissement des destinées du monde. Annonce de tout ce qui doit arriver en mal ou en bien, et la grande nouvelle de la venue d'un Messie. 1 volume in-8 : **4** fr. 75, franco recommandé. A la « *Lumière* ».

LE PROPHÈTE DE TILLY par Hab. L. Grange. Biographie de Pierre-Michel-Elie, E. Vintras, sa doctrine, ses prodiges, ses annonces prophétiques, ses prisons.

1 vol. in-8 : **1** fr. **25** à la « *Lumière* ».

L'ORTOGRAFE SIMPLIFIÉE

Le Réformiste, mensuel, poursuit :

La simplificacion de l'ortografe, la supression des octrois, le relèvement de l'Agriculture, la décentralizacion administrative, la créacion d'un foyer inaliénable pour chaque famille, l'établissement d'un service militaire pareil pour tous, et la participation du personel aus bénéfices. Dégrever le nécesaire en grevant le superflu.

18, rue du Mail, PARIS. France, **2** fr. Etranger, **3** fr.

LA REVUE STÉPHANOISE

Artistique Littéraire et Spécialement Poétique

26, Route de Saint-Chamond

Saint-Etienne (Loire)

Léon Merlin, Directeur.

L'unité de la vie passée, présente ou future, ou l'immortalité individuelle et collective. Par P.-F. Courtépée. *Publié aux frais de l'auteur, au bénéfice de la « Lumière ».* — Connaissance raisonnée de la cause et du but des souffrances terrestres, par la logique de la réincarnation. Ce livre est à répandre dans le monde social si tourmenté de notre temps. Prix : **1** fr. **50** cent. A la « *Lumière* ».

BIOGRAPHIE DE LUCIE GRANGE

AVEC PORTRAIT

Un fascicule du « Dictionnaire des Philanthropes et Bienfaiteurs de l'Humanité », par M. Georges Harmois.

Prix, 50 centimes, à *La Lumière*.

LES ROSES

Petit traité pratique pour la culture des rosiers

par GEMEN et BOURG

Cultivateurs de Rosiers

Prix **1** *fr.* **25** *franco. A la « Lumière ».*

Pour le service et l'extension de « La Lumière »

en France et à l'Étranger, la Direction demande des Agents de Publicité, des Courtiers d'Annonces, des Dépositaires et des Propagandistes.

S'adresser à la Directrice, de 10 heures à midi, ou écrire : 23, rue Poussin, Paris (16e)

TROYES, IMP. MARTELET, RUE THIERS, 101

Service des Annonces **Bulletin à détacher**

LA « LUMIÈRE » Revue mensuelle

23, RUE POUSSIN, PARIS (XVI°)

TARIF DE LA PUBLICITÉ

4 fr. la case, page de garde; 7 fr. 50 la double case; 0 fr. 70 la ligne de 42 lettres environ; 100 fr. la page, lignes ou espace équivalent. Réduction pour annonces permanentes. 1/2 tarif en faveur des auteurs et des éditeurs. (15 lignes correspondent à 4 centimètres.) A forfait pour les réclames sur pages supplémentaires. Encartages et services spéciaux.

CONDITIONS GÉNÉRALES

Les dessins et clichés sont à la charge du souscripteur qui doit les fournir aussitôt l'engagement contracté. Sinon, l'annonce parait en caractères ordinaires d'imprimerie, sans responsabilité de la part de l'administration.

Au-dessous de 6 lignes, on paie en souscrivant.

Pour plus ample publicité, payable sur justification, avec arrangements.

ORDRE DE PUBLICITÉ

Veuillez insérer une annonce dans la *Lumière*, de l'étendue de ....

Ci-joint le texte. Au prix de .... pour une fois.

Au total de .... pour 12 fois.

Que je m'engage à payer .... dans les conditions suivantes :

....

....

Date : ....

Nom et profession ....

Adresse ....

SIGNATURE ET GRIFFE,

TROYES, IMP. MARTELET, RUE THIERS, 101

Service des Annonces — **Bulletin à détacher**

LA « LUMIÈRE » Revue mensuelle

23, RUE POUSSIN, PARIS (XVIe)

TARIF DE LA PUBLICITÉ

4 fr. la case, page de garde; 7 fr. 50 la double case; 0 fr. 70 la ligne de 42 lettres environ; 100 fr. la page, lignes ou espace équivalent. Réduction pour annonces permanentes. 1/2 tarif en faveur des auteurs et des éditeurs. (15 lignes correspondent à 4 centimètres.) A forfait pour les réclames sur pages supplémentaires. Encartages et services spéciaux.

CONDITIONS GÉNÉRALES

Les dessins et clichés sont à la charge du souscripteur qui doit les fournir aussitôt l'engagement contracté. Sinon, l'annonce parait en caractères ordinaires d'imprimerie, sans responsabilité de la part de l'administration.

Au-dessous de 6 lignes, on paie en souscrivant.

Pour plus ample publicité, payable sur justification, avec arrangements.

ORDRE DE PUBLICITÉ

Veuillez insérer une annonce dans la *Lumière*, de l'étendue de ....

Ci-joint le texte. Au prix de .... pour une fois.

Au total de .... pour 12 fois.

Que je m'engage à payer .... dans les conditions suivantes :

....

....

Date : ....

Nom et profession ....

Adresse ....

SIGNATURE ET GRIFFE,

LA " LUMIÈRE " :

Commission de librairie. — Recherche des livres rares et curieux. — Renseignements. — Lecture et correction d'épreuves. — Rédaction. — Traductions. — Vérifications. — Consultations sur tous sujets des Hautes Études qui spécialisent notre œuvre.

COUPURES DE JOURNAUX

Le *Courrier de la Presse*, directeur : A. Gallois, **21**, boulevard Montmartre, Paris (2e) Fournit coupures de Journaux et Revues sur tous Sujets et Personnalités, **0** fr. **30** par coupure.

Le *Courrier de la Presse* lit 8.000 journaux par jour. CATALOGUE DES JOURNAUX ET REVUES du « Courrier de la Presse. »

GRAPHOLOGIE

Envoyer à Mme **LIBERCIA**, 3, rue Pestalozzi, *Paris*, 5e, un spécimen de l'écriture courante avec, si possible, la date de naissance et le prénom, pour recevoir un portrait graphologique complet (caractère, aptitudes, santé, etc.), aux conditions suivantes : dans un délai de 48 h., 10 fr.; de 8 jours, 5 fr.; de 15 jours, 3 fr., en un mandat ou bon de poste.

REVUE HERMÉTIQUE

Scientifique, Littéraire, Bibliographique

Directeur : A. Porte-du-Trait-des-Ages

La *Revue Hermétique* présente l'ensemble des expériences, des observations et des théories vérifiant l'enseignement de l'occultisme, dans des articles confiés aux meilleurs écrivains de cette science.

Abonnements : France, un an, **4** fr.; Etranger, **5** fr. — Adresser les abonnements au Directeur de la « *Revue Hermétique* », à Saint-Michel-de-Maurienne (Savoie).

M. ALFRED GUITET, chef d'orchestre, rue Lafontaine, 112, Paris (XVIe), organise des auditions symphoniques et des bals. Donne des leçons de violon.

UN NOUVEAU PARTI

Par P.-F. Courtépée

Comment ce parti se forme et ce qu'il pense. Ses inspirateurs, sa théodicée, sa philosophie et sa morale. — Edité par la *Religion Universelle*, de Nantes.

Prix : **2** fr. franco. A la « *Lumière* ».

Petit Livre Instructif et Consolateur

Manuel de spiritisme (Par Hab. Lucie Grange). — Prix de propagande, unique et sans remises, **0** fr. **15** cent. l'exemplaire, franco par la poste. Grande réduction pour l'achat d'un cent en faveur de la propagande. A la « *Lumière* ».

Traduction en espagnol par H. Girgois et Luiz Vidal de la Plata. Edition de *La Irradiacion*.

SIMILI GRAVURE (Format « La Lumière ») *D'après un grand et beau dessin de Noé Legrand.* Représente Madame Lucie GRANGE dans son cabinet de travail, en villégiature. — Prix : 2 fr. 50 cent. franco. A *La Lumière*.

La Communion universelle des Ames dans l'Amour divin Par Hab. Lucie Grange. — Explications au sujet de la pratique universelle du vingt-sept. — Révélations sur les temps nouveaux. — Grandes choses prédites en tous les temps : nous y touchons. — Prières et méditations.

Un abonné de la *Lumière* ne peut se dispenser de ce livre qui est, pour ainsi dire, notre Profession de foi. 167 pages avec vignettes, broché rouge, papier façon cuir, titre or. Prix : **2** fr. A la « *Lumière* ».

PROPHÈTES & PROPHÉTIES, par Hab. In-18, très rare, au lieu de 3 fr. : **8** fr. — Edition de Hollande, reliure de luxe : **30** fr., très rare.

Cet ouvrage est divisé en deux parties : la première est un travail d'érudition et la seconde des communications d'Esprits. — Prophéties comparées, la Babylone, la Conversion des Juifs, l'Antéchrist, Prévision, Signal, etc. « A la Lumière ».

La Mission du Nouveau Spiritualisme.

LETTRES DE L'ESPRIT SALEM-HERMÈS

Communications prophétiques (Hab. L. Grange)

Livre initiatique et révélateur qui résume quinze années de médiumat et le but de toute une existence. Appel universel pour l'accomplissement des destinées du monde. Annonce de tout ce qui doit arriver en mal ou en bien, et la grande nouvelle de la venue d'un Messie. 1 volume in-8 : **4** fr. **75**, franco recommandé. A la « *Lumière* ».

LE PROPHÈTE DE TILLY par Hab. L. Grange. Biographie de Pierre-Michel-Elie, E. Vintras, sa doctrine, ses prodiges, ses annonces prophétiques, ses prisons.

1 vol. in-8 : **1** fr. **25** à la « *Lumière* ».

L'ORTOGRAFE SIMPLIFIÉE

Le Réformiste, mensuel, poursuit :

La simplificacion de l'ortografe, la supression des octrois, le relèvement de l'Agriculture, la décentralizacion administrative, la créacion d'un foyer inaliénable pour chaque famille, l'établissement d'un service militaire pareil pour tous, et la participation du personel aus bénéfices. Dégrever le nécesaire en grevant le superflu.

18, rue du Mail, PARIS. France, **2** fr. Etranger, **3** fr.

LA REVUE STEPHANOISE

Artistique Littéraire et Spécialement Poétique

28, Route de Saint-Chamond

Saint-Etienne (Loire)

Léon Merlin. Directeur.

L'unité de la vie passée, présente ou future, ou l'immortalité individuelle et collective. Par P.-F. Courtépée. *Publié aux frais de l'auteur, au bénéfice de la « Lumière ».* — Connaissance raisonnée de la cause et du but des souffrances terrestres, par la logique de la réincarnation. Ce livre est à répandre dans le monde social si tourmenté de notre temps.

Prix : **1** fr. **50** cent. A la « *Lumière* ».

BIOGRAPHIE DE LUCIE GRANGE

AVEC PORTRAIT

Un fascicule du « Dictionnaire des Philanthropes et Bienfaiteurs de l'Humanité », par M. Georges Harmois.

Prix, **50** centimes, à *La Lumière*.

LES ROSES

Petit traité pratique pour la culture des rosiers

par GEMEN et BOURG

Cultivateurs de Rosiers

Prix **1** *fr.* **25** *franco. A la « Lumière ».*

Pour le service et l'extension de « La Lumière »

en France et à l'Etranger, la Direction demande des Agents de Publicité, des Courtiers d'Annonces, des Dépositaires et des Propagandistes.

S'adresser à la Directrice, de 10 heures à midi, ou écrire : 23, rue Poussin, Paris (16e)

CRUTEX, IMP. MARTELET, RUE THIERS, SUI

Service des Annonces — **Bulletin à détacher**

LA « LUMIÈRE » Revue mensuelle

23, RUE POUSSIN, PARIS (XVI)

TARIF DE LA PUBLICITÉ

4 fr. la case, page de garde; 7 fr. 50 la double case; 0 fr. 70 la ligne de 42 lettres environ; 100 fr. la page, lignes ou espace équivalent. Réduction pour annonces permanentes. 1/2 tarif en faveur des auteurs et des éditeurs. (15 lignes correspondent à 4 centimètres.) A forfait pour les réclames sur pages supplémentaires. Encartages et services spéciaux.

CONDITIONS GÉNÉRALES

Les dessins et clichés sont à la charge du souscripteur qui doit les fournir aussitôt l'engagement contracté. Sinon, l'annonce parait en caractères ordinaires d'imprimerie, sans responsabilité de la part de l'administration.

Au-dessous de 6 lignes, on paie en souscrivant.

Pour plus ample publicité, payable sur justification, avec arrangements.

ORDRE DE PUBLICITÉ

Veuillez insérer une annonce dans la *Lumière*, de l'étendue de ....

Ci-joint le texte. Au prix de .... pour une fois.

Au total de .... pour 12 fois.

Que je m'engage à payer .... dans les conditions suivantes :

....

....

Date : ....

Nom et profession ....

Adresse ....

SIGNATURE ET GRIFFE,

TROYES, IMP. MARTELET, RUE THIERS, 101